

Anna Karénine (trad. Faguet)

Léon Tolstoï

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Partie I · Chapitre 1

Tous les bonheurs se ressemblent, mais chaque infortune a sa physionomie particulière.

La maison Oblonsky était bouleversée. La princesse, ayant appris que son mari entretenait une liaison avec une institutrice française qui venait d'être congédiée, déclarait ne plus vouloir vivre sous le même toit que lui. Cette situation se prolongeait et se faisait cruellement sentir depuis trois jours aux deux époux, ainsi qu'à tous les membres de la famille, aux domestiques eux-mêmes. Chacun sentait qu'il existait plus de liens entre des personnes réunies par le hasard dans une auberge, qu'entre celles qui habitaient en ce moment la maison Oblonsky. La femme ne quittait pas ses appartements ; le mari ne rentrait pas de la journée ; les enfants couraient abandonnés de chambre en chambre ; l'Anglaise s'était querellée avec la femme de charge et venait d'écrire à une amie de lui chercher une autre place ; le cuisinier était sorti la veille sans permission à l'heure du dîner ; la fille de cuisine et le cocher demandaient leur compte.

Trois jours après la scène qu'il avait eue avec sa femme, le prince Stépane Arcadiévitch Oblonsky, Stiva, comme on l'appelait dans le monde, se réveilla à son heure habituelle, huit heures du matin, non pas dans sa chambre à coucher, mais dans son cabinet de travail, sur un divan de cuir. Il se retourna sur les ressorts de son divan, cherchant à prolonger son sommeil, entoura son oreiller de ses deux bras, y appuya sa joue ; puis, se redressant tout à coup, il s'assit et ouvrit les yeux.

« Oui, oui, comment était-ce donc ? pensa-t-il en cherchant à se rappeler son rêve. Comment était-ce ? Oui, Alabine donnait un dîner à Darmstadt ; non, ce n'était pas Darmstadt, mais quelque chose d'américain. Oui, là-bas, Darmstadt était en Amérique. Alabine donnait un dîner sur des tables de verre, et les tables chantaient : « Il mio tesoro », c'était même mieux que « Il mio tesoro », et il y avait là de petites carafes qui étaient des femmes. »

Les yeux de Stépane Arcadiévitch brillèrent gaiement et il se dit en souriant : « Oui, c'était agréable, très agréable, mais cela ne se raconte pas en paroles et ne s'explique même plus clairement quand on est réveillé. » Et, remarquant un rayon de jour qui pénétrait dans la chambre par l'entrebâillement d'un store, il posa les pieds à terre, cherchant comme d'habitude ses pantoufles de maroquin brodé d'or, cadeau de sa femme pour son jour de naissance ; puis, toujours sous l'empire d'une habitude de neuf années, il tendit la main sans se lever, pour prendre sa robe de chambre à la place où elle pendait d'ordinaire. Ce fut alors seulement qu'il se rappela comment et pourquoi il était dans son cabinet ; le sourire disparut de ses lèvres et il fronça le sourcil. « Ah, ah, ah ! » soupira-t-il en se souvenant de ce qui s'était passé. Et son imagination lui représenta tous les détails de sa scène avec sa femme et la situation sans issue où il se trouvait par sa propre faute.

« Non, elle ne pardonnera pas et ne peut pas pardonner. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je suis cause de tout, de tout, et que je ne suis pas coupable ! Voilà le drame. Ah, ah, ah !… » répétait-il dans son désespoir en se rappelant toutes les impressions pénibles que lui avait laissées cette scène.

Le plus désagréable avait été le premier moment, quand, rentrant du spectacle, heureux et content, avec une énorme poire dans la main pour sa femme, il n'avait pas trouvé celle-ci au salon ; éton-

né, il l'avait cherchée dans son cabinet et l'avait enfin découverte dans sa chambre à coucher, tenant entre ses mains le fatal billet qui lui avait tout appris.

Elle, cette Dolly toujours affairée et préoccupée des petits tracas du ménage, et selon lui si peu perspicace, était assise, le billet dans la main, le regardant avec une expression de terreur, de désespoir et d'indignation.

« Qu'est-ce que cela, cela ? » demanda-t-elle en montrant le papier.

Comme il arrive souvent, ce n'était pas le fait en lui-même qui touchait le plus Stépane Arcadiévitch, mais la façon dont il avait répondu à sa femme. Semblable aux gens qui se trouvent impliqués dans une vilaine affaire sans s'y être attendus, il n'avait pas su prendre une physionomie conforme à sa situation. Au lieu de s'offenser, de nier, de se justifier, de demander pardon, de demeurer indifférent, tout aurait mieux valu, sa figure prit involontairement (action réflexe, pensa Stépane Arcadiévitch qui aimait la physiologie) — très involontairement — un air souriant ; et ce sourire habituel, bonnasse, devait nécessairement être niais.

C'était ce sourire niais qu'il ne pouvait se pardonner. Dolly, en le voyant, avait tressailli comme blessée d'une douleur physique ; puis, avec son emportement habituel, elle avait accablé son mari d'un flot de paroles amères et s'était sauvée dans sa chambre. Depuis lors, elle ne voulait plus le voir.

« La faute en est à ce bête de sourire, pensait Stépane Arcadiévitch, mais que faire, que faire ? » répétait-il avec désespoir sans trouver de réponse.

Partie I · Chapitre 2

Stépane Arcadiévitch était sincère avec lui-même et incapable de se faire illusion au point de se persuader qu'il éprouvait des remords de sa conduite. Comment un beau garçon de trente-quatre ans comme lui aurait-il pu se repentir de n'être plus amoureux de sa femme, la mère de sept enfants dont cinq vivants, et à peine plus jeune que lui d'une année. Il ne se repentait que d'une chose, de n'avoir pas su lui dissimuler la situation. Peut-être aurait-il mieux caché ses infidélités s'il avait pu prévoir l'effet qu'elles produiraient sur sa femme. Jamais il n'y avait sérieusement réfléchi. Il s'imaginait vaguement qu'elle s'en doutait, qu'elle fermait volontairement les yeux, et trouvait, même que, par un sentiment de justice, elle aurait dû se montrer indulgente ; n'était-elle pas fanée, vieillie, fatiguée ? Tout le mérite de Dolly consistait à être une bonne mère de famille, fort ordinaire du reste, et sans aucune qualité qui la fît remarquer. L'erreur avait été grande ! « C'est terrible, c'est terrible ! » répétait Stépane Arcadiévitch sans trouver une idée consolante. « Et tout allait si bien, nous étions si heureux ! Elle était contente, heureuse dans ses enfants, je ne la gênais en rien, et la laissais libre de faire ce que bon lui semblait dans son ménage. Il est certain qu'il est fâcheux qu'elle ait été institutrice chez nous. Ce n'est pas bien. Il y a quelque chose de vulgaire, de lâche à faire la cour à l'institutrice de ses enfants. Mais quelle institutrice ! (il se rappela vivement les yeux noirs et fripons de Mlle Roland et son sourire). Et tant qu'elle demeurait chez nous, je ne me suis rien permis. Ce qu'il y a de pire, c'est que… comme un fait exprès ! que faire, que faire ? »… De réponse il n'y en avait pas, sinon cette réponse générale que la vie donne à toutes les questions les plus compliquées, les plus difficiles à résoudre : vivre au jour le jour, c'est-à-dire s'oublier ; mais, ne pouvant plus retrouver l'oubli dans

le sommeil, du moins jusqu'à la nuit suivante, il fallait s'étourdir dans le rêve de la vie.

« Nous verrons plus tard », pensa Stépane Arcadiévitch, se décidant enfin à se lever.

Il endossa sa robe de chambre grise doublée de soie bleue, en noua la cordelière, aspira l'air à pleins poumons dans sa large poitrine, et d'un pas ferme qui lui était particulier, et qui ôtait toute apparence de lourdeur à son corps vigoureux, il s'approcha de la fenêtre, en leva le store et sonna vivement. Matvei, le valet de chambre, un vieil ami, entra aussitôt, portant les habits, les bottes de son maître et une dépêche ; à sa suite vint le barbier, avec son attirail.

« A-t-on apporté des papiers du tribunal ? » demanda Stépane Arcadiévitch, prenant le télégramme et s'asseyant devant le miroir.

— Ils sont sur la table », répondit Matvei en jetant un coup d'œil interrogateur et plein de sympathie à son maître ; puis, après une pause, il ajouta avec un sourire rusé :

« On est venu de chez le loueur de voitures. »

Stépane Arcadiévitch ne répondit pas et regarda Matvei dans le miroir ; ce regard prouvait à quel point ces deux hommes se comprenaient. « Pourquoi dis-tu cela ? » avait l'air de demander Oblonsky.

Matvei, les mains dans les poches de sa jaquette, les jambes un peu écartées, répondit avec un sourire imperceptible :

« Je leur ai dit de revenir dimanche prochain et d'ici là de ne pas déranger Monsieur inutilement. »

Stépane Arcadiévitch ouvrit le télégramme, le parcourut, corrigea de son mieux le sens défiguré des mots, et son visage s'éclaircit.

« Matvei, ma sœur Anna Arcadievna arrivera demain, dit-il en arrêtant pour un instant la main grassouillette du barbier en train de tracer à l'aide du peigne une raie rose dans sa barbe frisée.

— Dieu soit béni ! » répondit Matvei d'un ton qui prouvait que, tout comme son maître, il comprenait l'importance de cette nouvelle, — en ce sens qu'Anna Arcadievna, la sœur bien-aimée de son maître, pourrait contribuer à la réconciliation du mari et de la femme.

« Seule ou avec son mari ? » demanda Matvei.

Stépane Arcadiévitch ne pouvait répondre, parce que le barbier s'était emparé de sa lèvre supérieure, mais il leva un doigt. Matvei fit un signe de tête dans la glace.

« Seule. Faudra-t-il préparer sa chambre en haut ?

— Où Daria Alexandrovna l'ordonnera.

— Daria Alexandrovna ? fit Matvei d'un air de doute.

— Oui, et porte-lui ce télégramme, nous verrons ce qu'elle dira.

— Vous voulez essayer, comprit Matvei, mais il répondit simplement : C'est bien. »

Stépane Arcadiévitch était lavé, coiffé, et procédait à l'achèvement de sa toilette après le départ du barbier, lorsque Matvei, marchant avec précaution, rentra dans la chambre, son télégramme à la main :

« Daria Alexandrovna fait dire qu'elle part. — « Qu'il fasse comme bon lui semblera », a-t-elle dit, — et le vieux domestique regarda son maître, les mains dans ses poches, en penchant la tête ; ses yeux seuls souriaient.

Stépane Arcadiévitch se tut pendant quelques instants ; puis un sourire un peu attendri passa sur son beau visage.

« Qu'en penses-tu, Matvei ? fit-il en hochant la tête.

— Cela ne fait rien, monsieur, cela s'arrangera, répondit Matvei.

— Cela s'arrangera ?

— Certainement, monsieur.

— Tu crois ! qui donc est là ? demanda Stépane Arcadiévitch en entendant le frôlement d'une robe de femme du côté de la porte.

— C'est moi, monsieur, répondit une voix féminine ferme mais agréable, et la figure grêlée et sévère de Matrona Philémonovna, la bonne des enfants, se montra à la porte.

— Qu'y a-t-il, Matrona ? » demanda Stépane Arcadiévitch en allant lui parler près de la porte. Quoique absolument dans son tort à l'égard de sa femme, ainsi qu'il le reconnaissait lui-même, il avait cependant toute la maison pour lui, y compris la bonne, la principale amie de Daria Alexandrovna.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il tristement.

— Vous devriez aller trouver madame et lui demander encore pardon, monsieur ; peut-être le bon Dieu sera-t-il miséricordieux. Madame se désole, c'est pitié de la voir, et tout dans la maison est sens dessus dessous. Il faut avoir pitié des enfants, monsieur.

— Mais elle ne me recevra pas…

— Vous aurez toujours fait ce que vous aurez pu, Dieu est miséricordieux ; priez Dieu, monsieur, priez Dieu.

— Eh bien, c'est bon, va, dit Stépane Arcadiévitch en rougissant tout à coup. Donne-moi vite mes affaires », ajouta-t-il en se tournant vers Matvei et en ôtant résolument sa robe de chambre.

Matvei, soufflant sur d'invisibles grains de poussière, tenait la chemise empesée de son maître, et l'en revêtit avec un plaisir évident.

Partie I · Chapitre 3

Une fois habillé, Stépane Arcadiévitch se parfuma, arrangea ses manchettes, mit dans ses poches, suivant son habitude, ses cigarettes, son portefeuille, ses allumettes, sa montre avec une double chaîne et des breloques, chiffonna son mouchoir de poche et, malgré ses malheurs, se sentit frais, dispos, parfumé et physiquement heureux. Il se dirigea vers la salle à manger, où l'attendaient déjà son café, et près du café ses lettres et ses papiers.

Il parcourut les lettres. L'une d'elles était fort désagréable : c'était celle d'un marchand qui achetait du bois dans une terre de sa femme. Ce bois devait absolument être vendu ; mais, tant que la réconciliation n'aurait pas eu lieu, il ne pouvait être question de cette vente. C'eût été chose déplaisante que de mêler une affaire d'intérêt à l'affaire principale, celle de la réconciliation. Et la pensée qu'il pouvait être influencé par cette question d'argent lui sembla blessante. Après avoir lu ses lettres, Stépane Arcadiévitch attira vers lui ses papiers, feuilleta vivement deux dossiers, fit quelques

notes avec un gros crayon et, repoussant ces paperasses, se mit enfin à déjeuner ; tout en prenant son café, il déplia son journal du matin, encore humide, et le parcourut.

Le journal que recevait Stépane Arcadiévitch était libéral, sans être trop avancé, et d'une tendance qui convenait à la majorité du public. Quoique Oblonsky ne s'intéressât guère ni à la science, ni aux arts, ni à la politique, il ne s'en tenait pas moins très fermement aux opinions de son journal sur toutes ces questions, et ne changeait de manière de voir que lorsque la majorité du public en changeait. Pour mieux dire, ses opinions le quittaient d'elles-mêmes après lui être venues sans qu'il prît la peine de les choisir ; il les adoptait comme les formes de ses chapeaux et de ses redingotes, parce que tout le monde les portait, et, vivant dans une société où une certaine activité intellectuelle devient obligatoire avec l'âge, les opinions lui étaient aussi nécessaires que les chapeaux. Si ses tendances étaient libérales plutôt que conservatrices, comme celles de bien des personnes de son monde, ce n'est pas qu'il trouvât les libéraux plus raisonnables, mais parce que leurs opinions cadraient mieux avec son genre de vie. Le parti libéral soutenait que tout allait mal en Russie, et c'était le cas pour Stépane Arcadiévitch, qui avait beaucoup de dettes et peu d'argent. Le parti libéral prétendait que le mariage est une institution vieillie qu'il est urgent de réformer, et pour Stépane Arcadiévitch la vie conjugale offrait effectivement peu d'agréments et l'obligeait à mentir et à dissimuler, ce qui répugnait à sa nature. Les libéraux disaient, ou plutôt faisaient entendre, que la religion n'est un frein que pour la partie inculte de la population, et Stépane Arcadiévitch, qui ne pouvait supporter l'office le plus court sans souffrir des jambes, ne comprenait pas pourquoi l'on s'inquiétait en termes effrayants et solennels de l'autre monde, quand il faisait si bon vivre dans celui-ci. Joignez à cela que Stépane Arcadiévitch ne détestait pas une bonne plai-

santerie, et il s'amusait volontiers à scandaliser les gens tranquilles en soutenant que, du moment qu'on se glorifie de ses ancêtres, il ne convient pas de s'arrêter à Rurick et de renier l'ancêtre primitif, — le singe.

Les tendances libérales lui devinrent ainsi une habitude ; il aimait son journal comme son cigare après dîner, pour le plaisir de sentir un léger brouillard envelopper son cerveau.

Stépane Arcadiévitch parcourut le « leading article » dans lequel il était expliqué que de notre temps on s'inquiète bien à tort de voir le radicalisme menacer d'engloutir tous les éléments conservateurs, et qu'on a plus tort encore de supposer que le gouvernement doive prendre des mesures pour écraser l'hydre révolutionnaire. « À notre avis, au contraire, le danger ne vient pas de cette fameuse hydre révolutionnaire, mais de l'entêtement traditionnel qui arrête tout progrès », etc., etc. Il parcourut également le second article, un article financier où il était question de Bentham et de Mill, avec quelques pointes à l'adresse du ministère. Prompt à tout s'assimiler, il saisissait chacune des allusions, devinait d'où elle partait et à qui elle s'adressait, ce qui d'ordinaire l'amusait beaucoup, mais ce jour-là son plaisir était gâté par le souvenir des conseils de Matrona Philémonovna et par le sentiment du malaise qui régnait dans la maison. Il parcourut tout le journal, apprit que le comte de Beust était parti pour Wiesbaden, qu'il n'existait plus de cheveux gris, qu'il se vendait une calèche, qu'une jeune personne cherchait une place, et ces nouvelles ne lui procurèrent pas la satisfaction tranquille et légèrement ironique qu'il éprouvait habituellement. Après avoir terminé sa lecture, pris une seconde tasse de café avec du kalatch et du beurre, il se leva, secoua les miettes qui s'étaient attachées à son gilet, et sourit de plaisir, tout en redressant sa large poitrine ; ce n'est pas qu'il eût rien de particulièrement gai dans

l'âme, ce sourire était simplement le résultat d'une excellente digestion.

Mais ce sourire lui rappela tout, et il se prit à réfléchir.

Deux voix d'enfants bavardaient derrière la porte ; Stépane Arcadiévitch reconnut celles de Grisha, son plus jeune fils, et de Tania, sa fille aînée. Ils traînaient quelque chose qu'ils avaient renversé.

« J'avais bien dit qu'il ne fallait pas mettre les voyageurs sur l'impériale, criait la petite fille en anglais ; ramasse maintenant !

— Tout va de travers, pensa Stépane Arcadiévitch, les enfants ne sont plus surveillés », et, s'approchant de la porte, il les appela. Les petits abandonnèrent la boîte qui leur représentait un chemin de fer, et accoururent.

Tania entra hardiment et se suspendit en riant au cou de son père, dont elle était la favorite, s'amusant comme d'habitude à respirer le parfum bien connu qu'exhalaient ses favoris ; après avoir embrassé ce visage, que la tendresse autant que la pose forcément inclinée avaient rougi, la petite détacha ses bras et voulut s'enfuir, mais le père la retint.

« Que fait maman ? demanda-t-il en passant la main sur le petit cou blanc et délicat de sa fille. — Bonjour », dit-il en souriant à son petit garçon qui s'approchait à son tour. Il s'avouait qu'il aimait moins son fils et cherchait toujours à le dissimuler, mais l'enfant comprenait la différence et ne répondit pas au sourire forcé de son père.

« Maman ? elle est levée », dit Tania.

Stépane Arcadiévitch soupira.

« Elle n'aura pas dormi de la nuit, » pensa-t-il.

« Est-elle gaie ? »

La petite fille savait qu'il se passait quelque chose de grave entre ses parents, que sa mère ne pouvait être gaie et que son père feignait de l'ignorer en lui faisant si légèrement cette question. Elle rougit pour son père. Celui-ci la comprit et rougit à son tour.

« Je ne sais pas, répondit l'enfant. Elle ne veut pas que nous prenions nos leçons ce matin et nous envoie avec miss Hull chez grand'maman.

— Eh bien, vas-y, ma Tania. Mais attends un moment », ajouta-t-il en la retenant et en caressant sa petite main délicate.

Il chercha sur la cheminée une boîte de bonbons qu'il y avait placée la veille, et prit deux bonbons qu'il lui donna, en ayant eu soin de choisir ceux qu'elle préférait.

« C'est aussi pour Grisha ? dit la petite.

— Oui, oui. » Et avec une dernière caresse à ses petites épaules et un baiser sur ses cheveux et son cou, il la laissa partir.

« La voiture est avancée, vint annoncer Matvei. Et il y a là une solliciteuse, ajouta-t-il.

— Depuis longtemps ? demanda Stépane Arcadiévitch.

— Une petite demi-heure.

— Combien de fois ne t'ai-je pas ordonné de me prévenir immédiatement.

— Il faut bien cependant vous donner le temps de déjeuner, repartit Matvei d'un ton bourru, mais amical, qui ôtait toute envie de

le gronder.

— Eh bien, fais vite entrer », dit Oblonsky en fronçant le sourcil de dépit.

La solliciteuse, femme d'un capitaine Kalinine, demandait une chose impossible et qui n'avait pas le sens commun ; mais Stépane Arcadiévitch la fit asseoir, l'écouta sans l'interrompre, lui dit comment et à qui il fallait s'adresser, et lui écrivit même un billet de sa belle écriture bien nette pour la personne qui pouvait l'aider. Après avoir congédié la femme du capitaine, Stépane Arcadiévitch prit son chapeau et s'arrêta en se demandant s'il n'oubliait pas quelque chose. Il n'avait oublié que ce qu'il souhaitait ne pas avoir à se rappeler, sa femme.

Sa belle figure prit une expression de mécontentement. « Faut-il ou ne faut-il pas y aller ? » se demanda-t-il en baissant la tête. Une voix intérieure lui disait que mieux valait s'abstenir, parce qu'il n'y avait que fausseté et mensonge à attendre d'un rapprochement. Pouvait-il rendre Dolly attrayante comme autrefois, et lui-même pouvait-il se faire vieux et incapable d'aimer ?

« Et cependant il faudra bien en venir là, les choses ne peuvent rester ainsi », se disait-il en s'efforçant de se donner du courage. Il se redressa, prit une cigarette, l'alluma, en tira deux bouffées, la rejeta dans un cendrier de nacre, et, traversant enfin le salon à grands pas, il ouvrit une porte qui donnait dans la chambre de sa femme.

Partie I · Chapitre 4

Daria Alexandrovna, vêtue d'un simple peignoir et entourée d'objets jetés çà et là autour d'elle, fouillait dans une chiffonnière ouverte ; elle avait ajusté à la hâte ses cheveux, rares maintenant, mais jadis épais et beaux, et ses yeux, agrandis par la maigreur de son visage, gardaient une expression d'effroi. Lorsqu'elle entendit le pas de son mari, elle se tourna vers la porte, décidée à cacher sous un air sévère et méprisant le trouble que lui causait cette entrevue si redoutée. Depuis trois jours elle tentait en vain de réunir ses effets et ceux de ses enfants pour aller se réfugier chez sa mère, sentant qu'il fallait d'une façon quelconque punir l'infidèle, l'humilier, lui rendre une faible partie du mal qu'il avait causé ; mais, tout en se répétant qu'elle le quitterait, elle n'en trouvait pas la force, parce qu'elle ne pouvait se déshabituer de l'aimer et de le considérer comme son mari. D'ailleurs elle s'avouait que si, dans sa propre maison, elle avait de la peine à venir à bout de ses cinq enfants, ce serait bien pis là où elle comptait les mener. Le petit s'était déjà ressenti du désordre qui régnait dans le ménage et avait été souffrant à cause d'un bouillon tourné ; les autres s'étaient presque trouvés privés de dîner la veille… Et, tout en comprenant qu'elle n'aurait jamais le courage de partir, elle cherchait à se donner le change en rassemblant ses affaires.

En voyant la porte s'ouvrir, elle se reprit à bouleverser ses tiroirs et ne leva la tête que lorsque son mari fut tout près d'elle. Alors, au lieu de l'air sévère qu'elle voulait se donner, elle tourna vers lui un visage où se peignaient la souffrance et l'indécision.

« Dolly ! » dit-il doucement, d'un ton triste et soumis.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur lui, et le voyant brillant de fraîcheur et de santé : « Il est heureux et content, pensa-t-elle, tan-

dis que moi ! Ah ! que cette bonté qu'on admire en lui me révolte ! » Et sa bouche se contracta nerveusement.

« Que me voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement.

— Dolly ! répéta-t-il ému, Anna arrive aujourd'hui.

— Cela m'est fort indifférent ; je ne puis la recevoir.

— Il le faut cependant, Dolly.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, allez-vous-en ! » cria-t-elle sans le regarder, comme si ce cri lui était arraché par une douleur physique.

Stépane Arcadiévitch avait pu rester calme et se faire des illusions loin de sa femme, mais, quand il vit ce visage ravagé et qu'il entendit ce cri désespéré, sa respiration s'arrêta, quelque chose lui monta au gosier et ses yeux se remplirent de larmes.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait, Dolly ? au nom de Dieu. » Il ne put en dire plus long, un sanglot le prit à la gorge.

Elle ferma violemment la chiffonnière et se tourna vers lui.

« Dolly, que puis-je dire ? une seule chose : pardonne ! Souviens-toi : neuf années de ma vie ne peuvent-elles racheter une minute… »

Elle baissa les yeux, écoutant ce qu'il avait à dire de l'air d'une personne qui espère qu'on la détrompera.

« Une minute d'entraînement », acheva-t-il, et il voulut continuer, mais à ces mots les lèvres de Dolly se serrèrent comme par l'effet d'une vive souffrance, et les muscles de sa joue droite se contractèrent de nouveau.

« Allez-vous-en, allez-vous-en d'ici, cria-t-elle encore plus vivement, et ne me parlez pas de vos entraînements, de vos vilenies ! »

Elle voulut sortir, mais elle faillit tomber et s'accrocha au dossier d'une chaise pour se soutenir. Le visage d'Oblonsky s'assombrit, ses yeux étaient pleins de larmes.

« Dolly ! dit-il presque en pleurant. Au nom de Dieu, pense aux enfants : ils ne sont pas coupables. Il n'y a de coupable que moi, punis-moi : dis-moi comment je puis expier. Je suis prêt à tout. Je suis coupable et n'ai pas de mots pour t'exprimer combien je le sens ! Mais, Dolly, pardonne ! »

Elle s'assit. Il écoutait cette respiration oppressée avec un sentiment de pitié infinie. Plusieurs fois elle essaya de parler sans y parvenir. Il attendait.

« Tu penses aux enfants quand il s'agit de jouer avec eux, mais, moi, j'y pense en comprenant ce qu'ils ont perdu, » dit-elle en répétant une des phrases qu'elle avait préparées pendant ces trois jours.

Elle lui avait dit tu, il la regarda avec reconnaissance et fit un mouvement pour prendre sa main, mais elle s'éloigna de lui avec dégoût.

« Je ferai tout au monde pour les enfants, mais je ne sais ce que je dois décider : faut-il les emmener loin de leur père ou les laisser auprès d'un débauché, oui, d'un débauché ? Voyons, après ce qui s'est passé, dites-moi s'il est possible que nous vivions ensemble ? Est-ce possible ? répondez donc ? répéta-t-elle en élevant la voix. Lorsque mon mari, le père de mes enfants, est en liaison avec leur gouvernante…

— Mais que faire ? que faire ? interrompit-il d'une voix désolée, baissant la tête et ne sachant plus ce qu'il disait.

— Vous me révoltez, vous me répugnez, cria-t-elle, s'animant de plus en plus. Vos larmes sont de l'eau. Vous ne m'avez jamais aimée ; vous n'avez ni cœur ni honneur. Vous ne m'êtes plus qu'un étranger, oui, tout à fait un étranger », et elle répéta avec colère ce mot terrible pour elle, un étranger.

Il la regarda surpris et effrayé, ne comprenant pas combien il exaspérait sa femme par sa pitié. C'était le seul sentiment, Dolly le sentait trop bien, qu'il éprouvât encore pour elle ; l'amour était à jamais éteint.

En ce moment un des enfants pleura dans la chambre voisine, et la physionomie de Daria Alexandrovna s'adoucit, comme celle d'une personne qui revient à la réalité ; elle sembla hésiter un moment, puis, se levant vivement, elle se dirigea vers la porte.

« Elle aime cependant mon enfant, pensa Oblonsky, remarquant l'effet produit par le cri du petit. Comment alors me prendrait-elle en horreur ?

— Dolly, encore un mot ! insista-t-il en la suivant.

— Si vous me suivez, j'appelle les domestiques, les enfants ! qu'ils sachent tous que vous êtes un lâche ! Je pars aujourd'hui, et vous n'avez qu'à vivre ici avec votre maîtresse ! »

Elle sortit en fermant violemment la porte.

Stépane Arcadiévitch soupira, s'essuya la figure et quitta doucement la chambre.

« Matvei prétend que cela s'arrangera, mais comment ? Je n'en vois pas le moyen. C'est affreux ! et comme elle a crié d'une façon

vulgaire ! se dit-il en pensant aux mots lâche et maîtresse. Pourvu que les femmes de chambre n'aient rien entendu. »

C'était un vendredi ; dans la salle à manger l'horloger remontait la pendule ; Oblonsky, en le voyant, se souvint que la régularité de cet Allemand chauve lui avait fait dire un jour qu'il devait être remonté lui-même pour toute sa vie, dans le but de remonter les pendules. Le souvenir de cette plaisanterie le fit sourire.

« Et qui sait au bout du compte si Matvei n'a pas raison, pensa-t-il, et si cela ne s'arrangera pas ?

— Matvei, cria-t-il, qu'on prépare tout au petit salon pour recevoir Anna Arcadievna.

— C'est bien, répondit le vieux domestique apparaissant aussitôt. — Monsieur ne dînera pas à la maison ? demanda-t-il en aidant son maître à endosser sa fourrure.

— Cela dépend. Tiens, voici pour la dépense, dit Oblonsky en tirant un billet de dix roubles de son portefeuille. Est-ce assez ?

— Assez ou pas assez, on s'arrangera », répondit Matvei, fermant la portière de la voiture et remontant le perron.

Pendant ce temps, Dolly, avertie du départ de son mari par le bruit que fit la voiture en s'éloignant, rentrait dans sa chambre, son seul refuge au milieu des soucis qui l'assiégeaient. L'Anglaise et la bonne l'avaient accablée de questions ; quels vêtements fallait-il mettre aux enfants ? pouvait-on donner du lait au petit ? fallait-il faire chercher un autre cuisinier ?

« Laissez-moi tranquille », leur avait-elle dit en rentrant chez elle pour s'asseoir à la place où elle avait parlé à son mari. Là, serrant l'une contre l'autre ses mains amaigries dont les doigts ne re-

tenaient plus les bagues, elle repassa leur entretien dans sa mémoire.

« Il est parti ! mais a-t-il rompu avec elle ? Se peut-il qu'il la voie encore ? Pourquoi ne le lui ai-je pas demandé ? Non, non, nous ne pouvons plus vivre ensemble ! Et, vivant sous le même toit, nous n'en resterons pas moins étrangers, — étrangers pour toujours ! répéta-t-elle avec une insistance particulière sur ce dernier mot si cruel. Comme je l'aimais, mon Dieu ! et comme je l'aime encore même maintenant ! Peut-être ne l'ai-je jamais plus aimé ! et ce qu'il y a de plus dur… » Elle fut interrompue par l'entrée de Matrona Philémonovna :

« Ordonnez au moins qu'on aille chercher mon frère, dit celle-ci ; il fera le dîner, sinon ce sera comme hier, les enfants n'auront pas encore mangé à six heures.

— C'est bon, je vais venir et donner des ordres. A-t-on fait chercher du lait frais ? » Et là-dessus, Daria Alexandrovna se plongea dans ses préoccupations quotidiennes et y noya pour un moment sa douleur.

Partie I · Chapitre 5

Stépane Arcadiévitch avait fait de bonnes études grâce à d'heureux dons naturels ; mais il était paresseux et léger et, par suite de ces défauts, était sorti un des derniers de l'école. Quoiqu'il eût toujours mené une vie dissipée, qu'il n'eût qu'un tchin médiocre et un âge peu avancé, il n'en occupait pas moins une place honorable qui rapportait de bons appointements, celle de président d'un des tribunaux de Moscou. — Il avait obtenu cet emploi par la protection

du mari de sa sœur Anna, Alexis Alexandrovitch Karénine, un des membres les plus influents du ministère. Mais, à défaut de Karénine, des centaines d'autres personnes, frères, sœurs, cousins, oncles, tantes, lui auraient procuré cette place, ou toute autre du même genre, ainsi que les six mille roubles qu'il lui fallait pour vivre, ses affaires étant peu brillantes malgré la fortune assez considérable de sa femme. Stépane Arcadiévitch comptait la moitié de Moscou et de Pétersbourg dans sa parenté et dans ses relations d'amitié ; il était né au milieu des puissants de ce monde. Un tiers des personnages attachés à la cour et au gouvernement avaient été amis de son père et l'avaient connu, lui, en brassières ; le second tiers le tutoyait ; le troisième était composé « de ses bons amis » ; par conséquent il avait pour alliés tous les dispensateurs des biens de la terre sous forme d'emplois, de fermes, de concessions, etc. ; et ils ne pouvaient négliger un des leurs. Oblonsky n'eut donc aucune peine à se donner pour obtenir une place avantageuse ; il ne s'agissait que d'éviter des refus, des jalousies, des querelles, des susceptibilités, ce qui lui était facile à cause de sa bonté naturelle. Il aurait trouvé plaisant qu'on lui refusât la place et le traitement dont il avait besoin. Qu'exigeait-il d'extraordinaire ? il ne demandait que ce que ses contemporains obtenaient, et se sentait aussi capable qu'un autre de remplir ces fonctions.

On n'aimait pas seulement Stépane Arcadiévitch à cause de son bon et aimable caractère et de sa loyauté indiscutable. Il y avait encore dans son extérieur brillant et attrayant, dans ses yeux vifs, ses sourcils noirs, ses cheveux, son teint animé, dans l'ensemble de sa personne, une influence physique qui agissait sur ceux qui le rencontraient. « Ah ! Stiva ! Oblonsky ! le voilà ! » s'écriait-on presque toujours avec un sourire de plaisir quand on l'apercevait ; et quoiqu'il ne résultât rien de particulièrement joyeux de cette rencontre,

on ne se réjouissait pas moins de le revoir encore le lendemain et le surlendemain.

Après avoir rempli pendant trois ans la place de président, Stépane Arcadiévitch s'était acquis non seulement l'amitié, mais encore la considération de ses collègues, inférieurs et supérieurs, aussi bien que celle des personnes que les affaires mettaient en rapport avec lui. Les qualités qui lui valaient cette estime générale étaient : premièrement, une extrême indulgence pour chacun, fondée sur le sentiment de ce qui lui manquait à lui-même ; secondement, un libéralisme absolu, non pas le libéralisme prôné par son journal, mais celui qui coulait naturellement dans ses veines et le rendait également affable pour tout le monde, à quelque condition qu'on appartînt ; et, troisièmement surtout, une complète indifférence pour les affaires dont il s'occupait, ce qui lui permettait de ne jamais se passionner et par conséquent de ne pas se tromper.

En arrivant au tribunal, il se rendit à son cabinet particulier, gravement accompagné du suisse qui portait son portefeuille, pour y revêtir son uniforme avant de passer dans la salle du conseil. Les employés de service se levèrent tous sur son passage, et le saluèrent avec un sourire respectueux. Stépane Arcadiévitch se hâta, comme toujours, de se rendre à sa place et s'assit, après avoir serré la main aux autres membres du conseil. Il plaisanta et causa dans la juste mesure des convenances et ouvrit la séance. Personne ne savait comme lui rester dans le ton officiel avec une nuance de simplicité et de bonhomie fort utile à l'expédition agréable des affaires. Le secrétaire s'approcha d'un air dégagé, mais respectueux, commun à tous ceux qui entouraient Stépane Arcadiévitch, lui apporta des papiers et lui adressa la parole sur le ton familier et libéral introduit par lui.

« Nous sommes enfin parvenus à obtenir les renseignements de l'administration du gouvernement de Penza ; si vous permettez, les voici.

— Enfin vous les avez ! dit Stépane Arcadiévitch en feuilletant les papiers du doigt.

— Alors, messieurs… » Et la séance commença.

« S'ils pouvaient se douter, pensait-il tout en penchant la tête d'un air important pendant la lecture du rapport, combien leur président avait, il y a une demi-heure, la mine d'un gamin coupable ! » et ses yeux riaient.

Le conseil devait durer sans interruption jusqu'à deux heures, puis venait le déjeuner. Il n'était pas encore deux heures lorsque les grandes portes vitrées de la salle s'ouvrirent, et quelqu'un entra. Tous les membres du conseil, contents d'une petite diversion, se retournèrent ; mais l'huissier de garde fit aussitôt sortir l'intrus et referma les portes derrière lui.

Quand le rapport fut terminé, Stépane Arcadiévitch se leva et, sacrifiant au libéralisme de l'époque, tira ses cigarettes en pleine salle de conseil avant de passer dans son cabinet. Deux de ses collègues, Nikitine, un vétéran au service, et Grinewitch, gentilhomme de la chambre, le suivirent.

« Nous aurons le temps de terminer après le déjeuner, dit Oblonsky.

— Je crois bien, répondit Nikitine.

— Ce doit être un fameux coquin que ce Famine », dit Grinewitch en faisant allusion à l'un des personnages de l'affaire qu'ils avaient étudiée.

Stépane Arcadiévitch fit une légère grimace comme pour faire entendre à Grinewitch qu'il n'était pas convenable d'établir un jugement anticipé, et ne répondit pas.

« Qui donc est entré dans la salle ? demanda-t-il à l'huissier.

— Quelqu'un est entré sans permission, Votre Excellence, pendant que j'avais le dos tourné ; il vous demandait. Quand les membres du Conseil sortiront, lui ai-je dit.

— Où est-il ?

— Probablement dans le vestibule, car il était là tout à l'heure. Le voici », ajouta l'huissier en désignant un homme fortement constitué, à barbe frisée, qui montait légèrement et rapidement les marches usées de l'escalier de pierre, sans prendre la peine d'ôter son bonnet de fourrure. Un employé, qui descendait, le portefeuille sous le bras, s'arrêta pour regarder d'un air peu bienveillant les pieds du jeune homme, et se tourna pour interroger Oblonsky du regard. Celui-ci, debout au haut de l'escalier, le visage animé encadré par son collet brodé d'uniforme, s'épanouit encore plus en reconnaissant l'arrivant.

« C'est bien lui ! Levine, enfin ! s'écria-t-il avec un sourire affectueux, quoique légèrement moqueur, en regardant Levine qui s'approchait. — Comment, tu ne fais pas le dégoûté, et tu viens me chercher dans ce mauvais lieu ? dit-il, ne se contentant pas de serrer la main de son ami, mais l'embrassant avec effusion. — Depuis quand es-tu ici ?

— J'arrive et j'avais grande envie de te voir, répondit Levine timidement, en regardant autour de lui avec méfiance et inquiétude.

— Eh bien, allons dans mon cabinet », dit Stépane Arcadiévitch qui connaissait la sauvagerie mêlée d'amour-propre et de suscepti-

bilité de son ami ; et, comme s'il se fût agi d'éviter un danger, il le prit par la main pour l'emmener.

Stépane Arcadiévitch tutoyait presque toutes ses connaissances, des vieillards de soixante ans, des jeunes gens de vingt, des acteurs, des ministres, des marchands, des généraux, tous ceux avec lesquels il prenait du champagne, et avec qui n'en prenait-il pas ? Dans le nombre des personnes ainsi tutoyées aux deux extrêmes de l'échelle sociale, il y en aurait eu de bien étonnées d'apprendre qu'elles avaient, grâce à Oblonsky, quelque chose de commun entre elles. Mais lorsque celui-ci rencontrait en présence de ses inférieurs un de ses tutoyés honteux, comme il appelait en riant plusieurs de ses amis, il avait le tact de les soustraire à une impression désagréable. Levine n'était pas un tutoyé honteux, c'était un camarade d'enfance, cependant Oblonsky sentait qu'il lui serait pénible de montrer leur intimité à tout le monde ; c'est pourquoi il s'empressa de l'emmener. Levine avait presque le même âge qu'Oblonsky et ne le tutoyait pas seulement par raison de champagne, ils s'aimaient malgré la différence de leurs caractères et de leurs goûts, comme s'aiment des amis qui se sont liés dans leur première jeunesse. Mais, ainsi qu'il arrive souvent à des hommes dont la sphère d'action est très différente, chacun d'eux, tout en approuvant par le raisonnement la carrière de son ami, la méprisait au fond de l'âme, et croyait la vie qu'il menait lui-même la seule rationnelle. À l'aspect de Levine, Oblonsky ne pouvait dissimuler un sourire ironique. Combien de fois ne l'avait-il pas vu arriver de la campagne où il faisait « quelque chose » (Stépane Arcadiévitch ne savait pas au juste quoi, et ne s'y intéressait guère), agité, pressé, un peu gêné, irrité de cette gêne, et apportant généralement des points de vue tout à fait nouveaux et inattendus sur la vie et les choses. Stépane Arcadiévitch en riait et s'en amusait. Levine, de son côté, méprisait le genre d'existence que son ami menait à Moscou, traitait

son service de plaisanterie et s'en moquait. Mais Oblonsky prenait gaiement la plaisanterie, en homme sûr de son fait, tandis que Levine riait sans conviction et se fâchait.

« Nous t'attendions depuis longtemps, dit Stépane Arcadiévitch en entrant dans son cabinet et en lâchant la main de Levine comme pour prouver qu'ici tout danger cessait. Je suis bien heureux de te voir, continua-t-il. Eh bien, comment vas-tu ? que fais-tu ? quand es-tu arrivé ? »

Levine se taisait et regardait les figures inconnues pour lui des deux collègues d'Oblonsky ; la main de l'élégant Grinewitch aux doigts blancs et effilés, aux ongles longs, jaunes et recourbés du bout, avec d'énormes boutons brillant sur ses manchettes, absorbait visiblement toute son attention. Oblonsky s'en aperçut et sourit.

« Permettez-moi, messieurs, de vous faire faire connaissance : mes collègues Philippe-Ivanitch Nikitine, Michel-Stanislavowitch Grinewitch, — puis (se tournant vers Levine), un propriétaire, un homme nouveau, qui s'occupe des affaires du semstvo, un gymnaste qui enlève cinq pouds d'une main, un éleveur de bestiaux, un chasseur célèbre, mon ami Constantin-Dmitrievitch Levine, le frère de Serge Ivanitch Kosnichef.

— Charmé, répondit le plus âgé.

— J'ai l'honneur de connaître votre frère Serge Ivanitch », dit Grinewitch en tendant sa main aux doigts effilés.

Le visage de Levine se rembrunit ; il serra froidement la main qu'on lui tendait, et se tourna vers Oblonsky. Quoiqu'il eût beaucoup de respect pour son demi-frère, l'écrivain connu de toute la Russie, il ne lui en était pas moins désagréable qu'on s'adressât à

lui, non comme à Constantin Levine, mais comme au frère du célèbre Kosnichef.

« Non, je ne m'occupe plus d'affaires. Je me suis brouillé avec tout le monde et ne vais plus aux assemblées, dit-il en s'adressant à Oblonsky.

— Cela s'est fait bien vite, s'écria celui-ci en souriant. Mais comment ? pourquoi ?

— C'est une longue histoire que je te raconterai quelque jour, répondit Levine, ce qui ne l'empêcha pas de continuer. — Pour être bref, je me suis convaincu qu'il n'existe et ne peut exister aucune action sérieuse à exercer dans nos questions provinciales. D'une part, on joue au parlement, et je ne suis ni assez jeune, ni assez vieux pour m'amuser de joujoux, et d'autre part c'est — il hésita — un moyen pour la coterie du district de gagner quelques sous. Autrefois il y avait les tutelles, les jugements ; maintenant il y a le semstvo, non pas pour y prendre des pots de vin, mais pour en tirer des appointements sans les gagner. » Il dit ces paroles avec chaleur et de l'air d'un homme qui croit que son opinion trouvera des contradicteurs.

« Hé, hé ! Mais te voilà, il me semble, dans une nouvelle phase : tu deviens conservateur ! dit Stépane Arcadiévitch. Au reste, nous en reparlerons plus tard.

— Oui, plus tard. Mais j'avais besoin de te voir », dit Levine en regardant toujours avec haine la main de Grinewitch.

Stépane Arcadiévitch sourit imperceptiblement.

« Et tu disais que tu ne porterais plus jamais d'habit européen ? dit-il en examinant les vêtements tout neufs de son ami, œuvre d'un tailleur français. Je le vois bien, c'est une nouvelle phase. »

Levine rougit tout à coup, non comme fait un homme mûr, sans s'en apercevoir, mais comme un jeune garçon qui se sent timide et ridicule, et qui n'en rougit que davantage. Cette rougeur enfantine donnait à son visage intelligent et mâle un air si étrange, qu'Oblonsky cessa de le regarder.

« Mais où donc nous verrons-nous ? J'ai besoin de causer avec toi », dit Levine.

Oblonsky réfléchit.

« Sais-tu ? nous irons déjeuner chez Gourine et nous y causerons ; je suis libre jusqu'à trois heures.

— Non, répondit Levine, après un moment de réflexion, il me faut faire encore une course.

— Eh bien alors, dînons ensemble.

— Dîner ? mais je n'ai rien de particulier à te dire, rien que deux mots à te demander ; nous bavarderons plus tard.

— Dans ce cas, dis les deux mots tout de suite, nous causerons à dîner.

— Ces deux mots, les voici, dit Levine ; au reste, ils n'ont rien de particulier. »

Son visage prit une expression méchante qui ne tenait qu'à l'effort qu'il faisait pour vaincre sa timidité.

« Que font les Cherbatzky ? Tout va-t-il comme par le passé ? »

Stépane Arcadiévitch savait depuis longtemps que Levine était amoureux de sa belle-sœur, Kitty ; il sourit et ses yeux brillèrent gaiement.

« Tu as dit deux mots, mais je ne puis répondre de même, parce que… Excuse-moi un instant. »

Le secrétaire entra en ce moment, toujours respectueusement familier, avec le sentiment modeste, propre à tous les secrétaires, de sa supériorité en affaires sur son chef. Il s'approcha d'Oblonsky et, sous une forme interrogative, se mit à lui expliquer une difficulté quelconque ; sans attendre la fin de l'explication, Stépane Arcadiévitch lui posa amicalement la main sur le bras.

« Non, faites comme je vous l'ai demandé, — dit-il en adoucissant son observation d'un sourire ; et, après avoir brièvement expliqué comment il comprenait l'affaire, il repoussa les papiers en disant : — Faites ainsi, je vous en prie, Zahar Nikitich. »

Le secrétaire s'éloigna confus. Levine, pendant cette petite conférence, avait eu le temps de se remettre, et, debout derrière une chaise sur laquelle il s'était accoudé, il écoutait avec une attention ironique.

« Je ne comprends pas, je ne comprends pas, dit-il.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? — répondit Oblonsky en souriant aussi et en cherchant une cigarette ; il s'attendait à une sortie quelconque de Levine.

— Je ne comprends pas ce que vous faites, dit Levine en haussant les épaules. Comment peux-tu faire tout cela sérieusement ?

— Pourquoi ?

— Mais parce que cela ne signifie rien.

— Tu crois cela ? Nous sommes surchargés de besogne, au contraire.

— De griffonnages ! Eh bien oui, tu as un don spécial pour ces choses-là, ajouta Levine.

— Tu veux dire qu'il y a quelque chose qui me manque ?

— Peut-être bien ! Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ton grand air et de me glorifier d'avoir pour ami un homme si important. En attendant, tu n'as pas répondu à ma question, ajouta-t-il en faisant un effort désespéré pour regarder Oblonsky en face.

— Allons, allons, tu y viendras aussi. C'est bon tant que tu as trois mille dessiatines dans le district de Karasinsk, des muscles comme les tiens et la fraîcheur d'une petite fille de douze ans : mais tu y viendras tout de même. Quant à ce que tu me demandes, il n'y a pas de changements, mais je regrette que tu sois resté si longtemps sans venir.

— Pourquoi ? demanda Levine.

— Parce que… répondit Oblonsky, mais nous en causerons plus tard. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Nous parlerons de cela aussi plus tard, dit Levine en rougissant encore jusqu'aux oreilles.

— C'est bien, je comprends, fit Stépane Arcadiévitch. Vois-tu, je t'aurais bien prié de venir dîner chez moi, mais ma femme est souffrante ; si tu veux les voir, tu les trouveras au Jardin zoologique, de quatre à cinq ; Kitty patine. Vas-y, je te rejoindrai et nous irons dîner quelque part ensemble.

— Parfaitement ; alors, au revoir.

— Fais attention, n'oublie pas ! je te connais, tu es capable de repartir subitement pour la campagne ! s'écria en riant Stépane Arcadiévitch.

— Non, bien sûr, je viendrai. »

Levine sortit du cabinet et se souvint seulement de l'autre côté de la porte qu'il avait oublié de saluer les collègues d'Oblonsky.

« Ce doit être un personnage énergique, dit Grinewitch quand Levine fut sorti.

— Oui, mon petit frère, dit Stépane Arcadiévitch en hochant la tête, c'est un gaillard qui a de la chance ! trois mille dessiatines dans le district de Karasinsk ! il a l'avenir pour lui, et quelle jeunesse ! Ce n'est pas comme nous autres !

— Vous n'avez guère à vous plaindre pour votre part, Stépane Arcadiévitch.

— Si, tout va mal, » répondit Stépane Arcadiévitch en soupirant profondément.

Partie I · Chapitre 6

Lorsque Oblonsky lui avait demandé pourquoi il était venu à Moscou, Levine avait rougi, et s'en voulait d'avoir rougi ; mais pouvait-il répondre : « Je viens demander ta belle-sœur en mariage ? » Tel était cependant l'unique but de son voyage.

Les familles Levine et Cherbatzky, deux vieilles familles nobles de Moscou, avaient toujours été en rapports d'amitié. L'intimité s'était resserrée pendant les études de Levine à l'Université de Moscou, à cause de sa liaison avec le jeune prince Cherbatzky, frère de Dolly et de Kitty, qui suivait les mêmes cours que lui. Dans ce temps-là Levine allait fréquemment dans la maison Cherbatzky et,

quelque étrange que cela puisse paraître, était amoureux de la maison tout entière, spécialement de la partie féminine de la famille. Ayant perdu sa mère sans l'avoir connue, et n'ayant qu'une sœur beaucoup plus âgée que lui, ce fut dans la maison Cherbatzky qu'il trouva cet intérieur intelligent et honnête, propre aux anciennes familles nobles, dont la mort de ses parents l'avait privé. Tous les membres de cette famille, mais principalement les femmes, lui apparaissaient entourés d'un nimbe mystérieux et poétique. Non seulement il ne leur découvrait aucun défaut, mais il leur supposait encore les sentiments les plus élevés, les perfections les plus idéales. Pourquoi ces trois jeunes demoiselles devaient parler français et anglais de deux jours l'un ; pourquoi elles devaient, à tour de rôle, jouer du piano (les sons de cet instrument montaient jusqu'à la chambre où travaillaient les étudiants) ; pourquoi des maîtres de littérature française, de musique, de danse, de dessin, se succédaient dans la maison ; pourquoi, à certaines heures de la journée, les trois demoiselles, accompagnées de Mlle Linon, devaient s'arrêter en calèche au boulevard de la Tverskoï et, sous la garde d'un laquais en livrée, se promener dans leurs pelisses de satin (Dolly en avait une longue, Nathalie une demi-longue, et Kitty une toute courte, qui montrait ses petites jambes bien faites, serrées dans des bas rouges) : ces choses et beaucoup d'autres lui restaient incompréhensibles. Mais il savait que tout ce qui se passait dans cette sphère mystérieuse était parfait, et ce mystère le rendait amoureux.

Il avait commencé par s'éprendre de Dolly l'aînée, pendant ses années d'études ; celle-ci épousa Oblonsky ; il crut alors aimer la seconde, car il sentait qu'il devait nécessairement aimer l'une des trois, sans savoir au juste laquelle. Mais Nathalie eut à peine fait son entrée dans le monde, qu'on la maria au diplomate Lvof. Kitty n'était qu'une enfant quand Levine quitta l'Université. Le jeune

Cherbatzky, peu après son admission dans la marine, se noya dans la Baltique, et les relations de Levine avec sa famille devinrent plus rares, malgré l'amitié qui le liait à Oblonsky. Au commencement de l'hiver cependant, étant venu à Moscou, après une année passée à la campagne, il revit les Cherbatzky et comprit alors laquelle des trois il était destiné à aimer.

Rien de plus simple, en apparence, que de demander en mariage la jeune princesse Cherbatzky ; un homme de trente-deux ans, de bonne famille, d'une fortune convenable, avait toute chance de passer pour un beau parti, et vraisemblablement il aurait été bien accueilli. Mais Levine était amoureux ; Kitty lui paraissait une créature si accomplie, d'une supériorité si idéale, et il se jugeait au contraire si défavorablement, qu'il n'admettait pas qu'on le trouvât digne d'aspirer à cette alliance.

Après avoir passé deux mois à Moscou comme en rêve, rencontrant Kitty chaque jour dans le monde, où il était retourné à cause d'elle, il repartit subitement pour la campagne, après avoir décidé que ce mariage était impossible. Quelle position dans le monde, quelle carrière convenable et bien définie offrait-il aux parents ? Tandis que ses camarades étaient, les uns colonels et aides de camp, d'autres professeurs distingués, directeurs de banque et de chemin de fer, ou présidents de tribunal, comme Oblonsky, que faisait-il, lui, à trente-deux ans ? Il s'occupait de ses terres, élevait des bestiaux, construisait des bâtiments de ferme et chassait la bécasse, c'est-à-dire qu'il avait pris le chemin de ceux qui, aux yeux du monde, n'ont pas su en trouver d'autre ; il ne se faisait aucune illusion sur la façon dont on pouvait le juger, et croyait passer pour un pauvre garçon, sans grande capacité.

Comment, d'ailleurs, la charmante et poétique jeune fille pouvait-elle aimer un homme aussi laid et surtout aussi peu brillant

que lui ? Ses anciennes relations avec Kitty, qui, à cause de sa liaison avec le frère qu'elle avait perdu, étaient celles d'un homme fait avec une enfant, lui semblaient un obstacle de plus.

On pouvait bien, pensait-il, aimer d'amitié un brave garçon aussi ordinaire que lui, mais il fallait être beau et pouvoir déployer les qualités d'un homme supérieur, pour être aimé d'un amour comparable à celui qu'il éprouvait. Il avait bien entendu dire que les femmes s'éprennent souvent d'hommes laids et médiocres, mais il n'en croyait rien et jugeait les autres d'après lui-même, qui ne pouvait aimer qu'une femme remarquable, belle et poétique.

Toutefois, après avoir passé deux mois à la campagne dans la solitude, il se convainquit que le sentiment qui l'absorbait ne ressemblait pas aux enthousiasmes de sa première jeunesse, et qu'il ne pourrait vivre sans résoudre cette grande question : serait-il accepté, oui ou non ? Rien ne prouvait, après tout qu'il serait refusé. Il partit donc pour Moscou avec la ferme intention de se déclarer et de se marier si on l'agréait. Sinon… il ne pouvait imaginer ce qu'il deviendrait !

Partie I · Chapitre 7

Levine, arrivé à Moscou par le train du matin, s'était arrêté chez son demi-frère, Kosnichef. Après avoir fait sa toilette, il était entré dans le cabinet de travail de celui-ci en se proposant de lui raconter tout et de lui demander conseil ; mais son frère n'était pas seul. Il causait avec un célèbre professeur de philosophie, venu de Kharhoff tout exprès pour éclaircir un malentendu survenu entre eux au sujet d'une question scientifique. Le professeur était en guerre contre le matérialisme ; Serge Kosnichef suivait sa polémique avec

intérêt et lui avait adressé quelques objections après avoir lu son dernier article. Il reprochait au professeur les concessions trop larges qu'il faisait au matérialisme, et celui-ci était venu s'expliquer lui-même. La conversation roulait sur la question à la mode : Y a-t-il une limite entre les phénomènes psychiques et physiologiques dans les actions de l'homme, et où se trouve cette limite ?

Serge Ivanitch accueillit son frère avec le sourire froidement aimable qui lui était habituel et, après l'avoir présenté au professeur, continua l'entretien. Celui-ci, un petit homme à lunettes, au front étroit, s'arrêta un moment pour répondre au salut de Levine, puis reprit la conversation sans lui accorder aucune attention. Levine s'assit en attendant son départ et s'intéressa bientôt au sujet de la discussion. Il avait lu dans des revues les articles dont on parlait, et les avait lus en y prenant l'intérêt général qu'un homme qui a étudié les sciences naturelles à l'Université peut prendre au développement de ces sciences ; jamais il n'avait fait de rapprochements entre ces questions savantes sur l'origine de l'homme, sur l'action réflexe, la biologie, la sociologie, et celles qui le préoccupaient de plus en plus, le but de la vie et la mort.

Il remarqua, en suivant la conversation, que les deux interlocuteurs établissaient un certain lien entre les questions scientifiques et celles qui touchaient à l'âme ; par moments il croyait qu'ils allaient enfin aborder ce sujet, mais chaque fois qu'ils en approchaient, c'était pour s'en éloigner aussitôt avec une certaine hâte, et s'enfoncer dans le domaine des distinctions subtiles, des réfutations, des citations, des allusions, des renvois aux autorités, et c'est à peine s'il pouvait les comprendre.

« Je ne puis accepter la théorie de Keis, disait Serge Ivanitch dans son langage élégant et correct, et admettre que toute ma conception du monde extérieur dérive uniquement de mes sensa-

tions. Le principe de toute connaissance, le sentiment de l'être, de l'existence, n'est pas venu par les sens ; il n'existe pas d'organe spécial pour produire cette conception.

— Oui, mais Wurst et Knaust et Pripasof vous répondront que vous avez la connaissance de votre existence uniquement par suite d'une accumulation de sensations, en un mot, qu'elle n'est que le résultat des sensations. Wurst dit même que là où la sensation n'existe pas, la conscience de l'existence est absente.

— Je dirai au contraire… », répliqua Serge Ivanitch.

Levine remarqua encore une fois qu'au moment de toucher au point capital, selon lui, ils allaient s'en éloigner, et se décida à faire au professeur la question suivante :

« Dans ce cas, si mes sensations n'existent plus, si mon corps est mort, il n'y a plus d'existence possible ? »

Le professeur regarda ce singulier questionneur d'un air contrarié et comme blessé de cette interruption : que voulait cet intrus qui ressemblait plus à un paysan qu'à un philosophe ? Il se tourna vers Serge Ivanitch, mais celui-ci n'était pas à beaucoup près aussi exclusif que le professeur et pouvait, tout en discutant avec lui, comprendre le point de vue simple et rationnel qui avait suggéré la question ; il répondit en souriant :

« Nous n'avons pas encore le droit de résoudre cette question.

— Nous n'avons pas de données suffisantes, continua le professeur en reprenant ses raisonnements. Non, je prétends que si, comme le dit clairement Pripasof, les sensations sont fondées sur des impressions, nous n'en devons que plus sévèrement distinguer ces deux notions. »

Levine n'écoutait plus et attendit le départ du professeur.

Partie I · Chapitre 8

Celui-ci parti, Serge Ivanitch se tourna vers son frère :

« Je suis content de te voir. Es-tu venu pour longtemps ? comment vont les affaires ? »

Levine savait que son frère aîné s'intéressait peu aux questions agronomiques et faisait une concession en lui en parlant ; aussi se borna-t-il à répondre au sujet de la vente du blé et de l'argent qu'il avait touché sur le domaine qu'ils possédaient indivis. Son intention formelle avait été de causer avec son frère de ses projets de mariage, et de lui demander conseil ; mais, après cette conversation avec le professeur et en présence du ton involontairement protecteur dont Serge l'avait questionné sur leurs intérêts de campagne, il ne se sentit plus la force de parler et pensa que son frère Serge ne verrait pas les choses comme il aurait souhaité qu'il les vît.

« Comment marchent les affaires du semstvo chez vous ? demanda Serge Ivanitch, qui s'intéressait à ces assemblées provinciales et leur attribuait une grande importance.

— Je n'en sais vraiment rien.

— Comment cela se fait-il ? ne fais-tu pas partie de l'administration ?

— Non, j'y ai renoncé ; je ne vais plus aux assemblées, répondit Levine.

— C'est bien dommage », murmura Serge en fronçant le sourcil.

Pour se disculper, Levine raconta ce qui se passait aux réunions du district.

« C'est toujours ainsi ! interrompit Serge Ivanitch, voilà comme nous sommes, nous autres Russes ! Peut-être est-ce un bon trait de notre nature que cette faculté de constater nos erreurs, mais nous l'exagérons, nous nous plaisons dans l'ironie, qui jamais ne fait défaut à notre langue. Si l'on donnait nos droits, ces mêmes institutions provinciales, à quelque autre peuple de l'Europe, Allemands ou Anglais, ils sauraient en extraire la liberté, tandis que, nous autres, nous ne savons qu'en rire !

— Qu'y faire ? répondit Levine d'un air coupable. C'était mon dernier essai. J'y ai mis toute mon âme ; je n'y puis plus rien ; je suis incapable de…

— Incapable ! interrompit Serge Ivanitch : tu n'envisages pas la chose comme il le faudrait.

— C'est possible, répondit Levine accablé.

— Sais-tu que notre frère Nicolas est de nouveau ici ? »

Nicolas était le frère aîné de Constantin et le demi-frère de Serge ; c'était un homme perdu, qui avait mangé la plus grande partie de sa fortune, et s'était brouillé avec ses frères pour vivre dans un monde aussi fâcheux qu'étrange.

« Que dis-tu là ? s'écria Levine effrayé. Comment le sais-tu ?

— Prokofi l'a vu dans la rue.

— Ici, à Moscou ? Où est-il ? et Levine se leva, comme s'il eût voulu aussitôt courir le trouver.

— Je regrette de t'avoir dit cela, dit Serge en hochant la tête à la vue de l'émotion de son frère. J'ai envoyé quelqu'un pour savoir où il demeurait et lui ai fait tenir sa lettre de change sur Troubine que j'ai payée. Voici ce qu'il m'a répondu… »

Et Serge tendit à son frère un billet qu'il prit sous un presse-papiers.

Lévine lut ce billet d'une écriture étrange et qu'il connaissait bien.

« Je demande humblement qu'on me laisse la paix. C'est tout ce que je réclame de mes chers frères. Nicolas Levine. »

Constantin resta debout devant Serge, le papier à la main, sans lever la tête.

« Il veut bien visiblement m'offenser, continua Serge, mais cela lui est impossible. Je souhaitais de tout cœur de pouvoir l'aider, tout en sachant que je n'en viendrais pas à bout.

— Oui, oui, confirma Levine, je comprends et j'apprécie ta conduite envers lui, mais j'irai le voir.

— Si cela te fait plaisir, vas-y, dit Serge, mais je ne te le conseille pas. Ce n'est pas que je le craigne par rapport à nos relations à toi et à moi, il ne saurait nous brouiller, mais c'est pour toi que je te conseille de n'y pas aller : tu n'y pourras rien. Au reste, fais comme tu l'entends.

— Peut-être n'y a-t-il vraiment rien à faire, mais dans ce moment… je ne saurais être tranquille…

— Je ne te comprends pas, dit Serge, mais ce que je comprends, ajouta-t-il, c'est qu'il y a là pour nous une leçon d'humilité. Depuis que notre frère Nicolas est devenu ce qu'il est, je considère ce qu'on

appelle une « bassesse » avec plus d'indulgence. Tu sais ce qu'il a fait ?

— Hélas ! c'est affreux, affreux ! » répondit Levine.

Après avoir demandé l'adresse de Nicolas au domestique de Serge Ivanitch, Levine se mit en route pour aller le trouver, mais il changea d'idée et ajourna sa visite au soir. Avant tout, pour en avoir le cœur net, il voulait décider la question qui l'avait amené à Moscou. Il alla donc trouver Oblonsky et, après avoir appris où étaient les Cherbatzky, se rendit là où il pensait rencontrer Kitty.

Partie I · Chapitre 9

Vers quatre heures, Levine quitta son isvostchik à la porte du Jardin zoologique et, le cœur battant, suivit le sentier qui menait aux montagnes de glace, près de l'endroit où l'on patinait ; il savait qu'il la trouverait là, car il avait aperçu la voiture des Cherbatzky à l'entrée.

Il faisait un beau temps de gelée ; à la porte du Jardin on voyait, rangés à la file, des traîneaux, des voitures de maître, des isvostchiks, des gendarmes. Le public se pressait dans les petits chemins frayés autour des izbas décorées de sculptures en bois ; les vieux bouleaux du Jardin, aux branches chargées de givre et de neige, semblaient revêtus de chasubles neuves et solennelles.

Tout en suivant le sentier, Levine se parlait à lui-même : « Du calme ! il ne faut pas se troubler ; que veux-tu ? qu'as-tu ? tais-toi, imbécile. » C'est ainsi qu'il interpellait son cœur.

Mais plus il cherchait à se calmer, plus l'émotion le gagnait et lui coupait la respiration. Une personne de connaissance l'appela au passage, Levine ne la reconnut même pas. Il s'approcha des montagnes. Les traîneaux glissaient, puis remontaient au moyen de chaînes ; c'était un cliquetis de ferrailles, un bruit de voix joyeuses et animées. À quelques pas de là on patinait, et parmi les patineurs il la reconnut bien vite, et sut qu'elle était près de lui par la joie et la terreur qui envahirent son âme.

Debout auprès d'une dame, du côté opposé à celui où Levine se trouvait, elle ne se distinguait de son entourage ni par sa pose ni par sa toilette ; pour lui, elle ressortait dans la foule comme une rose parmi les orties, éclairant de son sourire ce qui l'environnait, illuminant tout de sa présence. « Oserai-je vraiment descendre sur la glace et m'approcher d'elle ? » pensa-t-il. L'endroit où elle se tenait lui parut un sanctuaire dont il craignait d'approcher, et il eut si peur qu'il s'en fallut de peu qu'il ne repartît. Faisant un effort sur lui-même il arriva cependant à se persuader qu'elle était entourée de gens de toute espèce, et qu'à la rigueur il avait bien aussi le droit de venir patiner. Il descendit donc sur la glace, évitant de jeter les yeux sur elle comme sur le soleil, mais, de même que le soleil, il n'avait pas besoin de la regarder pour la voir.

On se réunissait sur la glace, un jour de la semaine, entre personnes de connaissance. Il y avait là des maîtres dans l'art du patinage qui venaient faire briller leurs talents, d'autres qui faisaient leur apprentissage derrière des fauteuils, avec des gestes gauches et inquiets, de très jeunes gens, et aussi de vieux messieurs, patinant par hygiène ; tous semblaient à Levine des élus favorisés du ciel, parce qu'ils étaient dans le voisinage de Kitty. Et ces patineurs glissaient autour d'elle, la rattrapaient, lui parlaient même, et n'en semblaient pas moins s'amuser avec une indépendance d'esprit

complète, comme s'il eût suffi à leur bonheur que la glace fût bonne et le temps splendide !

Nicolas Cherbatzky, un cousin de Kitty, vêtu d'une jaquette et de pantalons étroits, était assis sur un banc, les patins aux pieds, lorsqu'il aperçut Levine.

« Ah ! s'écria-t-il, le premier patineur de la Russie, le voilà ! Es-tu ici depuis longtemps ? Mets donc vite tes patins, la glace est excellente.

— Je n'ai pas mes patins », répondit Levine, étonné qu'on pût parler en présence de Kitty avec cette liberté d'esprit et cette audace, et ne la perdant pas de vue une seconde, quoiqu'il ne la regardât pas. Elle, visiblement craintive sur ses hautes bottines à patins, s'élança vers lui, du coin où elle se tenait, suivie d'un jeune garçon en costume russe qui cherchait à la dépasser en faisant les gestes désespérés d'un patineur maladroit. Kitty ne patinait pas avec sûreté ; ses mains avaient quitté le petit manchon suspendu à son cou par un ruban, et se tenaient prêtes à se raccrocher n'importe à quoi ; elle regardait Levine, qu'elle venait de reconnaître, et souriait de sa propre peur. Quand elle eut enfin heureusement pris son élan, elle donna un léger coup de talon et glissa jusqu'à son cousin Cherbatzky, s'empara de son bras, et envoya à Levine un salut amical. Jamais dans son imagination elle n'avait été plus charmante.

Il lui suffisait toujours de penser à elle pour évoquer vivement le souvenir de toute sa personne, surtout celui de sa jolie tête blonde, à l'expression enfantine de candeur et de bonté, élégamment posée sur des épaules déjà belles. Ce mélange de grâce d'enfant et de beauté de femme avait un charme particulier que Levine savait comprendre. Mais ce qui le frappait toujours en elle, comme une chose inattendue, c'était son regard modeste, calme, sincère, qui,

joint à son sourire, le transportait dans un monde enchanté où il se sentait apaisé, adouci, avec les bons sentiments de sa première enfance.

« Depuis quand êtes-vous ici ? demanda-t-elle en lui tendant la main. Merci, ajouta-t-elle en lui voyant ramasser le mouchoir tombé de son manchon.

— Moi ? je suis arrivé depuis peu, hier, c'est-à-dire aujourd'hui, répondit Levine, si ému qu'il n'avait pas bien compris la question. Je voulais venir chez vous, — dit-il, et, se rappelant aussitôt dans quelle intention, il rougit et se troubla. — Je ne savais pas que vous patiniez, et si bien. »

Elle le regarda avec attention, comme pour deviner la cause de son embarras.

« Votre éloge est précieux. Il s'est conservé ici une tradition sur vos talents de patineur, — dit-elle en secouant de sa petite main gantée de noir les aiguilles de pin tombées sur son manchon.

— Oui, j'ai patiné autrefois avec passion ; je voulais arriver à la perfection.

— Il me semble que vous faites tout avec passion, dit-elle en souriant. Je voudrais tant vous voir patiner. Mettez donc des patins, nous patinerons ensemble. »

« Patiner ensemble ! est-il possible ! » pensa-t-il en la regardant.

« Je vais les mettre tout de suite », dit-il.

Et il courut chercher des patins.

« Il y a longtemps, monsieur, que vous n'êtes venu chez nous, dit l'homme aux patins en lui tenant le pied pour visser le talon. Depuis vous, nous n'avons personne qui s'y entende. Est-ce bien ainsi ? dit-il en serrant la courroie.

— C'est bien, c'est bien, dépêche-toi seulement », répondit Levine, ne pouvant dissimuler le sourire joyeux qui, malgré lui, éclairait son visage. « Voilà la vie, voilà le bonheur, pensait-il, faut-il lui parler maintenant ? Mais j'ai peur de parler ; je suis trop… heureux en ce moment, heureux au moins en espérance, tandis que… Mais il le faut, il le faut ! Arrière la faiblesse ! »

Levine se leva, ôta son paletot, et, après s'être essayé autour de la petite maison, s'élança sur la glace unie et glissa sans effort, dirigeant à son gré sa course, tantôt rapide, tantôt ralentie. Il s'approcha d'elle avec crainte, mais un sourire de Kitty le rassura encore une fois.

Elle lui donna la main et ils patinèrent côte à côte, augmentant peu à peu la vitesse de leur course ; et plus ils glissaient rapidement, plus elle lui serrait la main.

« J'apprendrais bien plus vite avec vous, lui dit-elle, je ne sais pourquoi, j'ai confiance.

— J'ai aussi confiance en moi, quand vous vous appuyez sur mon bras », répondit-il, et aussitôt il rougit, effrayé. Effectivement, à peine eut-il prononcé ces paroles, que, de même que le soleil se cache derrière un nuage, toute l'amabilité du visage de la jeune fille disparut, et Levine remarqua un jeu de physionomie qu'il connaissait bien, et qui indiquait un effort de sa pensée ; une ride se dessina sur le front uni de Kitty.

— Il ne vous arrive rien de désagréable ? Du reste, je n'ai pas le droit de le demander, dit-il vivement.

— Pourquoi cela ? Non, — répondit-elle froidement ; et elle ajouta aussitôt : — Vous n'avez pas encore vu Mlle Linon ?

— Pas encore.

— Venez la voir, elle vous aime tant.

— Qu'arrive-t-il ? je lui ai fait de la peine ! Seigneur, ayez pitié de moi ! » pensa Levine tout en courant vers la vieille Française aux petites boucles grises, qui les surveillait de son banc. Elle le reçut comme un vieil ami et lui montra tout son râtelier dans un sourire amical.

« Nous grandissons, n'est-ce pas ? dit-elle en désignant Kitty des yeux, et nous prenons de l'âge. Tiny bear devient grand ! » continua la vieille institutrice en riant ; et elle lui rappela sa plaisanterie sur les trois demoiselles qu'il appelait les trois oursons du conte anglais.

« Vous rappelez-vous que vous les nommiez ainsi ? »

Il l'avait absolument oublié, mais elle riait de cette plaisanterie depuis dix ans et y tenait toujours.

« Allez, allez patiner. N'est-ce pas que notre Kitty commence à bien s'y prendre ? »

Quand Levine revint auprès de Kitty, il ne lui trouva plus le visage sévère ; ses yeux avaient repris leur expression franche et caressante, mais il lui sembla qu'elle avait un ton de tranquillité voulue, et il se sentit triste. Après avoir causé de la vieille gouvernante et de ses originalités, elle lui parla de sa vie à lui.

« Ne vous ennuyez-vous vraiment pas à la campagne ? demanda-t-elle.

— Non, je ne m'ennuie pas ; je suis très occupé, — répondit-il, sentant qu'elle l'amenait au ton calme qu'elle avait résolu de garder, et dont il ne saurait désormais se départir, pas plus qu'il n'avait su le faire au commencement de l'hiver.

— Êtes-vous venu pour longtemps ? demanda Kitty.

— Je n'en sais rien, répondit-il sans penser à ce qu'il disait. L'idée de retomber dans le ton d'une amitié calme et de retourner peut-être chez lui sans avoir rien décidé le poussa à la révolte.

— Comment ne le savez-vous pas ?

— Je n'en sais rien, cela dépendra de vous », dit-il, et aussitôt il fut épouvanté de ses propres paroles.

N'entendit-elle pas ces mots, ou ne voulut-elle pas les entendre ? elle sembla faire un faux pas sur la glace et s'éloigna pour glisser vers Mlle Linon, lui dit quelques mots et se dirigea vers la petite maison où l'on ôtait les patins.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Seigneur Dieu, aidez-moi, guidez-moi », priait Levine intérieurement, et, sentant qu'il avait besoin de faire quelque mouvement violent, il décrivit avec fureur des courbes sur la glace.

En ce moment, un jeune homme, le plus fort des nouveaux patineurs, sortit du café, ses patins aux pieds et la cigarette à la bouche ; sans s'arrêter il courut vers l'escalier, descendit les marches en sautant, sans même changer la position de ses bras, et s'élança sur la glace.

« C'est un nouveau tour, se dit Levine, et il remonta l'escalier pour l'imiter.

— Ne vous tuez pas, il faut de l'habitude », lui cria Nicolas Cherbatzky.

Levine patina quelque temps avant de prendre son élan, puis il descendit l'escalier en cherchant à garder l'équilibre avec ses mains ; à la dernière marche, il s'accrocha, fit un mouvement violent pour se rattraper, reprit son équilibre, et s'élança en riant sur la glace.

« Quel brave garçon, — pensait pendant ce temps Kitty en entrant dans la petite maison, suivie de Mlle Linon, et en le regardant avec un sourire caressant, comme un frère bien-aimé. — Est-ce ma faute ? Ai-je rien fait de mal ? On prétend que c'est de la coquetterie ! Je sais bien que ce n'est pas lui que j'aime, mais je ne m'en sens pas moins contente auprès de lui : il est si bon ! Mais pourquoi a-t-il dit cela ? » pensa-t-elle.

Voyant Kitty partir avec sa mère qui venait la chercher, Levine, tout rouge après l'exercice violent qu'il venait de prendre, s'arrêta et réfléchit. Il ôta ses patins et rejoignit la mère et la fille à la sortie.

« Très heureuse de vous voir, dit la princesse. Nous recevons, comme toujours, le jeudi.

— Aujourd'hui, par conséquent ?

— Nous serons enchantés de vous voir », répondit-elle sèchement.

Cette raideur affligea Kitty, qui ne put s'empêcher de chercher à adoucir l'effet produit par la froideur de sa mère. Elle se retourna vers Levine et lui cria en souriant :

« Au revoir ! »

En ce moment, Stépane Arcadiévitch, son chapeau planté de côté, le visage animé et les yeux brillants, entrait en vainqueur dans le Jardin. À la vue de sa belle-mère, il prit une expression triste et confuse pour répondre aux questions qu'elle lui adressa sur la santé de Dolly ; puis, après avoir causé à voix basse d'un air accablé, il se redressa et prit le bras de Levine.

« Eh bien, partons-nous ? Je n'ai fait que penser à toi, et je suis très content que tu sois venu, dit-il en le regardant d'un air significatif.

— Allons, allons, — répondit l'heureux Levine, qui ne cessait d'entendre le son de cette voix lui disant « au revoir », et de se représenter le sourire qui accompagnait ces mots.

— À l'hôtel d'Angleterre ou à l'Ermitage ?

— Cela m'est égal.

— À l'hôtel d'Angleterre alors, dit Stépane Arcadiévitch, qui choisissait ce restaurant parce qu'il y devait plus d'argent qu'à l'Ermitage et qu'il trouvait, pour ainsi dire, indigne de lui, de le négliger. Tu as un isvostchik : tant mieux, car j'ai renvoyé ma voiture. »

Pendant tout le trajet, les deux amis gardèrent le silence. Levine pensait à ce que pouvait signifier le changement survenu en Kitty, et se rassurait pour retomber aussitôt dans le désespoir, et se répéter qu'il était insensé d'espérer. Malgré tout, il se sentait un autre homme, ne ressemblant en rien à celui qui avait existé avant le sourire et les mots « au revoir ».

Stépane Arcadiévitch composait le menu.

« Tu aimes le turbot, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Levine au moment où ils arrivaient.

— Quoi ? demanda Levine.

— Le turbot.

— Oui, j'aime le turbot à la folie.

Partie I · Chapitre 10

Levine lui-même ne put s'empêcher de remarquer, en entrant dans le restaurant, l'espèce de rayonnement contenu exprimé par la physionomie, par toute la personne de Stépane Arcadiévitch. Celui-ci ôta son paletot et, le chapeau posé de côté, s'avança jusqu'à la salle à manger, donnant, tout en marchant, ses ordres au Tatare en habit noir, la serviette sous le bras, qui s'accrochait à lui. Saluant à droite et à gauche les personnes de connaissance qui, là comme ailleurs, le rencontraient avec plaisir, il s'approcha du buffet et prit un petit verre d'eau-de-vie. La demoiselle de comptoir, une Française frisée, fardée, couverte de rubans, de dentelles et de boucles, fut aussitôt l'objet de son attention ; il lui dit quelques mots qui la firent éclater de rire. Quant à Levine, la vue de cette femme, toute composée de faux cheveux et de poudre de riz, lui ôtait l'appétit ; il s'en éloigna avec hâte et dégoût. Son âme était remplie du souvenir de Kitty, et dans ses yeux brillaient le triomphe et le bonheur.

« Par ici, Votre Excellence : ici Votre Excellence ne sera pas dérangée, disait le vieux Tatare, tenace et obséquieux, dont la vaste tournure forçait les deux pans de son habit à s'écarter par derrière.

— Veuillez approcher, Votre Excellence », dit-il aussi à Levine en signe de respect pour Stépane Arcadiévitch dont il était l'invité.

Il étendit en un clin d'œil une serviette fraîche sur la table ronde, déjà couverte d'une nappe, et placée sous une girandole de bronze ; puis il approcha deux chaises de velours, et, la serviette d'une main, la carte de l'autre, il se tint debout devant Stépane Arcadiévitch, attendant ses ordres.

« Si Votre Excellence le désirait, elle aurait un cabinet particulier à sa disposition dans quelques instants : le prince Galitzine, avec une dame, va le laisser libre. Nous avons reçu des huîtres fraîches.

— Ah ! ah ! des huîtres ! »

Stépane Arcadiévitch réfléchit.

« Si nous changions notre plan de campagne, Levine ? — dit-il en posant le doigt sur la carte ; son visage exprimait une hésitation sérieuse. — Mais sont-elles bonnes, tes huîtres ? Fais attention.

— Des huîtres de Flensbourg, Votre Excellence : il n'y en a pas d'Ostende.

— Passe pour des huîtres de Flensbourg. Mais sont-elles fraîches ?

— Elles sont arrivées d'hier.

— Eh bien, qu'en dis-tu ? Si nous commencions par des huîtres et si nous changions ensuite tout notre menu ?

— Cela m'est égal ; pour moi, ce qu'il y a de meilleur, c'est du chtchi et de la kacha ; mais on ne trouve pas cela ici.

— Kacha à la russe, si vous l'ordonnez ? dit le Tatare en se penchant vers Levine comme une bonne vers l'enfant qu'elle garde.

— Sans plaisanterie, tout ce que tu choisiras sera bien. J'ai patiné et je meurs de faim. Ne crois pas, ajouta-t-il en voyant une expression de mécontentement sur la figure d'Oblonsky, que je ne sache pas apprécier ton menu : je mangerai avec plaisir un bon dîner.

— Il ne manquerait plus que cela ! On a beau dire, c'est un des plaisirs de cette vie, dit Stépane Arcadiévitch. Dans ce cas, mon petit frère, donne-nous deux, et si c'est trop peu, trois douzaines d'huîtres, une soupe avec des légumes…

— Printanière », reprit le Tatare.

Mais Stépane Arcadiévitch ne voulait pas lui laisser le plaisir d'énumérer les plats en français et continua :

« Avec des légumes, tu sais ? Ensuite, du turbot avec une sauce un peu épaisse ; puis du rosbif, mais fais attention qu'il soit à point ; un chapon, et enfin des conserves. »

Le Tatare, se rappelant que Stépane Arcadiévitch n'aimait pas à nommer les plats d'après la carte française, le laissa dire, mais il se donna ensuite le plaisir de répéter le menu selon les règles : « potage printanier, turbot sauce Beaumarchais, poularde à l'estragon, macédoine de fruits ». Et aussitôt, comme mû par un ressort, il fit disparaître une carte pour en présenter une autre, celle des vins, qu'il soumit à Stépane Arcadiévitch.

« Que boirons-nous ?

— Ce que tu voudras, mais un peu de champagne, dit Levine.

— Comment ? dès le commencement ? Au fait, pourquoi pas ? Aimes-tu la marque blanche ?

— Cachet blanc, dit le Tatare.

— Bien : avec les huîtres, ce sera assez.

— Quel vin de table servirai-je ?

— Du Nuits ; non, donne-nous le classique chablis.

— Servirai-je votre fromage ?

— Oui, du parmesan. Peut-être en préfères-tu un autre ?

— Non, cela m'est égal », répondit Levine qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

Le Tatare disparut en courant, les pans de son habit flottant derrière lui ; cinq minutes après, il était de retour, tenant d'une main un plat d'huîtres et de l'autre une bouteille.

Stépane Arcadiévitch chiffonna sa serviette, en couvrit son gilet, étendit tranquillement les mains, et entama le plat d'huîtres.

« Pas mauvaises, — dit-il en enlevant les huîtres de leurs écailles l'une après l'autre avec une petite fourchette d'argent, et en les avalant au fur et à mesure. — Pas mauvaises », répéta-t-il en regardant tantôt Levine, tantôt le Tatare d'un œil satisfait et brillant.

Levine mangea les huîtres, quoiqu'il eût préféré du pain et du fromage, mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer Oblonsky. Le Tatare lui-même, après avoir débouché la bouteille et versé le vin mousseux dans de fines coupes de cristal, regarda Stépane Arcadiévitch avec un sourire satisfait, tout en redressant sa cravate blanche.

« Tu n'aimes pas beaucoup les huîtres ? dit Oblonsky en vidant son verre, ou bien tu es préoccupé ? hein ? »

Il avait envie de mettre Levine en gaieté, mais celui-ci, sans être triste, était gêné ; avec ce qu'il avait dans l'âme, il se trouvait mal à l'aise dans ce restaurant, au milieu de ce va-et-vient, dans le voisinage de cabinets où l'on dînait avec des dames ; tout l'offusquait, le gaz, les miroirs, le Tatare lui-même. Il craignait de salir le sentiment qui remplissait son âme.

« Moi ? oui, je suis préoccupé ; mais, en outre, ici tout me gêne, dit-il. Tu ne saurais croire combien, pour un campagnard comme moi, tout ce milieu paraît étrange. C'est comme les ongles de ce monsieur que j'ai vu chez toi.

— Oui, j'ai remarqué que les ongles de ce pauvre Grinewitch t'intéressaient beaucoup.

— Je n'y peux rien, répondit Levine, tâche de me comprendre et de te placer au point de vue d'un campagnard. Nous autres, nous cherchons à avoir des mains avec lesquelles nous puissions travailler ; pour cela, nous nous coupons les ongles, et bien souvent nous retroussons nos manches. Ici, au contraire, on se laisse pousser les ongles tant qu'ils veulent pousser, et, pour être bien sûr de ne rien pouvoir faire de ses mains, on accroche à ses poignets des soucoupes en guise de boutons. »

Stépane Arcadiévitch sourit gaiement.

« Mais cela prouve qu'il n'a pas besoin de travailler de ses mains : c'est la tête qui travaille.

— C'est possible ; néanmoins cela me semble étrange, de même que ce que nous faisons ici. À la campagne, nous nous dépêchons de nous rassasier afin de pouvoir nous remettre à la besogne, et ici

nous cherchons, toi et moi, à manger le plus longtemps possible, sans nous rassasier : aussi nous mangeons des huîtres.

— C'est certain, reprit Stépane Arcadiévitch : mais n'est-ce pas le but de la civilisation que de tout changer en jouissance ?

— Si c'est là son but, j'aime autant rester un barbare.

— Tu l'es bien, va. Vous êtes tous des sauvages dans votre famille. »

Levine soupira. Il pensa à son frère Nicolas, se sentit mortifié, attristé, et son visage s'assombrit ; mais Oblonsky entama un sujet qui parvint immédiatement à le distraire.

« Eh bien, viendras-tu ce soir chez nous, c'est-à-dire chez les Cherbatzky ? dit-il en clignant gaiement d'un œil et en repoussant les écailles d'huîtres pour prendre du fromage.

— Oui, certainement, répondit Levine, quoiqu'il m'ait semblé que la princesse ne m'invitât pas de bonne grâce.

— Quelle idée ! c'est sa manière grande dame, répondit Stépane Arcadiévitch. Je viendrai aussi après une répétition de chant chez la comtesse Bonine. Comment ne pas t'accuser d'être sauvage ? Explique-moi, par exemple, ta fuite de Moscou ? Les Cherbatzky m'ont plus d'une fois tourmenté de leurs questions sur ton compte, comme si je pouvais savoir quelque chose. Je ne sais que ceci, c'est que tu fais toujours ce que personne ne songeait à faire.

— Oui, répondit Levine lentement et avec émotion : tu as raison, je suis un sauvage, mais ce n'est pas mon départ qui l'a prouvé, c'est mon retour. Je suis revenu maintenant…

— Es-tu heureux ! interrompit Oblonsky en regardant les yeux de Levine.

— Pourquoi ?

— « Je reconnais à la marque qu'ils portent les chevaux ombrageux, et à leurs yeux, les jeunes gens amoureux », déclama Stépane Arcadiévitch : l'avenir est à toi.

— Et toi, n'as-tu plus rien devant toi ?

— Je n'ai que le présent, et ce n'est pas tout roses.

— Qu'y a-t-il ?

— Cela ne va pas ! Mais je ne veux pas t'entretenir de moi, d'autant plus que je ne puis t'expliquer tout, répondit Stépane Arcadiévitch. Alors pourquoi es-tu venu à Moscou ?... Hé ! viens desservir ! cria-t-il au Tatare.

— Tu le devines ? répondit Levine en ne quittant pas des yeux Stépane Arcadiévitch.

— Je le devine, mais je ne puis t'en parler le premier. Tu peux par ce détail reconnaître si je devine juste ou non, dit Stépane Arcadiévitch en regardant Levine d'un air fin.

— Eh bien, que me diras-tu ? demanda Levine d'une voix qui tremblait, et sentant tressaillir chacun des muscles de son visage. Comment considères-tu la chose ? »

Stépane Arcadiévitch but lentement son verre de chablis, en regardant toujours Levine.

« Moi, répondit-il, je ne désire rien autant que cela, rien !

— Mais ne te trompes-tu pas ? sais-tu de quoi nous parlons, murmura Levine, le regard fixé fiévreusement sur son interlocuteur. Tu crois vraiment que c'est possible ?

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?

— Vraiment, bien sincèrement ? Dis tout ce que tu penses. Songe donc, si j'allais au-devant d'un refus ? et j'en suis presque certain !

— Pourquoi donc ? dit Stépane Arcadiévitch en souriant de cette émotion.

— C'est l'effet que cela me fait. Ce serait terrible, pour moi et pour elle !

— Oh ! en tout cas je ne vois là rien de si terrible pour elle : une jeune fille est toujours flattée d'être demandée en mariage.

— Les jeunes filles en général, peut-être : mais pas elle. »

Stépane Arcadiévitch sourit ; il connaissait parfaitement les sentiments de Levine, et savait que pour lui toutes les jeunes filles de l'univers se divisaient en deux catégories : dans l'une, toutes les jeunes filles existantes, ayant toutes les faiblesses humaines en partage, des jeunes filles bien ordinaires ! l'autre catégorie, composée d'elle seule, sans la moindre imperfection et au-dessus de l'humanité entière.

« Attends, prends un peu de sauce », dit-il en arrêtant la main de Levine qui repoussait la saucière.

Levine prit humblement de la sauce, mais ne laissa pas Oblonsky manger.

— Non, attends, comprends-moi bien, car c'est pour moi une question de vie ou de mort. Je n'en ai jamais parlé à personne et je ne puis en parler à un autre qu'à toi. Nous avons beau être très différents l'un de l'autre, avoir d'autres goûts, d'autres points de vue, je n'en sais pas moins que tu m'aimes et que tu me comprends, et

c'est pourquoi je t'aime tant aussi. Au nom du ciel, sois sincère avec moi.

— Je ne te dis que ce que je pense, répondit Stépane Arcadiévitch en souriant, mais je te dirai plus : ma femme, une femme étonnante, — et Oblonsky s'arrêta un moment en soupirant pour se rappeler où il en était avec sa femme… — Elle a un don de seconde vue, et voit tout ce qui se passe dans le cœur des autres, mais elle prévoit surtout l'avenir quand il s'agit de mariages. Ainsi elle a prédit celui de la Chahawskoï avec Brenteln ; personne ne voulait y croire, et cependant il s'est fait. Eh bien, ma femme est pour toi.

— Comment l'entends-tu ?

— J'entends que ce n'est pas seulement qu'elle t'aime, mais elle assure que Kitty sera ta femme. »

En entendant ces mots, le visage de Levine rayonna d'un sourire bien voisin de l'attendrissement.

« Elle dit cela ! s'écria-t-il. J'ai toujours pensé que ta femme était un ange. Mais assez, assez parler, dit-il en se levant.

— Reste donc assis. »

Levine ne tenait plus en place ; il fit deux ou trois fois le tour de la chambre de son pas ferme, en clignant des yeux pour dissimuler des larmes, et se remit à table un peu calmé.

« Comprends-moi, dit-il ; ce n'est pas de l'amour : j'ai été amoureux, mais ce n'était pas cela. C'est plus qu'un sentiment : c'est une force intérieure qui me possède. Je suis parti parce que j'avais décidé qu'un bonheur semblable ne pouvait exister, il n'aurait rien eu d'humain ! Mais j'ai eu beau lutter contre moi-même, je sens que toute ma vie est là. Il faut que cela se décide !

— Mais pourquoi es-tu parti ?

— Ah ! si tu savais que de pensées se pressent dans ma tête, que de choses je voudrais te demander ! Écoute. Tu ne peux te figurer le service que tu m'as rendu ; je suis si heureux que j'en deviens égoïste, j'oublie tout ! et cependant j'ai appris aujourd'hui que mon frère Nicolas, tu sais, est ici, et je l'ai oublié ! Il me semble que lui aussi doit être heureux. C'est comme une folie… Mais une chose me paraît terrible : toi qui es marié, tu dois connaître ce sentiment… nous déjà vieux avec un passé, non pas d'amour mais de péché, n'est-il pas terrible que nous osions approcher d'un être pur, innocent ? n'est-ce pas affreux ? et n'est-il pas juste que je me trouve indigne ?

— Je ne crois pas que tu aies grand'chose à te reprocher.

— Et cependant, dit Levine, en repassant ma vie avec dégoût, je tremble, je maudis, je me plains amèrement, oui… »

— Que veux-tu ! le monde est ainsi fait, dit Oblonsky.

— Il n'y a qu'une consolation, celle de cette prière que j'ai toujours aimée : « Pardonne-nous selon la grandeur de ta miséricorde, et non selon nos mérites. » Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut me pardonner. »

Partie I · Chapitre 11

Levine vida son verre, et pendant quelques instants les deux amis gardèrent le silence.

« Je dois encore te dire une chose. Tu connais Wronsky ? demanda Stépane Arcadiévitch à Levine.

— Non, pourquoi cette question ?

— Donne encore une bouteille, dit Oblonsky au Tatare qui remplissait leurs verres. C'est que Wronsky est un de tes rivaux.

— Qu'est-ce que Wronsky ? demanda Levine dont la physionomie, tout à l'heure si juvénilement enthousiaste, n'exprima plus que le mécontentement.

— Wronsky est un des fils du comte Cyrille Wronsky et l'un des plus beaux échantillons de la jeunesse dorée de Pétersbourg. Je l'ai connu à Tver, quand j'étais au service ; il y venait pour le recrutement. Il est immensément riche, beau, aide de camp de l'Empereur, il a de belles relations, et, malgré tout, c'est un bon garçon. D'après ce que j'ai vu de lui, c'est même plus qu'un bon garçon, il est instruit et intelligent ; c'est un homme qui ira loin. »

Levine se rembrunissait et se taisait.

« Eh bien, il est apparu peu après ton départ et, d'après ce qu'on dit, s'est épris de Kitty ; tu comprends que la mère…

— Pardonne-moi, mais je ne comprends rien, — répondit Levine en s'assombrissant de plus en plus. La pensée de Nicolas lui revint aussitôt avec le remords d'avoir pu l'oublier.

— Attends donc, dit Stépane Arcadiévitch en lui touchant le bras tout en souriant : je t'ai dit ce que je savais, mais je répète que, selon moi, dans cette affaire délicate les chances sont pour toi. »

Levine pâlit et s'appuya au dossier de sa chaise.

« Pourquoi n'es-tu jamais venu chasser chez moi comme tu me l'avais promis ? Viens au printemps », dit-il tout à coup.

Il se repentait maintenant du fond du cœur d'avoir entamé cette conversation avec Oblonsky ; ses sentiments les plus intimes étaient blessés de ce qu'il venait d'apprendre sur les prétentions rivales d'un officier de Pétersbourg, aussi bien que des conseils et des suppositions de Stépane Arcadiévitch. Celui-ci comprit ce qui se passait dans l'âme de son jeune ami et sourit.

« Je viendrai un jour ou l'autre ; mais, vois-tu, frère, les femmes sont le ressort qui fait mouvoir tout en ce monde. Mon affaire à moi est mauvaise, très mauvaise, et tout cela à cause des femmes ! Donne-moi franchement ton avis, continua-t-il en tenant un cigare d'une main et son verre de l'autre.

— Sur quoi veux-tu mon avis ?

— Voici : Supposons que tu sois marié, que tu aimes ta femme, et que tu te sois laissé entraîner par une autre femme.

— Excuse-moi, mais je ne comprends rien à cela ; c'est pour moi, comme si, en sortant de dîner, je volais un pain en passant devant une boulangerie. »

Les yeux de Stépane Arcadiévitch brillèrent plus encore que de coutume.

« Pourquoi pas ? le pain frais sent quelquefois si bon qu'on ne peut pas avoir la force de résister à la tentation.

Himmlisch war's wenn ich bezwang
Meine irdische Begier.
Aber wenn mir's nicht gelang
Hatt' ich auch ein gross Plaisir.

Et en disant ces vers Oblonsky sourit finement. Levine ne put s'empêcher d'en faire autant.

« Trêve de plaisanteries, continua Oblonsky, suppose une femme charmante, modeste, aimante, qui a tout sacrifié, qu'on sait pauvre et isolée : faut-il l'abandonner, maintenant que le mal est fait ? Mettons qu'il soit nécessaire de rompre, pour ne pas troubler la vie de famille, mais ne faut-il pas en avoir pitié ? lui adoucir la séparation ? penser à son avenir ?

— Pardon, mais tu sais que, pour moi, les femmes se divisent en deux classes, ou, pour mieux dire, il y a des femmes et des… Je n'ai jamais rencontré de belles repenties ; mais des créatures comme cette Française du comptoir avec ses frisons me répugnent et toutes les femmes tombées aussi.

— Et l'Évangile, qu'en fais-tu ?

— Laisse-moi tranquille avec ton Évangile. Jamais le Christ n'aurait prononcé ces paroles s'il avait su le mauvais usage qu'on en ferait ; c'est tout ce qu'on a retenu de l'Évangile. Au reste je conviens que c'est une impression personnelle, rien de plus. J'ai du dégoût pour les femmes tombées, comme toi pour les araignées ; tu n'as pas eu besoin pour cela d'étudier les mœurs des araignées, ni moi celles de ces êtres-là.

— C'est commode de juger ainsi ; tu fais comme ce personnage de Dickens, qui jetait de la main gauche par-dessus l'épaule droite toutes les questions embarrassantes. Mais nier un fait n'est pas y répondre. Que faire ? dis-moi, que faire ?

— Ne pas voler de pain frais. »

Stépane Arcadiévitch se mit à rire.

« Ô moraliste ! mais comprends donc la situation : voilà deux femmes ; l'une se prévaut de ses droits, et ses droits sont ton amour que tu ne peux plus lui donner ; l'autre sacrifie tout et ne demande rien. Que doit-on faire ? comment se conduire ? C'est un drame effrayant !

— Si tu veux que je te confesse ce que j'en pense, je te dirai que je ne crois pas au drame ; voici pourquoi : selon moi, l'amour, les deux amours, tels que les caractérise Platon dans son Banquet, tu t'en souviens, servent de pierre de touche aux hommes : les uns ne comprennent qu'un seul de ces amours, les autres ne le comprennent pas. Ceux qui ne comprennent pas l'amour platonique n'ont aucune raison de parler de drame. En peut-il exister dans ces conditions ? « Bien obligé pour l'agrément que j'ai eu » : voilà tout le drame. L'amour platonique ne peut en connaître davantage, parce que là tout est clair et pur, parce que… »

Àce moment, Levine se rappela ses propres péchés et les luttes intérieures qu'il avait eu à subir ; il ajouta donc d'une façon inattendue :

« Au fait, peut-être as-tu raison. C'est bien possible… Je ne sais rien, absolument rien.

— Vois-tu, dit Stépane Arcadiévitch, tu es un homme tout d'une pièce. C'est ta grande qualité et aussi ton défaut. Parce que ton caractère est ainsi fait, tu voudrais que toute la vie se composât d'événements tout d'une pièce. Ainsi tu méprises le service de l'État parce que tu n'y vois aucune influence sociale utile, et que, selon toi, chaque action devrait répondre à un but précis ; tu voudrais que l'amour et la vie conjugale ne fissent qu'un. Tout cela n'existe pas. Et d'ailleurs le charme, la variété, la beauté de la vie tiennent précisément à des nuances. »

Levine soupira sans répondre ; il n'écoutait pas, et pensait à ce qui le touchait.

Et soudain ils sentirent tous deux que ce dîner, qui aurait dû les rapprocher, bien que les laissant bons amis, les désintéressait l'un de l'autre ; chacun ne pensa plus qu'à ce qui le concernait, et ne s'inquiéta plus de son voisin. Oblonsky connaissait ce phénomène pour en avoir fait plusieurs fois l'expérience après dîner ; il savait aussi ce qui lui restait à faire.

« L'addition », cria-t-il ; et il passa dans la salle voisine, où il rencontra un aide de camp de connaissance, avec lequel la conversation s'engagea aussitôt sur une actrice et sur son protecteur. Cette conversation soulagea et reposa Oblonsky de celle qu'il avait eue avec Levine ; son ami l'obligeait à une tension d'esprit qui le fatiguait toujours.

Quand le Tatare eut apporté un compte de 28 roubles et des kopecks, sans oublier le pourboire, Levine, qui, en campagnard qu'il était, se serait épouvanté en temps ordinaire de sa part de 14 roubles, n'y fit aucune attention. Il paya et retourna chez lui, pour changer d'habit et se rendre chez les Cherbatzky, où son sort devait se décider.

Partie I · Chapitre 12

La jeune princesse Kitty Cherbatzky avait dix-huit ans. Elle paraissait pour la première fois dans le monde cet hiver, et ses succès y étaient plus grands que ceux de ses aînées, plus grands que sa mère elle-même ne s'y était attendue. Sans parler de toute la jeunesse dansante de Moscou qui était plus ou moins éprise de Kitty, il

s'était, dès ce premier hiver, présenté deux partis très sérieux : Levine et, aussitôt après son départ, le comte Wronsky.

Les visites fréquentes de Levine et son amour évident pour Kitty avaient été le sujet des premières conversations sérieuses entre le prince et la princesse sur l'avenir de leur fille cadette, conversations qui dégénéraient souvent en discussions très vives. Le prince tenait pour Levine, et disait qu'il ne souhaitait pas de meilleur parti pour Kitty. La princesse, avec l'habitude particulière aux femmes de tourner la question, répondait que Kitty était bien jeune, qu'elle ne montrait pas grande inclination pour Levine, que, d'ailleurs, celui-ci ne semblait pas avoir d'intentions sérieuses… mais ce n'était pas là le fond de sa pensée. Ce qu'elle ne disait pas, c'est qu'elle espérait un parti plus brillant, que Levine ne lui était pas sympathique et qu'elle ne le comprenait pas ; aussi fut-elle ravie lorsqu'il partit inopinément pour la campagne.

« Tu vois que j'avais raison », dit-elle d'un air triomphant à son mari.

Elle fut encore plus enchantée lorsque Wronsky se mit sur les rangs et son espoir de marier Kitty non seulement bien, mais brillamment, ne fit que se confirmer.

Pour la princesse, il n'y avait pas de comparaison à établir entre les deux prétendants. Ce qui lui déplaisait en Levine était sa façon brusque et bizarre de juger les choses, sa gaucherie dans le monde, qu'elle attribuait à de l'orgueil, et ce qu'elle appelait sa vie de sauvage à la campagne, absorbé par son bétail et ses paysans. Ce qui lui déplaisait plus encore était que Levine, amoureux de Kitty, eût fréquenté leur maison pendant six semaines de l'air d'un homme qui hésiterait, observerait, et se demanderait si, en se déclarant, l'honneur qu'il leur ferait ne serait pas trop grand. Ne comprenait-

il donc pas qu'on est tenu d'expliquer ses intentions lorsqu'on vient assidûment dans une maison où il y a une jeune fille à marier ? et puis ce départ soudain, sans avertir personne ?

« Il est heureux, pensait-elle, qu'il soit si peu attrayant, et que Kitty ne se soit pas monté la tête. »

Wronsky, par contre, comblait tous ses vœux : il était riche, intelligent, d'une grande famille ; une carrière brillante à la cour ou à l'armée s'ouvrait devant lui, et en outre il était charmant. Que pouvait-on rêver de mieux ? il faisait la cour à Kitty au bal, dansait avec elle, s'était fait présenter à ses parents : pouvait-on douter de ses intentions ? Et cependant la pauvre mère passait un hiver cruellement agité.

La princesse, lorsqu'elle s'était mariée, il y avait quelque trente ans, avait vu son mariage arrangé par l'entremise d'une tante. Le fiancé, qu'on connaissait d'avance, était venu pour la voir et se faire voir, l'entrevue avait été favorable, et la tante qui faisait le mariage avait de part et d'autre rendu compte de l'impression produite ; on était venu ensuite au jour indiqué faire aux parents une demande officielle qui avait été agréée, et tout s'était passé simplement et naturellement. Au moins est-ce ainsi que la princesse se rappelait les choses à distance. Mais lorsqu'il s'était agi de marier ses filles, elle avait appris, par expérience, combien cette affaire, si simple en apparence, était en réalité difficile et compliquée.

Que d'anxiétés, que de soucis, que d'argent dépensé, que de luttes avec son mari lorsqu'il avait fallu marier Dolly et Nathalie ! Maintenant il fallait repasser par les mêmes inquiétudes et par des querelles plus pénibles encore ! Le vieux prince, comme tous les pères en général, était pointilleux à l'excès en tout ce qui touchait à l'honneur et à la pureté de ses filles ; il en était jaloux, surtout de

Kitty, sa favorite. À chaque instant il faisait des scènes à la princesse et l'accusait de compromettre sa fille. La princesse avait pris l'habitude de ces scènes du temps de ses filles aînées, mais elle s'avouait actuellement que la susceptibilité exagérée de son mari avait sa raison d'être. Bien des choses étaient changées dans les usages de la société, et les devoirs d'une mère devenaient de jour en jour plus difficiles. Les contemporaines de Kitty se réunissaient librement entre elles, suivaient des cours, prenaient des manières dégagées avec les hommes, se promenaient seules en voiture ; beaucoup d'entre elles ne faisaient plus de révérences, et, ce qu'il y avait de plus grave, chacune d'elles était fermement convaincue que l'affaire de choisir un mari lui incombait à elle seule, et pas du tout à ses parents. « On ne se marie plus comme autrefois », pensaient et disaient toutes ces jeunes filles, et même les vieilles gens. Mais comment se marie-t-on alors maintenant ? C'est ce que la princesse n'arrivait pas à apprendre de personne. L'usage français qui donne aux parents le droit de décider du sort de leurs enfants n'était pas accepté, il était même vivement critiqué. L'usage anglais qui laisse pleine liberté aux jeunes filles n'était pas admissible. L'usage russe de marier par un intermédiaire était considéré comme un reste de barbarie ; chacun en plaisantait, la princesse comme les autres. Mais comment s'y prendre pour bien faire ? Personne n'en savait rien. Tous ceux avec lesquels la princesse en avait causé répondaient de même : « Il est grand temps de renoncer à ces vieilles idées ; ce sont les jeunes gens qui épousent, et non les parents : c'est donc à eux de savoir s'arranger comme ils l'entendent. » Raisonnement bien commode pour ceux qui n'avaient pas de filles ! La princesse comprenait qu'en permettant à Kitty la société des jeunes gens, elle courait le risque de la voir s'éprendre de quelqu'un dont eux, ses parents, ne voudraient pas, qui ne ferait pas un bon mari ou qui ne songerait pas à l'épouser. On avait donc beau dire, la

princesse ne trouvait pas plus sage de laisser les jeunes gens se marier tout seuls, à leur fantaisie, que de donner des pistolets chargés, en guise de joujoux, à des enfants de cinq ans. C'est pourquoi Kitty la préoccupait plus encore que ses sœurs.

En ce moment, elle craignait surtout que Wronsky ne se bornât à faire l'aimable ; Kitty était éprise, elle le voyait et ne se rassurait qu'en pensant que Wronsky était un galant homme ; mais pouvait-elle se dissimuler qu'avec la liberté de relations nouvellement admise dans la société il n'était bien facile de tourner la tête à une jeune fille, sans que ce genre de délit inspirât le moindre scrupule à un homme du monde ? La semaine précédente, Kitty avait raconté à sa mère une de ses conversations avec Wronsky pendant un cotillon, et cette conversation sembla rassurante à la princesse, sans la tranquilliser complètement. Wronsky avait dit à sa danseuse que son frère et lui étaient si habitués à se soumettre en tout à leur mère, qu'ils n'entreprenaient jamais rien d'important sans la consulter. « En ce moment, avait-il ajouté, j'attends l'arrivée de ma mère comme un bonheur particulièrement grand. »

Kitty rapporta ces mots sans y attacher aucune importance spéciale, mais sa mère leur donna un sens conforme à son désir. Elle savait qu'on attendait la vieille comtesse et qu'elle serait satisfaite du choix de son fils ; mais alors pourquoi sembler craindre de l'offenser en se déclarant avant son arrivée ? Malgré ces contradictions, la princesse interpréta favorablement ces paroles, tant elle avait besoin de sortir d'inquiétude.

Quelque amer que lui fût le malheur de sa fille aînée, Dolly, qui songeait à quitter son mari, elle se laissait absorber entièrement par ses préoccupations au sujet du sort de la cadette, qu'elle voyait prêt à se décider. L'arrivée de Levine augmenta son trouble ; elle craignit que Kitty, par un excès de délicatesse, ne refusât Wronsky,

en souvenir du sentiment qu'elle avait un moment éprouvé pour Levine ; ce retour lui semblait devoir tout embrouiller et reculer un dénouement tant désiré.

« Est-il arrivé depuis longtemps ? demanda-t-elle à sa fille en rentrant.

— Il est arrivé aujourd'hui, maman.

— Il y a une chose que je veux te dire… commença la princesse, et à l'air sérieux et agité de son visage Kitty devina de quoi il s'agissait.

— Maman, dit-elle en rougissant et en se tournant vivement vers elle, ne dites rien. Je vous en prie, je vous en prie. Je sais, je sais tout. »

Elle partageait les idées de sa mère, mais les motifs qui déterminaient le désir de celle-ci la froissaient.

« Je veux dire seulement qu'ayant encouragé l'un…

— Maman, ma chérie, au nom de Dieu ne dites rien, j'ai peur d'en parler.

— Je ne dirai rien, répondit la mère en lui voyant des larmes dans les yeux : un mot seulement, ma petite âme. Tu m'as promis de n'avoir pas de secrets pour moi.

— Jamais, jamais aucun, s'écria Kitty en regardant sa mère bien en face, tout en rougissant. Je n'ai rien à dire maintenant, je ne saurais rien dire, même si je le voulais, je ne suis…

— Non, avec ces yeux-là elle ne saurait mentir », pensa la mère, souriant de cette émotion, tout en songeant à ce qu'avait d'important pour la pauvrette ce qui se passait dans son cœur.

Partie I · Chapitre 13

Kitty éprouva après le dîner et au commencement de la soirée une impression analogue à celle que ressent un jeune homme la veille d'une première affaire. Son cœur battait violemment, et elle était incapable de rassembler et de fixer ses idées.

Cette soirée où ils se rencontreraient pour la première fois déciderait de son sort ; elle le pressentait, et son imagination les lui représentait, tantôt ensemble, tantôt séparément. En songeant au passé, c'était avec plaisir, presque avec tendresse, qu'elle s'arrêtait aux souvenirs qui se rapportaient à Levine ; tout leur donnait un charme poétique : l'amitié qu'il avait eue pour ce frère qu'elle avait perdu, leurs relations d'enfance ; elle trouvait doux de penser à lui, et de se dire qu'il l'aimait, car elle ne doutait pas de son amour, et en était fière. Elle éprouvait au contraire un certain malaise en pensant à Wronsky, et sentait dans leurs rapports quelque chose de faux, dont elle s'accusait, car il avait au suprême degré le calme et le sang-froid d'un homme du monde, et restait toujours également aimable et naturel. Tout était clair et simple dans ses rapports avec Levine ; mais si Wronsky lui ouvrait des perspectives éblouissantes, et un avenir brillant, l'avenir avec Levine restait enveloppé d'un brouillard.

Après le dîner, Kitty remonta dans sa chambre pour faire sa toilette du soir. Debout devant son miroir, elle constata qu'elle était en beauté, et, chose importante ce jour-là, qu'elle disposait de toutes ses forces, car elle se sentait en paix et en pleine possession d'elle-même.

Comme elle descendait au salon, vers sept heures et demie, un domestique annonça : « Constantin-Dmitrievitch Levine. » La princesse était encore dans sa chambre, le prince n'était pas là.

« C'est cela », pensa Kitty, et tout son sang afflua à son cœur. En passant devant un miroir, elle fut effrayée de sa pâleur.

Elle savait maintenant, à n'en plus douter, qu'il était venu de bonne heure pour la trouver seule, et se déclarer. Et aussitôt la situation lui apparut pour la première fois sous un nouveau jour. Il ne s'agissait plus d'elle seule, ni de savoir avec qui elle serait heureuse et à qui elle donnerait la préférence ; elle comprit qu'il faudrait tout à l'heure blesser un homme qu'elle aimait, et le blesser cruellement ; pourquoi ? parce que le pauvre garçon était amoureux d'elle ! Mais elle n'y pouvait rien : cela devait être ainsi.

« Mon Dieu, est-il possible que je doive lui parler moi-même, pensa-t-elle, que je doive lui dire que je ne l'aime pas ? Ce n'est pas vrai. Que lui dire alors ? Que j'en aime un autre ? C'est impossible. Je me sauverai, je me sauverai. »

Elle s'approchait déjà de la porte, lorsqu'elle entendit son pas. « Non, ce n'est pas loyal. De quoi ai-je peur ? Je n'ai fait aucun mal. Il en adviendra ce qui pourra, je dirai la vérité. Avec lui, rien ne peut me mettre mal à l'aise. Le voilà », se dit-elle en le voyant paraître, grand, fort, et cependant timide, avec ses yeux brillants fixés sur elle.

Elle le regarda bien en face, d'un air qui semblait implorer sa protection, et lui tendit la main.

« Je suis venu un peu tôt, il me semble », dit-il en jetant un coup d'œil sur le salon vide ; et, sentant que son attente n'était pas trompée, que rien ne l'empêcherait de parler, sa figure s'assombrit.

— Oh non ! répondit Kitty en s'asseyant près de la table.

— C'est précisément ce que je souhaitais, afin de vous trouver seule, commença-t-il sans s'asseoir et sans la regarder, pour ne pas

perdre son courage.

— Maman viendra à l'instant. Elle s'est beaucoup fatiguée hier. Hier… »

Elle parlait sans se rendre compte de ce qu'elle disait, et ne le quittait pas de son regard suppliant et caressant.

Levine se tourna vers elle, ce qui la fit rougir et se taire.

« Je vous ai dit hier que je ne savais pas si j'étais ici pour longtemps, que cela dépendait de vous. »

Kitty baissait la tête de plus en plus, ne sachant pas elle-même ce qu'elle répondrait à ce qu'il allait dire.

« Que cela dépendait de vous, répéta-t-il. Je voulais dire — dire — c'est pour cela que je suis venu… Serez-vous ma femme ? » murmura-t-il sans savoir ce qu'il disait, mais avec le sentiment d'avoir fait le plus difficile. Il s'arrêta ensuite et la regarda.

Kitty ne relevait pas la tête ; elle respirait avec peine, et le bonheur remplissait son cœur. Jamais elle n'aurait cru que l'aveu de cet amour lui causerait une impression aussi vive. Mais cette impression ne dura qu'un instant. Elle se souvint de Wronsky, et, levant son regard sincère et limpide sur Levine, dont elle vit l'air désespéré, elle répondit avec hâte :

« Cela ne peut être… Pardonnez-moi. »

Combien, une minute auparavant, elle était près de lui et nécessaire à sa vie ! et combien elle s'éloignait tout à coup et lui devenait étrangère !

« Il ne pouvait en être autrement », dit-il sans la regarder.

Et, la saluant, il voulut s'éloigner.

Partie I · Chapitre 14

La princesse entra au même instant. La terreur se peignit sur son visage en les voyant seuls, avec des figures bouleversées. Levine s'inclina devant elle sans parler. Kitty se taisait sans lever les yeux. « Dieu merci, elle aura refusé », pensa la mère, et le sourire avec lequel elle accueillait ses invités du jeudi reparut sur ses lèvres.

Elle s'assit et questionna Levine sur sa vie de campagne ; il s'assit aussi, espérant s'esquiver lorsque d'autres personnes entreraient.

Cinq minutes après, on annonça une amie de Kitty, mariée depuis l'hiver précédent, la comtesse Nordstone.

C'était une femme sèche, jaune, nerveuse et maladive, avec de grands yeux noirs brillants. Elle aimait Kitty, et son affection, comme celle de toute femme mariée pour une jeune fille, se traduisait par un vif désir de la marier d'après ses idées de bonheur conjugal : c'était à Wronsky qu'elle voulait la marier. Levine, qu'elle avait souvent rencontré chez les Cherbatzky au commencement de l'hiver, lui avait toujours déplu, et son occupation favorite, quand elle le voyait, était de le taquiner.

« J'aime assez qu'il me regarde du haut de sa grandeur, qu'il ne m'honore pas de ses conversations savantes, parce que je suis trop bête pour qu'il condescende jusqu'à moi. Je suis enchantée qu'il ne puisse pas me souffrir », disait-elle en parlant de lui.

Elle avait raison, en ce sens que Levine ne pouvait effectivement pas la souffrir, et méprisait en elle ce dont elle se glorifiait, le considérant comme une qualité : sa nervosité, son indifférence et son dédain raffiné pour tout ce qu'elle jugeait matériel et grossier.

Entre Levine et la comtesse Nordstone il s'établit donc ce genre de relations qu'on rencontre assez souvent dans le monde, qui fait que deux personnes, amies en apparence, se dédaignent au fond à tel point qu'elles ne peuvent même plus être froissées l'une par l'autre.

La comtesse entreprit Levine aussitôt.

« Ah ! Constantin-Dmitritch ! vous voilà revenu dans notre abominable Babylone, — dit-elle en tendant sa petite main sèche et en lui rappelant qu'il avait au commencement de l'hiver appelé Moscou une Babylone. — Est-ce Babylone qui s'est convertie, ou vous qui vous êtes corrompu ? ajouta-t-elle en regardant du côté de Kitty avec un sourire moqueur.

— Je suis flatté, comtesse, de voir que vous teniez un compte aussi exact de mes paroles, — répondit Levine qui, ayant eu le temps de se remettre, rentra aussitôt dans le ton aigre-doux propre à ses rapports avec la comtesse. — Il faut croire qu'elles vous impressionnent vivement.

— Comment donc ! mais j'en prends note. Eh bien, Kitty, tu as encore patiné aujourd'hui ! » Et elle se mit à causer avec sa jeune amie.

Quoiqu'il ne fût guère convenable de s'en aller à ce moment, Levine eût préféré cette gaucherie au supplice de rester toute la soirée, et de voir Kitty l'observer à la dérobée, tout en évitant son re-

gard ; il essaya donc de se lever, mais la princesse s'en aperçut et, se tournant vers lui :

« Comptez-vous rester longtemps à Moscou ? dit-elle. N'êtes-vous pas juge de paix dans votre district ? Cela doit vous empêcher de vous absenter longtemps ?

— Non, princesse, j'ai renoncé à ces fonctions ; je suis venu pour quelques jours. »

« Il s'est passé quelque chose, pensa la comtesse Nordstone en examinant le visage sévère et sérieux de Levine ; il ne se lance pas dans ses discours habituels, mais j'arriverai bien à le faire parler : rien ne m'amuse comme de le rendre ridicule devant Kitty. »

« Constantin-Dmitritch, lui dit-elle, vous qui savez tout, expliquez-moi, de grâce, comment il se fait que dans notre terre de Kalouga les paysans et leurs femmes boivent tout ce qu'ils possèdent et refusent de payer leurs redevances ? Vous qui faites toujours l'éloge des paysans, expliquez-moi ce que cela signifie ? »

En ce moment une dame entra au salon et Levine se leva.

« Excusez-moi, comtesse, mais je ne sais rien et ne puis vous répondre », dit-il en regardant un officier qui entrait à la suite de la dame.

« Ce doit être Wronsky », pensa-t-il, et, pour s'en assurer, il jeta un coup d'œil sur Kitty. Celle-ci avait déjà eu le temps d'apercevoir Wronsky et d'observer Levine. À la vue des yeux lumineux de la jeune fille, Levine comprit qu'elle aimait, et le comprit aussi clairement que si elle le lui eût avoué elle-même.

Quel était cet homme qu'elle aimait ? Il voulut s'en rendre compte, et sentit qu'il devait rester bon gré, mal gré.

Bien des gens, en présence d'un rival heureux, sont disposés à nier ses qualités pour ne voir que ses travers ; d'autres, au contraire, ne songent qu'à découvrir les mérites qui lui ont valu le succès, et, le cœur ulcéré, ne lui trouvent que des qualités. Levine était de ce nombre, et il ne lui fut pas difficile de découvrir ce que Wronsky avait d'attrayant et d'aimable, cela sautait aux yeux. Brun, de taille moyenne et bien proportionnée, un beau visage calme et bienveillant, tout dans sa personne, depuis ses cheveux noirs coupés très court et son menton rasé de frais, jusqu'à son uniforme, était simple et parfaitement élégant. Wronsky laissa passer la dame qui entrait en même temps que lui, puis s'approcha de la princesse, et enfin de Kitty. Il sembla à Levine qu'en venant près de celle-ci, ses yeux prenaient une expression de tendresse, et son sourire une expression de bonheur et de triomphe ; il lui tendit une main un peu large, mais petite, et s'inclina respectueusement.

Après avoir salué chacune des personnes présentes et échangé quelques mots avec elles, il s'assit sans avoir jeté un regard sur Levine, qui ne le quittait pas des yeux.

« Permettez-moi, messieurs, de vous présenter l'un à l'autre, dit la princesse en indiquant du geste Levine. — Constantin-Dmitritch Levine, le comte Alexis-Kirilovitch Wronsky. »

Wronsky se leva et alla serrer amicalement la main de Levine.

« Je devais, à ce qu'il me semble, dîner avec vous cet hiver, lui dit-il avec un sourire franc et ouvert ; mais vous êtes parti inopinément pour la campagne.

— Constantin-Dmitritch méprise et fuit la ville et ses habitants, dit la comtesse.

— Je suppose que mes paroles vous impressionnent vivement, puisque vous vous en souvenez si bien », dit Levine, et, s'apercevant qu'il se répétait, il rougit.

Wronsky regarda Levine et la comtesse, et sourit.

« Alors, vous habitez toujours la campagne ? demanda-t-il. Ce doit être triste en hiver ?

— Pas quand on y a de l'occupation ; d'ailleurs on ne s'ennuie pas tout seul, répondit Levine d'un ton bourru.

— J'aime la campagne, dit Wronsky en remarquant le ton de Levine sans le laisser paraître.

— Mais vous ne consentiriez pas à y vivre toujours, j'espère ? demanda la comtesse.

— Je n'en sais rien, je n'y ai jamais fait de séjour prolongé. Mais j'ai éprouvé un sentiment singulier, ajouta-t-il : jamais je n'ai tant regretté la campagne, la vraie campagne russe avec ses mougiks, que pendant l'hiver que j'ai passé à Nice avec ma mère. Vous savez que Nice est triste par elle-même. — Naples et Sorrente, au reste, ne doivent pas non plus être pris à haute dose. C'est là qu'on se rappelle le plus vivement la Russie, et surtout la campagne, on dirait que… »

Il parlait tantôt à Kitty, tantôt à Levine, portant son regard calme et bienveillant de l'un à l'autre, et disant ce qui lui passait par la tête.

La comtesse Nordstone ayant voulu placer son mot, il s'arrêta sans achever sa phrase, et l'écouta avec attention.

La conversation ne languit pas un instant, si bien que la vieille princesse n'eut aucun besoin de faire avancer ses grosses pièces, le

service obligatoire et l'éducation classique, qu'elle tenait en réserve pour le cas de silence prolongé ; la comtesse ne trouva même pas l'occasion de taquiner Levine.

Celui-ci voulait se mêler à la conversation générale et ne le pouvait pas ; il se disait à chaque instant : « Maintenant je puis partir », et cependant il restait comme s'il eût attendu quelque chose.

On parla de tables tournantes et d'esprits frappeurs, et la comtesse, qui croyait au spiritisme, se mit à raconter les merveilles dont elle avait été témoin.

« Comtesse, au nom du ciel, faites-moi voir cela. Jamais je ne suis parvenu à rien voir d'extraordinaire, quelque bonne volonté que j'y mette, dit en souriant Wronsky.

— Fort bien, ce sera pour samedi prochain, répondit la comtesse ; mais vous, Constantin-Dmitritch, y croyez-vous ? demanda-t-elle à Levine.

— Pourquoi me demandez-vous cela, vous savez bien ce que je répondrai.

— Parce que je voudrais entendre votre opinion.

— Mon opinion, répondit Levine, est que les tables tournantes nous prouvent combien la bonne société est peu avancée ; guère plus que ne le sont nos paysans. Ceux-ci croient au mauvais œil, aux sorts, aux métamorphoses, et nous…

— Alors vous n'y croyez pas ?

— Je ne puis y croire, comtesse.

— Mais si je vous dis ce que j'ai vu moi-même ?

— Les paysannes aussi disent avoir vu le damavoï.

— Alors, vous croyez que je ne dis pas la vérité ? »

Et elle se mit à rire gaiement.

« Mais non, Marie : Constantin-Dmitritch dit simplement qu'il ne croit pas au spiritisme », interrompit Kitty en rougissant pour Levine ; celui-ci comprit son intention et allait répondre sur un ton plus vexé encore, lorsque Wronsky vint à la rescousse et avec son sourire aimable fit rentrer la conversation dans les bornes d'une politesse qui menaçait de disparaître.

« Vous n'en admettez pas du tout la possibilité ? demanda-t-il. Pourquoi ? nous admettons bien l'existence de l'électricité, que nous ne comprenons pas davantage ? Pourquoi n'existerait-il pas une force nouvelle, encore inconnue, qui…

— Quand l'électricité a été découverte, interrompit Levine avec vivacité, on n'en a vu que les phénomènes, sans savoir ce qui les produisait, ni d'où ils provenaient ; des siècles se sont passés avant qu'on songeât à en faire l'application. Les spirites, au contraire, ont débuté par faire écrire les tables et évoquer les esprits, et ce n'est que plus tard qu'il a été question d'une force inconnue. »

Wronsky écoutait attentivement, comme il le faisait toujours, et semblait s'intéresser à ces paroles.

« Oui, mais les spirites disent : nous ignorons encore ce que c'est que cette force, tout en constatant qu'elle existe et agit dans des conditions déterminées ; aux savants maintenant à découvrir en quoi elle consiste. Pourquoi n'existerait-il pas effectivement une force nouvelle si…

— Parce que, reprit encore Levine en l'interrompant, toutes les fois que vous frotterez de la laine avec de la résine, vous produirez en électricité un effet certain et connu, tandis que le spiritisme n'amène aucun résultat certain, par conséquent ses effets ne sauraient passer pour des phénomènes naturels. »

Wronsky, sentant que la conversation prenait un caractère trop sérieux pour un salon, ne répondit pas et, afin d'en changer la tournure, dit en souriant gaiement aux dames :

« Pourquoi ne ferions-nous pas tout de suite un essai, comtesse ? »

Mais Levine voulait aller jusqu'au bout de sa démonstration.

« La tentative que font les spirites pour expliquer leurs miracles par une force nouvelle ne peut, selon moi, réussir. Ils prétendent à une force surnaturelle et veulent la soumettre à une épreuve matérielle. »

Chacun attendait qu'il cessât de parler, il le sentit.

« Et moi, je crois que vous seriez un médium excellent, dit la comtesse : vous avez quelque chose de si enthousiaste ! »

Levine ouvrit la bouche pour répondre, mais ne dit rien et rougit.

« Voyons, mesdames, mettons les tables à l'épreuve, dit Wronsky ; vous permettez, princesse ? »

Et Wronsky se leva, cherchant des yeux une table.

Kitty se leva aussi, et ses yeux rencontrèrent ceux de Levine. Elle le plaignait d'autant plus qu'elle se sentait la cause de sa douleur. « Pardonnez-moi, si vous pouvez pardonner, disait son

regard ; je suis si heureuse ! » — « Je hais le monde entier, vous autant que moi ! » répondait le regard de Levine, et il chercha son chapeau.

Mais le sort lui fut encore une fois contraire ; à peine s'installait-on autour des tables et se disposait-il à sortir, que le vieux prince entra, et, après avoir salué les dames, il s'empara de Levine.

« Ah ! s'écria-t-il avec joie, je ne te savais pas ici ! Depuis quand ? très heureux de vous voir. »

Le prince disait à Levine tantôt toi, tantôt vous ; il le prit par le bras, et ne fit aucune attention à Wronsky, debout derrière Levine, attendant tranquillement pour saluer que le prince l'aperçût.

Kitty sentit que l'amitié de son père devait sembler dure à Levine après ce qui s'était passé ; elle remarqua aussi que le vieux prince répondait froidement au salut de Wronsky. Celui-ci, surpris de cet accueil glacial, avait l'air de se demander avec un étonnement de bonne humeur pourquoi on pouvait bien ne pas être amicalement disposé en sa faveur.

« Prince, rendez-nous Constantin-Dmitritch, dit la comtesse : nous voulons faire un essai.

— Quel essai ? Celui de faire tourner des tables ? Eh bien, vous m'excuserez, messieurs et dames ; mais, selon moi, le furet serait plus amusant, — dit le prince en regardant Wronsky, qu'il devina être l'auteur de cet amusement ; — du moins le furet a quelque bon sens. »

Wronsky leva tranquillement un regard étonné sur le vieux prince, et se tourna en souriant légèrement vers la comtesse Nordstone ; ils se mirent à parler d'un bal qui se donnait la semaine suivante.

« J'espère que vous y serez ? » dit-il en s'adressant à Kitty.

Aussitôt que le vieux prince l'eut quitté, Levine s'esquiva, et la dernière impression qu'il emporta de cette soirée fut le visage souriant et heureux de Kitty répondant à Wronsky au sujet du bal.

Partie I · Chapitre 15

Le soir même, Kitty raconta à sa mère ce qui s'était passé entre elle et Levine ; malgré le chagrin qu'elle éprouvait de l'avoir peiné, elle se sentait flattée d'avoir été demandée en mariage ; mais, tout en ayant la conviction d'avoir bien agi, elle resta longtemps sans pouvoir s'endormir ; un souvenir l'impressionnait plus particulièrement : c'était celui de Levine, debout auprès du vieux prince, fixant sur elle et sur Wronsky un regard sombre et désolé ; des larmes lui en vinrent aux yeux. Mais, songeant aussitôt à celui qui le remplaçait, elle se représenta vivement son beau visage mâle et ferme, son calme plein de distinction, son air de bienveillance ; elle se rappela l'amour qu'il lui témoignait, et la joie entra dans son âme. Elle remit la tête sur l'oreiller en souriant à son bonheur.

« C'est triste, triste ! mais je n'y peux rien, ce n'est pas ma faute ! » se disait-elle, quoiqu'une voix intérieure lui répétât le contraire ; devait-elle se reprocher d'avoir attiré Levine ou de l'avoir refusé ? elle n'en savait rien : ce qu'elle savait, c'est que son bonheur n'était pas sans mélange. « Seigneur, ayez pitié de moi ; Seigneur, ayez pitié de moi ! » pria-t-elle jusqu'à ce qu'elle s'endormît.

Pendant ce temps il se passait dans le cabinet du prince une de ces scènes qui se renouvelaient fréquemment entre les époux, au

sujet de leur fille préférée.

« Ce que c'est ? Voilà ce que c'est, — criait le prince en levant les bras en l'air, malgré les préoccupations que lui causaient les pans flottants de sa robe de chambre fourrée. — Vous n'avez ni fierté ni dignité ; vous perdez votre fille avec cette façon basse et ridicule de lui chercher un mari.

— Mais au nom du ciel, prince, qu'ai-je donc fait ? » disait la princesse, presque en pleurant.

Elle était venue trouver son mari pour lui souhaiter le bonsoir, comme d'ordinaire, tout heureuse de sa conversation avec sa fille ; et, sans souffler mot de la demande de Levine, elle s'était permis une allusion au projet de mariage avec Wronsky, qu'elle considérait comme décidé, aussitôt après l'arrivée de la comtesse. À ce moment le prince s'était fâché et l'avait accablée de paroles dures.

« Ce que vous avez fait ? D'abord vous avez attiré un épouseur, ce dont tout Moscou parlera, et à bon droit. Si vous voulez donner des soirées, donnez-en, mais invitez tout le monde, et non pas des prétendants de votre choix. Invitez tous ces « blancs-becs » (c'est ainsi que le prince traitait les jeunes gens de Moscou !), faites venir un tapeur, et qu'ils dansent, mais, pour Dieu, n'arrangez pas des entrevues comme ce soir ! Cela me dégoûte à voir, et vous en êtes venue à vos fins : vous avez tourné la tête à la petite. Levine vaut mille fois mieux que ce petit fat de Pétersbourg, fait à la machine comme ses pareils ; ils sont tous sur le même patron, et c'est toujours de la drogue. Et quand ce serait un prince du sang, ma fille n'a besoin d'aller chercher personne.

— Mais en quoi suis-je coupable ?

— En ce que… cria le prince avec colère.

— Je sais bien qu'à t'écouter, interrompit la princesse, nous ne marierions jamais notre fille. Dans ce cas, autant nous en aller à la campagne.

— Cela vaudrait certainement mieux.

— Mais écoute-moi, je t'assure que je ne fais aucune avance ! Pourquoi donc un homme jeune, beau, amoureux, et qu'elle aussi…

— Voilà ce qui vous semble ! Mais si en fin de compte elle s'en éprend, et que lui songe à se marier autant que moi ? Je voudrais n'avoir pas d'yeux pour voir tout cela ! Et le spiritisme, et Nice, et le bal… (ici le prince, s'imaginant imiter sa femme, accompagna chaque mot d'une révérence). Nous serons fiers quand nous aurons fait le malheur de notre petite Catherine, et qu'elle se sera fourré dans la tête…

— Mais pourquoi penses-tu cela ?

— Je ne pense pas, je sais ; c'est pour cela que nous avons des yeux, nous autres, tandis que les femmes n'y voient goutte. Je vois, d'une part, un homme qui a des intentions sérieuses, c'est Levine ; de l'autre, un bel oiseau comme ce monsieur, qui veut simplement s'amuser.

— Voilà bien des idées à toi !

— Tu te les rappelleras, mais trop tard, comme avec Dachinka.

— Allons, c'est bon, n'en parlons plus, dit la princesse que le souvenir de la pauvre Dolly arrêta net.

— Tant mieux, et bonsoir ! »

Les époux s'embrassèrent en se faisant mutuellement un signe de croix, selon l'usage, mais chacun garda son opinion ; puis ils se

retirèrent.

La princesse, tout à l'heure si fermement persuadée que le sort de Kitty avait été décidé, dans cette soirée, se sentit ébranlée par les paroles de son mari. Rentrée dans sa chambre, et songeant avec terreur à cet avenir inconnu, elle fit comme Kitty, et répéta bien des fois du fond du cœur : « Seigneur, ayez pitié de nous ; Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Partie I · Chapitre 16

Wronsky n'avait jamais connu la vie de famille ; sa mère, une femme du monde, très brillante dans sa jeunesse, avait eu pendant son mariage, et surtout après, des aventures romanesques dont tout le monde parla. Il n'avait pas connu son père, et son éducation s'était faite au corps des pages.

Àpeine eut-il brillamment terminé ses études, en sortant de l'école avec le grade d'officier, qu'il tomba dans le cercle militaire le plus recherché de Pétersbourg ; il allait bien de temps à autre dans le monde, mais ses intérêts de cœur ne l'y attiraient pas.

C'est à Moscou qu'il éprouva pour la première fois le charme de la société familière d'une jeune fille du monde, aimable, naïve, et dont il se sentait aimé. Ce contraste avec la vie luxueuse mais grossière de Pétersbourg l'enchanta, et l'idée ne lui vint pas qu'il y eût quelque inconvénient à ses rapports avec Kitty. Au bal, il l'invitait de préférence, allait chez ses parents, causait avec elle comme on cause dans le monde, de bagatelles ; tout ce qu'il lui disait aurait pu être entendu de chacun, et cependant il sentait que ces bagatelles prenaient un sens particulier en s'adressant à elle, qu'il s'établissait

entre eux un lien, qui, de jour en jour, lui devenait plus cher. Loin de croire que cette conduite pût être qualifiée de tentative de séduction, sans intention de mariage, il s'imaginait simplement avoir découvert un nouveau plaisir, et jouissait de cette découverte.

Quel eût été son étonnement d'apprendre qu'il rendrait Kitty malheureuse en ne l'épousant pas ! Il n'y aurait pas cru. Comment admettre que ces rapports charmants pussent être dangereux, et surtout qu'ils l'obligeassent à se marier ? Jamais il n'avait envisagé la possibilité du mariage. Non seulement il ne comprenait pas la vie de famille, mais, à son point de vue de célibataire, la famille et particulièrement le mari faisait partie d'une race étrangère, ennemie, et surtout ridicule. Quoique Wronsky n'eût aucun soupçon de la conversation à laquelle il avait donné lieu, il sortit ce soir-là de chez les Cherbatzky avec le sentiment d'avoir rendu le lien mystérieux qui l'attachait à Kitty plus intime encore, si intime qu'il fallait prendre une résolution ; mais laquelle ?

« Ce qu'il y a de charmant, se disait-il en rentrant tout imprégné d'un sentiment de fraîcheur et de pureté, lequel tenait peut-être à ce qu'il n'avait pas fumé de la soirée, — ce qu'il y a de charmant, c'est que, sans prononcer un mot ni l'un ni l'autre, nous nous comprenons si parfaitement dans ce langage muet des regards et des intonations, qu'aujourd'hui plus clairement que jamais elle m'a dit qu'elle m'aimait. Qu'elle a été aimable, simple, et surtout confiante. Cela me rend meilleur ; je sens qu'il y a un cœur et quelque chose de bon en moi ! Ces jolis yeux amoureux ! — Eh bien après ? — Rien, cela me fait plaisir et à elle aussi. »

Là-dessus il réfléchit à la manière dont il pourrait achever sa soirée. « Au club ? faire un besigue et prendre du champagne avec Ignatine ? Non. Au château des Fleurs pour trouver Oblonsky, des couplets et le cancan ? Non, c'est ennuyeux ! Voilà précisément ce

qui me plaît chez les Cherbatzky, c'est que j'en sors meilleur. Je rentrerai à l'hôtel. » Il rentra effectivement dans sa chambre, chez Dussaux, se fit servir à souper, se déshabilla, et eut à peine la tête sur l'oreiller, qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Partie I · Chapitre 17

Le lendemain à onze heures du matin, Wronsky se rendit à la gare de Saint-Pétersbourg pour y chercher sa mère, qui devait arriver, et la première personne qu'il rencontra sur le grand escalier fut Oblonsky, venu au-devant de sa sœur.

« Bonjour, comte ! lui cria Oblonsky ; qui viens-tu chercher ?

— Ma mère, — répondit Wronsky avec le sourire habituel à tous ceux qui rencontraient Oblonsky ; et, lui ayant serré la main, il monta l'escalier à son côté. — Elle doit arriver aujourd'hui de Pétersbourg.

— Moi qui t'ai attendu jusqu'à deux heures du matin ! Où donc as-tu été en quittant les Cherbatzky ?

— Je suis rentré chez moi, répondit Wronsky ; à dire vrai, je n'avais envie d'aller nulle part, tant la soirée d'hier chez les Cherbatzky m'avait paru agréable.

— « Je reconnais à la marque qu'ils portent les chevaux ombrageux, et à leurs yeux, les jeunes gens amoureux », se mit à réciter Stépane Arcadiévitch, du même ton qu'à Levine la veille.

Wronsky sourit et ne se défendit pas, mais il changea aussitôt de conversation.

« Et à la rencontre de qui viens-tu ? demanda-t-il.

— Moi ? à la rencontre d'une jolie femme.

— Vraiment ?

— Honni soit qui mal y pense : cette jolie femme est ma sœur Anna.

— Ah ! madame Karénine ? dit Wronsky.

— Tu la connais certainement.

— Il me semble que oui. Au reste, peut-être me trompé-je, — répondit Wronsky d'un air distrait. Ce nom de Karénine évoquait en lui le souvenir d'une personne ennuyeuse et affectée.

— Mais tu connais au moins mon célèbre beau-frère, Alexis Alexandrovitch ? Il est connu du monde entier.

— C'est-à-dire que je le connais de réputation et de vue. Je sais qu'il est plein de sagesse et de science ; mais, tu sais, ce n'est pas mon genre, « not in my line », dit Wronsky.

— Oui, c'est un homme remarquable, un peu conservateur, mais un fameux homme, répliqua Stépane Arcadiévitch, un fameux homme !

— Eh bien, tant mieux pour lui, dit en souriant Wronsky. Ah ! te voilà, s'écria-t-il en apercevant à la porte d'entrée un vieux domestique de sa mère : entre par ici. »

Wronsky, outre le plaisir commun à tous ceux qui voyaient Stépane Arcadiévitch, en éprouvait un tout particulier depuis quelque temps à se trouver avec lui. C'était en quelque sorte se rapprocher de Kitty. Il le prit donc par le bras, et lui dit gaiement :

« Donnons-nous décidément un souper à la diva, dimanche ?

— Certainement. Je fais une souscription. Dis donc, as-tu fait hier soir la connaissance de mon ami Levine ?

— Sans doute, mais il est parti bien vite.

— C'est un brave garçon, continua Oblonsky, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pourquoi, dit Wronsky, tous les Moscovites, excepté naturellement ceux à qui je parle, ajouta-t-il en plaisantant, ont quelque chose de tranchant ; ils sont tous sur leurs ergots, se fâchent, et veulent toujours vous faire la leçon.

— C'est assez vrai, répondit en riant Stépane Arcadiévitch.

— Le train arrive-t-il ? demanda Wronsky en s'adressant à un employé.

— Il a quitté la dernière station », répondit celui-ci.

Le mouvement croissant dans la gare, les allées et venues des artelchiks, l'apparition des gendarmes et des employés supérieurs, l'arrivée des personnes venues au-devant des voyageurs, tout indiquait l'approche du train. Le temps était froid, et à travers le brouillard on apercevait des ouvriers, couverts de leurs vêtements d'hiver, passant silencieusement entre les rails enchevêtrés de la voie. Le sifflet d'approche se faisait déjà entendre, un corps monstrueux semblait avancer lourdement.

« Non, continua Stépane Arcadiévitch qui avait envie de raconter à Wronsky les intentions de Levine sur Kitty, non, tu es injuste pour mon ami : c'est un homme très nerveux, qui peut quelquefois être désagréable, mais en revanche il peut être charmant ; il avait hier des raisons particulières de nature à le rendre très heureux ou très malheureux », ajouta-t-il avec un sourire significatif, oubliant

absolument la sympathie qu'il avait éprouvée la veille pour son ami, à cause de celle que lui inspirait Wronsky pour le moment.

Celui-ci s'arrêta, et demanda sans détour :

« Veux-tu dire qu'il a demandé ta belle-sœur en mariage ?

— Peut-être bien, répondit Stépane Arcadiévitch, cela m'a fait cet effet hier au soir, et s'il est parti de bonne heure et de mauvaise humeur, c'est qu'il aura fait la démarche. Il est amoureux depuis si longtemps qu'il me fait peine !

— Ah vraiment ! Je crois d'ailleurs qu'elle peut prétendre à un meilleur parti, dit Wronsky en se redressant et se remettant à marcher. Au reste, je ne le connais pas ; mais ce doit être effectivement une situation pénible ! c'est pourquoi tant d'hommes préfèrent s'en tenir aux Clara… ; du moins avec ces dames, si l'on échoue, ce n'est que la bourse qu'on accuse. Mais voilà le train. »

En effet le train approchait. Le quai d'arrivée parut s'ébranler, et la locomotive, chassant devant elle la vapeur alourdie par le froid, devint visible. Lentement et en mesure, on voyait la bielle de la grande roue centrale se plier et se déplier ; le mécanicien, tout emmitouflé et couvert de givre, salua la gare ; derrière le tender apparut le wagon des bagages qui ébranla le quai plus fortement encore ; un chien dans sa cage gémissait lamentablement ; enfin ce fut le tour des wagons de voyageurs, auxquels l'arrêt du train imprima une petite secousse.

Un conducteur à la tournure dégagée et ayant des prétentions à l'élégance sauta lestement du wagon en donnant son coup de sifflet, et à sa suite descendirent les voyageurs les plus impatients : un officier de la garde, à la tenue martiale, un petit marchand affairé

et souriant, un sac en bandoulière, et un paysan, sa besace jetée par-dessus l'épaule.

Wronsky, debout près d'Oblonsky, considérait ce spectacle, oubliant complètement sa mère. Ce qu'il venait d'apprendre au sujet de Kitty lui causait de l'émotion et de la joie ; il se redressait involontairement ; ses yeux brillaient, il éprouvait le sentiment d'une victoire.

Le conducteur s'approcha de lui :

« La comtesse Wronsky est dans cette voiture », dit-il.

Ces mots le réveillèrent et l'obligèrent à penser à sa mère et à leur prochaine entrevue. Sans qu'il voulût jamais en convenir avec lui-même, il n'avait pas grand respect pour sa mère, et ne l'aimait pas ; mais son éducation et l'usage du monde dans lequel il vivait ne lui permettaient pas d'admettre qu'il pût y avoir dans ses relations avec elle le moindre manque d'égards. Moins il éprouvait pour elle d'attachement et de considération, plus il exagérait les formes extérieures.

Partie I · Chapitre 18

Wronsky suivit le conducteur ; en entrant dans le wagon, il s'arrêta pour laisser passer une dame qui sortait, et, avec le tact d'un homme du monde, il la classa d'un coup d'œil parmi les femmes de la meilleure société. Après un mot d'excuse, il allait continuer sa route, mais involontairement il se retourna pour la regarder encore, non à cause de sa beauté, de sa grâce ou de son élégance, mais parce que l'expression de son aimable visage lui avait paru douce et caressante.

Elle tourna la tête au moment où il la regardait. Ses yeux gris, que des cils épais faisaient paraître foncés, lui jetèrent un regard amical et bienveillant, comme si elle le reconnaissait, puis aussitôt elle sembla chercher quelqu'un dans la foule. Quelque rapide que fût ce regard, il suffit à Wronsky pour remarquer dans cette physionomie une vivacité contenue, qui perçait dans le demi-sourire de deux lèvres fraîches, et dans l'expression animée de ses yeux. Il y avait dans toute cette personne comme un trop-plein de jeunesse et de gaieté qu'elle aurait voulu dissimuler ; mais, sans qu'elle en eût conscience l'éclair voilé de ses yeux paraissait dans son sourire.

Wronsky entra dans le wagon. Sa mère, une vieille femme coiffée de petites boucles, les yeux noirs clignotants, l'accueillit avec un léger sourire de ses lèvres minces ; elle se leva du siège où elle était assise, remit à sa femme de chambre le sac qu'elle tenait, et, tendant à son fils sa petite main sèche qu'il baisa, elle l'embrassa au front.

« Tu as reçu ma dépêche ? tu vas bien, Dieu merci ?

— Avez-vous fait bon voyage ? dit le fils en s'asseyant auprès d'elle, tout en prêtant l'oreille à une voix de femme qui parlait près de la porte ; il savait que c'était celle de la dame qu'il avait rencontrée.

— Je ne partage cependant pas votre opinion, disait la voix.

— C'est un point de vue pétersbourgeois, madame.

— Pas du tout, c'est simplement un point de vue féminin, répondit-elle.

— Eh bien, permettez-moi de baiser votre main.

— Au revoir, Ivan Pétrovitch ; voyez donc où est mon frère et envoyez-le-moi, dit la dame, et elle rentra dans le wagon.

— Avez-vous trouvé votre frère ? » lui demanda Mme Wronsky.

Wronsky reconnut alors Mme Karénine.

« Votre frère est ici, dit-il en se levant. Veuillez m'excuser, madame, de ne pas vous avoir reconnue ; au reste, j'ai si rarement eu l'honneur de vous rencontrer que vous ne vous souvenez certainement pas de moi.

— Mais si, répondit-elle, je vous aurais toujours reconnu, car madame votre mère et moi n'avons guère parlé que de vous, il me semble, pendant tout le voyage. — Et la gaieté qu'elle avait cherché à contenir éclaira son visage d'un sourire. — Mais mon frère ne vient pas ?

— Appelle-le donc, Alexis », dit la vieille comtesse.

Wronsky sortit du wagon et cria :

« Oblonsky, par ici ! »

Madame Karénine, en apercevant son frère, n'attendit pas qu'il vînt jusqu'à elle ; quittant aussitôt le wagon, elle marcha rapidement au-devant de lui, le rejoignit, et, d'un geste tout à la fois plein de grâce et d'énergie, lui passa un bras autour du cou, l'attira vers elle et l'embrassa vivement.

Wronsky ne la quittait pas des yeux ; il la regardait et souriait sans savoir pourquoi. Enfin, il se souvint que sa mère l'attendait et rentra dans le wagon.

« N'est-ce pas qu'elle est charmante, dit la comtesse en parlant de madame Karénine. Son mari l'a placée auprès de moi, ce dont

j'ai été enchantée. Nous avons bavardé tout le temps. Eh bien, et toi ? On dit que… vous filez le parfait amour ? Tant mieux, mon cher, tant mieux.

— Je ne sais à quoi vous faites allusion, maman, répondit froidement le fils. Sortons-nous ? »

Àce moment, Mme Karénine rentra dans le wagon pour prendre congé de la comtesse.

« Eh bien, comtesse, vous avez trouvé votre fils, et moi mon frère, dit-elle gaiement. Et j'avais épuisé toutes mes histoires, je n'aurais plus rien eu à vous raconter.

— Cela ne fait rien, répliqua la comtesse en lui prenant la main ; avec vous, j'aurais fait le tour du monde sans m'ennuyer. Vous êtes une de ces aimables femmes avec lesquelles on peut causer ou se taire agréablement. Quant à votre fils, n'y pensez pas, je vous prie ; il est impossible de ne jamais se quitter. »

Les yeux de Mme Karénine souriaient tandis qu'elle écoutait immobile.

« Anna Arcadievna a un petit garçon d'environ huit ans, expliqua la comtesse à son fils ; elle ne l'a jamais quitté et se tourmente de l'avoir laissé seul.

— Nous avons causé tout le temps de nos fils avec la comtesse. Je parlais du mien, et elle du sien, dit Mme Karénine en s'adressant à Wronsky avec ce sourire caressant qui illuminait son visage.

— Cela a dû vous ennuyer, répondit-il en lui renvoyant aussitôt la balle dans ce petit assaut de coquetterie. Mais elle ne continua pas sur le même ton, et, se tournant vers la vieille comtesse :

— Merci mille fois, la journée d'hier a passé trop rapidement. Au revoir, comtesse.

— Adieu, ma chère, répondit la comtesse. Laissez-moi embrasser votre joli visage et vous dire tout simplement, comme une vieille femme peut le faire, que vous avez fait ma conquête. »

Quelque banale que fût cette phrase, Mme Karénine en parut touchée ; elle rougit, s'inclina légèrement et pencha son visage vers la vieille comtesse ; puis elle tendit la main à Wronsky avec ce même sourire qui semblait appartenir autant à ses yeux qu'à ses lèvres. Il serra cette petite main, heureux comme d'une chose extraordinaire d'en sentir la pression ferme et énergique.

Mme Karénine sortit d'un pas rapide.

« Charmante, dit encore la comtesse. Le fils était du même avis, et suivit des yeux la jeune femme tant qu'il put apercevoir sa taille élégante ; il la vit s'approcher de son frère, le prendre par le bras et lui parler avec animation ; il était clair que ce qui l'occupait n'avait aucun rapport avec lui, Wronsky, et il en fut contrarié.

— Eh bien, maman, vous allez tout à fait bien ? demanda-t-il à sa mère en se tournant vers elle.

— Très bien, Alexandre a été charmant, Waria a beaucoup embelli : elle a un air intéressant. — Et elle parla de ce qui lui tenait au cœur : du baptême de son petit-fils, but de son voyage à Pétersbourg, et de la bienveillance de l'empereur pour son fils aîné.

— Voilà Laurent, dit Wronsky en apercevant le vieux domestique. Partons, il n'y a plus beaucoup de monde. »

Il offrit le bras à sa mère, tandis que le domestique, la femme de chambre et un porteur se chargeaient des bagages. Comme ils quit-

taient le wagon, ils virent courir plusieurs hommes, suivis du chef de gare, vers l'arrière du train. Un accident était survenu, tout le monde courait du même côté. « Qu'y a-t-il ? où ? il est tombé ? écrasé ? » disait-on. Stépane Arcadiévitch et sa sœur étaient aussi revenus et, tout émus, se tenaient près du wagon pour éviter la foule.

Les dames rentrèrent dans la voiture, pendant que Wronsky et Stépane Arcadiévitch s'enquéraient de ce qui s'était passé.

Un homme d'équipe ivre, ou la tête trop enveloppée à cause du froid pour entendre le recul du train, avait été écrasé.

Les dames avaient appris le malheur par le domestique avant le retour de Wronsky et d'Oblonsky ; ceux-ci avaient vu le cadavre défiguré ; Oblonsky était tout bouleversé et prêt à pleurer.

« Quelle chose affreuse ! si tu l'avais vu, Anna ! quelle horreur ! » disait-il.

Wronsky se taisait ; son beau visage était sérieux, mais absolument calme.

« Ah ! si vous l'aviez vu, comtesse, continuait Stépane Arcadiévitch ; et sa femme est là, c'est terrible ; elle s'est jetée sur le corps de son mari. On dit qu'il était seul à soutenir une nombreuse famille. Quelle horreur !

— Ne pourrait-on faire quelque chose pour elle ? » murmura Mme Karénine.

Wronsky la regarda.

« Je reviens tout de suite, maman », dit-il en se tournant vers la comtesse.

Et il sortit du wagon.

Quand il revint au bout de quelques minutes, Arcadiévitch parlait déjà à la comtesse de la nouvelle cantatrice, et celle-ci regardait avec impatience du côté de la porte.

« Partons maintenant », dit Wronsky.

Ils sortirent tous ensemble. Wronsky marchait devant avec sa mère, et derrière eux venaient Mme Karénine et son frère. Ils furent rejoints par le chef de gare qui courait après Wronsky.

« Vous avez remis 200 roubles au sous-chef de gare. Veuillez indiquer, monsieur, l'usage auquel vous destinez cette somme.

— C'est pour la veuve, répondit Wronsky en haussant les épaules ; à quoi bon cette question ?

— Vous avez donné cela ? — cria Oblonsky derrière lui ; et, serrant le bras de sa sœur, il ajouta :

— Très bien, très bien ! n'est-ce pas que c'est un charmant garçon ? Mes hommages, comtesse. »

Et il s'arrêta avec sa sœur pour chercher la femme de chambre de celle-ci.

Quand ils sortirent de la gare, la voiture des Wronsky était déjà partie ; on parlait de tous côtés du malheur qui venait d'arriver.

« Quelle mort affreuse ! disait un monsieur en passant près d'eux. On dit qu'il est coupé en deux.

— Quelle belle mort, au contraire, fit observer un autre : elle a été instantanée.

— Comment ne prend-on pas plus de précautions », dit un troisième.

Mme Karénine monta en voiture, et son frère remarqua avec étonnement que ses lèvres tremblaient, et qu'elle retenait avec peine ses larmes.

« Qu'as-tu, Anna ? lui demanda-t-il quand ils furent un peu éloignés.

— C'est un présage funeste, répondit-elle.

— Quelle folie ! dit son frère. Tu es ici, c'est l'essentiel. Tu ne saurais croire combien je fonde d'espérances sur ta visite.

— Connais-tu Wronsky depuis longtemps ? demanda-t-elle.

— Oui. Tu sais que nous avons l'espoir qu'il épouse Kitty.

— Vraiment ? dit Anna doucement. Maintenant parlons de toi, ajouta-t-elle en secouant la tête comme si elle eût voulu repousser une pensée importune et pénible. Parlons de tes affaires. J'ai reçu ta lettre et me voilà.

— Oui, tout mon espoir est en toi, dit Stépane Arcadiévitch.

— Raconte-moi tout, alors. »

Stépane Arcadiévitch commença son récit.

En arrivant à la maison, il fit descendre sa sœur de voiture, et, après lui avoir serré la main en soupirant, il retourna à ses occupations.

Partie I · Chapitre 19

Lorsque Anna entra, Dolly était assise dans son petit salon, occupée à faire lire en français un beau gros garçon à tête blonde, le portrait de son père.

L'enfant lisait, tout en cherchant à arracher de sa veste un bouton qui tenait à peine ; sa mère l'avait grondé plusieurs fois, mais la petite main potelée revenait toujours à ce malheureux bouton ; il fallut l'arracher tout à fait et le mettre en poche.

« Laisse donc tes mains tranquilles, Grisha », disait la mère, en reprenant sa couverture au tricot, ouvrage qui durait depuis longtemps, et qu'elle retrouvait toujours dans les moments difficiles ; elle travaillait nerveusement, jetant ses mailles et comptant ses points. Quoiqu'elle eût dit la veille à son mari que l'arrivée de sa sœur lui importait peu, elle n'en avait pas moins tout préparé pour la recevoir.

Absorbée, écrasée par son chagrin, Dolly n'oubliait pourtant pas que sa belle-sœur Anna était la femme d'un personnage officiel important, une grande dame de Pétersbourg.

« Au bout du compte, Anna n'est pas coupable, se disait-elle, je ne sais rien d'elle qui ne soit en sa faveur, et nos relations ont toujours été bonnes et amicales. » Le souvenir qu'elle avait gardé de l'intérieur des Karénine à Pétersbourg ne lui était cependant pas agréable. Elle avait cru démêler quelque chose de faux dans leur genre de vie.

« Mais pourquoi ne la recevrais-je pas ! Pourvu toutefois qu'elle ne se mêle pas de me consoler ! pensait Dolly ; je les connais, ces résignations et consolations chrétiennes, et je sais ce qu'elles valent. »

Dolly avait passé ces derniers jours seule avec ses enfants ; elle ne voulait parler de sa douleur à personne, et ne se sentait cependant pas de force à causer de choses indifférentes. Il faudrait bien maintenant s'ouvrir à Anna, et tantôt elle se réjouissait de pouvoir enfin dire tout ce qu'elle avait sur le cœur, tantôt elle souffrait à la pensée de cette humiliation devant sa sœur, à lui, dont il faudrait subir les raisonnements et les conseils.

Elle s'attendait à chaque minute à voir entrer sa belle-sœur, et suivait de l'œil la pendule ; mais, comme il arrive souvent en pareil cas, elle s'absorba, n'entendit pas le coup de sonnette, et lorsque des pas légers et le frôlement d'une robe près de la porte lui firent lever la tête, son visage fatigué exprima l'étonnement et non le plaisir.

« Comment, tu es déjà arrivée ? s'écria-t-elle en allant au-devant d'Anna pour l'embrasser.

— Dolly, je suis bien heureuse de te revoir !

— Moi aussi, j'en suis heureuse », répondit Dolly avec un faible sourire, en cherchant à deviner d'après l'expression du visage d'Anna ce qu'elle pouvait avoir appris. « Elle sait tout », pensa-t-elle en remarquant la compassion qui se peignait sur ses traits. « Viens que je te conduise à ta chambre, continua-t-elle en cherchant à éloigner le moment d'une explication.

— Est-ce là Grisha ? Mon Dieu qu'il a grandi, dit Anna en embrassant l'enfant sans quitter des yeux Dolly ; puis elle ajouta en rougissant : permets-moi de rester ici. »

Elle ôta son châle et, secouant la tête d'un geste gracieux, débarrassa ses cheveux noirs frisés de son chapeau, qui s'y était accroché.

« Que tu es brillante de bonheur et de santé, dit Dolly presque avec envie.

— Moi ? oui, répondit Anna. Mon Dieu, Tania, est-ce toi ? la contemporaine de mon petit Serge, — dit-elle en se tournant vers la petite fille qui entrait en courant ; elle la prit par la main et l'embrassa.

— Quelle charmante enfant ? mais montre-les-moi tous. »

Elle se rappelait non seulement le nom et l'âge des enfants, mais leur caractère, leurs petites maladies ; Dolly en fut touchée.

« Eh bien, allons les voir, dit-elle ; mais Wasia dort, c'est dommage. »

Après avoir vu les enfants, elles revinrent au salon, seules cette fois ; le café y était servi. Anna s'assit devant le plateau, puis, l'ayant repoussé, elle dit en se tournant vers sa belle-sœur :

« Dolly, il m'a parlé. »

Dolly la regarda froidement ; elle s'attendait à quelque phrase de fausse sympathie, mais Anna ne dit rien de ce genre.

« Dolly, ma chérie, je ne veux pas te parler en sa faveur ni te consoler : c'est impossible ; mais, chère amie, tu me fais peine, peine jusqu'au fond du cœur ! »

Des larmes brillaient dans ses yeux ; elle se rapprocha de sa belle-sœur et, de sa petite main ferme, s'empara de celle de Dolly qui, malgré son air froid et sec, ne la repoussa pas.

« Personne, répondit-elle, ne peut me consoler ; tout est perdu pour moi. »

En disant ces mots, l'expression de son visage s'adoucit un peu. Anna porta à ses lèvres la main amaigrie qu'elle tenait dans la sienne, et la baisa.

« Mais, Dolly, que faire à cela ? dit-elle ; comment sortir de cette affreuse position ?

— Tout est fini, il ne me reste rien à faire, répondit Dolly, car ce qu'il y a de pis, comprends-le bien, c'est de me sentir liée par les enfants ; je ne peux pas le quitter, et vivre avec lui m'est impossible ; le voir est une torture.

— Dolly, ma chérie, il m'a parlé ; mais je voudrais entendre ce que tu as à dire, toi ; raconte-moi tout. »

Dolly la regarda d'un air interrogateur ; l'affection et la sympathie la plus sincère se lisaient dans les yeux d'Anna.

« Je veux bien, répondit-elle. Mais je te dirai tout, depuis le commencement. Tu sais comment je me suis mariée ? L'éducation de maman ne m'a pas seulement laissée innocente, elle m'a laissée absolument sotte… Je ne savais rien. On dit que les maris racontent leur passé à leurs femmes, mais Stiva… (elle se reprit), Stépane Arcadiévitch, ne m'a jamais rien dit. Tu ne le croiras pas, mais jusqu'ici je me suis imaginée qu'il n'avait jamais connu d'autre femme que moi ? J'ai vécu huit ans ainsi ! Non seulement je ne le soupçonnais pas d'infidélité, mais je croyais une chose pareille impossible. Et avec des idées semblables, imagine-toi ce que j'ai éprouvé en apprenant tout à coup cette horreur… cette vilenie… Croire à son bonheur sans aucune arrière-pensée et — continua Dolly en cherchant à retenir ses sanglots — recevoir une lettre de lui… une lettre de lui à sa maîtresse, la gouvernante de mes enfants… Non, c'est trop cruel ! »

Elle prit son mouchoir et y cacha son visage.

« J'aurais pu encore admettre un moment d'entraînement, continua-t-elle au bout d'un instant, mais cette dissimulation, cette ruse continuelle pour me tromper, et pour qui ? C'est affreux ! tu ne peux comprendre cela !

— Ah si ! je comprends, ma pauvre Dolly, dit Anna en lui serrant la main.

— Et tu t'imagines qu'il se rend compte, lui, de l'horreur de ma position ? continua Dolly. Aucunement : il est heureux et content.

— Oh non ! interrompit vivement Anna : il m'a fait peine, il est plein de remords.

— En est-il capable ? dit Dolly en scrutant le visage de sa belle-sœur.

— Oui, je le connais : je n'ai pu le regarder sans avoir pitié de lui. Au reste nous le connaissons toutes deux. Il est bon, mais fier, et comment ne serait-il pas humilié ? Ce qui me touche en lui (Anna devina ce qui devait toucher Dolly), c'est qu'il souffre à cause des enfants, et qu'il sent qu'il t'a blessée, tuée, toi qu'il aime… oui, oui, qu'il aime plus que tout au monde », ajouta-t-elle vivement pour empêcher Dolly de l'interrompre. « Non, elle ne me pardonnera jamais », répète-t-il constamment.

Dolly écoutait attentivement sa belle-sœur sans la regarder.

« Je comprends qu'il souffre : le coupable doit plus souffrir que l'innocent, s'il sent qu'il est la cause de tout le mal, dit-elle ; mais comment puis-je pardonner ? comment puis-je être sa femme après elle ? Vivre avec lui dorénavant sera d'autant plus un tourment que j'aime toujours mon amour d'autrefois… »

Les sanglots lui coupèrent la parole, mais, comme un fait exprès, sitôt qu'elle se calmait un peu, le sujet qui la blessait le plus vivement lui revenait aussitôt à la pensée.

« Elle est jeune, elle est jolie, continua-t-elle. Par qui ma beauté et ma jeunesse ont-elles été prises ? Par lui, par ses enfants ! J'ai fait mon temps, tout ce que j'avais de bien a été sacrifié à son service : maintenant une créature plus fraîche et plus jeune lui est naturellement plus agréable. Ils ont certainement parlé de moi ensemble ; pis que cela, ils m'ont passée sous silence, conçois-tu ? » Et son regard s'enflammait de jalousie.

« Que viendra-t-il me dire après cela ? pourrai-je d'ailleurs le croire ! Jamais. Non, tout est fini pour moi, tout ce qui constituait la récompense de mes peines, de mes souffrances… Le croirais-tu ? tout à l'heure je faisais travailler Grisha ? Jadis c'était une joie pour moi : maintenant c'est un tourment. Pourquoi me donner ce souci ? pourquoi ai-je des enfants ? Ce qu'il y a d'affreux, vois-tu, c'est que mon âme tout entière est bouleversée ; à la place de mon amour, de ma tendresse, il n'y a que de la haine, oui, de la haine. Je pourrais le tuer et…

— Chère Dolly, je conçois tout cela, mais ne te torture pas ainsi ; tu es trop agitée, trop froissée pour voir les choses sous leur vrai jour. »

Dolly se calma, et pendant quelques minutes toutes deux gardèrent le silence.

« Que faire ? Anna, penses-y et aide-moi. J'ai tout examiné et je ne trouve rien. »

Anna non plus ne trouvait rien, mais son cœur répondait à chaque parole, à chaque regard douloureux de sa belle-sœur.

« Voici ce que je pense, dit-elle enfin ; comme sœur je connais son caractère et cette faculté de tout oublier (elle fit le geste de se toucher le front), faculté propice à l'entraînement, mais aussi au repentir. Actuellement il ne croit pas, il ne comprend pas qu'il ait pu faire ce qu'il a fait.

— Non, il l'a compris et le comprend encore, interrompit Dolly. D'ailleurs tu m'oublies, moi : le mal en est-il plus léger pour moi ?

— Attends. Quand il m'a parlé, je t'avoue n'avoir pas mesuré toute l'étendue de votre malheur ; je n'y voyais qu'une chose : la désunion de votre famille ; il m'a fait peine. Après avoir causé avec toi, je vois, comme femme, autre chose encore : je vois ta souffrance et ne puis te dire combien je te plains ! Mais, Dolly, ma chérie, tout en comprenant ton malheur, il est un côté de la question que j'ignore : je ne sais pas jusqu'à quel point tu l'aimes encore. Toi seule, tu peux savoir si tu l'aimes assez pour pardonner. Si tu le peux, pardonne.

— Non, — commença Dolly, mais Anna l'interrompit en lui baisant la main.

— Je connais le monde plus que toi, dit-elle ; je sais la façon d'être des hommes comme Stiva. Tu prétends qu'ils ont parlé de toi ensemble ? N'en crois rien. Ces hommes peuvent commettre des infidélités, mais leur femme et leur foyer domestique n'en restent pas moins un sanctuaire pour eux. Ils établissent entre ces femmes, qu'au fond ils méprisent, et leur famille une ligne de démarcation qui n'est jamais franchie. Je ne conçois pas bien comment cela peut-être, mais cela est.

— Mais songe donc qu'il l'embrassait.

— Écoute, Dolly, ma chérie. J'ai vu Stiva quand il était amoureux de toi ; je me souviens du temps où il venait pleurer près de moi en me parlant de toi ; je sais à quelle hauteur poétique il te plaçait, et je sais que plus il a vécu avec toi, plus tu as grandi dans son admiration. C'était devenu pour nous un sujet de plaisanterie que son habitude de dire à tout propos : « Dolly est une femme étonnante. » Tu as toujours été et resteras toujours un culte pour lui : ceci n'a pas été un entraînement de son cœur.

— Mais si cet entraînement recommençait ?

— C'est impossible.

— Aurais-tu pardonné, toi ?

— Je n'en sais rien, je ne puis dire… Oui, je le puis, reprit Anna après avoir pesé cette situation intérieurement, je le puis certainement. Je ne serais plus la même, mais je pardonnerais, et de telle sorte que le passé fût effacé.

— Cela va sans dire, interrompit vivement Dolly, répondant à une pensée qui l'avait plus d'une fois occupée : sinon ce ne serait plus le pardon. — Viens maintenant, que je te conduise à ta chambre », dit-elle en se levant. Chemin faisant, elle entoura de ses bras sa belle-sœur.

« Chère Anna, combien je suis heureuse que tu sois venue. Je souffre moins, beaucoup moins. »

Partie I · Chapitre 20

Anna passa toute la journée à la maison, c'est-à-dire chez les Oblonsky, et ne reçut aucune des personnes qui, informées de son arrivée, vinrent lui rendre visite. Toute sa matinée se passa entre Dolly et ses enfants ; elle envoya un mot à son frère pour lui dire de venir dîner à la maison. « Viens, Dieu est miséricordieux », écrivit-elle.

Oblonsky dîna donc chez lui ; la conversation fut générale, et sa femme le tutoya, ce qu'elle n'avait pas encore fait ; leurs rapports restaient froids, mais il n'était plus question de séparation, et Stépane Arcadiévitch entrevoyait la possibilité d'un raccommodement.

Kitty vint après le dîner ; elle connaissait à peine Anna et n'était pas sans inquiétude sur la réception que lui ferait cette grande dame de Pétersbourg dont chacun chantait les louanges ; elle sentit bien vite qu'elle plaisait ; Anna fut touchée de la jeunesse et de la beauté de Kitty ; de son côté, Kitty fut aussitôt sous le charme et s'éprit d'Anna comme les jeunes filles savent s'éprendre de femmes plus âgées qu'elles. Rien d'ailleurs dans Anna ne faisait penser à la femme du monde ou à la mère de famille ; on eût dit une jeune fille de vingt ans, à voir sa taille souple, la fraîcheur et l'animation de son visage, si une expression sérieuse et presque triste, dont Kitty fut frappée et charmée, n'eût parfois assombri son regard. Anna, quoique parfaitement simple et sincère, semblait porter en elle un monde supérieur dont l'élévation était inaccessible à une enfant.

Après le dîner, Anna s'était vivement approchée de son frère qui fumait un cigare pendant que Dolly rentrait dans sa chambre.

« Stiva, dit-elle en indiquant la porte de cette chambre d'un signe de tête, va, et que Dieu te vienne en aide ! »

Il comprit et, jetant son cigare, disparut derrière la porte.

Anna s'assit sur un canapé, entourée des enfants. Les deux aînés et par imitation le cadet s'étaient accrochés à leur nouvelle tante avant même de se mettre à table ; ils jouaient à qui se rapprocherait le plus d'elle, à qui tiendrait sa main, l'embrasserait, jouerait avec ses bagues ou se suspendrait aux plis de sa robe.

« Voyons, reprenons nos places », dit Anna.

Et Grisha, d'un air fier et heureux, plaça sa tête blonde sous la main de sa tante et l'appuya sur ses genoux.

« Et à quand le bal maintenant ? dit-elle en s'adressant à Kitty.

— À la semaine prochaine ; ce sera un bal superbe, un de ces bals auxquels on s'amuse toujours.

— Il y en a donc où l'on s'amuse toujours ? dit Anna d'un ton de douce ironie.

— C'est bizarre, mais c'est ainsi. Chez les Bobristhchiff on s'amuse toujours ; chez les Nikitine aussi ; mais chez les Wéjekof on s'ennuie invariablement. N'avez-vous donc jamais remarqué cela ?

— Non, chère enfant ; il n'y a plus pour moi de bal amusant, — et Kitty entrevit dans les yeux d'Anna ce monde inconnu qui lui était fermé, — il n'y en a que de plus ou moins ennuyeux.

— Comment pouvez-vous vous ennuyer au bal ?

— Pourquoi donc ne puis-je m'y ennuyer, moi ? »

Kitty pensait bien qu'Anna devinait sa réponse.

« Parce que vous y êtes toujours la plus belle. »

Anna rougissait facilement, et cette réponse la fit rougir.

« D'abord, reprit-elle, cela n'est pas, et d'ailleurs, si cela était, peu m'importerait !

— Irez-vous à ce bal ? demanda Kitty.

— Je ne pourrai m'en dispenser, je crois. Prends celle-ci, dit-elle à Tania qui s'amusait à retirer les bagues de ses doigts blancs et effilés.

— Je voudrais tant vous voir au bal.

— Eh bien, si je dois y aller, je me consolerai par la pensée de vous faire plaisir. Grisha, ne me décoiffe pas davantage, dit-elle en rajustant une natte avec laquelle l'enfant jouait.

— Je vous vois au bal en toilette mauve.

— Pourquoi en mauve précisément ? demanda Anna en souriant. Allez, mes enfants, vous entendez que miss Hull vous appelle pour le thé, dit-elle en envoyant les enfants dans la salle à manger. Je sais pourquoi vous voulez de moi à cette soirée ; vous en attendez un grand résultat.

— Comment le savez-vous ? C'est vrai.

— Oh ! le bel âge que le vôtre ! continua Anna. Je me souviens de ce nuage bleu qui ressemble à ceux que l'on voit en Suisse sur les montagnes. On aperçoit tout au travers de ce nuage, à cet âge heureux où finit l'enfance, et tout ce qu'il recouvre est beau, est charmant ! Puis apparaît peu à peu un sentier qui se resserre et

dans lequel on entre avec émotion, quelque lumineux qu'il semble… Qui n'a pas passé par là !

Kitty écoutait en souriant. « Comment a-t-elle passé par là ? pensait-elle ; que je voudrais connaître son roman ! » Et elle se rappela l'extérieur peu poétique du mari d'Anna.

« Je suis au courant, continua celle-ci ; Stiva m'a parlé ; j'ai rencontré Wronsky ce matin à la gare, il me plaît beaucoup.

— Ah ! il était là ? demanda Kitty en rougissant. Qu'est-ce que Stiva vous a raconté ?

— Il a bavardé. Je serais enchantée si cela se faisait, j'ai voyagé hier avec la mère de Wronsky et elle n'a cessé de me parler de ce fils bien-aimé ; je sais que les mères ne sont pas impartiales, mais…

— Que vous a dit sa mère ?

— Bien des choses, c'est son favori ; néanmoins on sent que ce doit être une nature chevaleresque ; elle m'a raconté, par exemple, qu'il avait voulu abandonner toute sa fortune à son frère ; que dans son enfance il avait sauvé une femme qui se noyait ; en un mot, c'est un héros », ajouta Anna en souriant et en se souvenant des deux cents roubles donnés à la gare.

Elle ne rapporta pas ce dernier trait, qu'elle se rappelait avec un certain malaise ; elle y sentait une intention qui la touchait de trop près.

« La comtesse m'a beaucoup priée d'aller chez elle, continua Anna, et je serais contente de la revoir ; j'irai demain… Stiva reste, Dieu merci, longtemps avec Dolly, ajouta-t-elle en se levant d'un air un peu contrarié, à ce que crut remarquer Kitty.

— C'est moi qui serai le premier ! non, c'est moi, criaient les enfants qui venaient de finir leur thé, et qui rentraient dans le salon en courant vers leur tante Anna.

— Tous ensemble ! » dit-elle en allant au-devant d'eux. Elle les prit dans ses bras et les jeta tous sur un divan, en riant de leurs cris de joie.

Partie I · Chapitre 21

Dolly sortit de sa chambre à l'heure du thé ; Stépane Arcadiévitch était sorti par une autre porte.

« Je crains que tu n'aies froid en haut, dit Dolly en s'adressant à Anna ; je voudrais te faire descendre, nous serions plus près l'une de l'autre.

— Ne t'inquiète pas de moi, je t'en prie, répondit Anna en cherchant à deviner sur le visage de Dolly si la réconciliation avait eu lieu.

— Il fera peut-être trop clair ici, dit sa belle-sœur.

— Je t'assure que je dors partout, et toujours profondément.

— De quoi est-il question ? » dit Stépane Arcadiévitch en rentrant dans le salon et en s'adressant à sa femme.

Rien qu'au son de sa voix Kitty et Anna comprirent qu'on s'était réconcilié.

« Je voudrais installer Anna ici, mais il faudrait descendre des rideaux. Personne ne saura le faire, il faut que ce soit moi, répondit

Dolly à son mari.

— Dieu sait si la réconciliation est bien complète ! pensa Anna en remarquant le ton froid de Dolly.

— Ne complique donc pas les choses, Dolly, dit le mari ; si tu veux, j'arrangerai cela.

— Oui, elle est faite, pensa Anna.

— Je sais comment tu t'y prendras, répondit Dolly avec un sourire moqueur ; tu donneras à Matvei un ordre auquel il n'entend rien, puis tu sortiras, et il embrouillera tout.

— Dieu merci, pensa Anna, ils sont tout à fait remis ; — et, heureuse d'avoir atteint son but, elle s'approcha de Dolly et l'embrassa.

— Je ne sais pas pourquoi tu nous méprises tant, Matvei et moi ? » dit Stépane Arcadiévitch à sa femme en souriant imperceptiblement.

Pendant toute cette soirée, Dolly fut légèrement ironique envers son mari, et celui-ci heureux et gai, mais dans une juste mesure, et comme s'il eût voulu montrer que le pardon ne lui faisait pas oublier ses torts.

Vers neuf heures et demie, une conversation vive et animée régnait autour de la table à thé, lorsque survint un incident, en apparence fort ordinaire, qui parut étrange à chacun.

On causait d'un de leurs amis communs de Pétersbourg, et Anna s'était vivement levée.

« J'ai son portrait dans mon album, je vais le chercher, et vous montrerai par la même occasion mon petit Serge », ajouta-t-elle avec un sourire de fierté maternelle.

C'était ordinairement vers dix heures qu'elle disait bonsoir à son fils ; bien souvent elle le couchait elle-même avant d'aller au bal ; elle se sentit tout à coup très triste d'être si loin de lui. Elle avait beau parler d'autre chose, sa pensée revenait toujours à son petit Serge aux cheveux frisés, et le désir la prit d'aller regarder son portrait et de lui dire un mot de loin.

Elle sortit aussitôt, avec la démarche légère et décidée qui lui était particulière. L'escalier par où l'on montait chez elle donnait dans le grand vestibule chauffé qui servait d'entrée.

Comme elle quittait le salon, un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

« Qui cela peut-il être ? dit Dolly.

— C'est trop tôt pour venir me chercher, fit remarquer Kitty, et bien tard pour une visite.

— On apporte sans doute des papiers pour moi, » dit Stépane Arcadiévitch.

Anna, se dirigeant vers l'escalier, vit le domestique accourir pour annoncer un visiteur, tandis que celui-ci attendait, éclairé par la lampe du vestibule.

Elle se pencha sur la rampe pour regarder et reconnut aussitôt Wronsky. Une étrange sensation de joie et de frayeur lui remua le cœur. Il se tenait debout, sans ôter son paletot, et cherchait quelque chose dans sa poche. Comme elle atteignait la moitié du petit escalier, il leva les yeux, l'aperçut, et son visage prit une expression humble et confuse.

Elle le salua d'un léger signe de tête, et entendit Stépane Arcadiévitch appeler Wronsky bruyamment, tandis qu'il se défendait

d'entrer.

Quand Anna descendit avec son album, Wronsky était parti, et Stépane Arcadiévitch racontait qu'il n'était venu que pour s'informer de l'heure d'un dîner qui se donnait le lendemain en l'honneur d'une célébrité de passage.

« Jamais il n'a voulu entrer. Quel original ! »

Kitty rougit. Elle croyait être seule à comprendre pourquoi il était venu sans vouloir paraître au salon.

« Il aura été chez nous, pensa-t-elle, n'aura trouvé personne, et aura supposé que j'étais ici, mais il ne sera pas resté à cause d'Anna, et parce qu'il est tard. »

On se regarda sans parler, et l'on examina l'album d'Anna.

Il n'y avait rien d'extraordinaire à venir vers neuf heures et demie du soir pour demander un renseignement à un ami, sans entrer au salon ; cependant chacun fut surpris, et Anna plus que personne : il lui sembla même que ce n'était pas bien.

Partie I · Chapitre 22

Le bal ne faisait que commencer lorsque Kitty et sa mère montèrent le grand escalier brillamment éclairé et orné de fleurs, sur lequel se tenaient des laquais poudrés, en livrées rouges. Du vestibule où, devant un miroir, elles arrangeaient leurs robes et leurs coiffures avant d'entrer, on entendait un bruissement semblable à celui d'une ruche, et le son des violons de l'orchestre se mettant d'accord pour la première valse.

Un petit vieillard, qui rajustait ses rares cheveux blancs devant un autre miroir, et répandait autour de lui les parfums les plus pénétrants, regarda Kitty avec admiration ; il l'avait rencontrée sur l'escalier et se rangea pour lui faire place. Un jeune homme imberbe, de ceux que le vieux prince Cherbatzky appelait des blancs-becs, avec un gilet ouvert en cœur et une cravate blanche qu'il rectifiait tout en marchant, les salua, puis vint prier Kitty de lui accorder une contredanse. La première était promise à Wronsky, il fallut promettre la seconde au petit jeune homme. Un militaire, boutonnant ses gants, se tenait à la porte du salon ; il jeta un regard admiratif sur Kitty et se caressa la moustache.

La robe, la coiffure, tous les préparatifs nécessaires à ce bal, avaient certes causé bien des préoccupations à Kitty, mais qui s'en serait douté en la voyant entrer maintenant dans sa toilette de tulle rose ? Elle portait si naturellement ses ruches et ses dentelles, qu'on l'aurait pu croire née en robe de bal avec une rose posée sur le sommet de sa jolie tête.

Kitty était en beauté ; elle se sentait à l'aise dans sa robe, ses souliers, et ses gants, mais le détail qu'elle approuvait le plus dans sa toilette, était l'étroit velours noir qui entourait son cou et auquel, devant le miroir de sa chambre, elle avait trouvé du « genre ». On pouvait à la rigueur critiquer le reste, mais ce petit velours, jamais. Kitty lui sourit avant d'entrer au bal en passant devant une glace ; sur ses épaules et ses bras elle sentait une fraîcheur marmoréenne qui lui plaisait ; ses yeux brillaient, ses lèvres roses souriaient involontairement ; elle avait le sentiment d'être charmante.

Àpeine eut-elle paru dans la salle, et se fut-elle approchée du groupe de femmes couvertes de tulle, de fleurs et de rubans qui attendaient les danseurs, que Kitty se vit invitée à valser par le meilleur, le principal cavalier, selon la hiérarchie du bal, le célèbre

directeur de cotillons, le beau, l'élégant Georges Korsunsky, un homme marié. Il venait de quitter la comtesse Bonine, avec laquelle il avait ouvert le bal, lorsqu'il aperçut Kitty ; aussitôt il se dirigea vers elle, de ce pas dégagé spécial aux directeurs de cotillons, et, sans même lui demander si elle désirait danser, il entoura de son bras la taille souple de la jeune fille ; celle-ci se retourna pour chercher quelqu'un à qui confier son éventail, et la maîtresse de la maison le lui prit en souriant.

« Vous avez bien fait de venir de bonne heure, dit Korsunsky, je ne comprends pas le genre de venir tard. »

Kitty posa son bras gauche sur l'épaule de son danseur, et ses petits pieds, chaussés de rose, glissèrent légèrement et en mesure sur le parquet.

« On se repose en dansant avec vous, dit-il en faisant quelques pas moins rapides avant de se lancer dans le tourbillon de la valse. Quelle légèreté, quelle précision, c'est charmant ! » C'était ce qu'il disait à presque toutes ses danseuses.

Kitty sourit de l'éloge et continua à examiner la salle par dessus l'épaule de son cavalier, elle n'en était pas à ses débuts dans le monde, et ne confondait pas tous les assistants dans l'ivresse de ses premières impressions ; d'autre part, elle n'était pas blasée, et ne connaissait pas tous ces visages au point d'en être lasse. Elle remarqua donc le groupe qui s'était formé dans l'angle de la salle, à gauche ; c'est là que se réunissait l'élite de la société : la belle Lydie, la femme de Korsunsky, outrageusement décolletée, la maîtresse de la maison, le chauve Krivine, qu'on voyait toujours avec la société la plus brillante. Bientôt Kitty aperçut Stiva, puis la taille élégante d'Anna. Lui aussi était là ; Kitty ne l'avait pas revu depuis la

soirée de la déclaration de Levine. Ses yeux le virent de loin, et elle remarqua même qu'il la regardait.

« Faisons-nous encore un tour ? Vous n'êtes pas fatiguée ? demanda Korsunsky légèrement essoufflé.

— Non, merci.

— Où voulez-vous que je vous conduise ?

— Mme Karénine est là, il me semble : menez-moi de son côté.

— Où vous l'ordonnerez. »

Et Korsunsky, ralentissant le pas, mais valsant toujours, la dirigea vers le groupe de gauche, en disant sur sa route : « Pardon, mesdames ; pardon, mesdames. » Et, tournoyant adroitement dans ce flot de dentelles, de tulle et de rubans, il l'assit, après une dernière pirouette, qui rejeta sa robe sur les genoux de Krivine, et le dissimula sous un nuage de tulle, tout en découvrant deux petits souliers roses.

Korsunsky salua, se redressa d'un air dégagé, et offrit le bras à sa danseuse pour la mener auprès d'Anna. Kitty, un peu étourdie, débarrassa Krivine de ses jupes, et se retourna pour chercher Mme Karénine. Celle-ci n'était pas en mauve, comme Kitty l'avait rêvée, mais en noir. Elle portait une robe de velours décolletée, qui découvrait ses épaules sculpturales et ses beaux bras. Sa robe était garnie de guipure de Venise ; une guirlande de myosotis était posée sur ses cheveux noirs, et un bouquet pareil attachait un nœud noir à son corsage. Sa coiffure était très simple ; elle n'avait de remarquable qu'une quantité de petites boucles qui frisaient naturellement, et s'échappaient de tous côtés, aux tempes et sur la nuque. Autour de son beau cou, ferme comme de l'ivoire, était attachée une rangée de perles fines.

Kitty voyait Anna chaque jour et s'en était éprise ; mais elle ne sentit tout son charme et toute sa beauté qu'en l'apercevant maintenant en noir, après se l'être imaginée en mauve ; l'impression fut si vive qu'elle crut ne l'avoir encore jamais vue. Elle comprit que son grand charme consistait à effacer complètement sa toilette ; sa parure n'existait pas, et n'était que le cadre duquel elle ressortait, simple, naturelle, élégante, et cependant pleine de gaieté et d'animation.

Lorsque Kitty parvint jusqu'au groupe où Anna causait avec le maître de la maison, la tête légèrement tournée vers lui, et se tenant, comme toujours, extrêmement droite, elle disait :

« Non, je ne jetterais pas la pierre, quoique je n'approuve pas. » Et, apercevant Kitty, elle l'accueillit d'un sourire affectueux et protecteur. D'un rapide coup d'œil féminin, elle jugea la toilette de la jeune fille, et fit un petit signe de tête approbateur que celle-ci comprit.

« Vous faites même votre entrée au bal en dansant, lui dit-elle.

— Un bal où se trouve la princesse devient aussitôt animé. Un tour de valse, Anna Arcadievna ? ajouta Korsunsky en s'inclinant.

— Ah ! vous vous connaissez ? demanda le maître de la maison.

— Qui ne connaissons-nous pas, ma femme et moi ? répondit Korsunsky : nous sommes comme le loup blanc. Un tour de valse, Anna Arcadievna ?

— Je ne danse pas quand je puis m'en dispenser.

— Vous ne le pouvez pas aujourd'hui. »

En ce moment Wronsky s'approcha.

« Eh bien, dans ce cas, dansons, dit-elle en prenant vivement le bras de Korsunsky sans faire attention au salut de Wronsky.

— Pourquoi lui en veut-elle ? » pensa Kitty, qui remarqua fort bien que c'était avec intention qu'Anna ne répondait pas à Wronsky.

Celui-ci s'approcha de Kitty, lui rappela la première contredanse, et lui exprima le regret de ne pas l'avoir vue de quelque temps. Kitty regardait Anna danser et l'admirait tout en écoutant Wronsky ; elle s'attendait à être invitée par lui à valser, et comme il n'en faisait rien, elle le regarda d'un air étonné.

Il rougit, l'invita avec une certaine hâte ; mais à peine avaient-ils fait les premiers pas, que la musique cessa. Kitty regarda son danseur, son visage était si près du sien… pendant longtemps, — bien des années après, elle ne put se rappeler un regard plein d'amour auquel il ne répondit pas, sans qu'un sentiment de honte lui déchirât le cœur.

— Pardon, pardon ! Valse, valse ! » cria Korsunsky de l'autre côté de la salle, et, s'emparant de la première danseuse venue, il recommença à danser.

Partie I · Chapitre 23

Wronsky fit quelques tours de valse avec Kitty, puis celle-ci retourna auprès de sa mère. À peine eut-elle le temps d'échanger quelques mots avec la comtesse Nordstone que Wronsky vint la chercher pour la contredanse. Ils causèrent à bâtons rompus de Korsunsky et de sa femme, que Wronsky dépeignit gaiement comme d'aimables enfants de quarante ans, du théâtre de société

qui s'organisait. À un moment donné, cependant, il l'émut vivement en lui demandant si Levine était encore à Moscou, ajoutant qu'il lui plaisait beaucoup. Mais Kitty ne comptait pas sur la contredanse ; ce qu'elle attendait avec un violent battement de cœur, c'était le cotillon ; c'est alors, lui semblait-il, que tout devait se décider. Quoique Wronsky ne l'eût pas invitée pendant la contredanse, elle était sûre de danser le cotillon avec lui, comme à tous les bals précédents ; elle en était si sûre qu'elle avait refusé cinq invitations, se disant engagée.

Tout ce bal, jusqu'au dernier quadrille, fut pour Kitty semblable à un rêve enchanteur, plein de fleurs, de sons joyeux, de mouvement ; elle ne cessait de danser que lorsque les forces lui manquaient et qu'elle implorait un moment de répit ; mais, en dansant le dernier quadrille avec un des petits jeunes gens ennuyeux, elle se trouva faire vis-à-vis à Wronsky et à Anna. Celle-ci, dont elle ne s'était pas approchée depuis son entrée au bal, lui apparut cette fois encore sous une forme nouvelle et inattendue. Kitty crut remarquer en elle les symptômes d'une surexcitation qu'elle connaissait par expérience, celle du succès. Anna lui en parut grisée. Kitty savait à quoi attribuer ce regard brillant et animé, ce sourire heureux et triomphant, ces lèvres entr'ouvertes, ces mouvements pleins de grâce et d'harmonie.

« Qui en est cause, se demanda-t-elle, tous ou un seul ? » Elle laissa son malheureux danseur chercher vainement à renouer le fil d'une conversation interrompue, et, tout en se soumettant de bonne grâce, en apparence, aux ordres bruyants de Korsunsky, décrétant le grand rond, puis la chaîne, elle observait, et son cœur se serrait de plus en plus.

« Non, ce n'est pas l'admiration de la foule qui l'enivre ainsi, c'est l'admiration d'un seul : qui est-il ? serait-ce lui ? »

Chaque fois que Wronsky adressait la parole à Anna, les yeux de celle-ci s'illuminaient, et un sourire de bonheur entr'ouvrait ses belles lèvres : elle semblait chercher à dissimuler cette joie, mais le bonheur ne s'en peignait pas moins sur son visage.

« Et lui ? pensa Kitty. Elle le regarda et fut épouvantée ! le sentiment qui se reflétait comme dans un miroir sur les traits d'Anna était tout aussi visible sur le sien. Où étaient ce sang-froid, ce maintien calme, cette physionomie toujours au repos ? Maintenant, en s'adressant à sa danseuse, sa tête s'inclinait comme s'il était prêt à se prosterner, son regard avait une expression tout à la fois humble et passionnée. « Je ne veux pas vous offenser, disait ce regard, mais je voudrais sauver mon cœur et le puis-je ? »

Leur conversation ne roulait que sur des banalités, et cependant, à chacune de leurs paroles, il semblait à Kitty que son sort se décidait. Pour eux aussi, chose étrange, tout en parlant du drôle de français d'Ivan Ivanitch et du sot mariage de Mlle Elitzki, chaque mot prenait une valeur particulière dont ils sentaient la portée autant que Kitty.

Dans l'âme de la pauvre enfant, le bal, l'assistance, tout se confondit comme dans un brouillard. Seule la force de l'éducation la soutint et l'aida à faire son devoir, c'est-à-dire à danser, à répondre aux questions qui lui étaient adressées, même à sourire. Mais, au moment où le cotillon s'organisa, où l'on commença à placer les chaises et à quitter les petits salons pour se réunir dans le grand, il lui prit un accès de désespoir et de terreur. Elle avait refusé cinq danseurs, n'était pas invitée, et n'avait plus aucune chance de l'être, parce que ses succès dans le monde rendaient invraisemblable qu'elle n'eût pas de cavalier. Il lui aurait fallu dire à sa mère qu'elle était souffrante et quitter le bal, mais elle n'en eut pas la force. Elle se sentait anéantie !

Elle s'enfuit dans un boudoir et tomba sur un fauteuil. Les flots vaporeux de sa robe enveloppaient comme d'un nuage sa taille frêle ; son bras de jeune fille, maigre et délicat, retombait sans force, et comme noyé dans les plis de sa jupe rose ; l'autre bras agitait nerveusement un éventail devant son visage brûlant. Mais, quoiqu'elle eût l'air d'un joli papillon retenu dans les herbes et prêt à déployer ses ailes frémissantes, un affreux désespoir lui brisait le cœur.

« Je me trompe peut-être, tout cela n'existe pas ! » Et elle se rappelait ce qu'elle avait vu.

« Kitty, que se passe-t-il ? » dit la comtesse Nordstone, qui s'était approchée d'elle sans qu'elle entendît ses pas sur le tapis.

Les lèvres de Kitty tressaillirent, elle se leva vivement.

« Kitty, tu ne danses pas le cotillon ?

— Non, non, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Il l'a invitée devant moi, dit la Nordstone, sachant bien que Kitty comprenait de qui il s'agissait. Elle lui a répondu : « Vous ne dansez donc pas avec la princesse Cherbatzky ? »

— Tout cela m'est égal ! » répondit Kitty.

Elle était seule à savoir que, la veille, un homme qu'elle aimait peut-être avait été sacrifié par elle à cet ingrat.

La comtesse alla chercher Korsunsky, avec lequel elle devait danser le cotillon, et l'engagea à inviter Kitty.

Par bonheur pour Kitty, elle ne fut pas obligée de causer, son cavalier, en sa qualité de directeur, passant son temps à courir de l'un à l'autre et à organiser des figures ; Wronsky et Anna dansaient

presque vis-à-vis d'elle ; Kitty les voyait tantôt de loin, tantôt de près, quand leur tour de danser revenait, et plus elle les regardait, plus elle sentait son malheur consommé. Ils étaient seuls, malgré la foule, et sur le visage de Wronsky, d'habitude si impassible, Kitty remarqua cette expression frappante d'humilité et de crainte qui fait penser à un chien intelligent quand il se sent coupable.

Anna souriait, il répondait à son sourire ; semblait-elle réfléchir, il devenait sérieux. Une force presque surnaturelle attirait les regards de Kitty sur Anna. Elle était séduisante avec sa robe noire, ses beaux bras couverts de bracelets, son cou élégant entouré de perles, ses cheveux noirs frisés et un peu en désordre. Les mouvements légers et gracieux de ses petits pieds, son beau visage animé, tout en elle était attrayant ; mais ce charme avait quelque chose de terrible et de cruel.

Kitty l'admirait plus encore qu'auparavant, tout en sentant croître sa souffrance ; elle était écrasée et son visage le disait : Wronsky, en passant près d'elle dans une figure, ne la reconnut pas immédiatement, tant ses traits étaient altérés.

« Quel beau bal ! dit-il pour dire quelque chose.

— Oui », répondit-elle.

Vers le milieu du cotillon, dans une manœuvre récemment inventée par Korsunsky, Anna, sortant du cercle, eut à appeler « deux cavaliers et deux dames » : l'une d'elles fut Kitty, qui s'approcha toute troublée. Anna, fermant à demi les yeux, la regarda et lui serra la main avec un sourire, mais, remarquant aussitôt l'expression de surprise désolée avec laquelle Kitty y répondit, elle se tourna vers l'autre danseuse et lui parla d'un ton animé.

« Oui, il y a en elle une séduction étrange, presque infernale », pensa Kitty.

Anna ne voulait pas rester au souper, et le maître de la maison insistait.

« Restez donc, Anna Arcadievna, lui dit Korsunsky en lui prenant le bras. Quelle invention que mon cotillon ! n'est-ce pas un bijou ? »

Et il essaya de l'entraîner, le maître de la maison l'y encourageant d'un sourire.

« Non, je ne puis rester, — répondit Anna en souriant aussi ; mais, malgré ce sourire, les deux hommes comprirent au son déterminé de sa voix qu'elle ne resterait pas. — Non, car j'ai plus dansé en une fois, à votre bal de Moscou, que dans tout mon hiver à Pétersbourg ; — et elle se tourna vers Wronsky qui se tenait près d'elle. — Il faut se reposer avant le voyage.

— Et vous partez décidément demain ? demanda-t-il.

— Oui, je pense » répondit Anna, comme étonnée de la hardiesse de cette question. Pendant qu'elle lui parlait, l'éclat de son regard et de son sourire brûlaient le cœur de Wronsky.

Anna n'assista pas au souper et partit.

Partie I · Chapitre 24

« Il doit y avoir en moi quelque chose de répulsif, pensait Levine en sortant de chez les Cherbatzky pour rentrer chez son frère. Je ne plais pas aux autres hommes. On dit que c'est de l'orgueil : je n'ai

pas d'orgueil. Me serais-je mis dans la situation où je suis, si j'en avais ? » Et il se figurait Wronsky heureux, aimable, tranquille, plein d'esprit, ignorant jusqu'à la possibilité de se trouver dans une position semblable à la sienne. « Elle devait le choisir, c'est naturel, et je n'ai à me plaindre de rien ni de personne ; il n'y a de coupable que moi ; quel droit avais-je de supposer qu'elle consentirait à unir sa vie à la mienne ? Qui suis-je ? que suis-je ? Un homme inutile à lui-même et aux autres. »

Et le souvenir de son frère Nicolas lui revint. « N'a-t-il pas raison de dire, lui, que tout est mauvais et détestable en ce monde ? Avons-nous jamais été justes en jugeant Nicolas ? Certainement, aux yeux de Prokofi qui l'a rencontré ivre et en pelisse déchirée, c'est un être méprisable ; mais mon point de vue est différent. Je connais son cœur et je sais que nous nous ressemblons. Et moi qui, au lieu d'aller le chercher, ai été dîner et suis venu ici ! »

Levine s'approcha d'un réverbère pour déchiffrer l'adresse de son frère et appela un isvostchik. Pendant le trajet, qui fut long, Levine se rappela un à un les incidents de la vie de Nicolas. Il se souvint comment à l'Université, et un an après l'avoir quittée, son frère avait vécu comme un moine, sans tenir compte des plaisanteries de ses camarades, accomplissant rigoureusement toutes les prescriptions de la religion, offices, carêmes, fuyant tous les plaisirs et surtout les femmes : comment, plus tard, il s'était laissé entraîner et lié avec des gens de la pire espèce pour mener une vie de débauche. Il se rappela son histoire avec un petit garçon qu'il avait pris à la campagne pour l'élever, et qu'il battit de telle sorte, dans un accès de colère, qu'il faillit être condamné pour sévices et mutilation. Il se souvint de son histoire avec un escroc, auquel il avait donné une lettre de change pour payer une dette de jeu, et qu'il avait ensuite traduit en justice pour l'avoir trompé. C'était précisé-

ment la lettre de change que venait de payer Serge Ivanovitch. Il se souvint de la nuit que Nicolas passa au poste pour désordres nocturnes, du procès scandaleux entamé contre son frère Serge, lorsqu'il accusa celui-ci de ne pas vouloir lui payer sa part de la succession de leur mère et enfin de sa dernière aventure, lorsque, ayant pris un emploi dans les gouvernements de l'ouest, il fut traduit en jugement pour coups portés à un supérieur. Tout cela était odieux, mais pour Levine l'impression était moins mauvaise que pour ceux qui ne connaissaient pas Nicolas, car il s'imaginait connaître le fond de ce cœur et sa véritable histoire.

Levine n'oubliait pas qu'au temps où Nicolas avait cherché dans les pratiques de la dévotion un frein à ses mauvaises passions, personne ne l'avait approuvé ou soutenu ; chacun, au contraire, lui le premier, l'avait tourné en ridicule ; puis, lorsque était venue la chute, personne ne chercha à le relever : on le fuyait avec horreur et dégoût.

Levine sentait que Nicolas, dans le fond de son âme, ne devait pas se trouver plus coupable que ceux qui le méprisaient. Était-il responsable de sa nature indomptable, de son intelligence bornée ? N'avait-il pas cherché à rester dans la bonne voie ? « Je lui parlerai à cœur ouvert et l'obligerai à en faire autant, et je lui prouverai que je le comprends parce que je l'aime. »

Il se fit donc conduire à l'hôtel indiqué sur l'adresse, vers onze heures du soir.

« En haut, aux numéros 12 et 13, répondit le suisse de l'hôtel.

— Est-il chez lui ?

— Probablement. »

La porte du numéro 12 était entr'ouverte, et il sortait de la chambre une épaisse fumée de tabac de qualité inférieure ; Levine entendit le son d'une voix inconnue, puis il reconnut la présence de son frère en l'entendant tousser.

Quand il entra dans une espèce d'antichambre, la voix inconnue disait :

« Tout dépend de la façon raisonnable et rationnelle dont l'affaire sera menée. »

Levine jeta un coup d'œil dans l'entre-bâillement de la porte, et vit que celui qui parlait était un jeune homme, vêtu comme un homme du peuple, un énorme bonnet sur la tête ; sur le divan était assise une jeune femme grêlée, en robe de laine, sans col et sans manchettes. Le cœur de Constantin se serra à l'idée du milieu dans lequel vivait son frère ! Personne ne l'entendit, et, tout en ôtant ses galoches, il écouta ce que disait l'individu mal vêtu. Il parlait d'une affaire qu'il cherchait à conclure.

« Que le diable les emporte, les classes privilégiées ! dit la voix de son frère après avoir toussé. Macha ! tâche de nous avoir à souper, et donne-nous du vin s'il en reste ; sinon, fais-en chercher. »

La femme se leva, et en sortant aperçut Constantin de l'autre côté de la cloison.

« Quelqu'un vous demande, Nicolas Dmitrievitch, dit-elle.

— Que vous faut-il ? cria la voix de Nicolas avec colère.

— C'est moi, répondit Constantin en paraissant à la porte.

— Qui moi ? » répéta la voix de Nicolas sur un ton irrité. Levine l'entendit se lever vivement en s'accrochant à quelque chose, et vit

se dresser devant lui la haute taille, maigre et courbée de son frère, dont l'aspect sauvage, hagard et maladif lui fit peur.

Il avait encore maigri depuis la dernière fois que Constantin l'avait vu, trois ans auparavant ; il portait une redingote écourtée ; sa structure osseuse, ses mains, tout paraissait plus grand. Ses cheveux étaient devenus plus rares, ses moustaches se hérissaient autour de ses lèvres comme autrefois, et il avait le même regard effrayé qui se fixa sur son visiteur avec une sorte de naïveté.

« Ah ! Kostia ! » s'écria-t-il tout à coup en reconnaissant son frère, et ses yeux brillèrent de joie ; puis, se tournant vers le jeune homme, il fit de la tête et du cou un mouvement nerveux, bien connu de Levine, comme si sa cravate l'eût étranglé, et une expression toute différente, sauvage et cruelle, se peignit sur son visage amaigri.

« Je vous ai écrit, à Serge Ivanitch et à vous, mais je ne vous connais pas et ne veux pas vous connaître. Que veux-tu, que voulez-vous de moi ? »

Constantin avait oublié ce que cette nature offrait de mauvais, de difficile à supporter, et qui rendait impossible toute relation de famille ; il s'était représenté son frère tout autre, en pensant à lui ; maintenant, en revoyant ces traits, ces mouvements de tête bizarres, le souvenir lui revint.

« Mais je ne veux rien de toi, répondit-il avec une certaine timidité, je suis tout simplement venu te voir. »

L'air craintif de son frère adoucit Nicolas.

« Ah ! c'est ainsi, dit-il avec une grimace ; dans ce cas, entre, assieds-toi ; veux-tu souper ? Macha, apporte trois portions. Non, attends. Sais-tu qui c'est ? dit-il à son frère en désignant l'individu

mal vêtu. C'est M. Kritzki, mon ami ; je l'ai connu à Kiew ; c'est un homme très remarquable. La police le persécutait, naturellement parce que ce n'est pas un lâche. »

Et il regarda chacun des assistants, comme il faisait toujours après avoir parlé ; puis, s'adressant à la femme qui était sur le point de sortir, il cria :

« Attends, te dis-je ! » Il regarda encore chacun et se mit à raconter, avec la difficulté de parole que connaissait trop bien Constantin, toute l'histoire de Kritzki : comment il avait été chassé de l'Université pour avoir voulu fonder une société de secours et des écoles du dimanche ; comment il avait ensuite été nommé instituteur primaire pour être aussitôt chassé ; comment il avait été mis en jugement on ne sait pourquoi.

« Vous êtes de l'Université de Kiew ? demanda Constantin à Kritzki pour rompre un silence gênant.

— Oui, j'en ai été, répondit Kritzki, en fronçant le sourcil d'un air mécontent.

— Et cette femme, interrompit Nicolas en la désignant, c'est Maria-Nicolaevna, la compagne de ma vie. Je l'ai prise dans une maison, mais je l'aime et je l'estime, et tous ceux qui veulent me connaître doivent l'aimer et l'honorer. Je la considère comme ma femme. Ainsi tu sais à qui tu as affaire : et maintenant, si tu crois t'abaisser, libre à toi de sortir. »

Et il jeta un regard interrogateur sur ceux qui l'entouraient.

« Je ne comprends pas en quoi je m'abaisserais.

— Alors, fais-nous monter trois portions, Macha, trois portions, de l'eau-de-vie, du vin. Non, attends ; non, c'est inutile, va. »

Partie I · Chapitre 25

« Vois-tu, — continua Nicolas Levine en plissant le front avec effort et s'agitant, car il ne savait ni que dire, ni que faire. — Vois-tu, — et il montra dans un coin de la chambre quelques barres de fer attachées avec des sangles. — Vois-tu cela ? C'est le commencement d'une œuvre nouvelle que nous entreprenons ; cette œuvre est un artelprofessionnel. »

Constantin n'écoutait guère ; il observait ce visage maladif de phtisique, et sa pitié croissante l'empêchait de prêter grande attention à ce que disait son frère. Il savait bien d'ailleurs que cette œuvre n'était qu'une ancre de salut destinée à empêcher Nicolas de se mépriser complètement. Celui-ci continua :

« Tu sais que le capital écrase l'ouvrier ; l'ouvrier, chez nous, c'est le paysan ; c'est lui qui porte tout le poids du travail, et, quoi qu'il fasse, il ne peut sortir de son état de bête de somme. Tout le bénéfice, tout ce qui pourrait améliorer le sort des paysans, leur donner quelques loisirs et par conséquent quelque instruction, tout est englouti par le capitaliste. Et la société est ainsi faite, que plus ils travailleront, plus les propriétaires et les marchands s'engraisseront à leurs dépens, tandis qu'eux ils resteront bêtes de somme. C'est là ce qu'il faut changer. — Et il regarda son frère d'un air interrogateur.

— Oui certainement, répondit Constantin en remarquant deux taches rouges se former sur les pommettes des joues de son frère.

— Et nous organisons un artel de serrurerie où tout sera en commun : travail, bénéfices, jusqu'aux instruments de travail eux-mêmes.

— Où sera cet artel ? demanda Constantin.

— Dans le village de Vasdrem, dans le gouvernement de Kasan.

— Pourquoi dans un village ? Il me semble qu'à la campagne l'ouvrage ne manque pas ? Pourquoi y établir un artel de serrurerie ?

— Parce que le paysan reste serf tout comme par le passé, et c'est à cause de cela qu'il vous est désagréable, à Serge et à toi, qu'on cherche à les tirer de cet esclavage, » répondit Nicolas contrarié de cette observation.

Pendant qu'il parlait, Constantin avait examiné la chambre triste et sale ; il soupira, et ce soupir irrita encore plus Nicolas.

« Je connais vos préjugés aristocratiques, à Serge et à toi ; je sais qu'il emploie toutes les forces de son intelligence à défendre les maux qui nous accablent.

— À quel propos parles-tu de Serge ? dit Levine en souriant.

— De Serge ? voilà pourquoi j'en parle, cria tout à coup Nicolas à ce nom, voilà pourquoi. Mais à quoi bon ? Dis-moi seulement pourquoi tu es venu ? Tu méprises tout ceci, tant mieux, va-t'en au diable, va-t'en ! — Et il se leva de sa chaise en criant : Va-t'en, va-t'en !

— Je ne méprise rien, dit Constantin doucement ; je ne discute même pas. »

Maria-Nicolaevna entra en ce moment ; Nicolas se tourna vers elle en colère, mais elle s'approcha vivement de lui, et lui dit quelques mots à l'oreille.

« Je suis malade, je deviens irritable, dit Nicolas plus calme et respirant péniblement, et tu viens me parler de Serge et de ses articles ! Ce sont de telles insanités, de tels mensonges, de telles er-

reurs ! Comment un homme qui ne sait rien de la justice peut-il en parler ? Avez-vous lu son article ? dit-il en s'adressant à Kritzki. — Et, s'approchant de la table, il voulut la débarrasser de cigarettes à moitié faites.

— Je ne l'ai pas lu, répondit Kritzki d'un air sombre, ne voulant visiblement prendre aucune part à la conversation.

— Pourquoi ? demanda Nicolas avec irritation.

— Parce que je trouve inutile de perdre ainsi mon temps.

— Permettez : comment savez-vous si ce serait du temps perdu ? Pour bien des gens, cet article est inabordable parce qu'ils ne peuvent le comprendre ; mais pour moi, c'est différent : je lis au travers des pensées, et je sais en quoi il est faible. »

Personne ne répondit. Kritzki se leva lentement et prit son bonnet.

« Vous ne voulez pas souper ? Dans ce cas, bonsoir. Revenez demain avec le serrurier. »

Àpeine Kritzki fut-il sorti que Nicolas cligna de l'œil en souriant.

« Pas fort non plus celui-là, dit-il, je vois bien… »

Kritzki l'appela du seuil de la porte.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Nicolas, et il alla le rejoindre dans le corridor.

Resté seul avec Maria-Nicolaevna, Levine s'adressa à elle :

« Êtes-vous depuis longtemps avec mon frère ? lui demanda-t-il.

— Depuis bientôt deux ans. Sa santé est devenue faible ; il boit beaucoup.

— Comment l'entendez-vous ?

— Il boit de l'eau-de-vie. Cela lui fait mal.

— Et en boit-il avec excès ? demanda Levine à voix basse.

— Oui, répondit-elle en regardant avec crainte du côté de la porte, où se montra Nicolas Levine.

— De quoi parlez-vous ? dit-il en les regardant l'un après l'autre, les yeux effarés et en fronçant le sourcil.

— De rien, répondit Constantin confus.

— Vous ne voulez pas répondre : eh bien, ne répondez pas ; mais tu n'as que faire de causer avec elle. C'est une fille, et toi un gentilhomme… Je vois bien que tu as tout compris et jugé, et que tu considères mes erreurs avec mépris, dit-il en élevant la voix.

— Nicolas Dmitrievitch, Nicolas Dmitrievitch, murmura Marie Nicolaevna en s'approchant de lui.

— C'est bon, c'est bon !… Eh bien, et ce souper ? Ah ! le voilà ! dit-il en voyant entrer un domestique portant un plateau.

— Par ici, — continua-t-il d'un ton irrité, et aussitôt il se versa un verre d'eau-de-vie qu'il but avidement. — En veux-tu ? demanda-t-il déjà rasséréné à son frère.

— Ne parlons plus de Serge Ivanitch. Je suis tout de même content de te revoir. On a beau dire, nous ne sommes pourtant pas des étrangers l'un pour l'autre. Bois donc. Raconte-moi ce que tu

fais ? continua-t-il en mâchant hâtivement un morceau de pain et en se versant un second verre. Comment vis-tu ?

— Mais comme autrefois, seul, à la campagne ; je m'occupe d'agriculture, — répondit Constantin en regardant plein de terreur l'avidité avec laquelle son frère mangeait et buvait, et en tâchant de dissimuler ses impressions.

— Pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Cela ne s'est pas trouvé, répondit Constantin en rougissant.

— Pourquoi cela ? Quant à moi, c'est fini. J'ai gâché mon existence. J'ai dit et je dirai toujours que, si on m'avait donné ma part de succession quand j'en avais besoin, ma vie aurait été tout autre. »

Constantin se hâta de changer de conversation.

« Sais-tu que ton Vanioucha est chez moi à Pakrofsky, au comptoir », dit-il.

Nicolas eut un mouvement de cou nerveux et parut réfléchir.

« Raconte-moi ce qui se passe à Pakrofsky. La maison est-elle la même ? et nos bouleaux ! et notre chambre d'étude ! Se peut-il que Philippe le jardinier vive encore ? Comme je me souviens du petit pavillon, du grand divan ! Ne change rien à la maison, marie-toi vite et recommence la vie d'autrefois. Je viendrai chez toi alors, si tu as une bonne femme.

— Pourquoi ne pas venir maintenant ? Nous nous arrangerions si bien ensemble ?

— Je serais venu si je ne craignais de rencontrer Serge Ivanitch.

— Tu ne le rencontreras pas : je suis absolument indépendant de lui.

— Oui, mais, quoi que tu dises, il te faut choisir entre lui et moi », dit Nicolas en levant avec crainte les yeux sur son frère.

Cette timidité toucha Levine.

« Si tu veux que je te fasse une confession au sujet de votre querelle, je te dirai que je ne prends parti ni pour l'un, ni pour l'autre. Vous avez, selon moi, tort tous les deux ; seulement, chez toi le tort est extérieur, tandis qu'il est intérieur chez Serge.

— Ha, ha ! tu l'as compris, tu l'as compris ! cria Nicolas avec une explosion de joie.

— Et si tu veux aussi le savoir, c'est à ton amitié que je tiens personnellement le plus, parce que…

— Pourquoi ? pourquoi ? »

Constantin n'osait pas dire que cela tenait à ce que Nicolas était malheureux et avait plus besoin de son affection ; mais Nicolas comprit, et se reprit à boire d'un air sombre.

« Assez, Nicolas Dmitrievitch ! dit Maria-Nicolaevna en tendant sa grosse main vers le carafon d'eau-de-vie.

— Laisse, ne m'ennuie pas, sinon je te bats ! » cria-t-il.

Marie eut un bon sourire soumis qui désarma Nicolas, et elle retira l'eau-de-vie.

« Tu crois qu'elle ne comprend rien, celle-là ? dit Nicolas. Elle comprend tout mieux qu'aucun de nous. N'est-ce pas qu'elle a quelque chose de gentil, de bon ?

— Vous n'aviez jamais été à Moscou ? demanda Constantin pour dire quelque chose.

— Ne lui dis donc pas vous. Elle craint cela. Sauf le juge de paix qui l'a jugée quand elle a voulu sortir de la maison où elle était, personne ne lui a jamais dit vous. Mon Dieu, comme tout manque de bon sens en ce monde ! s'écria-t-il tout à coup. Ces nouvelles institutions, ces juges de paix, ces semstvos ! quelles monstruosités ! »

Et il entreprit de raconter ses aventures avec les nouvelles institutions.

Constantin l'écoutait ; ce besoin de négation et de critique, qu'il partageait avec son frère, et qu'il exprimait si souvent, lui devint tout à coup désagréable.

« Nous comprendrons tout cela dans l'autre monde, dit-il en plaisantant.

— Dans l'autre monde ! Oh ! je ne l'aime pas cet autre monde, je ne l'aime pas ! répéta Nicolas en fixant des yeux hagards sur son frère. Il semblerait bon de sortir de ce chaos, de toutes ces vilenies ; mais j'ai peur de la mort, j'en ai terriblement peur. »

Il frissonna.

« Mais bois donc quelque chose. Veux-tu du champagne ? ou bien veux-tu que nous sortions ? Allons voir les Bohémiennes ! Sais-tu que je me suis mis à aimer les Bohémiennes et les chansons russes… »

Sa langue s'embrouillait, et il sautait d'un sujet à un autre. Constantin, avec l'aide de Macha, lui persuada de ne pas sortir, et ils le couchèrent complètement ivre.

Macha promit à Levine de lui écrire si c'était nécessaire et de tâcher de décider Nicolas à venir vivre chez lui.

Partie I · Chapitre 26

Le lendemain matin, Levine quitta Moscou, et vers le soir il fut de retour chez lui. Pendant le voyage il lia conversation en wagon avec ses compagnons de route, causa politique, chemins de fer et tout comme à Moscou, se sentit sous le poids du chaos de tant d'opinions diverses, mécontent de lui-même et honteux, sans savoir pourquoi. Mais quand il aperçut Ignace, son cocher borgne, le col de son caftan relevé par-dessus les oreilles, son traîneau couvert d'un tapis qu'éclairait la lumière vacillante des lampes de la gare, ses chevaux, la queue bien ficelée, avec leur harnachement de grelots ; quand le cocher, tout en l'installant en traîneau, lui raconta les nouvelles de la maison : comment Simon l'entrepreneur était venu, et comment Pava, la plus belle de ses vaches avait vêlé, — il lui sembla sortir peu à peu de ce chaos, et son mécontentement disparut aussi bien que sa honte. La seule vue d'Ignace et des chevaux lui avait été un soulagement, mais, une fois qu'il eut endossé la touloupe qu'on lui avait apportée et qu'assis bien enveloppé dans son traîneau il se prit à songer aux ordres à donner en rentrant, tout en examinant le cheval de volée, son ancien cheval de selle (une bête rapide quoique forcée), le passé lui apparut sous un tout autre jour. Il cessa de souhaiter être un autre que lui-même, et désira simplement devenir meilleur qu'il n'avait été jusque-là. Et d'abord il n'espérerait plus de bonheurs extraordinaires et se contenterait de la réalité présente ; puis il saurait résister aux mauvaises passions, comme celles qui le possédaient le jour où il fit sa demande, et enfin il se promit de ne plus oublier Nicolas, et de

chercher à lui venir en aide quand il serait plus mal ; hélas ! il craignait que ce ne fût bientôt. La conversation sur le communisme, qu'il avait si légèrement traité avec son frère, lui revint en mémoire et le fit réfléchir. Il considérait comme absurde une réforme des conditions économiques, mais n'en était pas moins frappé du contraste injuste de la misère du peuple comparée au superflu dont il jouissait ; il se promit de travailler dorénavant plus qu'il ne l'avait fait, et de se permettre moins de luxe que par le passé. Plongé dans ces réflexions, il fit le trajet de la gare chez lui sous l'impression des pensées les plus douces.

Une faible clarté tombait des fenêtres de sa vieille bonne sur le perron couvert de neige. Kousma, le domestique, réveillé en sursaut, se précipita pieds nus et à moitié endormi pour ouvrir la porte ; Laska, la chienne de chasse, courut aussi à la rencontre du maître et, renversant presque Kousma sur son passage, accueillit Levine debout sur ses pattes de derrière, avec le désir évident de lui planter celles de devant sur la poitrine.

« Vous êtes revenu bien vite, mon petit père, dit Agathe Mikhaïlovna.

— Je me suis ennuyé à Moscou, Agathe Mikhaïlovna ; on est bien chez les autres, mais on est mieux chez soi ! » dit-il en passant dans son cabinet.

Le cabinet s'éclaira aussitôt de bougies apportées à la hâte. Les détails familiers lui en apparurent peu à peu : les grandes cornes de cerf, les rayons chargés de livres, le miroir, le poêle avec ses bouches de chaleur qui demandaient depuis longtemps à être réparées, le vieux divan de son père, la grande table ; sur celle-ci un livre ouvert, un cendrier cassé, un cahier couvert de son écriture.

En se retrouvant là, il se prit à douter de la possibilité d'un changement d'existence tel qu'il l'avait rêvé chemin faisant. Toutes ces traces de sa vie passée semblaient lui dire : « Non, tu ne nous quitteras pas, tu ne deviendras pas autre, tu resteras ce que tu as toujours été, avec tes doutes, tes perpétuels mécontentements de toi même, tes tentatives stériles d'amélioration, tes rechutes, et ton éternelle attente d'un bonheur qui n'est pas fait pour toi. »

Voilà ce que disaient les objets extérieurs ; une voix différente parlait dans son âme, lui murmurait qu'il ne fallait pas être esclave de son passé, qu'on faisait de soi ce qu'on voulait. Obéissant à cette voix, il s'approcha d'un coin de la chambre où se trouvaient deux poids pesant chacun un poud ; il les souleva pour faire un peu de gymnastique, et tâcher de se retrouver fort et courageux. Un bruit se fit entendre près de la porte. Il déposa aussitôt ses poids.

C'était l'intendant. Il commença par annoncer que, grâce à Dieu, tout allait bien, puis il avoua que le sarrasin avait brûlé dans le nouveau séchoir. Levine en fut irrité. Ce séchoir, construit, et en partie inventé par lui, n'avait jamais été approuvé par l'intendant, qui annonçait maintenant l'accident avec calme et avec un certain air de triomphe modeste. Levine était persuadé qu'on avait négligé des précautions cent fois recommandées. La mauvaise humeur le prit et il gronda l'intendant. Mais il apprit un événement heureux et important : Pava, la meilleure, la plus belle des vaches, achetée à l'exposition, avait vêlé.

« Kousma, donne ma touloupe ; et vous, faites allumer une lanterne. J'irai la voir », dit-il à l'intendant.

L'étable des vaches de prix se trouvait tout près de la maison ; Levine traversa la cour en longeant les tas de neige accumulée sous les buissons de lilas, s'approcha de l'étable, et en ouvrit la porte à

moitié gelée sur ses gonds ; une chaude odeur de fumier s'en exhalait ; les vaches, étonnées de la lumière inattendue des lanternes, se retournèrent sur leurs litières de paille fraîche. La croupe luisante et noire, tachetée de blanc, de la vache hollandaise brilla dans la pénombre ; Berkut, le taureau, l'anneau passé dans les lèvres, voulut se lever, puis changea d'idée et se contenta de souffler bruyamment quand on passa près de lui.

La belle Pava, immense comme un hippopotame, était couchée près de son veau, qu'elle flairait, et auquel elle formait un rempart de son corps.

Levine entra dans sa stalle, l'examina et souleva le veau tacheté de blanc et de rouge sur ses longues pattes tremblantes.

Pava beugla d'émotion, mais se rassura quand Levine lui rendit son nouveau-né, qu'elle se mit à lécher, en soupirant lourdement. Le petit animal se blottit sous les flancs de sa mère en remuant la queue.

« Éclaire par ici, Fedor, donne la lanterne, dit Levine en examinant le veau. C'est sa mère ! quoiqu'il ait la robe du père ; la jolie bête, longue et fine. N'est-ce pas qu'elle est jolie, Wassili Fedorovitch ? dit-il en se tournant vers son intendant, oubliant, dans le plaisir que lui causait le nouveau-né, l'ennui du sarrasin brûlé.

— Il a de qui tenir, comment serait-il laid ? Simon l'entrepreneur est venu le lendemain de votre départ, Constantin Dmitrievitch, il faudrait s'arranger avec lui. — J'ai déjà eu l'honneur de vous parler de la machine. »

Cette seule phrase fit rentrer Levine dans tous les détails de son exploitation, qui était grande et compliquée, et de l'étable il alla

droit au bureau, où il parla à l'entrepreneur et à l'intendant ; puis il rentra à la maison et monta au salon.

Partie I · Chapitre 27

La maison de Levine était grande et ancienne, mais il l'occupait et la chauffait en entier, bien qu'il y habitât seul ; c'était absurde, et absolument contraire à ses nouveaux projets, ce qu'il sentait bien ; mais cette maison était pour lui tout un monde, un monde où avaient vécu et où étaient morts son père et sa mère ; ils y avaient vécu de la vie qui, pour Levine, était l'idéal de la perfection, et qu'il rêvait de recommencer avec une famille à lui.

Levine se souvenait à peine de sa mère ; mais ce souvenir était sacré, et sa femme, s'il se mariait, devait, dans son imagination, être semblable à cet idéal charmant et adoré. Pour lui, l'amour ne pouvait exister en dehors du mariage ; il allait plus loin : c'est à la famille qu'il pensait d'abord, et ensuite à la femme qui devait la lui donner. Ses idées sur le mariage étaient donc fort différentes de celles que s'en formaient la plupart de ses amis, pour lesquels il représentait uniquement un des nombreux actes de la vie sociale. Levine le considérait comme l'acte principal de l'existence, celui dont tout son bonheur dépendait. Et maintenant il fallait y renoncer !

Quand il entra dans son petit salon, où d'ordinaire il prenait le thé, et qu'il s'assit dans son fauteuil avec un livre, tandis que Agathe Mikhaïlovna lui apportait sa tasse, et se plaçait près de la fenêtre, en disant comme d'habitude : « Permettez-moi de m'asseoir, mon petit père », — il sentit, chose étrange, qu'il n'avait pas renoncé à ses rêveries, et qu'il ne pouvait vivre sans elles. Serait-ce Kitty ou une autre, mais cela serait. Ces images d'une vie de famille

future occupaient son imagination, tout en s'arrêtant parfois pour écouter les bavardages d'Agathe Mikhaïlovna. Il sentait que, dans le fond de son âme quelque chose se modérait, mais aussi se fixait irrévocablement.

Agathe Mikhaïlovna racontait comment Prokhor avait oublié Dieu et, au lieu de s'acheter un cheval avec l'argent donné par Levine, s'était mis à boire sans trêve, et avait battu sa femme presque jusqu'à la mort ; et, tout en écoutant, il lisait son livre, et retrouvait le fil des pensées éveillées en lui par cette lecture. C'était un livre de Tyndall sur la chaleur. Il se souvint d'avoir critiqué Tyndall sur la satisfaction avec laquelle il parlait de la réussite de ses expériences, et sur son manque de vues philosophiques. Et tout à coup une idée joyeuse lui traversa l'esprit : « Dans deux ans je pourrai avoir deux hollandaises, et Pava elle-même sera encore là ; douze filles de Berkut pourront être mêlées au troupeau ! Ce sera superbe ! » Et il se reprit à lire : « Eh bien, mettons que l'électricité et la chaleur ne soient qu'une seule et même chose, mais peut-on employer les mêmes unités dans les équations qui servent à résoudre cette question ? Non. Eh bien alors ? Le lien qui existe entre toutes les forces de la nature se sent de reste, instinctivement — Et quel beau troupeau, quand la fille de Pava sera devenue une vache rouge et blanche : nous sortirons, ma femme et moi avec quelques visiteurs pour les voir rentrer. Ma femme dira : « Kostia et moi avons élevé cette génisse comme un enfant. — Comment cela peut-il vous intéresser ? dira le visiteur. — Ce qui l'intéresse m'intéresse aussi. — Mais qui sera-t-elle ? » Et il se rappela ce qui s'était passé à Moscou… « Qu'y faire ? Je n'y peux rien. Mais maintenant tout marchera autrement. C'est une sottise que de se laisser dominer par son passé, il faut lutter pour vivre mieux, beaucoup mieux… » Il leva la tête et se perdit dans ses pensées. La vieille Laska, qui n'avait pas encore bien digéré son bonheur d'avoir revu son maître, était allée

faire un tour dans la cour en aboyant ; elle rentra dans la chambre, agitant sa queue de satisfaction et rapportant l'odeur de l'air frais du dehors, s'approcha de lui, glissa sa tête sous sa main et réclama une caresse en geignant plaintivement.

« Il ne lui manque que la parole, dit la vieille Agathe : ce n'est qu'un chien pourtant : mais il comprend que le maître est de retour et qu'il est triste.

— Pourquoi triste ?

— Ne le vois-je donc pas, petit père ? Il est temps que je connaisse les maîtres, n'ai-je pas grandi avec eux ? Pourvu que la santé soit bonne et la conscience pure, le reste n'est rien. »

Levine la regarda attentivement, s'étonnant de la voir ainsi deviner ses pensées.

« Si je remplissais une seconde tasse ? » dit-elle ; et elle sortit chercher du thé.

Laska continuait à fourrer sa tête dans la main de son maître : il la caressa, et aussitôt elle se coucha en rond à ses pieds, posant la tête sur une de ses pattes de derrière ; et pour mieux prouver que tout allait bien et rentrait dans l'ordre, elle ouvrit légèrement la gueule, glissa la langue entre ses vieilles dents, et, avec un léger claquement de lèvres, s'installa dans un repos plein de béatitude. Levine suivait tous ses mouvements.

« Je ferai de même ! pensa-t-il ; tout peut encore s'arranger. »

Partie I · Chapitre 28

Anna Arcadievna envoya le lendemain du bal une dépêche à son mari pour lui annoncer qu'elle quittait Moscou le jour même.

« Non, il faut, il faut que je parte, — dit-elle à sa belle-sœur pour lui expliquer ses changements de projets, comme si elle se rappelait à temps les nombreuses affaires qui l'attendaient ; — il vaut mieux que ce soit aujourd'hui. » Stépane Arcadiévitch dînait en ville, mais il promit de rentrer pour reconduire sa sœur à sept heures. Kitty ne vint pas, et s'excusa par un petit mot, se disant souffrante de la migraine.

Dolly et Anna dînèrent seules avec les enfants et l'Anglaise. Les enfants, soit inconstance, soit instinct, ne jouèrent pas avec leur tante comme à son arrivée ; leur tendresse avait disparu, et ils semblèrent se préoccuper fort peu de la voir partir. Anna avait passé la matinée à organiser son départ ; elle écrivit quelques billets d'adieu, termina ses comptes et fit ses malles. Il sembla à Dolly qu'elle n'avait pas l'âme tranquille, et que cette agitation, qu'elle connaissait par expérience, avait sa raison d'être dans un certain mécontentement général d'elle-même. Après le dîner, Anna monta s'habiller dans sa chambre, et Dolly la suivit.

« Tu es étrange aujourd'hui, lui dit Dolly.

— Moi ! tu trouves ? Non, je ne suis pas étrange, je suis mauvaise. Cela m'arrive, j'ai envie de pleurer. C'est très bête, mais cela passera, — dit-elle vivement, en cachant son visage rougissant contre un petit sac où elle mettait sa coiffure de nuit et ses mouchoirs de poche. Ses yeux brillaient de larmes qu'elle contenait avec peine. — J'avais si peu envie de quitter Pétersbourg, et maintenant il me coûte de m'en aller d'ici.

— Tu es venue faire une bonne action », dit Dolly en l'observant avec attention.

Anna la regarda les yeux mouillés de larmes.

« Ne dis pas cela, Dolly. Je n'ai rien fait et ne pouvais rien faire. Je me demande souvent pourquoi on semble ainsi s'entendre pour me gâter. Qu'ai-je fait, et que pouvais-je faire ? Tu as trouvé assez d'amour dans ton cœur pour pardonner…

— Dieu sait ce qui serait arrivé sans toi ! Combien tu es heureuse, Anna ! dit Dolly : tout est clair et pur dans ton âme.

— Chacun a ses skeletons dans son âme, comme disent les Anglais.

— Quels skeletons peux-tu avoir ? En toi tout est clair !

— J'ai les miens ! — s'écria tout à coup Anna, et un sourire inattendu, rusé, moqueur, plissa ses lèvres malgré ses larmes.

— Dans ce cas, ce sont des skeletons amusants, et non pas tristes, répondit Dolly en souriant.

— Oh non ! ils sont tristes ! Sais-tu pourquoi je pars aujourd'hui au lieu de demain ? C'est un aveu qui me pèse, mais que je veux te faire », dit Anna en s'asseyant d'un air décidé dans un fauteuil, et en regardant Dolly bien en face.

Àson grand étonnement, Dolly vit qu'Anna avait rougi jusqu'au blanc des yeux, jusqu'aux petits frisons noirs de sa nuque.

« Oui, continua Anna, sais-tu pourquoi Kitty n'est pas venue dîner ? Elle est jalouse de moi… j'ai été cause que ce bal, au lieu d'être une joie pour elle, a été un martyre. Mais vraiment, vrai-

ment, je ne suis pas coupable, ou, si je le suis, c'est bien peu, dit-elle en appuyant sur le dernier mot.

— Oh ! comme tu as ressemblé à Stiva en disant cela », dit Dolly en riant.

Anna s'offensa.

« Oh non, non ! Je ne suis pas Stiva, dit-elle en s'assombrissant. Je te raconte cela parce que je ne me permets pas un instant de douter de moi-même. »

Mais, au moment où elle prononçait ces mots, elle sentit combien peu ils étaient justes ; non seulement elle doutait d'elle-même, mais le souvenir de Wronsky lui causait tant d'émotion, qu'elle partait plus tôt qu'elle n'en avait eu l'intention, uniquement pour ne plus le rencontrer.

« Oui, Stiva m'a dit que tu avais dansé le cotillon avec lui, et qu'il…

— Tu ne saurais croire combien tout cela a singulièrement tourné. Je pensais contribuer au mariage, et, au lieu d'y aider… peut-être contre mon gré ai-je… » Elle rougit et se tut.

« Oh ! ces choses-là se sentent tout de suite, dit Dolly.

— Je serais au désespoir si, de son côté, il y avait quelque chose de sérieux, interrompit Anna ; mais je suis convaincue que tout sera vite oublié et que Kitty cessera de m'en vouloir.

— Au fond, et pour parler franc, je ne regretterais guère qu'elle manquât ce mariage ; il vaut bien mieux en rester là, si Wronsky est homme à s'être épris de toi en un jour.

— Eh bon Dieu, ce serait si fou ! — dit Anna, et son visage se couvrit d'une vive rougeur de contentement en entendant exprimer par une autre la pensée qui l'occupait. — Et voilà comment je pars en me faisant une ennemie de Kitty que j'aimais tant ! elle est si charmante ! Mais tu arrangeras cela, Dolly, n'est-ce pas ? »

Dolly retint avec peine un sourire. Elle aimait Anna, mais n'était pas fâchée de lui trouver aussi des faiblesses.

« Une ennemie ? c'est impossible.

— J'aurais tant désiré être aimée de vous comme je vous aime, et maintenant je vous aime bien plus encore que par le passé, dit Anna les larmes aux yeux. Mon Dieu, que je suis donc bête aujourd'hui ! »

Elle passa son mouchoir sur ses yeux, et commença sa toilette.

Au moment de partir arriva enfin Stépane Arcadiévitch, avec une figure rouge et animée, sentant le vin et les cigares.

L'attendrissement d'Anna avait gagné Dolly, et, en embrassant sa belle-sœur pour la dernière fois, elle murmura : « Songe, Anna, que je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, et songe aussi que je t'aime et t'aimerai toujours comme ma meilleure amie !

— Je ne comprends pas pourquoi, — répondit Anna en l'embrassant tout en retenant ses larmes.

— Tu m'as comprise et me comprends encore. Adieu, ma chérie ! »

Partie I · Chapitre 29

« Enfin tout est fini, Dieu merci ! » fut la première pensée d'Anna après avoir dit adieu à son frère, qui avait encombré l'entrée du wagon de sa personne jusqu'au troisième coup de sonnette. Elle s'assit auprès d'Annouchka, sa femme de chambre, sur le petit divan, et examina le compartiment, faiblement éclairé. « Dieu merci, je reverrai demain Serge et Alexis Alexandrovitch ; et ma bonne vie habituelle reprendra comme par le passé. »

Avec ce même besoin d'agitation dont elle avait été possédée toute la journée, Anna fit minutieusement son installation de voyage ; de ses petites mains adroites elle sortit de son sac rouge un oreiller qu'elle posa sur ses genoux, s'enveloppa bien les pieds, et s'installa. Une dame malade s'arrangeait déjà pour la nuit. Deux autres dames adressèrent la parole à Anna, et une grosse vieille, entourant ses jambes d'une couverture, fit des remarques critiques sur le chauffage. Anna répondit aux dames, mais, ne prévoyant aucun intérêt à leur conversation, demanda sa petite lanterne de voyage à Annouchka, l'accrocha au dossier de son fauteuil et sortit de son sac un roman anglais et un couteau à papier. Tout d'abord, il lui fut difficile de lire ; on allait et venait autour d'elle ; une fois le train en mouvement, elle écouta involontairement ce qui se passait au dehors ; la neige qui battait les vitres, le conducteur qui passait couvert de flocons, la conversation de ses compagnes de voyage qui s'entretenaient de la tempête qu'il faisait, tout lui donnait des distractions. Ce fut plus monotone ensuite ; toujours les mêmes secousses et le même bruit, la même neige à la fenêtre, les mêmes changements brusques de température du chaud au froid, puis encore au chaud, les mêmes visages entrevus dans la demi-obscurité, les mêmes voix ; enfin elle parvint à lire et à comprendre ce qu'elle lisait. Annouchka sommeillait déjà, tenant le petit sac rouge sur ses

genoux, de ses grosses mains couvertes de gants, dont l'un était déchiré. Anna lisait et comprenait ce qu'elle lisait, mais la lecture, c'est-à-dire le fait de s'intéresser à la vie d'autrui, lui devenait intolérable, elle avait trop besoin de vivre par elle-même. L'héroïne de son roman soignait des malades : elle aurait voulu marcher elle-même bien doucement dans une chambre de malade ; un membre du Parlement tenait un discours : elle aurait voulu le prononcer à sa place ; lady Mary montait à cheval et étonnait le monde par son audace : elle aurait voulu en faire autant. Mais il fallait rester tranquille, et de ses petites mains elle tourmentait son couteau à papier en cherchant à prendre patience.

Le héros de son roman touchait à l'apogée de son bonheur anglais, un titre de baron et une terre, et Anna aurait voulu partir pour cette terre, lorsqu'il lui sembla tout à coup qu'il y avait là pour le nouveau baron un sujet de honte, et pour elle aussi. « Mais de quoi avait-il à rougir ? — Et moi, de quoi serais-je honteuse ? » se demanda-t-elle en s'appuyant au dossier de son fauteuil, étonnée et mécontente, et serrant son couteau à papier dans ses mains. Qu'avait-elle fait ? Elle passa en revue ses souvenirs de Moscou, ils étaient tous bons et agréables. Elle se rappela le bal, Wronsky, ses rapports avec lui, son visage humble et amoureux ; y avait-il là rien dont elle dût être confuse ? Et cependant le sentiment de honte augmentait à ce souvenir, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui disait à propos de Wronsky : « Tu brûles, tu brûles, chaud, chaud, chaud. — Quoi, qu'est-ce que cela signifie ? — se demanda-t-elle en changeant de place sur son fauteuil d'un air résolu, — aurais-je peur de regarder ces souvenirs en face ? Qu'y a-t-il, au bout du compte ? Existe-t-il, peut-il rien exister de commun entre ce petit officier et moi, si ce n'est les relations que l'on a avec tout le monde ? » Elle sourit de dédain et reprit son livre, mais décidément elle n'y comprenait plus rien. Elle frotta son couteau à papier

sur la vitre gelée pour en passer ensuite la surface froide et lisse sur sa joue brûlante, et se prit à rire presque à haute voix. Elle sentait ses nerfs se tendre de plus en plus, ses yeux s'ouvrir démesurément, ses doigts se crisper nerveusement, quelque chose l'étouffer, les images et les sons prendre une importance exagérée dans la demi-obscurité du wagon. Elle se demandait à chaque instant dans quel sens on marchait, si c'était en avant, à reculons, ou si l'on était arrêté. Était-ce bien Annouchka qui était là auprès d'elle, ou une étrangère ? « Qu'est-ce qui est là, suspendu au crochet ? une pelisse ou un animal ? » La peur de se laisser aller à cet état d'inconscience la prit ; elle sentait qu'elle y pouvait encore résister par la force de la volonté. Pour tâcher de reprendre possession d'elle-même, Anna se leva, ôta son plaid, son col de fourrure et crut un moment s'être remise. Un homme maigre, vêtu, comme un paysan, d'une longue souquenille jaunâtre à laquelle il manquait un bouton, entra. Elle reconnut en lui l'homme qui chauffait le poêle, le vit regarder le thermomètre, et remarqua comme le vent et la neige s'introduisaient à sa suite dans le wagon ; puis tout se confondit de nouveau. Le paysan à grande taille se mit à grignoter quelque chose au mur ; la vieille dame étendit ses jambes et en remplit tout le wagon comme d'un nuage noir ; puis elle crut entendre un bruit étrange, quelque chose qui se déchirait en grinçant ; un feu rouge et aveuglant brilla pour disparaître derrière un mur.

Anna se sentit tomber dans un fossé.

Toutes ces sensations étaient plus amusantes qu'effrayantes. La voix de l'homme couvert de neige lui cria un nom à l'oreille. Elle se souleva, reprit ses sens, et comprit qu'on approchait d'une station et que cet homme était le conducteur. Aussitôt elle demanda son châle et son col de fourrure à Annouchka, les mit, et se dirigea vers la porte.

« Madame veut sortir ? demanda Annouchka.

— Oui, j'ai besoin de respirer, il fait si chaud ici ! » Et elle ouvrit la porte.

Le chasse-neige et le vent lui barrèrent le passage ; cela lui parut drôle, et elle lutta pour parvenir à ouvrir la porte. Le vent semblait l'attendre au dehors pour l'enlever gaiement en sifflant ; mais elle s'accrocha d'une main à un poteau, retint ses vêtements de l'autre, et descendit sur le quai.

Une fois abritée par le wagon, elle trouva un peu de calme, et ce fut avec une véritable jouissance qu'elle respira à pleins poumons l'air froid de cette nuit de tempête. Debout près de la voiture, elle regarda autour d'elle le quai couvert de neige et la station toute brillante de lumières.

Partie I · Chapitre 30

Le vent soufflait avec rage, s'engouffrant entre les roues, tourbillonnant autour des poteaux, couvrant de neige les wagons et les hommes. Quelques personnes couraient çà et là, ouvrant et refermant les grandes portes de la station, causant gaiement et faisant grincer sous leurs pieds les planches du quai. Une ombre frôla Anna en se courbant, et elle entendit le bruit d'un marteau sur le fer.

« Qu'on envoie la dépêche ! criait une voix irritée sortant des ténèbres de l'autre côté de la voie. Par ici, s'il vous plaît, n 28, » criait-on d'autre part. Deux messieurs, la cigarette allumée à la bouche, passèrent près d'Anna ; elle se préparait à remonter en wagon après avoir respiré fortement, comme pour faire provision

d'air frais, et sortait déjà la main de son manchon, lorsque la lumière vacillante du réverbère lui fut cachée par un homme en paletot militaire qui s'approcha d'elle. C'était Wronsky, elle le reconnut.

Aussitôt il la salua en portant la main à la visière de sa casquette, et lui demanda respectueusement s'il ne pouvait lui être utile. Anna le regarda et resta quelques minutes sans pouvoir lui répondre ; quoiqu'il fût dans l'ombre, elle remarqua, ou crut remarquer dans ses yeux, l'expression d'enthousiasme qui l'avait frappée la veille. Combien de fois ne s'était-elle pas répété que Wronsky n'était pour elle qu'un de ces jeunes gens comme on en rencontre par centaines dans le monde, et auquel jamais elle ne se permettrait de penser : et maintenant, en le reconnaissant, elle se sentait saisie d'une joie orgueilleuse. Inutile de se demander pourquoi il était là ; elle savait avec autant de certitude que s'il le lui eût dit, qu'il n'y était que pour se trouver auprès d'elle.

« Je ne savais pas que vous comptiez aller à Pétersbourg. Pourquoi y venez-vous ? demanda-t-elle en laissant retomber sa main ; une joie impossible à contenir éclaira son visage.

— Pourquoi j'y vais ? répéta-t-il en la regardant fixement. Vous savez bien que je n'y vais que pour être là où vous êtes ; je ne puis faire autrement. »

En ce moment le vent, comme s'il eût vaincu tous les obstacles, chassa la neige du toit des wagons, et agita triomphalement une feuille de tôle qu'il avait détachée ; le sifflet de la locomotive envoya un cri plaintif et triste ; jamais l'horreur de la tempête n'avait paru si belle à Anna. Elle venait d'entendre des mots que redoutait sa raison, mais que souhaitait son cœur.

Elle se tut, mais il comprit la lutte qui se passait en elle.

« Pardonnez-moi si ce que je viens de dire vous déplaît », murmura-t-il humblement.

Il parlait avec respect, mais sur un ton si résolu, si décidé, qu'elle resta longtemps sans parler.

« Ce que vous dites est mal, dit-elle enfin, et si vous êtes un galant homme, vous l'oublierez comme je l'oublierai moi-même.

— Je n'oublierai et ne pourrai jamais oublier aucun de vos gestes, aucune de vos paroles…

— Assez, assez », s'écria-t-elle en cherchant vainement à donner à son visage, qu'il observait passionnément, une expression de sévérité ; et, s'appuyant au poteau, elle monta vivement les marches de la petite plate-forme et rentra dans le wagon. Elle s'arrêta à l'entrée pour tâcher de se rappeler ce qui venait de se passer, sans pouvoir retrouver dans sa mémoire les paroles prononcées entre eux ; elle sentait que cette conversation de quelques minutes les avait rapprochés l'un de l'autre, et elle en était tout à la fois épouvantée et heureuse. Au bout de quelques secondes, elle rentra tout à fait dans le wagon et y reprit sa place.

L'état nerveux qui l'avait tourmentée ne faisait qu'augmenter ; il lui semblait toujours que quelque chose allait se rompre en elle. Impossible de dormir, mais cette tension d'esprit, ces rêveries n'avaient rien de pénible : c'était plutôt un trouble joyeux.

Vers le matin, elle s'assoupit, assise dans son fauteuil ; il faisait jour quand elle se réveilla, et l'on approchait de Pétersbourg. Le souvenir de son mari, de son fils, de sa maison avec toutes les petites préoccupations qui l'y attendaient ce jour-là et les jours suivants, lui revinrent aussitôt à la pensée.

Àpeine le train fut-il en gare qu'Anna descendit de wagon, et le premier visage qu'elle aperçut fut celui de son mari : « Bon Dieu ! pourquoi ses oreilles sont-elles devenues si longues ? » pensa-t-elle à la vue de la physionomie froide, mais distinguée, de son mari, et frappée de l'effet produit par les cartilages de ses oreilles sous les bords de son chapeau rond.

M. Karénine, en voyant sa femme, alla au-devant d'elle en la regardant fixement de ses grands yeux fatigués, avec un sourire ironique qui ne le quittait guère.

Ce regard émut Anna d'une façon désagréable : il lui sembla qu'elle s'attendait à trouver son mari tout autre, et un sentiment pénible s'empara de son cœur ; non seulement elle était mécontente d'elle-même, mais elle croyait encore sentir une certaine hypocrisie dans ses rapports avec Alexis Alexandrovitch ; ce sentiment n'était pas nouveau, elle l'avait éprouvé autrefois, mais sans y attacher d'importance ; aujourd'hui elle s'en rendait compte clairement et avec chagrin.

« Tu vois que je suis un mari tendre, tendre comme la première année de notre mariage, dit-il de sa voix lente et sur un ton de persiflage qu'il prenait généralement, comme s'il eût voulu tourner en ridicule ceux qui parlaient ainsi : Je brûlais du désir de te revoir.

— Comment va Serge ? demanda-t-elle.

— Voilà comment tu récompenses ma flamme ? dit-il ; il va bien, très bien. »

Partie I · Chapitre 31

Wronsky n'avait pas même essayé de dormir cette nuit ; il l'avait passée tout entière, assis dans son fauteuil, les yeux grands ouverts, regardant avec la plus complète indifférence ceux qui entraient et sortaient ; pour lui, les hommes n'avaient pas plus d'importance que les choses. Ceux que frappait d'ordinaire son calme imperturbable, l'auraient trouvé ce jour-là dix fois plus fier et plus impassible encore. Un jeune homme nerveux, employé au tribunal d'arrondissement, assis auprès de lui en wagon, fit son possible pour lui faire comprendre qu'il était du nombre des êtres animés ; il lui demanda du feu, lui adressa la parole, lui donna même un coup de pied : aucune de ces démonstrations ne réussit, et n'empêcha Wronsky de le regarder avec le même intérêt que la lanterne. Le jeune homme, déjà mal disposé pour son voisin, se prit à le haïr en le voyant ignorer aussi complètement son existence.

Wronsky ne regardait et n'entendait rien ; il lui semblait être devenu un héros, non qu'il crût avoir déjà touché le cœur d'Anna, mais parce que la puissance du sentiment qu'il éprouvait le rendait fier et heureux.

Qu'adviendrait-il de tout cela ? Il n'en savait rien et n'y songeait même pas, mais il sentait que toutes ses forces, dispersées jusqu'ici, tendraient toutes maintenant, avec une terrible énergie, vers un seul et même but. En quittant son wagon à la station de Bologoï pour prendre un verre de soda, il avait aperçu Anna et, du premier mot, lui avait presque involontairement exprimé ce qu'il éprouvait. Il en était content ; elle savait tout maintenant, elle y songeait. Rentré dans son wagon, il reprit un à un ses moindres souvenirs, et son imagination lui peignit la possibilité d'un avenir qui bouleversa son cœur.

Arrivé à Pétersbourg, et malgré cette nuit d'insomnie, Wronsky se sentit frais et dispos comme en sortant d'un bain froid. Il s'arrêta près de son wagon pour la voir passer. « Je verrai encore une fois son visage, sa démarche, pensait-il en souriant involontairement ; elle dira peut-être un mot, me jettera un regard, un sourire. » Mais ce fut le mari qu'il vit d'abord, poliment escorté à travers la foule par le chef de gare.

« Hélas oui ! le mari ! » Et Wronsky ne comprit qu'alors que le mari était une partie essentielle de l'existence d'Anna ; il n'ignorait pas qu'elle eût un mari, mais n'y avait jamais cru, jusqu'au moment où il aperçut sa tête, ses épaules et ses jambes en pantalon noir, et où il le vit s'approcher tranquillement d'Anna et lui prendre la main en homme qui en avait le droit.

Cette figure d'Alexis Alexandrovitch, avec sa fraîcheur de citadin, cet air sévère et sûr de lui-même, ce chapeau rond, ce dos légèrement voûté, — il fallait bien y croire ! Mais ce fut avec la sensation désagréable d'un homme mourant de soif, qui découvre une source d'eau pure et la trouve profanée par la présence d'un chien, d'un mouton, ou d'un porc. La démarche raide et empesée d'Alexis Alexandrovitch fut ce qui offusqua le plus Wronsky. Il ne reconnaissait à personne qu'à lui-même le droit d'aimer Anna. Lorsque celle-ci apparut, sa vue le ranima ; elle était restée la même, et son cœur en fut ému et touché. Il ordonna à son domestique allemand, qui venait d'accourir, d'emporter les bagages ; tandis qu'il s'approchait d'elle, il vit la rencontre des époux, et, avec la perspicacité de l'amour, saisit parfaitement la nuance de contrainte avec laquelle Anna accueillit son mari. « Non, elle ne l'aime pas et ne peut pas l'aimer », décréta-t-il en lui-même.

Au moment de la joindre, il remarqua avec joie qu'elle devinait son approche et, tout en le reconnaissant, s'adressait à son mari.

« Avez-vous bien passé la nuit ? dit-il lorsqu'il fut près d'elle, saluant, à la fois le mari et la femme pour donner à M. Karénine la possibilité de prendre sa part du salut et de le reconnaître, si bon lui semblait.

— Merci, très bien », répondit-elle.

Son visage était fatigué et n'avait pas son animation habituelle, mais quelque chose brilla dans son regard pour s'effacer aussitôt qu'elle aperçut Wronsky, et cela suffit à le rendre heureux. Elle leva les yeux sur son mari pour voir s'il connaissait le comte ; Alexis Alexandrovitch le regardait d'un air mécontent, semblant vaguement le reconnaître. L'assurance de Wronsky se heurta cette fois au calme glacial d'Alexis Alexandrovitch.

« Le comte Wronsky, dit Anna.

— Ah ! il me semble que nous nous connaissons, — dit Alexis Alexandrovitch avec indifférence en lui tendant la main. — Tu as voyagé, comme je vois, avec la mère en allant, avec le fils en revenant, — dit-il en donnant à chaque mot la même importance que si chacun d'eux eût été un cadeau d'un rouble. — Vous êtes à la fin d'un congé, sans doute ? » Et, sans attendre de réponse, il se tourna vers sa femme et lui dit sur le même ton ironique : « Hé bien ! a-t-on versé beaucoup de larmes à Moscou en se quittant ? »

Cette façon de parler exclusivement à sa femme montrait à Wronsky que Karénine désirait rester seul avec elle ; il compléta la leçon en touchant son chapeau et se détournant ; mais Wronsky s'adressa encore à Anna :

« J'espère avoir l'honneur de me présenter chez vous ? » lui dit-il.

Alexis Alexandrovitch lui jeta un de ses regards fatigués, et répondit froidement :

— Très heureux ; nous recevons le lundi. »

Là-dessus il quitta définitivement Wronsky, et, toujours en plaisantant, dit à sa femme :

« Quelle chance d'avoir trouvé une demi-heure de liberté pour pouvoir venir te chercher et te prouver ainsi ma tendresse…

— Tu soulignes vraiment trop ta tendresse pour que je l'apprécie », répondit Anna sur le même ton railleur, quoiqu'elle écoutât involontairement les pas de Wronsky derrière eux. « Qu'est-ce que cela me fait ? » pensa-t-elle. Puis elle interrogea son mari sur la façon dont Serge avait passé le temps en son absence.

« Mais très bien ! Mariette dit qu'il a été très gentil et, je suis fâché de le dire, ne t'a pas regrettée ; ce n'est pas comme ton mari. Merci encore, chère amie, d'être revenue un jour plus tôt. Notre cher Samovar va être dans la joie ! (il donnait ce surnom à la célèbre comtesse Lydie Ivanovna, à cause de son état perpétuel d'émotion et d'agitation). Elle t'a beaucoup demandée, et si j'ose te donner un conseil, ce serait celui d'aller la voir aujourd'hui. Tu sais que son cœur souffre toujours à propos de tout ; actuellement, outre ses soucis habituels, elle se préoccupe encore de la réconciliation des Oblonsky. »

La comtesse Lydie était l'amie de son mari, le centre d'un certain monde auquel appartenait Anna à cause de lui.

« Mais je lui ai écrit ?

— Elle tient à avoir des détails. Vas-y, chère amie, si tu ne te sens pas trop fatiguée. Condrat t'appellera ta voiture, et moi je vais, de mon côté, au conseil. Enfin je ne dînerai plus seul, continua Alexis Alexandrovitch, sans plaisanter cette fois. Tu ne saurais croire combien je suis habitué… »

Et, avec un sourire tout particulier, il lui serra longuement la main et la conduisit à sa voiture.

Partie I · Chapitre 32

Le premier visage qu'aperçut Anna en rentrant chez elle, fut celui de son fils ; il s'élança sur l'escalier malgré sa gouvernante, criant dans un transport de joie : « Maman, maman ! » et lui sauta au cou.

« Je vous disais bien que c'était maman ! cria-t-il à la gouvernante, je savais bien que c'était elle. »

Mais le fils, comme le père, causa à Anna une espèce de désillusion ; elle se l'imaginait mieux qu'il n'était en réalité, et cependant il était charmant, avec sa tête frisée, ses yeux bleus et ses belles petites jambes dans leurs bas bien tirés.

Anna éprouva un bien-être presque physique à le sentir près d'elle, à recevoir ses caresses, et un apaisement moral à regarder ces yeux d'une expression si tendre, si confiante, si candide. Elle écouta ses questions enfantines, tout en déballant les petits cadeaux envoyés par les enfants de Dolly, et lui raconta qu'il y avait à Moscou une petite fille, nommée Tania, qui savait déjà lire, et qui enseignait même à lire aux autres enfants.

« Suis-je moins gentil qu'elle ? demanda Serge.

— Pour moi, il n'y a rien de mieux au monde que toi.

— Je le sais bien », dit l'enfant en souriant.

Àpeine Anna eut-elle fini de déjeuner qu'on lui annonça la comtesse Lydie Ivanovna. La comtesse était une grande et forte femme, au teint jaune et maladif, avec de splendides yeux noirs et rêveurs. Anna l'aimait bien, mais ce jour-là ses défauts la frappèrent pour la première fois.

« Eh bien, mon amie, vous avez porté le rameau d'olivier ? demanda la comtesse en entrant.

— Oui, tout s'est arrangé, répondit Anna, mais ce n'était pas aussi grave que nous le pensions ; en général, ma belle-sœur est un peu trop prompte à prendre une détermination. »

Mais la comtesse Lydie, qui s'intéressait à tout ce qui ne la regardait pas, avait assez l'habitude de ne prêter aucune attention à ce qui, soi-disant, l'intéressait ; elle interrompit Anna.

« Oui, il y a bien des maux et des tristesses sur cette terre, et je me sens tout épuisée aujourd'hui !

— Qu'y a-t-il ? demanda Anna en souriant involontairement.

— Je commence à me lasser de lutter inutilement pour la vérité, et je me détraque complètement. L'œuvre de nos petites sœurs (il s'agissait d'une institution philanthropique et patriotiquement religieuse) marchait parfaitement, mais il n'y a rien à faire de ces messieurs ! — Et la comtesse Lydie prit un ton de résignation ironique. — Ils se sont emparés de cette idée pour la défigurer absolument, et la jugent maintenant misérablement, pauvrement ! Deux ou trois personnes, parmi lesquelles votre mari, comprennent seules

le sens de cette œuvre ; les autres ne font que la discréditer. Hier, Pravdine m'écrit… »

Et la comtesse raconta ce que contenait la lettre de Pravdine, un célèbre panslaviste vivant à l'étranger. Elle raconta ensuite les nombreux pièges tendus à l'œuvre de l'Union des Églises, s'étendit sur les désagréments qu'elle en éprouvait, et partit enfin à la hâte, parce qu'elle devait encore assister ce jour-là à une réunion du comité slave.

« Tout cela existait autrefois ; pourquoi ne l'ai-je pas remarqué plus tôt ? pensa Anna. Était-elle aujourd'hui plus nerveuse que d'habitude ? Au fond, tout cela est drôle ; voilà une femme qui n'a que la charité en vue, une chrétienne, et elle se fâche et lutte contre d'autres personnes, dont le but est également celui de la religion et de la charité. »

Après la comtesse Lydie vint une amie, femme d'un haut fonctionnaire, qui lui raconta les nouvelles de la ville. Alexis Alexandrovitch était à son ministère. Restée seule, Anna employa le temps qui précédait l'heure du dîner à assister à celui de son fils, car l'enfant mangeait seul, et à remettre de l'ordre dans ses affaires et dans sa correspondance arriérée.

Le trouble et le sentiment de honte dont elle avait tant souffert en route disparaissaient maintenant dans les conditions ordinaires de sa vie ; elle se retrouvait calme et irréprochable et s'étonnait de son état d'esprit de la veille. « Que s'était-il passé de si grave ? Wronsky avait dit une folie à laquelle il serait facile de ne donner aucune suite. Inutile d'en parler à Alexis Alexandrovitch, ce serait paraître y attacher de l'importance. » Et elle se souvint d'un petit épisode avec un jeune subordonné de son mari, qu'elle s'était cru obligée de raconter à celui-ci. Alexis Alexandrovitch lui dit alors

que toute femme du monde devait s'attendre à des incidents de ce genre, mais que sa confiance en elle était trop absolue pour qu'il se permît une jalousie humiliante et ne se fiât pas à son tact.

« Mieux vaut se taire, et d'ailleurs je n'ai, Dieu merci, rien à dire », pensa-t-elle.

Partie I · Chapitre 33

Alexis Alexandrovitch rentra de son ministère vers quatre heures, mais le temps lui manqua, ainsi que cela lui arrivait souvent, pour entrer chez sa femme. Il passa droit à son cabinet, afin de donner audience aux solliciteurs qui l'attendaient, et signer quelques papiers apportés par son chef de cabinet.

Vers l'heure du dîner arrivèrent les convives (les Karénine recevaient chaque jour quatre personnes à dîner) : une vieille cousine d'Alexis Alexandrovitch, un chef de division du ministère avec sa femme, et un jeune homme recommandé à Alexis Alexandrovitch pour affaire de service.

Anna vint au salon les recevoir. La grande pendule de bronze du temps de Pierre I sonnait à peine cinq heures, qu'Alexis Alexandrovitch, en habit et cravate blanche et avec deux décorations, sortait de son cabinet ; il était obligé d'aller dans le monde aussitôt après le dîner ; chacun de ses instants était compté, et, pour arriver à faire tenir dans sa journée toutes ses occupations, il lui fallait une régularité et une ponctualité rigoureuses ; « sans hâte et sans repos », telle était sa devise. Il entra, salua chacun, et se mit à table en souriant à sa femme.

« Enfin ma solitude a pris fin ! tu ne saurais croire combien il est gênant (il appuya sur le mot) de dîner seul ! »

Pendant le dîner, il interrogea sa femme sur Moscou et sur Stépane Arcadiévitch en particulier, avec un sourire moqueur, mais la conversation resta générale et roula principalement sur des questions de service et sur la société de Pétersbourg.

Le dîner fini, il passa une demi-heure avec ses hôtes, puis il sortit pour aller au conseil après avoir serré la main de sa femme. Anna avait reçu une invitation pour la soirée, de la princesse Betsy Tverskoï ; mais elle n'y alla pas, non plus qu'au théâtre, où elle avait sa loge ce jour-là ; elle resta chez elle parce que la couturière lui avait manqué de parole.

Ses convives partis, Anna s'occupa de sa toilette et fut contrariée d'apprendre que, sur trois robes données à refaire avant son voyage à Moscou, deux n'étaient pas prêtes et la troisième manquée. La couturière vint s'excuser, mais Anna, impatientée, la gronda si vivement qu'elle en fut ensuite toute honteuse. Pour se calmer, elle passa la soirée auprès de son fils, le coucha elle-même, le borda dans son petit lit, et ne le quitta qu'après l'avoir béni d'un signe de croix. Cette soirée la reposa, et, la conscience allégée d'un grand poids, elle attendit son mari au coin de sa cheminée en lisant son roman anglais. Cette scène du chemin de fer, qui lui avait paru si grave, ne fut plus à ses yeux qu'un incident insignifiant de la vie mondaine.

Àneuf heures et demie précises, un coup de sonnette retentit, et Alexis Alexandrovitch entra dans la chambre.

« C'est toi enfin ! » dit-elle en lui tendant la main.

Il baisa cette main et s'assit auprès de sa femme.

« Ton voyage a réussi, en somme ? demanda-t-il.

— Oui, parfaitement », et Anna se mit à raconter tous les détails de ce voyage ; son départ avec la vieille comtesse, son arrivée, l'accident du chemin de fer, la pitié que lui avait inspirée son frère d'abord, Dolly ensuite.

« Je n'admets pas qu'on puisse excuser un homme pareil, quoiqu'il soit ton frère », dit sévèrement Alexis Alexandrovitch.

Anna sourit. Elle savait qu'il tenait à prouver par cette sévérité que les relations de parenté elles-mêmes ne pouvaient influencer l'équité de ses jugements : c'était un trait de caractère qu'elle appréciait en lui.

« Je suis bien aise, continua-t-il, que tout se soit heureusement terminé et que tu aies pu revenir. Et que dit-on là-bas de la nouvelle mesure introduite au conseil par moi ? »

Anna n'en avait rien entendu dire et fut un peu confuse d'avoir oublié une chose aussi importante pour son mari.

« Ici, au contraire, elle a fait grand bruit », dit-il avec un sourire satisfait.

Elle sentit qu'Alexis Alexandrovitch avait des détails flatteurs pour lui à raconter, et l'amena par ses questions à lui dire les félicitations qu'il avait reçues.

« J'en ai été très, très content ; cela prouve qu'on commence enfin à se former, chez nous, des opinions raisonnables et sérieuses. »

Quand il eut pris son thé avec de la crème et du pain, Alexis Alexandrovitch se leva pour se rendre à son cabinet de travail.

« Tu n'as donc pas voulu sortir ce soir ? demanda-t-il à sa femme : tu te seras ennuyée ?

— Oh ! pas du tout, répondit-elle en se levant aussi pour l'accompagner.

— Que lis-tu maintenant ? demanda-t-elle.

— Je lis la Poésie des enfers, du duc de Lille, un livre très remarquable. »

Anna sourit, comme on sourit aux faiblesses de ceux qu'on aime, et, passant son bras sous celui de son mari, le suivit jusqu'à la porte de son cabinet. Elle savait que son habitude de lire le soir était devenue pour lui un besoin, et qu'il considérait comme un devoir de se tenir au courant de tout ce qui paraissait d'intéressant dans le monde littéraire, malgré les devoirs officiels qui absorbaient presque entièrement son temps. Elle savait également que, tout en s'intéressant spécialement aux ouvrages de politique, de philosophie et de religion, Alexis Alexandrovitch ne laissait passer aucun livre d'art ou de poésie de quelque valeur sans en prendre connaissance, et cela précisément parce que l'art et la poésie étaient contraires à sa nature. Et si en politique, en philosophie et en religion il arrivait à Alexis Alexandrovitch d'avoir des doutes sur certains points, et de chercher à les éclaircir, jamais il n'hésitait dans ses jugements en fait de poésie et d'art, surtout de musique. Il aimait à parler de Shakespeare, de Raphaël, de Beethoven, de la portée des nouvelles écoles de poètes et de musiciens : il classait ces écoles avec une rigoureuse logique, mais jamais il n'avait compris une note de musique.

« Eh bien, que Dieu te bénisse ; je te quitte pour écrire à Moscou, dit Anna à la porte du cabinet où étaient préparées, comme à

l'ordinaire, près du fauteuil de son mari, des bougies avec leurs abat-jour et une carafe d'eau.

— C'est cependant un homme bon, honnête, loyal et remarquable dans sa sphère », se dit Anna en rentrant dans sa chambre, comme si elle eût eu à le défendre contre quelque adversaire qui aurait prétendu qu'il était impossible de l'aimer.

« Mais pourquoi ses oreilles ressortent-elles tant ? il se sera fait couper les cheveux trop court. »

Àminuit précis, Anna écrivait encore à Dolly devant son petit bureau, lorsque les pas d'Alexis Alexandrovitch se firent entendre ; il était en pantoufles et en robe de chambre, bien lavé et peigné, avec un livre sous le bras. S'approchant de sa femme avant de passer dans la chambre à coucher, il lui dit en souriant :

« Il se fait tard.

— De quel droit l'a-t-il regardé ainsi ? » pensa en ce moment Anna en se rappelant le coup d'œil jeté par Wronsky sur Alexis Alexandrovitch.

Elle alla se déshabiller et passa dans sa chambre ; mais où était cette flamme qui animait sa physionomie à Moscou et dont s'éclaircissaient ses yeux et son sourire ? Elle était éteinte, ou tout au moins bien cachée.

Partie I · Chapitre 34

Wronsky, en quittant Pétersbourg, avait cédé son grand appartement de la Morskaïa à son ami Pétritzky, son meilleur camarade.

Pétritzky était un jeune lieutenant qui n'avait rien d'illustre : non seulement il n'était pas riche, mais il était endetté jusqu'au cou ; il rentrait ivre tous les soirs, passait une partie de son temps à la salle de police pour cause d'aventures, tantôt drôles et tantôt scandaleuses, et, malgré tout, savait se faire aimer de ses camarades et de ses chefs.

En rentrant chez lui, vers onze heures du matin, Wronsky vit à sa porte une voiture d'isvostchik bien connue ; de la porte à laquelle il sonna, on entendait le rire de plusieurs hommes et le gazouillement d'une voix de femme, puis la voix de Pétritzky, criant à son ordonnance : « Si c'est un de ces misérables, ne laisse pas entrer. »

Wronsky, sans se faire annoncer, passa dans la première pièce.

La baronne Shilton, l'amie de Pétritzky, en robe de satin lilas, son minois éveillé encadré de boucles blondes, faisait le café devant une table ronde, et, semblable à un petit canari, remplissait le salon de son jargon parisien. Pétritzky, en paletot, et le capitaine Kamerowsky, en grand uniforme, étaient assis près d'elle.

« Bravo, Wronsky ! cria Pétritzky en sautant de sa chaise avec bruit. Le maître lui-même ! Baronne, servez-lui du café de la cafetière neuve. Nous ne t'attendions pas. J'espère que tu es satisfait de l'ornement de ton salon, dit-il en désignant la baronne. Vous vous connaissez, je crois ?

— Comment, si nous nous connaissons ! répondit Wronsky en souriant gaiement et en serrant la main de la baronne : nous sommes de vieux amis.

— Vous rentrez de voyage ? dit la baronne, alors je me sauve. Je m'en vais tout de suite, si je gêne.

— Vous êtes chez vous partout où vous êtes, baronne, répondit Wronsky. Bonjour, Kamerowsky, dit-il en serrant froidement la main de celui-ci.

— Jamais vous ne sauriez dire une chose aussi aimable, dit la baronne en s'adressant à Pétritzky.

— Pourquoi donc ? Après dîner, j'en ferais bien autant.

— Après dîner, il n'y a plus de mérite. Eh bien, je vais vous préparer votre café pendant que vous irez faire votre toilette, dit la baronne en se rasseyant et en tournant avec empressement le robinet de la nouvelle cafetière. — Pierre, donnez-moi du café, dit-elle en s'adressant à Pétritzky, qu'elle nommait Pierre à cause de son nom de famille, sans dissimuler sa liaison avec lui. J'en rajouterai.

— Vous le gâterez.

— Non, je ne le gâterai pas. Et votre femme ? dit tout à coup la baronne en interrompant la conversation de Wronsky avec ses camarades… Ici nous vous avons marié. L'avez-vous amenée ?

— Non, baronne ; je suis né dans la bohème et j'y mourrai.

— Tant mieux, tant mieux ; donnez-moi la main. »

Et, sans le laisser partir, la baronne se mit à lui développer ses derniers plans d'existence, et à lui demander conseil, avec force plaisanteries.

« Il ne veut toujours pas m'autoriser au divorce ! Que dois-je faire ? (Il, c'était le mari.) Je compte lui intenter un procès. Qu'en pensez-vous ? Kamerowsky, surveillez donc le café, il déborde : vous voyez bien que je parle affaires ! Je compte donc lui intenter un procès pour avoir ma fortune. Comprenez-vous cette sottise ?

Sous prétexte que je lui suis infidèle, il veut profiter de mon bien ! »

Wronsky s'amusait de ce bavardage, approuvait la baronne, lui donnait en riant des conseils, et reprenait le ton habituel de ses rapports avec cette catégorie de femmes.

Selon les idées de ce monde pétersbourgeois, l'humanité se divise en deux classes bien distinctes : la première, composée des gens insipides, sots, et surtout ridicules, qui s'imaginent qu'un mari doit vivre seulement avec la femme qu'il a épousée, que les jeunes filles doivent être pures, les femmes chastes, les hommes courageux, tempérants et fermes ; qu'il faut élever ses enfants, gagner sa vie, payer ses dettes et autres niaiseries de ce genre. Ce sont les démodés et les ennuyeux. Quant à la seconde celle à laquelle ils se vantaient d'appartenir, il fallait pour en faire partie être avant tout élégant, généreux, hardi, amusant, s'abandonner sans vergogne à toutes ses passions et se moquer du reste.

Wronsky, encore sous l'impression de l'atmosphère si différente de Moscou, fut quelque peu étourdi de retrouver son ancienne vie, mais il y rentra bien vite, comme on rentre dans ses vieilles pantoufles.

Le fameux café ne fut jamais servi, il déborda de la cafetière sur un tapis de prix, tacha la robe de la baronne, mais atteignit son véritable but, qui était de donner lieu à beaucoup de rires et de plaisanteries.

« Eh bien, maintenant je pars, car si je restais encore, vous ne feriez jamais votre toilette, et j'aurais sur la conscience le pire des crimes que puisse commettre un homme bien élevé, celui de ne pas se laver. Alors vous me conseillez de lui mettre le couteau sur la gorge ?

— Certainement, et de façon à approcher votre petite main de ses lèvres ; il la baisera, et tout se terminera à la satisfaction générale, répondit Wronsky.

— À ce soir, au Théâtre français ! » Et la petite baronne, suivie de sa robe dont la traîne faisait frou-frou derrière elle, disparut.

Kamerowsky se leva également, et Wronsky, sans attendre son départ, lui tendit la main et passa dans le cabinet de toilette.

Pendant qu'il se lavait, Pétritzky lui esquissa en quelques traits l'état de sa situation. Pas d'argent, un père qui déclarait n'en plus vouloir donner et ne plus payer aucune dette. Un tailleur déterminé à l'arrêter et un second tailleur tout aussi déterminé. Un colonel résolu, si ce scandale continuait, à lui faire quitter le régiment. La baronne, ennuyeuse comme un radis amer, surtout à cause de ses continuelles offres d'argent, et une autre femme, une beauté style oriental sévère, « genre Rébecca », qu'il faudrait qu'il lui montrât. Une affaire avec Berkashef, lequel voulait envoyer des témoins, mais n'en ferait certainement rien ; au demeurant, tout allait bien, et le plus drôlement du monde. Là-dessus Pétritzky entama le récit des nouvelles du jour, sans laisser à son ami le temps de rien approfondir. Ces bavardages, cet appartement où il habitait depuis trois ans, tout cet entourage contribuait à faire rentrer Wronsky dans les mœurs insouciantes de sa vie de Pétersbourg ; il éprouva même un certain bien-être à s'y retrouver.

« Est-ce possible ? s'écria-t-il en lâchant la pédale de son lavabo qui arrosait d'un jet d'eau sa tête et son large cou. Est-ce possible ? — Il venait d'apprendre que Laure avait quitté Fertinghof pour Miléef. — Et il est toujours aussi bête et aussi content de lui ? Et Bousoulkof ?

— Ah ! Bousoulkof ! c'est toute une histoire ! dit Pétritzky. Tu connais sa passion pour les bals ? Il n'en manque pas un à la cour. Dernièrement, il y va avec un des nouveaux casques. As-tu vu les nouveaux casques ? Ils sont très bien, très légers. Il est donc là en tenue. — Non, mais écoute l'histoire…

— J'écoute, j'écoute, répondit Wronsky en se frottant le visage avec un essuie-main.

— Une grande duchesse vient à passer au bras d'un ambassadeur étranger et, pour son malheur, la conversation tombe sur les nouveaux casques. La grande duchesse aperçoit notre ami, debout, casque en tête (et Pétritzky se posait comme Bousoulkof en grande tenue), et le prie de vouloir bien montrer son casque. Il ne bouge pas. Qu'est-ce que cela signifie ? Les camarades lui font des signes, des grimaces. — « Mais donne donc !… » Rien, il ne bouge pas plus que s'il était mort. Tu peux imaginer cette scène. Enfin, on veut lui prendre le casque, mais il se débat, l'ôte et le tend lui-même à la duchesse. « Voilà le nouveau modèle », dit celle-ci en retournant le casque. Et qu'est-ce qui en sort ? Patatras, des poires, des bonbons, deux livres de bonbons ! C'étaient ses provisions, au pauvre garçon ! »

Wronsky riait aux larmes, et longtemps après, en parlant de tout autre chose, il riait encore en songeant à ce malheureux casque, d'un bon rire jeune qui découvrait ses dents blanches et régulières.

Une fois instruit des nouvelles du jour, Wronsky passa son uniforme avec l'aide de son valet de chambre, et alla se présenter à la Place ; il voulait ensuite entrer chez son frère, chez Betzy, et faire une tournée de visites afin de pouvoir paraître dans le monde fréquenté par les Karénine. Ainsi que cela se pratique toujours à Pé-

tersbourg, il quitta son logis avec l'intention de n'y rentrer que fort avant dans la nuit.

Partie II · Chapitre 1

Vers la fin de l'hiver, les Cherbatzky eurent une consultation de médecins au sujet de la santé de Kitty ; elle était malade, et l'approche du printemps ne faisait qu'empirer son mal. Le médecin de la maison lui avait ordonné de l'huile de foie de morue, puis du fer, et enfin du nitrate d'argent ; mais aucun de ces remèdes n'ayant été efficace, il avait conseillé un voyage à l'étranger.

C'est alors qu'on résolut de consulter une célébrité médicale. Cette célébrité, un homme jeune encore, et fort bien de sa personne, exigea un examen approfondi de la malade ; il insista avec une certaine complaisance sur ce fait, que la pudeur des jeunes filles n'était qu'un reste de barbarie, et que rien n'était plus naturel que d'ausculter une jeune fille à demi vêtue. Comme il le faisait tous les jours et n'y attachait aucune importance, la pudeur des jeunes filles, ce reste de barbarie, lui semblait presque une injure personnelle.

Il fallut bien se résigner, car, quoique tous les médecins fissent partie de la même école, étudiassent les mêmes livres, eussent par conséquent une seule et même science, on avait, pour une raison quelconque, décidé autour de la princesse que la célébrité médicale en question possédait la science spéciale qui devait sauver Kitty. Après un examen approfondi, une auscultation sérieuse de la pauvre malade confuse et éperdue, le célèbre médecin se lava les mains avec soin, et retourna au salon auprès du prince. Celui-ci l'écouta en toussotant, d'un air sombre. En homme qui n'avait ja-

mais été malade, il ne croyait pas à la médecine, et en homme de sens il s'irritait d'autant plus de toute cette comédie qu'il était peut-être le seul à bien comprendre la cause du mal de sa fille. « En voilà un qui revient bredouille », se dit-il en exprimant par ce terme de chasseur son opinion sur le diagnostic du célèbre docteur. Celui-ci de son côté, condescendant avec peine à s'adresser à l'intelligence médiocre de ce vieux gentillâtre, dissimula mal son dédain. À peine lui semblait-il nécessaire de parler à ce pauvre homme la tête de la maison étant la princesse. C'est devant elle qu'il se préparait à répandre ses flots d'éloquence ; elle entra à ce moment avec le médecin de la maison, et le vieux prince s'éloigna pour ne pas trop montrer ce qu'il pensait de tout cela. La princesse, troublée, ne savait plus que faire ; elle se sentait bien coupable à l'égard de Kitty.

« Eh bien, docteur, décidez de notre sort : dites-moi tout. — Y a-t-il encore de l'espoir ? voulait-elle dire, mais ses lèvres tremblèrent, et elle s'arrêta.

— Je serai à vos ordres, princesse, après avoir conféré avec mon collègue. Nous aurons alors l'honneur de vous donner notre avis.

— Faut-il vous laisser seuls ?

— Comme vous le désirerez. »

La princesse soupira et sortit.

Le médecin de la famille émit timidement son opinion sur un commencement de disposition tuberculeuse, car, etc., etc. Le célèbre docteur l'écouta et, au milieu de son discours, tira de son gousset sa grosse montre d'or.

« Oui, dit-il, mais… »

Son confrère s'arrêta respectueusement.

« Vous savez qu'il n'est guère possible de préciser le début du développement tuberculeux ; avant l'apparition des cavernes il n'y a rien de positif. Dans le cas actuel, on ne peut que redouter ce mal, en présence de symptômes tels que mauvaise alimentation, nervosité et autres. La question se pose donc ainsi : Qu'y a-t-il à faire, étant donné qu'on a des raisons de craindre un développement tuberculeux, pour entretenir une bonne alimentation ?

— Mais vous savez bien qu'il se cache ici quelque cause morale, se permit de dire le médecin de la maison avec un fin sourire.

— Cela va de soi, répondit le célèbre docteur en regardant encore sa montre… Mille excuses, savez-vous si le pont sur la Yaousa est rétabli, ou s'il faut encore faire le détour ? demanda-t-il.

— Il est rétabli.

— Dans ce cas, il me reste encore vingt minutes. — Nous disions donc que la question se pose ainsi : régulariser l'alimentation et fortifier les nerfs, l'un ne va pas sans l'autre ; et il faut agir sur les deux moitiés du cercle.

— Mais le voyage à l'étranger ?

— Je suis ennemi de ces voyages à l'étranger. — Veuillez suivre mon raisonnement : si le développement tuberculeux commence, ce que nous ne pouvons pas savoir, à quoi sert un voyage ? L'essentiel est de trouver un moyen d'entretenir une bonne alimentation. » Et il développa son plan d'une cure d'eaux de Soden, cure dont le mérite principal, à ses yeux, était évidemment d'être absolument inoffensive.

Le médecin de la maison écoutait avec attention et respect.

« Mais en faveur d'un voyage à l'étranger je ferai valoir le changement d'habitudes, l'éloignement de conditions propres à rappeler de fâcheux souvenirs. Et enfin la mère le désire, ajouta-t-il.

— Dans ce cas, qu'elles partent, pourvu toutefois que ces charlatans allemands n'aillent pas aggraver le mal ; il faut qu'elles suivent strictement nos prescriptions. Mon Dieu, oui ! elles n'ont qu'à partir. »

Il regarda encore sa montre.

« Il est temps que je vous quitte. » Et il se dirigea vers la porte.

Le célèbre docteur déclara à la princesse (probablement par un sentiment de convenance) qu'il désirait voir la malade encore une fois.

« Comment ! recommencer l'examen ? s'écria avec terreur la princesse.

— Oh non ! rien que quelques détails, princesse.

— Alors entrez, je vous prie. »

Et la mère introduisit le docteur dans le petit salon de Kitty. La pauvre enfant, très amaigrie, rouge et les yeux brillants d'émotion, après la confusion que lui avait causée la visite du médecin, était debout au milieu de la chambre. Quand elle les vit entrer, ses yeux se remplirent de larmes, et elle rougit encore plus. Sa maladie et les traitements qu'on lui imposait lui paraissaient de ridicules sottises ! Que signifiaient ces traitements ? N'était-ce pas ramasser les fragments d'un vase brisé pour chercher à les rejoindre ? Son cœur pouvait-il être rendu à la santé par des pilules et des poudres ? Mais elle n'osait contrarier sa mère, d'autant plus que celle-ci se sentait si coupable.

« Veuillez vous asseoir, princesse », lui dit le docteur.

Il s'assit en face d'elle, lui prit le pouls, et recommença avec un sourire une série d'ennuyeuses questions. Elle lui répondit d'abord, puis enfin, impatientée, se leva :

« Excusez-moi, docteur, en vérité tout cela ne mène à rien : voilà la troisième fois que vous me faites la même question. »

Le médecin ne s'offensa pas.

« C'est une irritabilité maladive, fit-il remarquer à la princesse lorsque Kitty fut sortie. Au reste, j'avais fini. »

Et le docteur expliqua l'état de la jeune fille à sa mère, comme à une personne exceptionnellement intelligente, en lui donnant, pour conclure, les recommandations les plus précises sur la façon de boire ces eaux dont le mérite à ses yeux était d'être inutiles. Sur la question : fallait-il voyager, le docteur réfléchit profondément, et le résultat de ses réflexions fut qu'on pouvait voyager, à condition de ne pas se fier aux charlatans et de ne pas suivre d'autres prescriptions que les siennes.

Le docteur parti, on se trouva soulagé comme s'il fût arrivé quelque chose d'heureux. La mère revint auprès de sa fille toute remontée, et Kitty prit également un air rasséréné. Il lui arrivait souvent maintenant de dissimuler ce qu'elle ressentait.

« Vraiment, maman, je me porte bien. Mais, si vous le désirez, partons », dit-elle, et, pour tâcher de prouver l'intérêt qu'elle prenait au voyage, elle parla de leurs préparatifs de départ.

Partie II · Chapitre 2

Dolly savait que la consultation devait avoir lieu ce jour-là, et, quoiqu'elle fût à peine remise de ses couches (elle avait eu une petite fille à la fin de l'hiver), bien qu'elle eût un enfant souffrant, elle avait quitté nourrisson et malade pour connaître le sort de Kitty.

« Eh bien ? dit-elle en entrant sans ôter son chapeau. Vous êtes gaies ? donc tout va bien. »

On essaya de lui raconter ce qu'avait dit le médecin, mais, quoiqu'il en eût dit fort long, avec de très belles phrases, personne ne sut au juste résumer ses discours. Le point intéressant était la décision prise au sujet du voyage.

Dolly soupira involontairement. Elle allait perdre sa sœur, sa meilleure amie. Et la vie était pour elle si peu gaie ! Ses rapports avec son mari lui semblaient de plus en plus humiliants ; le raccommodement opéré par Anna n'avait pas tenu, et l'union de la famille se heurtait aux mêmes écueils. Stépane Arcadiévitch ne restait guère chez lui et n'y laissait que peu d'argent. Le soupçon de son infidélité tourmentait toujours Dolly, mais, se rappelant avec horreur les souffrances causées par la jalousie, et cherchant avant tout à ne pas s'interdire la vie de famille, elle préférait se laisser tromper, tout en méprisant son mari, et en se méprisant elle-même à cause de cette faiblesse.

Les soucis d'une nombreuse famille lui imposaient d'ailleurs une charge si lourde !

« Comment vont les enfants ? demanda la princesse.

— Ah ! maman, nous avons bien des misères ! Lili est au lit, et je crains qu'elle n'ait la scarlatine. Je suis sortie aujourd'hui pour sa-

voir où vous en étiez, car j'ai peur de ne plus pouvoir sortir ensuite. »

Le vieux prince entra à ce moment, offrit sa joue aux baisers de Dolly, causa un peu avec elle, puis, s'adressant à sa femme :

« Qu'avez-vous décidé ? Partez-vous ? Et que ferez-vous de moi ?

— Je crois, Alexandre, que tu feras mieux de rester.

— Comme vous voudrez.

— Pourquoi papa ne viendrait-il pas avec nous, maman ? dit Kitty : ce serait plus gai pour lui et pour nous. »

Le vieux prince alla caresser de la main les cheveux de Kitty ; elle leva la tête, et sourit avec effort en le regardant ; il lui semblait toujours que son père seul, quoiqu'il ne dît pas grand'chose, la comprenait. Elle était la plus jeune, par conséquent la favorite du vieux prince, et son affection le rendait clairvoyant, croyait-elle. Quand son regard rencontra celui de son père, qui la considérait attentivement, il lui sembla qu'il lisait dans son âme, et y voyait tout ce qui s'y passait de mauvais. Elle rougit, se pencha vers lui, attendant un baiser, mais il se contenta de lui tirer un peu les cheveux, et de dire :

« Ces bêtes de chignons ! on n'arrive pas jusqu'à sa fille. Ce sont les cheveux de quelque bonne femme défunte qu'on caresse. Eh bien, Dolinka, que fait ton atout ?

— Rien, papa, dit Dolly en comprenant qu'il s'agissait de son mari : il est toujours en route. Je le vois à peine, — ne peut-elle s'empêcher d'ajouter avec un sourire ironique.

— Il n'est pas encore allé vendre son bois à la campagne ?

— Non, il en a toujours l'intention.

— Vraiment, dit le prince ; alors il faudra lui donner l'exemple. Et toi, Kitty, ajouta-t-il en s'adressant à sa plus jeune fille, sais-tu ce qu'il faut que tu fasses ? Il faut qu'un beau matin, en te réveillant, tu te dises : « Mais je suis gaie et bien portante, pourquoi ne reprendrais-je pas mes promenades matinales avec papa, par une bonne petite gelée ? Hein ? »

Àces mots si simples, Kitty se troubla comme si elle eût été convaincue d'un crime. « Oui, il sait tout, il comprend tout, et ces mots signifient que, quelle que soit mon humiliation, je dois la surmonter. » Elle n'eut pas la force de répondre, fondit en larmes et quitta la chambre.

« Voilà bien un tour de ta façon ! dit la princesse en s'emportant contre son mari ; tu as toujours… » Et elle entama un discours plein de reproches.

Le prince prit tranquillement d'abord les réprimandes de sa femme, puis son visage se rembrunit.

« Elle fait tant de peine, la pauvrette ; tu ne comprends donc pas qu'elle souffre de la moindre allusion à la cause de son chagrin ? Ah ! comme on peut se tromper en jugeant le monde ! — dit la princesse. Et au changement d'inflexion de sa voix, Dolly et le prince comprirent qu'elle parlait de Wronsky. — Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas de lois pour punir des procédés aussi vils, aussi peu nobles. »

Le prince se leva de son fauteuil d'un air sombre, et se dirigea vers la porte, comme s'il eût voulu se sauver, mais il s'arrêta sur le seuil et s'écria :

« Des lois, il y en a, ma petite mère, et puisque tu me forces à m'expliquer, je te ferai remarquer que la véritable coupable dans toute cette affaire, c'est toi, toi seule. Il y a des lois contre ces galantins et il y en aura toujours ; tout vieux que je suis, j'aurais su châtier celui-là si vous n'aviez été la première à l'attirer chez nous. Et maintenant, guérissez-la, montrez-la à tous vos charlatans ! »

Le prince en aurait dit long si la princesse, comme elle faisait toujours dans les questions graves, ne s'était aussitôt soumise et humiliée.

« Alexandre, Alexandre ! » murmura-t-elle tout en larmes en s'approchant de lui.

Le prince se tut quand il la vit pleurer. « Oui, oui, je sais que, pour toi aussi, c'est dur ! Assez, assez, ne pleure pas. Le mal n'est pas grand. Dieu est miséricordieux. Merci », ajouta-t-il, ne sachant plus trop ce qu'il disait dans son émotion ; et, sentant sur sa main le baiser mouillé de larmes de la princesse, il quitta la chambre.

Dolly, avec son instinct maternel, avait voulu suivre Kitty dans sa chambre, sentant bien qu'il fallait auprès d'elle une main de femme ; puis, en entendant les reproches de sa mère et les paroles courroucées de son père, elle avait cherché à intervenir autant que le lui permettait son respect filial. Quand le prince fut sorti :

« J'ai toujours voulu vous dire, maman, je ne sais si vous le savez, que Levine avait eu l'intention de demander Kitty lorsqu'il est venu ici la dernière fois ? Il l'a dit à Stiva.

— Eh bien ? Je ne comprends pas…

— Peut-être Kitty l'a-t-elle refusé ? Elle ne vous l'a pas dit ?

— Non, elle ne m'a parlé ni de l'un ni de l'autre : elle est trop fière ; mais je sais que tout cela vient de ce…

— Mais, songez donc, si elle avait refusé Levine ! je sais qu'elle ne l'aurait jamais fait sans l'autre, et si ensuite elle a été si abominablement trompée ? »

La princesse se sentait trop coupable pour ne pas prendre le parti de se fâcher.

« Je n'y comprends plus rien ! Chacun veut maintenant en faire à sa tête, on ne dit plus rien à sa mère, et ensuite…

— Maman, je vais la trouver.

— Vas-y, je ne t'en empêche pas », répondit la mère.

Partie II · Chapitre 3

En entrant dans le petit boudoir de Kitty, tout tendu de rose, avec ses bibelots de vieux saxe, Dolly se souvint du plaisir qu'elles avaient eu toutes les deux à décorer cette chambre l'année précédente ; combien alors elles étaient gaies et heureuses ! Elle eut froid au cœur en regardant maintenant sa sœur immobile, assise sur une petite chaise basse près de la porte, les yeux fixés sur un coin du tapis. Kitty vit entrer Dolly, et l'expression froide et sévère de son visage disparut.

« Je crains fort, une fois revenue chez moi, de ne plus pouvoir quitter la maison, dit Dolly en s'asseyant près d'elle : c'est pourquoi j'ai voulu causer un peu avec toi.

— De quoi ? demanda vivement Kitty en levant la tête.

— De quoi, si ce n'est de ton chagrin ?

— Je n'ai pas de chagrin.

— Laisse donc, Kitty. T'imagines-tu vraiment que je ne sache rien ? Je sais tout, et si tu veux m'en croire, tout cela est peu de chose ; qui de nous n'a passé par là ? »

Kitty se taisait, son visage reprenait une expression sévère.

« Il ne vaut pas le chagrin qu'il te cause, continua Daria Alexandrovna en allant droit au but.

— Parce qu'il m'a dédaignée, murmura Kitty d'une voix tremblante. Je t'en supplie, ne parlons pas de ce sujet.

— Qui t'a dit cela ? Je suis persuadée qu'il était amoureux de toi, qu'il l'est encore, mais…

— Rien ne m'exaspère comme ces condoléances », s'écria Kitty en s'emportant tout à coup. Elle se détourna en rougissant sur sa chaise, et de ses doigts agités elle tourmenta la boucle de sa ceinture.

Dolly connaissait ce geste habituel à sa sœur quand elle avait du chagrin. Elle la savait capable de dire des choses dures et désagréables dans un moment de vivacité, et cherchait à la calmer : mais il était déjà trop tard.

« Que veux-tu me faire comprendre ? continua vivement Kitty : que je me suis éprise d'un homme qui ne veut pas de moi, et que je meurs d'amour pour lui ? Et c'est ma sœur qui me dit cela, une sœur qui croit me montrer sa sympathie ! Je repousse cette pitié hypocrite !

— Kitty, tu es injuste.

— Pourquoi me tourmentes-tu ?

— Je n'en ai pas l'intention, je te vois triste. »

Kitty, dans son emportement, n'entendait rien.

« Je n'ai ni à m'affliger, ni à me consoler. Je suis trop fière pour aimer un homme qui ne m'aime pas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire… Écoute, dis-moi la vérité, ajouta Daria Alexandrovna en lui prenant la main : dis-moi si Levine t'a parlé ? »

Au nom de Levine, Kitty perdit tout empire sur elle-même ; elle sauta sur sa chaise, jeta par terre la boucle de sa ceinture qu'elle avait arrachée, et avec des gestes précipités s'écria : « À propos de quoi viens-tu me parler de Levine ? Je ne sais vraiment pas pourquoi on se plaît à me torturer ! J'ai déjà dit et je répète que je suis fière et incapable de faire jamais, "jamais", ce que tu as fait : revenir à un homme qui m'aurait trahie. Tu te résignes à cela, mais moi je ne le pourrais pas. »

En disant ces paroles, elle regarda sa sœur : Dolly baissait tristement la tête sans répondre ; mais Kitty, au lieu de quitter la chambre comme elle en avait eu l'intention, s'assit près de la porte, et cacha son visage dans son mouchoir.

Le silence se prolongea pendant quelques minutes. Dolly pensait à ses chagrins ; son humiliation, qu'elle ne sentait que trop, lui paraissait plus cruelle, rappelée ainsi par sa sœur. Jamais elle ne l'aurait crue capable d'être si dure ! Mais tout à coup elle entendit le frôlement d'une robe, un sanglot à peine contenu, et deux bras entourèrent son cou : Kitty était à genoux devant elle.

« Dolinka, je suis si malheureuse, pardonne-moi », murmura-t-elle ; et son joli visage couvert de larmes se cacha dans les jupes de Dolly.

Il fallait peut-être ces larmes pour ramener les deux sœurs à une entente complète ; pourtant, après avoir bien pleuré, elles ne revinrent pas au sujet qui les intéressait l'une et l'autre ; Kitty se savait pardonnée, mais elle savait aussi que les paroles cruelles qui lui étaient échappées sur l'abaissement de Dolly restaient sur le cœur de sa pauvre sœur. Dolly comprit de son côté qu'elle avait deviné juste, que le point douloureux pour Kitty était d'avoir refusé Levine pour se voir trompée par Wronsky, et que sa sœur se trouvait bien près d'aimer le premier et de haïr l'autre. Kitty ne parla que de l'état général de son âme.

« Je n'ai pas de chagrin, dit-elle un peu calmée, mais tu ne peux t'imaginer combien tout me paraît vilain, répugnant, grossier, moi en première ligne. Tu ne saurais croire les mauvaises pensées qui me viennent à l'esprit !

— Quelles mauvaises pensées peux-tu bien avoir ? demanda Dolly en souriant.

— Les plus mauvaises, les plus laides. Je ne puis te les décrire. Ce n'est pas de la tristesse, ni de l'ennui. C'est bien pis. On dirait que tout ce qu'il y a de bon en moi a disparu, le mal seul est resté. Comment t'expliquer cela ? Papa m'a parlé tout à l'heure : j'ai cru comprendre que le fond de sa pensée est qu'il me faut un mari. Maman me mène au bal : il me semble que c'est dans le but de se débarrasser de moi, de me marier au plus vite. Je sais que ce n'est pas vrai, et ne puis chasser ces idées. Les soi-disant jeunes gens à marier me sont intolérables : j'ai toujours l'impression qu'ils prennent ma mesure. Autrefois c'était un plaisir pour moi d'aller dans le

monde, cela m'amusait, j'aimais la toilette : maintenant il me semble que c'est inconvenant, et je me sens mal à l'aise. Que veux-tu que je te dise ? Le docteur… eh bien… »

Kitty s'arrêta ; elle voulait dire que, depuis qu'elle se sentait ainsi transformée, elle ne pouvait plus voir Stépane Arcadiévitch sans que les conjectures les plus bizarres se présentassent à son esprit.

« Eh bien oui, tout prend à mes yeux l'aspect le plus repoussant, continua-t-elle ; c'est une maladie, — peut-être cela passera-t-il. Je ne me trouve à l'aise que chez toi, avec les enfants.

— Quel dommage que tu ne puisses y venir maintenant !

— J'irai tout de même, j'ai eu la scarlatine et je déciderai maman. »

Kitty insista si vivement, qu'on lui permit d'aller chez sa sœur ; pendant tout le cours de la maladie, car la scarlatine se déclara effectivement, elle aida Dolly à soigner ses enfants. Ceux-ci entrèrent bientôt en convalescence sans fâcheux accidents, mais la santé de Kitty ne s'améliorait pas. Les Cherbatzky quittèrent Moscou pendant le carême et se rendirent à l'étranger.

Partie II · Chapitre 4

La haute société de Pétersbourg est restreinte ; chacun s'y connaît plus ou moins et s'y fait des visites, mais elle a des subdivisions.

Anna Arcadievna Karénine comptait des relations d'amitié dans trois cercles différents, faisant tous trois partie du grand monde. L'un était le cercle officiel auquel appartenait son mari, composé

de ses collègues et de ses subordonnés, liés ou divisés entre eux par les relations sociales les plus variées et souvent les plus capricieuses.

Anna avait peine à comprendre le sentiment de respect presque religieux qu'elle éprouva au début pour tous ces personnages. Actuellement elle les connaissait, comme on se connaît dans une ville de province, avec leurs faiblesses et leurs manies ; elle savait où le bât les blessait, quelles étaient leurs relations entre eux et avec le centre commun, à qui chacun d'eux se rattachait. Mais cette coterie officielle, à laquelle la liaient les intérêts de son mari, ne lui plut jamais, et elle fit de son mieux pour l'éviter, en dépit des insinuations de la comtesse Lydie. Le second cercle auquel tenait Anna était celui qui avait contribué à la carrière d'Alexis Alexandrovitch. La comtesse Lydie Ivanovna en était le pivot ; il se composait de femmes âgées, laides, charitables et dévotes, et d'hommes intelligents, instruits et ambitieux. Quelqu'un l'avait surnommé « la conscience de la société de Pétersbourg ». Karénine appréciait fort cette coterie, et Anna, dont le caractère souple s'assimilait facilement à son entourage, s'y était fait des amis. Après son retour de Moscou, ce milieu lui devint insupportable : il lui sembla qu'elle-même, aussi bien que les autres, y manquait de naturel, et elle vit la comtesse Lydie aussi rarement que possible.

Enfin Anna avait encore des relations d'amitié avec le grand monde par excellence, ce monde de bals, de dîners, de toilettes brillantes, qui tient d'une main à la cour, pour ne pas tomber tout à fait dans le demi-monde qu'il s'imagine mépriser, mais dont les goûts se rapprochent des siens au point d'être identiques. Le lien qui rattachait Anna à cette société était la princesse Betsy Tverskoï, femme d'un de ses cousins, riche de cent vingt mille roubles de revenu et qui s'était éprise d'Anna dès que celle-ci avait paru à Pé-

tersbourg ; elle l'attirait beaucoup et la plaisantait sur la société qu'elle voyait chez la comtesse Lydie.

« Quand je serai vieille et laide, je ferai de même, disait Betsy, mais une jeune et jolie femme comme vous n'a pas sa place dans cet asile de vieillards. »

Anna avait commencé par éviter autant que possible la société de la princesse Tverskoï, la façon de vivre dans ces hautes sphères exigeant des dépenses au-delà de ses moyens ; mais tout changea après son retour de Moscou. Elle négligea ses amis raisonnables et n'alla plus que dans le grand monde. C'est là qu'elle éprouva la joie troublante de rencontrer Wronsky ; ils se voyaient surtout chez Betsy, née Wronsky et cousine germaine d'Alexis ; celui-ci d'ailleurs se trouvait partout où il pouvait entrevoir Anna et lui parler de son amour. Elle ne faisait aucune avance, mais son cœur, en l'apercevant, débordait du même sentiment de plénitude qui l'avait saisie la première fois près du wagon ; cette joie, elle le sentait, se trahissait dans ses yeux, dans son sourire, mais elle n'avait pas la force de la dissimuler.

Anna crut sincèrement d'abord être mécontente de l'espèce de persécution que Wronsky se permettait à son égard ; mais, un soir qu'elle vint dans une maison où elle pensait le rencontrer, et qu'il n'y parut pas, elle comprit clairement, à la douleur qui s'empara de son cœur, combien ses illusions étaient vaines et combien cette obsession, loin de lui déplaire, formait l'intérêt dominant de sa vie.

Une cantatrice célèbre chantait pour la seconde fois, et toute la société de Pétersbourg était à l'Opéra ; Wronsky y aperçut sa cousine et, sans attendre l'entr'acte, quitta le fauteuil qu'il occupait pour monter à sa loge.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner ? — lui demanda-t-elle ; puis elle ajouta à demi voix en souriant, et de façon à n'être entendue que de lui : — J'admire la seconde vue des amoureux, elle n'était pas là, mais revenez après l'Opéra. »

Wronsky la regarda comme pour l'interroger, et Betsy lui répondit d'un petit signe de tête ; avec un sourire de remerciement, il s'assit près d'elle.

« Et toutes vos plaisanteries d'autrefois, que sont-elles devenues ? — continua la princesse qui suivait, non sans un plaisir tout particulier, les progrès de cette passion. — Vous êtes pris, mon cher !

— C'est tout ce que je demande, répondit Wronsky en souriant de bonne humeur. Si je me plains, c'est de ne pas l'être assez, car, à dire vrai, je commence à perdre tout espoir.

— Quel espoir pouvez-vous bien avoir ? dit Betsy en prenant le parti de son amie : entendons-nous… — Mais ses yeux éveillés disaient assez qu'elle comprenait tout aussi bien que lui en quoi consistait cet espoir.

— Aucun, répondit Wronsky en riant et en découvrant ses dents blanches et bien rangées. Pardon, continua-t-il, prenant la lorgnette des mains de sa cousine pour examiner par-dessus son épaule une des loges du rang opposé. Je crains de devenir ridicule. »

Il savait fort bien qu'aux yeux de Betsy, comme à ceux des gens de son monde, il ne courait aucun risque de ce genre ; il savait parfaitement que, si un homme pouvait leur paraître tel en aimant sans espoir une jeune fille ou une femme non mariée, il ne l'était jamais en aimant une femme mariée et en risquant tout pour la sé-

duire. Ce rôle-là était grand, intéressant, et c'est pourquoi Wronsky, en quittant sa lorgnette, regarda sa cousine avec un sourire qui se jouait sous sa moustache.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner ? lui dit-elle, sans pouvoir s'empêcher de l'admirer.

— J'ai été occupé. De quoi ? C'est ce que je vous donne à deviner en cent, en mille ; jamais vous ne devinerez. J'ai réconcilié un mari avec l'offenseur de sa femme. Oui, vrai !

— Et vous avez réussi ?

— À peu près.

— Il faudra me raconter cela au premier entr'acte, dit-elle en se levant.

— C'est impossible, je vais au Théâtre français.

— Vous quittez Nilsson pour cela ? — dit Betsy indignée ; elle n'aurait su distinguer Nilsson de la dernière choriste.

— Je n'y peux rien : j'ai pris rendez-vous pour mon affaire de réconciliation.

— Bienheureux ceux qui aiment la justice, ils seront sauvés », dit Betsy, se rappelant avoir entendu quelque part une parole semblable.

Partie II · Chapitre 5

« C'est un peu vif, mais si drôle, que j'ai bien envie de vous le raconter, dit Wronsky en regardant les yeux éveillés de sa cousine ;

d'ailleurs, je ne nommerai personne…

— Je devinerai, tant mieux.

— Écoutez donc : deux jeunes gens en gaîté…

— Des officiers de votre régiment, naturellement.

— Je n'ai pas dit qu'ils fussent officiers, mais simplement des jeunes gens qui avaient bien déjeuné.

— Traduisez : gris.

— C'est possible… vont dîner chez un camarade ; ils étaient d'humeur fort expansive. Ils voient une jeune femme en isvostchik les dépasser, se retourner et, à ce qu'il leur semble du moins, les regarder en riant : ils la poursuivent au galop. À leur grand étonnement, leur beauté s'arrête précisément devant la maison où ils se rendaient eux-mêmes ; elle monte à l'étage supérieur, et ils n'aperçoivent que de jolies lèvres fraîches sous une voilette, et une paire de petits pieds.

— Vous parlez avec une animation qui me ferait croire que vous étiez de la partie.

— De quoi m'accusiez-vous tout à l'heure ? Mes deux jeunes gens montent chez leur camarade, qui donnait un dîner d'adieu, et ces adieux les obligent à boire peut-être un peu plus qu'ils n'auraient dû. Ils questionnent leur hôte sur les habitants de la maison, il n'en sait rien seul : le domestique de leur ami répond à leur question : « Y a-t-il des mamselles « au-dessus ? » Il y en a beaucoup. — Après le dîner, les jeunes gens vont dans le cabinet de leur ami, et y écrivent une lettre enflammée à leur inconnue, pleine de protestations passionnées ; ils la montent eux-mêmes, afin d'expliquer ce que la lettre pourrait avoir d'obscur.

— Pourquoi me racontez-vous des horreurs pareilles ? Après.

— Ils sonnent. Une bonne vient leur ouvrir, ils lui remettent la lettre en affirmant qu'ils sont prêts à mourir devant cette porte. La bonne, fort étonnée, parlemente, lorsque paraît un monsieur, rouge comme une écrevisse, avec des favoris en forme de boudins, qui les met à la porte sans cérémonie en déclarant qu'il n'y a dans l'appartement que sa femme.

— Comment savez-vous que ses favoris ressemblaient à des boudins ? demanda Betsy.

— Vous allez voir. Aujourd'hui j'ai voulu conclure la paix.

— Eh bien, qu'en est-il advenu ?

— C'est le plus intéressant de l'affaire. Il se trouve que ce couple heureux est celui d'un conseiller et d'une conseillère titulaire. Le conseiller titulaire a porté plainte et j'ai été forcé de servir de médiateur. Quel médiateur ! Talleyrand, comparé à moi, n'était rien.

— Quelle difficulté avez-vous donc rencontrée ?

— Voici. Nous avons commencé par nous excuser de notre mieux, ainsi qu'il convenait : « Nous sommes désespérés, avons-nous dit, de ce fâcheux malentendu. » Le conseiller titulaire a l'air de vouloir s'adoucir, mais il tient à exprimer ses sentiments, et aussitôt qu'il exprime ses sentiments, la colère le reprend, il dit des gros mots, et je suis obligé de recourir à mes talents diplomatiques : « Je conviens que leur conduite a été déplorable, mais veuillez remarquer qu'il s'agit d'une méprise : ils sont jeunes, et venaient de bien dîner. Vous comprenez. Maintenant ils se repentent du fond du cœur et vous supplient de pardonner leur erreur. » Le conseiller titulaire s'adoucit encore : « J'en conviens, monsieur le comte, et suis prêt à pardonner, mais vous concevez

que ma femme, une honnête femme, a été exposée aux poursuites, aux grossièretés, aux insultes de mauvais garnements, de misé… » Et, les mauvais garnements étant présents, me voilà obligé de les calmer à leur tour, et pour cela de refaire de la diplomatie, et ainsi de suite ; chaque fois que mon affaire est sur le point d'aboutir, mon conseiller titulaire reprend sa colère et sa figure rouge, ses boudins rentrent en mouvement et je me noie dans les finesses du négociateur.

— Ah ! ma chère, il faut vous raconter cela ! dit Betsy à une dame qui entrait dans sa loge. Il m'a tant amusée ! — Eh bien, bonne chance », ajouta-t-elle en tendant à Wronsky les doigts que son éventail laissait libres ; et, faisant un geste des épaules pour empêcher son corsage de remonter, elle se plaça sur le devant de sa loge, sous la lumière du gaz, afin d'être plus en vue.

Wronsky alla retrouver au Théâtre français le colonel de son régiment, qui n'y manquait pas une seule représentation ; il avait à lui parler de l'œuvre de pacification qui, depuis trois jours, l'occupait et l'amusait. Les héros de cette histoire étaient Pétritzky et un jeune prince Kédrof, nouvellement entré au régiment, un gentil garçon et un charmant camarade. Il s'agissait, et c'était là le point capital, des intérêts du régiment, car les deux jeunes gens faisaient partie de l'escadron de Wronsky.

Wenden, le conseiller titulaire, avait porté plainte au colonel contre ses officiers, pour avoir insulté sa femme. Celle-ci, racontait Wenden, mariée depuis cinq mois à peine, et dans une situation intéressante, avait été à l'église avec sa mère et, s'y étant sentie indisposée, avait pris le premier isvostchik venu pour rentrer au plus vite chez elle. Les officiers l'avaient poursuivie ; elle était rentrée plus malade encore, par suite de l'émotion, et avait remonté son escalier en courant. Wenden lui-même revenait de son bureau, lors-

qu'il entendit des voix succédant à un coup de sonnette ; voyant qu'il avait affaire à deux officiers ivres, il les jeta à la porte. Il exigeait qu'ils fussent sévèrement punis.

« Vous avez beau dire, Pétritzky devient impossible, avait dit le commandant à Wronsky, lorsque sur sa demande celui-ci était venu le trouver. Il ne se passe pas de semaine sans quelque équipée. Ce monsieur offensé ira plus loin, il n'en restera pas là. »

Wronsky avait déjà compris l'inutilité d'un duel en pareille circonstance et la nécessité d'adoucir le conseiller titulaire et d'étouffer cette affaire. Le colonel l'avait fait appeler parce qu'il le savait homme d'esprit et soucieux de l'honneur de son régiment. C'était à la suite de leur consultation que Wronsky, accompagné de Pétritzky et de Kédrof, était allé porter leurs excuses au conseiller titulaire, espérant que son nom et ses aiguillettes d'aide de camp contribueraient à calmer l'offensé ; Wronsky n'avait réussi qu'en partie, comme il venait de le raconter, et la réconciliation semblait encore douteuse.

Au théâtre, Wronsky emmena le colonel au foyer et lui raconta le succès, ou plutôt l'insuccès de sa mission. Réflexion faite, celui-ci résolut de laisser l'affaire où elle en était, mais ne put s'empêcher de rire en questionnant Wronsky.

« Vilaine histoire, mais bien drôle ! Kédrof ne peut pourtant pas se battre avec ce monsieur ! Et comment trouvez-vous Claire ce soir ? Charmante !... dit-il en parlant d'une actrice française. On a beau la voir souvent, elle est toujours nouvelle. Il n'y a que les Français pour cela. »

Partie II · Chapitre 6

La princesse Betsy quitta le théâtre sans attendre la fin du dernier acte. À peine eut-elle le temps d'entrer dans son cabinet de toilette pour mettre un nuage de poudre de riz sur son long visage pâle, arranger un peu sa toilette, et commander le thé au grand salon, que les voitures arrivèrent, et s'arrêtèrent au vaste perron de son palais de la grande Morskaïa. Le suisse monumental ouvrait sans bruit l'immense porte devant les visiteurs. La maîtresse de la maison, le teint et la coiffure rafraîchis, vint recevoir ses convives ; les murs du grand salon étaient tendus d'étoffes sombres, et le sol couvert d'épais tapis ; sur une table dont la nappe, d'une blancheur éblouissante, était vivement éclairée par de nombreuses bougies, se trouvait un samovar d'argent, avec un service à thé en porcelaine transparente.

La princesse prit place devant le samovar et ôta ses gants. Des laquais, habiles à transporter des sièges presque sans qu'on s'en aperçût, aidèrent tout le monde à s'asseoir et à se diviser en deux camps ; l'un autour de la princesse, l'autre dans un coin du salon, autour d'une belle ambassadrice aux sourcils noirs, bien arqués, vêtue de velours noir. La conversation, comme il arrive au début d'une soirée, interrompue par l'arrivée de nouveaux visages, les offres de thé et les échanges de politesse, semblait chercher à se fixer.

« Elle est remarquablement belle comme actrice ; on voit qu'elle a étudié Kaulbach, disait un diplomate dans le groupe de l'ambassadrice : Avez-vous remarqué comme elle est tombée ?

— Je vous en prie, ne parlons pas de Nilsson ! On ne peut plus rien en dire de nouveau, — dit une grosse dame blonde fort rouge, sans sourcils et sans chignon, habillée d'une robe de soie fanée :

c'était la princesse Miagkaïa, célèbre pour la façon dont elle savait tout dire, et surnommée l'Enfant terrible à cause de son sans-gêne. La princesse était assise entre les deux groupes, écoutant ce qui se disait dans l'un ou dans l'autre, et y prenant également intérêt. — Trois personnes m'ont dit aujourd'hui cette même phrase sur Kaulbach. Il faut croire qu'on s'est donné le mot ; et pourquoi cette phrase a-t-elle tant de succès ? »

Cette observation coupa court à la conversation.

« Racontez-nous quelque chose d'amusant, mais qui ne soit pas méchant, — dit l'ambassadrice, qui possédait cet art de la causerie que les Anglais ont surnommé small talk ; elle s'adressait au diplomate.

— On prétend qu'il n'y a rien de plus difficile, la méchanceté seule étant amusante, répondit celui-ci avec un sourire. J'essayerai cependant. Donnez-moi un thème, tout est là. Quand on tient le thème, rien n'est plus aisé que de broder dessus. J'ai souvent pensé que les célèbres causeurs du siècle dernier seraient bien embarrassés maintenant : de nos jours l'esprit est devenu ennuyeux.

— Vous n'êtes pas le premier à le dire », interrompit en riant l'ambassadrice.

La conversation débutait d'une façon trop anodine pour qu'elle pût longtemps continuer sur le même ton, et pour la ranimer il fallut recourir au seul moyen infaillible : la médisance.

« Ne trouvez-vous pas que Toushkewitch a quelque chose de Louis XV ? dit quelqu'un en indiquant des yeux un beau jeune homme blond qui se tenait près de la table.

— Oh ! oui, il est dans le style du salon, c'est pourquoi il y vient souvent. »

Ce sujet de conversation se soutint, parce qu'il ne consistait qu'en allusions : on ne pouvait le traiter ouvertement, car il s'agissait de la liaison de Toushkewitch avec la maîtresse de la maison.

Autour du samovar, la causerie hésita longtemps entre les trois sujets inévitables : la nouvelle du jour, le théâtre et le jugement du prochain ; c'est ce dernier qui prévalut.

« Avez-vous entendu dire que la Maltishef, la mère, et non la fille, se fait un costume de diable rose ?

— Est-ce possible ? non, c'est délicieux.

— Je m'étonne qu'avec son esprit, car elle en a, elle ne sente pas ce ridicule. » Chacun eut un mot pour critiquer et déchirer la malheureuse Maltishef, et la conversation s'anima, vive et pétillante comme fagot qui flambe.

Le mari de la princesse Betsy, un bon gros homme, collectionneur passionné de gravures, entra tout doucement à ce moment ; il avait entendu dire que sa femme avait du monde, et voulait paraître au salon avant d'aller à son cercle. Il s'approcha de la princesse Miagkaïa qui, à cause des tapis, ne l'entendit pas venir.

« Avez-vous été contente de la Nilsson ? lui demanda-t-il.

— Peut-on effrayer ainsi les gens en tombant du ciel sans crier gare ! s'écria-t-elle. Ne me parlez pas de l'Opéra, je vous en prie : vous n'entendez rien à la musique. Je préfère m'abaisser jusqu'à vous, et vous entretenir de vos gravures et de vos majoliques. Eh bien, quel trésor avez-vous récemment découvert ?

— Si vous le désirez, je vous le montrerai ; mais vous n'y comprendrez rien.

— Montrez toujours. Je fais mon éducation chez ces gens-là, comment les nommez-vous, les banquiers ? ils ont des gravures superbes qu'ils nous ont montrées.

— Comment, vous êtes allés chez les Schützbourg ? demanda de sa place, près du samovar, la maîtresse de la maison.

— Oui, ma chère. Ils nous ont invités, mon mari et moi, à dîner, et l'on m'a dit qu'il y avait à ce dîner une sauce qui avait coûté mille roubles, répondit la princesse Miagkaïa à haute voix, se sachant écoutée de tous ; — et c'était même une fort mauvaise sauce, quelque chose de verdâtre. J'ai dû les recevoir à mon tour et leur ai fait une sauce de la valeur de quatre-vingt-cinq kopecks ; tout le monde a été content. Je ne puis pas faire des sauces de mille roubles, moi !

— Elle est unique, dit Betsy.

— Étonnante ! » ajouta quelqu'un.

La princesse Miagkaïa ne manquait jamais son effet, qui consistait à dire avec bon sens des choses fort ordinaires, qu'elle ne plaçait pas toujours à propos, comme dans ce cas ; mais, dans le monde où elle vivait, ce gros bon sens produisait l'effet des plus fines plaisanteries ; son succès l'étonnait elle-même, ce qui ne l'empêchait pas d'en jouir.

Profitant du silence qui s'était fait, la maîtresse de la maison voulut établir une conversation plus générale, et, s'adressant à l'ambassadrice :

« Décidément, vous ne voulez pas de thé ? Venez donc par ici.

— Non, nous sommes bien dans notre coin, répondit celle-ci avec un sourire, en reprenant un entretien interrompu qui l'inté-

ressait beaucoup : il s'agissait des Karénine, mari et femme.

— Anna est très changée depuis son voyage à Moscou. Elle a quelque chose d'étrange, disait une de ses amies.

— Le changement tient à ce qu'elle a amené à sa suite l'ombre d'Alexis Wronsky, dit l'ambassadrice.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Il y a bien un conte de Grimm où un homme, en punition de je ne sais quoi, est privé de son ombre. Je n'ai jamais bien compris ce genre de punition, mais peut-être est-il très pénible à une femme d'être privée d'ombre.

— Oui, mais les femmes qui ont des ombres finissent mal en général, dit l'amie d'Anna.

— Puissiez-vous avoir la pépie, s'écria tout à coup la princesse Miagkaïa en entendant ces mots. La Karénine est une femme charmante et que j'aime ; en revanche, je n'aime pas son mari.

— Pourquoi donc ne l'aimez-vous pas ? demanda l'ambassadrice. C'est un homme fort remarquable. Mon mari prétend qu'il y a en Europe peu d'hommes d'État de sa valeur.

— Mon mari prétend la même chose, mais je ne le crois pas, répondit la princesse ; si nos maris n'avaient pas eu cette idée, nous aurions toujours vu Alexis Alexandrovitch tel qu'il est, et, selon moi, c'est un sot ; je le dis tout bas, mais cela me met à l'aise. Autrefois, quand je me croyais tenue de lui trouver de l'esprit, je me considérais moi-même comme une bête, parce que je ne savais où découvrir cet esprit, mais aussitôt que j'ai dit, à voix basse s'entend, c'est un sot, tout s'est expliqué. — Quant à Anna, je ne vous l'abandonne pas : elle est aimable et bonne. Est-ce sa faute, la pauvre femme, si tout le monde est amoureux d'elle et si on la poursuit comme son ombre ?

— Je ne me permets pas de la juger, dit l'amie d'Anna pour se disculper.

— Parce que personne ne nous suit comme nos ombres, cela ne prouve pas que nous ayons le droit de juger. »

Après avoir arrangé ainsi l'amie d'Anna, la princesse et l'ambassadrice se rapprochèrent de la table à thé, et prirent part à une conversation générale sur le roi de Prusse.

« Sur le compte de qui avez-vous dit des méchancetés ? demanda Betsy.

— Sur les Karénine ; la princesse nous a dépeint Alexis Alexandrovitch, répondit l'ambassadrice, s'asseyant près de la table en souriant.

— Il est fâcheux que nous n'ayons pu l'entendre, répondit Betsy en regardant du côté de la porte. — Ah ! vous voilà enfin ! » dit-elle en se tournant vers Wronsky, qui venait d'entrer.

Wronsky connaissait et rencontrait chaque jour toutes les personnes qu'il retrouvait ce soir chez sa cousine ; il entra donc avec la tranquillité d'un homme qui revoit des gens qu'il vient à peine de quitter.

« D'où je viens ? répondit-il à la question que lui fit l'ambassadrice. Il faut que je le confesse : des Bouffes, et toujours avec un nouveau plaisir, quoique ce soit bien pour la centième fois. C'est charmant. Il est humiliant de l'avouer, mais je dors à l'Opéra, tandis que je m'amuse aux Bouffes jusqu'à la dernière minute. Aujourd'hui… »

Il nomma une actrice française, mais l'ambassadrice l'arrêta avec une expression de terreur plaisante.

« Ne nous parlez pas de cette horreur !

— Je me tais, d'autant plus que vous la connaissez toutes, cette horreur.

— Et vous seriez toutes prêtes à courir après elle, si c'était admis comme l'Opéra », ajouta la princesse Miagkaïa.

Partie II · Chapitre 7

On entendit des pas près de la porte, et Betsy, persuadée qu'elle allait voir entrer Anna, regarda Wronsky. Lui aussi regardait du côté de la porte, et son visage avait une expression étrange de joie, d'attente et pourtant de crainte ; il se souleva lentement de son siège. Anna parut. Elle traversa la courte distance qui la séparait de la maîtresse de la maison, d'un pas rapide, léger et décidé, qui la distinguait de toutes les autres femmes de son monde ; comme d'habitude, elle se tenait extrêmement droite, et, le regard fixé sur Betsy, alla lui serrer la main en souriant, puis, avec le même sourire, elle se tourna vers Wronsky. Celui-ci salua profondément et lui avança une chaise.

Anna inclina légèrement la tête, et rougit d'un air un peu contrarié ; quelques personnes amies vinrent lui serrer la main ; elle les accueillit avec animation, et, se tournant vers Betsy :

« Je viens de chez la comtesse Lydie, j'aurais voulu venir plus tôt, mais j'ai été retenue. Il y avait là sir John : il est très intéressant.

— Ah ! le missionnaire ?

— Oui, il raconte des choses bien curieuses sur sa vie aux Indes. »

La conversation, que l'entrée d'Anna avait interrompue, vacilla de nouveau, comme le feu d'une lampe prête à s'éteindre.

« Sir John !

— Oui, je l'ai vu. Il parle bien. La Wlatief en est positivement amoureuse.

— Est-il vrai que la plus jeune des Wlatief épouse Tapof ?

— On prétend que c'est une chose décidée.

— Je m'étonne que les parents y consentent.

— C'est un mariage de passion, à ce qu'on dit.

— De passion ? où prenez-vous des idées aussi antédiluviennes ? qui parle de passion de nos jours ? dit l'ambassadrice.

— Hélas ! cette vieille mode si ridicule se rencontre toujours, dit Wronsky.

— Tant pis pour ceux qui la conservent : je ne connais, en fait de mariages heureux, que les mariages de raison.

— Oui, mais n'arrive-t-il pas souvent que ces mariages de raison tombent en poussière, précisément à cause de cette passion que vous méconnaissez ?

— Entendons-nous : ce que nous appelons un mariage de raison est celui qu'on fait lorsque des deux parts on a jeté sa gourme. L'amour est un mal par lequel il faut avoir passé, comme la scarlatine.

— Dans ce cas, il serait prudent de recourir à un moyen artificiel de l'inoculer, pour s'en préserver comme de la petite vérole.

— Dans ma jeunesse, j'ai été amoureuse d'un sacristain : je voudrais bien savoir si cela m'a rendu service.

— Non, sans plaisanterie, je crois que pour bien connaître l'amour il faut, après s'être trompé une fois, pouvoir réparer son erreur.

— Même après le mariage ? demanda l'ambassadrice en riant.

— « It is never too late to mend », dit le diplomate en citant un proverbe anglais.

— Justement, interrompit Betsy : se tromper d'abord pour rentrer dans le vrai ensuite. Qu'en dites-vous ? » demanda-t-elle en se tournant vers Anna qui écoutait la conversation avec un sourire.

Wronsky la regarda, et attendit sa réponse avec un violent battement de cœur ; quand elle eut parlé, il respira comme délivré d'un danger.

« Je crois, dit Anna en jouant avec son gant, que s'il y a autant d'opinions que de têtes, il y a aussi autant de façons d'aimer qu'il y a de cœurs. »

Elle se retourna brusquement vers Wronsky.

« J'ai reçu une lettre de Moscou. On m'écrit que Kitty Cherbatzky est très malade.

— Vraiment ? » dit Wronsky d'un air sombre.

Anna le regarda sévèrement.

« Cela vous est indifférent ?

— Au contraire, cela me touche beaucoup. Que vous écrit-on de particulier, s'il m'est permis de le demander ? »

Anna se leva et s'approcha de Betsy.

« Voulez-vous me donner une tasse de thé », dit-elle en s'appuyant sur sa chaise.

Pendant que Betsy versait le thé, Wronsky s'approcha d'Anna.

« Que vous écrit-on ?

— J'ai souvent pensé que, si les hommes prétendaient savoir agir avec noblesse, c'est en réalité une phrase vide de sens, dit Anna sans lui répondre directement. — Il y a longtemps que je voulais vous le dire, ajouta-t-elle en se dirigeant vers une table chargée d'albums.

— Je ne comprends pas bien ce que signifient vos paroles », dit-il en lui offrant sa tasse.

Elle jeta un regard sur le divan près d'elle, et il s'y assit aussitôt.

« Oui, je voulais vous le dire, continua-t-elle sans le regarder, vous avez mal agi, très mal.

— Croyez-vous que je ne le sente pas ? Mais à qui la faute ?

— Pourquoi me dites-vous cela ? dit-elle avec un regard sévère.

— Vous le savez bien », répondit-il en supportant le regard d'Anna sans baisser les yeux.

Ce fut elle qui se troubla.

« Ceci prouve simplement que vous n'avez pas de cœur, — dit-elle. Mais ses yeux exprimaient le contraire.

— Ce dont vous parliez tout à l'heure était une erreur, non de l'amour.

— Souvenez-vous que je vous ai défendu de prononcer ce mot, ce vilain mot, — dit Anna en tressaillant ; et aussitôt elle comprit que par ce seul mot « défendu » elle se reconnaissait de certains droits sur lui, et semblait l'encourager à parler. — Depuis longtemps je voulais m'entretenir avec vous, continua-t-elle en le regardant bien en face et d'un ton ferme, quoique ses joues fussent brûlantes de rougeur. — Je suis venue aujourd'hui tout exprès, sachant que je vous rencontrerais. Il faut que tout ceci finisse. Je n'ai jamais eu à rougir devant personne, et vous me causez le chagrin pénible de me sentir coupable. »

Il la regardait, frappé de l'expression élevée de sa beauté.

« Que voulez-vous que je fasse ? répondit-il simplement et sérieusement.

— Je veux que vous alliez à Moscou implorer le pardon de Kitty.

— Vous ne voulez pas cela ? »

Il sentait qu'elle s'efforçait de dire une chose, mais qu'elle en souhaitait une autre.

« Si vous m'aimez comme vous le dites, murmura-t-elle, faites que je sois tranquille. »

Le visage de Wronsky s'éclaircit.

« Ne savez-vous pas que vous êtes ma vie ? mais je ne connais plus la tranquillité et ne saurais vous la donner. Me donner tout entier, donner mon amour, oui. Je ne puis vous séparer de moi par la pensée. Vous et moi ne faisons qu'un, à mes yeux. Je ne vois aucun moyen de tranquillité ni pour vous, ni pour moi dans l'avenir.

Je ne vois en perspective que le malheur, le désespoir, ou le bonheur, et quel bonheur ! Est-il vraiment impossible ? » murmura-t-il des lèvres, sans oser prononcer les mots ; mais elle l'entendit.

Toutes les forces de son intelligence semblaient n'avoir d'autre but que de répondre comme son devoir l'exigeait ; mais, au lieu de parler, elle le regardait les yeux pleins d'amour, et se tut.

« Mon Dieu, pensa-t-il avec transport, au moment où je désespérais, où je croyais n'y jamais parvenir, le voilà l'amour ! elle m'aime, c'est un aveu !

— Faites cela pour moi, soyons bons amis et ne me parlez plus jamais ainsi, — dirent ses paroles ; son regard parlait différemment.

— Jamais nous ne serons amis, vous le savez vous-même. Serons-nous les plus heureux ou les plus malheureux des êtres ? c'est à vous d'en décider. »

Elle voulut parler, mais il l'interrompit.

« Tout ce que je demande, c'est le droit d'espérer et de souffrir comme en ce moment ; si c'est impossible, ordonnez-moi de disparaître et je disparaîtrai. Jamais vous ne me verrez plus si ma présence vous est pénible.

— Je ne vous chasse pas.

— Alors ne changez rien, laissez les choses telles qu'elles sont, dit-il d'une voix tremblante. Voilà votre mari. »

Effectivement Alexis Alexandrovitch entrait en ce moment au salon avec son air calme et sa démarche disgracieuse.

Il s'approcha de la maîtresse de la maison, jeta en passant un regard sur Anna et Wronsky, s'assit près de la table à thé, et de sa voix lente et bien accentuée, souriant de ce sourire qui semblait toujours se moquer de quelqu'un ou de quelque chose, il dit en regardant l'assemblée :

« Votre Rambouillet est au complet. Les Grâces et les Muses ! »

Mais la princesse Betsy, qui ne pouvait souffrir ce ton persifleur, « sneering », comme elle disait, l'amena bien vite, en maîtresse de maison consommée, à aborder une question sérieuse. Le service obligatoire fut mis sur le tapis, et Alexis Alexandrovitch le défendit avec vivacité contre les attaques de Betsy.

Wronsky et Anna restaient près de leur petite table.

« Cela devient inconvenant, dit une dame à voix basse en désignant du regard Karénine, Anna et Wronsky.

— Que vous disais-je ? » dit l'amie d'Anna.

Ces dames ne furent pas seules à faire cette observation ; la princesse Miagkaïa et Betsy elles-mêmes jetèrent les yeux plus d'une fois du côté où ils étaient isolés ; seul Alexis Alexandrovitch ne les regarda pas, ni ne se laissa distraire de l'intéressante conversation qu'il avait entamée.

Betsy, remarquant le mauvais effet produit par ses amis, manœuvra de façon à se faire momentanément remplacer pour donner la réplique à Alexis Alexandrovitch, et s'approcha d'Anna.

« J'admire toujours la netteté et la clarté de langage de votre mari, dit-elle : les questions les plus transcendantes me semblent accessibles quand il parle.

— Oh oui ! » répondit Anna, ne comprenant pas un mot de ce que disait Betsy, et, rayonnante de bonheur, elle se leva, s'approcha de la grande table et se mêla à la conversation générale.

Au bout d'une demi-heure, Alexis Alexandrovitch proposa à sa femme de rentrer, mais elle répondit, sans le regarder, qu'elle voulait rester à souper. Alexis Alexandrovitch prit congé de la société et partit.

Le vieux cocher des Karénine, un gros Tatare, vêtu de son imperméable, retenait avec peine, devant le perron, ses chevaux excités par le froid. Un laquais tenait la portière du coupé. Le suisse, debout près de la porte d'entrée, la gardait grande ouverte, et Anna écoutait avec transport ce que lui murmurait Wronsky, tout en détachant d'une main nerveuse la dentelle de sa manche qui s'était attachée à l'agrafe de sa pelisse.

« Vous ne vous êtes engagée à rien, j'en conviens, lui disait Wronsky tout en l'accompagnant à sa voiture, mais vous savez que ce n'est pas de l'amitié que je demande : pour moi, le seul bonheur de ma vie sera contenu dans ce mot qui vous déplaît si fort : l'amour.

— L'amour », répéta-t-elle lentement, comme si elle se fût parlé à elle-même ; puis, étant arrivée à détacher sa dentelle, elle dit tout à coup : « Ce mot me déplaît parce qu'il a pour moi un sens plus profond et beaucoup plus grave que vous ne pouvez l'imaginer. Au revoir », ajouta-t-elle en le regardant bien en face.

Elle lui tendit la main et d'un pas rapide passa devant le suisse et disparut dans sa voiture.

Ce regard, ce serrement de main bouleversèrent Wronsky. Il baisa la paume de sa main que ses doigts avaient touchée, et rentra

chez lui avec la conviction bienheureuse que cette soirée l'avait plus rapproché du but rêvé que les deux mois précédents.

Partie II · Chapitre 8

Alexis Alexandrovitch n'avait rien trouvé d'inconvenant à ce que sa femme se fût entretenue avec Wronsky en tête-à-tête d'une façon un peu animée ; mais il lui sembla que d'autres personnes avaient paru étonnées, et il résolut d'en faire l'observation à Anna.

Comme d'ordinaire en rentrant chez lui, Alexis Alexandrovitch passa dans son cabinet, s'y installa dans son fauteuil, ouvrit son livre à l'endroit marqué par un couteau à papier, et lut un article sur le papisme jusqu'à une heure du matin. De temps en temps il passait la main sur son front et secouait la tête comme pour en chasser une pensée importune. À l'heure habituelle, il fit sa toilette de nuit. Anna n'était pas encore rentrée. Son livre sous le bras, il se dirigea vers sa chambre ; mais, au lieu de ses préoccupations ordinaires sur les affaires de son service, il pensa à sa femme et à l'impression désagréable qu'il avait éprouvée à son sujet. Incapable de se mettre au lit, il marcha de long en large, les bras derrière le dos, ne pouvant se résoudre à se coucher sans avoir mûrement réfléchi aux incidents de la soirée.

Au premier abord, Alexis Alexandrovitch trouva simple et naturel d'adresser une observation à sa femme ; mais, en y réfléchissant, il lui sembla que ces incidents étaient d'une complication fâcheuse. Karénine n'était pas jaloux. Un mari, selon lui, offensait sa femme en lui témoignant de la jalousie ; mais pourquoi cette confiance en ce qui concernait sa jeune femme, et pourquoi, lui, devait-il être convaincu qu'elle l'aimerait toujours ? C'est ce qu'il

ne se demandait pas. N'ayant jamais connu jusque-là ni soupçons ni doutes, il se disait qu'il garderait une confiance entière. Pourtant, tout en demeurant dans ces sentiments, il se sentait en face d'une situation illogique et absurde qui le trouvait désarmé. Jusqu'ici il ne s'était trouvé aux prises avec les difficultés de la vie que dans la sphère de son service officiel ; l'impression qu'il éprouvait maintenant était celle d'un homme passant tranquillement sur un pont au-dessus d'un précipice, et s'apercevant tout à coup que le pont est démonté et le gouffre béant sous ses pieds. Ce gouffre était pour lui la vie réelle, et le pont, l'existence artificielle qu'il avait seule connue jusqu'à ce jour. L'idée que sa femme pût aimer un autre que lui le frappait pour la première fois et le terrifiait.

Sans songer à se déshabiller, il continua à marcher d'un pas régulier sur le parquet sonore, traversant successivement la salle à manger éclairée d'une seule lampe, le salon obscur, où un faible rayon de lumière tombait sur son grand portrait récemment peint, le boudoir de sa femme, où brûlaient deux bougies au-dessus des bibelots coûteux de sa table à écrire et des portraits de ses parents et amis. Arrivé à la porte de la chambre à coucher, il retourna sur ses pas.

De temps en temps il s'arrêtait et se disait : « Oui, il faut absolument couper court à tout cela, prendre un parti, lui dire ma manière de voir ; mais que lui dire ? et quel parti prendre ? Que s'est-il passé, au bout du compte ? rien. Elle a causé longtemps avec lui… mais avec qui une femme ne cause-t-elle pas dans le monde ? Me montrer jaloux pour si peu serait humiliant pour nous deux. »

Mais ce raisonnement, qui au premier abord lui avait paru concluant, lui semblait tout à coup sans valeur. De la porte de la chambre à coucher il se dirigea vers la salle à manger, puis, traversant le salon obscur, il crut entendre une voix lui murmurer :

« Puisque d'autres ont paru étonnés, c'est qu'il y a là quelque chose… Oui, il faut couper court à tout cela, prendre un parti… lequel ? »

Ses pensées, comme son corps, décrivaient le même cercle, et il ne rencontrait aucune idée nouvelle. Il s'en aperçut, passa la main sur son front, et s'assit dans le boudoir.

Là, en regardant la table à écrire d'Anna avec son buvard en malachite, et un billet inachevé, ses pensées prirent un autre cours ; il pensa à elle, à ce qu'elle pouvait éprouver. Son imagination lui présenta la vie de sa femme, les besoins de son esprit et de son cœur, ses goûts, ses désirs ; et l'idée qu'elle pouvait, qu'elle devait avoir une existence personnelle, indépendante de la sienne, le saisit si vivement qu'il s'empressa de la chasser. C'était le gouffre qu'il n'osait sonder du regard. Entrer par la réflexion et le sentiment dans l'âme d'autrui lui était une chose inconnue et lui paraissait dangereux.

« Et ce qu'il y a de plus terrible, pensa-t-il, c'est que cette inquiétude insensée me prend au moment de mettre la dernière main à mon œuvre (le projet qu'il voulait faire passer) ; lorsque j'ai le plus besoin de toutes les forces de mon esprit, de tout mon calme. Que faire à cela ? Je ne suis pas de ceux qui ne savent pas regarder leur mal en face. Il faut réfléchir, prendre un parti et me délivrer de ce souci, dit-il à haute voix. Je ne me reconnais pas le droit de scruter ses sentiments, de m'immiscer en ce qui se passe ou ne se passe pas dans son âme : c'est l'affaire de sa conscience et le domaine de la religion », se dit-il, tout soulagé d'avoir trouvé une loi qu'il pût appliquer aux circonstances qui venaient de surgir.

« Ainsi, continua-t-il, les questions relatives à ses sentiments sont des questions de conscience auxquelles je n'ai pas à toucher. Mon devoir se dessine clairement. Obligé, comme chef de famille,

de la diriger, de lui indiquer les dangers que j'entrevois, responsable que je suis de sa conduite, je dois au besoin user de mes droits. »

Et Alexis Alexandrovitch fit mentalement un plan de ce qu'il devait dire à sa femme, tout en regrettant la nécessité d'employer son temps et ses forces intellectuelles à des affaires de ménage ; malgré lui, ce plan prit dans sa tête la forme nette, précise et logique d'un rapport.

« Je dois lui faire sentir ce qui suit : 1 la signification et l'importance de l'opinion publique ; 2 le sens religieux du mariage ; 3 les malheurs qui peuvent rejaillir sur son fils ; 4 les malheurs qui peuvent l'atteindre elle-même. » Et Alexis Alexandrovitch serra ses mains l'une contre l'autre en faisant craquer les jointures de ses doigts. Ce geste, une mauvaise habitude, le calmait et l'aidait à reprendre l'équilibre moral dont il avait si grand besoin.

Un bruit de voiture se fit entendre devant la maison, et Alexis Alexandrovitch s'arrêta au milieu de la salle à manger. Des pas de femme montaient l'escalier. Son discours tout prêt, il resta là, debout, serrant ses doigts pour les faire craquer encore : une jointure craqua. Quoique satisfait de son petit discours, il eut peur, la sentant venir, de ce qui allait se passer.

Partie II · Chapitre 9

Anna entra, jouant avec les glands de son bashlik, et la tête baissée ; son visage rayonnait, mais pas de joie ; c'était plutôt le rayonnement terrible d'un incendie par une nuit obscure. Quand

elle aperçut son mari, elle leva la tête, et sourit comme si elle se fût éveillée.

« Tu n'es pas au lit ? quel miracle ! — dit-elle en se débarrassant de son bashlik, et, sans s'arrêter, elle passa dans son cabinet de toilette, criant à son mari du seuil de la porte : — Il est tard, Alexis Alexandrovitch.

— Anna, j'ai besoin de causer avec toi.

— Avec moi ! dit-elle étonnée en entrant dans la salle et en le regardant. Qu'y a-t-il ? À quel propos ? demanda-t-elle en s'asseyant. Eh bien ! causons, puisque c'est si nécessaire, mais il vaudrait mieux dormir. »

Anna disait ce qui lui venait à l'esprit, s'étonnant elle-même de mentir si facilement ; ses paroles étaient toutes naturelles, elle semblait réellement avoir envie de dormir ; elle se sentait soutenue, poussée par une force invisible et revêtue d'une impénétrable armure de mensonge.

« Anna, il faut que je te mette sur tes gardes.

— Sur mes gardes ? Pourquoi ? »

Elle le regarda si gaiement, si simplement, que, pour quelqu'un qui ne l'eût pas connue comme son mari, le ton de sa voix aurait paru parfaitement normal. Mais pour lui, qui savait qu'il ne pouvait déroger à aucune de ses habitudes sans qu'elle en demandât la cause, qui savait que le premier mouvement d'Anna était toujours de lui communiquer ses plaisirs et ses peines, pour lui, le fait qu'elle ne voulût rien remarquer de son agitation, ni parler d'elle-même, était très significatif. Cette âme, ouverte pour lui autrefois, lui semblait maintenant close. Il sentait même, au ton qu'elle prenait, qu'elle ne le dissimulait pas, et qu'elle disait ouvertement :

« Oui, c'est ainsi que cela doit être, et que cela sera désormais. » Il se fit l'effet d'un homme qui rentrerait chez lui pour trouver sa maison barricadée. « Peut-être la clef se retrouvera-t-elle encore », pensa Alexis Alexandrovitch.

« Je veux te mettre en garde, dit-il d'une voix calme, contre l'interprétation qu'on peut donner dans le monde à ton imprudence et à ton étourderie : ta conversation trop animée ce soir avec le comte de Wronsky (il prononça ce nom lentement et avec fermeté) a attiré sur toi l'attention. »

Il parlait en regardant les yeux rieurs mais impénétrables d'Anna et, tout en parlant, sentait avec terreur que ses paroles étaient inutiles et oiseuses.

« Tu es toujours ainsi, dit-elle comme si elle n'y comprenait absolument rien, et n'attachait d'importance qu'à une partie de la phrase. Tantôt il t'est désagréable que je m'ennuie, et tantôt que je m'amuse. Je ne me suis pas ennuyée ce soir ; cela te blesse ? »

Alexis Alexandrovitch tressaillit, il serra encore ses mains pour les faire craquer.

« Je t'en supplie, laisse tes mains tranquilles, je déteste cela, dit-elle.

— Anna, est-ce bien toi ? dit Alexis Alexandrovitch en faisant doucement un effort sur lui-même pour arrêter le mouvement de ses mains.

— Mais, enfin, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec un étonnement sincère et presque comique. Que veux-tu de moi ? »

Alexis Alexandrovitch se tut, et passa la main sur son front et ses paupières. Il sentait qu'au lieu d'avertir sa femme de ses er-

reurs aux yeux du monde il s'inquiétait malgré lui de ce qui se passait dans la conscience de celle-ci, et se heurtait peut-être à un obstacle imaginaire.

« Voici ce que je voulais te dire, reprit-il froidement et tranquillement, et je te prie de m'écouter jusqu'au bout. Je considère, tu le sais, la jalousie comme un sentiment blessant et humiliant, auquel je ne me laisserai jamais entraîner ; mais il y a certaines barrières sociales qu'on ne franchit pas impunément. Aujourd'hui, à en juger par l'impression que tu as produite, — ce n'est pas moi, c'est tout le monde qui l'a remarqué, — tu n'as pas eu une tenue convenable.

— Décidément je n'y suis plus », dit Anna en haussant les épaules. « Cela lui est parfaitement égal, pensa-t-elle, il ne redoute que les observations du monde. — Tu es malade, Alexis Alexandrovitch », ajouta-t-elle en se levant pour s'en aller ; mais il l'arrêta en s'avançant vers elle.

Jamais Anna ne lui avait vu une physionomie si sombre et si déplaisante ; elle resta debout, baissant la tête de côté pour retirer d'une main agile les épingles à cheveux de sa coiffure.

« Eh bien, j'écoute, dit-elle tranquillement d'un ton moqueur ; j'écouterai même avec intérêt, parce que je voudrais comprendre de quoi il s'agit. »

Elle s'étonnait elle-même du ton assuré et naturellement calme qu'elle prenait, ainsi que du choix de ses mots.

« Je n'ai pas le droit d'entrer dans tes sentiments. Je le crois inutile et même dangereux, commença Alexis Alexandrovitch ; en creusant trop profondément dans nos âmes, nous risquons d'y toucher à ce qui pourrait passer inaperçu. Tes sentiments regardent ta

conscience ; mais je suis obligé vis-à-vis de toi, de moi, de Dieu, de te rappeler tes devoirs. Nos vies sont unies, non par les hommes, mais par Dieu. Un crime seul peut rompre ce lien, et un crime semblable entraîne après lui sa punition.

— Je n'y comprends rien, et bon Dieu que j'ai sommeil, pour mon malheur ! dit Anna en continuant à défaire ses cheveux et à retirer les dernières épingles.

— Anna, au nom du ciel, ne parle pas ainsi, dit-il doucement. Je me trompe peut-être, mais crois bien que ce que je te dis est autant pour toi que pour moi : je suis ton mari et je t'aime. »

Le visage d'Anna s'assombrit un moment, et l'éclair moqueur de ses yeux s'éteignit ; mais le mot « aimer » l'irrita. « Aimer, pensa-t-elle, sait-il seulement ce que c'est ? Est-ce qu'il peut aimer ? S'il n'avait pas entendu parler d'amour, il aurait toujours ignoré ce mot. »

« Alexis Alexandrovitch, je ne te comprends vraiment pas, dit-elle : explique-moi ce que tu trouves…

— Permets-moi d'achever. Je t'aime, mais je ne parle pas pour moi ; les principaux intéressés sont ton fils et toi-même. Il est fort possible, je le répète, que mes paroles te semblent inutiles et déplacées, peut-être sont-elles le résultat d'une erreur de ma part : dans ce cas, je te prie de m'excuser ; mais si tu sens toi-même qu'il y a un fondement quelconque à mes observations, je te supplie d'y réfléchir et, si le cœur t'en dit, de t'ouvrir à moi. »

Alexis Alexandrovitch, sans le remarquer, disait tout autre chose que ce qu'il avait préparé.

« Je n'ai rien à te dire, et, ajouta-t-elle vivement en dissimulant avec peine un sourire, il est vraiment temps de dormir. »

Alexis Alexandrovitch soupira et, sans rien ajouter, se dirigea vers sa chambre à coucher.

Quand elle y entra à son tour, il était couché. Ses lèvres étaient serrées d'un air sévère et ses yeux ne la regardaient pas. Anna se coucha, croyant toujours qu'il lui parlerait ; elle le craignait et le désirait tout à la fois ; mais il se tut.

Elle attendit longtemps sans bouger et finit par l'oublier ; elle pensait à un autre, dont l'image remplissait son cœur d'émotion et de joie coupable. Tout à coup elle entendit un ronflement régulier et calme ; Alexis Alexandrovitch sembla s'en effrayer lui-même et s'arrêta. Mais, au bout d'un instant, le ronflement retentit de nouveau, tranquille et régulier.

« Trop tard, trop tard », pensa-t-elle avec un sourire. Elle resta longtemps ainsi, immobile, les yeux ouverts et croyant les sentir briller dans l'obscurité.

Partie II · Chapitre 10

Àpartir de cette soirée, une vie nouvelle commença pour Alexis Alexandrovitch et sa femme. Rien de particulier en apparence : Anna continuait à aller dans le monde, surtout chez la princesse Betsy, et à rencontrer Wronsky partout ; Alexis Alexandrovitch s'en apercevait sans pouvoir l'empêcher. À chacune de ses tentatives d'explication, elle opposait un étonnement rieur absolument impénétrable.

Rien n'était changé extérieurement, mais leurs rapports l'étaient du tout au tout. Alexis Alexandrovitch, si fort quand il s'agissait des affaires de l'État, se sentait ici impuissant. Il attendait le coup final,

tête baissée et résigné comme un bœuf à l'abattoir. Lorsque ces pensées lui revenaient, il se disait qu'il fallait essayer encore une fois ce que la bonté, la tendresse, le raisonnement pourraient pour sauver Anna et la ramener ; chaque jour il se proposait de lui parler ; mais aussitôt qu'il tentait de le faire, le même esprit de mal et de mensonge qui la possédait s'emparait également de lui, et il parlait autrement qu'il n'aurait voulu le faire. Involontairement il reprenait un ton de persiflage et semblait se moquer de ceux qui auraient parlé comme lui. Ce n'était pas sur ce ton-là que les choses qu'il avait à dire pouvaient être exprimées…

Partie II · Chapitre 11

Ce qui pour Wronsky avait été pendant près d'un an le but unique et suprême de la vie, pour Anna un rêve de bonheur, d'autant plus enchanteur qu'il lui paraissait invraisemblable et terrible, s'était réalisé. Pâle et tremblant, il était debout près d'elle, et la suppliait de se calmer sans savoir comment et pourquoi.

« Anna, Anna ! disait-il d'une voix émue, Anna, au nom du ciel ! » Mais plus il élevait la voix, plus elle baissait la tête. Cette tête jadis si fière et si gaie, maintenant si humiliée ! elle l'aurait abaissée jusqu'à terre, du divan où elle était assise, et serait tombée sur le tapis s'il ne l'avait soutenue.

« Mon Dieu, pardonne-moi ! » sanglotait-elle en lui serrant la main contre sa poitrine.

Elle se trouvait si criminelle et si coupable qu'il ne lui restait plus qu'à s'humilier et à demander grâce, et c'était de lui qu'elle implorait son pardon, n'ayant plus que lui au monde. En le regar-

dant, son abaissement lui apparaissait d'une façon si palpable qu'elle ne pouvait prononcer d'autre parole. Quant à lui, il se sentait pareil à un assassin devant le corps inanimé de sa victime. Le corps immolé par eux, c'était leur amour, la première phase de leur amour. Il y avait quelque chose de terrible et d'odieux au souvenir de ce qu'ils avaient payé du prix de leur honte.

Le sentiment de la déchéance morale qui écrasait Anna s'empara de Wronsky. Mais, quelle que soit l'horreur du meurtrier devant le cadavre de sa victime, il faut le cacher et profiter au moins du crime commis. Et tel que le coupable qui se jette sur le cadavre avec rage, et l'entraîne pour le mettre en pièces, lui, il couvrait de baisers la tête et les épaules de son amie. Elle lui tenait la main et ne bougeait pas ; oui, ces baisers, elle les avait achetés au prix de son honneur, et cette main qui lui appartenait pour toujours était celle de son complice : elle souleva cette main et la baisa. Wronsky tomba à ses genoux, cherchant à voir ce visage qu'elle cachait sans vouloir parler. Enfin elle se leva avec effort et le repoussa :

« Tout est fini ; il ne me reste plus que toi, ne l'oublie pas.

— Comment oublierais-je ce qui fait ma vie ! Pour un instant de ce bonheur…

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle avec un sentiment de dégoût et de terreur si profond, qu'elle lui communiqua cette terreur. Au nom du ciel, pas un mot, pas un mot de plus ! »

Elle se leva vivement et s'éloigna de lui.

« Pas un mot de plus ! » répéta-t-elle avec une morne expression de désespoir qui le frappa étrangement, et elle sortit.

Au début de cette vie nouvelle, Anna sentait l'impossibilité d'exprimer la honte, la frayeur, la joie qu'elle éprouvait ; plutôt que de

rendre sa pensée par des paroles insuffisantes ou banales, elle préférait se taire. Plus tard, les mots propres à définir la complexité de ses sentiments ne lui vinrent pas davantage, ses pensées mêmes ne traduisaient pas les impressions de son âme. « Non, disait-elle, je ne puis réfléchir à tout cela maintenant : plus tard, quand je serai plus calme. » Mais ce calme de l'esprit ne se produisait pas ; chaque fois que l'idée lui revenait de ce qui avait eu lieu, de ce qui arriverait encore, de ce qu'elle deviendrait, elle se sentait prise de peur et repoussait ces pensées.

« Plus tard, plus tard, répétait-elle, quand je serai plus calme. »

En revanche, quand pendant son sommeil elle perdait tout empire sur ses réflexions, sa situation lui apparaissait dans son affreuse réalité ; presque chaque nuit elle faisait le même rêve. Elle rêvait que tous deux étaient ses maris et se partageaient ses caresses. Alexis Alexandrovitch pleurait en lui baisant les mains et en disant : « Que nous sommes heureux maintenant. » Et Alexis Wronsky, lui aussi, était son mari. Elle s'étonnait d'avoir cru que ce fût impossible, riait en leur expliquant que tout allait se simplifier, et que tous deux désormais seraient contents et heureux. Mais ce rêve l'oppressait comme un cauchemar et elle se réveillait épouvantée.

Partie II · Chapitre 12

Dans les premiers temps qui suivirent son retour de Moscou, chaque fois qu'il arrivait à Levine de rougir et de tressaillir en se rappelant la honte du refus qu'il avait essuyé, il se disait : « C'est ainsi que je souffrais, et que je me croyais un homme perdu lorsque j'ai manqué mon examen de physique, puis lorsque j'ai compromis

l'affaire de ma sœur qui m'avait été confiée. Et maintenant ? Maintenant les années ont passé et je me rappelle ces désespoirs avec étonnement. Il en sera de même de ma douleur d'aujourd'hui : le temps passera et j'y deviendrai indifférent. »

Mais trois mois s'écoulèrent et l'indifférence ne venait pas, et comme aux premiers jours ce souvenir lui restait une souffrance. Ce qui le troublait, c'est qu'après avoir tant rêvé la vie de famille, s'y être cru si bien préparé, non seulement il ne s'était pas marié, mais il se trouvait plus loin que jamais du mariage. C'était d'une façon presque maladive qu'il sentait, comme tous ceux qui l'entouraient, qu'il n'est pas bon à l'homme de vivre seul. Il se rappelait qu'avant son départ pour Moscou il avait dit une fois à son vacher Nicolas, un paysan naïf avec lequel il causait volontiers : « Sais-tu, Nicolas ? J'ai envie de me marier. » Sur quoi Nicolas avait aussitôt répondu sans hésitation : « Il y a longtemps que cela devrait être fait. Constantin Dmitritch. »

Et jamais il n'avait été si éloigné du mariage ! C'est que la place était prise, et s'il lui arrivait de songer à quelque jeune fille de sa connaissance, il sentait l'impossibilité de remplacer Kitty dans son cœur ; les souvenirs du passé le tourmentaient d'ailleurs encore. Il avait beau se dire qu'après tout il n'avait commis aucun crime, il rougissait de ces souvenirs à l'égal de ceux qui lui semblaient les plus honteux dans sa vie. Le sentiment de son humiliation, si peu grave qu'elle fût, pesait beaucoup plus sur sa conscience qu'aucune des mauvaises actions de son passé. C'était une blessure qui ne voulait pas se cicatriser.

Le temps et le travail firent cependant leur œuvre ; les impressions pénibles furent peu à peu effacées par les événements importants (malgré leur apparence modeste) de la vie de campagne ; chaque semaine emporta quelque chose du souvenir de Kitty ; il en

vint même à attendre avec impatience la nouvelle de son mariage, espérant que cette nouvelle le guérirait à la façon d'une dent qu'on arrache.

Le printemps arriva, beau, amical, sans traîtrise ni fausses promesses : un de ces printemps dont se réjouissent les plantes et les animaux aussi bien que les hommes. Cette saison splendide donna à Levine une nouvelle ardeur ; elle confirma sa résolution de s'arracher au passé pour organiser sa vie solitaire dans des conditions de fixité et d'indépendance. Les plans qu'il avait formés en rentrant à la campagne n'avaient pas tous été réalisés, mais le point essentiel, la chasteté de sa vie, n'avait reçu aucune atteinte ; il osait regarder ceux qui l'entouraient, sans que la honte d'une chute l'humiliât dans sa propre estime. Vers le mois de février, Maria Nicolaevna lui avait écrit pour lui dire que l'état de son frère empirait, sans qu'il fût possible de le déterminer à se soigner. Cette lettre le fit immédiatement partir pour Moscou, où il décida Nicolas à consulter un médecin, puis à aller prendre les eaux à l'étranger ; il lui fit même accepter un prêt d'argent pour son voyage. Sous ce rapport, il pouvait donc être content de lui-même.

En dehors de son exploitation et de ses lectures habituelles, Levine entreprit pendant l'hiver une étude sur l'économie rurale, étude dans laquelle il partait de cette donnée, que le tempérament du travailleur est un fait aussi absolu que le climat et la nature du sol ; la science agronomique, selon lui, devait tenir compte au même degré de ces trois éléments.

Sa vie fut donc très remplie, malgré sa solitude ; la seule chose qui lui manquât fut la possibilité de communiquer les idées qui se déroulaient dans sa tête à d'autres qu'à sa vieille bonne ; aussi avait-il fini par raisonner avec celle-ci sur la physique, les théories

d'économie rurale, et surtout sur la philosophie, car c'était le sujet favori d'Agathe Mikhaïlovna.

Le printemps fut assez tardif. Pendant les dernières semaines du carême, le temps fut clair, mais froid. Quoique le soleil amenât pendant le jour un certain dégel, il y avait au moins sept degrés la nuit ; la croûte que la gelée formait sur la neige était si dure qu'il n'y avait plus de routes tracées.

Le jour de Pâques se passa dans la neige ; tout à coup, le lendemain, un vent chaud s'éleva, les nuages s'amoncelèrent, et pendant trois jours et trois nuits une pluie tiède et orageuse ne cessa de tomber ; le vent se calma le jeudi, et il s'étendit alors sur la terre un brouillard épais et gris comme pour cacher les mystères qui s'accomplissaient dans la nature : les glaces qui craquaient et fondaient de toutes parts, les rivières en débâcle, les torrents dont les eaux écumeuses et troublées s'échappaient avec violence. Vers le soir, on vit sur la colline Rouge le brouillard se déchirer, les nuages se dissiper en moutons blancs, et le printemps, le vrai printemps, paraître éblouissant. Le lendemain matin, un soleil brillant acheva de fondre les légères couches de glace qui restaient encore sur les eaux, et l'air tiède se remplit de vapeurs s'élevant de la terre ; l'herbe ancienne prit aussitôt des teintes vertes, la nouvelle pointa dans le sol, semblable à des milliers de petites aiguilles ; les bourgeons des bouleaux, des buissons de groseilliers, et des boules de neige, se gonflèrent de sève et, sur leurs branches ensoleillées, des essaims d'abeilles s'abattirent en bourdonnant.

D'invisibles alouettes entonnaient leur chant joyeux à la vue de la campagne débarrassée de neige ; les vanneaux semblaient pleurer leurs marais submergés par les eaux torrentielles ; les cigognes et les oies sauvages s'élevaient dans le ciel avec leur cri printanier.

Les vaches, dont le poil ne repoussait qu'irrégulièrement et montrait çà et là des places pelées, beuglaient en quittant les étables ; autour des brebis à la toison pesante, les agneaux sautillaient gauchement ; les enfants couraient pieds nus le long des sentiers humides, où s'imprimait la trace de leurs pas ; les paysannes babillaient gaiement sur le bord de l'étang, occupées à blanchir leur toile ; de tous côtés retentissait la hache des paysans réparant leurs herses et leurs charrues. Le printemps était vraiment revenu.

Partie II · Chapitre 13

Pour la première fois, Levine n'endossa pas sa pelisse, mais, vêtu plus légèrement et chaussé de ses grandes bottes, il sortit, enjambant les ruisseaux que le soleil rendait éblouissants, et posant le pied tantôt sur un débris de glace, tantôt dans une boue épaisse.

Le printemps, c'est l'époque des projets et des plans. Levine, en sortant, ne savait pas plus ce qu'il allait d'abord entreprendre que l'arbre ne devinait comment et dans quel sens s'étendraient les jeunes pousses et les jeunes branches enveloppées dans ses bourgeons ; mais il sentait que les plus beaux projets et les plans les plus sages débordaient en lui.

Il alla d'abord voir son bétail. On avait fait sortir les vaches ; elles se chauffaient au soleil en beuglant, comme pour implorer la grâce d'aller aux champs. Levine les connaissait toutes dans leurs moindres détails. Il les examina avec satisfaction, et donna l'ordre au berger tout joyeux de les mener au pâturage et de faire sortir les veaux. Les vachères, ramassant leurs jupes, et barbotant dans la boue, les pieds nus encore exempts de hâle, poursuivaient, une

gaule en main, les veaux que le printemps grisait de joie, et les empêchaient de sortir de la cour.

Les nouveau-nés de l'année étaient d'une beauté peu commune ; les plus âgés avaient déjà la taille d'une vache ordinaire, et la fille de Pava, âgée de trois mois, était de la grandeur des génisses d'un an. Levine les admira et donna l'ordre de sortir leurs auges et de leur apporter leur pitance de foin dehors, derrière les palissades portatives qui leur servaient d'enclos.

Mais il se trouva que ces palissades, faites en automne, étaient en mauvais état, parce qu'on n'en avait pas eu besoin. Il fit chercher le charpentier, qui devait être occupé à réparer la machine à battre ; on ne le trouva pas là ; il raccommodait les herses, qui auraient dû être réparées pendant le carême. Levine fut contrarié. Toujours cette éternelle nonchalance, contre laquelle depuis si longtemps il luttait en vain ! Les palissades, ainsi qu'il l'apprit, n'ayant pas servi pendant l'hiver, avaient été transportées dans l'écurie des ouvriers, où, étant de construction légère, elles avaient été brisées.

Quant aux herses et aux instruments aratoires, qui auraient dû être réparés et mis en état durant les mois d'hiver, ce qui avait fait louer trois charpentiers, rien n'avait été fait ; on réparait les herses au moment même où on allait en avoir besoin. Levine fit chercher l'intendant, puis, impatienté, alla le chercher lui-même. L'intendant, rayonnant comme l'univers entier ce jour-là, vint à l'appel du maître, vêtu d'une petite touloupe garnie de mouton frisé, cassant une paille dans ses doigts.

« Pourquoi le charpentier n'est-il pas à la machine ?

— C'est ce que je voulais dire, Constantin Dmitritch ; il faut réparer les herses. Il va falloir labourer.

— Qu'avez-vous donc fait l'hiver ?

— Mais pourquoi faut-il un charpentier ?

— Où sont les palissades de l'enclos pour les veaux ?

— J'ai donné l'ordre de les remettre en place. Que voulez-vous qu'on fasse avec ce monde-là, répondit l'intendant en faisant un geste désespéré.

— Ce n'est pas avec ce monde-là, mais avec l'intendant qu'il n'y a rien à faire ! dit Levine s'échauffant. Pourquoi vous paye-t-on ? » cria-t-il ; mais, se rappelant à temps que les cris n'y feraient rien, il s'arrêta et se contenta de soupirer.

« Pourra-t-on semer ? demanda-t-il après un moment de silence.

— Demain ou après-demain, on le pourra derrière Tourkino.

— Et le trèfle ?

— J'ai envoyé Wassili et Mishka le semer ; mais je ne sais s'ils y parviendront, le sol est encore trop détrempé.

— Sur combien de dessiatines ?

— Six.

— Pourquoi pas partout ? — cria Levine en colère. Il était furieux d'apprendre qu'au lieu de vingt-quatre dessiatines on n'en ensemençait que six ; sa propre expérience, aussi bien que la théorie, l'avait convaincu de la nécessité de semer le trèfle aussitôt que possible, presque sur la neige, et il n'y arrivait jamais.

— Nous manquons d'ouvriers, que voulez-vous qu'on fasse de ces gens-là ? Trois journaliers ne sont pas venus, et voilà Simon…

— Vous auriez mieux fait de ne pas les garder à décharger la paille.

— Aussi n'y sont-ils pas.

— Où sont-ils donc tous ?

— Il y en a cinq à la compote (l'intendant voulait dire au compost), quatre à l'avoine qu'on remue : pourvu qu'elle ne tourne pas, Constantin Dmitritch ! »

Pour Levine, cela signifiait que l'avoine anglaise, destinée aux semences, était déjà tournée. Ils avaient encore enfreint ses ordres !

« Mais ne vous ai-je pas dit, pendant le carême, qu'il fallait poser des cheminées pour l'aérer ? cria-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, nous ferons tout en son temps. »

Levine, furieux, fit un geste de mécontentement, et alla examiner l'avoine dans son magasin à grains, puis il se rendit à l'écurie. L'avoine n'était pas encore gâtée, mais l'ouvrier la remuait à la pelle au lieu de la descendre simplement d'un étage à l'autre. Levine prit deux ouvriers pour les envoyer au trèfle. Peu à peu il se calma sur le compte de son intendant ; d'ailleurs il faisait si beau qu'on ne pouvait vraiment pas se mettre en colère.

« Ignat ! — cria-t-il à son cocher, qui, les manches retroussées, lavait la calèche près du puits. — Selle-moi un cheval.

— Lequel ?

— Kolpik. »

Pendant qu'on sellait son cheval, Levine appela l'intendant, qui allait et venait autour de lui, afin de rentrer en grâce, et lui parla des travaux à exécuter pendant le printemps et de ses projets agronomiques ; il fallait transporter le fumier le plus tôt possible, de façon à terminer ce travail avant le premier fauchage ; il fallait labourer le champ le plus lointain, puis faire les foins à son compte, et ne pas faucher de moitié avec les paysans.

L'intendant écoutait attentivement, de l'air d'un homme qui fait effort pour approuver les projets du maître ; il avait cette physionomie découragée et abattue que Levine lui connaissait et qui l'irritait au plus haut point. « Tout cela est bel et bon, semblait-il toujours dire, mais nous verrons ce que Dieu donnera. »

Ce ton contrariait, désespérait presque Levine ; mais il était commun à tous les intendants qu'il avait eus à son service ; tous accueillaient ses projets du même air navré, aussi avait-il pris le parti de ne plus se fâcher ; il n'en mettait pas moins d'ardeur à lutter contre ce malheureux : « ce que Dieu donnera », qu'il considérait comme une espèce de force élémentaire destinée à lui faire partout obstacle :

« Nous verrons si nous en aurons le temps, Constantin Dmitritch.

— Et pourquoi ne l'aurions-nous pas ?

— Il nous faut louer quinze ouvriers de plus, et il n'en vient pas. Aujourd'hui il en est venu qui demandent 70 roubles pour l'été. »

Levine se tut. Toujours cette même pierre d'achoppement ! Il savait que, quelque effort qu'on fît, jamais il n'était possible de louer plus de trente-sept ou trente-huit ouvriers à un prix normal ;

on arrivait quelquefois jusqu'à quarante, pas au delà ; mais il voulait encore essayer.

« Envoyez à Tsuri, à Tchefirofka : s'il n'en vient pas, il faut en chercher.

— Pour envoyer, j'enverrai bien, dit Wassili Fédorovitch d'un air accablé : et puis, voilà les chevaux qui sont bien faibles.

— Nous en rachèterons ; mais je sais, ajouta-t-il en riant, que vous ferez toujours aussi peu et aussi mal que possible. Au reste, je vous en préviens, je ne vous laisserai pas agir à votre guise cette année. Je ferai tout par moi-même.

— Ne dirait-on pas que vous dormez trop ? Quant à nous, nous préférons travailler sous l'œil du maître.

— Ainsi, vous allez faire semer le trèfle, et j'irai voir moi-même, dit-il en montant sur le petit cheval que le cocher venait de lui amener.

— Vous ne passerez pas les ruisseaux, Constantin Dmitritch, cria le cocher.

— Eh bien, j'irai par le bois. »

Sur son petit cheval bien reposé, qui reniflait toutes les mares, et tirait sur la bride dans sa joie de quitter l'écurie, Levine sortit de la cour boueuse, et partit en pleins champs.

L'impression joyeuse qu'il avait éprouvée à la maison ne fit qu'augmenter. L'amble de son excellent cheval le balançait doucement ; il buvait à longs traits l'air déjà tiède, mais encore imprégné d'une fraîcheur de neige, car il en restait des traces de place en place ; chacun de ses arbres, avec sa mousse renaissante et ses bourgeons prêts à s'épanouir, lui faisait plaisir à voir. En sortant du

bois, l'étendue énorme des champs s'offrit à sa vue, semblable à un immense tapis de velours vert ; pas de parties mal emblavées ou défoncées à déplorer, mais par-ci par-là des lambeaux de neige dans les fossés. Il aperçut un cheval de paysan et un poulain piétinant un champ ; sans se fâcher, il ordonna à un paysan qui passait de les chasser ; il prit avec la même douceur la réponse niaise et ironique du paysan auquel il demanda : « Eh bien, Ignat, sèmerons-nous bientôt ? — Il faut d'abord labourer, Constantin Dmitritch ». Plus il avançait, plus sa bonne humeur augmentait, plus ses plans agricoles semblaient se surpasser les uns les autres en sagesse : protéger les champs du côté du midi par des plantations qui empêcheraient la neige de séjourner trop longtemps ; diviser ses terres labourables en neuf parties dont six seraient fumées et trois consacrées à la culture fourragère ; construire une vacherie dans la partie la plus éloignée du domaine et y creuser un étang ; avoir des clôtures portatives pour le bétail afin d'utiliser l'engrais sur les prairies ; arriver ainsi à cultiver trois cents dessiatines de froment, cent dessiatines de pommes de terre, et cent cinquante de trèfle sans épuiser la terre…

Plongé dans ces réflexions et dirigeant prudemment son cheval de façon à ne pas endommager ses champs, il arriva jusqu'à l'endroit où les ouvriers semaient le trèfle. La télègue chargée de semences, au lieu d'être arrêtée à la limite du champ, avait labouré de ses roues le froment d'hiver que le cheval foulait des pieds. Les deux ouvriers, assis au bord de la route, allumaient leur pipe. La semence du trèfle, au lieu d'avoir été passée au crible, était jetée dans la télègue mêlée à de la terre, à l'état de petites mottes dures et sèches.

En voyant venir le maître, l'ouvrier Wassili se dirigea vers la télègue, et Mishka se mit à semer. Tout cela n'était pas dans l'ordre,

mais Levine se fâchait rarement contre ses ouvriers. Quand Wassili approcha, il lui ordonna de ramener le cheval de la télègue sur la route.

« Cela ne fait rien, Barine, ça repoussera, dit Wassili.

— Fais-moi le plaisir d'obéir sans raisonner, répondit Levine.

— J'y vais, répondit Wassili, allant prendre le cheval par la tête… — Quelles semailles ! Constantin Dmitritch ! ajouta-t-il pour rentrer en grâce, rien de plus beau ! mais on n'avance pas facilement ! la terre est si lourde qu'on traîne un poud à chaque pied.

— Pourquoi le trèfle n'a-t-il point été criblé ? demanda Levine.

— Ça ne fait rien, ça s'arrangera », répondit Wassili, prenant des semences et les triturant dans ses mains.

Wassili n'était pas le coupable, mais la contrariété n'en était pas moins vive pour le maître. Il descendit de cheval, prit le semoir des mains de Wassili, et se mit à semer lui-même.

« Où t'es-tu arrêté ? »

Wassili indiqua l'endroit du pied, et Levine continua à semer du mieux qu'il put ; mais la terre était semblable à un marais, et au bout de quelque temps il s'arrêta, tout en nage, pour rendre le semoir à l'ouvrier.

« Le printemps est beau, dit Wassili, c'est un printemps que les anciens n'oublieront pas ; chez nous, notre vieux a aussi semé du froment. Il prétend qu'on ne le distingue pas du seigle.

— Y a-t-il longtemps qu'on sème du froment chez vous ?

— Mais c'est vous-même qui nous avez appris à en semer ; l'an dernier vous m'en avez donné deux mesures.

— Eh bien, fais attention, dit Levine retournant à son cheval, surveille Mishka, et si la semence lève bien, tu auras cinquante kopecks par dessiatine.

— Nous vous remercions humblement ; nous serions contents, même sans cela. »

Levine remonta à cheval et alla visiter son champ de trèfle de l'année précédente, puis celui qu'on labourait pour le blé d'été.

Le trèfle levait admirablement et le labour était excellent ; dans deux ou trois jours, les semailles pourraient commencer.

Levine satisfait revint par les ruisseaux, espérant que l'eau aurait baissé ; effectivement il put les traverser, et au passage il effraya deux canards.

« Il doit y avoir des bécasses », pensa-t-il ; et un garde qu'il rencontra en approchant de la maison, lui confirma cette supposition.

Aussitôt il hâta le pas de son cheval afin de rentrer dîner et de préparer son fusil pour le soir.

Partie II · Chapitre 14

Au moment où Levine rentrait chez lui, de la plus belle humeur du monde, il entendit un son de clochettes du côté du perron d'entrée.

« Quelqu'un arrive du chemin de fer, pensa-t-il : c'est l'heure du train de Moscou… Qui peut venir ? Serait-ce mon frère Nicolas ?

Ne m'a-t-il pas dit qu'au lieu d'aller à l'étranger, il viendrait peut-être chez moi ? »

Il eut peur un moment que cette arrivée n'interrompît ses plans de printemps ; mais, honteux de ce sentiment égoïste, il ouvrit aussitôt, dans sa pensée, les bras à son frère, et se prit à espérer, avec une joie attendrie, que c'était bien lui que la clochette annonçait.

Il pressa son cheval, et, au tournant d'une haie d'acacias qui lui cachait la maison, il aperçut dans un traîneau de louage un voyageur en pelisse. — Ce n'était pas son frère.

« Pourvu que ce soit quelqu'un avec qui l'on puisse causer ! » pensa-t-il.

« Mais, s'écria-t-il en reconnaissant Stépane Arcadiévitch, c'est le plus aimable des hôtes ! Que je suis content de te voir ! « J'apprendrai certainement de lui si elle est mariée », se dit-il.

Même le souvenir de Kitty ne lui faisait plus de mal, par ce splendide jour de printemps.

« Tu ne m'attendais guère ? dit Stépane Arcadiévitch en sortant de son traîneau, la figure tachetée de boue, mais rayonnante de santé et de plaisir. Je suis venu : 1 pour te voir ; 2 pour tirer un coup de fusil, et 3 pour vendre le bois de Yergoushovo.

— Parfait ? Que dis-tu de ce printemps ? Comment as-tu pu arriver jusqu'ici en traîneau ?

— En télègue c'est encore plus difficile, Constantin Dmitritch, dit le cocher, une vieille connaissance.

— Enfin je suis très heureux de te voir », dit Levine en souriant avec une joie enfantine.

Il mena son hôte dans la chambre destinée aux visiteurs, où l'on apporta aussitôt son bagage : un sac, un fusil dans sa gaîne, et une boîte de cigares. Levine se rendit ensuite chez l'intendant pour lui faire ses observations sur le trèfle et le labourage.

Agathe Mikhaïlovna, qui avait à cœur l'honneur de la maison, l'arrêta au passage dans le vestibule pour lui adresser quelques questions au sujet du dîner.

« Faites ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous », répondit-il en continuant son chemin.

Quand il rentra, Stépane Arcadiévitch, lavé, peigné et souriant, sortait de sa chambre. Ils montèrent ensemble au premier.

« Que je suis donc content d'être parvenu jusqu'à toi ! Je vais enfin être initié aux mystères de ton existence ! Vraiment je te porte envie. Quelle maison ! Comme tout y est commode, clair, gai, disait Stépane Arcadiévitch, oubliant que les jours clairs et le printemps n'étaient pas toujours là. Et ta vieille bonne ! quelle brave femme ! Il ne manque qu'une jolie soubrette en tablier blanc ; mais cela ne cadre pas avec ton style sévère et monastique. »

Entre autres nouvelles intéressantes, Stépane Arcadiévitch raconta à son hôte que Serge Ivanitch comptait venir à la campagne cet été ; il ne dit pas un mot des Cherbatzky, et se contenta de transmettre les amitiés de sa femme ; Levine apprécia cette délicatesse. Comme toujours, il avait amassé pendant sa solitude une foule d'idées et d'impressions qu'il ne pouvait communiquer à son entourage et qu'il versa dans le sein de Stépane Arcadiévitch. Tout y passa : sa joie printanière, ses plans et ses déboires agricoles, ses remarques sur les livres qu'il avait lus, et surtout l'idée fondamentale du travail qu'il avait entrepris d'écrire, lequel, sans qu'il s'en doutât, était la critique de tous les ouvrages d'économie rurale. Sté-

pane Arcadiévitch, aimable et prompt à tout saisir, se montra plus particulièrement cordial cette fois ; Levine crut même remarquer une certaine considération pour lui, qui le flatta, jointe à une nuance de tendresse.

Les efforts réunis d'Agathe Mikhaïlovna et du cuisinier eurent pour résultat que les deux amis, mourant de faim, se jetèrent sur la zakouska en attendant la soupe, mangèrent du pain, du beurre, des salaisons, des champignons, et que Levine fit enfin monter la soupe, sans attendre les petits pâtés confectionnés par le cuisinier avec l'espoir d'éblouir leur hôte ; mais Stépane Arcadiévitch, habitué à d'autres dîners, ne cessa de trouver tout excellent : les liqueurs faites à la maison, le pain, le beurre, les salaisons, les champignons, la soupe aux orties, la poule à la sauce blanche, le vin de Crimée, furent jugés délicieux.

« Parfait, parfait ! dit-il en allumant une grosse cigarette après le rôti. Je me fais l'effet d'avoir échappé aux secousses et au tapage d'un navire, pour aborder sur une rive hospitalière. Ainsi tu dis que l'élément représenté par le travailleur doit être étudié en dehors de tout autre, et servir de guide dans le choix des procédés économiques ? Je suis un profane dans ces questions, mais il me semble que cette théorie et ses applications auront une influence sur le travailleur…

— Oui, mais attends ; je ne parle pas d'économie politique, mais d'économie rurale considérée comme une science. Il faut en étudier les données, les phénomènes, de même que pour les sciences naturelles, et l'ouvrier au point de vue économique et ethnographique… »

Agathe Mikhaïlovna entra en ce moment avec des confitures.

« Mes compliments, Agathe Mikhaïlovna, dit Stépane Arcadiévitch en baisant le bout de ses doigts potelés.

— Quelles salaisons et quelles liqueurs ! Eh bien, Kostia, n'est-il pas temps de partir ? » ajouta-t-il.

Levine jeta un regard par la fenêtre sur le soleil qui disparaissait derrière la cime encore dénudée des arbres.

« Il en est temps ; Kousma, qu'on attelle », cria-t-il, descendant l'escalier en courant.

Stépane Arcadiévitch descendit aussi, et alla soigneusement retirer lui-même son fusil de sa gaine ; c'était une arme d'un modèle nouveau et coûteux.

Kousma, qui sentait venir un bon pourboire, ne le quittait pas ; il l'aida à mettre ses bas et ses bottes de chasse, et Stépane Arcadiévitch se laissa faire avec complaisance.

« Si le marchand Rébénine vient en notre absence, fais-moi le plaisir, Kostia, de dire qu'on le reçoive et qu'on le fasse attendre.

— C'est à lui que tu vends ton bois ?

— Oui ; le connais-tu ?

— Certainement, j'ai eu affaire à lui positivement et définitivement ! »

Stépane Arcadiévitch se mit à rire. « Positivement et définitivement » étaient les mots favoris du marchand.

« Oui, il parle très drôlement. — Elle comprend où va son maître ! » ajouta-t-il en caressant Laska, qui tournait en jappant

autour de Levine, lui léchant tantôt la main, tantôt la botte ou le fusil.

Un petit équipage de chasse les attendait à la porte.

« J'ai fait atteler, quoique ce soit tout près d'ici ; mais si tu le préfères, nous irons à pied.

— Du tout, j'aime autant la voiture », dit Stépane Arcadiévitch en s'asseyant dans le char à bancs ; il s'enveloppa les pieds d'un plaid tigré et alluma un cigare.

« Comment peux-tu te passer de fumer, Kostia ! Le cigare, ce n'est pas seulement un plaisir, c'est comme le couronnement du bien-être. Voilà la vraie existence ! c'est ainsi que je voudrais vivre !

— Qui t'en empêche ? dit Levine en souriant.

— Oui, tu es un homme heureux, car tu possèdes tout ce que tu aimes : tu aimes les chevaux, tu en as ; des chiens, tu en as, ainsi qu'une belle chasse ; enfin, tu adores l'agronomie, et tu peux t'en occuper !

— C'est peut-être que j'apprécie ce que je possède, et ne désire pas trop vivement ce que je n'ai pas », répondit Levine en pensant à Kitty.

Stépane Arcadiévitch le comprit, mais le regarda sans mot dire.

Levine lui était reconnaissant de n'avoir pas encore parlé des Cherbatzky, et d'avoir deviné, avec son tact ordinaire, que c'était là un sujet qu'il redoutait ; mais en ce moment il aurait voulu, sans faire de questions, savoir à quoi s'en tenir sur ce même sujet.

« Comment vont tes affaires ? » dit-il enfin, se reprochant de ne penser qu'à ce qui l'intéressait personnellement.

Les yeux de Stépane Arcadiévitch s'allumèrent.

« Tu n'admets pas qu'on puisse désirer du pain chaud quand on a sa portion congrue ; selon toi, c'est un crime, et moi, je n'admets pas qu'on puisse vivre sans amour, répondit-il, ayant compris à sa façon la question de Levine. Je n'y puis rien, je suis ainsi fait, et vraiment, quand on y songe, on fait si peu de tort à autrui, et tant de plaisir à soi-même !

— Eh quoi ? y aurait-il un nouvel objet, demanda son ami.

— Oui, frère ! Tu connais le type des femmes d'Ossian, ces femmes qu'on ne voit qu'en rêve ? Eh bien, elles existent parfois en réalité, et sont alors terribles. La femme, vois-tu, c'est un thème inépuisable : on a beau l'étudier, on rencontre toujours du nouveau.

— Ce n'est pas la peine de l'étudier alors.

— Oh si ! Je ne sais plus quel est le grand homme qui a dit que le bonheur consistait à chercher la vérité et non à la trouver… »

Levine écoutait sans rien dire, mais il avait beau faire, il ne pouvait entrer dans l'âme de son ami, et comprendre le charme qu'il éprouvait à ce genre d'études.

Partie II · Chapitre 15

L'endroit où Levine conduisit Oblonsky était non loin de là, dans un petit bois de trembles : il le posta dans un coin couvert de mousse et un peu marécageux, quoique débarrassé de neige ; quant à lui, il se plaça du côté opposé, près d'un bouleau double, appuya son fusil à une des branches inférieures, ôta son caftan, se serra

une ceinture autour du corps, et fit quelques mouvements de bras pour s'assurer que rien ne le gênerait pour tirer.

La vieille Laska, qui le suivait pas à pas, s'assit avec précaution en face de lui, et dressa les oreilles. Le soleil se couchait derrière le grand bois, et du côté du levant les jeunes bouleaux mêlés aux trembles se dessinaient nettement avec leurs branches tombantes et leurs bourgeons presque épanouis.

Dans le grand bois, là où la neige n'avait pas complètement disparu, on entendait l'eau s'écouler à petit bruit en nombreux ruisselets ; les oiseaux gazouillaient en voltigeant d'un arbre à l'autre. Par moments, le silence semblait complet ; on entendait alors le bruissement des feuilles sèches remuées par le dégel ou par l'herbe qui poussait.

« En vérité, on voit et l'on entend croître l'herbe ! » se dit Levine en remarquant une feuille de tremble, humide et couleur d'ardoise, que soulevait la pointe d'une herbe nouvelle sortant du sol. Il était debout, écoutant et regardant tantôt la terre couverte de mousse, tantôt Laska aux aguets, tantôt la cime encore dépouillée des arbres de la forêt, qui s'étendait comme une mer au pied de la colline, puis le ciel obscurci qui se couvrait de petits nuages blancs. Un vautour s'envola dans les airs en agitant lentement ses ailes au-dessus de la forêt ; un autre prit la même direction et disparut. Dans le fourré, le gazouillement des oiseaux devint plus vif et plus animé ; un hibou éleva la voix au loin ; Laska dressa l'oreille, fit quelques pas avec prudence et pencha la tête pour mieux écouter. De l'autre côté de la rivière, un coucou poussa deux fois son petit cri, puis s'arrêta tout enroué.

« Entends-tu ? déjà le coucou ! dit Stépane Arcadiévitch en quittant sa place.

— Oui, j'entends, dit Levine, mécontent de rompre le silence. Attention maintenant : cela va commencer. »

Stépane Arcadiévitch retourna derrière son buisson, et l'on ne vit plus que l'étincelle d'une allumette, suivie de la petite lueur rouge de sa cigarette, et une légère fumée bleuâtre. « Tchik, tchik » ; Stépane Arcadiévitch armait son fusil.

« Qu'est-ce qui crie là ? demanda-t-il en attirant l'attention de son compagnon sur un bruit sourd, qui faisait penser à la voix d'un enfant s'amusant à imiter le hennissement d'un cheval.

— Tu ne sais pas ce que c'est ? C'est un lièvre mâle. Mais attention, ne parlons plus », cria presque Levine en armant son fusil à son tour. Un sifflement se fit entendre dans le lointain avec le rythme si connu du chasseur, et, deux ou trois secondes après, ce sifflement se répéta et se changea en un petit cri enroué. Levine leva les yeux à droite, à gauche, et vit enfin au-dessus de sa tête, dans le bleu un peu obscurci du ciel, au-dessus de la cime doucement balancée des trembles, un oiseau qui volait vers lui ; son cri, assez semblable au bruit que ferait une étoffe qu'on déchirerait en mesure, lui résonna à l'oreille ; il distinguait déjà le long bec et le long cou de la bécasse ; mais à peine l'eut-il visée, qu'un éclair rouge brilla du buisson derrière lequel se tenait Oblonsky ; l'oiseau s'agita dans l'air comme frappé d'une flèche. Un second éclair, et l'oiseau, cherchant vainement à se rattraper, battit de l'aile pendant une seconde, et tomba lourdement à terre.

« Est-ce que je l'ai manquée ? cria Stépane Arcadiévitch qui ne voyait rien à travers la fumée.

— La voilà, dit Levine en montrant Laska, une oreille en l'air, l'oiseau dans la gueule, remuant le bout de sa queue, et rapportant

lentement le gibier à son maître, avec une espèce de sourire, comme pour faire durer le plaisir.

— Je suis bien aise que tu aies touché, dit Levine, tout en éprouvant un certain sentiment d'envie.

— Mon fusil a raté du canon droit ; vilaine affaire, répondit Stépane Arcadiévitch en rechargeant son arme. Ah ! en voilà encore une ! » Effectivement des sifflements se succédèrent, rapides et perçants. Deux bécasses volèrent au-dessus des chasseurs, se poursuivant l'une l'autre ; quatre coups partirent, et les bécasses, comme des hirondelles, tournèrent sur elles-mêmes et tombèrent.

La chasse fut excellente. Stépane Arcadiévitch tua encore deux pièces, et Levine également deux, dont l'une ne se retrouva pas. Le jour baissait de plus en plus, Vénus à la lueur argentée se montrait déjà au couchant, et au levant Arcturus brillait de son feu rouge un peu sombre. Levine apercevait par intervalles la Grande Ourse. Les bécasses ne se montraient plus, mais Levine résolut de les attendre jusqu'à ce que Vénus, qu'il distinguait entre les branches de son bouleau, s'élevât à l'horizon, et que la Grande Ourse fût entièrement visible. L'étoile avait dépassé les bouleaux, et le char de la Grande Ourse brillait déjà dans le ciel, qu'il attendait encore.

« N'est-il pas temps de rentrer ? » demanda Stépane Arcadiévitch.

Tout était calme dans la forêt : pas un oiseau n'y bougeait.

« Attendons encore, répondit Levine.

— Comme tu voudras. »

Ils étaient en ce moment à quinze pas l'un de l'autre.

« Stiva, s'écria tout à coup Levine, tu ne m'as pas dit si ta belle-sœur était mariée, ou si le mariage est près de se faire ? » Il se sentait si calme, son parti était si résolument pris, que rien, croyait-il, ne pouvait l'émouvoir. Mais il ne s'attendait pas à la réponse de Stépane Arcadiévitch.

« Elle n'est pas mariée et ne songe pas au mariage, elle est très malade, et les médecins l'envoient à l'étranger. On craint même pour sa vie.

— Que dis-tu là ? cria Levine. Malade… mais qu'a-t-elle ? Comment… »

Pendant qu'ils causaient ainsi, Laska, les oreilles dressées, examinait le ciel au-dessus de sa tête et les regardait d'un air de reproche.

« Ils ont bien choisi leur temps pour causer, pensait Laska. En voilà une qui vient, la voilà, — juste. Ils la manqueront. »

Au même instant, un sifflement aigu perça les oreilles des deux chasseurs, et tous deux, ajustant leurs fusils, tirèrent ensemble ; les deux coups, les deux éclairs furent simultanés. La bécasse battit de l'aile, plia ses pattes minces, et tomba dans le fourré.

« Voilà qui est bien ! ensemble… s'écria Levine, courant avec Laska à la recherche du gibier ; qu'est-ce donc qui m'a fait tant de peine tout à l'heure ? Ah oui ! Kitty est malade, se rappela-t-il. Que faire ? c'est triste !

— Je l'ai trouvée ! Bonne bête ! » fit-il en reprenant l'oiseau de la gueule de Laska pour la mettre dans son carnier presque plein.

Partie II · Chapitre 16

En rentrant, Levine questionna son ami sur la maladie de Kitty et les projets des Cherbatzky : il entendit sans déplaisir les réponses d'Oblonsky, sentant, sans oser se l'avouer, qu'il lui restait un espoir quelconque, et presque satisfait que celle qui l'avait tant fait souffrir, souffrît à son tour. Mais quand Stépane Arcadiévitch parla des causes de la maladie de Kitty et prononça le nom de Wronsky, il l'interrompit :

« Je n'ai aucun droit d'être initié à des secrets de famille auxquels je ne m'intéresse nullement. »

Stépane Arcadiévitch sourit imperceptiblement en remarquant la transformation soudaine de Levine qui, en une seconde, avait passé de la gaieté à la tristesse, comme cela lui arrivait souvent.

« As-tu conclu ton affaire avec Rébénine, pour le bois ? demanda-t-il.

— Oui, il me donne un prix excellent : 38.000 roubles, dont huit d'avance et le reste en six ans. Ce n'a pas été sans peine ; personne ne m'en offrait davantage.

— Tu donnes ton bois pour rien, dit Levine d'un air sombre.

— Comment cela, pour rien ! dit Stépane Arcadiévitch avec un sourire de bonne humeur, sachant d'avance que Levine serait maintenant mécontent de tout.

— Ton bois vaut pour le moins 500 roubles la dessiatine.

— Voilà bien votre ton méprisant, à vous autres grands agriculteurs, quand il s'agit de nous, pauvres diables de citadins ! Et cependant, qu'il s'agisse de faire une affaire, nous nous en tirons en-

core mieux que vous. Crois-moi, j'ai tout calculé ; le bois est vendu dans de très bonnes conditions, et je ne crains qu'une chose, c'est que le marchand ne se dédise. C'est du bois de chauffage, et il n'y en aura pas plus de 30 sagènes par dessiatine ; or il m'en donne 200 roubles la dessiatine. »

Levine sourit dédaigneusement.

« Voilà le genre de ces messieurs de la ville, pensa-t-il, qui pour une fois en dix ans qu'ils viennent à la campagne, et pour deux ou trois mots du vocabulaire campagnard qu'ils appliquent à tort et à travers, s'imaginent qu'ils connaissent le sujet à fond ; « il y aura 30 sagènes »… il parle sans savoir un mot de ce qu'il avance. — Je ne me permets pas de t'en remontrer quand il s'agit des paperasses de ton administration, dit-il, et si j'avais besoin de toi, je te demanderais conseil. Et toi, tu t'imagines comprendre la question des bois ? Elle n'est pas si simple. D'abord as-tu compté tes arbres ?

— Comment cela, compter mes arbres ? dit en riant Stépane Arcadiévitch, cherchant toujours à tirer son ami de son accès de mauvaise humeur. Compter les sables de la mer, compter les rayons des planètes, qu'un génie y parvienne…

— C'est bon, c'est bon, je te réponds que le génie de Rébenine y parvient ; il n'y a pas de marchand qui achète sans compter, à moins qu'on ne lui donne le bois pour rien, comme toi. Je le connais ton bois, j'y chasse tous les ans ; il vaut 500 roubles la dessiatine, argent comptant, tandis qu'il t'en offre 200 avec des échéances. Tu lui fais un cadeau de 35 000 roubles pour le moins.

— Laisse donc ces comptes imaginaires, dit plaintivement Stépane Arcadiévitch ; pourquoi alors personne ne m'a-t-il offert ce prix-là ?

— Parce que les marchands s'entendent entre eux, et se dédommagent entre concurrents. Je connais tous ces gens-là. J'ai eu affaire à eux, ce ne sont pas des marchands, mais des revendeurs à la façon des maquignons ; aucun d'eux ne se contente d'un bénéfice de 10 ou 15 p. % ; il attendra jusqu'à ce qu'il puisse acheter pour 20 kopecks ce qui vaut un rouble.

— Tu vois les choses en noir.

— Pas le moins du monde », dit tristement Levine au moment où ils approchaient de la maison.

Une télègue solide, et solidement attelée d'un cheval bien nourri, était arrêtée devant le perron ; le gros commis de Rébenine, serré dans son caftan, tenait les rênes. Le marchand lui-même était déjà entré dans la maison, et vint au-devant des deux amis à la porte du vestibule. Rébenine était un homme d'âge moyen, grand et maigre, portant moustaches ; son menton proéminent était rasé ; il avait les yeux ternes et à fleur de tête. Vêtu d'une longue redingote bleu foncé, avec des boutons placés très bas par derrière, il portait des bottes hautes, et par-dessus ses bottes de grandes galoches. Il s'avança vers les arrivants avec un sourire, s'essuyant la figure avec son mouchoir, et cherchant à serrer sa redingote qui n'en avait aucun besoin ; puis il tendit à Stépane Arcadiévitch une main qui semblait vouloir attraper quelque chose.

« Ah ! vous voilà arrivé ? dit Stépane Arcadiévitch en lui donnant la main. C'est fort bien.

— Je n'aurais pas osé désobéir aux ordres de Votre Excellence, quoique les chemins soient bien mauvais. Positivement, j'ai fait la route à pied, mais je suis venu au jour fixé. Mes hommages, Constantin Dmitritch, — dit-il en se tournant vers Levine, avec l'intention d'attraper aussi sa main ; mais celui-ci eut l'air de ne pas

remarquer ce geste, et sortit tranquillement les bécasses de son carnier. — Vous vous êtes divertis à chasser ? Quel oiseau est-ce donc ? ajouta Rébenine en regardant les bécasses avec mépris. Quel goût cela a-t-il ? — et il hocha la tête d'un air désapprobateur, comme s'il eût éprouvé des doutes sur la possibilité d'apprêter, pour le rendre mangeable, un volatile pareil.

— Veux-tu passer dans mon cabinet ? dit Levine en français… Entrez dans mon cabinet, vous y discuterez mieux votre affaire.

— Où cela vous conviendra », répondit le marchand sur un ton de suffisance dédaigneuse, voulant bien faire comprendre que si d'autres pouvaient éprouver des difficultés à conclure une affaire, lui n'en connaissait jamais.

Dans le cabinet, Rébenine chercha machinalement des yeux l'image sainte, mais, l'ayant trouvée, il ne se signa pas ; il jeta un regard sur les bibliothèques et les rayons chargés de livres, du même air de doute et de dédain qu'il avait eu pour la bécasse.

« Eh bien !… avez-vous apporté l'argent ? demanda Stépane Arcadiévitch.

— Nous ne serons pas en retard pour l'argent, mais nous sommes venus causer un peu.

— Qu'avons-nous à causer ? mais asseyez-vous donc.

— On peut bien s'asseoir, dit Rébenine en s'asseyant et en s'appuyant au dossier d'un fauteuil, de la façon la plus incommode. Il faut céder quelque chose, prince : ce serait péché que de ne pas le faire… Quant à l'argent, il est tout prêt, définitivement jusqu'au dernier kopeck ; de ce côté-là, il n'y aura pas de retard. »

Levine, qui rangeait son fusil dans une armoire et s'apprêtait à quitter la chambre, s'arrêta aux dernières paroles du marchand :

« Vous achetez le bois à vil prix, dit-il : il est venu me trouver trop tard. Je l'aurais engagé à en demander beaucoup plus. »

Rébenine se leva et toisa Levine en souriant.

« Constantin Dmitritch est très serré, dit-il en s'adressant à Stépane Arcadiévitch ; on n'achète définitivement rien avec lui. J'ai marchandé son froment et je donnais un beau prix.

— Pourquoi vous ferais-je cadeau de mon bien ? Je ne l'ai ni trouvé ni volé.

— Faites excuse ; par le temps qui court, il est absolument impossible de voler ; tout se fait, par le temps qui court, honnêtement et ouvertement. Qui donc pourrait voler ? Nous avons parlé honorablement. Le bois est trop cher ; je ne joindrais pas les deux bouts. Je dois prier le prince de céder quelque peu.

— Mais votre affaire est-elle conclue ou ne l'est-elle pas ? Si elle est conclue, il n'y a plus à marchander ; si elle ne l'est pas, c'est moi qui achète le bois. »

Le sourire disparut des lèvres de Rébenine. Une expression d'oiseau de proie, rapace et cruelle, l'y remplaça. De ses doigts osseux il déboutonna aussitôt sa redingote, offrant aux regards sa chemise, son gilet aux boutons de cuivre, sa chaîne de montre, et il retira de son sein un gros portefeuille usé.

« Le bois est à moi, s'il vous plaît », et il fit rapidement un signe de croix et tendit sa main. Prends mon argent, je prends ton bois. Voilà comment Rébenine entend les affaires ; il ne compte pas ses

kopecks, bredouilla-t-il tout en agitant son portefeuille d'un air mécontent.

« À ta place je ne me presserais pas, dit Levine.

— Mais je lui ai donné ma parole », dit Oblonsky étonné.

Levine sortit de la chambre en fermant violemment la porte ; le marchand le regarda sortir et hocha la tête en souriant.

« Tout ça, c'est un effet de jeunesse, définitivement, un pur enfantillage. Croyez-moi, j'achète pour ainsi dire pour la gloire, et parce que je veux qu'on dise : « C'est Rébenine qui a acheté la forêt d'Oblonsky », et Dieu sait si je m'en tirerai ! Veuillez m'écrire nos petites conventions. »

Une heure plus tard, le marchand s'en retournait chez lui dans sa télègue, bien enveloppé de sa fourrure, avec son marché en poche.

« Oh ! ces messieurs ! dit-il à son commis : toujours la même histoire !

— C'est comme cela, répondit le commis en lui cédant les rênes pour accrocher le tablier de cuir du véhicule. Et par rapport à l'achat Michel Ignatich ?

— Hé ! hé !... »

Partie II · Chapitre 17

Stépane Arcadiévitch rentra au salon, les poches bourrées de liasses de billets n'ayant cours que dans trois mois, mais que le

marchand réussit à lui faire prendre en acompte. Sa vente était conclue, il tenait l'argent en portefeuille ; la chasse avait été bonne ; il était donc parfaitement heureux et content et aurait voulu distraire son ami de la tristesse qui l'envahissait ; une journée si bien commencée devait se terminer de même.

Mais Levine, quelque désir qu'il eût de se montrer aimable et prévenant pour son hôte, ne pouvait chasser sa méchante humeur ; l'espèce d'ivresse qu'il éprouva en apprenant que Kitty n'était pas mariée fut de courte durée. Pas mariée et malade ! malade d'amour peut-être pour celui qui la dédaignait ! c'était presque une injure personnelle. Wronsky n'avait-il pas en quelque sorte acquis le droit de le mépriser, lui, Levine, puisqu'il dédaignait celle qui l'avait repoussé ! C'était donc un ennemi. Il ne raisonnait pas cette impression, mais se sentait blessé, froissé, mécontent de tout, et particulièrement de cette absurde vente de forêt qui s'était faite sous son toit, sans qu'il pût empêcher Oblonsky de se laisser tromper.

« Eh bien ! est-ce fini ? dit-il en venant au-devant de Stépane Arcadiévitch ; veux-tu souper ?

— Ce n'est pas de refus. Quel appétit on a à la campagne. C'est étonnant ! Pourquoi n'as-tu pas offert un morceau à Rébenine ?

— Que le diable l'emporte !

— Sais-tu que ta manière d'être avec lui m'étonne ? Tu ne lui donnes même pas la main, pourquoi ?

— Parce que je ne la donne pas à mon domestique, et mon domestique vaut cent fois mieux que lui.

— Quelles idées arriérées ! Et la fusion des classes, qu'en fais-tu ?

— J'abandonne cette fusion aux personnes à qui elle est agréable ; quant à moi, elle me dégoûte.

— Décidément, tu es un rétrograde.

— À vrai dire, je ne me suis jamais demandé ce que j'étais : je suis tout bonnement Constantin Levine, rien de plus.

— Et Constantin Levine de bien mauvaise humeur, dit en souriant Oblonsky.

— C'est vrai, et sais-tu pourquoi ? À cause de cette vente ridicule ; excuse le mot. »

Stépane Arcadiévitch prit un air d'innocence calomniée et répondit par une grimace plaisante.

« Voyons, quand quelqu'un a-t-il vendu n'importe quoi sans qu'on lui dise aussitôt : « Vous auriez pu vendre plus cher ? » et personne ne songe à offrir ces beaux prix avant la vente. Non, je vois que tu as une dent contre cet infortuné Rébenine.

— C'est possible, et je te dirai pourquoi. Tu vas me traiter encore d'arriéré et me donner quelque vilain nom, mais je ne puis m'empêcher de m'affliger en voyant la noblesse, cette noblesse à laquelle, en dépit de la fusion des classes, je suis heureux d'appartenir, allant toujours s'appauvrissant. Si encore cet appauvrissement tenait à des prodigalités, à une vie trop large, je ne dirais rien : vivre en grands seigneurs, c'est affaire aux nobles, et eux seuls s'y entendent. Aussi ne suis-je pas froissé de voir les paysans acheter nos terres ; le propriétaire ne fait rien, le paysan travaille, il est juste que le travailleur prenne la place de celui qui reste oisif, c'est dans l'ordre. Mais ce qui me vexe et m'afflige, c'est de voir dépouiller la noblesse par l'effet, comment dirais-je, de son innocence. Ici c'est un fermier polonais qui achète à moitié prix, d'une

dame qui habite Nice, une superbe terre. Là c'est un marchand qui prend en ferme pour un rouble la dessiatine ce qui en vaut dix. Aujourd'hui c'est toi qui, sans rime ni raison, fais à ce coquin un cadeau d'une trentaine de mille roubles.

— Eh bien après ? fallait-il compter mes arbres un à un ?

— Certainement, si tu ne les as pas comptés, sois sûr que le marchand l'a fait pour toi ; et ses enfants auront le moyen de vivre et de s'instruire : ce que les tiens n'auront peut-être pas.

— Que veux-tu ? à mes yeux, il y a mesquinerie à cette façon de calculer. Nous avons nos affaires, ils ont les leurs, et il faut bien qu'ils fassent leurs bénéfices. Au demeurant, c'est une chose sur laquelle il n'y a plus à revenir… Et voilà mon omelette favorite qui arrive, puis Agathe Mikhaïlovna nous donnera certainement un verre de sa bonne eau-de-vie. »

Stépane Arcadiévitch se mit à table, plaisanta gaiement Agathe Mikhaïlovna et assura n'avoir pas mangé de longtemps un dîner et un souper pareils.

« Au moins vous avez, vous, une bonne parole à donner, dit Agathe Mikhaïlovna, tandis que Constantin Dmitritch, ne trouvât-il qu'une croûte de pain, la mangerait sans rien dire, et s'en irait. »

Levine, malgré ses efforts pour dominer son humeur triste et sombre, restait morose ; il y avait une question qu'il ne se décidait pas à faire, ne trouvant ni l'occasion de la poser à son ami, ni la forme à lui donner. Stépane Arcadiévitch était rentré dans sa chambre, s'était déshabillé, lavé, revêtu d'une belle chemise tuyautée et enfin couché, que Levine rôdait encore autour de lui, causant de cent bagatelles, sans avoir le courage de demander ce qui lui tenait à cœur.

« Comme c'est bien arrangé, dit-il en sortant du papier qui l'enveloppait un morceau de savon parfumé, attention d'Agathe Mikhaïlovna dont Oblonsky ne profitait pas. Regarde donc, c'est vraiment une œuvre d'art.

— Oui, tout se perfectionne, de notre temps, dit Stépane Arcadiévitch avec un bâillement plein de béatitude. Les théâtres, par exemple, et — bâillant encore — ces amusantes lumières électriques.

— Oui, les lumières électriques, répéta Levine… Et ce Wronsky, où est-il maintenant ? demanda-t-il tout à coup en déposant son savon.

— Wronsky ? dit Stépane Arcadiévitch en cessant de bâiller, il est à Pétersbourg. Il est parti peu après toi, et n'est plus revenu à Moscou. Sais-tu, Kostia, continua-t-il en s'accoudant à la table placée près de son lit, et en appuyant sur sa main un visage qu'éclairaient comme deux étoiles ses yeux caressants et un peu somnolents, si tu veux que je te le dise, tu es en partie coupable de toute cette histoire : tu as eu peur d'un rival, et je te répète ce que je te disais alors, je ne sais lequel de vous deux avait le plus de chances. Pourquoi n'avoir pas été de l'avant ? je te disais bien que…, — et il bâilla intérieurement, tâchant de ne pas ouvrir la bouche.

— Sait-il ou ne sait-il pas la démarche que j'ai faite ? se demanda Levine en le regardant. Il y a de la ruse et de la diplomatie dans sa physionomie ; — et, se sentant rougir, il regarda Oblonsky sans parler.

— Si elle a éprouvé un sentiment quelconque, continua celui-ci, c'était un entraînement très superficiel, un éblouissement de cette haute aristocratie et de cette position dans le monde, éblouissement que sa mère a subi plus qu'elle. »

Levine fronça le sourcil. L'injure du refus lui revint au cœur comme une blessure toute fraîche. Heureusement, il était chez lui, dans sa propre maison, et chez soi on se sent plus fort.

« Attends, attends, interrompit-il. Tu parles d'aristocratie ? Veux-tu me dire en quoi consiste celle de Wronsky ou de tout autre, et en quoi elle autorise le mépris que l'on a eu de moi ? Tu le considères comme un aristocrate. Je ne suis pas de cet avis. Un homme dont le père est sorti de la poussière grâce à l'intrigue, dont la mère a été en liaison Dieu sait avec qui. Oh non ! Les aristocrates sont pour moi des hommes qui peuvent montrer dans leur passé trois ou quatre générations honnêtes, appartenant aux classes les plus cultivées (ne parlons pas de dons intellectuels remarquables, c'est une autre affaire), n'ayant jamais fait de platitudes devant personne, et n'ayant eu besoin de personne, comme mon père et mon grand-père. Et je connais beaucoup de familles semblables. Pour toi, tu fais des cadeaux de 30 000 roubles à un coquin, et tu me trouves mesquin de compter mes arbres ; mais tu recevras des appointements, et que sais-je encore, ce que je ne ferai jamais. Voilà pourquoi j'apprécie ce que m'a laissé mon père et ce que me donne mon travail, et je dis que c'est nous qui sommes les aristocrates, et non pas ceux qui vivent aux dépens des puissants de ce monde, et qui se laissent acheter pour 20 kopecks !

— À qui en as-tu ? je suis de ton avis, — répondit gaiement Oblonsky en s'amusant de la sortie de son ami, tout en sentant qu'elle le visait. — Tu n'es pas juste pour Wronsky ; mais il n'est pas question de lui. Je te le dis franchement : à ta place, je partirais pour Moscou et…

— Non ; je ne sais si tu as connaissance de ce qui s'est passé, et du reste cela m'est égal… J'ai demandé Catherine Alexandrovna, et j'ai reçu un refus qui me rend son souvenir pénible et humiliant.

— Pourquoi cela ? quelle folie !

— N'en parlons plus. Excuse-moi si tu m'as trouvé malhonnête avec toi. Maintenant tout est expliqué. »

Et, reprenant ses allures ordinaires :

« Tu ne m'en veux pas, Stiva ? Je t'en prie, ne me garde pas rancune, dit-il en lui prenant la main.

— Je n'y songe pas ; je suis bien aise, au contraire, que nous nous soyons ouverts l'un à l'autre. Et sais-tu ? la chasse est bonne le matin. Si nous y retournions ? je me passerais bien de dormir et j'irais ensuite tout droit à la gare.

— Parfaitement. »

Partie II · Chapitre 18

Wronsky, quoique absorbé par sa passion, n'avait rien changé au cours extérieur de sa vie. Il avait conservé toutes ses relations mondaines et militaires. Son régiment gardait une place importante dans son existence, d'abord parce qu'il l'aimait, et plus encore parce qu'il y était adoré ; on ne se contentait pas de l'y admirer, on le respectait, on était fier de voir un homme de son rang et de sa valeur intellectuelle placer les intérêts de son régiment et de ses camarades au-dessus des succès de vanité ou d'amour-propre auxquels il avait droit. Wronsky se rendait compte des sentiments qu'il inspirait et se croyait, en quelque sorte, tenu de les entretenir. D'ailleurs la vie militaire lui plaisait par elle-même.

Il va sans dire qu'il ne parlait à personne de son amour ; jamais un mot imprudent ne lui échappait, même lorsqu'il prenait part à quelque débauche entre camarades (il buvait, du reste, très modérément), et il savait fermer la bouche aux indiscrets qui se permettaient la moindre allusion à ses affaires de cœur. Sa passion était cependant connue de la ville entière, et les jeunes gens enviaient précisément ce qui pesait le plus lourdement à son amour, la haute position de Karénine, qui contribuait à mettre sa liaison en évidence.

La plupart des jeunes femmes, jalouses d'Anna, qu'elles étaient lasses d'entendre toujours nommer « juste », n'étaient pas fâchées de voir leurs prédictions vérifiées, et n'attendaient que la sanction de l'opinion publique pour l'accabler de leur mépris : elles tenaient déjà en réserve la boue qui lui serait jetée quand le moment serait venu. Les personnes d'expérience et celles d'un rang élevé voyaient à regret se préparer un scandale mondain.

La mère de Wronsky avait d'abord appris avec un certain plaisir la liaison de son fils ; rien, selon elle, ne pouvait mieux achever de former un jeune homme qu'un amour dans le grand monde ; ce n'était, d'ailleurs pas sans un certain plaisir qu'elle constatait que cette Karénine, qui semblait si absorbée par son fils, n'était, après tout, qu'une femme comme une autre, chose du reste fort naturelle pour une femme belle et élégante, pensait la vieille comtesse. Mais cette manière de voir changea lorsqu'elle sut que son fils, afin de ne pas quitter son régiment et le voisinage de Mme Karénine, avait refusé un avancement important pour sa carrière ; d'ailleurs, au lieu d'être la liaison brillante et mondaine qu'elle aurait approuvée, voilà qu'elle apprenait que cette passion tournait au tragique, à la Werther, et elle craignait de voir son fils commettre quelque sottise. Depuis le départ imprévu de celui-ci de Moscou, elle ne l'avait

pas revu, et l'avait fait prévenir par son frère qu'elle désirait sa visite. Ce frère aîné n'était guère plus satisfait, non qu'il s'inquiétât de savoir si cet amour était profond ou éphémère, calme ou passionné, innocent ou coupable (lui-même, quoique père de famille, entretenait une danseuse et n'avait pas le droit d'être sévère), mais il savait que cet amour déplaisait en haut lieu, et blâmait son frère en conséquence.

Wronsky, outre ses relations mondaines et son service, avait une passion qui l'absorbait : celle des chevaux. Des courses d'officiers devaient avoir lieu cet été-là ; il se fit inscrire et acheta une jument anglaise pur sang ; malgré son amour, et quoiqu'il y mît de la réserve, ces courses avaient pour lui un attrait très vif. Pourquoi d'ailleurs ces deux passions se seraient-elles nui ? Il lui fallait un intérêt quelconque, en dehors d'Anna, pour le reposer des émotions violentes qui l'agitaient.

Partie II · Chapitre 19

Le jour des courses de Krasnoé-Selo, Wronsky vint, plus tôt que d'habitude, manger un bifteck dans la salle commune des officiers ; il n'était pas trop rigoureusement tenu à restreindre sa nourriture, son poids répondant aux quatre pouds exigés ; mais il ne fallait pas engraisser, et il s'abstenait en conséquence de sucre et de farineux. Il s'assit devant la table, sa redingote déboutonnée laissant apercevoir un gilet blanc, et ouvrit un roman français ; les deux bras appuyés sur la table, il semblait absorbé par sa lecture, mais ne prenait cette attitude que pour se dérober aux conversations des allants et venants ; sa pensée était ailleurs.

Il songeait au rendez-vous que lui avait donné Anna après les courses ; depuis trois jours il ne l'avait pas vue, et se demandait si elle pourrait tenir sa promesse, car son mari venait de rentrer à Pétersbourg d'un voyage à l'étranger. Comment s'en assurer ? C'était à la villa de Betsy, sa cousine, qu'ils s'étaient rencontrés pour la dernière fois ; il n'allait chez les Karénine que le moins possible ; oserait-il s'y rendre ?

« Je dirai simplement que je suis chargé par Betsy de savoir si elle compte venir aux courses ;... oui certainement, j'irai », décida-t-il intérieurement ; et son imagination lui peignit si vivement le bonheur de cette entrevue, que son visage rayonna de joie au-dessus de son livre.

« Fais dire chez moi qu'on attelle au plus vite la troïka à la calèche », dit-il au garçon qui lui servait son bifteck tout chaud sur un plat d'argent. Il attira vers lui l'assiette et se servit.

On entendait dans la salle de billard voisine un bruit de billes, et des voix causant et riant ; deux officiers se montrèrent à la porte ; l'un d'eux, tout jeune à la figure délicate, était récemment sorti du corps des pages ; l'autre, gras et vieux, avait de petits yeux humides et un bracelet au bras.

Wronsky les regarda et continua à manger et à lire tout à la fois, d'un air mécontent, comme s'il ne les eût pas remarqués.

« Tu prends des forces, hein ? demanda le gros officier en s'asseyant près de lui.

— Comme tu vois, répondit Wronsky en s'essuyant la bouche et en fronçant le sourcil, toujours sans les regarder.

— Tu ne crains pas d'engraisser ? continua le gros officier et en avançant une chaise au plus jeune.

— Quoi ? demanda Wronsky en découvrant ses dents avec une grimace d'ennui et d'aversion.

— Tu ne crains pas d'engraisser ?

— Garçon, du xérès ! » cria Wronsky sans lui répondre, et il transporta son livre de l'autre côté de l'assiette pour continuer à lire.

Le gros officier prit la carte des vins, la tendit au plus jeune et lui dit :

« Vois donc ce que nous pourrions boire.

— Du vin du Rhin, si tu veux », répondit celui-ci en tâchant de saisir son imperceptible moustache, tout en regardant timidement Wronsky du coin de l'œil.

Voyant qu'il ne bougeait pas, il se leva et dit : « Allons dans la salle de billard. »

Le gros officier se leva aussi, et ils se dirigèrent du côté de la porte.

Au même moment entra un capitaine de cavalerie, grand et beau garçon nommé Yashvine ; il fit aux deux officiers un petit salut dédaigneux et s'approcha de Wronsky.

« Ah ! te voilà », cria-t-il en lui posant vivement sa grande main sur l'épaule. Wronsky mécontent se retourna, mais son visage reprit aussitôt une expression douce et amicale.

« C'est bien fait, Alexis, dit le capitaine de sa voix sonore, mange maintenant et avale un petit verre par là-dessus.

— Je n'ai pas faim.

— Ce sont les inséparables », dit Yashvine en regardant d'un air moqueur les deux officiers qui s'éloignaient, et il s'assit, pliant ses grandes jambes, étroitement serrées dans son pantalon d'uniforme, et trop longues pour la hauteur des chaises.

« Pourquoi n'es-tu pas venu au théâtre hier ? la Numérof n'était vraiment pas mal ; où as-tu été ?

— Je me suis attardé chez les Tverskoï.

— Ah ! »

Yashvine était, au régiment, le meilleur ami de Wronsky, bien qu'il fût aussi joueur que débauché. On ne pouvait dire de lui que c'était un homme sans principes ; il en avait, mais ils étaient foncièrement immoraux. Wronsky admirait sa force physique exceptionnelle, qui lui permettait de boire comme un tonneau sans s'en apercevoir, et de se passer, au besoin, complètement de sommeil ; il n'admirait pas moins sa force morale, qui le rendait redoutable même à ses chefs, dont il savait se faire respecter aussi bien que de ses camarades. Au club anglais, il passait pour le premier des joueurs, parce que, sans jamais cesser de boire, il risquait des sommes considérables avec un calme et une présence d'esprit imperturbables.

Si Wronsky éprouvait pour Yashvine de l'amitié et une certaine considération, c'est qu'il savait que sa propre fortune et sa position sociale n'entraient pour rien dans l'attachement que lui témoignait celui-ci ; il était aimé pour lui-même. Aussi Yashvine était-il le seul homme auquel Wronsky eût voulu parler de son amour, persuadé que, malgré son mépris affecté pour toute espèce de sentiment, il pourrait seul comprendre sa passion avec ce qu'elle avait de sérieux et d'absorbant. Il le savait en outre incapable de bavardages

et de médisances, et ces raisons réunies lui rendaient toujours sa présence agréable.

« Ah oui ! — dit le capitaine, lorsque le nom des Tverskoï eut été prononcé ; et il mordit sa moustache en le regardant de son œil noir brillant.

— Et toi, qu'as-tu fait ? as-tu gagné ?

— Huit mille roubles, dont trois qui ne rentreront peut-être pas.

— Alors je puis te faire perdre, — dit Wronsky en riant ; son camarade avait parié une forte somme sur lui.

— Je n'entends pas perdre. Mahotine seul est à craindre. »

Et la conversation s'engagea sur les courses, le seul sujet intéressant du moment.

« Allons, j'ai fini, — dit Wronsky en se levant. Yashvine se leva aussi en étirant ses longues jambes.

— Je ne puis dîner de si bonne heure, mais je vais boire quelque chose. Je te suis. Garçon, du vin, cria-t-il de sa voix tonnante. Cette voix était une célébrité au régiment. Non, au fait, c'est inutile, cria-t-il aussitôt après ; si tu rentres chez toi, je t'accompagne. »

Partie II · Chapitre 20

Wronsky occupait une grande izba finnoise très propre, et divisée en deux par une cloison. Pétritzky demeurait avec lui au camp, aussi bien qu'à Pétersbourg ; il dormait lorsque Wronsky et Yashvine entrèrent.

« Assez dormi, lève-toi », dit Yashvine en allant secouer le dormeur par l'épaule, derrière la cloison où il était couché, le nez enfoncé dans son oreiller.

Pétritzky sauta sur ses genoux et regarda autour de lui.

« Ton frère est venu, dit-il à Wronsky : il m'a réveillé ; que le diable l'emporte, et il a dit qu'il reviendrait. »

Là-dessus, il se rejeta sur l'oreiller en ramenant sa couverture.

« Laisse-moi tranquille, Yashvine, — cria-t-il avec colère à son camarade, qui s'amusait à lui retirer sa couverture ; puis, se tournant vers lui et ouvrant les yeux : — Tu ferais mieux de me dire ce que je devrais boire pour m'ôter de la bouche ce goût désagréable.

— De l'eau-de-vie, avant tout, ordonna Yashvine de sa grosse voix : Tereshtchenko, vite un verre d'eau-de-vie et des concombres à ton maître, cria-t-il en s'amusant lui-même de la sonorité de sa voix.

— Tu crois ? demanda Pétritzky en se frottant les yeux avec une grimace ; en prendras-tu aussi ? Si c'est à deux, je veux bien. Wronsky, tu boiras aussi ? »

Et, quittant son lit, il s'avança enveloppé d'une couverture tigrée, les bras en l'air, chantonnant en français : « Il était un roi de Thulé ».

« Boiras-tu, Wronsky ?

— Va te promener, répondit celui-ci, qui endossait une redingote apportée par son domestique.

— Où comptes-tu aller ? lui demanda Yashvine en voyant approcher de la maison une calèche attelée de trois chevaux. Voilà ta

troïka.

— À l'écurie, et de là chez Bransky, avec lequel j'ai une affaire à régler », dit Wronsky.

Il avait effectivement promis à Bransky de lui porter de l'argent, et celui-ci demeurait à dix verstes de Péterhof, — mais ses camarades comprirent aussitôt qu'il allait encore ailleurs.

Pétritzky cligna de l'œil avec une grimace qui signifiait : « nous savons ce que Bransky veut dire », et continua à chanter.

« Ne t'attarde pas », se contenta de dire Yashvine, et, changeant de conversation : « Et mon rouan, fait-il ton affaire ? » demanda-t-il en regardant par la fenêtre le cheval du milieu qu'il avait vendu.

Au moment où Wronsky allait sortir, Pétritzky l'arrêta en criant :

« Attends donc, ton frère m'a laissé une lettre et un billet pour toi. Qu'en ai-je fait ? C'est là la question, déclama Pétritzky, élevant l'index au-dessus de son nez.

— Parle donc, es-tu bête ! dit Wronsky en souriant.

— Je n'ai pas fait de feu dans la cheminée. Ce doit être ici quelque part.

— Voyons, pas de contes : où est la lettre ?

— Je t'assure que je l'ai oubliée ; j'ai peut-être vu tout cela en rêve ! Attends, attends, ne te fâche pas ; si tu avais bu comme je l'ai fait hier, tu ne saurais même pas où tu as couché ; je vais tâcher de me rappeler. »

Pétritzky retourna derrière la cloison et se recoucha.

« C'est ainsi que j'étais couché, et lui se tenait là, oui, oui, oui, m'y voilà. »

Et il tira une lettre de dessous son matelas.

Wronsky prit la lettre qu'accompagnait un billet de son frère ; c'était bien ce qu'il supposait : sa mère lui reprochait de n'être pas venu la voir, et son frère lui disait qu'il avait à lui parler.

« En quoi cela les regarde-t-il ? » murmura-t-il, pressentant de quoi il s'agissait, et il chiffonna les deux papiers, qu'il introduisit entre les boutons de sa redingote, avec l'intention de les relire en route plus attentivement.

Au moment de quitter l'izba, il rencontra deux officiers dont l'un appartenait à son régiment. L'habitation de Wronsky servait volontiers de lieu de réunion.

« Où vas-tu ?

— À Péterhof pour affaire.

— Le cheval est-il arrivé ?

— Oui, mais je ne l'ai pas encore vu.

— On dit que Gladiator, de Mahotine, boite.

— Des bêtises ! Mais comment ferez-vous pour courir avec une boue pareille ? »

« Voilà mes sauveurs ! » cria Pétritzky en voyant entrer les nouveaux venus. Son ordonnance, debout devant lui, tenait sur un plateau de l'eau-de-vie et des concombres salés. « C'est Yashvine qui m'ordonne de boire pour me rafraîchir.

— Vous nous avez donné de l'agrément hier soir, dit un des officiers ; grâce à vous, nous n'avons pu dormir de la nuit.

— Il faut vous dire comment cela s'est terminé ! se mit à raconter Pétritzky. Wolkof est grimpé sur un toit, et nous a annoncé de là qu'il était triste. Faisons de la musique, ai-je proposé : une marche funèbre. Et au son de la marche funèbre il s'est endormi sur son toit.

— Bois donc ton eau-de-vie, et par là-dessus de l'eau de Seltz avec beaucoup de citron, dit Yashvine encourageant Pétritzky comme une mère qui veut faire avaler une médecine à son enfant. Après cela, tu pourras prendre un peu de champagne, une demi-bouteille.

— Voilà qui a le sens commun. Wronsky, attends un peu, et bois avec nous.

— Non, messieurs, adieu. Je ne bois pas aujourd'hui.

— Pourquoi ? de crainte de t'alourdir ? Alors buvons sans lui ; qu'on apporte de l'eau de Seltz et du citron.

— Wronsky ! cria quelqu'un comme il sortait.

— Qu'y a-t-il ?

— Tu devrais te faire couper les cheveux, de crainte de t'alourdir, sur le front surtout. »

Wronsky commençait en effet à perdre ses cheveux ; il se mit à rire, et, avançant sa casquette sur son front, là où ses cheveux devenaient rares, il sortit et monta en calèche.

« À l'écurie ! » dit-il.

Il allait prendre ses lettres pour les relire, mais, afin de ne penser qu'à son cheval, il remit sa lecture à plus tard.

Partie II · Chapitre 21

L'écurie provisoire, une baraque en planches, se trouvait à proximité du champ de courses. Le dresseur ayant seul monté le cheval pour le promener, Wronsky ne savait trop dans quel état il allait trouver sa monture. Un jeune garçon, qui faisait office de groom, reconnut de loin la calèche et appela aussitôt le dresseur, un Anglais au visage sec, orné au menton d'une touffe de poils. Celui-ci vint au-devant de son maître en se dandinant à la façon des jockeys, les coudes écartés du corps ; il était vêtu d'une jaquette courte et chaussé de bottes à l'écuyère.

« Comment va Frou-frou ? demanda Wronsky en anglais.

— All right, sir, répondit l'Anglais du fond de sa gorge. Mieux vaut ne pas entrer, ajouta-t-il en soulevant son chapeau. Je lui ai mis une muselière et cela l'agite. Si on l'approche, elle s'inquiétera.

— J'entrerai tout de même. Je veux la voir.

— Allons alors », répondit avec humeur l'Anglais, toujours sans ouvrir la bouche ; et de son pas dégingandé il se dirigea vers l'écurie ; un garçon de service en veste blanche, balai en main, propre et alerte, les introduisit. Cinq chevaux occupaient l'écurie, chacun dans sa stalle ; celui de Mahotine, le concurrent le plus sérieux de Wronsky, Gladiator, un alezan de cinq vershoks, devait être là. Wronsky était plus curieux de le voir que de voir son propre cheval, mais, selon les règles des courses, il ne devait pas se le faire montrer, ni même se permettre de questions à son sujet. Tout en mar-

chant le long du couloir, le groom ouvrit la porte de la seconde stalle et Wronsky entrevit un vigoureux alezan aux pieds blancs. C'était Gladiator ; il le savait, mais se retourna aussitôt du côté de Frou-frou, comme il se fût détourné d'une lettre ouverte qui ne lui aurait pas été adressée.

« C'est le cheval de Mak..., Mak..., dit l'Anglais sans arriver à prononcer le nom, indiquant la stalle de Gladiator de ses doigts aux ongles crasseux.

— De Mahotine ? oui ; — c'est mon seul adversaire sérieux.

— Si vous le montiez, je parierais pour vous, dit l'Anglais.

— Frou-frou est plus nerveuse, celui-ci plus solide, répondit Wronsky en souriant de l'éloge du jockey.

— Dans les courses avec obstacles, tout est dans l'art de monter, dans le pluck », dit l'Anglais.

Le pluck, c'est-à-dire l'audace et le sang-froid. Wronsky savait qu'il n'en manquait pas et, qui plus est, il était fermement convaincu que personne ne pouvait en avoir plus que lui.

« Vous êtes sûr qu'une forte transpiration n'était pas nécessaire ?

— Du tout, répondit l'Anglais. Ne parlez pas haut, je vous prie, la jument s'inquiète », ajouta-t-il en faisant un signe de tête du côté de la stalle fermée où l'on entendait piétiner le cheval sur sa litière.

Il ouvrit la porte et Wronsky entra dans le box faiblement éclairé par une petite lucarne. Un cheval bai brun, avec une muselière, y foulait nerveusement la paille fraîche.

La conformation un peu défectueuse de son cheval favori sauta aux yeux de Wronsky. Frou-frou était de taille moyenne, son ossature était étroite, sa poitrine également, quoique le poitrail fût saillant ; la croupe était légèrement fuyante et les jambes, surtout celles de derrière, un peu cagneuses. Les muscles des jambes paraissaient faibles et les flancs très larges, malgré l'entraînement qu'elle avait subi et la maigreur de son ventre. Au-dessous du genou, ses jambes, vues de face, semblaient de vrais fuseaux ; vues de côté au contraire, elles étaient énormes. Sauf ses flancs, on l'aurait dite creusée des deux côtés. Mais elle avait un mérite qui faisait oublier tous ces défauts : elle avait de la race, du sang, comme disent les Anglais. Ses muscles faisaient saillie sous un réseau de veines recouvertes d'une peau lisse et douce comme du satin ; sa tête effilée, aux yeux à fleur de tête, brillants et animés, ses naseaux saillants et mobiles, qui semblaient injectés de sang, toute l'allure de cette jolie bête avait quelque chose de décidé, d'énergique et de fin. C'était un de ces animaux auxquels la parole ne semble manquer que par suite d'une conformation mécanique incomplète. Wronsky eut le sentiment d'être compris par elle tandis qu'il la considérait. Lorsqu'il entra, elle aspira l'air fortement, regarda de côté, en montrant le blanc de son œil injecté de sang, chercha à secouer sa muselière, et s'agita sur ses pieds comme mue par des ressorts.

« Vous voyez si elle est agitée, dit l'Anglais.

— Ho, ma belle, ho ! » dit Wronsky en s'approchant pour la calmer ; mais plus il approchait, plus elle s'agitait. Elle ne se tranquillisa que lorsqu'il lui eut caressé la tête et le cou ; on voyait ses muscles se dessiner et tressaillir sous son poil délicat. Wronsky remit à sa place une mèche de crinière qu'elle avait rejetée de l'autre côté du garrot, approcha son visage des naseaux qu'elle gonflait et

élargissait comme des ailes de chauves-souris. Elle respira bruyamment, dressa les oreilles et tendit son museau noir vers lui, pour le saisir par la manche ; mais, empêchée par sa muselière, elle se reprit à piétiner.

« Calme-toi, ma belle, calme-toi ! » lui dit Wronsky en la flattant ; et il quitta la stalle dans la conviction rassurante que son cheval était en parfait état.

Mais l'agitation de la jument s'était communiquée à son maître ; lui aussi sentait le sang affluer à son cœur et le besoin d'action, de mouvement, s'emparer violemment de lui ; il aurait voulu mordre comme elle ; c'était troublant et amusant.

« Eh bien ! je compte sur vous, dit-il à l'Anglais ; à six heures et demie sur le terrain.

— Tout sera prêt. Mais où allez-vous, mylord ? » demanda l'Anglais en se servant du titre de lord qu'il n'employait jamais.

Étonné de cette audace, Wronsky leva la tête avec surprise et regarda l'Anglais comme il savait le faire, non dans les yeux, mais sur le haut du front ; il comprit aussitôt que le dresseur ne lui avait pas parlé comme à son maître, mais comme à un jockey, et répondit :

« J'ai besoin de voir Bransky et serai de retour dans une heure. »

« Combien de fois m'aura-t-on fait cette question aujourd'hui ! pensa-t-il, et il rougit, ce qui lui arrivait rarement. L'Anglais le regarda attentivement ; il avait l'air de savoir où allait son maître.

« L'essentiel est de se tenir tranquille avant la course ; ne vous faites pas de mauvais sang, ne vous tourmentez de rien.

— All right », répondit Wronsky en souriant et, sautant dans sa calèche, il se fit conduire à Péterhof.

Àpeine avait-il fait quelques pas, que le ciel, couvert depuis le matin, s'assombrit tout à fait ; il se mit à pleuvoir.

« C'est fâcheux, pensa Wronsky en levant la capote de sa calèche ; il y avait de la boue, maintenant ce sera un marais. »

Et, profitant de ce moment de solitude, il prit les lettres de sa mère et de son frère pour les lire.

C'était toujours la même histoire : tous deux, sa mère aussi bien que son frère, trouvaient nécessaire de se mêler de ses affaires de cœur ; il en était irrité jusqu'à la colère, un sentiment qui ne lui était pas habituel.

« En quoi cela les concerne-t-il ? Pourquoi se croient-ils obligés de s'occuper de moi ? de s'accrocher à moi ? C'est parce qu'ils sentent qu'il y a là quelque chose qu'ils ne peuvent comprendre. Si c'était une liaison vulgaire, on me laisserait tranquille ; mais ils devinent qu'il n'en est rien, que cette femme n'est pas un jouet pour moi, qu'elle m'est plus chère que la vie. Cela leur paraît incroyable et agaçant. Quel que soit notre sort, c'est nous qui l'avons fait, et nous ne le regrettons pas, se dit-il en s'unissant à Anna dans le mot nous. Mais non, ils entendent nous enseigner la vie, eux qui n'ont aucune idée de ce qu'est le bonheur ! ils ne savent pas que, sans cet amour, il n'y aurait pour moi ni joie ni douleur en ce monde ; la vie n'existerait pas. »

Au fond, ce qui l'irritait le plus contre les siens, c'est que sa conscience lui disait qu'ils avaient raison. Son amour pour Anna n'était pas un entraînement passager destiné comme tant de liaisons mondaines à disparaître en ne laissant d'autres traces que des

souvenirs doux ou pénibles. Il sentait vivement toutes les tortures de leur situation, toutes ses difficultés aux yeux du monde, auquel il fallait tout cacher, en s'ingéniant à mentir, à tromper, à inventer mille ruses. Et tandis que leur passion mutuelle était si violente qu'ils ne connaissaient plus qu'elle, toujours il fallait penser aux autres.

Ces fréquentes nécessités de dissimuler et de feindre lui revinrent vivement à la pensée. Rien n'était plus contraire à sa nature, et il se rappela le sentiment de honte qu'il avait souvent surpris dans Anna lorsqu'elle aussi était forcée au mensonge.

Depuis sa liaison avec elle, il ressentait parfois une étrange sensation de dégoût et de répulsion qu'il ne pouvait définir. Pour qui l'éprouvait-il ?... Pour Alexis Alexandrovitch, pour lui-même, pour le monde entier ?... Il n'en savait rien. Autant que possible il chassait cette impression.

« Oui, jadis elle était malheureuse, mais fière et tranquille ; maintenant elle ne peut plus l'être, quelque peine qu'elle se donne pour le paraître. »

Et pour la première fois l'idée de couper court à cette vie de dissimulation lui apparut nette et précise : le plus tôt possible serait le mieux.

« Il faut que nous quittions tout, elle et moi, et que, seuls avec notre amour, nous allions nous cacher quelque part », se dit-il.

Partie II · Chapitre 22

L'averse fut de courte durée, et lorsque Wronsky arriva au grand trot de son cheval de brancard, les chevaux de volée galopant à toutes brides dans la boue, le soleil avait déjà reparu et faisait scintiller les toits des villas et le feuillage mouillé des vieux tilleuls, dont l'ombre se projetait des jardins du voisinage dans la rue principale. L'eau coulait des toits, et les branches des arbres semblaient secouer gaiement leurs gouttes de pluie. Il ne pensait plus au tort que l'averse pouvait faire au champ de courses, mais se réjouissait en songeant que, grâce à la pluie, elle serait seule ; car il savait qu'Alexis Alexandrovitch, revenu d'un voyage aux eaux depuis quelques jours, n'avait pas encore quitté Pétersbourg pour la campagne.

Wronsky fit arrêter ses chevaux à une petite distance de la maison, et, afin d'attirer l'attention aussi peu que possible, il entra dans la cour à pied, au lieu de sonner à la porte principale qui donnait sur la rue.

« Monsieur est-il arrivé ? demanda-t-il à un jardinier.

— Pas encore, mais madame y est. Veuillez sonner, on vous ouvrira.

— Non, je préfère entrer par le jardin. »

La sachant seule, il voulait la surprendre ; il n'avait pas annoncé sa visite et elle ne pouvait l'attendre à cause des courses ; il marcha donc avec précaution le long des sentiers sablés et bordés de fleurs, relevant son sabre pour ne pas faire de bruit ; il s'avança ainsi jusqu'à la terrasse, qui de la maison descendait au jardin. Les préoccupations qui l'avaient assiégé en route, les difficultés de sa situation, tout était oublié ; il ne pensait qu'au bonheur de l'apercevoir

bientôt, elle en réalité, en personne et non plus en imagination seulement. Déjà il montait les marches de la terrasse le plus doucement possible, lorsqu'il se rappela ce qu'il oubliait toujours, et ce qui formait un des côtés les plus douloureux de ses rapports avec Anna : la présence de son fils, de cet enfant au regard inquisiteur.

L'enfant était le principal obstacle à leurs entrevues. Jamais en sa présence Wronsky et Anna ne se permettaient un mot qui ne pût être entendu de tout le monde, jamais même la moindre allusion que l'enfant n'eût pas comprise. Ils n'avaient pas eu besoin de s'entendre pour cela ; chacun d'eux aurait cru se faire injure en prononçant une parole qui eût trompé le petit garçon ; devant lui ils causaient comme de simples connaissances. Malgré ces précautions, Wronsky rencontrait souvent le regard scrutateur et un peu méfiant de Serge fixé sur lui ; tantôt il le trouvait timide, d'autres fois caressant, rarement le même. L'enfant semblait instinctivement comprendre qu'entre cet homme et sa mère il existait un lien sérieux dont la signification lui échappait.

Serge faisait effectivement de vains efforts pour comprendre comment il devait se comporter avec ce monsieur ; il avait deviné, avec la finesse d'intuition propre à l'enfance, que son père, sa gouvernante et sa bonne le considéraient avec horreur, tandis que sa mère le traitait comme son meilleur ami.

« Qu'est-ce que cela signifie ? qui est-il ? faut-il que je l'aime ? et si je n'y comprends rien, est-ce ma faute et suis-je un enfant méchant ou borné ? » pensait le petit. De là sa timidité, son air interrogateur et méfiant, et cette mobilité d'humeur qui gênait tant Wronsky. D'ailleurs, en présence de l'enfant, il éprouvait toujours l'impression de répulsion, sans cause apparente, qui le poursuivait depuis un certain temps. Wronsky et Anna étaient semblables à des navigateurs auxquels la boussole prouverait qu'ils vont à la dé-

rive, sans pouvoir arrêter leur course ; chaque minute les éloigne du droit chemin, et reconnaître ce mouvement qui les entraîne, c'est aussi reconnaître leur perte ! L'enfant avec son regard naïf était cette implacable boussole ; tous deux le sentaient sans vouloir en convenir.

Ce jour-là, Serge ne se trouvait pas à la maison ; Anna était seule, assise sur la terrasse, attendant le retour de son fils, que la pluie avait surpris pendant sa promenade. Elle avait envoyé une femme de chambre et un domestique à sa recherche. Vêtue d'une robe blanche, garnie de hautes broderies, elle était assise dans un angle de la terrasse, cachée par des plantes et des fleurs, et n'entendit pas venir Wronsky. La tête penchée, elle appuyait son front contre un arrosoir oublié sur un des gradins ; de ses belles mains chargées de bagues qu'il connaissait si bien, elle attirait vers elle cet arrosoir. La beauté de cette tête aux cheveux noirs frisés, de ces bras, de ces mains, de tout l'ensemble de sa personne, frappait Wronsky chaque fois qu'il la voyait, et lui causait toujours une nouvelle surprise. Il s'arrêta et la regarda avec transport. Elle sentit instinctivement son approche, et il avait à peine fait un pas, qu'elle repoussa l'arrosoir et tourna vers lui son visage brûlant.

« Qu'avez-vous ? vous êtes malade ? » dit-il en français, tout en s'approchant d'elle. Il aurait voulu courir, mais, dans la crainte d'être aperçu, il jeta autour de lui et vers la porte de la terrasse un regard qui le fit rougir comme tout ce qui l'obligeait à craindre et à dissimuler.

« Non, je me porte bien, dit Anna en se levant et serrant vivement la main qu'il lui tendait. Je ne t'attendais pas.

— Bon Dieu, quelles mains froides !

— Tu m'as effrayée ; je suis seule et j'attends Serge qui est allé se promener ; ils reviendront par ici. »

Malgré le calme qu'elle affectait, ses lèvres tremblaient.

« Pardonnez-moi d'être venu, mais je ne pouvais passer la journée sans vous voir, continua-t-il en français, évitant ainsi le vous impossible et le tutoiement dangereux en russe.

— Je n'ai rien à pardonner : je suis trop heureuse.

— Mais vous êtes malade ou triste ? dit-il en se penchant vers elle sans quitter sa main. À quoi pensez-vous ?

— Toujours à la même chose », répondit-elle en souriant.

Elle disait vrai. À quelque heure de la journée, à quelque moment qu'on l'eût interrogée, elle aurait invariablement répondu qu'elle pensait à son bonheur et à son malheur. Au moment où il était entré, elle se demandait pourquoi les uns, Betsy par exemple, dont elle savait la liaison avec Toushkewitch, prenaient si légèrement ce qui pour elle était si cruel ? Cette pensée l'avait particulièrement tourmentée ce jour-là. Elle parla des courses, et lui, pour la distraire de son trouble, raconta les préparatifs qui se faisaient ; son ton restait parfaitement calme et naturel.

« Faut-il, ou ne faut-il pas lui dire ? pensait-elle en regardant ces yeux tranquilles et caressants. Il a l'air si heureux, il s'amuse tant de cette course, qu'il ne comprendra peut-être pas assez l'importance de ce qui nous arrive. »

« Vous ne m'avez pas dit à quoi vous songiez quand je suis entré, dit-il en interrompant son récit ; dites-le, je vous en prie. »

Elle ne répondait pas. La tête baissée, elle levait vers lui ses beaux yeux ; son regard était plein d'interrogations ; sa main jouait

avec une feuille détachée. Le visage de Wronsky prit aussitôt l'expression d'humble adoration, de dévouement absolu qui l'avait conquise.

« Je sens qu'il est arrivé quelque chose. Puis-je être tranquille un instant quand je vous sais un chagrin que je ne partage pas ? Au nom du ciel, parlez », répéta-t-il d'un ton suppliant.

« S'il ne sent pas toute l'importance de ce que j'ai à lui dire, je sais que je ne lui pardonnerai pas ; mieux vaut se taire que de le mettre à l'épreuve », pensa-t-elle en continuant à le regarder ; sa main tremblait.

« Mon Dieu ! qu'y a t-il ? dit-il en lui prenant la main.

— Faut-il le dire ?

— Oui, oui, oui.

— Je suis enceinte », murmura-t-elle lentement.

La feuille qu'elle tenait entre ses doigts trembla encore plus, mais elle ne le quitta pas des yeux, car elle cherchait à lire sur son visage comment il supporterait cet aveu.

Il pâlit, voulut parler, mais s'arrêta et baissa la tête en laissant tomber la main qu'il tenait entre les siennes.

« Oui, il sent toute la portée de cet événement », pensa-t-elle, et elle lui prit la main.

Mais elle se trompait en croyant qu'il sentait comme elle. À cette nouvelle, l'étrange impression d'horreur qui le poursuivait l'avait saisi plus vivement que jamais, et il comprit que la crise qu'il souhaitait, était arrivée. Dorénavant on ne pouvait plus rien dissimuler au mari, et il fallait sortir au plus tôt, n'importe à quel prix, de cette

situation odieuse et insoutenable. Le trouble d'Anna se communiquait à lui. Il la regarda de ses yeux humblement soumis, lui baisa la main, se leva, et se mit à marcher de long en large sur la terrasse, sans parler.

Quand enfin il se rapprocha d'elle, il lui dit d'un ton décidé :

« Ni vous, ni moi, n'avons considéré notre liaison comme un bonheur passager ; maintenant notre sort est fixé. Il faut absolument mettre fin aux mensonges dans lesquels nous vivons ; — et il regarda autour de lui.

— Mettre fin ? Comment y mettre fin, Alexis ? » dit-elle doucement.

Elle s'était calmée et lui souriait tendrement.

« Il faut quitter votre mari et unir nos existences.

— Ne sont-elles pas déjà unies ? répondit-elle à demi-voix.

— Pas tout à fait, pas complètement.

— Mais comment faire, Alexis ? enseigne-le-moi, dit-elle avec une triste ironie, en songeant à ce que sa situation avait d'inextricable. Ne suis-je pas la femme de mon mari ?

— Quelque difficile que soit une situation, elle a toujours une issue quelconque ; il s'agit seulement de prendre un parti… Tout vaut mieux que la vie que tu mènes. Crois-tu donc que je ne voie pas combien tout est tourment pour toi : ton mari, ton fils, le monde, tout !

— Pas mon mari, dit-elle avec un sourire. Je ne le connais pas, je ne pense pas à lui. Je ne sais pas s'il existe.

— Tu n'es pas sincère. Je te connais : tu te tourmentes aussi à cause de lui.

— Mais il ne sait rien, — dit-elle, et soudain son visage se couvrit d'une vive rougeur : le cou, le front, les joues, tout rougit, et les larmes lui vinrent aux yeux. — Ne parlons plus de lui ! »

Partie II · Chapitre 23

Ce n'était pas la première fois que Wronsky cherchait à lui faire comprendre et juger sa position, quoiqu'il ne l'eût encore jamais fait aussi fortement ; et toujours il s'était heurté aux mêmes appréciations superficielles et presque futiles. Il lui semblait qu'elle était alors sous l'empire de sentiments qu'elle ne voulait, ou ne pouvait approfondir, et elle, la vraie Anna, disparaissait, pour faire place à un être étrange et indéchiffrable, qu'il ne parvenait pas à comprendre, qui lui devenait presque répulsif. Aujourd'hui il voulut s'expliquer à fond.

« Qu'il le sache ou ne le sache pas, dit-il d'une voix calme mais ferme, peu importe. Nous ne pouvons, vous ne pouvez rester dans cette situation, surtout à présent.

— Que faudrait-il faire selon vous ? — demanda-t-elle avec la même ironie railleuse. Elle qui avait craint si vivement de lui voir accueillir sa confidence avec légèreté, était mécontente maintenant qu'il en déduisît la nécessité absolue d'une résolution énergique.

— Avouez tout, et quittez-le.

— Supposons que je le fasse, savez-vous ce qu'il en résultera ? Je vais vous le dire : — et un éclair méchant jaillit de ses yeux tout à

l'heure si tendres. « Ah vous en aimez un autre et avez une liaison criminelle ? dit-elle en imitant son mari et appuyant sur le mot criminelle comme lui. Je vous avais avertie des suites qu'elle aurait au point de vue de la religion, de la société et de la famille. Vous ne m'avez pas écouté, maintenant je ne puis livrer à la honte mon nom, et… » — elle allait dire mon fils, mais s'arrêta, car elle ne pouvait plaisanter de son fils. — En un mot, il me dira nettement, clairement, sur le ton dont il discute les affaires d'État, qu'il ne peut me rendre la liberté, mais qu'il prendra des mesures pour éviter le scandale. C'est là ce qui se passera, car ce n'est pas un homme, c'est une machine et, quand il se fâche, une très méchante machine. »

Et elle se rappela les moindres détails du langage et de la physionomie de son mari, prête à lui reprocher intérieurement tout ce qu'elle pouvait trouver en lui de mal, avec d'autant moins d'indulgence qu'elle se sentait plus coupable.

« Mais Anna, dit Wronsky avec douceur, dans l'espoir de la convaincre et de la calmer, il faut d'abord tout avouer, et ensuite nous agirons selon ce qu'il fera.

— Alors il faudra s'enfuir ?

— Pourquoi pas ? Je ne vois pas la possibilité de continuer à vivre ainsi ; il n'est pas question de moi, mais de vous qui souffrez.

— S'enfuir ! et devenir ostensiblement votre maîtresse ! dit-elle méchamment.

— Anna ! s'écria-t-il peiné.

— Oui, votre maîtresse et perdre tout… » Elle voulut encore dire mon fils, mais ne put prononcer ce mot.

Wronsky était incapable de comprendre que cette forte et loyale nature acceptât la situation fausse où elle se trouvait, sans chercher à en sortir ; il ne se doutait pas que l'obstacle était ce mot « fils » qu'elle ne pouvait se résoudre à articuler.

Quand Anna se représentait la vie de cet enfant avec le père qu'elle aurait quitté, l'horreur de sa faute lui paraissait telle, qu'en véritable femme elle n'était plus en état de raisonner, et ne cherchait qu'à se rassurer et à se persuader que tout pourrait encore demeurer comme par le passé ; il fallait à tout prix s'étourdir, oublier cette affreuse pensée : « que deviendra l'enfant ? »

« Je t'en supplie, je t'en supplie, dit-elle tout à coup sur un ton tout différent de tendresse et de sincérité, ne me parle plus jamais de cela.

— Mais, Anna !

— Jamais, jamais. Laisse-moi rester juge de la situation. J'en comprends la bassesse et l'horreur, mais il n'est pas aussi facile que tu le crois d'y rien changer. Aie confiance en moi, et ne me dis plus jamais rien de cela. Tu me le promets ?

— Je promets tout ; comment veux-tu cependant que je sois tranquille, après ce que tu viens de me confier ? Puis-je rester calme quand tu l'es si peu ?

— Moi ! répéta-t-elle. Il est vrai que je me tourmente, mais cela passera si tu ne me parles plus de rien.

— Je ne comprends pas…

— Je sais, interrompit-elle, combien ta nature loyale souffre de mentir ; tu me fais pitié, et bien souvent je me dis que tu as sacrifié ta vie pour moi.

— C'est précisément ce que je me disais de toi ! je me demandais tout à l'heure comment tu avais pu t'immoler pour moi ! Je ne me pardonne pas de t'avoir rendue malheureuse !

— Moi, malheureuse ! dit-elle en se rapprochant de lui et le regardant avec un sourire plein d'amour. Moi ! mais je suis semblable à un être mourant de faim auquel on aurait donné à manger ! Il oublie qu'il a froid et qu'il est couvert de guenilles, il n'est pas malheureux. Moi, malheureuse ! Non, voilà mon bonheur… »

La voix du petit Serge qui rentrait se fit entendre. Anna jeta un coup d'œil autour d'elle, se leva vivement, et porta rapidement ses belles mains chargées de bagues vers Wronsky qu'elle prit par la tête ; elle le regarda longuement, approcha son visage du sien, l'embrassa sur les lèvres et les yeux, puis elle voulut le repousser et le quitter, mais il l'arrêta.

« Quand ? murmura-t-il en la regardant avec transport.

— Aujourd'hui à une heure », répondit-elle à voix basse en soupirant, et elle courut au-devant de son fils. Serge avait été surpris par la pluie au parc, et s'était réfugié dans un pavillon avec sa bonne.

« Eh bien, au revoir, dit-elle à Wronsky, il faut maintenant que je m'apprête pour les courses ; Betsy m'a promis de venir me chercher. » — Wronsky regarda sa montre, et partit précipitamment.

Partie II · Chapitre 24

Wronsky était si ému et si préoccupé qu'ayant regardé l'aiguille et le cadran il n'avait pas vu l'heure.

Tout pénétré de la pensée d'Anna, il regagna sa calèche sur la route, marchant avec précaution le long du chemin boueux. Sa mémoire n'était plus qu'instinctive, et lui rappelait seulement ce qu'il avait résolu de faire, sans que la réflexion intervînt. Il s'approcha de son cocher endormi sur son siège, le réveilla machinalement, observa les nuées de moucherons qui s'élevaient au-dessus de ses chevaux en sueur, sauta dans sa calèche et se fit conduire chez Bransky ; il avait déjà fait six à sept verstes lorsque la présence d'esprit lui revint ; il comprit alors qu'il était en retard, et regarda de nouveau sa montre. Elle marquait cinq heures et demie.

Il devait y avoir plusieurs courses ce jour-là. D'abord les chevaux de trait, puis une course d'officiers de deux verstes, une seconde de quatre ; celle où il devait courir était la dernière. À la rigueur, il pouvait arriver à temps en sacrifiant Bransky, sinon il risquait de ne se trouver sur le terrain que lorsque la cour serait arrivée, et ce n'était pas convenable. Malheureusement Bransky avait sa parole ; il continua donc la route en recommandant au cocher de ne pas ménager ses chevaux. Cinq minutes chez Bransky, et il repartit au galop ; ce mouvement rapide lui fit du bien. Peu à peu il oubliait ses soucis pour ne sentir que l'émotion de la course et le plaisir de ne pas la manquer ; il dépassait toutes les voitures venant de Pétersbourg ou des environs.

Personne chez lui que son domestique le guettant sur le seuil de la porte ; tout le monde était déjà parti.

Pendant qu'il changeait de vêtements, son domestique eut le temps de lui raconter que la seconde course était commencée, et que plusieurs personnes s'étaient informées de lui.

Wronsky s'habilla sans se presser, — car il savait garder son calme, — et se fit conduire en voiture aux écuries. On voyait de là un océan d'équipages de toutes sortes, des piétons, des soldats, et toutes les tribunes chargées de spectateurs. — La seconde course devait en effet avoir lieu, car il entendit un coup de cloche. Il avait rencontré près de l'écurie l'alezan de Mahotine, Gladiator, qu'on menait couvert d'une housse orange et bleue avec d'énormes oreillères.

« Où est Cord ? demanda-t-il au palefrenier.

— À l'écurie, — on selle. »

Frou-frou était toute sellée dans sa stalle ouverte, et on allait la faire sortir.

« Je ne suis pas en retard ?

— All right, all right, dit l'Anglais, ne vous inquiétez de rien. »

Wronsky jeta un dernier regard sur les belles formes de sa jument, et la quitta à regret ; — elle tremblait de tous ses membres. Le moment était propice pour s'approcher des tribunes sans être remarqué ; la course de deux verstes s'achevait, et tous les yeux étaient fixés sur un chevalier-garde et un hussard derrière lui, fouettant désespérément leurs chevaux en approchant du but. On affluait vers ce point de tous côtés, et un groupe de soldats et d'officiers de la garde saluaient avec des cris de joie le triomphe de leur officier et de leur camarade.

Wronsky se mêla à la foule au moment où la cloche annonçait la fin de la course, tandis que le vainqueur, couvert de boue, s'affaissait sur sa selle et laissait tomber la bride de son étalon gris pommelé, essoufflé et trempé de sueur.

L'étalon, raidissant péniblement les jarrets, arrêta avec difficulté sa course rapide ; l'officier, comme au sortir d'un rêve, regardait autour de lui et souriait avec effort. Une foule d'amis et de curieux l'entoura.

C'était à dessein que Wronsky évitait le monde élégant qui circulait tranquillement en causant, autour de la galerie ; il avait déjà aperçu Anna, Betsy et la femme de son frère, et ne voulait pas s'approcher d'elles, pour éviter toute distraction. Mais à chaque pas il rencontrait des connaissances qui l'arrêtaient au passage et lui racontaient quelques détails de la dernière course, ou lui demandaient la cause de son retard.

Pendant qu'on distribuait les prix dans le pavillon, et que chacun se dirigeait de ce côté, Wronsky vit approcher son frère Alexandre ; comme Alexis, c'était un homme de taille moyenne et un peu trapu ; mais il était plus beau, quoiqu'il eût le visage très coloré et un nez de buveur ; il portait l'uniforme de colonel avec des aiguillettes.

« As-tu reçu ma lettre ? dit-il à son frère, — on ne te trouve jamais. »

Alexandre Wronsky, malgré sa vie débauchée et son penchant à l'ivrognerie, fréquentait exclusivement le monde de la cour. Tandis qu'il causait avec son frère d'un sujet pénible, il savait garder la physionomie souriante d'un homme qui plaisanterait d'une façon inoffensive, et cela à cause des yeux qu'il sentait braqués sur eux.

« Je l'ai reçue ; je ne comprends pas de quoi tu t'inquiètes.

— Je m'inquiète de ce qu'on m'a fait remarquer tout à l'heure ton absence, et ta présence à Péterhof lundi.

— Il y a des choses qui ne peuvent être jugées que par ceux qu'elles intéressent directement, — et l'affaire dont tu te préoccupes est telle…

— Oui, mais alors on ne reste pas au service, on ne…

— Ne t'en mêle pas, — c'est tout ce que je demande. » Alexis Wronsky pâlit, et son visage mécontent eut un tressaillement ; il se mettait rarement en colère, mais quand cela arrivait, son menton se prenait à trembler, et il devenait dangereux. Alexandre le savait et sourit gaiement.

« Je n'ai voulu que te remettre la lettre de notre mère ; réponds-lui et ne te fais pas de mauvais sang avant la course.

— Bonne chance », ajouta-t-il en français, en s'éloignant.

Dès qu'il l'eut quitté, Wronsky fut accosté par un autre.

« Tu ne reconnais donc plus tes amis ? Bonjour, mon cher ! » C'était Stépane Arcadiévitch, le visage animé, les favoris bien peignés et pommadés, aussi brillant dans le monde élégant de Pétersbourg qu'à Moscou.

« Je suis arrivé d'hier et me voilà ravi d'assister à ton triomphe. — Quand nous reverrons-nous ?

— Entre demain au mess », dit Wronsky, et, s'excusant de le quitter, il lui serra la main et se dirigea vers l'endroit où les chevaux avaient été amenés pour la course d'obstacles.

Les palefreniers emmenaient les chevaux épuisés par la dernière course, et ceux de la course suivante apparaissaient les uns après les autres. C'étaient pour la plupart des chevaux anglais, bien sanglés et encapuchonnés, — on aurait dit d'énormes oiseaux.

Frou-frou, belle dans sa maigreur, approchait, posant un pied après l'autre d'un pas élastique et rebondissant ; — non loin de là, on ôtait à Gladiator sa couverture ; les formes superbes, régulières et robustes de l'étalon, avec sa croupe splendide et ses pieds admirablement taillés, attirèrent l'attention de Wronsky.

Il voulut se rapprocher de Frou-frou, mais quelqu'un l'arrêta encore au passage.

« Voilà Karénine, — il cherche sa femme qui est dans le pavillon, l'avez-vous vue ?

— Non », répondit Wronsky, sans tourner la tête du côté où on lui indiquait Mme Karénine, et il rejoignit son cheval.

Àpeine eut-il le temps d'examiner quelque chose qu'il fallait rectifier à la selle, qu'on appela ceux qui devaient courir pour leur distribuer leurs numéros d'ordre. Ils approchèrent tous, sérieux, presque solennels, et plusieurs d'entre eux fort pâles : ils étaient dix-sept. — Wronsky eut le n 7.

« En selle ! » cria-t-on.

Wronsky s'approcha de son cheval ; il se sentait, comme ses camarades, le point de mire de tous les regards, et, comme toujours, le malaise qu'il en éprouvait rendait ses mouvements plus lents.

Cord avait mis son costume de parade en l'honneur des courses ; il portait une redingote noire boutonnée jusqu'au cou ; un col de chemise fortement empesé faisait ressortir ses joues, — il

avait des bottes à l'écuyère et un chapeau rond. Calme et important, selon son habitude, il était debout à la tête du cheval et tenait lui-même la bride. Frou-frou tremblait et semblait prise d'un accès de fièvre ; ses yeux pleins de feu regardaient Wronsky de côté. Celui-ci passa le doigt sous la sangle de la selle, — la jument recula et dressa les oreilles, — et l'Anglais grimaça un sourire à l'idée qu'on pût douter de la façon dont il sellait un cheval.

« Montez, vous serez moins agité », dit-il.

Wronsky jeta un dernier coup d'œil sur ses concurrents : il savait qu'il ne les verrait plus pendant la course. Deux d'entre eux se dirigeaient déjà vers le point de départ. Goltzen, un ami et un des plus forts coureurs, tournait autour de son étalon bai sans pouvoir le monter. Un petit hussard de la garde, en pantalon de cavalerie, courbé en deux sur son cheval pour imiter les Anglais, faisait un temps de galop. Le prince Kouzlof, blanc comme un linge, montait une jument pur sang qu'un Anglais menait par la bride. Wronsky connaissait comme tous ses camarades l'amour-propre féroce de Kouzlof, joint à la faiblesse de ses nerfs. Chacun savait qu'il avait peur de tout, — mais à cause de cette peur, et parce qu'il risquait de se rompre le cou, et qu'il y avait près de chaque obstacle un chirurgien avec des infirmiers et des brancards, il avait résolu de courir.

Wronsky lui sourit d'un air approbateur ; mais le rival redoutable entre tous, Mahotine sur Gladiator, n'était pas là.

« Ne vous pressez pas, disait Cord à Wronsky, et n'oubliez pas une chose importante : devant un obstacle, il ne faut ni retenir ni lancer son cheval, — il faut le laisser faire.

— Bien, bien, répondit Wronsky en prenant les brides.

— Menez la course si cela se peut, sinon ne perdez pas courage, quand bien même vous seriez le dernier. »

Sans laisser à sa monture le temps de faire le moindre mouvement, Wronsky s'élança vivement sur l'étrier, se mit légèrement en selle, égalisa les doubles rênes entre ses doigts, et Cord lâcha le cheval. Frou-frou allongea le cou en tirant sur la bride ; elle semblait se demander de quel pied il fallait partir, et balançait son cavalier sur son dos flexible en avançant d'un pas élastique. Cord suivait à grandes enjambées. La jument, agitée, cherchait à tromper son cavalier et tirait tantôt à droite, tantôt à gauche ; Wronsky la rassurait inutilement de la voix et du geste.

On approchait de la rivière, du côté où se trouvait le point de départ ; Wronsky, précédé des uns, suivi des autres, entendit derrière lui, sur la boue du chemin, le galop d'un cheval. C'était Gladiator monté par Mahotine ; celui-ci sourit en passant, montrant ses longues dents. Wronsky ne répondit que par un regard irrité. Il n'aimait pas Mahotine, et cette façon de galoper près de lui et d'échauffer son cheval lui déplut ; il sentait d'ailleurs en lui son plus rude adversaire.

Frou-frou partit au galop du pied gauche, fit deux bonds, et, fâchée de se sentir retenue par le bridon, changea d'allure et prit un trot qui secoua fortement son cavalier. — Cord, mécontent, courait presque aussi vite qu'elle à côté de Wronsky.

Partie II · Chapitre 25

Le champ de courses, une ellipse de quatre verstes, s'étendait devant le pavillon principal et offrait neuf obstacles : la rivière, — une

grande barrière haute de deux archines, en face du pavillon, — un fossé à sec, — un autre rempli d'eau, — une côte rapide, — une banquette irlandaise (obstacle le plus difficile), c'est-à-dire un remblai couvert de fascines, derrière lequel un second fossé invisible obligeait le cavalier à sauter deux obstacles à la fois, au risque de se tuer ; — après la banquette, encore trois fossés, dont deux pleins d'eau, — et enfin le but, devant le pavillon. Ce n'était pas dans l'enceinte même du cercle que commençait la course, mais à une centaine de sagènes en dehors, et sur cet espace se trouvait le premier obstacle, la rivière, qu'on pouvait à volonté sauter ou passer à gué.

Les cavaliers se rangèrent pour le signal, mais trois fois de suite il y eut faux départ ; il fallut recommencer. Le colonel qui dirigeait la course commençait à s'impatienter, — lorsque enfin au quatrième commandement les cavaliers partirent.

Tous les yeux, toutes les lorgnettes étaient dirigés vers les coureurs.

« Ils sont partis ! les voilà ! » cria-t-on de tous côtés.

Et pour mieux les voir, les spectateurs se précipitèrent isolément ou par groupes vers l'endroit d'où on pouvait les apercevoir. Les cavaliers se dispersèrent d'abord un peu ; de loin, ils semblaient courir ensemble, mais les fractions de distance qui les séparaient avaient leur importance.

Frou-frou, agitée et trop nerveuse, perdit du terrain au début, mais Wronsky, tout en la retenant, prit facilement le devant sur deux ou trois chevaux, et ne fut bientôt plus précédée que par Gladiator, qui la dépassait de toute sa longueur, et par la jolie Diane en tête de tous, portant le malheureux Kouzlof, à moitié mort d'émotion.

Pendant ces premières minutes, Wronsky ne fut pas plus maître de lui-même que de sa monture.

Gladiator et Diane se rapprochèrent et franchirent la rivière presque d'un même bond ; Frou-frou s'élança légèrement derrière eux comme portée par des ailes : au moment où Wronsky se sentait dans les airs, il aperçut sous les pieds de son cheval Kouzlof se débattant avec Diane de l'autre côté de la rivière (il avait lâché les rênes après avoir sauté, et son cheval s'était abattu sous lui) ; Wronsky n'apprit ces détails que plus tard, il ne vit qu'une chose alors, c'est que Frou-frou reprendrait pied sur le corps de Diane. Mais Frou-frou, semblable à un chat qui tombe, fit un effort du dos et des jambes tout en sautant, et retomba à terre par-dessus le cheval abattu.

« Oh ma belle ! » pensa Wronsky.

Après la rivière, il reprit pleine possession de son cheval, et le retint même un peu, avec l'intention de sauter la grande barrière derrière Mahotine, qu'il ne comptait distancer que sur l'espace d'environ deux cents sagènes libre d'obstacles.

Cette grande barrière s'élevait juste en face du pavillon impérial ; l'empereur lui-même, la cour, une foule immense les regardait approcher.

Wronsky sentait tous ces yeux braqués sur lui, mais il ne voyait que les oreilles de son cheval, la terre disparaissant devant lui, la croupe de Gladiator et ses pieds blancs battant le sol en cadence, et conservant toujours la même distance en avant de Frou-frou. Gladiator s'élança à la barrière, agita sa queue écourtée et disparut aux yeux de Wronsky sans avoir heurté l'obstacle.

« Bravo ! » cria une voix.

Au même moment, les planches de la barrière passèrent comme un éclair devant Wronsky, son cheval sauta sans changer d'allure, mais il entendit derrière lui un craquement : Frou-frou, animée par la vue de Gladiator, avait sauté trop tôt et frappé la barrière de ses fers de derrière ; son allure ne varia cependant pas, et Wronsky, la figure éclaboussée de boue, comprit que la distance n'avait pas diminué, en apercevant devant lui la croupe de Gladiator, sa queue coupée et ses rapides pieds blancs.

Frou-frou sembla faire la même réflexion que son maître, car, sans y être excitée, elle augmenta sensiblement de vitesse et se rapprocha de Mahotine en obliquant vers la corde, que Mahotine conservait cependant. Wronsky se demandait si l'on ne pourrait pas le dépasser de l'autre côté de la piste, lorsque Frou-frou, changeant de pied, prit elle-même cette direction. Son épaule, brunie par la sueur, se rapprocha de la croupe de Gladiator. Pendant quelques secondes ils coururent tout près l'un de l'autre ; mais, pour se rapprocher de la corde, Wronsky excita son cheval, et vivement, sur la descente, dépassa Mahotine, dont il entrevit le visage couvert de boue ; il lui sembla que celui-ci souriait. Quoique dépassé, il était là, tout près, et Wronsky entendait toujours le même galop régulier et la respiration précipitée mais nullement fatiguée de l'étalon.

Les deux obstacles suivants, le fossé et la barrière, furent aisément franchis, mais le galop et le souffle de Gladiator se rapprochaient ; Wronsky força le train de Frou-frou et sentit avec joie qu'elle augmentait facilement sa vitesse ; le son des sabots de Gladiator s'éloignait.

C'était lui maintenant qui menait la course comme il l'avait souhaité, comme le lui avait recommandé Cord ; il était sûr du succès. Son émotion, sa joie et sa tendresse pour Frou-frou allaient tou-

jours croissant. Il aurait voulu se retourner, mais n'osait regarder derrière lui, et cherchait à se calmer et à ne pas surmener sa monture. Un seul obstacle sérieux, la banquette irlandaise, lui restait à franchir ; si, l'ayant dépassé, il était toujours en tête, son triomphe devenait infaillible. Lui et Frou-frou aperçurent la banquette de loin, et tous deux, le cheval et le cavalier, éprouvèrent un moment d'hésitation. Wronsky remarqua cette hésitation aux oreilles de la jument, et levait déjà la cravache, lorsqu'il comprit à temps qu'elle savait ce qu'elle devait faire. La jolie bête prit son élan, et, comme il le prévoyait, s'abandonna à la vitesse acquise qui la transporta bien au-delà du fossé ; puis elle reprit sa course en mesure et sans effort, sans avoir changé de pied.

« Bravo, Wronsky ! » crièrent des voix. Il savait que ses camarades et ses amis se tenaient près de l'obstacle, et distingua la voix de Yashvine, mais sans le voir.

« Oh ma charmante ! pensait-il de Frou-frou, tout en écoutant ce qui se passait derrière lui… Il a sauté », se dit-il en entendant approcher le galop de Gladiator.

Un dernier fossé, large de deux archines, restait encore ; c'est à peine si Wronsky y faisait attention, mais, voulant arriver premier, bien avant les autres, il se mit à rouler son cheval. La jument s'épuisait ; son cou et ses épaules étaient mouillés, la sueur perlait sur son garrot, sa tête et ses oreilles ; sa respiration devenait courte et haletante. Il savait cependant qu'elle serait de force à fournir les deux cents sagènes qui le séparaient du but, et ne remarquait l'accélération de la vitesse que parce qu'il touchait presque terre. Le fossé fut franchi sans qu'il s'en aperçût. Frou-frou s'envola comme un oiseau plutôt qu'elle ne sauta ; mais en ce moment Wronsky sentit avec horreur qu'au lieu de suivre l'allure du cheval, le poids de son corps avait porté à faux en retombant en selle, par un mou-

vement aussi inexplicable qu'impardonnable. Comment cela s'était-il fait ? il ne pouvait s'en rendre compte, mais il comprit qu'une chose terrible lui arrivait : l'alezan de Mahotine passa devant lui comme un éclair.

Wronsky touchait la terre d'un pied : la jument s'affaissa sur ce pied, et il eut à peine le temps de se dégager qu'elle tomba complètement, soufflant péniblement et faisant, de son cou délicat et couvert de sueur, d'inutiles efforts pour se relever ; elle gisait à terre et se débattait comme un oiseau blessé : par le mouvement qu'il avait fait en selle, Wronsky lui avait brisé les reins ; mais il ne comprit sa faute que plus tard. Il ne voyait qu'une chose en ce moment : c'est que Gladiator s'éloignait rapidement, et que lui il était là, seul, sur la terre détrempée, devant Frou-frou abattue, qui tendait vers lui sa tête et le regardait de ses beaux yeux. Toujours sans comprendre, il tira sur la bride. La pauvre bête s'agita comme un poisson pris au filet, et chercha à se redresser sur ses jambes de devant ; mais, impuissante à relever celles de derrière, elle retomba tremblante sur le côté. Wronsky, pâle et défiguré par la colère, lui donna un coup de talon dans le ventre pour la forcer à se relever ; elle ne bougea pas, et jeta à son maître un de ses regards parlants, en enfonçant son museau dans le sol.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait ? hurla presque Wronsky en se prenant la tête à deux mains. Qu'ai-je fait ? »

Et la pensée de la course perdue, de sa faute humiliante et impardonnable, de la malheureuse bête brisée, tout l'accabla à la fois. « Qu'ai-je fait ? »

On accourait vers lui, le chirurgien et son aide, ses camarades, tout le monde. À son grand chagrin, il se sentait sain et sauf.

Le cheval avait l'épine dorsale rompue ; il fallut l'abattre. Incapable de proférer une seule parole, Wronsky ne put répondre à aucune des questions qu'on lui adressa ; il quitta le champ de courses, sans relever sa casquette tombée, marchant au hasard sans savoir où il allait ; il était désespéré ! Pour la première fois de sa vie, il était victime d'un malheur auquel il ne pouvait porter remède, et dont il se reconnaissait seul coupable !

Yashvine courut après lui avec sa casquette, et le ramena à son logis ; au bout d'une demi-heure, il se calma et reprit possession de lui-même ; mais cette course fut pendant longtemps un des souvenirs les plus pénibles, les plus cruels de son existence.

Partie II · Chapitre 26

Les relations d'Alexis Alexandrovitch et de sa femme ne semblaient pas changées extérieurement ; tout au plus pouvait-on remarquer que Karénine était plus surchargé de besogne que jamais.

Dès le printemps, il partit selon son habitude pour l'étranger, afin de se remettre des fatigues de l'hiver en faisant une cure d'eaux.

Il revint en juillet et reprit ses fonctions avec une nouvelle énergie. Sa femme s'était installée à la campagne aux environs de Pétersbourg, comme d'ordinaire ; lui restait en ville.

Depuis leur conversation, après la soirée de la princesse Tverskoï, il n'avait plus été question entre eux de soupçons ni de jalousie ; mais le ton de persiflage habituel à Alexis Alexandrovitch lui fut très commode dans ses rapports actuels avec sa femme ; sa froideur avait augmenté, quoiqu'il ne semblât conserver de cette

conversation qu'une certaine contrariété ; encore n'était-ce guère qu'une nuance, rien de plus.

« Tu n'as pas voulu t'expliquer avec moi, semblait-il dire, tant pis pour toi, c'est à toi maintenant de venir à moi, et à mon tour de ne pas vouloir m'expliquer. » Et il s'adressait à sa femme par la pensée, comme un homme furieux de n'avoir pu éteindre un incendie qui dirait au feu : « Brûle, va, tant pis pour toi ! »

Lui, cet homme si fin et si sensé quand il s'agissait de son service, ne comprenait pas ce que cette conduite avait d'absurde, et s'il ne comprenait pas, c'est que la situation lui semblait trop terrible pour oser la mesurer. Il préféra enfouir son affection pour sa femme et son fils dans son âme, comme en un coffre scellé et verrouillé, et prit même envers l'enfant une attitude singulièrement froide, ne l'interpellant que du nom de « jeune homme », de ce ton ironique qu'il prenait avec Anna.

Alexis Alexandrovitch prétendait n'avoir jamais eu d'affaires aussi importantes que cette année-là ; mais il n'avouait pas qu'il les créait à plaisir, afin de n'avoir pas à ouvrir ce coffre secret qui contenait des sentiments d'autant plus troublants qu'il les gardait plus longtemps enfermés.

Si quelqu'un s'était arrogé le droit de lui demander ce qu'il pensait de la conduite de sa femme, cet homme calme et pacifique se serait mis en colère au lieu de répondre. Aussi sa physionomie prenait-elle un air digne et sévère toutes les fois qu'on lui demandait des nouvelles d'Anna. Et à force de vouloir ne rien penser de la conduite de sa femme, Alexis Alexandrovitch n'y pensait pas.

L'habitation d'été des Karénine était à Péterhof, et la comtesse Lydie Ivanovna, qui y demeurait habituellement, y entretenait de fréquentes relations de bon voisinage avec Anna. Cette année, la

comtesse n'avait pas voulu habiter Péterhof, et, en causant un jour avec Karénine, fit quelques allusions aux inconvénients de l'intimité d'Anna avec Betsy et Wronsky. Alexis Alexandrovitch l'arrêta sévèrement en déclarant que, pour lui, sa femme était au-dessus de tout soupçon ; depuis lors il avait évité la comtesse. Décidé à ne rien remarquer, il ne s'apercevait pas que bien des personnes commençaient à battre froid à sa femme, et n'avait pas cherché à comprendre pourquoi celle-ci avait insisté pour s'installer à Tsarskoé, où demeurait Betsy, non loin du camp de Wronsky.

Il ne se permettait pas de réfléchir, et ne réfléchissait pas ; mais malgré tout, sans s'expliquer avec lui-même, sans avoir aucune preuve à l'appui, il se sentait trompé, n'en doutait pas, et en souffrait profondément.

Combien de fois ne lui était-il pas arrivé, pendant ses huit années de bonheur conjugal, de se demander, en voyant des ménages désunis : « Comment en arrive-t-on là ? Comment ne sort-on pas à tout prix d'une situation aussi absurde ? » Et maintenant que le malheur était à sa propre porte, non seulement il ne songeait pas à se dégager de cette situation, mais il ne voulait pas l'admettre, et cela parce qu'il s'épouvantait de ce qu'elle lui offrait de terrible, de contre nature.

Depuis son retour de l'étranger, Alexis Alexandrovitch était allé deux fois retrouver sa femme à la campagne ; une fois pour dîner, l'autre pour y passer la soirée avec du monde, sans coucher, comme il le faisait les années précédentes.

Le jour des courses avait été pour lui un jour très rempli ; cependant, en faisant le programme de sa journée le matin, il s'était décidé à aller à Péterhof après avoir dîné de bonne heure, et de là aux courses, où devait se trouver la cour, et où il était convenable

de se montrer. Par convenance aussi, il avait résolu d'aller chaque semaine chez sa femme ; c'était d'ailleurs le quinze du mois, et il était de règle de lui remettre à cette date l'argent nécessaire à la dépense de la maison.

Tout cela avait été décidé avec la force de volonté qu'il possédait, et sans qu'il permît à sa pensée d'aller au delà.

Sa matinée s'était trouvée très affairée ; la veille, il avait reçu une brochure d'un voyageur célèbre par ses voyages en Chine, accompagnée d'un mot de la comtesse Lydie, le priant de recevoir ce voyageur qui lui semblait, pour plusieurs raisons, être un homme utile et intéressant.

Alexis Alexandrovitch, n'ayant pu terminer la lecture de cette brochure le soir, l'acheva le matin. Puis vinrent les sollicitations, les rapports, les réceptions, les nominations, les révocations, les distributions de récompenses, les pensions, les appointements, les correspondances, tout ce « travail des jours ouvrables », comme disait Alexis Alexandrovitch, qui prenait tant de temps.

Venait ensuite son travail personnel, la visite du médecin et celle de son régisseur. Ce dernier ne le retint pas longtemps ; il ne fit que lui remettre de l'argent et un rapport très concis sur l'état de ses affaires, qui, cette année, n'était pas très brillant ; les dépenses avaient été trop fortes et amenaient un déficit.

Le docteur, un médecin célèbre, et en rapport d'amitié avec Karénine, lui prit, en revanche, un temps considérable. Il était venu sans être appelé, Alexis Alexandrovitch fut étonné de sa visite et de l'attention scrupuleuse avec laquelle il l'ausculta et l'interrogea ; il ignorait que, frappée de son état peu normal, son amie la comtesse Lydie avait prié le docteur de le voir et de le bien examiner.

« Faites-le pour moi, avait dit la comtesse.

— Je le ferai pour la Russie, comtesse, répondit le docteur.

— Excellent homme ! » s'écria la comtesse.

Le docteur fut très mécontent de son examen. Le foie était congestionné, l'alimentation mauvaise, le résultat des eaux nul. Il ordonna plus d'exercice physique, moins de tension d'esprit, et surtout aucune préoccupation morale ; c'était aussi facile que de ne pas respirer.

Le médecin partit en laissant Alexis Alexandrovitch sous l'impression désagréable qu'il avait un principe de maladie auquel on ne pouvait porter remède.

En quittant son malade, le docteur rencontra sur le perron le chef de cabinet d'Alexis Alexandrovitch nommé Studine, un camarade d'Université ; ces messieurs se rencontraient rarement, mais n'en restaient pas moins bons amis ; aussi le docteur n'aurait-il pas parlé à d'autres avec la même franchise qu'à Studine.

« Je suis bien aise que vous l'ayez vu, dit celui-ci : cela ne va pas, il me semble ; qu'en dites-vous ?

— Ce que j'en dis, répondit le docteur, en faisant par-dessus la tête de Studine signe à son cocher d'avancer. Voici ce que j'en dis » ; et il retira de ses mains blanches un doigt de son gant glacé : « Si vous essayez de rompre une corde qui ne soit pas trop tendue, vous réussirez difficilement : mais si vous la tendez à l'extrême, vous la romprez en la touchant du doigt. C'est ce qui lui arrive avec sa vie trop sédentaire et son travail trop consciencieux ; et il y a une pression violente du dehors, conclut le docteur en levant les sourcils d'un air significatif.

— Serez-vous aux courses ? ajouta-t-il en entrant dans sa calèche.

— Oui, oui, certainement, cela prend trop de temps », répondit-il à quelques mots de Studine qui n'arrivèrent pas jusqu'à lui.

Aussitôt après le docteur, le célèbre voyageur arriva, et Alexis Alexandrovitch, aidé de la brochure qu'il avait lue la veille, et de quelques notions antérieures sur la question, étonna son visiteur par l'étendue de ses connaissances et la largeur de ses vues. On annonça en même temps le maréchal du gouvernement, arrivé à Pétersbourg, avec lequel il dut causer. Après le départ du maréchal, il fallut terminer la besogne quotidienne avec le chef de cabinet, puis faire une visite importante et sérieuse à un personnage officiel. Alexis Alexandrovitch n'eut que le temps de rentrer pour dîner à cinq heures avec son chef de cabinet, qu'il invita à l'accompagner à la campagne et aux courses.

Sans qu'il s'en rendît compte, il cherchait toujours maintenant à ce qu'un tiers assistât à ses entrevues avec sa femme.

Partie II · Chapitre 27

Anna était dans sa chambre, debout devant son miroir, et attachait un dernier nœud à sa robe avec l'aide d'Annouchka, lorsqu'un bruit de roues sur le gravier devant le perron se fit entendre.

« C'est un peu tôt pour Betsy », pensa-t-elle, et, regardant par la fenêtre, elle aperçut une voiture, et dans la voiture le chapeau noir et les oreilles bien connues d'Alexis Alexandrovitch.

« Voilà qui est fâcheux ! se pourrait-il qu'il vînt pour la nuit ? » pensa-t-elle, et les résultats que pouvait avoir cette visite l'épouvantèrent : sans se donner une minute de réflexion, et sous l'empire de cet esprit de mensonge qui lui devenait familier et qui la dominait, elle descendit, rayonnante de gaieté, pour recevoir son mari, et se mit à parler sans savoir ce qu'elle disait.

« Que c'est aimable à vous ! dit-elle en tendant la main à Karénine, tandis qu'elle souriait à Studine comme à un familier de la maison.

— J'espère que tu restes ici cette nuit ? (le démon du mensonge lui soufflait ces mots) ; nous irons ensemble aux courses, n'est-ce pas ? Quel dommage que je me sois engagée avec Betsy, qui doit venir me chercher ! »

Alexis Alexandrovitch fit une légère grimace à ce nom.

« Oh ! je ne séparerai pas les inséparables, dit-il d'un ton railleur, nous irons à nous deux Michel Wassiliévitch. Le docteur m'a recommandé l'exercice ; je ferai une partie de la route à pied, et me croirai encore aux eaux.

— Mais rien ne presse, dit Anna ; voulez-vous du thé ? »

Elle sonna.

« Servez le thé et prévenez Serge qu'Alexis Alexandrovitch est arrivé.

— Et ta santé ?... Michel Wassiliévitch, vous n'êtes pas encore venu chez moi ; voyez donc comme j'ai bien arrangé mon balcon », dit-elle en s'adressant tantôt à son mari, tantôt à son visiteur.

Elle parlait simplement et naturellement, mais trop, et trop vite, ce qu'elle sentit en surprenant le regard curieux de Michel Wassi-

liévitch, qui l'observait à la dérobée. Celui-ci s'éloigna du côté de la terrasse, et elle s'assit auprès de son mari.

« Tu n'as pas très bonne mine, dit-elle.

— Oui, le docteur est venu ce matin et m'a pris une heure de mon temps ; je suis persuadé qu'il était envoyé par un de mes amis ; ma santé est si précieuse !

— Que t'a-t-il dit ? »

Et elle le questionna sur sa santé et ses travaux, lui conseillant le repos, et l'engageant à venir s'installer à la campagne. Tout cela était dit gaiement, avec vivacité et animation ; mais Alexis Alexandrovitch n'attachait aucune importance spéciale à ce ton ; il n'entendait que les paroles, et les prenait dans leur sens littéral, répondant simplement, quoiqu'un peu ironiquement. Cette conversation n'avait rien de particulier ; cependant Anna ne put se la rappeler plus tard sans une véritable souffrance.

Serge entra, accompagné de sa gouvernante ; si Alexis Alexandrovitch s'était permis d'observer, il aurait remarqué l'air craintif dont l'enfant regarda ses parents, son père d'abord, puis sa mère ; mais il ne voulait rien voir et ne vit rien.

« Hé, bonjour, jeune homme ! nous avons grandi, nous devenons tout à fait grand garçon. »

Et il tendit la main à l'enfant troublé. Serge avait toujours été timide avec son père, mais depuis que celui-ci l'appelait « jeune homme », et depuis qu'il se creusait la tête pour savoir si Wronsky était un ami ou un ennemi, il était devenu plus craintif encore. Il se tourna vers sa mère comme pour chercher protection ; il ne se sentait à l'aise qu'auprès d'elle. Pendant ce temps Alexis Alexandrovitch prenait son fils par l'épaule et interrogeait la gouvernante sur

son compte. Anna vit le moment où l'enfant, se sentant malheureux et gêné, allait fondre en larmes. Elle avait rougi en le voyant entrer, et, remarquant son embarras, elle se leva vivement, souleva la main d'Alexis Alexandrovitch pour dégager l'épaule de l'enfant, l'embrassa et l'emmena sur la terrasse. Puis elle vint rejoindre son mari.

« Il se fait tard, dit-elle en consultant sa montre. Pourquoi Betsy ne vient-elle pas ?

— Oui, dit Alexis Alexandrovitch en faisant craquer les jointures de ses doigts et en se levant. Je suis aussi venu t'apporter de l'argent : tu dois en avoir besoin, car on ne nourrit pas de chansons les rossignols.

— Non… oui… j'en ai besoin, dit Anna en rougissant jusqu'à la racine des cheveux sans le regarder ; mais tu reviendras après les courses ?

— Oh oui, répondit Alexis Alexandrovitch. Et voici la gloire de Péterhof, la princesse Tverskoï, ajouta-t-il en apercevant par la fenêtre une calèche à l'anglaise qui approchait du perron ; quelle élégance ! c'est charmant ! Allons, partons aussi. »

La princesse ne quitta pas sa calèche ; son valet de pied en guêtres, livrée, et chapeau à l'anglaise, sauta du siège devant la maison.

« Je m'en vais, adieu ! dit Anna en embrassant son fils et en tendant la main à son mari. Tu es très aimable d'être venu. »

Alexis Alexandrovitch lui baisa la main.

« Au revoir, tu reviendras prendre le thé ; c'est parfait ! » dit-elle en s'éloignant d'un air rayonnant et joyeux. Mais à peine fut-

elle à l'abri des regards, qu'elle tressaillit avec répugnance en sentant sur sa main la trace de ce baiser.

Partie II · Chapitre 28

Quand Alexis Alexandrovitch parut aux courses, Anna était déjà placée à côté de Betsy dans le pavillon principal, où la haute société se trouvait réunie ; elle aperçut son mari de loin, et le suivit involontairement des yeux dans la foule. Elle le vit s'avancer vers le pavillon, répondant avec une bienveillance un peu hautaine aux saluts qui cherchaient à attirer son attention, échangeant des politesses distraites avec ses égaux, et recherchant les regards des puissants de la terre, auxquels il répondait en ôtant son grand chapeau rond, qui serrait le bout de ses oreilles. Anna connaissait toutes ces façons de saluer, et toutes lui étaient également antipathiques.

« Rien qu'ambition, que rage de succès : c'est tout ce que contient son âme, pensait-elle ; quant aux vues élevées, à l'amour de la civilisation, à la religion, ce ne sont que des moyens pour atteindre son but : rien de plus. »

On voyait, d'après les regards que Karénine jetait sur le pavillon, qu'il ne découvrait pas sa femme dans ces flots de mousseline, de rubans, de plumes, de fleurs et d'ombrelles. Anna comprit qu'il la cherchait, mais eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

« Alexis Alexandrovitch, cria la princesse Betsy, vous ne voyez donc pas votre femme ? la voici. »

Il sourit de son sourire glacial.

« Tout ici est si brillant, que les yeux sont éblouis », répondit-il en approchant du pavillon.

Il sourit à Anna, comme doit le faire un mari qui vient à peine de quitter sa femme, salua Betsy et ses autres connaissances, galant avec les femmes, poli avec les hommes.

Un général célèbre par son esprit et son savoir était là, près du pavillon ; Alexis Alexandrovitch, qui l'estimait beaucoup, l'aborda, et ils se mirent à causer.

C'était entre deux courses ; le général attaquait ce genre de divertissement, Alexis Alexandrovitch le défendait.

Anna entendait cette voix grêle et mesurée et ne perdait pas une seule des paroles de son mari, qui résonnaient toutes désagréablement à son oreille.

Lorsque la course d'obstacles commença, elle se pencha en avant, ne quittant pas Wronsky des yeux ; elle le vit s'approcher de son cheval, puis le monter ; la voix de son mari s'élevait toujours jusqu'à elle, et lui semblait odieuse. Elle souffrait pour Wronsky mais souffrait plus encore de cette voix dont elle connaissait toutes les intonations.

« Je suis une mauvaise femme, une femme perdue, pensait-elle, mais je hais le mensonge, je ne le supporte pas, tandis que lui (son mari) en fait sa nourriture. Il sait tout, il voit tout ; que peut-il éprouver, s'il est capable de parler avec cette tranquillité ? J'aurais quelque respect pour lui s'il me tuait, s'il tuait Wronsky. Mais non, ce qu'il préfère à tout, c'est le mensonge, ce sont les convenances. »

Anna ne savait guère ce qu'elle aurait voulu trouver en son mari, et ne comprenait pas que la volubilité d'Alexis Alexandrovitch, qui l'irritait si vivement, n'était que l'expression de son agitation inté-

rieure ; il lui fallait un mouvement intellectuel quelconque, comme il faut à un enfant qui vient de se cogner un mouvement physique pour étourdir son mal ; Karénine, lui aussi, avait besoin de s'étourdir pour étouffer les idées qui l'oppressaient en présence de sa femme et de Wronsky, dont le nom revenait à chaque instant.

« Le danger, disait-il, est une condition indispensable pour les courses d'officiers ; si l'Angleterre peut montrer dans son histoire des faits d'armes glorieux pour la cavalerie, elle le doit uniquement au développement historique de la force dans ses hommes et ses chevaux. Le sport a, selon moi, un sens profond, et comme toujours nous n'en prenons que le côté superficiel.

— Superficiel, pas tant que cela, dit la princesse Tverskoï : on dit qu'un des officiers s'est enfoncé deux côtes. »

Alexis Alexandrovitch sourit froidement d'un sourire sans expression qui découvrait seulement ses dents.

« J'admets, princesse, que ce cas-là est interne et non superficiel, mais il ne s'agit pas de cela. » Et il se tourna vers le général, son interlocuteur sérieux :

« N'oubliez pas que ceux qui courent sont des militaires, que cette carrière est de leur choix, et que toute vocation a son revers de médaille : cela rentre dans les devoirs militaires ; si le sport, comme les luttes à coups de poing ou les combats de taureaux espagnols sont des indices de barbarie, le sport spécialisé est au contraire un indice de développement.

— Oh ! je n'y reviendrai plus, dit la princesse Betsy, cela m'émeut trop, n'est-ce pas, Anna ?

— Cela émeut, mais cela fascine, dit une autre dame. Si j'avais été Romaine, j'aurais assidûment fréquenté le cirque. »

Anna ne parlait pas, mais tenait toujours sa lorgnette braquée du même côté.

En ce moment, un général de haute taille vint à traverser le pavillon ; Alexis Alexandrovitch, interrompant brusquement son discours, se leva avec dignité et fit un profond salut :

« Vous ne courez pas ? lui dit en plaisantant le général.

— Ma course est d'un genre plus difficile », répondit respectueusement Alexis Alexandrovitch, et, quoique cette réponse ne présentât aucun sens, le militaire eut l'air de recueillir le mot profond d'un homme d'esprit, et de comprendre la pointe de la sauce.

« Il y a deux côtés à la question, reprit Alexis Alexandrovitch : celui du spectateur aussi bien que celui de l'acteur, et je conviens que l'amour de ces spectacles est un signe certain d'infériorité dans un public… mais…

— Princesse, un pari ! cria une voix, celle de Stépane Arcadiévitch s'adressant à Betsy. Pour qui tenez-vous ?

— Anna et moi parions pour Kouzlof, répondit Betsy.

— Moi pour Wronsky… une paire de gants.

— C'est bon.

— Comme c'est joli… n'est-ce pas ? »

Alexis Alexandrovitch s'était tu pendant qu'on parlait autour de lui, mais il reprit aussitôt :

« J'en conviens, les jeux virils… »

En ce moment on entendit le signal du départ, et toutes les conversations s'arrêtèrent.

Alexis Alexandrovitch se tut aussi ; chacun se leva pour regarder du côté de la rivière ; comme les courses ne l'intéressaient pas, au lieu de suivre les cavaliers, il parcourut l'assemblée d'un œil distrait ; son regard s'arrêta sur sa femme.

Pâle et grave, rien n'existait pour Anna en dehors de ce qu'elle suivait des yeux ; sa main tenait convulsivement un éventail, elle ne respirait pas. Karénine se détourna pour examiner d'autres visages de femmes.

« Voilà une autre dame très émue, et encore une autre qui l'est tout autant, c'est fort naturel », se dit Alexis Alexandrovitch ; malgré lui, son regard était attiré par ce visage où il lisait trop clairement et avec horreur tout ce qu'il voulait ignorer.

Àla première chute, celle de Kouzlof, l'émotion fut générale, mais à l'expression triomphante du visage d'Anna il vit bien que celui qu'elle regardait n'était pas tombé.

Lorsqu'un second officier tomba sur la tête, après que Mahotine et Wronsky eurent sauté la grande barrière, et qu'on le crut tué, un murmure d'effroi passa dans l'assistance ; mais Alexis Alexandrovitch s'aperçut qu'Anna n'avait rien remarqué, et qu'elle avait peine à comprendre l'émotion générale. Il la regardait avec une insistance croissante.

Quelque absorbée qu'elle fût, Anna sentit le regard froid de son mari peser sur elle, et elle se retourna vers lui un moment d'un air interrogateur, avec un léger froncement de sourcils.

« Tout m'est égal », semblait-elle dire ; et elle ne quitta plus sa lorgnette.

La course fut malheureuse : sur dix-sept cavaliers, il en tomba plus de la moitié. Vers la fin, l'émotion devint d'autant plus vive

que l'empereur témoigna son mécontentement.

Partie II · Chapitre 29

Au reste, l'impression était unanimement pénible et l'on se répétait la phrase de l'un des spectateurs : « Après cela il ne reste plus que les arènes avec des lions ». La terreur causée par la chute de Wronsky fut générale, et le cri d'horreur poussé par Anna n'étonna personne. Malheureusement sa physionomie exprima ensuite des sentiments plus vifs que ne le permettait le décorum ; éperdue, troublée comme un oiseau pris au piège, elle voulait se lever, se sauver, et se tournait vers Betsy, en répétant :

« Partons, partons ! »

Mais Betsy n'écoutait pas. Penchée vers un militaire qui s'était approché du pavillon, elle lui parlait avec animation.

Alexis Alexandrovitch vint vers sa femme et lui offrit poliment le bras.

« Partons, si vous le désirez, lui dit-il en français. » Anna ne l'aperçut même pas ; elle était toute à la conversation de Betsy et du général.

« On prétend qu'il s'est aussi cassé la jambe, disait-il : cela n'a pas le sens commun. »

Anna, sans répondre à son mari, regardait toujours de sa lorgnette l'endroit où Wronsky était tombé, mais c'était si loin et la foule était si grande qu'on ne distinguait rien ; elle baissa sa lor-

gnette et allait partir, lorsqu'un officier au galop vint faire un rapport à l'empereur.

Anna se pencha en avant pour écouter.

« Stiva, Stiva », cria-t-elle à son frère ; celui-ci n'entendit pas ; elle voulut encore quitter la tribune.

« Je vous offre mon bras, si vous désirez partir », répéta Alexis Alexandrovitch en lui touchant la main.

Anna s'éloigna de lui avec répulsion et répondit sans le regarder :

« Non, non, laissez-moi, je resterai. » Elle venait d'apercevoir un officier qui, du lieu de l'accident, accourait à toute bride en coupant le champ de courses.

Betsy lui fit signe de son mouchoir ; l'officier venait dire que le cavalier n'était pas blessé, mais que le cheval avait les reins brisés.

Àcette nouvelle Anna se rassit, et cacha son visage derrière son éventail ; Alexis Alexandrovitch remarqua non seulement qu'elle pleurait mais qu'elle ne pouvait réprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine. Il se plaça devant elle pour la dissimuler aux regards du public, et lui donner le temps de se remettre.

« Pour la troisième fois, je vous offre mon bras », dit-il quelques instants après, en se tournant vers elle.

Anna le regardait, ne sachant que répondre. Betsy lui vint en aide.

« Non, Alexis Alexandrovitch ; j'ai amené Anna, je la reconduirai.

— Excusez, princesse, répondit-il en souriant poliment et en la regardant bien en face ; mais je vois qu'Anna est souffrante, et je désire la ramener moi-même. »

Anna effrayée se leva avec soumission et prit le bras de son mari.

« J'enverrai prendre de ses nouvelles et vous en ferai donner », murmura Betsy à voix basse.

Alexis Alexandrovitch, en sortant du pavillon, causa de la façon la plus naturelle avec tous ceux qu'il rencontra, et Anna fut obligée d'écouter, de répondre ; elle ne s'appartenait pas et croyait marcher en rêve à côté de son mari.

« Est-il blessé ? tout cela est-il vrai ? viendra-t-il ? le verrai-je aujourd'hui ? » pensait-elle.

Silencieusement elle monta en voiture, et bientôt ils sortirent de la foule. Malgré tout ce qu'il avait vu, Alexis Alexandrovitch ne se permettait pas de juger sa femme ; pour lui, les signes extérieurs tiraient seuls à conséquence ; elle ne s'était pas convenablement comportée, et il se croyait obligé de lui en faire l'observation. Comment adresser cette observation sans aller trop loin ? Il ouvrit la bouche pour parler, mais involontairement il dit tout autre chose que ce qu'il voulait dire :

« Combien nous sommes tous portés à admirer ces spectacles cruels ! Je remarque…

— Quoi ? je ne comprends pas », dit Anna d'un air de souverain mépris. Ce ton blessa Karénine.

« Je dois vous dire… commença-t-il.

— Voilà l'explication, pensa Anna, et elle eut peur.

— Je dois vous dire que votre tenue a été fort inconvenante aujourd'hui, dit-il en français.

— En quoi ? — demanda-t-elle en se tournant vivement vers lui et en le regardant bien en face, non plus avec la fausse gaieté sous laquelle se dissimulaient ses sentiments, mais avec une assurance qui cachait mal la frayeur qui l'étreignait.

— Faites attention », dit-il en montrant la glace de la voiture, baissée derrière le cocher.

Il se pencha pour la relever.

« Qu'avez-vous trouvé d'inconvenant ? répéta-t-elle.

— Le désespoir que vous avez peu dissimulé lorsqu'un des cavaliers est tombé. »

Il attendait une réponse, mais elle se taisait et regardait devant elle.

« Je vous ai déjà priée de vous comporter dans le monde de telle sorte que les méchantes langues ne puissent vous attaquer. Il fut un temps où je parlais de sentiments intimes, je n'en parle plus ; il n'est question maintenant que de faits extérieurs ; vous vous êtes tenue d'une façon inconvenante, et je désire que cela ne se renouvelle plus. »

Ces paroles n'arrivaient qu'à moitié aux oreilles d'Anna ; elle se sentait envahie par la crainte, et ne pensait cependant qu'à Wronsky ; elle se demandait s'il était possible qu'il fût blessé ; était-ce bien de lui qu'on parlait en disant que le cavalier était sain et sauf, mais que le cheval avait les reins brisés ?

Quand Alexis Alexandrovitch se tut, elle le regarda avec un sourire d'ironie feinte, sans répondre ; elle n'avait rien entendu. La

terreur qu'elle éprouvait se communiquait à lui ; il avait commencé avec fermeté, puis, en sentant toute la portée de ses paroles, il eut peur ; le sourire d'Anna le fit tomber dans une étrange erreur.

« Elle sourit de mes soupçons, elle va me dire, comme autrefois, qu'ils n'ont aucun fondement, qu'ils sont absurdes. »

C'était ce qu'il souhaitait ardemment ; il craignait tant de voir ses craintes confirmées, qu'il était prêt à croire tout ce qu'elle aurait voulu : mais l'expression de ce visage sombre et terrifié ne promettait même plus le mensonge.

« Peut-être me suis-je trompé ; dans ce cas, pardonnez-moi.

— Non, vous ne vous êtes pas trompé, dit-elle lentement en jetant un regard désespéré sur la figure impassible de son mari. Vous ne vous êtes pas trompé : j'ai été au désespoir et ne puis m'empêcher de l'être encore. Je vous écoute : je ne pense qu'à lui. Je l'aime, je suis sa maîtresse : je ne puis vous souffrir, je vous crains, je vous hais. Faites de moi ce que vous voudrez. » Et, se rejetant au fond de la voiture, elle couvrit son visage de ses mains et éclata en sanglots.

Alexis Alexandrovitch ne bougea pas, ne changea pas la direction de son regard, mais l'expression solennelle de sa physionomie prit une rigidité de mort, qu'elle garda pendant tout le trajet. En approchant de la maison, il se tourna vers Anna et dit :

« Entendons-nous : j'exige que jusqu'au moment où j'aurai pris les mesures voulues — ici sa voix trembla — pour sauvegarder mon honneur, mesures qui vous seront communiquées, j'exige que les apparences soient conservées. »

Il sortit de la voiture et fit descendre Anna ; devant les domestiques, il lui serra la main, remonta en voiture, et reprit la route de

Pétersbourg.

Àpeine était-il parti qu'un messager de Betsy apporta un billet :

« J'ai envoyé prendre de ses nouvelles ; il m'écrit qu'il va bien, mais qu'il est au désespoir.

— Alors il viendra ! pensa-t-elle. J'ai bien fait de tout avouer. »

Elle regarda sa montre : il s'en fallait encore de trois heures ; mais le souvenir de leur dernière entrevue fit battre son cœur.

« Mon Dieu, qu'il fait encore clair ! C'est terrible, mais j'aime à voir son visage, et j'aime cette lumière fantastique. Mon mari ! ah oui ! Eh bien ! tant mieux, tout est fini entre nous… »

Partie II · Chapitre 30

Partout où des hommes se réunissent, et dans la petite ville d'eaux allemande choisie par les Cherbatzky comme ailleurs, il se forme une espèce de cristallisation sociale qui met chacun à sa place ; de même qu'une gouttelette d'eau exposée au froid prend invariablement, et pour toujours, une certaine forme cristalline, de même chaque nouveau baigneur se trouve invariablement fixé au rang qui lui convient dans la société.

Fürst Cherbatsky sammt Gemahlin und Tochter se cristallisèrent immédiatement à la place qui leur était due suivant la hiérarchie sociale, de par l'appartement qu'ils occupèrent, leur nom et les relations qu'ils firent.

Ce travail de stratification s'était opéré d'autant plus sérieusement cette année, qu'une véritable Fürstin allemande honorait les

eaux de sa présence. La princesse se crut obligée de lui présenter sa fille, et cette cérémonie eut lieu deux jours après leur arrivée. Kitty, parée d'une toilette très simple, c'est-à-dire très élégante et venue de Paris, fit une profonde et gracieuse révérence à la grande dame.

« J'espère, lui fut-il dit, que les roses renaîtront bien vite sur ce joli visage. » Et aussitôt la famille Cherbatzky se trouva classée d'une façon définitive.

Ils firent la connaissance d'un lord anglais et de sa famille, d'une Gräfin allemande et de son fils, blessé à la dernière guerre, d'un savant suédois et de M. Canut ainsi que de sa sœur.

Mais la société intime des Cherbatzky se forma presque spontanément de baigneurs russes ; c'étaient Marie Evguénievna Rtichef et sa fille, qui déplaisait à Kitty parce qu'elle aussi était malade d'un amour contrarié, et un colonel moscovite qu'elle avait toujours vu en uniforme, et que ses cravates de couleur et son cou découvert lui faisaient trouver souverainement ridicule. Cette société parut d'autant plus insupportable à Kitty qu'on ne pouvait s'en débarrasser.

Restée seule avec sa mère, après le départ du vieux prince pour Carlsbad, elle chercha, pour se distraire, à observer les personnes inconnues qu'elle rencontrait ; sa nature la portait à voir tout le monde en beau, aussi ses remarques sur les caractères et les situations qu'elle s'amusait à deviner étaient-elles empreintes d'une bienveillance exagérée.

Une des personnes qui lui inspirèrent l'intérêt le plus vif fut une jeune fille venue aux eaux avec une dame russe qu'on nommait Mme Stahl, et qu'on disait appartenir à une haute noblesse.

Cette dame, fort malade, n'apparaissait que rarement, traînée dans une petite voiture ; la princesse assurait qu'elle se tenait à l'écart par orgueil plutôt que par maladie. La jeune fille la soignait et, selon Kitty, elle s'occupait avec le même zèle simple et naturel de plusieurs autres personnes sérieusement malades.

Mme Stahl nommait sa compagne Varinka, mais Kitty assurait qu'elle ne la traitait ni en parente ni en garde-malade rétribuée ; une irrésistible sympathie entraînait Kitty vers cette jeune fille, et quand leurs regards se rencontraient, elle s'imaginait lui plaire aussi.

Mlle Varinka, quoique jeune, semblait manquer de jeunesse : elle paraissait aussi bien dix-neuf ans que trente. Malgré sa pâleur maladive, on la trouvait jolie en analysant ses traits et elle aurait passé pour bien faite si sa tête n'eût été trop forte et sa maigreur trop grande ; mais elle ne devait pas plaire aux hommes ; elle faisait penser à une belle fleur qui, tout en conservant ses pétales, serait déjà flétrie et sans parfum.

Varinka semblait toujours absorbée par quelque devoir important, et n'avait pas de loisirs pour s'occuper de choses futiles ; l'exemple de cette vie occupée faisait penser à Kitty qu'elle trouverait, en l'imitant, ce qu'elle cherchait avec douleur : un intérêt, un sentiment de dignité personnelle, qui n'eût plus rien de commun avec ces relations mondaines de jeunes filles à jeunes gens, dont la pensée lui paraissait une flétrissure ; plus elle étudiait son amie inconnue, plus elle désirait la connaître, persuadée qu'elle était de trouver en elle une créature parfaite.

Les jeunes filles se rencontraient plusieurs fois par jour, et les yeux de Kitty semblaient toujours dire : « Qui êtes-vous ? Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, en vous croyant un être charmant ? Mais,

ajoutait le regard, je n'aurai pas l'indiscrétion de solliciter votre amitié : je me contente de vous admirer et de vous aimer ! — Moi aussi, je vous aime et je vous trouve charmante, répondait le regard de l'inconnue, et je vous aimerais plus encore si j'en avais le temps », et réellement elle était toujours occupée. Tantôt c'étaient les enfants d'une famille russe qu'elle ramenait du bain, tantôt un malade qu'il fallait envelopper d'un plaid, un autre qu'elle s'évertuait à distraire, ou bien encore des pâtisseries qu'elle venait acheter pour l'un ou l'autre de ses protégés.

Un matin, bientôt après l'arrivée des Cherbatzky, on vit apparaître un couple qui devint l'objet d'une attention peu bienveillante.

L'homme était de taille haute et voûtée, avec des mains énormes, des yeux noirs, tout à la fois naïfs et effrayants ; il portait un vieux paletot trop court ; la femme était aussi mal mise, marquée de petite vérole, et d'une physionomie très douce.

Kitty les reconnut aussitôt pour des Russes, et déjà son imagination ébauchait un roman touchant dont ils étaient les héros, lorsque la princesse apprit, par la liste des baigneurs, que ces nouveaux venus se nommaient Nicolas Levine et Marie Nicolaevna ; elle mit fin au roman de sa fille en lui expliquant que ce Levine était un fort vilain homme.

Le fait qu'il fût le frère de Constantin Levine, plus que les paroles de sa mère, rendit ce couple particulièrement désagréable à Kitty. Cet homme aux mouvements de tête bizarres lui devint odieux, et elle croyait lire dans ses grands yeux, qui la suivaient avec obstination, des sentiments ironiques et malveillants.

Elle évitait autant que possible de le rencontrer.

Partie II · Chapitre 31

La journée étant pluvieuse, Kitty et sa mère se promenaient sous la galerie, accompagnées du colonel, jouant à l'élégant dans son petit veston européen, acheté tout fait à Francfort.

Ils marchaient d'un côté de la galerie, cherchant à éviter Nicolas Levine, qui marchait de l'autre. Varinka, en robe foncée, coiffée d'un chapeau noir à bords rabattus, promenait une vieille Française aveugle ; chaque fois que Kitty et elle se rencontraient, elles échangeaient un regard amical.

« Maman, puis-je lui parler ? demanda Kitty en voyant son inconnue approcher de la source, et trouvant l'occasion favorable pour l'aborder.

— Si tu as si grande envie de la connaître, laisse-moi prendre des informations ; mais que trouves-tu de si remarquable en elle ? C'est quelque dame de compagnie. Si tu veux, je ferai la connaissance de Mme Stahl. J'ai connu sa belle-sœur », ajouta la princesse en relevant la tête avec dignité.

Kitty savait que sa mère était froissée de l'attitude de Mme Stahl qui semblait l'éviter ; elle n'insista pas.

« Elle est vraiment charmante ! dit-elle en regardant Varinka tendre un verre à la Française. Voyez comme tout ce qu'elle fait est aimable et simple.

— Tu m'amuses avec tes engouements, répondit la princesse, mais pour le moment éloignons-nous », ajouta-t-elle en voyant approcher Levine, sa compagne et un médecin allemand, auquel il parlait d'un ton aigu et mécontent.

Comme elles revenaient sur leurs pas, elles entendirent un éclat de voix ; Levine était arrêté et gesticulait en criant ; le docteur se fâchait à son tour, et l'on faisait cercle autour d'eux. La princesse s'éloigna vivement avec Kitty ; le colonel se mêla à la foule pour connaître l'objet de la discussion.

« Qu'y avait-il ? demanda la princesse quand au bout de quelques minutes le colonel les rejoignit.

— C'est une honte ! répondit celui-ci. Rien de pis que de rencontrer des Russes à l'étranger. Ce grand monsieur s'est querellé avec le docteur, lui a grossièrement reproché de ne pas le soigner comme il l'entendait, et a fini par lever son bâton. C'est une honte !

— Mon Dieu, que c'est pénible ! dit la princesse ; et comment tout cela s'est-il terminé ?

— Grâce à l'intervention de cette demoiselle en chapeau forme champignon : une Russe, je crois ; c'est elle qui la première s'est trouvée là pour prendre ce monsieur par le bras et l'emmener.

— Voyez-vous, maman ? dit Kitty à sa mère, et vous vous étonnez de mon enthousiasme pour Varinka ? »

Le lendemain Kitty remarqua que Varinka s'était mise en rapport avec Levine et sa compagne, comme avec ses autres protégés ; elle s'approchait d'eux pour causer, et servait d'interprète à la femme, qui ne parlait aucune langue étrangère. Kitty supplia encore une fois sa mère de lui permettre de faire sa connaissance, et, quoiqu'il fût désagréable à la princesse d'avoir l'air de faire des avances à Mme Stahl qui se permettait de faire la fière, édifiée par les renseignements qu'elle avait pris, elle choisit un moment où Kitty était à la source, pour aborder Varinka devant la boulangerie.

« Permettez-moi de me présenter moi-même, dit-elle avec un sourire de condescendance. Ma fille s'est éprise de vous ; peut-être ne me connaissez-vous pas… Je…

— C'est plus que réciproque, princesse, répondit avec hâte Varinka.

— Vous avez fait hier une bonne action, par rapport à notre triste compatriote », dit la princesse.

Varinka rougit.

« Je ne me rappelle pas : il me semble que je n'ai rien fait, dit-elle.

— Si fait, vous avez sauvé ce Levine d'une affaire désagréable.

— Ah oui ! sa compagne m'a appelée et j'ai cherché à le calmer : il est très malade et très mécontent de son médecin. J'ai l'habitude de soigner ce genre de malades.

— Je sais que vous habitez Menton, avec votre tante, il me semble, Mme Stahl. J'ai connu sa belle-sœur.

— Mme Stahl n'est pas ma tante, je l'appelle maman, mais je ne lui suis pas apparentée ; j'ai été élevée par elle », répondit Varinka en rougissant encore.

Tout cela fut dit très simplement, et l'expression de ce charmant visage était si ouverte et si sincère que la princesse comprit pourquoi Varinka plaisait si fort à Kitty.

« Et que va faire ce Levine ? demanda-t-elle.

— Il part », répondit Varinka.

Kitty, revenant de la source, aperçut en ce moment sa mère causant avec son amie ; elle rayonna de joie.

« Eh bien, Kitty, ton ardent désir de connaître Mlle…

— Varinka, dit la jeune fille : c'est ainsi qu'on m'appelle. »

Kitty rougit de plaisir et serra longtemps en silence la main de sa nouvelle amie, qui la lui abandonna sans répondre à cette pression. En revanche son visage s'illumina d'un sourire heureux, quoique mélancolique, et découvrit des dents grandes mais belles.

« Je le désirais depuis longtemps aussi, dit-elle.

— Mais vous êtes si occupée…

— Moi ? au contraire, je n'ai rien à faire », répondit Varinka. Mais au même instant deux petites Russes, filles d'un malade, accoururent vers elle.

« Varinka ! maman nous appelle ! » crièrent-elles.

Et Varinka les suivit.

Partie II · Chapitre 32

Voici ce que la princesse avait appris du passé de Varinka et de ses relations avec Mme Stahl. Celle-ci, une femme maladive et exaltée, que les uns accusaient d'avoir fait le tourment de la vie de son mari par son inconduite, tandis que d'autres accusaient son mari de l'avoir rendue malheureuse, avait, après s'être séparée de ce mari, mis au monde un enfant qui était mort aussitôt né. La famille de Mme Stahl, connaissant sa sensibilité, et craignant que cette nou-

velle ne la tuât, avait substitué à l'enfant mort la fille d'un cuisinier de la cour, née la même nuit, dans la même maison à Pétersbourg : c'était Varinka. Mme Stahl apprit par la suite que la petite n'était pas sa fille, mais continua à s'en occuper, d'autant plus que la mort des vrais parents de l'enfant la rendit bientôt orpheline.

Depuis plus de dix ans Mme Stahl vivait à l'étranger, dans le midi, sans presque quitter son lit. Les uns disaient qu'elle s'était fait dans le monde un piédestal de sa charité et de sa haute piété. D'autres voyaient en elle un être supérieur, d'une grande élévation morale, et assuraient qu'elle ne vivait que pour les bonnes œuvres ; en un mot, qu'elle était bien réellement ce qu'elle semblait être. Personne ne savait si elle était catholique, protestante ou orthodoxe ; ce qui était certain, c'est qu'elle entretenait de bonnes relations avec les sommités de toutes les églises, de toutes les confessions.

Varinka vivait toujours auprès d'elle, et tous ceux qui connaissaient Mme Stahl la connaissaient aussi.

Kitty s'attacha de plus en plus à son amie et, chaque jour, lui découvrait quelque nouvelle qualité. La princesse, ayant appris que Varinka chantait, la pria de venir les voir un soir.

« Kitty joue du piano, et quoique l'instrument soit mauvais, nous aurions grand plaisir à vous entendre », dit la princesse avec un sourire forcé qui déplut à Kitty, à laquelle le peu de désir qu'avait Varinka de chanter n'échappait pas ; elle vint cependant le même soir et apporta de la musique. La princesse invita Marie Evguénievna, sa fille, et le colonel ; Varinka sembla indifférente à la présence de ces personnes, étrangères pour elle, et s'approcha du piano sans se faire prier ; elle ne savait pas s'accompagner, mais li-

sait parfaitement la musique. Kitty jouait bien du piano et l'accompagna.

« Vous avez un talent remarquable », dit la princesse après le premier morceau, que Varinka chanta avec goût.

Marie Evguénievna et sa fille joignirent leurs compliments et leurs remerciements à ceux de la princesse.

« Voyez donc le public que vous avez attiré », dit le colonel qui regardait par la fenêtre.

Il s'était effectivement rassemblé un assez grand nombre de personnes, près de la maison.

« Je suis enchantée de vous avoir fait plaisir », répondit simplement Varinka.

Kitty regardait son amie avec orgueil : elle était dans l'admiration de son talent, de sa voix, de toute sa personne, mais plus encore de sa tenue ; il était clair que Varinka ne se faisait aucun mérite de son chant, et restait fort indifférente aux compliments ; elle avait simplement l'air de se demander : « Faut-il chanter encore, ou non ? »

« Si j'étais à sa place, pensait Kitty, combien je serais fière ! comme je serais contente de voir cette foule sous la fenêtre ! Et cela lui est absolument égal ! Elle ne paraît sensible qu'au plaisir d'être agréable à maman. Qu'y a-t-il en elle ? Qu'est-ce qui lui donne cette force d'indifférence, ce calme indépendant ? Combien je voudrais l'apprendre d'elle ! » se disait Kitty en observant ce visage tranquille.

La princesse demanda un second morceau, et Varinka le chanta aussi bien que le premier, avec le même soin et la même perfection,

toute droite près du piano, et battant la mesure de sa petite main brune.

Le morceau suivant dans le cahier était un air italien. Kitty joua le prélude et se tourna vers la chanteuse :

« Passons celui-là », dit Varinka en rougissant.

Kitty, tout émue, fixa sur elle des yeux questionneurs.

« Alors, un autre ! se hâta-t-elle de dire en tournant les pages, comprenant que cet air devait rappeler à son amie quelque souvenir pénible.

— Non, répondit Varinka en mettant tout en souriant la main sur le cahier. Chantons-le. » Et elle chanta aussi tranquillement et aussi froidement qu'auparavant.

Quand elle eut fini, chacun la remercia encore, et on sortit du salon pour prendre le thé. Kitty et Varinka descendirent au petit jardin attenant à la maison.

« Vous rattachez un souvenir à ce morceau, n'est-ce pas ? dit Kitty. Ne répondez pas ; dites seulement : c'est vrai.

— Pourquoi ne vous le dirais-je pas tout simplement ? Oui, c'est un souvenir, dit tranquillement Varinka, et il a été douloureux. J'ai aimé quelqu'un à qui je chantais cet air. »

Kitty, les yeux grands ouverts, regardait humblement Varinka sans parler.

« Je l'ai aimé, et il m'a aimée aussi : mais sa mère s'est opposée à notre mariage, et il en a épousé une autre. Maintenant il ne demeure pas trop loin de chez nous, et je le vois quelquefois. Vous ne

pensiez pas que j'avais mon roman ? » Et son visage parut éclairé comme toute sa personne avait dû l'être autrefois, pensa Kitty.

« Comment ne l'aurais-je pas pensé ? Si j'étais homme, je n'aurais pu aimer personne, après vous avoir rencontrée ; ce que je ne conçois pas, c'est qu'il ait pu vous oublier et vous rendre malheureuse pour obéir à sa mère : il ne devait pas avoir de cœur.

— Au contraire, c'est un homme excellent, et quant à moi je ne suis pas malheureuse… Eh bien, ne chanterons-nous plus aujourd'hui ? ajouta-t-elle en se dirigeant vers la maison.

— Que vous êtes bonne, que vous êtes bonne ! s'écria Kitty en l'arrêtant pour l'embrasser. Si je pouvais vous ressembler un peu !

— Pourquoi ressembleriez-vous à une autre qu'à vous-même ? Restez donc ce que vous êtes, dit Varinka en souriant de son sourire doux et fatigué.

— Non, je ne suis pas bonne du tout… Voyons, dites-moi… Attendez, asseyons-nous un peu, dit Kitty en la faisant rasseoir sur un banc près d'elle. Dites-moi, comment peut-il n'être pas blessant de penser qu'un homme a méprisé votre amour, qu'il l'a repoussé !

— Il n'a rien méprisé : je suis sûre qu'il m'a aimée. Mais c'était un fils soumis…

— Et s'il n'avait pas agi ainsi pour obéir à sa mère ? Si de son plein gré… ? dit Kitty, sentant qu'elle dévoilait son secret, et que son visage, tout brûlant de rougeur, la trahissait.

— Dans ce cas, il aurait mal agi, et je ne le regretterais plus, répondit Varinka, comprenant qu'il n'était plus question d'elle, mais de Kitty.

— Et l'insulte ? dit Kitty : peut-on l'oublier ? C'est impossible, dit-elle en se rappelant son regard au dernier bal lorsque la musique s'était arrêtée.

— Quelle insulte ? vous n'avez rien fait de mal ?

— Pis que cela, je me suis humiliée… »

Varinka secoua la tête et posa sa main sur celle de Kitty.

« En quoi vous êtes-vous humiliée ? Vous n'avez pu dire à un homme qui vous témoignait de l'indifférence que vous l'aimiez ?

— Certainement non, je n'ai jamais dit un mot, mais il le savait ! Il y a des regards, des manières d'être… Non, non, je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas !

— Mais alors je ne comprends plus. Il s'agit seulement de savoir si vous l'aimez encore ou non, dit Varinka, qui appelait les choses par leur nom.

— Je le hais ; je ne puis me pardonner…

— Eh bien ?

— Mais la honte, l'affront !

— Ah, mon Dieu ! si tout le monde était sensible comme vous ! Il n'y a pas de jeune fille qui n'ait éprouvé quelque chose d'analogue. Tout cela est si peu important !

— Qu'y a-t-il donc d'important ? demanda Kitty, la regardant avec une curiosité étonnée.

— Bien des choses, répondit Varinka en souriant.

— Mais encore ?

— Il y a beaucoup de choses plus importantes, répondit Varinka, ne sachant trop que dire ; en ce moment, la princesse cria par la fenêtre :

— Kitty, il fait frais : mets un châle, ou rentre.

— Il est temps de partir, dit Varinka en se levant. Je dois entrer chez Mlle Berthe, elle m'en a priée. »

Kitty la tenait par la main et l'interrogeait du regard avec une curiosité passionnée, presque suppliante.

« Quoi ? qu'est-ce qui est plus important ? Qu'est-ce qui donne le calme ? Vous le savez, dites-le moi ! »

Mais Varinka ne comprenait même pas ce que demandaient les regards de Kitty ; elle se rappelait seulement qu'il fallait encore entrer chez Mlle Berthe, et se trouver à la maison pour le thé de maman, à minuit.

Elle rentra dans la chambre, rassembla sa musique, et ayant pris congé de chacun, voulut partir.

« Permettez, je vous reconduirai, dit le colonel.

— Certainement, comment rentrer seule la nuit ? dit la princesse ; je vous donnerai au moins la femme de chambre. »

Kitty s'aperçut que Varinka dissimulait avec peine un sourire, à l'idée qu'on voulait l'accompagner.

« Non, je rentre toujours seule, et jamais il ne m'arrive rien », dit-elle en prenant son chapeau ; et embrassant encore une fois Kitty, sans lui dire « ce qui était important », elle s'éloigna d'un pas ferme, sa musique sous le bras, et disparut dans la demi-obscurité

d'une nuit d'été, emportant avec elle le secret de sa dignité et de son enviable tranquillité.

Partie II · Chapitre 33

Kitty fit la connaissance de Mme Stahl, et ses relations avec cette dame et Varinka eurent sur elle une influence qui contribua à calmer son chagrin.

Elle apprit qu'en dehors de la vie instinctive qui avait été la sienne, il existait une vie spirituelle, dans laquelle on pénétrait par la religion, mais une religion qui ne ressemblait en rien à celle que Kitty avait pratiquée depuis l'enfance, et qui consistait à aller à la messe et aux vêpres, à la Maison des Veuves, où l'on rencontrait des connaissances, et à apprendre par cœur des textes slavons avec un prêtre de la paroisse. C'était une religion élevée, mystique, liée aux sentiments les plus purs, et à laquelle on croyait, non par devoir, mais par amour.

Kitty apprit tout cela autrement qu'en paroles. Mme Stahl lui parlait comme à une aimable enfant qu'on admire, ainsi qu'un souvenir de jeunesse, et ne fit allusion qu'une seule fois aux consolations qu'apportent la foi et l'amour aux douleurs humaines, ajoutant que le Christ compatissant n'en connaît pas d'insignifiantes ; puis aussitôt elle changea de conversation ; mais dans chacun des gestes de cette dame, dans ses regards célestes, comme les appelait Kitty, dans ses paroles, et surtout dans son histoire qu'elle connaissait par Varinka, Kitty découvrait « ce qui était important », et ce qu'elle avait ignoré jusque-là.

Cependant, quelle que fût l'élévation de nature de Mme Stahl, quelque touchante que fût son histoire, Kitty remarquait involontairement certains traits de caractère qui l'affligeaient. Un jour, par exemple, qu'il fut question de sa famille, Mme Stahl sourit dédaigneusement : c'était contraire à la charité chrétienne. Une autre fois, Kitty remarqua, en rencontrant chez elle un ecclésiastique catholique, que Mme Stahl tenait son visage soigneusement dans l'ombre d'un abat-jour, et souriait d'une façon singulière. Ces deux observations, bien que fort insignifiantes, lui causèrent une certaine peine, et la firent douter de Mme Stahl ; Varinka, en revanche, seule, sans famille, sans amis, n'espérant rien, ne regrettant rien après sa triste déception, lui semblait une perfection. C'était par Varinka qu'elle apprenait qu'il fallait s'oublier et aimer son prochain pour devenir heureuse, tranquille et bonne, ainsi qu'elle voulait l'être. Et une fois qu'elle l'eut compris, Kitty ne se contenta plus d'admirer, mais se donna de tout son cœur à la vie nouvelle qui s'ouvrait devant elle. D'après les récits que Varinka lui fit sur Mme Stahl et d'autres personnes qu'elle lui nomma, Kitty se traça un plan d'existence ; elle décida que, à l'exemple d'Aline, la nièce de Mme Stahl, dont Varinka l'entretenait souvent, elle rechercherait les pauvres, n'importe où elle se trouverait, qu'elle les aiderait de son mieux, qu'elle distribuerait des Évangiles, lirait le Nouveau Testament aux malades, aux mourants, aux criminels : cette dernière idée la séduisait particulièrement. Mais elle faisait ces rêves en secret, sans les communiquer à sa mère, ni même à son amie.

Au reste, en attendant le moment d'exécuter ses plans sur une échelle plus vaste, il ne fut pas difficile à Kitty de mettre ses nouveaux principes en pratique ; aux eaux, les malades et les malheureux ne manquent pas : elle fit comme Varinka.

La princesse remarqua bien vite combien Kitty était sous l'influence de ses engouements, comme elle appelait Mme Stahl, et surtout Varinka, que Kitty imitait non seulement dans ses bonnes œuvres, mais presque dans sa façon de marcher, de parler, de cligner des yeux. Plus tard elle reconnut que sa fille passait par une certaine crise intérieure indépendante de l'influence exercée par ses amies.

Kitty lisait le soir un Évangile français prêté par Mme Stahl : ce que jamais elle n'avait fait jusque-là ; elle évitait toute relation mondaine, s'occupait des malades protégés par Varinka, et particulièrement de la famille d'un pauvre peintre malade nommé Pétrof.

La jeune fille semblait fière de remplir, dans cette famille, les fonctions de sœur de charité. La princesse n'y voyait aucun inconvénient, et s'y opposait d'autant moins que la femme de Pétrof était une personne très convenable, et qu'un jour la Fürstin, remarquant la beauté de Kitty, en avait fait l'éloge, l'appelant un « ange consolateur ». Tout aurait été pour le mieux si la princesse n'avait redouté l'exagération dans laquelle sa fille risquait de tomber.

« Il ne faut rien outrer », lui disait-elle en français.

La jeune fille ne répondait pas, mais elle se demandait dans le fond de son cœur si, en fait de charité, on peut jamais dépasser la mesure dans une religion qui enseigne à tendre la joue gauche lorsque la droite a été frappée, et à partager son manteau avec son prochain. Mais ce qui peinait la princesse, plus encore que cette tendance à l'exagération, c'était de sentir que Kitty ne lui ouvrait pas complètement son cœur. Le fait est que Kitty faisait un secret à sa mère de ses nouveaux sentiments, non qu'elle manquât d'affection ou de respect pour elle, mais simplement parce qu'elle était sa

mère, et qu'il lui eût été plus facile de s'ouvrir à une étrangère qu'à elle.

« Il me semble qu'il y a quelque temps que nous n'avons vu Anna Pavlovna, dit un jour la princesse en parlant de Mme Pétrof. Je l'ai invitée à venir, mais elle m'a semblé contrariée.

— Je n'ai pas remarqué cela, maman, répondit Kitty en rougissant subitement.

— Tu n'as pas été chez elle ces jours-ci ?

— Nous projetons pour demain une promenade dans la montagne, dit Kitty.

— Je n'y vois pas d'obstacle », répondit la princesse, remarquant le trouble de sa fille et cherchant à en deviner la cause.

Varinka vint dîner le même jour, et annonça qu'Anna Pavlovna renonçait à l'excursion projetée pour le lendemain ; la princesse s'aperçut que Kitty rougissait encore.

« Kitty, ne s'est-il rien passé de désagréable entre toi et les Pétrof ? lui demanda-t-elle quand elles se retrouvèrent seules. Pourquoi ont-ils cessé d'envoyer les enfants et de venir eux-mêmes ? »

Kitty répondit qu'il ne s'était rien passé et qu'elle ne comprenait pas pourquoi Anna Pavlovna semblait lui en vouloir, et elle disait vrai ; mais si elle ne connaissait pas les causes du changement survenu en Mme Pétrof, elle les devinait, et devinait ainsi une chose qu'elle n'osait pas avouer à elle-même, encore moins à sa mère, tant il aurait été humiliant et pénible de se tromper.

Tous les souvenirs de ses relations avec cette famille lui revenaient les uns après les autres : elle se rappelait la joie naïve qui se peignait sur le bon visage tout rond d'Anna Pavlovna, à leurs pre-

mières rencontres ; leurs conciliabules secrets pour arriver à distraire le malade, à le détacher d'un travail qui lui était défendu, à l'emmener promener ; l'attachement du plus jeune des enfants, qui l'appelait « ma Kitty », et ne voulait pas aller se coucher sans elle. Comme tout allait bien alors ! Puis elle se rappela la maigre personne de Pétrof, son long cou sortant de sa redingote brune, ses cheveux rares et frisés, ses yeux bleus avec leur regard interrogateur, dont elle avait eu peur d'abord ; ses efforts maladifs pour paraître animé et énergique quand elle était près de lui : elle se souvint de la peine qu'elle avait eue à vaincre la répugnance qu'il lui inspirait, ainsi que tous les poitrinaires, du mal qu'elle se donnait pour trouver un sujet de conversation.

Elle se souvint du regard humble et craintif du malade quand il la regardait, de l'étrange sentiment de compassion et de gêne éprouvé au début, puis remplacé par celui du contentement d'elle-même et de sa charité. Tout cela n'avait pas duré longtemps, et depuis quelques jours il était survenu un brusque changement. Anna Pavlovna n'abordait plus Kitty qu'avec une amabilité feinte, et surveillait sans cesse son mari. Pouvait-il être possible que la joie touchante du malade à son approche fût la cause du refroidissement d'Anna Pavlovna ?

« Oui, se dit-elle, il y avait quelque chose de peu naturel, et qui ne ressemblait en rien à sa bonté ordinaire, dans la façon dont Anna Pavlovna m'a dit avant-hier d'un air contrarié : « Eh bien ! voilà qu'il n'a pas voulu prendre son café sans vous, et il vous a attendu, quoiqu'il fût très affaibli. » Peut-être lui ai-je été désagréable quand je lui ai offert le plaid ; c'était pourtant bien simple, mais Pétrof a pris ce petit service d'une façon étrange, et m'a tant remerciée que j'en étais mal à l'aise ; et ce portrait de moi qu'il a si bien réussi ; mais surtout ce regard triste et tendre ! Oui, oui, c'est

bien cela ! se répéta Kitty avec effroi ; mais cela ne peut être, ne doit pas être ! Il est si digne de pitié ! » ajouta-t-elle intérieurement.

Ces craintes empoisonnaient le charme de sa nouvelle vie.

Partie II · Chapitre 34

Le prince Cherbatzky vint rejoindre les siens avant la fin de la cure ; il avait été de son côté à Carlsbad, puis à Baden et à Kissingen, pour y retrouver des compatriotes et, comme il disait, « recueillir un peu d'air russe ».

Le prince et la princesse avaient des idées fort opposées sur la vie à l'étranger. La princesse trouvait tout parfait et, malgré sa position bien établie dans la société russe, jouait à la dame européenne : ce qui ne lui allait pas, car c'était une dame russe par excellence.

Quant au prince, il trouvait au contraire tout détestable, la vie européenne insupportable, tenait à ses habitudes russes avec exagération, et cherchait à se montrer moins Européen qu'il ne l'était en réalité.

Le prince revint maigri, avec des poches sous les yeux, mais plein d'entrain, et cette heureuse disposition d'esprit ne fit qu'augmenter quand il trouva Kitty en voie de guérison.

Les détails que lui avait donnés la princesse sur l'intimité de Kitty avec Mme Stahl et Varinka, et ses remarques sur la transformation morale que subissait leur fille, avaient attristé le prince et réveillé en lui le sentiment habituel de jalousie qu'il éprouvait pour

tout ce qui pouvait soustraire Kitty à son influence, en l'entraînant dans des régions inabordables pour lui ; mais ces fâcheuses nouvelles se noyèrent dans l'océan de bonne humeur et de gaieté qu'il rapportait de Carlsbad.

Le lendemain de son arrivée, le prince, vêtu de son long paletot, ses joues, un peu bouffies et couvertes de rides, encadrées dans un faux-col empesé, alla à la source avec sa fille ; il était de la plus belle humeur du monde.

Le temps était splendide ; la vue de ces maisons gaies et proprettes, entourées de petits jardins, des servantes allemandes à l'ouvrage, avec leurs bras rouges et leurs figures bien nourries, le soleil resplendissant, tout réjouissait le cœur ; mais, plus on approchait de la source, plus on rencontrait de malades, dont l'aspect lamentable contrastait péniblement avec ce qui les entourait, dans ce milieu germanique si bien ordonné.

Pour Kitty, cette belle verdure et les sons joyeux de la musique formaient un cadre naturel à ces visages connus dont elle suivait les transformations bonnes ou mauvaises ; mais pour le prince il y avait quelque chose de cruel à l'opposition de cette lumineuse matinée de juin, de l'orchestre jouant gaiement la valse à la mode, et de ces moribonds venus des quatre coins de l'Europe et se traînant là languissamment.

Malgré le retour de jeunesse qu'éprouvait le prince, et son orgueil quand il tenait sa fille favorite sous le bras, il se sentait honteux et gêné de sa démarche ferme et de ses membres vigoureux. En face de toutes ces misères, il éprouvait le sentiment d'un homme déshabillé devant du monde.

« Présente-moi à tes nouveaux amis, dit-il à sa fille en lui serrant le bras du coude ; je me suis mis à aimer ton affreux Soden

pour le bien qu'il t'a fait ; mais vous avez ici bien des tristesses… Qui est-ce… ? »

Kitty lui nomma les personnes de leur connaissance ; à l'entrée du jardin, ils rencontrèrent Mademoiselle Berthe avec sa conductrice, et le prince eut plaisir à voir l'expression de joie qui se peignit sur le visage de la vieille femme au son de la voix de Kitty : avec l'exagération d'une Française, elle se répandit en politesses, et félicita le prince d'avoir une fille si charmante, dont elle éleva le mérite aux nues, la déclarant un trésor, une perle, un ange consolateur.

« Dans ce cas, c'est l'ange n 2, dit le prince en souriant : car elle assure que Mademoiselle Varinka est l'ange n 1.

— Oh oui ! Mademoiselle Varinka est vraiment un ange, allez », assura vivement Mademoiselle Berthe.

Ils rencontrèrent Varinka elle-même dans la galerie ; elle vint à eux avec hâte, portant un élégant sac rouge à la main.

« Voilà papa arrivé ! » lui dit Kitty.

Varinka fit un salut simple et naturel qui ressemblait à une révérence, et entama la conversation avec le prince sans fausse timidité.

— Il va sans dire que je vous connais, et beaucoup, lui dit le prince en souriant, d'un air qui prouva à Kitty, à sa grande joie, que son amie plaisait à son père.

— Où allez-vous si vite ?

— Maman est ici, répondit la jeune fille en se tournant vers Kitty : elle n'a pas dormi de la nuit, et le docteur lui a conseillé de prendre l'air ; je lui porte son ouvrage.

— Voilà donc l'ange n 1, » dit le prince, quand Varinka se fut éloignée.

Kitty s'aperçut qu'il avait envie de la plaisanter sur son amie, mais qu'il était retenu par l'impression favorable qu'elle lui avait produite.

« Eh bien, nous allons tous les voir, les uns après les autres, tes amis, même Mme Stahl, si elle daigne me reconnaître.

— Tu la connais donc, papa ? demanda Kitty avec crainte, en remarquant un éclair ironique dans les yeux de son père.

— J'ai connu son mari, et je l'ai un peu connue elle-même, avant qu'elle se fût enrôlée dans les piétistes.

— Qu'est-ce que ces piétistes, papa ? demanda Kitty, inquiète de voir donner un nom à ce qui lui paraissait d'une si haute valeur en Mme Stahl.

— Je n'en sais trop rien ; ce que je sais, c'est qu'elle remercie Dieu de tous les malheurs qui lui arrivent, y compris celui d'avoir perdu son mari, et cela tourne au comique quand on sait qu'ils vivaient fort mal ensemble… Qui est-ce ? Quelle pauvre figure ! — demanda-t-il en voyant un malade, en redingote brune, avec un pantalon blanc formant d'étranges plis sur ses jambes amaigries ; ce monsieur avait soulevé son chapeau de paille, et découvert un front élevé que la pression du chapeau avait rougi, et qu'entouraient de rares cheveux frisottants.

— C'est Pétrof, un peintre, — répondit Kitty en rougissant, — et voilà sa femme, ajouta-t-elle en montrant Anna Pavlovna, qui, à leur approche, s'était levée pour courir après un des enfants sur la route.

— Pauvre garçon ! il a une charmante physionomie. Pourquoi ne t'es-tu pas approchée de lui ? Il semblait vouloir te parler.

— Retournons vers lui, dit Kitty, en marchant résolument vers Pétrof… Comment allez-vous aujourd'hui ? » lui demanda-t-elle.

Celui-ci se leva en s'appuyant sur sa canne, et regarda timidement le prince.

« C'est ma fille, dit le prince ; permettez-moi de faire votre connaissance. »

Le peintre salua et sourit, découvrant ainsi des dents d'une blancheur étrange.

« Nous vous attendions hier, princesse, » dit-il à Kitty.

Il trébucha en parlant, mais, pour ne pas laisser croire que c'était involontaire, il refit le même mouvement.

« Je comptais venir, mais Varinka m'a dit qu'Anna Pavlovna avait renoncé à sortir.

— Comment cela ? dit Pétrof ému et commençant aussitôt à tousser en cherchant sa femme du regard.

— Annette, Annette ! » appela-t-il à haute voix, tandis que de grosses veines sillonnaient comme des cordes son pauvre cou blanc et mince.

Anna Pavlovna approcha.

« Comment se fait-il que tu aies envoyé dire que nous ne sortirions pas ? demanda-t-il à voix basse, d'un ton irrité, car il s'enrouait facilement.

— Bonjour, princesse, dit Anna Pavlovna avec un sourire contraint qui ne ressemblait en rien à son accueil d'autrefois. — Enchantée de faire votre connaissance, ajouta-t-elle en se tournant vers le prince. On vous attendait depuis longtemps.

— Comment as-tu pu faire dire que nous ne sortirions pas ? murmura de nouveau la voix éteinte du peintre, que l'impuissance d'exprimer ce qu'il sentait irritait doublement.

— Mais, bon Dieu, j'ai simplement cru que nous ne sortirions pas, dit sa femme d'un air contrarié.

— Pourquoi ? quand cela ?... » Il fut pris d'une quinte de toux et fit de la main un geste désolé.

Le prince souleva son chapeau et s'éloigna avec sa fille.

« Oh ! les pauvres gens, dit-il en soupirant.

— C'est vrai, papa, répondit Kitty, et ils ont trois enfants, pas de domestiques, et aucune ressource pécuniaire ! Il reçoit quelque chose de l'Académie, continua-t-elle avec animation pour tâcher de dissimuler l'émotion que lui causait le changement d'Anna Pavlovna à son égard... — Voilà Mme Stahl », dit Kitty en montrant une petite voiture dans laquelle était étendue une forme humaine enveloppée de gris et de bleu, entourée d'oreillers et abritée par une ombrelle. Derrière la malade se tenait son conducteur, un Allemand bourru et bien portant. À côté d'elle marchait un comte suédois à chevelure blonde, que Kitty connaissait de vue. Quelques personnes s'étaient arrêtées près de la petite voiture et considéraient cette dame comme une chose curieuse.

Le prince s'approcha. Kitty remarqua aussitôt dans son regard cette pointe d'ironie qui la troublait. Il adressa la parole à Mme

Stahl dans ce français excellent que si peu de personnes parlent de nos jours en Russie, et se montra extrêmement aimable et poli.

« Je ne sais si vous vous souvenez encore de moi, mais c'est mon devoir de me rappeler à votre souvenir pour vous remercier de votre bonté pour ma fille, dit-il en ôtant son chapeau sans le remettre.

— Le prince Alexandre Cherbatzky ? dit Mme Stahl en levant sur lui ses yeux célestes, dans lesquels Kitty remarqua une ombre de mécontentement. Enchantée de vous voir. J'aime tant votre fille !

— Votre santé n'est toujours pas bonne ?

— Oh ! j'y suis faite maintenant, répondit Mme Stahl, et elle présenta le comte suédois.

— Vous êtes bien peu changée depuis les dix ou onze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

— Oui, Dieu qui donne la croix, donne aussi la force de la porter. Je me demande souvent pourquoi une vie semblable se prolonge ! — Pas ainsi, dit-elle d'un air contrarié à Varinka, qui l'enveloppait d'un plaid sans parvenir à la satisfaire.

— Pour faire le bien sans doute, dit le prince dont les yeux riaient.

— Il ne nous appartient pas de juger, répondit Mme Stahl, qui surprit cette nuance d'ironie dans la physionomie du prince. — Envoyez-moi donc ce livre, cher comte. — Je vous en remercie infiniment d'avance, dit-elle en se tournant vers le jeune Suédois.

— Ah ! s'écria le prince qui venait d'apercevoir le colonel de Moscou ; et, saluant Mme Stahl, il alla le rejoindre avec sa fille.

— Voilà notre aristocratie, prince, dit le colonel avec une intention railleuse, car lui aussi était piqué de l'attitude de Mme Stahl.

— Toujours la même, répondit le prince.

— L'avez-vous connue avant sa maladie, c'est-à-dire avant qu'elle fût infirme ?

— Oui, je l'ai connue au moment où elle a perdu l'usage de ses jambes.

— On prétend qu'il y a dix ans qu'elle ne marche plus.

— Elle ne marche pas parce qu'elle a une jambe plus courte que l'autre ; elle est très mal faite.

— C'est impossible, papa ! s'écria Kitty.

— Les mauvaises langues l'assurent, ma chérie ; et ton amie Varinka doit en voir de toutes les couleurs. Oh ! ces dames malades !

— Oh non ! papa, je t'assure, Varinka l'adore ! affirma vivement Kitty. Et elle fait tant de bien ! Demande à qui tu voudras : tout le monde la connaît, ainsi que sa nièce Aline.

— C'est possible, répondit son père en lui serrant doucement le bras, mais il vaudrait mieux que personne ne sût le bien qu'elles font. »

Kitty se tut, non qu'elle fût sans réponse, mais parce que ses pensées secrètes ne pouvaient pas même être révélées à son père. Chose étrange cependant : quelque décidée qu'elle fût à ne pas se soumettre aux jugements de son père, à ne pas le laisser pénétrer dans le sanctuaire de ses réflexions, elle sentait bien que l'image de sainteté idéale qu'elle portait dans l'âme depuis un mois venait de s'effacer sans retour, comme ces formes que l'imagination aperçoit

dans des vêtements jetés au hasard, et qui disparaissent d'elles-mêmes quand on se rend compte de la façon dont ils ont été jetés. Elle ne conserva plus que l'image d'une femme boiteuse qui restait couchée pour cacher sa difformité, et qui tourmentait la pauvre Varinka pour un plaid mal arrangé ; il lui devint impossible de retrouver dans sa pensée l'ancienne Mme Stahl.

Partie II · Chapitre 35

L'entrain et la bonne humeur du prince se communiquaient à tout son entourage ; le propriétaire de la maison lui-même n'y échappait pas. En rentrant de sa promenade avec Kitty, le prince invita le colonel, Marie Evguénievna, sa fille, et Varinka à prendre le café, et fit dresser la table sous les marronniers du jardin. Les domestiques s'animèrent aussi bien que le propriétaire sous l'influence de cette gaieté communicative, d'autant plus que la générosité du prince était bien connue. Aussi, une demi-heure après, cette joyeuse société russe réunie sous les arbres fit-elle l'envie du médecin malade qui habitait le premier ; il contempla en soupirant ce groupe heureux de gens bien portants.

La princesse, un bonnet à rubans lilas posé sur le sommet de sa tête, présidait à la table couverte d'une nappe très blanche, sur laquelle on avait placé la cafetière, du pain, du beurre, du fromage et du gibier froid ; elle distribuait les tasses et les tartines, tandis que le prince, à l'autre bout de la table, mangeait de bon appétit en causant gaiement. Il avait étalé autour de lui toutes ses emplettes de boîtes sculptées, couteaux à papier, jeux de honchets, etc., rapportés de toutes les eaux d'où il revenait, et il s'amusait à distribuer ces objets à chacun, sans oublier Lischen, la servante et le maître de la

maison. Il tenait à celui-ci les discours les plus comiques dans son mauvais allemand, et lui assurait que ce n'étaient pas les eaux qui avaient guéri Kitty, mais bien son excellente cuisine, et notamment ses potages aux pruneaux. La princesse plaisantait son mari sur ses manies russes, mais jamais, depuis qu'elle était aux eaux, elle n'avait été si gaie et si animée. Le colonel souriait comme toujours des plaisanteries du prince, mais il était de l'avis de la princesse quant à la question européenne, qu'il s'imaginait étudier avec soin. La bonne Marie Evguénievna riait aux larmes, et Varinka elle-même, au grand étonnement de Kitty, était gagnée par la gaieté générale.

Kitty ne pouvait se défendre d'une certaine agitation intérieure ; sans le vouloir, son père avait posé devant elle un problème qu'elle ne pouvait résoudre, en jugeant, comme il l'avait fait, ses amis et cette vie nouvelle qui lui offrait tant d'attraits. À ce problème se joignait pour elle celui du changement de relations avec les Pétrof, qui lui avait paru ce jour-là plus évident encore et plus désagréable. Son agitation augmentait en les voyant tous si gais, et elle éprouvait le même sentiment que lorsque petite fille, on la punissait, et qu'elle entendait de sa chambre les rires de ses sœurs sans pouvoir y prendre part.

« Dans quel but as-tu bien pu acheter ce tas de choses ? demanda la princesse en souriant à son mari et lui offrant une tasse de café.

— Que veux-tu ? on va se promener, on s'approche d'une boutique, on est aussitôt accosté : « Erlaucht, Excellenz, Durchlaucht ! » Oh ! quand on en venait à Durchlaucht, je ne résistais plus, et mes dix thalers y passaient.

— C'était uniquement par ennui, dit la princesse.

— Mais certainement, ma chère, car l'ennui est tel, qu'on ne sait où se fourrer.

— Comment peut-on s'ennuyer ? Il y a tant de choses à voir en Allemagne maintenant, dit Marie Evguénievna.

— Je sais tout ce qu'il y a d'intéressant maintenant : je connais la soupe aux pruneaux, le saucisson de pois, je connais tout.

— Vous avez beau dire, prince, leurs institutions sont intéressantes, dit le colonel.

— En quoi ? Ils sont heureux comme des sous neufs, ils ont vaincu le monde entier : qu'y a-t-il là de si satisfaisant pour moi ? Je n'ai vaincu personne, moi. Et en revanche il me faut ôter mes bottes moi-même, et, qui pis est, les poser moi-même à ma porte dans le couloir. Le matin, à peine levé, il faut m'habiller et aller boire au salon un thé exécrable. Ce n'est pas comme chez nous ! Là nous avons le droit de nous éveiller à notre heure ; si nous sommes de mauvaise humeur, nous avons celui de grogner ; on a temps pour tout, et l'on pèse ses petites affaires sans hâte inutile.

— Mais le temps, c'est l'argent, n'oubliez pas cela, dit le colonel.

— Cela dépend : il y a des mois entiers qu'on donnerait pour 50 kopecks, et des quarts d'heure qu'on ne céderait pour aucun trésor. Est-ce vrai, Katinka ? Mais pourquoi parais-tu ennuyée ?

— Je n'ai rien, papa.

— Où allez-vous ? restez encore un peu, dit le prince en s'adressant à Varinka.

— Il faut que je rentre », dit Varinka prise d'un nouvel accès de gaieté. Quand elle se fut calmée, elle prit congé de la société et chercha son chapeau.

Kitty la suivit, Varinka elle-même lui semblait changée ; elle n'était pas moins bonne, mais elle était autre qu'elle ne l'avait imaginée.

« Il y a longtemps que je n'ai autant ri, » dit Varinka en cherchant son ombrelle et son sac. Que votre père est charmant ! »

Kitty se tut.

« Quand nous reverrons-nous ? demanda Varinka.

— Maman voulait entrer chez les Pétrof. Y serez-vous ? demanda Kitty pour scruter la pensée de son amie.

— J'y serai, répondit-elle : ils comptent partir, et j'ai promis de les aider à emballer.

— Eh bien, j'irai aussi.

— Non ; pourquoi faire ?

— Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? dit Kitty en arrêtant Varinka par son parasol, et en ouvrant de grands yeux. Attendez un moment, et dites-moi pourquoi.

— Mais parce que vous avez votre père, et qu'ils se gênent avec vous.

— Ce n'est pas cela : dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que j'aille souvent chez les Pétrof : car vous ne le voulez pas ?

— Je n'ai pas dit cela, répondit tranquillement Varinka.

— Je vous en prie, répondez-moi.

— Faut-il tout vous dire ?

— Tout, tout ! s'écria Kitty.

— Au fond, il n'y a rien de bien grave : seulement Pétrof consentait autrefois à partir aussitôt sa cure achevée, et il ne le veut plus maintenant, répondit en souriant Varinka.

— Eh bien, eh bien ? demanda encore Kitty vivement d'un air sombre.

— Eh bien, Anna Pavlovna a prétendu que, s'il ne voulait plus partir, c'était parce que vous restiez ici. C'était maladroit, mais vous avez ainsi été la cause d'une querelle de ménage, et vous savez combien les malades sont facilement irritables. »

Kitty, toujours sombre, gardait le silence, et Varinka parlait seule, cherchant à l'adoucir et à la calmer, tout en prévoyant un éclat prochain de larmes ou de reproches.

« C'est pourquoi mieux vaut n'y pas aller, vous le comprenez, et il ne faut pas vous fâcher…

— Je n'ai que ce que je mérite », dit vivement Kitty en s'emparant de l'ombrelle de Varinka sans regarder son amie.

Celle-ci, en voyant cette colère enfantine, retint un sourire, pour ne pas froisser Kitty.

« Comment, vous n'avez que ce que vous méritez ? je ne comprends pas.

— Parce que tout cela n'était qu'hypocrisie, que rien ne venait du cœur. Qu'avais-je affaire de m'occuper d'un étranger et de me mêler de ce qui ne me regardait pas ? C'est pourquoi j'ai été la cause d'une querelle. Et cela parce que tout est hypocrisie, hypocrisie, dit-elle en ouvrant et fermant machinalement l'ombrelle.

— Dans quel but ?

— Pour paraître meilleure aux autres, à moi-même, à Dieu ; pour tromper tout le monde ! Non, je ne retomberai plus là dedans : je préfère être mauvaise et ne pas mentir, ne pas tromper.

— Qui donc a trompé ? dit Varinka sur un ton de reproche ; vous parlez comme si… »

Mais Kitty était dans un de ses accès de colère et ne la laissa pas achever.

« Ce n'est pas de vous qu'il s'agit : vous êtes une perfection ; oui, oui, je sais que vous êtes toutes des perfections ; mais je suis mauvaise, moi ; je n'y peux rien. Et tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas été mauvaise. Tant pis, je resterai ce que je suis ; mais je ne dissimulerai pas. Qu'ai-je affaire d'Anna Pavlovna ? ils n'ont qu'à vivre comme ils l'entendent, et je ferai de même. Je ne puis me changer. Au reste, ce n'est pas cela…

— Qu'est-ce qui n'est pas cela ? dit Varinka d'un air étonné.

— Moi, je ne puis vivre que par le cœur, tandis que vous autres ne vivez que par vos principes. Je vous ai aimées tout simplement, et vous n'avez eu en vue que de me sauver, de me convertir !

— Vous n'êtes pas juste, dit Varinka.

— Je ne parle pas pour les autres, je ne parle que pour moi.

— Kitty ! viens ici, cria à ce moment la voix de la princesse : montre tes coraux à papa. »

Kitty prit sur la table une boîte, la porta à sa mère d'un air digne, sans se réconcilier avec son amie.

« Qu'as-tu ? pourquoi es-tu si rouge ? demandèrent à la fois son père et sa mère.

— Rien, je vais revenir. »

« Elle est encore là ! que vais-je lui dire ? Mon Dieu, qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Pourquoi l'ai-je offensée ? » se dit-elle en s'arrêtant à la porte.

Varinka, son chapeau sur la tête, était assise près de la table, examinant les débris de son ombrelle que Kitty avait cassée. Elle leva la tête.

« Varinka, pardonnez-moi, murmura Kitty en s'approchant d'elle : je ne sais plus ce que j'ai dit, je…

— Vraiment je n'avais pas l'intention de vous faire du chagrin, » dit Varinka en souriant.

La paix était faite. Mais l'arrivée de son père avait changé pour Kitty le monde dans lequel elle vivait. Sans renoncer à tout ce qu'elle y avait appris, elle s'avoua qu'elle se faisait illusion en croyant devenir telle qu'elle le rêvait. Ce fut comme un réveil. Elle comprit qu'elle ne saurait, sans hypocrisie, se tenir à une si grande hauteur ; elle sentit en outre plus vivement le poids des malheurs, des maladies, des agonies qui l'entouraient, et trouva cruel de prolonger les efforts qu'elle faisait pour s'y intéresser. Elle éprouva le besoin de respirer un air vraiment pur et sain, en Russie, à Yergoushovo, où Dolly et les enfants l'avaient précédée, ainsi que le lui apprenait une lettre qu'elle venait de recevoir.

Mais son affection pour Varinka n'avait pas faibli. En partant, elle la supplia de venir les voir en Russie.

« Je viendrai quand vous serez mariée, dit celle-ci.

— Je ne me marierai jamais.

— Alors je n'irai jamais.

— Dans ce cas, je ne me marierai que pour cela. N'oubliez pas votre promesse », dit Kitty.

Les prévisions du docteur s'étaient réalisées : Kitty rentra en Russie guérie ; peut-être n'était-elle pas aussi gaie et insouciante qu'autrefois, mais le calme était revenu. Les douleurs du passé n'étaient plus qu'un souvenir.

Partie III · Chapitre 1

Serge Ivanitch Kosnichef, au lieu d'aller comme d'habitude à l'étranger pour se reposer de ses travaux intellectuels, arriva vers la fin de mai à Pakrofsky. Rien ne valait, selon lui, la vie des champs, et il venait en jouir auprès de son frère. Celui-ci l'accueillit avec d'autant plus de plaisir qu'il n'attendait pas Nicolas cette année.

Malgré son affection et son respect pour Serge, Constantin éprouvait un certain malaise auprès de lui, à la campagne : leur façon de la comprendre était trop différente. Pour Constantin, la campagne offrait un but à des travaux d'une incontestable utilité ; c'était, à ses yeux, le théâtre même de la vie, de ses joies, de ses peines, de ses labeurs. Serge, au contraire, n'y voyait qu'un lieu de repos, un antidote contre les corruptions de la ville, et le droit de ne rien faire. Leur point de vue sur les paysans était également opposé. Serge Ivanitch prétendait les connaître, les aimer, causait volontiers avec eux, et relevait dans ces entretiens des traits de caractère à l'honneur du peuple, qu'il se plaisait à généraliser. Ce jugement superficiel froissait Levine. Il respectait les paysans, et assurait avoir sucé dans le lait de la paysanne sa nourrice une véritable tendresse pour eux ; mais leurs vices l'exaspéraient aussi souvent que leurs vertus le frappaient. Le peuple représentait pour lui l'as-

socié principal d'un travail commun ; comme tel, il ne voyait aucune distinction à établir entre les qualités, les défauts, les intérêts de cet associé, et ceux du reste des hommes.

La victoire restait toujours à Serge dans les discussions qui s'élevaient entre les deux frères, par suite de leurs divergences d'opinions, et cela parce que ces appréciations restaient inébranlables, tandis que Constantin, modifiant sans cesse les siennes, était facilement convaincu de contradiction avec lui-même. Serge Ivanitch considérait son frère comme un brave garçon, dont le cœur, suivant son expression française, était bien placé, mais dont l'esprit trop impressionnable, quoique ouvert, était rempli d'inconséquences. Souvent il cherchait, avec la condescendance d'un frère aîné, à lui expliquer le vrai sens des choses ; mais il discutait sans plaisir contre un interlocuteur si facile à battre.

Constantin, de son côté, admirait la vaste intelligence de son frère, ainsi que sa haute distinction d'esprit ; il voyait en lui un homme doué des facultés les plus belles et les plus utiles au bien général ; mais, en avançant en âge et en apprenant à le mieux connaître, il se demandait parfois, au fond de l'âme, si ce dévouement à des intérêts généraux, dont lui-même se sentait si dépourvu, constituait bien une qualité. Ne tenait-il pas à une certaine impuissance de se frayer une route personnelle parmi toutes celles que la vie ouvre aux hommes, route qu'il en aurait fallu aimer et suivre avec persévérance ?

Levine éprouvait encore un autre genre de contrainte envers son frère, quand celui-ci passait l'été chez lui. Les journées lui paraissaient trop courtes pour tout ce qu'il avait à faire et à surveiller : tandis que son frère ne songeait qu'à se reposer. Bien que Serge n'écrivît pas, l'activité de son esprit était trop incessante pour qu'il n'eût pas besoin d'exprimer à quelqu'un, sous une forme concise et

élégante, les idées qui l'occupaient. Constantin était son auditeur le plus habituel.

Serge se couchait dans l'herbe, et, tout en se chauffant au soleil, il causait volontiers, paresseusement étendu.

« Tu ne saurais croire, disait-il, combien je jouis de ma paresse ! Je n'ai pas une idée dans la tête, elle est vide comme une boule. »

Mais Constantin se lassait vite de rester assis à bavarder ; il savait qu'en son absence on répandrait le fumier à tort et à travers sur les champs, et il souffrait de ne pas surveiller ce travail ; il savait qu'on ôterait les socs des charrues anglaises, pour pouvoir dire qu'elles ne vaudraient jamais les vieilles charrues primitives du paysan leur voisin, etc.

« N'es-tu donc pas fatigué de courir par cette chaleur ? lui demandait Serge.

— Je ne te quitte que pour un instant, le temps de voir ce qui se passe au bureau, » répondait Levine, et il se sauvait dans les champs.

Partie III · Chapitre 2

Dans les premiers jours de juin, la vieille bonne qui remplissait les fonctions de ménagère, Agathe Mikhaïlovna, descendant à la cave avec un pot de petits champignons qu'elle venait de saler, glissa dans l'escalier et se foula le poignet. On fit chercher un médecin du district, jeune étudiant bavard qui venait de terminer ses études. Il examina la main, affirma qu'elle n'était pas démise, y appliqua des compresses, et pendant le dîner, fier de se trouver en société du cé-

lèbre Kosnichef, se lança dans la narration de tous les commérages du district, et, pour avoir l'occasion de produire ses idées éclairées et avancées, se plaignit du mauvais état des choses en général.

Serge Ivanitch l'écouta avec attention ; animé par la présence d'un nouvel auditeur, il causa, fit des observations justes et fines, respectueusement appréciées par le jeune médecin ; après le départ du docteur, il se trouva dans cette disposition d'esprit un peu surexcitée que lui connaissait son frère, et qui succédait généralement à une conversation brillante et vive. Une fois seuls, Serge prit une ligne pour aller pêcher.

Kosnichef aimait la pêche à la ligne ; il semblait mettre une certaine vanité à montrer qu'il savait s'amuser d'un passe-temps aussi puéril. Constantin voulait aller surveiller les labours et examiner les prairies : il offrit à son frère de le mener en cabriolet jusqu'à la rivière.

C'était le moment de l'été où la récolte de l'année se dessine, et où commencent les préoccupations des semailles de l'année suivante, alors que se termine la fenaison. Les épis déjà formés, mais encore verts, se balancent légèrement au souffle du vent ; les avoines sortent irrégulièrement de terre dans les champs semés tardivement ; le sarrasin couvre déjà le sol ; l'odeur du fumier répandu en monticules sur les champs se mêle au parfum des herbages, qui, parsemés de leurs petits bouquets d'oseille sauvage, s'étendent comme une mer. Cette période de l'été est l'accalmie qui précède la moisson, ce grand effort imposé chaque année au paysan. La récolte promettait d'être superbe, et aux longues et claires journées succédaient des nuits courtes, accompagnées d'une forte rosée.

Pour arriver aux prairies, il fallait traverser le bois ; Serge Ivanitch aimait cette forêt touffue ; il désigna à l'admiration de son frère un vieux tilleul prêt à fleurir, mais Constantin, qui ne parlait pas volontiers des beautés de la nature, préférait aussi n'en pas entendre parler. Les paroles lui gâtaient, prétendait-il, les plus belles choses. Il se contenta d'approuver son frère, et pensa involontairement à ses affaires ; son attention se concentrait sur un champ en jachère qu'ils atteignirent en sortant du bois. Une herbe jaunissante le recouvrait par endroits, tandis qu'à d'autres on l'avait déjà retourné. Les télègues arrivaient à la file ; Levine les compta et fut satisfait de l'ouvrage qui se faisait. Ses pensées se portèrent ensuite, à la vue des prairies, sur la grave question du fauchage, une opération qui lui tenait particulièrement au cœur. Il arrêta son cheval. L'herbe haute et épaisse était encore couverte de rosée. Serge Ivanitch, pour ne pas se mouiller les pieds, pria son frère de le conduire en cabriolet jusqu'au buisson de cytises près duquel on pêchait les perches. Constantin obéit, tout en regrettant de froisser cette belle prairie, dont l'herbe moelleuse entourait les pieds des chevaux et laissait tomber ses semences sur les roues de la petite voiture.

Serge s'assit sous le cytise et lança sa ligne. Il ne prit rien, mais il ne s'ennuyait pas et semblait de bonne humeur.

Levine, au contraire, avait hâte de rentrer et de donner ses ordres sur le nombre de faucheurs à louer pour le lendemain ; mais il attendait son frère et songeait à la grosse question qui le préoccupait.

Partie III · Chapitre 3

« Je pensais à toi, dit Serge Ivanitch : sais-tu que d'après ce que raconte le docteur, un garçon qui n'est pas bête, ce qui se passe dans le district n'a pas de nom ? Et cela me fait revenir à ce que je t'ai déjà dit : tu as tort de ne pas aller aux assemblées et de te tenir à l'écart. Si les hommes de valeur ne veulent pas se mêler des affaires, tout ira à la diable. L'argent des contribuables ne sert à rien, car il n'y a ni écoles, ni infirmiers, ni sages-femmes, ni pharmacies : il n'y a rien.

— J'ai essayé, répondit à contre-cœur Levine, mais je ne peux pas : que veux-tu que j'y fasse ?

— Pourquoi ne le peux-tu pas ? Je t'avoue que je n'y comprends rien. Je n'admets pas que ce soit incapacité ou indifférence : ne serait-ce pas tout simplement paresse ?

— Rien de tout cela. J'ai essayé et j'ai acquis la conviction que je ne pouvais rien faire. »

Levine n'approfondissait pas beaucoup ce que disait son frère, et, tout en regardant la rivière et la prairie, il cherchait à distinguer dans le lointain un point noir ; était-ce le cheval de l'intendant ?

« Tu te résignes trop facilement ! Comment n'y mets-tu pas un peu d'amour-propre ?

— Je ne conçois pas l'amour-propre en pareille matière, répondit Levine, que ce reproche piqua au vif. Si à l'Université on m'avait reproché d'être incapable de comprendre le calcul intégral comme mes camarades, j'y aurais mis de l'amour-propre ; mais ici il faudrait commencer par croire à l'utilité des innovations à l'ordre du jour.

— Eh quoi ! sont-elles donc inutiles ? demanda Serge Ivanitch, froissé de voir son frère attacher si peu d'importance à ses paroles et y prêter une si médiocre attention.

— Non, que veux-tu que j'y fasse, je ne vois là rien d'utile et ne m'y intéresse pas, répondit Levine qui venait enfin de reconnaître son intendant à cheval dans le lointain.

— Écoute, dit le frère aîné dont le beau visage s'était rembruni : il y a limite à tout ; admettons qu'il soit superbe de détester la pose, le mensonge, et de passer pour un original ; mais ce que tu viens de dire n'a pas le sens commun. Trouves-tu réellement indifférent que le peuple, que tu aimes, à ce que tu assures…

— Je n'ai jamais rien assuré de pareil, interrompit Levine.

— Que ce peuple meure sans secours ? reprit Serge ; que de grossières sages-femmes fassent périr les nouveau-nés ? que les paysans croupissent dans l'ignorance et restent la proie du premier écrivain venu ? »

Et Serge Ivanitch lui posa le dilemme suivant : « Ou bien ton développement intellectuel est en défaut, ou bien c'est ton amour du repos, ta vanité, que sais-je ? qui l'emporte. »

Constantin sentit que, s'il ne voulait pas être convaincu d'indifférence pour le bien public, il n'avait qu'à se soumettre.

« Je ne vois pas, dit-il blessé et mécontent, qu'il soit possible…

— Comment tu ne vois pas, par exemple, qu'en surveillant mieux l'emploi des contributions il serait possible d'obtenir une assistance médicale quelconque ?

— Je ne crois pas à la possibilité d'une assistance médicale sur une étendue de quatre mille verstes carrées, comme notre district.

Au reste, je n'ai aucune foi dans l'efficacité de la médecine.

— Tu es injuste, je te citerais mille exemples… Et les écoles ?

— Pourquoi faire des écoles ?

— Comment, pourquoi faire ? Peut-on douter des avantages de l'instruction ? Si tu la trouves utile pour toi, peux-tu la refuser aux autres ? »

Constantin se sentit mis au pied du mur et, dans son irritation, avoua involontairement, la véritable cause de son indifférence :

« Tout cela peut être vrai, mais pourquoi irais-je me tracasser au sujet de ces stations médicales dont je ne me servirai jamais, de ces écoles où je n'enverrai jamais mes enfants, où les paysans ne veulent pas envoyer les leurs et où je ne suis pas sûr du tout qu'il soit bon de les envoyer. »

Serge Ivanitch fut déconcerté de cette sortie, et, tirant silencieusement sa ligne de l'eau, il se tourna vers son frère en souriant :

« Tu as cependant éprouvé le besoin d'un médecin, puisque tu en as fait venir un pour Agathe Mikhaïlovna.

— Et je crois que sa main n'en restera pas moins estropiée.

— C'est à savoir… Puis, lorsque le paysan sait lire, ne te rend-il pas meilleur service ?

— Oh ! quant à cela, non ! répondit carrément Levine ; questionne qui tu voudras, chacun te dira que le paysan qui sait lire vaut moins comme ouvrier. Il n'ira plus réparer les routes ; et, si on l'emploie à construire un pont, il tâchera avant tout d'en emporter les planches.

— Au reste, il ne s'agit pas de cela, — dit Serge en fronçant le sourcil ; il détestait la contradiction et surtout cette façon de sauter d'un sujet à l'autre, et de produire des arguments sans aucun lien apparent. — La question se pose ainsi : Conviens-tu que l'éducation soit un bien pour le peuple ?

— J'en conviens, » dit Levine sans songer que telle n'était pas sa pensée ; il sentit aussitôt que son frère allait retourner cet aveu contre lui, et comprit qu'il serait logiquement convaincu d'inconséquence. Ce fut bien facile.

« Du moment que tu en conviens, tu ne saurais, en honnête homme, refuser ta coopération à cette œuvre.

— Mais si je ne la regarde pas encore comme bonne, cette œuvre, dit Levine en rougissant.

— Comment cela ? tu viens de dire…

— Je veux dire que l'expérience n'a pas encore démontré qu'elle fût vraiment utile.

— Tu n'en sais rien, puisque tu n'as pas fait le moindre effort pour t'en convaincre.

— Eh bien ! admettons que l'instruction du peuple soit un bien, dit Constantin sans la moindre conviction ; mais pourquoi irai-je m'en tourmenter, moi ?

— Comment, pourquoi ?

— Explique-moi ton idée au point de vue philosophique, puisque nous en sommes là.

— Je ne vois pas que la philosophie ait rien à faire là, répondit Serge d'un ton qui parut à son frère établir des doutes sur son droit

de parler philosophie.

— Voici pourquoi, dit-il, mécontent et s'échauffant tout en parlant. Selon moi, le mobile de nos actions restera toujours notre intérêt personnel. Or je ne vois rien dans nos institutions provinciales qui contribue à mon bien-être. Les routes ne sont pas meilleures, et ne peuvent pas le devenir : d'ailleurs, mes chevaux me conduisent tout aussi bien par de mauvais chemins. Je ne fais aucun cas des médecins et des pharmacies. Le juge de paix m'est inutile. Jamais je n'ai eu recours à lui, et jamais l'idée d'avoir recours à lui ne me viendra. Les écoles, non seulement me paraissent inutiles, mais, comme je te l'ai expliqué, me font du tort. Quant aux institutions provinciales, elles ne représentent pour moi que l'obligation de payer un impôt de 18 kopecks par déssiatine, d'aller à la ville, d'y coucher avec des punaises, et d'y entendre des inepties et des grossièretés de tout genre : rien de tout cela n'est dans mon intérêt personnel.

— Pardon, interrompit en souriant Serge Ivanitch ; il n'était pas de notre intérêt de travailler à l'émancipation des paysans : nous l'avons cependant fait.

— Oh ! l'émancipation était une autre affaire, reprit Constantin en s'animant de plus en plus ; c'était bien notre intérêt personnel. Nous avons voulu, nous autres honnêtes gens, secouer un joug qui nous pesait. Mais être membre du conseil de la ville, et venir discuter sur des conduits à établir dans des rues que je n'habite pas ; être juré, et venir juger un paysan accusé d'avoir volé un jambon ; écouter pendant six heures les sottises variées que peuvent débiter le défenseur et le procureur ; demander comme président à Alexis, mon vieil ami à moitié idiot : « Reconnaissez-vous, monsieur l'accusé, avoir dérobé un jambon ?… »

Et Constantin, entraîné par son sujet, représenta la scène entre le président et l'accusé, s'imaginant continuer ainsi la discussion.

Serge Ivanitch leva les épaules.

— « Qu'entends-tu par là ?

— J'entends que, lorsqu'il s'agira de droits qui me toucheront, qui toucheront à mes intérêts personnels, je saurai les défendre de toutes mes forces ; lorsque, étant étudiant, on venait faire des perquisitions chez nous, et que les gendarmes lisaient nos lettres, je savais défendre mes droits à la liberté, à l'instruction. Je veux bien discuter le service obligatoire, parce que c'est une question qui touche au sort de mes enfants, de mes frères, au mien par conséquent ; mais savoir comment employer les 40 mille roubles d'impôts, et faire le procès d'Alexis l'idiot, je ne m'en sens pas capable. »

La digue était rompue ; Constantin parlait sans s'arrêter. Serge sourit.

« Et si demain tu as un procès, tu préférerais être jugé par les tribunaux d'autrefois ?

— Je n'aurai pas de procès ; je n'assassinerai personne, et tout cela ne me sert à rien. Nos institutions provinciales, vois-tu, dit-il en sautant selon son habitude d'un sujet à l'autre, me rappellent les petits bouleaux que nous enfoncions en terre le jour de la Trinité pour figurer une forêt. La forêt a poussé d'elle-même en Europe, mais, quant à nos petits bouleaux, il m'est impossible de les arroser et de croire en eux. »

Serge Ivanitch haussa les épaules en signe d'étonnement de voir ces petits bouleaux mêlés à leur discussion ; il comprit cependant l'idée de son frère.

« Ceci n'est pas un raisonnement, » dit-il.

Mais Constantin, pour tâcher d'expliquer cette absence d'intérêt pour les affaires publiques, dont il se sentait coupable, continua :

« Je crois qu'il n'y a pas d'activité durable si elle n'est pas fondée sur l'intérêt personnel : c'est une vérité générale, philosophique », dit-il en appuyant sur ce dernier mot, comme pour prouver qu'il avait aussi bien qu'un autre le droit de parler philosophie.

Serge Ivanitch sourit encore. « Lui aussi, se dit-il, se fait une philosophie pour la mettre au service de ses penchants ! »

— Laisse la philosophie tranquille. Son but a précisément été, dans tous les temps, de saisir ce lien indispensable qui existe entre l'intérêt personnel et l'intérêt général. Mais je tiens à rectifier la comparaison. Les petits bouleaux n'ont pas été fichés en terre, ils ont été semés, plantés, et il faut les traiter avec ménagement. Les seules nations qui aient de l'avenir, les seules qu'on puisse nommer historiques, sont celles qui sentent l'importance et la valeur de leurs institutions, qui par conséquent y attachent du prix. »

Et pour mieux démontrer l'erreur que son frère commettait, il discuta la question au point de vue de la philosophie de l'histoire, un terrain sur lequel Constantin ne pouvait pas le suivre.

« Quant à ton peu de goût pour les affaires, tu m'excuseras si je le mets sur le compte de notre paresse russe, de nos anciennes habitudes de grands seigneurs ; laisse-moi espérer que tu reviendras de cette erreur passagère. »

Constantin ne répondit pas ; il se sentait battu à plate couture, et sentait également que son frère n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre sa pensée. Était-ce lui qui ne savait pas s'expliquer clairement, ou son frère qui y mettait de la mauvaise volon-

té ? Sans approfondir cette question, il ne répliqua pas et s'absorba dans ses réflexions.

Serge Ivanitch retira ses lignes, détacha le cheval, et ils partirent.

Partie III · Chapitre 4

Levine, l'année précédente, un jour qu'on fauchait, s'était mis en colère contre son intendant, et pour se calmer il avait pris la faux d'un paysan et s'était mis à faucher lui-même. Ce travail l'avait tant amusé, qu'il recommença plusieurs fois, faucha lui-même la prairie devant la maison, et se promit de faucher, l'année suivante, des journées entières avec les paysans.

Depuis l'arrivée de Serge, il se demandait s'il pourrait donner suite à ce projet. Il était confus d'abandonner son frère pendant toute une journée, et craignait aussi un peu ses plaisanteries. Les impressions de l'année précédente lui revinrent tandis qu'il traversait la prairie.

« Il me faut absolument un exercice violent, sinon mon caractère deviendra intraitable », pensa-t-il, décidé à braver l'ennui que pouvaient lui causer les observations de son frère et de ses gens.

Le même soir, en allant donner ses ordres pour les travaux du lendemain, Levine, dissimulant son embarras, dit à son intendant :

« Vous enverrez ma faux à Tite pour qu'il la repasse demain, je faucherai peut-être moi-même. »

L'intendant sourit et répondit :

« C'est bien. »

Plus tard, en prenant le thé, Levine dit à son frère :

« Décidément le temps se met au beau, je faucherai demain :

— J'aime beaucoup ce travail, dit Serge Ivanitch.

— Moi, je l'aime extrêmement ; il m'est arrivé de faucher l'année dernière, et je veux m'y remettre demain toute la journée. »

Serge Ivanitch leva la tête et regarda son frère avec étonnement.

« Comment l'entends-tu ? travailler toute la journée comme un paysan ?

— Oui, c'est très amusant.

— C'est un excellent exercice physique, mais pourras-tu supporter une fatigue pareille ? demanda Serge sans aucune intention ironique.

— Je l'ai essayé. Au commencement, c'est dur, puis on s'entraîne. Je crois bien que j'irai jusqu'au bout.

— Vraiment ? Mais de quel œil les paysans voient-ils cela ? Ne tournent-ils pas en ridicule les manies du maître ? Et puis, comment feras-tu pour dîner ? On ne peut guère se faire porter là-bas une bouteille de laffitte et un dindonneau rôti.

— Je rentrerai à la maison pendant que les paysans se reposeront. »

Le lendemain matin, quoique levé plus tôt que de coutume, Levine, en arrivant à la prairie, trouva les faucheurs déjà à l'ouvrage.

La prairie s'étendait au pied de la colline, avec ses rangées d'herbe déjà fauchée, et les petits monticules noirs formés par les vêtements des travailleurs. Levine découvrit, en approchant, les faucheurs marchant en échelle les uns derrière les autres, et avançant lentement sur le sol inégal de la prairie. Il compta quarante-deux hommes et distingua parmi eux des connaissances : le vieil Ermil, en chemise blanche, le dos voûté, et le jeune Wasia, autrefois son cocher.

Tite, son professeur, un petit vieillard sec, était là aussi, faisant de larges fauchées, sans se baisser, et maniant aisément la faux.

Levine descendit de cheval, attacha l'animal près de la route, et s'approcha de Tite, qui alla aussitôt prendre une faux cachée derrière un buisson, et la lui présenta.

« Elle est prête, Barine, c'est un rasoir, elle fauche toute seule », dit Tite, ôtant son bonnet en souriant.

Levine prit la faux. Les faucheurs, après avoir fini leur ligne, retournaient sur la route ; ils étaient couverts de sueur, mais gais et de bonne humeur, et saluaient tous le maître en souriant. Personne n'osa ouvrir la bouche avant qu'un grand vieillard sans barbe, vêtu d'une jaquette en peau de mouton, lui adressât le premier la parole :

« Attention, Barine, quand on commence une besogne, il faut la terminer ! dit-il, et Levine entendit un rire étouffé parmi les faucheurs.

« Je tâcherai de ne pas me laisser dépasser, répondit-il en se plaçant derrière Tite.

— Attention, » répéta le vieux.

Tite lui ayant fait place, il emboîta le pas derrière lui. L'herbe était courte et dure ; Levine n'avait pas fauché depuis longtemps, et, troublé par les regards fixés sur lui, il débuta mal, quoiqu'il maniât vigoureusement la faux.

Deux voix derrière lui disaient :

« Mal emmanché, il tient la faux trop haut : regarde comme il se courbe.

— Appuie davantage le talon.

— Ce n'est pas mal, il s'y fera, dit le vieux ; le voilà parti ; tes fauchées sont trop grandes, tu te fatigueras vite. Jadis nous aurions reçu des coups pour de l'ouvrage fait comme cela. »

L'herbe devenait plus douce, et Levine, écoutant les observations sans y répondre, suivait Tite ; ils firent ainsi une centaine de pas. Le paysan marchait sans s'arrêter, mais Levine s'épuisait, et craignait de ne pas arriver jusqu'au bout ; il allait prier Tite de s'interrompre, lorsque celui-ci fit halte de lui-même, se baissa, prit une poignée d'herbe, en essuya sa faux et se mit à l'affiler. Levine se redressa, et jeta un regard autour de lui avec un soupir de soulagement. Près de lui, un paysan, tout aussi fatigué, s'arrêta aussi.

Àla seconde reprise, tout alla de même ; Tite avançait d'un pas après chaque fauchée. Levine, qui marchait derrière, ne voulait pas se laisser dépasser, mais, au moment où l'effort devenait si grand qu'il se croyait à bout de forces, Tite s'arrêtait et se mettait à aiguiser.

Le plus pénible était fait. Lorsque le travail recommença, Levine n'eut d'autre pensée, d'autre désir, que d'arriver aussi vite et aussi bien que les autres. Il n'entendait que le bruit des faux derrière lui, ne voyait que la taille droite de Tite marchant devant, et le demi-

cercle décrit par la faux sur l'herbe qu'elle abaissait lentement, en tranchant les petites têtes des fleurs. Tout à coup il sentit une agréable sensation de fraîcheur sur les épaules : il regarda le ciel pendant que Tite affilait sa faux, et vit un gros nuage noir ; il s'aperçut qu'il pleuvait. Quelques-uns des paysans avaient été mettre leurs vêtements, les autres faisaient comme Levine et recevaient avec plaisir la pluie sur leur dos.

L'ouvrage avançait ; Levine avait absolument perdu la notion du temps et de l'heure. Son travail à ce moment lui sembla plein de douceur ; c'était un état d'inconscience, où, libre et dégagé, il oubliait complètement ce qu'il faisait, bien que son ouvrage valut en cet instant celui de Tite.

Cependant Tite s'était approché du vieux, et il examina le soleil avec lui. « De quoi parlent-ils ?

Partie III · Chapitre 5

Après le déjeuner, Levine, en reprenant l'ouvrage, prit place entre le grand vieillard facétieux, qui l'invita à être son voisin, et un jeune paysan marié depuis l'automne, qui fauchait cet été pour la première fois.

Le vieillard avançait à grands pas réguliers, et semblait faucher avec aussi peu de peine que s'il eût simplement balancé les bras en marchant ; sa faux, bien affilée, paraissait travailler toute seule.

Levine se remit à l'œuvre ; derrière lui marchait le jeune Michel, les cheveux attachés autour de la tête par des herbes enroulées ; son jeune visage travaillait avec le reste de son corps ; mais aussitôt

qu'on le regardait, il souriait, et aurait mieux aimé mourir que d'avouer qu'il trouvait la tâche rude.

Le travail parut à Levine moins pénible pendant la chaleur du jour ; la sueur qui le baignait le rafraîchissait, et le soleil dardant sur son dos, sa tête et ses bras nus jusqu'au coude, lui donnait de la force et de l'énergie. Les moments d'oubli, d'inconscience, revenaient plus souvent, la faux travaillait alors toute seule. C'étaient d'heureux instants ! Lorsqu'on se rapprochait de la rivière, le vieillard, qui marchait devant Levine, essuyait sa faux avec de l'herbe mouillée, la lavait dans la rivière, et y puisait une eau qu'il offrait à boire au maître.

« Que diras-tu de mon kvas, Barine ? il est bon, hein ? »

Et Levine croyait effectivement n'avoir rien bu de meilleur que cette eau tiède dans laquelle nageaient des herbes, avec le petit goût de rouille qu'y ajoutait l'écuelle de fer du paysan. Puis venait la promenade lente et pleine de béatitude, où, la faux au bras, on pouvait s'essuyer le front, respirer à pleins poumons, et jeter un coup d'œil aux faucheurs, aux bois, aux champs, à tout ce qui se faisait aux alentours. Les bienheureux moments d'oubli revenaient toujours plus fréquents, et la faux semblait entraîner à sa suite un corps plein de vie, et accomplir par enchantement, sans le secours de la pensée, le labeur le plus régulier. En revanche, lorsqu'il fallait interrompre cette activité inconsciente, enlever une motte de terre, ou arracher un bouquet d'oseille sauvage, le retour à la réalité semblait pénible. Pour le vieillard, ce n'était qu'un jeu. Quand une motte se présentait, il la serrait d'un côté avec le pied, de l'autre avec la faux, et l'enlevait à petits coups répétés. Rien n'échappait à son observation ; c'était un petit fruit sauvage qu'il mangeait ou offrait à Levine, un nid de cailles d'où s'envolait le mâle, une couleuvre qu'il enlevait de la pointe de sa faux comme sur une four-

chette, et jetait au loin après l'avoir montrée à ses compagnons. Mais pour Levine et le jeune paysan, une fois entraînés, c'était chose difficile que de changer de mouvements et d'examiner le terrain.

Le temps passait inaperçu, et déjà le moment du dîner approchait. Le vieillard attira l'attention du maître sur les enfants, à moitié cachés par les herbages, accourant de tous côtés, et apportant aux faucheurs du pain et des cruches de kvas, qui semblaient lourdes à leurs petits bras.

« Voilà les moucherons qui arrivent », dit-il en les montrant ; et, s'abritant les yeux de la main, il examina le soleil.

L'ouvrage reprit pendant un peu de temps, puis le vieux s'arrêta et dit d'un ton décidé :

« Il faut dîner, Barine. »

Les faucheurs regagnèrent l'endroit où étaient déposés leurs vêtements, et où les enfants attendaient avec le dîner ; les uns s'assemblèrent près des télègues, les autres sous un bouquet de cytises où ils avaient amassé de l'herbe. Levine s'assit auprès d'eux ; il n'avait aucune envie de les quitter. Toute gêne devant le maître avait disparu, et les paysans s'apprêtèrent à manger et à dormir ; ils se lavèrent, prirent leur pain, débouchèrent leurs cruches de kvas, pendant que les enfants se baignaient dans la rivière.

Le vieux émietta du pain dans une écuelle, l'écrasa avec le manche de sa cuiller, versa du kvas, coupa des tranches de pain, sala le tout, et se mit à prier en se tournant vers l'orient.

« Eh bien, Barine, viens goûter ma soupe », dit-il en s'agenouillant devant l'écuelle.

Levine trouva la soupe si bonne qu'il ne voulut pas rentrer chez lui. Il dîna avec le vieux, et leur conversation roula sur les affaires de ménage de celui-ci, auxquelles le maître prit un vif intérêt ; à son tour, il raconta de ses plans et de ses projets ce qui pouvait intéresser son compagnon, se sentant plus en communauté d'idées avec cet homme simple qu'avec son frère, et souriant involontairement de la sympathie qu'il éprouvait pour lui.

Le dîner achevé, le vieillard fit sa prière, et se coucha après s'être arrangé un oreiller d'herbe. Levine en fit autant, et, malgré les mouches et les insectes qui chatouillaient son visage couvert de sueur, il s'endormit aussitôt, et ne se réveilla que lorsque le soleil, tournant le buisson, vint briller au-dessus de sa tête. Le vieux ne dormait plus ; il aiguisait les faux.

Levine regarda autour de lui sans pouvoir s'y reconnaître ; tout lui semblait changé. La prairie fauchée s'étendait immense avec ses rangées d'herbes odorantes, éclairée d'une façon nouvelle par les rayons obliques du soleil ; la rivière, cachée naguère par les herbages, coulait limpide et brillante comme de l'acier, entre ses bords découverts ; au-dessus de la prairie planaient des oiseaux de proie.

Levine calcula ce que ses ouvriers avaient fait et ce qui restait à faire ; le travail de ces quarante-deux hommes était considérable ; du temps du servage, trente-deux hommes travaillant pendant deux jours venaient à peine à bout de cette prairie, dont il ne restait plus que quelques coins intacts. Mais il aurait voulu faire plus encore ; le soleil descendait trop tôt, à son gré ; il ne sentait aucune fatigue.

« Qu'en penses-tu ? demanda-t-il au vieux : n'aurions-nous pas encore le temps de faucher la colline ?

— Si Dieu le permet ! le soleil est encore haut, il y aura peut-être un petit verre pour les enfants ? »

Lorsque les fumeurs eurent allumé leurs pipes, le vieux déclara « aux enfants » que, si la colline était fauchée, on aurait la goutte.

« Pourquoi pas ! En avant, Tite, nous enlèverons cela en un tour de main. On mangera la nuit. — En avant ! » crièrent quelques voix ; et, tout en achevant leur pain, les faucheurs se levèrent.

« Allons, enfants, courage ! dit Tite en ouvrant la marche au pas de course.

— Allons, allons ! répéta le vieux, se hâtant de les rejoindre : si j'arrive le premier, je coupe tout ! »

Vieux et jeunes fauchèrent à l'envi, et, quelque hâte qu'ils fissent, les rangées se couchaient nettes et régulières, sans que l'herbe fût abîmée. Les derniers faucheurs terminaient à peine leur ligne, que les premiers, mettant leurs caftans sur l'épaule, prenaient déjà la route de la colline. Le soleil descendait derrière les arbres, lorsqu'ils atteignirent le petit ravin ; l'herbe y venait à la ceinture, tendre, douce, épaisse et semée de fleurs des bois.

Après un court conciliabule pour décider si l'on prendrait en long ou en large, un grand paysan à barbe noire, Piotr Ermilitch, un faucheur célèbre, fit en long le premier tour, et revint sur ses pas. Tous alors le suivirent, montant du ravin à la colline pour sortir sur la lisière du bois.

Le soleil disparaissait peu à peu derrière la forêt ; la rosée tombait déjà ; les faucheurs n'apercevaient plus le globe brillant que sur la hauteur, mais dans le ravin, d'où s'élevait une vapeur blanche, et sur le versant de la montagne, ils marchaient dans une ombre fraîche et imprégnée d'humidité. L'ouvrage avançait rapide-

ment. L'herbe s'abattait en hautes rangées ; les faucheurs, un peu à l'étroit et pressés de tous côtés, faisaient résonner les ustensiles pendus à leurs ceintures, entre-choquaient leurs faux, sifflaient, s'interpellaient gaiement.

Levine marchait toujours entre ses deux compagnons. Le vieux avait mis sa veste de peau de mouton, et conservait son entrain et la liberté de ses mouvements. Dans le bois, on trouvait des champignons cachés sous l'herbe ; au lieu de les trancher avec la faux comme les autres, il se baissait dès qu'il en apercevait un, le ramassait et le cachait dans sa veste en disant : « Encore un petit cadeau pour la vieille. »

L'herbe tendre et douce se fauchait facilement, mais il était dur de monter et de descendre la pente souvent escarpée du ravin. Le vieux n'en laissait rien paraître, montant à petits pas énergiques, et maniant légèrement sa faux, quoiqu'il tremblât parfois de tout son corps. Il ne négligeait rien sur sa route, ni une herbe, ni un champignon, et ne cessait de plaisanter. Levine, derrière lui, croyait tomber à chaque instant, et se disait que jamais il ne gravirait, une faux à la main, ces hauteurs difficiles à escalader, même les mains libres, il n'en monta pas moins, et fit comme les autres. Une fièvre intérieure semblait le soutenir.

Partie III · Chapitre 6

Le travail terminé, les paysans remirent leurs caftans, et reprirent gaiement le chemin du logis. Levine remonta à cheval et se sépara à regret de ses compagnons. Il se retourna sur la hauteur pour les apercevoir encore une fois, mais les vapeurs du soir, s'élevant des

bas-fonds, les cachaient. On n'entendait que le choc des faux, et le son de leurs voix riant et causant.

Serge Ivanitch avait dîné depuis longtemps, et dans sa chambre prenait de la limonade glacée, en parcourant les journaux et les revues que la poste venait d'apporter, lorsque Levine entra vivement, les cheveux en désordre, et collés au front par la sueur.

« Nous avons enlevé toute la prairie ! tu ne t'imagines pas comme c'est bon ! Et toi, qu'as-tu fait ? dit-il, oubliant complètement les impressions de la veille.

— Bon Dieu, de quoi tu as l'air ! dit Serge Ivanitch en jetant d'abord un regard mécontent sur son frère. Mais ferme donc la porte, tu en auras fait entrer au moins une dizaine ! »

Serge Ivanitch avait horreur des mouches, et n'ouvrait jamais les fenêtres de sa chambre que le soir, ayant soin de tenir les portes toujours fermées.

« Je t'assure que je n'en ai pas laissé entrer une seule. Si tu savais la bonne journée ! Comment l'as-tu passée, toi ?

— Mais très bien. Tu ne vas pas me faire croire que tu as fauché toute la journée ? Tu dois avoir une faim de loup ! Kousma a tout apprêté pour ton dîner.

— Je n'ai pas faim, j'ai mangé là-bas ; mais je vais me nettoyer.

— Va, va, je te rejoins, dit Serge Ivanitch, hochant la tête en regardant son frère. Dépêche-toi, — ajouta-t-il en souriant, et il se mit à ranger ses livres pour aller le retrouver, égayé à l'aspect de l'entrain et de l'animation de Constantin. — Où étais-tu pendant la pluie ?

— Quelle pluie ? c'est à peine s'il est tombé quelques gouttes. Je reviens à l'instant. Ainsi, tu as bien passé la journée ? C'est pour le mieux. » Et Levine alla s'habiller.

Peu après, les frères se retrouvèrent dans la salle à manger. Levine croyait n'avoir pas faim, et ne se mit à table que pour ne pas offenser Kousma ; mais, une fois qu'il eut entamé son dîner, il le trouva excellent. Serge Ivanitch le regardait en souriant.

« J'oubliais qu'il y a une lettre pour toi en bas, dit-il ; Kousma, va la chercher, et fais attention de fermer ta porte. »

La lettre était d'Oblonsky ; il écrivait de Pétersbourg. Constantin lut à haute voix :

« Je reçois une lettre de Dolly de la campagne ; tout y va de travers. Toi qui sais tout, tu serais bien aimable d'aller la voir, et de l'aider de tes conseils. La pauvre femme est toute seule. Ma belle-mère est encore à l'étranger avec tout son monde. »

« J'irai certainement la voir, dit Levine. Tu devrais venir avec moi. C'est une si excellente femme, n'est-ce pas ?

— Leur terre n'est pas loin d'ici ?

— À une trentaine de verstes, peut-être à une quarantaine ; mais la route est très bonne. Nous ferions cela rapidement.

— Avec plaisir, dit Serge en souriant, car la vue de son frère le disposait à la gaieté. — Quel appétit ! ajouta-t-il en regardant ce cou et cette figure hâlés et rouges penchés sur l'assiette.

— Il est excellent. Tu ne t'imagines pas combien ce régime-là chasse de la tête toutes les sottises. J'entends enrichir la médecine d'un terme nouveau : « Arbeitscur ».

— Tu n'as pas grand besoin de cette cure, il me semble.

— Oui, mais c'est parfait pour combattre les maladies nerveuses.

— C'est une expérience à faire. J'ai voulu aller vous voir travailler, mais la chaleur était si insupportable que je me suis arrêté et reposé au bois ; de là j'ai continué jusqu'au bourg, et j'ai rencontré ta nourrice, que j'ai questionnée sur la façon dont les paysans te jugent ; j'ai cru comprendre qu'ils ne t'approuvent pas. « Ce n'est pas l'affaire des maîtres », m'a-t-elle répondu. Je crois que le peuple se forme en général des idées très arrêtées sur ce qu'il « convient aux maîtres » de faire ; ils n'aiment pas à les voir sortir de leurs attributions.

— C'est possible : mais je n'ai pas éprouvé de plus vif plaisir de ma vie, et je ne fais de mal à personne, n'est-ce pas ?

— Je vois que ta journée te satisfait complètement, continua Serge.

— Oui, je suis très content ; la prairie a été fauchée tout entière, et je me suis lié avec un bien brave homme ; tu ne saurais croire combien il m'a intéressé.

— Tu es content de ta journée, eh bien ! je le suis aussi de la mienne. D'abord j'ai résolu deux problèmes d'échecs, dont l'un est très joli, je te le montrerai ; puis j'ai pensé à notre conversation d'hier.

— Quoi ? quelle conversation ? dit Levine en fermant à demi les yeux après son dîner, avec un sentiment de bien-être et de repos, et incapable de se rappeler la discussion de la veille.

— Je trouve que tu as en partie raison. La différence de nos opinions tient à ce que tu prends l'intérêt personnel pour mobile de

nos actions, tandis que je prétends que tout homme arrivé à un certain développement intellectuel doit avoir pour mobile l'intérêt général. Mais tu es probablement dans le vrai en disant qu'il faut que l'action, l'activité matérielle, se trouve intéressée à ces questions. Ta nature, comme disent les Français est primesautière : il te faut agir énergiquement, passionnément, ou ne pas agir du tout. »

Levine écoutait sans comprendre, sans chercher à comprendre, et craignait que son frère ne lui fît une question qui constatât l'absence de son esprit.

« N'ai-je pas raison, ami ? dit Serge Ivanitch en le prenant par l'épaule.

— Mais certainement. Et puis, je ne prétends pas être dans le vrai, dit Levine avec un sourire d'enfant coupable. « Quelle discussion avons-nous donc eue ? » pensait-il. Nous avons évidemment raison tous les deux, et c'est pour le mieux. Il faut que j'aille donner mes ordres pour demain. »

Il se leva, étira ses membres en souriant ; son frère sourit aussi.

« Bon Dieu ! cria tout à coup Levine si vivement que son frère en fut effrayé.

— Qu'y a-t-il ?

— La main d'Agathe Mikhaïlovna ? dit Levine en se frappant le front. Je l'avais oubliée !

— Elle va beaucoup mieux.

— C'est égal, je cours jusqu'à sa chambre. Tu n'auras pas mis ton chapeau que je serai de retour. »

Et il descendit en courant, faisant résonner ses talons sur les marches de l'escalier.

Partie III · Chapitre 7

Tandis que Stépane Arcadiévitch allait à Pétersbourg remplir ce devoir naturel aux fonctionnaires, et qu'ils ne songent pas à discuter, quelque incompréhensible qu'il soit pour d'autres, « se rappeler au souvenir du Ministre, » et qu'en même temps il se disposait, muni de l'argent nécessaire, à passer agréablement le temps aux courses et ailleurs, Dolly partait pour la campagne, à Yergoushovo, une terre qu'elle avait reçue en dot, et dont la forêt avait été vendue au printemps. C'était à cinquante verstes du Pakrofsky de Levine.

La vieille maison seigneuriale de Yergoushovo avait disparu depuis longtemps. Le prince s'était contenté d'agrandir et de réparer une des ailes pour en faire une habitation convenable.

Du temps où Dolly était enfant, vingt ans auparavant, cette aile était spacieuse et commode, quoique placée de travers dans l'avenue. Maintenant, tout tombait en ruines. Lorsque Stépane Arcadiévitch était venu au printemps à la campagne pour la vente du bois, sa femme l'avait prié de donner un coup d'œil à la maison afin de la rendre habitable. Stépane Arcadiévitch, désireux, comme tout mari coupable, de procurer à sa femme une vie matérielle aussi commode que possible, s'était empressé de faire recouvrir les meubles de cretonne et de faire poser des rideaux. On avait nettoyé le jardin, planté des fleurs, fait un petit pont du côté de l'étang ; mais beaucoup de détails plus essentiels furent négligés, et Daria Alexandrovna le constata avec douleur. Stépane Arcadiévitch avait beau faire, il oubliait toujours qu'il était père de famille, et ses

goûts restaient ceux d'un célibataire. Rentré à Moscou, il annonça avec fierté à sa femme que tout était en ordre, qu'il avait installé la maison en perfection, et lui conseilla fort de s'y transporter. Ce départ lui convenait sous bien des rapports : les enfants se plairaient à la campagne, les dépenses diminueraient ; et enfin il serait plus libre. De son côté, Daria Alexandrovna pensait qu'il était nécessaire d'emmener les enfants après la scarlatine, car la plus jeune de ses filles se remettait difficilement. Elle laissait à la ville, entre autres ennuis, des comptes de fournisseurs auxquels elle n'était pas fâchée de se soustraire. Enfin, elle avait l'arrière-pensée d'attirer chez elle sa sœur Kitty, à laquelle on avait recommandé des bains froids, et qui devait rentrer en Russie vers le milieu de l'été. Kitty lui écrivait que rien ne pouvait lui sourire autant que de terminer l'été à Yergoushovo, dans ce lieu si plein de souvenirs d'enfance pour toutes deux.

La campagne, revue par Dolly au travers de ses impressions de jeunesse, lui semblait à l'avance un refuge contre tous les ennuis de la ville ; si la vie n'y était pas élégante, et Dolly n'y tenait guère, elle pensait la trouver commode et peu coûteuse, et les enfants y seraient heureux ! Les choses furent tout autres quand elle revint à Yergoushovo en maîtresse de maison.

Le lendemain de leur arrivée, il plut à verse ; le toit fut transpercé et l'eau tomba dans le corridor et la chambre des enfants ; les petits lits durent être transportés au salon. Jamais on ne put trouver une cuisinière pour les domestiques. Des neuf vaches que contenait l'étable, les unes, au dire de la vachère, étaient pleines, les autres se trouvaient trop jeunes ou hors d'âge ; par conséquent, pas de beurre à espérer et pas de lait. Poules, poulets, œufs, tout manquait ; il fallut se contenter pour la cuisine de vieux coqs filandreux. Impossible d'obtenir des femmes pour laver les planchers,

toutes étaient à sarcler. L'un des chevaux, trop rétif, ne se laissant pas atteler, les promenades en voiture se trouvèrent impraticables. Quant aux bains, il fallut y renoncer : le troupeau avait raviné le bord de la rivière, et de plus on se trouvait trop en vue des passants. Les promenades à pied près de la maison étaient elles-mêmes dangereuses ; les clôtures mal entretenues du jardin n'empêchaient plus le bétail d'entrer, et il y avait dans le troupeau un taureau terrible, qui mugissait, et qu'on accusait de donner des coups de cornes. Dans la maison, pas une armoire à robes ! le peu d'armoires qui s'y trouvaient ne fermaient pas, ou bien s'ouvraient d'elles-mêmes quand on passait devant. À la cuisine, pas de marmites ; à la buanderie, pas de chaudron pour la lessive, pas même une planche à repasser pour les femmes de chambre !

Au lieu de trouver le repos qu'elle espérait, Dolly tomba dans le désespoir ; sentant son impuissance en face d'une situation qui lui apparaissait terrible, elle retenait avec peine ses larmes. L'intendant, un ancien vaguemestre, qui avait séduit Stépane Arcadiévitch par sa belle prestance, et de suisse avait passé intendant, ne prenait aucun souci des chagrins de Daria Alexandrovna ; il se contentait de répondre respectueusement : « Impossible de rien obtenir, le monde est si mauvais », et ne bougeait pas.

La position eût été sans issue si chez les Oblonsky, comme dans la plupart des familles, il ne se fût trouvé ce personnage aussi utile qu'important, malgré ses attributions modestes, la bonne des enfants, Matrona Philémonovna. Celle-ci calmait sa maîtresse, lui assurait que tout se débrouillerait, et agissait sans bruit et sans embarras. Elle fit, aussitôt arrivée, la connaissance de la femme de l'intendant, et dès les premiers jours alla prendre le thé sous les acacias avec elle et son mari. C'est là que les affaires de la maison furent discutées. Un club, auquel se joignirent le starosta et le te-

neur de livres, se forma sous les arbres. Peu à peu, les difficultés de la vie s'y aplanirent. Le toit fut réparé ; une cuisinière, amie de la femme du starosta, arrêtée ; on acheta des poules ; les vaches donnèrent tout à coup du lait ; les clôtures furent réparées ; on mit des crochets aux armoires, qui cessèrent de s'ouvrirent intempestivement ; le charpentier installa la buanderie ; la planche à repasser, recouverte d'un morceau de drap de soldat, s'étendit de la commode au dossier d'un fauteuil, et l'odeur des fers à repasser se répandit dans la pièce où travaillaient les femmes de chambre.

« La voilà, dit Matrona Philémonovna en montrant la planche à sa maîtresse : il n'y avait pas de quoi vous désespérer. »

On trouva même moyen de construire en planches une cabine de bain sur la rivière, et Lili put commencer à se baigner. L'espoir d'une vie commode, sinon tranquille, devint presque une réalité pour Daria Alexandrovna. Pour elle, c'était chose rare qu'une période de calme avec six enfants. Mais les inquiétudes et les tracas représentaient les seules chances de bonheur qu'eût Dolly ; privée de ce souci, elle aurait été en proie aux idées noires causées par ce mari qui ne l'aimait plus. Au reste, ces mêmes enfants qui la préoccupaient par leur santé ou leurs défauts, la dédommageaient aussi de ses peines par une foule de petites joies. Pour être invisibles et semblables à de l'or mêlé à du sable, elles n'en existaient pas moins, et si, aux heures de tristesse, elle ne voyait que le sable, à d'autres moments l'or reparaissait. La solitude de la campagne rendit ces joies plus fréquentes ; souvent, tout en s'accusant de partialité maternelle, Dolly ne pouvait s'empêcher d'admirer sa petite famille groupée autour d'elle, et de se dire qu'il était rare de rencontrer six enfants aussi beaux et, chacun dans son genre, aussi charmants.

Elle se sentait alors heureuse et fière.

Partie III · Chapitre 8

Pendant le carême de la Saint-Pierre, Dolly mena ses enfants à la communion. Quoiqu'elle étonnât souvent ses parents et ses amies par sa liberté de pensée sur les questions de foi, Daria Alexandrovna n'en avait pas moins une religion qui lui tenait à cœur. Cette religion n'avait guère de rapport avec les dogmes de l'Église, et ressemblait étrangement à la métempsycose ; pourtant Dolly remplissait et faisait strictement remplir dans sa famille les prescriptions de l'Église. Elle ne voulait pas seulement par là prêcher d'exemple, elle obéissait à un besoin de son âme, et en ce moment elle se tourmentait à l'idée de ne pas avoir fait communier ses enfants de l'année. Elle résolut d'accomplir ce devoir.

On s'y prit à l'avance pour décider les toilettes des enfants ; des robes furent arrangées, lavées, allongées ; on rajouta des volants, on mit des boutons neufs, des nœuds de rubans. L'Anglaise se chargea de la robe de Tania, et fit faire bien du mauvais sang à Daria Alexandrovna ; les entournures se trouvèrent trop étroites, les pinces du corsage trop hautes ; Tania faisait peine à voir, tant cette robe lui rendait les épaules étroites. Heureusement Matrona Philémonovna eut l'idée d'ajouter de petites pièces au corsage pour l'élargir, et une pèlerine pour dissimuler les pièces. Le mal fut réparé ; mais on en était venu aux paroles amères avec l'Anglaise.

Tout étant terminé, les enfants, parés et rayonnants de joie, se réunirent un dimanche matin sur le perron, devant la calèche attelée, attendant leur mère pour se rendre à l'église. Grâce à la protection de Matrona Philémonovna, on avait remplacé à la calèche le cheval rétif par celui de l'intendant. Daria Alexandrovna parut en robe de mousseline blanche, et l'on partit.

Dolly s'était coiffée et habillée avec soin, presque avec émotion. Jadis elle avait aimé la toilette pour se faire belle et élégante, afin de plaire ; mais, en prenant de l'âge, elle perdit un goût de parure qui la forçait de constater que sa beauté avait disparu. Maintenant, pour ne pas faire ombre au tableau, à côté de ses jolis enfants, elle revenait à une certaine recherche de toilette, toutefois sans qu'elle songeât à s'embellir. Elle partit après un dernier coup d'œil au miroir.

Personne à l'église, excepté les paysans et les gens de la maison ; mais elle remarqua l'admiration que ses enfants et elle-même inspiraient au passage. Les enfants furent aussi charmants de visage que de tenue. Le petit Alexis eut bien quelques distractions causées par les pans de sa veste, dont il aurait voulu admirer l'effet par derrière, mais il était si gentil ! Tania fut comme une petite femme, et prit soin des plus jeunes. Quant à Lili, la dernière, elle fut ravissante ; tout ce qu'elle voyait lui causait l'admiration la plus vive, et il fut difficile de ne pas sourire quand, après avoir reçu la communion, elle dit au prêtre : « Please some more ».

En rentrant à la maison, les enfants, sous l'impression de l'acte solennel qu'ils venaient d'accomplir, furent sages et tranquilles. Tout alla bien jusqu'au déjeuner ; mais à ce moment Grisha se permit de siffler, et, qui pis est, refusa d'obéir à l'Anglaise, et fut privé de dessert ! Quand elle apprit le méfait de l'enfant, Dolly, qui, présente, eût tout adouci, dut soutenir la gouvernante et confirmer la punition. Cet épisode troubla la joie générale.

Grisha se mit à pleurer, disant que Nicolas avait sifflé aussi, mais que lui seul était puni, et que, s'il pleurait, c'était à cause de l'injustice de l'Anglaise, et non pour avoir été privé de tarte. Daria Alexandrovna, attristée, voulut arranger la chose.

Pendant ce temps, le coupable, réfugié au salon, s'était assis sur l'appui de la fenêtre, et, en traversant cette pièce, Dolly l'aperçut, ainsi que Tania, debout devant lui, une assiette à la main. Sous prétexte de faire un dîner à ses poupées, la petite fille avait obtenu la permission d'emporter un morceau de tarte dans la chambre des enfants, et c'était à son frère qu'elle l'apportait. Grisha, tout en pleurant sur l'injustice dont il se croyait victime, mangeait en sanglotant et disait à sa sœur au milieu de ses larmes : « Mange aussi, mangeons à nous deux ». Tania, pleine de sympathie pour son frère, mangeait les larmes aux yeux, avec le sentiment d'avoir accompli une action généreuse.

Ils eurent peur en apercevant leur mère, mais l'expression de son visage les rassura ; ils coururent aussitôt vers elle, lui baisèrent les mains de leurs bouches pleines de tarte, et la confiture mêlée aux larmes leur barbouilla toute la figure.

« Tania, ta robe neuve ; Grisha… » disait la mère souriant d'un air attendri, tout en cherchant à préserver de taches les habits neufs.

Les belles toilettes ôtées, on mit des robes ordinaires aux filles et de vieilles vestes aux garçons, on fit atteler le char à bancs, et l'on alla chercher des champignons au bois. Au milieu des cris de joie, les enfants remplirent une grande corbeille de champignons. Lili elle-même en trouva un. Autrefois, il fallait que miss Hull les lui cherchât ; ce jour-là, elle le découvrit toute seule, et ce fut un enthousiasme général. « Lili a trouvé un champignon ! »

La journée se termina par un bain à la rivière ; les chevaux furent attachés aux arbres, et le cocher Terenti, les laissant chasser les mouches de leurs queues, s'étendit sous les bouleaux, alluma sa

pipe, et s'amusa des rires et des cris joyeux qui partaient de la cabine.

Daria Alexandrovna aimait à baigner elle-même les enfants, quoique ce ne fût pas chose facile de les empêcher de faire des sottises, ni de se retrouver dans la collection de bas, de souliers, de petits pantalons qu'il fallait, le bain fini, reboutonner et rattacher. Ces jolis corps d'enfants qu'elle plongeait dans l'eau, les yeux brillants de ces têtes de chérubins, ces exclamations à la fois effrayées et rieuses, au premier plongeon, ces petits membres qu'il fallait ensuite réintroduire dans leurs vêtements, tout l'amusait.

La toilette des enfants était à moitié faite lorsque des paysannes endimanchées passèrent devant la cabine de bain et s'arrêtèrent timidement. Matrona Philémonovna héla l'une d'elles pour lui donner à faire sécher du linge tombé à la rivière, et Daria Alexandrovna leur adressa la parole. Les paysannes commencèrent par rire, en se cachant la bouche de la main, ne comprenant pas bien ses questions, mais elles s'enhardirent peu à peu, et gagnèrent le cœur de Dolly par leur sincère admiration des enfants.

« Regarde-la donc : est-elle jolie ? et blanche comme du sucre ! dit l'une d'elles en montrant Tania… mais bien maigre ! ajouta-t-elle en secouant la tête.

— C'est parce qu'elle a été malade.

— Et celui-ci, le baigne-t-on aussi ? dit une autre en désignant le dernier-né.

— Oh non, il n'a que trois mois, répondit Dolly avec fierté.

— Vrai ?

— Et toi, as-tu des enfants ?

— J'en ai eu quatre : il m'en reste deux, fille et garçon. J'ai sevré le dernier avant le carême.

— Quel âge a-t-il ?

— Il est dans sa deuxième année.

— Pourquoi l'as-tu nourri si longtemps ?

— C'est l'usage chez nous : trois carêmes. »

On continua à causer des enfants, de leurs maladies, du mari ; le voyait-on souvent ?

Daria Alexandrovna prenait intérêt à la conversation autant que les paysannes, et n'avait aucune envie de s'en aller. Elle était contente de voir que ces femmes lui enviaient le nombre de ses enfants et leur beauté. Puis elles la firent rire, et offensèrent miss Hull par leurs observations sur la toilette de celle-ci. Une des plus jeunes regardait de tous ses yeux l'Anglaise, se rhabillant la dernière, et mettant plusieurs jupons les uns par-dessus les autres. Au troisième, la paysanne n'y tint plus et s'écria involontairement : « Regarde donc ce qu'elle en met, cela ne finit pas ! » Et toutes de rire.

Partie III · Chapitre 9

Daria Alexandrovna, un mouchoir sur la tête, entourée de ses petits baigneurs, approchait de la maison, lorsque le cocher s'écria : « Voilà un monsieur qui vient au-devant de nous : ce doit être le maître de Pakrofsky. »

Àsa grande joie, Dolly reconnut effectivement le paletot gris, le chapeau mou et le visage ami de Levine ; elle était toujours heureuse de le voir, mais elle fut particulièrement satisfaite ce jour-là de se montrer dans toute sa gloire, à lui qui, mieux que personne, pouvait comprendre ce qui la rendait triomphante.

En l'apercevant, Levine crut voir l'image du bonheur intime qui faisait son rêve.

« Vous ressemblez à une couveuse, Daria Alexandrovna.

— Que je suis contente de vous voir, dit-elle en lui tendant la main.

— Contente ! et vous ne m'avez rien fait dire ? Mon frère est chez moi ; c'est par Stiva que j'ai su que vous étiez ici.

— Par Stiva ? demanda Dolly étonnée.

— Oui, il m'a écrit que vous étiez à la campagne, et pense que vous me permettrez peut-être de vous être bon à quelque chose ; » et, tout en parlant, Levine se troubla, s'interrompit, et marcha près du char à bancs en arrachant sur son passage des petites branches de tilleul qu'il mordillait. Il songeait que Daria Alexandrovna trouverait sans doute pénible de voir un étranger lui offrir l'aide qu'elle aurait dû trouver en son mari. En effet, la façon dont celui-ci se déchargeait de ses embarras domestiques sur un tiers, déplut à Dolly, et elle comprit que Levine le sentait ; elle appréciait en lui ce tact et cette délicatesse.

« J'ai bien compris que c'était une façon aimable de me dire que vous me verriez avec plaisir, et j'en ai été touché. J'imagine que vous, habituée à la ville, devez trouver le pays sauvage ; si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi, je vous en prie.

— Oh ! merci, dit Dolly. Le début n'a pas été sans ennuis, c'est vrai, mais maintenant tout va à merveille, grâce à ma vieille bonne », ajouta-t-elle en désignant Matrona Philémonovna qui, comprenant qu'il était question d'elle, adressa à Levine un sourire amical de satisfaction. Elle le connaissait bien, savait qu'il ferait un bon parti pour leur demoiselle et s'intéressait à lui.

« Veuillez prendre place, nous nous serrerons un peu, dit-elle.

— Non, je préfère vous suivre à pied. Enfants, lequel d'entre vous veut faire la course avec moi pour rattraper les chevaux ? »

Les enfants connaissaient peu Levine, et ne se rappelaient pas bien quand ils l'avaient vu, mais ils n'éprouvèrent envers lui aucune timidité. Les enfants sont souvent grondés pour n'être pas aimables avec les grandes personnes ; c'est que l'enfant le plus borné n'est jamais dupe d'une hypocrisie qui échappe parfois à l'homme le plus pénétrant ; son instinct l'avertit infailliblement. Or, quelque défaut qu'on pût reprocher à Levine, on ne pouvait l'accuser de manquer de sincérité ; aussi les enfants partagèrent-ils à son égard les bons sentiments exprimés par le visage de leur mère. Les deux aînés répondirent à son invitation, et coururent avec lui comme avec leur bonne, miss Hull ou leur mère. Lili voulut aussi aller à lui ; il l'installa sur son épaule et se mit à courir en criant à Dolly :

« Ne craignez rien, Daria Alexandrovna, je ne lui ferai pas de mal. »

Et, en voyant combien il était prudent et adroit dans ses mouvements, Dolly le suivit des yeux avec confiance.

Levine redevenait enfant avec des enfants, surtout à la campagne et dans la société de Dolly, pour laquelle il éprouvait une véritable sympathie ; celle-ci aimait à le voir dans cette disposition

d'esprit, qui n'était pas rare chez lui ; elle s'amusa de la gymnastique à laquelle il se livrait avec les petits, de ses rires avec miss Hull, à laquelle il parlait anglais à sa façon, et de ses récits sur ce qu'il faisait chez lui.

Après le dîner, seuls ensemble sur le balcon, il fut question de Kitty.

« Vous savez, Kitty va venir passer l'été avec moi ?

— Vraiment, répondit Levine en rougissant ; et il détourna aussitôt la conversation…

— Ainsi, je vous envoie deux vaches, et si vous tenez absolument à payer, et que cela ne vous fasse pas rougir de honte, vous donnerez cinq roubles par mois.

— Mais je vous assure que cela n'est plus nécessaire. Je m'arrange.

— Dans ce cas, j'examinerai, avec votre permission, vos vaches et leur nourriture : tout est là. »

Et pour ne pas aborder le sujet épineux dont il mourait d'envie de s'informer, il exposa à Dolly tout un système sur l'alimentation des vaches, système qui les rendait de simples machines destinées à transformer le fourrage en lait, etc. Il avait peur de détruire un repos si chèrement reconquis.

« Vous avez peut-être raison, mais tout cela exige de la surveillance, et qui s'en chargera ? » répondit Dolly sans aucune conviction.

Maintenant que l'ordre s'était rétabli dans son ménage, sous l'influence de Matrona Philémonovna, elle n'avait nul désir d'y rien changer ; d'ailleurs, les connaissances scientifiques de Levine lui

étaient suspectes, et ses théories lui semblaient douteuses et peut-être nuisibles. Le système de Matrona Philémonovna était incomparablement plus clair : il consistait à donner plus de foin aux deux vaches laitières, et à empêcher le cuisinier de porter les eaux grasses de la cuisine à la vache de la blanchisseuse ; Dolly tenait surtout à parler de Kitty.

Partie III · Chapitre 10

« Kitty m'écrit qu'elle aspire à la solitude et au repos, commença Dolly après un moment de silence.

— Sa santé est-elle meilleure ? demanda Levine avec émotion.

— Dieu merci, elle est complètement rétablie ; je n'ai jamais cru à une maladie de poitrine.

— J'en suis bien heureux ! — dit Levine ; et Dolly crut lire sur son visage la touchante expression d'une douleur inconsolable.

— Dites-moi, Constantin Dmitritch, dit Dolly en souriant avec bonté et un peu de malice : pourquoi en voulez-vous à Kitty ?

— Moi ! mais je ne lui en veux pas du tout, répondit-il.

— Oh si ! pourquoi n'êtes-vous venu chez aucun de nous à votre dernier voyage à Moscou ?

— Daria Alexandrovna ! dit-il en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Comment vous, bonne comme vous l'êtes, n'avez-vous pas pitié de moi, sachant…

— Mais je ne sais rien.

— Sachant que j'ai été repoussé ! — et toute la tendresse qu'il avait éprouvée un moment auparavant pour Kitty, s'évanouit au souvenir de l'injure reçue.

— Pourquoi supposez-vous que je le sache ?

— Parce que tout le monde le sait.

— C'est ce qui vous trompe : je m'en doutais, mais je ne savais rien de positif.

— Eh bien, vous savez tout maintenant.

— Ce que je savais, c'est qu'elle était vivement tourmentée par un souvenir auquel elle ne permettait pas qu'on fît allusion. Si elle ne m'a rien confié, à moi, c'est qu'elle n'a rien confié à personne. Qu'y a-t-il eu entre vous ? dites-le-moi !

— Je viens de vous le dire.

— Quand cela s'est-il passé ?

— La dernière fois que j'ai été chez vos parents.

— Savez-vous que Kitty me fait une peine extrême, dit Dolly. Vous souffrez dans votre amour-propre…

— C'est possible, dit Levine, mais… »

Elle l'interrompit.

« Mais elle, la pauvre petite, est vraiment à plaindre ! Je comprends tout maintenant.

— Excusez-moi si je vous quitte, Daria Alexandrovna, dit Levine en se levant. Au revoir.

— Non, attendez, s'écria-t-elle en le retenant par la manche. Asseyez-vous encore un moment.

— Je vous en supplie, ne parlons plus de tout cela, — dit Levine se rasseyant, tandis qu'une lueur de cet espoir qu'il croyait à jamais évanoui se rallumait en son cœur.

— Si je ne vous aimais pas, dit Dolly les yeux pleins de larmes, si je ne vous connaissais pas comme je vous connais… »

Le sentiment qu'il croyait mort remplissait le cœur de Levine plus vivement que jamais.

« Oui, je comprends tout maintenant, continua Dolly. Vous autres hommes, qui êtes libres dans votre choix, vous pouvez savoir clairement qui vous aimez, tandis qu'une jeune fille doit attendre, avec la réserve imposée aux femmes ; il vous est difficile de comprendre cela, mais une jeune fille peut souvent ne savoir que répondre.

— Oui, si son cœur ne parle pas.

— Même si son cœur a parlé. Songez-y : vous qui avez des vues sur une jeune fille, vous pouvez venir chez ses parents, l'approcher, l'observer, et vous ne la demandez en mariage que lorsque vous êtes sûr qu'elle vous plaît.

— Cela ne se passe pas toujours ainsi.

— Il n'en est pas moins vrai que vous ne vous déclarez que lorsque votre amour est mûr, ou lorsque, de deux personnes, l'une l'emporte dans vos préférences. Mais la jeune fille ? On prétend qu'elle choisisse quand elle ne peut jamais répondre que oui ou non.

— Il s'agit du choix entre moi et Wronsky, — pensa Levine, et le mort qui ressuscitait dans son âme lui sembla mourir une seconde fois en torturant son cœur.

— Daria Alexandrovna, on choisit ainsi une robe ou quelque autre emplette de peu d'importance, mais non l'amour. Au reste, le choix a été fait, tant mieux ; ces choses-là ne se recommencent pas.

— Vanité, vanité ! dit Dolly d'un air de dédain pour la bassesse du sentiment qu'il exprimait, comparé à ceux que comprennent seules les femmes. Lorsque vous vous êtes déclaré à Kitty, elle se trouvait précisément dans une de ces situations complexes où l'on ne sait que répondre. Elle balançait entre vous et Wronsky. Lui, venait tous les jours, tandis que vous, n'aviez pas paru depuis longtemps. Plus âgée, elle n'eût pas balancé ; moi par exemple, je n'aurais pas hésité à sa place. Je n'ai jamais pu le souffrir. »

Levine se rappela la réponse de Kitty : « Non, cela ne peut pas être. »

« Daria Alexandrovna, dit-il sèchement, je suis très touché de votre confiance, mais je crois que vous vous trompez. À tort ou à raison, cet amour-propre que vous méprisez en moi fait que tout espoir relativement à Catherine Alexandrovna est devenu impossible : vous comprenez, impossible.

— Encore un mot : vous sentez bien que je vous parle d'une sœur qui m'est chère comme mes propres enfants ; je ne prétends pas qu'elle vous aime, j'ai simplement voulu vous dire que son refus, au moment où elle l'a fait, ne signifiait rien du tout.

— Je ne vous comprends pas ! dit Levine en sautant de sa chaise. Vous ne savez donc pas le mal que vous me faites ? C'est comme si vous aviez perdu un enfant et qu'on vint vous dire : Voici

comment il aurait été, et il aurait pu vivre, et vous en auriez eu la joie. Mais il est mort, mort, mort !…

— Que vous êtes singulier ! dit Dolly avec un sourire attristé à la vue de l'émotion de Levine. Ah ! je comprends de plus en plus, continua-t-elle d'un air pensif. Alors vous ne viendrez pas quand Kitty sera ici ?

— Non ! Je ne fuirai pas Catherine Alexandrovna, mais, autant que possible, je lui éviterai le désagrément de ma présence.

— Vous êtes un original, dit Dolly en le regardant affectueusement. Mettons que nous n'ayons rien dit… Que veux-tu, Tania ? dit-elle en français à sa fille qui venait d'entrer.

— Où est ma pelle, maman ?

— Je te parle français, réponds-moi de même. »

L'enfant ne trouvant pas le mot français, sa mère le lui souffla et lui dit ensuite, toujours en français, où il fallait aller chercher sa pelle.

Ce français déplut à Levine, à qui tout sembla changé dans la maison de Dolly ; ses enfants eux-mêmes n'étaient plus aussi gentils.

« Pourquoi parle-t-elle français à ses enfants ? C'est faux et peu naturel. Les enfants le sentent bien. On leur enseigne le français et on leur fait oublier la sincérité », pensa-t-il, sans savoir que vingt fois Dolly s'était fait ces raisonnements, et n'en avait pas moins conclu que, en dépit du tort fait au naturel, c'était la seule façon d'enseigner une langue étrangère aux enfants.

« Pourquoi vous dépêcher ? restez encore un peu. »

Levine demeura jusqu'au thé, mais toute sa gaieté avait disparu et il se sentait gêné.

Après le thé, Levine sortit pour donner l'ordre d'atteler, et lorsqu'il rentra au salon, il trouva Dolly le visage bouleversé et les yeux pleins de larmes. Pendant la courte absence qu'il avait faite, tout l'orgueil de Daria Alexandrovna au sujet de ses enfants venait d'être subitement troublé. Grisha et Tania s'étaient battus pour une balle. Aux cris qu'ils poussèrent, leur mère accourut et les trouva dans un état affreux ; Tania tirait son frère par les cheveux, et celui-ci, les traits décomposés par la colère, lui donnait force coups de poing. À cet aspect, Daria Alexandrovna sentit quelque chose se rompre dans son cœur, et la vie lui parut se couvrir d'un voile noir. Ces enfants, dont elle était si fière, étaient donc mal élevés, mauvais, enclins aux plus grossiers penchants ! Cette pensée la troubla au point de ne pouvoir ni parler, ni raisonner, ni expliquer son chagrin à Levine. Il la calma de son mieux la voyant malheureuse, lui assura qu'il n'y avait rien là de si terrible, et que tous les enfants se battaient ; mais au fond du cœur il se dit : « Non, je ne me torturerai pas pour parler français à mes enfants ; il ne faut pas gâter et dénaturer le caractère des enfants, c'est ce qui les empêche de rester charmants. Oh ! les miens seront tout différents ! »

Il prit congé de Daria Alexandrovna et partit sans qu'elle cherchât à le retenir.

Partie III · Chapitre 11

Vers la mi-juillet, Levine vit arriver le starosta du bien de sa sœur, situé à vingt verstes de Pakrofsky, avec son rapport sur la marche des affaires et sur la fenaison. Le principal revenu de cette terre

provenait de grandes prairies inondées au printemps, que les paysans louaient autrefois moyennant 20 roubles la déssiatine. Lorsque Levine prit l'administration de cette propriété, il trouva, en examinant les prairies, que c'était là un prix trop modique, et mit la déssiatine à 25 roubles. Les paysans refusèrent de les prendre à ces conditions et, comme le soupçonna Levine, firent en sorte de décourager d'autres preneurs. Il fallut se rendre sur place, louer des journaliers, et faucher à son compte, au grand mécontentement des paysans, qui mirent tout en œuvre pour faire échouer ce nouveau plan. Malgré cela, dès le premier été, les prairies rapportèrent près du double. La résistance des paysans se prolongea pendant la seconde et la troisième année, mais, cet été, ils avaient proposé de prendre le travail en gardant le tiers de la récolte pour eux, et le starosta venait annoncer que tout était terminé. On s'était pressé, de crainte de la pluie, et il fallait faire constater le partage et recevoir les onze meules qui formaient la part du propriétaire. Levine se douta, à la hâte qu'avait mise le starosta à établir le partage sans en avoir reçu l'ordre de l'administration principale, qu'il y avait là quelque chose de louche ; l'embarras du paysan, le ton dont il répondit à ses questions, tout lui fit penser qu'il serait prudent de tirer lui-même l'affaire au clair.

Il arriva au village vers l'heure du dîner, laissa ses chevaux chez un vieux paysan de ses amis, le beau-frère de sa nourrice, puis se mit à chercher ce vieillard du côté où il gardait ses ruches, espérant obtenir de lui quelque éclaircissement sur l'affaire des prairies. Le bonhomme reçut le maître avec des démonstrations de joie, lui montra son petit domaine en détail, lui raconta longuement l'histoire de ses ruches et de ses essaims de l'année, mais répondit vaguement, et d'un air indifférent, aux questions qu'il lui posa. Les soupçons de Levine furent ainsi confirmés. Il se rendit de là aux meules, les examina, et trouva invraisemblable qu'elles continssent

50 charretées, comme l'affirmaient les paysans ; il fit en conséquence venir une des charrettes qui avaient servi de mesure, et donna l'ordre de transporter tout le foin d'une des meules dans un hangar. La meule ne se trouva fournir que 32 charretées. Le starosta eut beau jurer ses grands dieux que tout s'était passé honnêtement, que le foin avait dû se tasser, Levine répondit que, le partage s'étant fait sans son ordre, il n'acceptait pas les meules comme valant 50 charretées. Après de longs pourparlers, il fut décidé que les paysans garderaient les onze meules pour eux, et qu'on ferait un nouveau partage pour le maître. Cette discussion se prolongea jusqu'à l'heure de la collation. Le partage fait, Levine alla s'asseoir sur une des meules marquées d'une branche de cytise, et admira l'animation de la prairie avec son monde de travailleurs.

Devant lui, la rivière formait un coude, et sur les bords on voyait des femmes se mouvoir en groupes animés autour du foin, le remuer, le soulever en traînées ondoyantes d'un beau vert clair, et le tendre aux hommes qui, à l'aide de longues fourches, l'enlevaient pour former de hautes et larges meules. À gauche, sur la prairie, arrivaient à grand bruit, à la file, les télègues sur lesquelles on chargeait la part des paysans ; les meules disparaissaient, et, sur les charrettes derrière les chevaux, s'amoncelait le fourrage odorant.

« Quel beau temps ! dit le vieux en s'asseyant près de Levine ; le foin est sec comme du grain à répandre devant la volaille. Depuis le dîner, nous en avons bien rangé la moitié, ajouta-t-il en montrant du doigt la meule qu'on défaisait. — Est-ce la dernière ? cria-t-il à un jeune homme debout sur le devant d'une télègue, qui passait près d'eux en agitant les brides de son cheval.

— La dernière, père ! — répondit le paysan en souriant ; et, se tournant vers une femme fraîche et animée, assise dans la charrette, il fouetta son cheval.

— C'est ton fils ? demanda Levine.

— Mon plus jeune, répondit le vieux avec un sourire caressant.

— Le beau garçon !

— N'est-ce pas !

— Et déjà marié ?

— Oui, il y a deux ans, à la Saint-Philippe.

— A-t-il des enfants ?

— Des enfants ! ah bien oui ! il a fait l'innocent pendant plus d'un an ; il a fallu lui faire honte… Pour du foin, c'est du foin, » ajouta-t-il, désireux de changer de conversation.

Levine regarda avec attention le jeune couple chargeant non loin de là leur charrette ; le mari, debout, recevait d'énormes brassées de foin qu'il rangeait et tassait ; sa jeune compagne les lui tendait d'abord avec les bras, ensuite avec une fourche ; elle travaillait gaiement et lestement, se cambrant en arrière, avançant sa poitrine couverte d'une chemise blanche retenue par une ceinture rouge. La voiture pleine, elle se glissa sous la télègue pour y attacher la charge. Ivan lui indiquait comment les cordes devaient être fixées, et, sur une observation de la jeune femme, partit d'un éclat de rire bruyant. Un amour jeune, fort, nouvellement éveillé, se peignait sur ces deux visages.

Partie III · Chapitre 12

La charrette bien cordée, Ivan sauta à terre et prit le cheval, une bête solide, par la bride, puis se mêla à la file des télègues qui regagnaient le village ; la jeune femme jeta son râteau sur la charrette, et alla d'un pas ferme se joindre aux autres travailleuses, rassemblées en groupe à la suite des voitures. Ces femmes, vêtues de jupes aux couleurs éclatantes, le râteau sur l'épaule, joyeuses et animées, commencèrent à chanter ; l'une d'elles entonna d'une voix rude et un peu sauvage une chanson que d'autres voix, fraîches et jeunes, reprirent en chœur.

Levine, couché sur la meule, voyait approcher ces femmes comme un nuage gros d'une joie bruyante, prêt à l'envelopper, à l'enlever, lui, les meules et les charrettes. Au rythme de cette chanson sauvage avec son accompagnement de sifflets et de cris aigus, la prairie, les champs lointains, tout lui parut s'animer et s'agiter. Cette gaieté lui faisait envie ; il aurait voulu y prendre part, mais ne savait exprimer ainsi sa joie de vivre, et ne pouvait que regarder et écouter.

La foule passée, il fut saisi du sentiment de son isolement, de sa paresse physique, de l'espèce d'hostilité qui existait entre lui et ce monde de paysans.

Ces mêmes hommes avec lesquels il s'était querellé, et auxquels, si leur intention n'était pas de le tromper, il avait fait injure, le saluaient maintenant gaiement au passage, sans rancune, et aussi sans remords. Le travail avait effacé tout mauvais souvenir ; cette journée consacrée à un rude labeur trouvait sa récompense dans ce labeur même. Dieu qui avait donné ce jour, avait aussi donné la force de le traverser, et personne ne songeait à se demander pourquoi ce travail, et qui jouirait de ses fruits. C'étaient des questions

secondaires et insignifiantes. Bien souvent, cette vie laborieuse avait tenté Levine ; mais aujourd'hui, sous l'impression que lui avait causée la vue d'Ivan et de sa femme, il sentait, plus vif que jamais le désir d'échanger l'existence oisive, artificielle, égoïste dont il souffrait, pour celle de ces paysans, qu'il trouvait belle, simple et pure.

Resté seul sur sa meule, tandis que les habitants du voisinage rentraient chez eux, et que ceux qui venaient de loin s'installaient pour la nuit dans la prairie et préparaient le souper, Levine, sans être vu, regardait, écoutait, songeait. Il passa presque entière sans sommeil cette courte nuit d'été.

Pendant le souper, les paysans bavardèrent gaiement, puis ils entonnèrent des chansons. Leur longue journée de travail n'avait laissé d'autre trace que la gaieté. Un peu avant l'aurore, il se fit un grand silence. On n'entendait plus que le coassement incessant des grenouilles dans le marais, et le bruit des chevaux s'ébrouant sur la prairie. Levine revint à lui, quitta sa meule, et s'aperçut, en regardant les étoiles, que la nuit était passée.

« Eh bien, que vais-je faire ? Et comment réaliser mon projet ? » se dit-il en cherchant à donner une forme aux pensées qui l'avaient occupé pendant cette courte veillée.

D'abord, songeait-il, il faudrait renoncer à sa vie passée, à son inutile culture intellectuelle, renoncement facile, qui ne lui coûterait nul regret. Puis il pensait à sa future existence, toute de simplicité et de pureté, qui lui rendrait le repos d'esprit et le calme qu'il ne connaissait plus. Restait la question principale : comment opérer la transition de sa vie actuelle à l'autre ? Rien à ce sujet ne lui semblait bien clair. Il faudrait épouser une paysanne, s'imposer un

travail, abandonner Pakrofsky, acheter un lopin de terre, devenir membre d'une commune… Comment réaliser tout cela ?

« Au surplus, se dit-il, n'ayant pas dormi de la nuit, mes idées ne sont pas nettes ; une seule chose est certaine, c'est que ces quelques heures ont décidé mon sort. Mes rêves d'autrefois ne sont que folie ; ce que je veux sera plus simple et meilleur. — Que c'est beau, pensa-t-il en admirant les petits nuages rosés qui passaient au-dessus de sa tête, semblables au fond nacré d'une coquille ; que tout, dans cette charmante nuit, est charmant ! Et comment cette coquille a-t-elle eu le temps de se former ? J'ai regardé le ciel tout à l'heure, et n'y ai vu que deux bandes blanches ! Ainsi se sont transformées, sans que j'en eusse conscience, les idées que j'avais sur la vie. »

Il quitta la prairie et s'achemina le long de la grand'route vers le village. Un vent frais s'élevait ; tout prenait, à ce moment qui précède l'aurore, une teinte grise et triste, comme pour mieux accuser le triomphe du jour sur les ténèbres.

Levine marchait vite pour se réchauffer, en regardant la terre à ses pieds ; une clochette tinta dans le lointain. « C'est quelque voiture qui passe », se dit-il. À quarante pas de lui, venant à sa rencontre sur la grand'route, il vit une voiture de voyage attelée de quatre chevaux. La route était mauvaise, et pour éviter les ornières, les chevaux se pressaient contre le timon, mais le yamtchik adroit, assis de côté sur son siège, les dirigeait si bien, que les roues ne passaient que sur la partie unie du chemin.

Levine regarda distraitement la voiture sans songer à ceux qu'elle pouvait contenir.

Une vieille femme y sommeillait, et à la portière une jeune fille jouait avec le ruban de sa coiffure de voyage ; sa physionomie

calme et pensive semblait refléter une âme élevée. Elle regardait les lueurs de l'aurore au-dessus de la tête de Levine. Au moment où la vision allait disparaître, deux yeux limpides s'étaient arrêtés sur lui ; il la reconnut, et une joie étonnée illumina son visage. Il ne pouvait s'y tromper : ces yeux étaient uniques au monde, et une seule créature humaine personnifiait pour lui la lumière de la vie et sa propre raison d'être. C'était elle. C'était Kitty.

Il comprit qu'elle se rendait de la station du chemin de fer à Yergoushovo, et aussitôt les résolutions qu'il avait prises, les agitations de sa nuit d'insomnie, tout s'évanouit. L'idée d'épouser une paysanne lui fit horreur. Là, dans cette voiture qui s'éloignait, était la réponse à l'énigme de l'existence qui le tourmentait si péniblement. Elle ne se montra plus. Le bruit des roues cessa de se faire entendre ; à peine le son des clochettes venait-il jusqu'à lui ; il reconnut, aux aboiements des chiens, que la voiture traversait le village. De cette vision, il ne restait que les champs déserts, le village lointain, et lui-même, seul, étranger à tout, marchant solitaire le long de la route abandonnée.

Il regarda le ciel, espérant y retrouver ces teintes nacrées qu'il avait admirées, et qui lui avaient semblé personnifier le mouvement de ses idées et de ses sentiments pendant la nuit : rien n'y rappelait plus les teintes d'une coquille. Là-haut, à des hauteurs incommensurables, s'était opérée la mystérieuse transition qui, à la nacre, avait fait succéder un vaste tapis de petits nuages moutonnants. Le ciel devenait peu à peu lumineux et d'un beau bleu, et répondait avec autant de douceur et moins de mystère à son regard interrogateur.

« Non, pensa-t-il, quelque belle que soit cette vie simple et laborieuse, je n'y puis plus revenir. C'est elle que j'aime. »

Partie III · Chapitre 13

Personne, excepté ses familiers, ne soupçonnait qu'Alexis Alexandrovitch, cet homme froid et raisonnable, fût la proie d'une faiblesse en contradiction absolue avec la tendance générale de sa nature. Il ne pouvait voir pleurer un enfant ou une femme sans perdre son sang-froid ; la vue de ces larmes le troublait, le bouleversait, lui ôtait l'usage de ses facultés. Ses subordonnés le savaient si bien qu'ils mettaient les solliciteuses en garde contre tout accès de sensibilité afin de ne pas compromettre leur affaire. « Il se fâchera et ne vous écoutera plus », disaient-ils. Effectivement, le trouble que les larmes causaient à Alexis Alexandrovitch se traduisait par une colère agitée. « Je ne peux rien pour vous, veuillez sortir », disait-il généralement en pareil cas.

Lorsque, en revenant des courses, Anna lui eut avoué sa liaison avec Wronsky et, se couvrant le visage de ses mains, eut éclaté en sanglots, Alexis Alexandrovitch, quelque haine qu'il éprouvât pour sa femme, ne put se défendre d'un trouble profond. Pour éviter toute marque extérieure incompatible avec la situation, il chercha à s'interdire jusqu'à l'apparence de l'émotion, et resta immobile sans la regarder, avec une rigidité mortelle qui frappa vivement Anna.

En approchant de la maison, il fit un grand effort pour descendre de voiture et pour quitter sa femme avec les dehors de politesse habituels ; il lui dit quelques mots qui n'engageaient à rien, bien résolu à remettre toute espèce de décision au lendemain.

Les paroles d'Anna avaient confirmé ses pires soupçons, et le mal qu'elle lui avait fait et qu'aggravaient ses larmes, était cruel. Cependant, resté seul en voiture, Alexis Alexandrovitch se sentit soulagé d'un grand poids. Il lui sembla qu'il était débarrassé de ses doutes, de sa jalousie, de sa pitié. Il éprouvait la même sensation

qu'un homme souffrant d'un violent mal de dents, auquel on vient d'arracher sa dent malade ; la douleur est terrible, l'impression d'un corps énorme, plus gros que la tête, qu'on enlève de la mâchoire, affreuse, mais c'est à peine si le patient croit à son bonheur ; la douleur qui a empoisonné sa vie si longtemps n'existe plus ; il peut penser, parler, s'intéresser à autre chose qu'à son mal.

Alexis Alexandrovitch en était là. Il avait éprouvé une souffrance étrange, terrible, mais c'était fini : il pourrait dorénavant avoir d'autre pensée que celle de sa femme.

« C'est une femme perdue, sans honneur, sans cœur, sans religion. Je l'ai toujours senti, et c'est par pitié pour elle que j'ai cherché à me faire illusion. » Et c'était sincèrement qu'il croyait avoir été perspicace ; il se remémorait divers détails du passé, jadis innocents à ses yeux, qui lui paraissaient maintenant autant de preuves de la corruption d'Anna. « J'ai commis une erreur en liant ma vie à la sienne, mais mon erreur n'a rien eu de coupable, par conséquent je ne dois pas être malheureux. La coupable, c'est elle ; ce qui la touche ne me concerne plus, elle n'existe plus pour moi… » Il cessait de s'intéresser aux malheurs qui pouvaient la frapper ainsi que son fils, pour lequel ses sentiments subissaient le même changement ; l'important était de sortir de cette crise d'une façon sage, correcte, en se lavant de la boue dont elle l'éclaboussait, et sans que sa vie à lui, vie honnête, utile, active, fût entravée.

« Faut-il me rendre malheureux parce qu'une femme méprisable a commis une erreur ? Je ne suis ni le premier ni le dernier dans cette situation. » Et, sans parler de l'exemple historique que la belle Hélène venait de rafraîchir récemment dans toutes les mémoires, Alexis Alexandrovitch se souvint d'une série d'épisodes contemporains où des maris de la position la plus élevée avaient eu à déplorer l'infidélité de leurs femmes.

« Darialof, Poltovsky, le prince Karibanof, Dramm, oui, l'honnête et excellent Dramm, Semenof, Tchaguine ! Mettons qu'on jette un ridicule injuste sur ces hommes ; quant à moi, je n'ai jamais compris que leur malheur, et les ai toujours plaints », pensait Alexis Alexandrovitch. C'était absolument faux : jamais il n'avait songé à s'apitoyer sur eux, et la vue du malheur d'autrui l'avait toujours grandi dans sa propre estime.

« En bien, ce qui a frappé tant d'autres me frappe à mon tour. L'essentiel est de savoir tenir tête à la situation. » Et il se rappela les diverses façons dont tous ces hommes s'étaient comportés.

« Darialof a pris le parti de se battre… » Dans sa jeunesse, et en raison même de son tempérament craintif, Alexis Alexandrovitch avait souvent été préoccupé de la pensée du duel. Rien ne lui semblait terrible comme l'idée d'un pistolet braqué sur lui, et jamais il ne s'était servi d'aucune arme. Cette horreur instinctive lui inspira bien des réflexions ; il chercha à s'habituer à l'éventualité possible où l'obligation de risquer sa vie s'imposerait à lui. Plus tard, parvenu à une haute position sociale, ces impressions s'effacèrent ; mais l'habitude de redouter sa propre lâcheté était si forte, qu'en ce moment Alexis Alexandrovitch resta longtemps en délibération avec lui-même, envisageant la perspective d'un duel, et l'examinant sous toutes ses faces, malgré la conviction intime qu'il ne se battrait en aucun cas.

« L'état de notre société est encore si sauvage que bien des gens approuveraient un duel : ce n'est pas comme en Angleterre. »

Et dans le nombre de ceux que cette solution satisferait, Alexis Alexandrovitch en connaissait à l'opinion desquels il tenait. « Et à quoi cela mènerait-il ? Admettons que je le provoque. » Ici il se représenta vivement la nuit qu'il passerait après la provocation, le

pistolet dirigé sur lui, et il frissonnait à l'idée que jamais il ne pourrait rien supporter de pareil. « Admettons que je le provoque, que j'apprenne à tirer, que je sois là devant lui, que je presse la détente, continua-t-il en fermant les yeux, que je l'aie tué ! » Et il secoua la tête pour chasser cette pensée absurde. « Quelle logique y aurait-il à tuer un homme pour rétablir mes relations avec une femme coupable et son fils ? La question sera-t-elle résolue ? Et si, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, le blessé ou le tué, c'est moi ? moi qui n'ai rien à me reprocher et qui deviendrais la victime ? Ne serait-ce pas plus illogique encore ? Serait-il honnête de ma part d'ailleurs de le provoquer, sûr, comme je le suis d'avance, que mes amis interviendraient pour ne pas exposer la vie d'un homme utile au pays ? N'aurais-je pas l'air de vouloir attirer l'attention sur moi par une provocation qui ne pouvait mener à rien ? Ce serait chercher à tromper les autres et moi-même. Personne n'attend de moi ce duel absurde. Mon seul but doit être de garder ma réputation intacte et de ne souffrir aucune entrave à ma carrière. » Le « service de l'État », toujours important aux yeux d'Alexis Alexandrovitch, le devenait plus encore.

Le duel écarté, restait le divorce ; quelques-uns de ceux dont le souvenir l'occupait y avaient eu recours. Les cas de divorce du grand monde lui étaient bien connus, mais Alexis Alexandrovitch n'en trouva pas un seul où cette mesure eût atteint le but qu'il se proposait. Le mari, dans chacun de ces cas, avait cédé ou vendu sa femme ; et c'était la coupable, celle qui n'avait aucun droit à un second mariage, qui formait un nouveau lien. Quant au divorce légal, celui qui aurait pour sanction le châtiment de la femme infidèle, Alexis Alexandrovitch sentait qu'il ne pouvait y recourir. Les preuves grossières, brutales, exigées par la loi, seraient, dans les conditions complexes de sa vie, impossibles à fournir ; eussent-elles existé, qu'il n'aurait pu en faire usage, ce scandale devant le

faire tomber dans l'opinion publique plus bas que la coupable. Ses ennemis en profiteraient pour le calomnier et chercher à ébranler sa haute situation officielle, et son but, qui était de sortir avec le moins de trouble possible de la crise où il se trouvait, ne serait pas atteint.

Le divorce d'ailleurs rompait définitivement toute relation avec sa femme, en la laissant à son amant. Or, malgré le mépris indifférent qu'Alexis Alexandrovitch croyait éprouver pour Anna, un sentiment très vif lui restait au fond de l'âme : l'horreur de tout ce qui tendrait à la rapprocher de Wronsky, à lui rendre sa faute profitable. Cette pensée lui arracha presque un cri de douleur. Il se leva dans sa voiture, changea de place et, le visage sombre, enveloppa longuement de son plaid ses jambes frileuses.

« On pouvait encore, continuait-il en cherchant à se calmer, imiter Karibanol et ce bon Dramm, c'est-à-dire se séparer » ; mais cette mesure avait presque les mêmes inconvénients que le divorce : c'était encore jeter sa femme dans les bras de Wronsky.

« Non, c'est impossible, impossible ! se dit-il, tout en tiraillant son plaid. Je ne puis pas être malheureux, et ils ne doivent pas être heureux. »

Sans se l'avouer, ce qu'il souhaitait au fond du cœur était de la voir souffrir pour cette atteinte portée au repos, à l'honneur de son mari.

Après avoir passé en revue les inconvénients du duel, du divorce et de la séparation, Alexis Alexandrovitch en vint à la conviction que le seul moyen de sortir de cette impasse était de garder sa femme, en cachant son malheur au monde, d'employer tous les moyens imaginables pour rompre la liaison d'Anna et de Wronsky, et, ce qu'il ne s'avouait pas, de punir la coupable.

« Je dois lui déclarer que, dans la situation faite par elle à notre famille, je juge le statu quo apparent préférable pour tous, et que je consens à le conserver, sous la condition expresse qu'elle cessera toute relation avec son amant. »

Cette résolution prise, Alexis Alexandrovitch s'avisa d'un argument qui la sanctionnait dans son esprit. « De cette façon, j'agis conformément à la loi religieuse : je ne repousse pas la femme adultère, je lui donne le moyen de s'amender, et même, quelque pénible que ce soit pour moi, je me consacre en partie à sa réhabilitation. »

Karénine savait qu'il ne pourrait avoir aucune influence sur sa femme, et que les essais qu'il se proposait de tenter étaient illusoires ; pendant les tristes heures qu'il venait de traverser, il n'avait pas songé un instant à chercher un point d'appui dans la religion, mais, sitôt qu'il sentit celle-ci d'accord avec sa détermination, cette sanction lui devint un apaisement. Il fut soulagé de penser que personne n'aurait le droit de lui reprocher d'avoir, dans une crise aussi grave de sa vie, agi en opposition avec la foi dont il portait si haut le drapeau au milieu de l'indifférence générale.

Il finit même, en y réfléchissant, par se dire qu'aucune raison ne s'opposait à ce que ses rapports avec sa femme restassent, à peu de chose près, ce qu'ils avaient été dans les derniers temps. Sans doute il ne pouvait plus l'estimer ; mais bouleverser sa vie entière, souffrir personnellement parce qu'elle était infidèle, il n'en voyait pas le motif.

« Et le temps viendra, pensa-t-il, ce temps qui résout tant de difficultés, où ces rapports se rétabliront comme par le passé ; il faut qu'elle soit malheureuse, mais moi, qui ne suis pas coupable, je ne dois pas souffrir. »

Partie III · Chapitre 14

En approchant de Pétersbourg, Alexis Alexandrovitch avait complètement arrêté la ligne de conduite qu'il devait tenir envers sa femme, et même composé mentalement la lettre qu'il lui écrirait. Il jeta, en rentrant, un coup d'œil sur les papiers du ministère déposés chez le suisse, et les fit porter dans son cabinet.

« Qu'on dételle, et qu'on ne reçoive personne », répondit-il à une question du suisse, appuyant sur ce dernier ordre avec une espèce de satisfaction, signe évident d'une meilleure disposition d'esprit.

Rentré dans son cabinet, Alexis Alexandrovitch, après avoir marché de long en large pendant quelque temps, en faisant craquer les phalanges de ses doigts, s'arrêta devant son grand bureau où le valet de chambre venait d'allumer six bougies. Il s'assit, toucha successivement aux divers objets placés devant lui et, la tête penchée, un coude sur la table, se mit à écrire après une minute de réflexion. Il écrivit à Anna en français, sans s'adresser à elle par son nom, employant le mot vous, qu'il jugea moins froid et moins solennel qu'en russe.

« Je vous ai exprimé à notre dernière entrevue l'intention de vous communiquer ma résolution relativement au sujet de notre conversation. Après y avoir mûrement réfléchi, je viens remplir cette promesse. Voici ma décision : quelle que soit votre conduite, je ne me reconnais pas le droit de rompre des liens qu'une puissance suprême a consacrés. La famille ne saurait être à la merci d'un caprice, d'un acte arbitraire, voire du crime d'un des époux, et notre vie doit rester la même. Cela doit être ainsi pour moi, pour vous, pour votre fils. Je suis persuadé que vous vous êtes repentie, que vous vous repentez encore, du fait qui m'oblige à vous écrire,

que vous m'aiderez à détruire dans sa racine la cause de notre dissentiment, et à oublier le passé. Dans le cas contraire, vous devez comprendre ce qui vous attend, vous et votre fils. J'espère causer avec vous à fond à notre prochaine rencontre. Comme la saison d'été touche à sa fin, vous m'obligeriez en rentrant en ville le plus tôt possible, pas plus tard que mardi. Toutes les mesures pour le déménagement seront prises. Je vous prie de remarquer que j'attache une importance très particulière à ce que vous fassiez droit à ma demande.

A. Karénine.

« P.-S. — Je joins à cette lettre l'argent dont vous pouvez avoir besoin en ce moment. »

Il relut sa lettre et en fut satisfait ; l'idée d'envoyer de l'argent lui parut heureuse ; pas une parole dure, pas un reproche, mais aussi pas de faiblesse. L'essentiel était atteint, il lui faisait un pont d'or pour revenir sur ses pas. Il plia la lettre, passa dessus un grand couteau à papier en ivoire massif, la mit sous enveloppe ainsi que l'argent, et sonna avec la petite sensation de bien-être que lui causait toujours l'ordonnance parfaite de son installation de bureau.

« Tu remettras cette lettre au courrier pour qu'il la porte demain à Anna Arcadievna, dit-il au domestique en se levant.

— J'entends, Votre Excellence… Faudra-t-il apporter le thé ici ? »

Alexis Alexandrovitch se fit servir du thé, puis, en jouant avec son coupe-papier, s'approcha du fauteuil près duquel une table portait la lampe et un livre français commencé. Le portrait d'Anna, œuvre remarquable d'un peintre célèbre, était suspendu dans un cadre ovale au-dessus de ce fauteuil. Alexis Alexandrovitch lui jeta

un regard. Deux yeux impénétrables lui rendirent ce regard ironiquement, presque insolemment. Tout lui parut impertinent dans ce beau portrait, depuis la dentelle encadrant la tête et les cheveux noirs, jusqu'à la main blanche et admirablement faite, couverte de bagues. Après avoir considéré cette image pendant quelques minutes, il frissonna, ses lèvres frémirent, et il se détourna avec une exclamation de dégoût. Il s'assit et ouvrit son livre ; il essaya de lire, mais ne put retrouver l'intérêt très vif que lui avait inspiré cet ouvrage sur la découverte d'inscriptions antiques ; ses yeux regardaient les pages, ses pensées étaient ailleurs. Mais sa femme ne l'occupait plus ; il pensait à une complication survenue récemment dans des affaires importantes dépendant de son service, et se sentait plus maître de cette question que jamais ; il pouvait, sans vanité, s'avouer que la conception qui avait germé dans sa pensée sur les causes de cette complication, fournissait le moyen d'en résoudre toutes les difficultés. Il se voyait ainsi à la veille d'écraser ses ennemis, de grandir aux yeux de tous et, par conséquent, de rendre un service signalé à l'État.

Dès que le domestique eut quitté la chambre, Alexis Alexandrovitch se leva et s'approcha de son bureau. Il prit le portefeuille qui contenait les affaires courantes, saisit un crayon, et s'absorba dans la lecture des documents relatifs à la difficulté qui le préoccupait, avec un imperceptible sourire de satisfaction personnelle. Le trait caractéristique d'Alexis Alexandrovitch, celui qui le distinguait spécialement, et avait contribué à son succès au moins autant que sa modération, sa probité, sa confiance en lui-même et son amour-propre excessif, était un mépris absolu de la paperasserie officielle et la ferme volonté de diminuer autant que possible les écritures inutiles, pour prendre les affaires corps à corps, et les expédier rapidement et économiquement. Il arriva que, dans la célèbre commission du 2 juin, la question de la fertilisation du gouvernement

de Zaraï, qui faisait partie du service ministériel d'Alexis Alexandrovitch, fut soulevée, et offrit un exemple frappant du peu de résultats obtenus par les dépenses et les correspondances officielles. Cette question datait encore du prédécesseur d'Alexis Alexandrovitch, et avait effectivement coûté beaucoup d'argent en pure perte. Karénine s'en rendit compte dès son entrée au ministère, et voulut prendre l'affaire en main ; mais il ne se sentit pas sur un terrain assez solide au début, et s'aperçut qu'il froisserait beaucoup d'intérêts et agirait ainsi avec peu de discernement ; plus tard, au milieu de tant d'autres affaires, il oublia celle-là. La fertilisation du gouvernement de Zaraï allait son train pendant ce temps comme par le passé, c'est-à-dire par la simple force d'inertie ; beaucoup de personnes continuaient à en vivre, entre autres une famille fort honorable dont chaque fille jouait d'un instrument à cordes (Alexis Alexandrovitch avait servi de père assis à l'une d'elles). Les ennemis du ministère s'emparèrent de cette affaire, et la lui reprochèrent avec d'autant moins de justice qu'il s'en trouvait de semblables dans tous les ministères, que personne ne songeait à soulever. Puisqu'on lui avait jeté le gant, il l'avait hardiment relevé en exigeant la nomination d'une commission extraordinaire pour examiner et contrôler les travaux de fertilisation du gouvernement de Zaraï ; et, sans merci pour ces messieurs, il réclama en outre une commission extraordinaire pour étudier la question de la situation faite aux populations étrangères. Cette dernière question, également soulevée au comité du 2 juin, avait énergiquement été appuyée par Alexis Alexandrovitch, comme ne souffrant aucun délai, à cause de la situation déplorable faite à cette partie de la population. Les discussions les plus vives entre ministères s'ensuivirent. Le ministère hostile à Alexis Alexandrovitch prouva que la position des étrangers était florissante, qu'y toucher serait nuire à leur prospérité, que, si quelque fait regrettable y pouvait être constaté, on

devait s'en prendre uniquement à la négligence avec laquelle le ministère d'Alexis Alexandrovitch faisait observer les lois. Pour se venger, celui-ci comptait exiger : 1 la formation d'une commission à laquelle serait confié le soin d'étudier sur place la situation des populations étrangères ; 2 dans le cas où cette situation serait telle que les données officielles la représentaient, d'instituer une nouvelle commission scientifique pour rechercher les causes de ce triste état de choses au point de vue : (a) politique ; (b) administratif ; (c) économique ; (d) ethnographique ; (e) matériel ; (f) religieux ; 3 que le ministère fût requis de fournir des renseignements sur les mesures prises pendant les dernières années pour éviter les conditions déplorables imposées aux étrangers, et de donner des éclaircissements sur le fait d'avoir agi en contradiction absolue avec la loi organique et fondamentale, 2, page 18, avec remarque à l'article 36, ainsi que le prouvait un acte du comité sous les numéros 17015 et 18398, du 5 décembre 1863 et du 7 juin 1864.

Le visage d'Alexis Alexandrovitch se colora d'une vive rougeur en écrivant rapidement quelques notes pour son usage particulier. Après avoir couvert toute une page de son écriture, il sonna et fit porter un mot au chef de la chancellerie, pour lui demander quelques renseignements qui lui manquaient. Puis il se leva et se reprit à marcher dans son cabinet, levant encore une fois les yeux sur le portrait, avec un froncement de sourcils et un sourire de mépris. Il reprit ensuite son livre et retrouva l'intérêt qu'il y avait apporté la veille. Quand il se coucha, vers onze heures, et qu'avant de s'endormir il repassa dans sa mémoire les événements de la journée, il ne les vit plus sous le même aspect désespéré.

Partie III · Chapitre 15

Anna, tout en refusant d'admettre avec Wronsky que leur position fût fausse et peu honorable, ne sentait pas moins au fond du cœur combien il avait raison. Elle aurait vivement souhaité sortir de cet état déplorable, et lorsque, sous l'empire de son émotion, elle eut tout avoué à son mari en rentrant des courses, elle se sentit soulagée. Depuis le départ d'Alexis Alexandrovitch, elle se répétait sans cesse qu'au moins tout était expliqué, et qu'elle n'aurait plus besoin de tromper et de mentir ; si sa situation restait mauvaise, elle n'était plus équivoque. C'était la compensation du mal que son aveu avait fait à son mari et à elle-même. Cependant, lorsque Wronsky vint la voir le même soir, elle ne lui dit rien de son aveu à son mari, rien de ce dont il aurait fallu l'avertir pour décider de l'avenir.

Le lendemain matin, en s'éveillant, la première pensée qui s'offrit à elle fut le souvenir des paroles dites à son mari ; elles lui parurent si odieuses, dans leur étrange brutalité, qu'elle ne put comprendre comment elle avait eu le courage de les prononcer.

Qu'en résulterait-il maintenant ?

Alexis Alexandrovitch était parti sans répondre.

« J'ai revu Wronsky depuis et ne lui ai rien dit. Au moment où il partait, j'ai voulu le rappeler, et j'y ai renoncé parce que j'ai pensé qu'il trouverait singulier que je n'eusse pas tout avoué dès l'abord. Pourquoi, voulant parler, ne l'ai-je pas fait ? » Son visage, en réponse à cette question, se couvrit d'une rougeur brûlante ; elle comprit que ce qui l'avait retenue était la honte. Et cette situation, qu'elle trouvait la veille si claire, lui parut plus sombre, plus inextricable que jamais. Elle eut peur du déshonneur auquel elle n'avait

pas songé jusque-là. Réfléchissant aux différents partis que pourrait prendre son mari, il lui vint à l'esprit les idées les plus terribles. À chaque instant, il lui semblait voir arriver le régisseur pour la chasser de la maison, et proclamer sa faute à l'univers entier. Elle se demandait où elle chercherait un refuge si on la chassait ainsi, et ne trouvait pas de réponse.

« Wronsky, pensait-elle, ne l'aimait plus autant et commençait à se lasser. Comment irait-elle s'imposer à lui ? » Et un sentiment amer s'éleva dans son âme contre lui. Les aveux qu'elle avait faits à son mari la poursuivaient ; il lui semblait les avoir prononcés devant tout le monde, et avoir été entendue de tous. Comment regarder en face ceux avec lesquels elle vivait ? Elle ne se décidait pas à sonner sa femme de chambre, encore moins à descendre déjeuner avec son fils et sa gouvernante.

La femme de chambre était venue plusieurs fois écouter à la porte, étonnée qu'on ne la sonnât pas ; elle se décida à entrer. Anna la regarda d'un air interrogateur et rougit effrayée. Annouchka s'excusa, disant qu'elle avait cru être appelée ; elle apportait une robe et un billet. Ce billet était de Betsy, qui lui écrivait que Lise Merkalof et la baronne Stoltz avec leurs adorateurs se réunissaient ce jour-là chez elle pour faire une partie de croquet. « Venez les voir, écrivait-elle, quand ce ne serait que comme étude de mœurs. Je vous attends. »

Anna parcourut le billet et soupira profondément.

« Je n'ai besoin de rien, dit-elle à Annouchka qui rangeait sa toilette. Va, je m'habillerai tout à l'heure et descendrai. Je n'ai besoin de rien. »

Annouchka sortit ; mais Anna ne s'habilla pas. Assise, la tête baissée, les bras tombant le long de son corps, elle frissonnait,

cherchait à faire un geste, à dire quelque chose, et retombait dans le même engourdissement. « Mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écriait-elle par intervalles, sans attacher aucune signification à ces mots. L'idée de chercher un refuge dans la religion lui était aussi étrangère que d'en chercher un auprès d'Alexis Alexandrovitch, quoiqu'elle n'eût jamais douté de la foi dans laquelle on l'avait élevée. Ne savait-elle pas d'avance que la religion lui faisait d'abord un devoir de renoncer à ce qui représentait pour elle sa seule raison d'exister ? Elle souffrait et s'épouvantait en outre d'un sentiment nouveau et inconnu jusqu'ici, qui lui semblait s'emparer de son être intérieur ; elle sentait double, comme parfois des yeux fatigués voient double, et ne savait plus ni ce qu'elle craignait, ni ce qu'elle désirait : Était-ce le passé ou l'avenir ? Que désirait-elle surtout ?

« Mon Dieu ! que m'arrive-t-il ! » pensa-t-elle en sentant tout à coup une vive douleur aux deux tempes ; elle s'aperçut alors qu'elle avait machinalement pris ses cheveux à deux mains, et qu'elle les tirait des deux côtés de sa tête. Elle sauta du lit et se mit à marcher.

« Le café est servi, et mademoiselle attend avec Serge, dit Annouchka en rentrant dans la chambre.

— Serge ? Que fait Serge ? demanda Anna, s'animant à la pensée de son fils, dont elle se rappelait pour la première fois l'existence.

— Il s'est rendu coupable, il me semble, dit en souriant Annouchka.

— Coupable de quoi ?

— Il a pris une des pêches qui se trouvaient dans le salon, et l'a mangée en cachette, à ce qu'il paraît. »

Le souvenir de son fils fit sortir Anna de cette impasse morale où elle était enfermée.

Le rôle sincère, quoique exagéré, qu'elle s'était imposé dans les dernières années, celui d'une mère consacrée à son fils, lui revint à la mémoire, et elle sentit avec bonheur qu'il lui restait, après tout, un point d'appui en dehors de son mari et de Wronsky. Ce point d'appui était Serge. Quelque situation qui lui fût imposée, elle ne pouvait abandonner son fils. Son mari pouvait la chasser, la couvrir de honte, Wronsky pouvait s'éloigner d'elle et reprendre sa vie indépendante (ici elle eut encore un sentiment d'amer reproche) : l'enfant ne pouvait être abandonné ; elle avait un but dans la vie : il fallait agir, agir à tout prix, pour sauvegarder sa position par rapport à son fils, se hâter, l'emmener, et pour cela se calmer, se délivrer de cette angoisse qui la torturait ; et la pensée d'une action ayant l'enfant pour but, d'un départ avec lui n'importe pour où, l'apaisait déjà.

Elle s'habilla vivement, descendit d'un pas ferme, et entra dans le salon où l'attendaient comme d'habitude pour déjeuner Serge et sa gouvernante.

Serge, vêtu de blanc, debout près d'une table, le dos voûté et la tête baissée, avait une expression d'attention concentrée qu'elle lui connaissait, et qui le faisait ressembler à son père ; il arrangeait les fleurs qu'il venait d'apporter.

La gouvernante avait un air sévère.

En apercevant sa mère, Serge poussa, comme il le faisait souvent, un cri perçant :

« Ah ! maman ! » puis il s'arrêta indécis, ne sachant s'il jetterait les fleurs pour courir à sa mère, ou s'il achèverait son bouquet pour le lui offrir.

La gouvernante salua et entama le récit long et circonstancié des forfaits de Serge ; Anna ne l'écoutait pas. Elle se demandait s'il faudrait l'emmener dans son voyage. « Non, je la laisserai, décida-t-elle, j'irai seule avec mon fils. »

« Oui, c'est très mal, — dit-elle enfin, et, prenant Serge par l'épaule, elle le regarda sans sévérité. — Laissez-le-moi, » dit-elle à la gouvernante étonnée, et, sans quitter le bras de l'enfant, troublé mais rassuré, elle l'embrassa, et s'assit à la table où le café était servi.

« Maman, je..., je... ne... » balbutiait Serge en cherchant à deviner à l'expression du visage de sa mère ce qu'elle dirait de l'histoire de la pêche.

« Serge, dit-elle aussitôt que la gouvernante eut quitté la chambre, c'est mal, mais tu ne le feras plus, n'est-ce pas ? tu m'aimes ? »

L'attendrissement la gagnait : « Puis-je ne pas l'aimer, — pensait-elle, touchée du regard heureux et ému de l'enfant, — et se peut-il qu'il se joigne à son père pour me punir ? Se peut-il qu'il n'ait pas pitié de moi ? » Des larmes coulaient le long de son visage ; pour les cacher, elle se leva brusquement et se sauva presque en courant sur la terrasse.

Aux pluies orageuses des derniers jours avait succédé un temps clair et froid, malgré le soleil qui brillait dans le feuillage. Le froid, joint au sentiment de terreur qui s'emparait d'elle, la fit frissonner. « Va, va retrouver Mariette », dit-elle à Serge qui l'avait suivie, et elle se mit à marcher sur les nattes de paille qui recouvraient le sol de la terrasse.

Elle s'arrêta et contempla un moment les cimes des trembles, rendus brillants par la pluie et le soleil. Il lui sembla que le monde entier serait sans pitié pour elle, comme ce ciel froid et cette verdure.

« Il ne faut pas penser », se dit-elle en sentant comme le matin une douloureuse scission intérieure se faire en elle. « Il faut s'en aller, où ? quand ? avec qui ?... À Moscou, par le train du soir. Oui, et j'emmènerai Annouchka et Serge. Nous n'emporterons que le strict nécessaire, mais il faut d'abord leur écrire à tous les deux ». Et, rentrant vivement dans le petit salon, elle s'assit à sa table pour écrire à son mari.

« Après ce qui s'est passé, je ne puis plus vivre chez vous : je pars et j'emmène mon fils ; je ne connais pas la loi, j'ignore par conséquent avec qui il doit rester, mais je l'emmène parce que je ne puis vivre sans lui ; soyez généreux, laissez-le-moi. »

Jusque-là elle avait écrit rapidement et naturellement, mais cet appel à une générosité qu'elle ne reconnaissait pas à Alexis Alexandrovitch, et la nécessité de terminer par quelques paroles touchantes, l'arrêtèrent.

« Je ne puis parler de ma faute et de mon repentir, c'est pour cela... » Elle s'arrêta encore, ne trouvant pas de mots pour exprimer sa pensée. « Non, se dit-elle, je ne puis rien ajouter ». Et, déchirant sa lettre, elle en écrivit une autre ; d'où elle excluait tout appel à la générosité de son mari.

La seconde lettre devait être pour Wronsky : « J'ai tout avoué à mon mari, » écrivait-elle, puis elle s'arrêta, incapable de continuer : c'était si brutal, si peu féminin ! « D'ailleurs que puis-je lui écrire ? » Elle rougit encore de honte et se rappela le calme qu'il savait conserver, et le sentiment de mécontentement que lui causa

ce souvenir lui fit déchirer son papier en mille morceaux. « Mieux vaut se taire », pensa-t-elle en fermant son buvard ; et elle monta annoncer à la gouvernante et aux domestiques qu'elle partait le soir même pour Moscou. Il fallait hâter les préparatifs de voyage.

Partie III · Chapitre 16

L'agitation du départ régnait dans la maison. Deux malles, un sac de nuit et un paquet de plaids étaient prêts dans l'antichambre, la voiture et deux isvostchiks attendaient devant le perron. Anna avait un peu oublié son tourment dans sa hâte de partir, et, debout devant la table de son petit salon, rangeait elle-même son sac de voyage, lorsque Annouchka attira son attention sur un bruit de voiture qui approchait de la maison. Anna regarda par la fenêtre et vit le courrier d'Alexis Alexandrovitch sonnant à la porte d'entrée.

« Va voir ce que c'est », dit-elle ; et, croisant ses bras sur ses genoux, elle s'assit résignée dans un fauteuil.

Un domestique apporta un grand paquet dont l'adresse était de la main d'Alexis Alexandrovitch.

« Le courrier a l'ordre d'apporter une réponse », dit-il.

« C'est bien », répondit-elle, et, dès que le domestique se fut éloigné, d'une main tremblante elle déchira l'enveloppe.

Un paquet d'assignats sous bande s'en échappa ; mais elle ne songeait qu'à la lettre, qu'elle lut en commençant par la fin.

« Toutes les mesures pour le déménagement seront prises… j'attache une importance très particulière à ce que vous fassiez droit à

ma demande », lut-elle.

Et, reprenant la lettre, elle la parcourut pour la relire ensuite d'un bout à l'autre. La lecture finie, elle eut froid, et se sentit écrasée par un malheur terrible et inattendu.

Le matin même, elle regrettait son aveu et aurait voulu reprendre ses paroles ; voici qu'une lettre les considérait comme non avenues, lui donnait ce qu'elle avait désiré, et ces quelques lignes lui semblaient pires que tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

« Il a raison ! raison ! murmura-t-elle ; comment n'aurait-il pas toujours raison, n'est-il pas chrétien et magnanime ? Oh ! que cet homme est vil et méprisable ! et dire que personne ne le comprend et ne le comprendra que moi, qui ne puis rien expliquer. Ils disent : « C'est un homme religieux, moral, honnête, intelligent, » mais ils ne voient pas ce que j'ai vu ; ils ne savent pas que pendant huit ans il a opprimé ma vie, étouffé tout ce qui palpitait en moi ! A-t-il jamais pensé que j'étais une femme vivante, qui avait besoin d'aimer ? Personne ne sait qu'il m'insultait à chaque pas, et qu'il n'en était que plus satisfait de lui-même. N'ai-je pas cherché de toutes mes forces à donner un but à mon existence ? N'ai-je pas fait mon possible pour l'aimer, et, n'ayant pu y réussir, n'ai-je pas cherché à me rattacher à mon fils ? Mais le temps est venu où j'ai compris que je ne pouvais plus me faire d'illusion ! Je vis : ce n'est pas ma faute si Dieu m'a faite ainsi, il me faut respirer et aimer. Et maintenant ? s'il me tuait, s'il le tuait, je pourrais comprendre, pardonner ; mais non, il… Comment n'ai-je pas deviné ce qu'il ferait ? Il devait agir selon son lâche caractère, il devait rester dans son droit, et moi, malheureuse, me perdre plus encore… « Vous devez comprendre ce qui vous attend, vous et votre fils », se dit-elle en se rappelant un passage de la lettre. C'est une menace de m'enlever mon fils, leurs absurdes lois l'y autorisent sans doute. Mais ne vois-

je pas pourquoi il me dit cela ? Il ne croit pas à mon amour pour mon fils ; peut-être méprise-t-il ce sentiment dont il s'est toujours raillé ; mais il sait que je ne l'abandonnerai pas, parce que, sans mon fils, la vie ne me serait pas supportable, même avec celui que j'aime, et si je l'abandonnais, je tomberais au rang des femmes les plus méprisables ; il sait, il sait que jamais je n'aurais la force d'agir ainsi. « Notre vie doit rester la même » ; cette vie était un tourment jadis ; dans les derniers temps, c'était pis encore. Que serait-ce donc maintenant ? Il le sait bien, il sait aussi que je ne saurais me repentir de respirer, d'aimer ; il sait que, de tout ce qu'il exige, il ne peut résulter que fausseté et mensonge : mais il a besoin de prolonger ma torture. Je le connais, je sais qu'il nage dans le mensonge comme un poisson dans l'eau. Je ne lui donnerai pas cette joie : je romprai ce tissu de faussetés dont il veut m'envelopper. Advienne que pourra ! Tout vaut mieux que tromper et mentir ; mais comment faire ?... Mon Dieu, mon Dieu ! Quelle femme a jamais été aussi malheureuse que moi ! Je romprai tout, tout ! » dit-elle en s'approchant de sa table pour écrire une autre lettre ; mais, au fond de l'âme, elle sentait bien qu'elle était impuissante à rien résoudre et à sortir de la situation où elle se trouvait, quelque fausse qu'elle fût.

Assise devant sa table, elle appuya, au lieu d'écrire, sa tête sur ses bras, et se mit à pleurer comme pleurent les enfants, avec des sanglots qui lui soulevaient la poitrine.

Elle pleurait ses rêves du matin, cette position nouvelle qu'elle avait crue éclaircie et définie ; elle savait maintenant que tout resterait comme par le passé, que tout irait même beaucoup plus mal. Elle sentait aussi que cette position dans le monde, dont elle faisait bon marché, il y a quelques heures, lui était chère, qu'elle ne serait pas de force à l'échanger contre celle d'une femme qui aurait quitté

mari et enfant pour suivre son amant ; elle sentait qu'elle ne serait pas plus forte que les préjugés. Jamais elle ne connaîtrait l'amour dans sa liberté, elle resterait toujours la femme coupable, constamment menacée d'être surprise, trompant son mari pour un homme dont elle ne pourrait jamais partager la vie. Tout cela elle le savait, mais cette destinée était si terrible qu'elle ne pouvait l'envisager, ni lui prévoir un dénouement. Elle pleurait sans se retenir, comme un enfant puni.

Les pas d'un domestique la firent tressaillir, et, cachant son visage, elle fit semblant d'écrire.

« Le courrier demande une réponse, dit le domestique.

— Une réponse ? oui, qu'il attende, dit Anna, je sonnerai. »

« Que puis-je écrire ? pensa-t-elle, que décider toute seule ? que puis-je vouloir ? qui aimer ? » Et, s'accrochant au premier prétexte venu pour échapper au sentiment de dualité qui l'épouvantait : « Il faut que je voie Alexis, pensa-t-elle, lui seul peut me dire ce que j'ai à faire. J'irai chez Betsy, peut-être l'y rencontrerai-je. » Elle oubliait complètement que la veille au soir, ayant dit à Wronsky qu'elle n'irait pas chez la princesse Tverskoï, celui-ci avait déclaré ne pas vouloir y aller non plus. Elle s'approcha de la table et écrivit à son mari :

« Anna. »

Elle sonna et remit le billet au domestique.

« Nous ne partons plus, dit-elle à Annouchka qui entrait.

— Plus du tout ?

— Non ; cependant ne déballez pas avant demain, et que la voiture attende. Je vais chez la princesse.

— Quelle robe faut-il préparer ? »

Partie III · Chapitre 17

La société qui se réunissait chez la princesse Tverskoï pour la partie de croquet à laquelle Anna était invitée, se composait de deux dames et de leurs adorateurs. Ces dames étaient les personnalités les plus remarquables d'une nouvelle coterie pétersbourgeoise, qu'on avait surnommée « les Sept merveilles du monde », par imitation de quelque autre imitation. Toutes deux appartenaient au plus grand monde, mais à un monde hostile à celui que fréquentait Anna. Le vieux Strémof, un des personnages les plus influents de Pétersbourg, l'admirateur de Lise Merkalof, était l'ennemi déclaré d'Alexis Alexandrovitch. Anna, après avoir pour cette raison décliné une première invitation de Betsy, s'était décidée à se rendre chez elle, dans l'espoir d'y rencontrer Wronsky.

Elle arriva la première chez la princesse.

Au même moment, le domestique de Wronsky, ressemblant à s'y méprendre à un gentilhomme de la chambre avec ses favoris frisés, s'arrêta à la porte pour la laisser passer, et souleva sa casquette.

En le voyant, Anna se souvint que Wronsky l'avait prévenue qu'il ne viendrait pas : c'était probablement pour s'excuser qu'il envoyait un billet par son domestique.

Elle eut envie de demander à celui-ci où était son maître, de retourner pour écrire à Wronsky en le priant de venir la rejoindre, ou d'aller elle-même le trouver ; mais une cloche avait déjà annoncé sa

visite, et un laquais près de la porte attendait qu'elle entrât dans la pièce suivante.

« La princesse est au jardin, on va la prévenir », dit un second laquais.

Il lui fallait, sans avoir vu Wronsky et sans avoir rien pu décider, rester avec ses préoccupations dans ce milieu étranger, animé de dispositions si différentes des siennes ; mais elle portait une toilette qui, elle le savait, lui allait bien ; l'atmosphère d'oisiveté solennelle dans laquelle elle se trouvait lui était familière, et enfin, n'étant plus seule, elle ne pouvait se creuser la tête sur le meilleur parti à prendre.

Anna respira plus librement.

En voyant venir Betsy à sa rencontre, dans une toilette blanche d'une exquise élégance, elle lui sourit comme toujours. La princesse était accompagnée de Toushkewitch et d'une parente de province qui, à la grande joie de sa famille, passait l'été chez la célèbre princesse.

Anna avait probablement un air étrange, car Betsy lui en fit aussitôt l'observation.

« J'ai mal dormi », répondit Anna en regardant à la dérobée le laquais apportant le billet qu'elle supposait être de Wronsky.

« Que je suis contente que vous soyez venue, dit Betsy. Je n'en puis plus, et je voulais précisément prendre une tasse de thé avant leur arrivée… Et vous, dit-elle en se tournant vers Toushkewitch, vous feriez bien d'aller avec Marie essayer le crocket ground là où le gazon a été fauché. Nous aurons le temps de causer un peu en prenant notre thé, we'll have a cosy chat, n'est-ce pas » ajouta-t-

elle en se tournant vers Anna, avec un sourire, et lui tendant la main.

« D'autant plus volontiers que je ne puis rester longtemps ; Il faut absolument que j'aille chez la vieille Wrede ; voilà cent ans que je lui promets une visite », dit Anna, à qui le mensonge, contraire à sa nature, devenait non seulement simple, facile, mais presque agréable.

Pourquoi disait-elle une chose à laquelle, cinq minutes auparavant, elle ne songeait même pas ? C'est que, sans se l'expliquer, elle cherchait à se ménager une porte de sortie pour tenter, dans le cas où Wronsky ne viendrait pas, de le rencontrer quelque part ; l'événement prouva que, de toutes les ruses dont elle pouvait user, celle-ci était la meilleure.

« Oh ! je ne vous laisse pas partir, répondit Betsy en regardant attentivement Anna. En vérité, si je ne vous aimais pas tant, je serais tentée de m'offenser : on dirait que vous avez peur que je ne vous compromette… Le thé au petit salon, s'il vous plaît », dit-elle en s'adressant au laquais, avec un clignement d'yeux qui lui était habituel ; et, prenant le billet, elle le parcourut.

« Alexis nous fait faux bond, — dit-elle en français, d'un ton aussi simple et naturel que si jamais il ne lui fût entré dans l'esprit que Wronsky eût pour Anna un autre intérêt que celui de jouer au croquet. — Il écrit qu'il ne peut pas venir. »

Anna ne doutait pas que Betsy sût à quoi s'en tenir, mais, en l'entendant, la conviction lui vint momentanément qu'elle ignorait tout.

« Ah ! » fit-elle simplement, comme si ce détail lui importait peu. « Comment, continua-t-elle en souriant, votre société peut-

elle compromettre quelqu'un ? »

Cette façon de cacher un secret en jouant avec les mots avait pour Anna, comme pour toutes les femmes, un certain charme. Ce n'était pas tant le besoin de dissimuler, ni le but de la dissimulation, que le procédé en lui-même qui la séduisait.

« Je ne saurais être plus catholique que le pape ; Strémof et Lise Merkalof,… mais c'est le dessus du panier de la société ! D'ailleurs ne sont-ils pas reçus partout ? Quant à moi, — elle appuya sur le mot moi, — je n'ai jamais été ni sévère ni intolérante. Je n'en ai pas le temps.

— Non, mais peut-être n'avez-vous pas envie de rencontrer Strémof ? Laissez-le donc se prendre aux cheveux avec Alexis Alexandrovitch dans leurs commissions cela ne nous regarde pas ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas d'homme plus aimable dans le monde, ni de joueur plus passionné au croquet ; vous verrez cela, et vous verrez avec quel esprit il se tire de sa situation comique de vieil amoureux de Lise. C'est vraiment un charmant homme. Vous ne connaissez pas Sapho Stoltz ? C'est le dernier mot du bon ton, un bon ton tout battant neuf. »

Betsy, tout en bavardant, regardait Anna d'un air qui fit comprendre à celle-ci que son interlocutrice se doutait de son embarras et cherchait un moyen de l'en faire sortir.

« En attendant, il faut répondre à Alexis ». Et Betsy s'assit devant un bureau, et écrivit un mot qu'elle mit sous enveloppe, « Je lui écris de venir dîner, il me manque un cavalier pour une de mes dames ; voyez donc si je suis assez impérative ? Pardon de vous quitter un instant, j'ai un ordre à donner ; cachetez et envoyez », lui dit-elle de la porte.

Sans hésiter un moment, Anna prit la place de Betsy au bureau, et ajouta ces lignes au billet : « J'ai absolument besoin de vous parler ; venez au jardin Wrede, j'y serai à six heures. » Elle ferma la lettre, que Betsy expédia en rentrant.

Les deux femmes eurent effectivement un cosy chat en prenant le thé ; elles causèrent, en les jugeant, de celles qu'on attendait, et d'abord de Lise Merkalof.

« Elle est charmante et m'a toujours été sympathique, dit Anna.

— Vous lui devez bien cela : elle vous adore. Hier soir, après les courses, elle s'est approchée de moi, et a été désolée de ne plus vous trouver. Elle prétend que vous êtes une véritable héroïne de roman, et qu'elle ferait mille folies pour vous, si elle était homme. Strémof lui a dit qu'elle n'avait pas besoin d'être homme pour faire des folies.

— Mais expliquez-moi une chose que je n'ai jamais comprise, — dit Anna après un moment de silence, et d'un ton qui prouvait clairement qu'elle ne faisait pas simplement une question oiseuse : — Quels rapports y a-t-il entre elle et le prince Kalougof, celui qu'on appelle Michka ? Je les ai rarement rencontrés ensemble. Qu'y a-t-il entre eux ? »

Betsy sourit des yeux et regarda Anna attentivement.

« C'est un genre nouveau, répondit-elle. Toutes ces dames l'ont adopté en jetant leurs bonnets par-dessus les moulins : il y a manière de le jeter cependant.

— Oui, mais quels rapports y a-t-il entre elle et Kalougof ? »

Betsy, ce qui lui arrivait rarement, partit d'un irrésistible accès de fou rire.

« Mais vous marchez sur les traces de la princesse Miagkaïa : c'est une question d'enfant, dit Betsy en riant aux larmes de ce rire contagieux propre aux personnes qui rient rarement. Il faut le leur demander.

— Vous riez, dit Anna gagnée par sa gaieté, mais je n'y ai réellement jamais rien compris. Quel est le rôle du mari ?

— Le mari ? mais le mari de Lise Merkalof porte son plaid et se tient à son service. Quant au fond de la question, personne ne tient à le connaître. Vous savez qu'il y a des articles de toilette dont on ne parle jamais dans la bonne société, dont on tient même à ignorer l'existence ; il en est de même pour ces questions-là.

— Irez-vous à la fête des Rolandaki ? dit Anna pour changer de conversation.

— Je ne pense pas, — répondit Betsy, et, sans regarder son amie, elle versa avec soin le thé parfumé dans de petites tasses transparentes, puis elle prit une cigarette et se mit à fumer.

— La meilleure des situations est la mienne, dit-elle en cessant de rire ; je vous comprends, vous, et je comprends Lise. Lise est une de ces natures naïves, inconscientes comme celles des enfants, ignorant le bien et le mal ; au moins était-elle ainsi dans sa jeunesse, et, depuis qu'elle a reconnu que cette naïveté lui seyait, elle fait exprès de ne pas comprendre. Cela lui va tout de même. On peut considérer les mêmes choses de façons très différentes ; les uns prennent les événements de la vie au tragique, et s'en font un tourment ; les autres les prennent tout simplement, et même gaiement… Peut-être avez-vous des façons de voir trop tragiques ?

— Que je voudrais connaître les autres autant que je me connais moi-même, dit Anna d'un air pensif et sérieux. Suis-je meilleure,

suis-je pire que les autres ? Je crois que je dois être pire !

— Vous êtes une enfant, une terrible enfant, dit Betsy… Mais les voilà. »

Partie III · Chapitre 18

Des pas et une voix d'homme se firent entendre, puis une voix de femme et un éclat de rire. Après quoi les visiteurs attendus firent leur entrée au salon. C'étaient Sapho Stoltz et un jeune homme répondant au nom de Waska, dont le visage rayonnait de satisfaction, et d'une santé un peu trop exubérante. Les truffes, le vin de Bourgogne, les viandes saignantes lui avaient trop bien réussi. Waska salua les deux dames en entrant, mais le regard qu'il leur jeta ne dura pas plus d'une seconde : il traversa le salon derrière Sapho, comme s'il eût été mené en laisse, la dévorant de ses yeux brillants. Sapho Stoltz était une blonde aux yeux noirs ; elle entra d'un pas délibéré, hissée sur des souliers à talons énormes, et alla vigoureusement secouer la main aux dames, à la façon des hommes.

Anna fut frappée de la beauté de cette nouvelle étoile, qu'elle n'avait pas encore rencontrée, de sa toilette, poussée aux dernières limites de l'élégance, et de sa désinvolture. La tête de la baronne portait un véritable échafaudage de cheveux vrais et faux d'une nuance dorée charmante. Cette coiffure élevée donnait à sa tête à peu près la même hauteur qu'à son buste très bombé ; sa robe, fortement serrée par derrière, dessinait les formes de ses genoux et de ses jambes à chaque mouvement, et, en regardant le balancement de son énorme pouff, on se demandait involontairement où pou-

vait bien se terminer ce petit corps élégant, si découvert du haut et si serré du bas.

Betsy se hâta de la présenter à Anna.

« Imaginez-vous que nous avons failli écraser deux soldats, commença-t-elle aussitôt en clignant des yeux avec un sourire, et en rejetant la queue de sa robe en arrière. J'étais avec Waska. Ah ! j'oubliais que vous ne le connaissez pas ». Et elle désigna le jeune homme par son nom de famille, en rougissant et en riant de l'avoir nommé Waska devant des étrangers. Celui-ci salua une seconde fois, mais ne dit pas un mot, et se tournant vers Sapho :

« Le pari est perdu, dit-il : nous sommes arrivés premiers ; il ne vous reste qu'à payer. »

Sapho rit encore plus fort.

« Pas maintenant cependant.

— C'est égal, vous payerez plus tard.

— C'est bon, c'est bon. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup en se tournant vers la maîtresse de la maison, j'oubliais de vous dire, étourdie que je suis !... Je vous amène un hôte. Et le voilà. »

Le jeune hôte annoncé par Sapho, qu'on n'attendait pas, et qu'elle avait oublié, se trouva être d'une importance telle, que, malgré sa jeunesse, les dames se levèrent pour le recevoir.

C'était le nouvel adorateur de Sapho, et, à l'exemple de Waska, il suivait tous ses pas.

Àce moment entrèrent le prince Kalougof et Lise Merkalof avec Strémof. Lise était une brune un peu maigre, à l'air indolent, au type oriental, avec des yeux que tout le monde assurait être impé-

nétrables ; sa toilette de nuance foncée, qu'Anna remarqua et apprécia aussitôt, était en harmonie parfaite avec son genre de beauté ; autant Sapho était brusque et décidée, autant Lise avait un laisser-aller plein d'abandon.

Betsy, en parlant d'elle, lui avait reproché ses airs d'enfant innocent. Le reproche était injuste ; Lise était bien réellement un être charmant d'inconscience, quoique gâté. Ses manières n'étaient pas meilleures que celles de Sapho ; elle aussi menait à sa suite, cousus à sa robe, deux adorateurs qui la dévoraient des yeux, l'un jeune, l'autre vieux ; mais il y avait en elle quelque chose de supérieur à son entourage ; on aurait dit un diamant au milieu de simples verroteries. L'éclat de la pierre précieuse rayonnait dans ses beaux yeux énigmatiques, entourés de grands cercles bistrés, dont le regard fatigué, et cependant passionné, frappait par sa sincérité. En la voyant, on croyait lire dans son âme, et la connaître c'était l'aimer. À la vue d'Anna, son visage s'illumina d'un sourire de joie.

« Ah ! que je suis contente de vous voir, dit-elle en s'approchant ; hier soir, aux courses, je voulais arriver jusqu'à vous,... vous veniez précisément de partir. N'est-ce pas, que c'était horrible ? dit-elle avec un regard qui semblait lui ouvrir son cœur.

— C'est vrai, je n'aurais jamais cru que cela pût émouvoir à ce point, » répondit Anna en rougissant.

Les joueurs de croquet se levèrent pour aller au jardin.

« Je n'irai pas, dit Lise en s'asseyant plus près d'Anna. Vous non plus, n'est-ce pas ? Quel plaisir peut-on trouver à jouer au croquet ?

— Mais j'aime assez cela, dit Anna.

— Comment, dites-moi, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer ? On se sent content rien que de vous regarder. Vous vivez, vous : moi, je m'ennuie !

— Vous vous ennuyez ? mais on assure que votre maison est la plus gaie de tout Pétersbourg, dit Anna.

— Peut-être ceux auxquels nous paraissons si gais s'ennuient-ils encore plus que nous, mais, moi du moins, je ne m'amuse certainement pas : je m'ennuie cruellement ! »

Sapho alluma une cigarette, et, suivie des jeunes gens, s'en alla au jardin, Betsy et Strémof restèrent près de la table à thé.

« Je vous le redemande, reprit Lise : comment faites-vous pour ne pas connaître l'ennui ?

— Mais je ne fais rien, dit Anna en rougissant de cette insistance.

— C'est ce qu'on peut faire de mieux, » dit Strémof en se mêlant à la conversation.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant, mais bien conservé ; laid, mais d'une laideur originale et spirituelle ; Lise Merkalof était la nièce de sa femme, et il passait auprès d'elle tous ses moments de loisir. Rencontrant Anna dans le monde, il chercha, en homme bien élevé, à se montrer particulièrement aimable pour elle, en raison même de ses mauvais rapports d'affaires avec son mari.

« Le meilleur des moyens est de ne rien faire, continua-t-il avec son sourire intelligent. — Je vous le répète depuis longtemps. Il suffit pour ne pas s'ennuyer de ne pas croire qu'on s'ennuiera : de même que si l'on souffre d'insomnie, il ne faut pas se dire que ja-

mais on ne s'endormira. Voilà ce qu'a voulu vous faire comprendre Anna Arcadievna.

— Je serais ravie d'avoir effectivement dit cela, reprit Anna en souriant, car c'est mieux que spirituel, c'est vrai.

— Mais pourquoi, dites-moi, est-il aussi difficile de s'endormir que de ne pas s'ennuyer ?

— Pour dormir, il faut avoir travaillé, et pour s'amuser aussi.

— Quel travail pourrais-je bien faire, moi dont le travail n'est bon à personne ? Je pourrais faire semblant, mais je ne m'y entends pas, et ne veux pas m'y entendre.

— Vous êtes incorrigible », dit Strémof en s'adressant encore à Anna. Il la rencontrait rarement et ne pouvait guère lui dire que des banalités, mais il sut tourner ces banalités agréablement, lui parler de son retour à Petersbourg, et de l'amitié de la comtesse Lydie pour elle.

« Ne partez pas, je vous en prie, » dit Lise en apprenant qu'Anna allait les quitter. Strémof se joignit à elle :

« Vous trouverez un contraste trop grand entre la société d'ici et celle de la vieille Wrede, dit-il ; et puis vous ne lui serez qu'un sujet de médisances, tandis que vous éveillez ici des sentiments très différents ! »

Anna resta pensive un moment ; les paroles flatteuses de cet homme d'esprit, la sympathie enfantine et naïve que lui témoignait Lise, ce milieu mondain auquel elle était habituée, et dans lequel il lui semblait respirer librement, comparé à ce qui l'attendait chez elle, lui causèrent une minute d'hésitation. Ne pouvait-elle remettre à plus tard le moment terrible de l'explication ? Mais, se

rappelant la nécessité absolue de prendre un parti, et son profond désespoir du matin, elle se leva, fit ses adieux et partit.

Partie III · Chapitre 19

Malgré sa vie mondaine et son apparente légèreté, Wronsky avait horreur du désordre. Un jour, étant jeune et encore au corps des pages, il se trouva à court d'argent, et essuya un refus lorsqu'il voulut en emprunter. Depuis lors il s'était juré de ne plus s'exposer à cette humiliation, et se tint parole. Cinq ou six fois par an, il faisait ce qu'il appelait sa lessive, et gardait ainsi ses affaires en ordre.

Le lendemain des courses, s'étant réveillé tard, Wronsky avant son bain, et sans se raser, endossa un sarrau de soldat, et procéda au classement de ses comptes et de son argent. Pétritzky, connaissant l'humeur de son camarade dans ces cas-là, se leva et s'esquiva sans bruit.

Tout homme dont l'existence est compliquée croit aisément que les difficultés de la vie sont une malechance personnelle, un privilège malheureux réservé à lui seul, et dont les autres sont exempts. Wronsky pensait ainsi, s'enorgueillissant, non sans raison, d'avoir jusqu'ici évité des embarras auxquels d'autres auraient succombé ; mais, afin de ne pas aggraver la situation, il voulait au plus tôt voir clair dans ses affaires, et avant tout dans ses affaires d'argent.

Il écrivit de son écriture fine un état de ses dettes, et trouva un total de plus de 17 000 roubles, tandis que tout son avoir ne montait qu'à 1 800 roubles, sans aucune rentrée à toucher avant le jour de l'an. Wronsky fit alors une classification de ses dettes, et établit trois catégories : d'abord les dettes urgentes, qui montaient à envi-

ron 4 000 roubles, dont 1 500 pour son cheval et 2 000 pour payer un escroc qui les avait fait perdre à un de ses camarades. Cette dette ne le concernait pas directement, puisqu'il s'était simplement porté caution pour un ami, mais il tenait, en cas de réclamation, à pouvoir jeter cette somme à la tête du fripon qui l'avait escroquée.

Ces 4 000 roubles étaient donc indispensables. Venaient ensuite les dettes de son écurie de courses, environ 8 000 roubles, à son fournisseur de foin et d'avoine, ainsi qu'au bourrelier anglais ; avec 2 000 roubles on pouvait provisoirement tout régler.

Quant aux dettes à son tailleur et à divers autres fournisseurs, elles pouvaient attendre.

En somme il lui fallait 6 000 roubles immédiatement, et il n'en avait que 1 800.

Pour un homme auquel on attribuait 100 000 roubles de revenu, c'étaient de faibles dettes ; mais ce revenu n'existait pas, car, la fortune paternelle étant indivise, Wronsky avait cédé sa part des deux cent mille roubles qu'elle rapportait, à son frère, au moment du mariage de celui-ci avec une jeune fille sans fortune, la princesse Barbe Tchirikof, fille du Décembriste. Alexis ne s'était réservé qu'un revenu de 25 000 roubles, disant qu'il suffirait jusqu'à ce qu'il se mariât, ce qui n'arriverait jamais. Son frère, très endetté, et commandant un régiment qui obligeait à de grandes dépenses, ne put refuser ce cadeau. La vieille comtesse, dont la fortune était indépendante, ajoutait 20 000 roubles au revenu de son fils cadet, qui dépensait tout sans songer à l'économie ; mais sa mère, mécontente de la façon dont il avait quitté Moscou, et de sa liaison avec Mme Karénine, avait cessé de lui envoyer de l'argent : de sorte que Wronsky, vivant sur le pied d'une dépense de 45 000 roubles par an, s'était trouvé réduit tout à coup à 25 000. Avoir recours à sa

mère était impossible, car la lettre qu'il avait reçue d'elle l'irritait, surtout par les allusions qu'elle contenait : on voulait bien l'aider dans l'avancement de sa carrière, mais non pour continuer une vie qui scandalisait toute la bonne société. L'espèce de marché sous-entendu par sa mère l'avait blessé jusqu'au fond de l'âme ; il se sentait plus refroidi que jamais à son égard ; d'un autre côté, reprendre la parole généreuse qu'il avait donnée à son frère un peu étourdîment, était aussi inadmissible. Le souvenir seul de sa belle-sœur, de cette bonne et charmante Waria, qui à chaque occasion lui faisait entendre qu'elle n'oubliait pas sa générosité, et ne cessait de l'apprécier, eût suffi à l'empêcher de se rétracter ; c'était aussi impossible que de battre une femme, de voler ou de mentir ; et cependant il sentait que sa liaison avec Anna pouvait lui rendre son revenu aussi nécessaire que s'il était marié.

La seule chose pratique, et Wronsky s'y arrêta sans hésitation, était d'emprunter 10 000 roubles à un usurier, ce qui n'offrait aucune difficulté, de diminuer ses dépenses, et de vendre son écurie. Cette décision prise, il écrivit à Rolandaki, qui lui avait souvent proposé d'acheter ses chevaux, fit venir l'Anglais et l'usurier, et partagea entre divers comptes l'argent qui lui restait. Ceci fait, il écrivit un mot bref à sa mère, et prit pour les relire encore une fois, avant de les brûler, les trois dernières lettres d'Anna : le souvenir de leur entretien de la veille le fit tomber dans une profonde méditation.

Partie III · Chapitre 20

Wronsky s'était fait un code de lois pour son usage particulier.

Ce code s'appliquait à un cercle de devoirs peu étendus, mais strictement déterminés ; n'ayant guère eu à sortir de ce cercle, Wronsky ne s'était jamais trouvé pris au dépourvu, ni hésitant sur ce qu'il convenait de faire ou d'éviter. Ce code lui prescrivait, par exemple, de payer une dette de jeu à un escroc, mais ne déclarait pas indispensable de solder la note de son tailleur ; il défendait le mensonge, excepté envers une femme ; il interdisait de tromper, sauf un mari ; admettait l'offense, mais non le pardon des injures.

Ces principes pouvaient manquer de raison et de logique, mais, comme Wronsky ne les discutait pas, il s'était toujours attribué le droit de porter haut la tête, du moment qu'il les observait. Depuis sa liaison avec Anna, il apercevait cependant certaines lacunes à son code ; les conditions de sa vie ayant changé, il n'y trouvait plus réponse à tous ses doutes, et se prenait à hésiter en songeant à l'avenir.

Jusqu'ici ses rapports avec Anna et son mari étaient rentrés dans le cadre des principes connus et admis : Anna était une femme honnête qui, lui ayant donné son amour, avait tous les droits imaginables à son respect, plus même que si elle eût été sa femme légitime ; il se serait fait couper la main plutôt que de se permettre un mot, une allusion blessante, rien qui pût sembler contraire à l'estime et à la considération sur lesquelles une femme doit compter.

Ses rapports avec la société étaient également clairs ; chacun pouvait soupçonner sa liaison, personne ne devait oser en parler ; il était prêt à faire taire les indiscrets, et à les obliger de respecter l'honneur de celle qu'il avait déshonorée.

Ses rapports avec le mari étaient plus clairs encore ; du moment où il avait aimé Anna, ses droits sur elle lui semblaient imprescrip-

tibles. Le mari était un personnage inutile, gênant, position certainement désagréable pour lui, mais à laquelle personne ne pouvait rien. Le seul droit qui lui restât était de réclamer une satisfaction par les armes, ce à quoi Wronsky était tout disposé.

Cependant les derniers jours avaient amené des incidents nouveaux, et Wronsky n'était pas prêt à les juger. La veille, Anna lui avait annoncé qu'elle était enceinte ; il sentait qu'elle attendait de lui une résolution quelconque ; or les principes qui dirigeaient sa vie ne déterminaient pas ce que devait être cette résolution ; au premier moment, son cœur l'avait poussé à exiger qu'elle quittât son mari ; maintenant il se demandait, après y avoir réfléchi, si cette rupture était désirable, et ses réflexions le jetaient dans la perplexité.

« Lui faire quitter son mari » c'est unir sa vie à la mienne : y suis-je préparé ? Puis-je l'enlever, manquant d'argent comme je le fais ? Admettons que je m'en procure : puis-je l'emmener tant que je suis au service ? Au point où nous en sommes, je dois me tenir prêt à donner ma démission et à trouver de l'argent. »

L'idée de quitter le service l'amenait à envisager un côté secret de sa vie qu'il était seul à connaître.

L'ambition avait été le rêve de son enfance et de sa jeunesse, rêve capable de balancer dans son cœur l'amour que lui inspirait Anna, quoiqu'il n'en convînt pas avec lui-même. Ses premiers pas dans la carrière militaire avaient été aussi heureux que ses débuts dans le monde ; mais depuis deux ans il subissait les conséquences d'une insigne maladresse.

Au lieu d'accepter un avancement qui lui fut proposé, il refusa, comptant sur ce refus pour se grandir et prouver son indépendance ; il avait trop présumé du prix qu'on attachait à ses

services, et depuis lors on ne s'était plus occupé de lui. Bon gré mal gré, il se voyait réduit à ce rôle d'homme indépendant, qui, ne demandant rien, ne peut trouver mauvais qu'on le laisse s'amuser en paix ; en réalité, il ne s'amusait plus. Son indépendance lui pesait, et il commençait à craindre qu'on ne le tînt définitivement pour un brave et honnête garçon, uniquement destiné à s'occuper de ses plaisirs.

Sa liaison avec Anna avait un moment calmé le ver rongeur de l'ambition déçue, en attirant sur lui l'attention générale, comme sur le héros d'un roman ; mais le retour d'un ami d'enfance, le général Serpouhowskoï, venait de réveiller ses anciens sentiments.

Le général avait été son camarade de classe, son rival d'études et d'exercices du corps, le compagnon de ses folies de jeunesse ; il revenait couvert de gloire de l'Asie centrale, et, à peine rentré à Pétersbourg, on attendait sa nomination à un poste important ; on le considérait comme un astre levant de premier ordre. Auprès de lui, Wronsky, libre, brillant, aimé d'une femme charmante, n'en faisait pas moins triste figure, comme simple capitaine de cavalerie auquel on permettait de rester indépendant tout à son aise.

« Certainement, se disait-il, je ne porte pas envie à Serpouhowskoï, mais son avancement prouve qu'il suffit à un homme comme moi d'attendre son heure, pour faire rapidement carrière. Il y a de cela trois ans à peine, il était au même point que moi ; si je quittais le service, je brûlerais mes vaisseaux ; en y restant, je ne perds rien ; ne m'a-t-elle pas dit elle-même qu'elle ne voulait pas changer sa situation ? Et puis-je, possédant son amour, envier Serpouhowskoï ? »

Il frisa lentement le bout de sa moustache, se leva et se mit à marcher dans la chambre. Ses yeux brillaient, et il éprouvait le

calme d'esprit qui succédait toujours chez lui au règlement de ses affaires ; cette fois encore, tout était remis en bon ordre. Il se rasa, prit son bain froid, s'habilla, et s'apprêta à sortir.

Partie III · Chapitre 21

« Je venais te chercher, dit Pétritzky en entrant dans la chambre. Ta lessive a duré longtemps aujourd'hui. Est-elle terminée ?

— Oui, dit Wronsky en souriant des yeux.

— Quand tu sors de ces lessives, on dirait que tu sors du bain. Je viens de chez Gritzky (le colonel de leur régiment) ; on t'attend. »

Wronsky regardait son camarade sans lui répondre, sa pensée était ailleurs.

« Ah ! c'est chez lui qu'est cette musique ? dit-il en écoutant le son bien connu des polkas et des valses de la musique militaire, qui se faisait entendre dans le lointain. Quelle fête y a-t-il donc ?

— Serpouhowskoï est arrivé.

— Ah ! dit Wronsky, je ne savais pas ». Et le sourire de ses yeux brilla plus vif.

Il avait pris en lui-même le parti de sacrifier son ambition à son amour, et de se trouver heureux ; donc, il ne pouvait en vouloir à Serpouhowskoï de ne pas être encore venu le voir.

« J'en suis enchanté… »

Le colonel Gritzky occupait une grande maison seigneuriale ; quand Wronsky arriva, toute la société était réunie sur la terrasse

du bas ; les chanteurs du régiment, en sarraus d'été, se tenaient debout dans la cour, autour d'un petit tonneau d'eau-de-vie ; sur la première marche de la terrasse, le colonel avec sa bonne figure réjouie, entouré de ses officiers, criait plus fort que la musique, qui jouait un quadrille d'Offenbach, et il donnait avec force gestes des ordres à un groupe de soldats. Ceux-ci, avec le vaguemestre et quelques sous-officiers, s'approchèrent du balcon en même temps que Wronsky.

Le colonel, qui était retourné à table, reparut, un verre de champagne en main, et porta le toast suivant : « À la santé de notre ancien camarade le brave général prince Serpouhowskoï, hourra ! »

Serpouhowskoï parut le verre en main à la suite du colonel.

« Tu rajeunis toujours, Bondarenko ! » dit-il au vaguemestre, un beau garçon au teint fleuri.

Wronsky n'avait pas revu Serpouhowskoï depuis trois ans ; il le trouva toujours aussi beau, mais d'une beauté plus mâle ; la régularité de ses traits frappait moins encore que la noblesse et la douceur de toute sa personne. Il remarqua en lui la transformation propre à ceux qui réussissent, et qui sentent leur succès ; ce certain rayonnement intérieur lui était bien connu.

Comme Serpouhowskoï descendait l'escalier, il aperçut Wronsky, et un sourire de contentement illumina son visage ; il fit un signe de tête en levant son verre, pour indiquer par ce geste, en lui envoyant un salut affectueux, qu'il fallait trinquer avec le vaguemestre, raide comme un piquet, et tout prêt à recevoir l'accolade.

« Te voilà donc, cria le colonel, et Yashvine qui prétendait que tu étais dans tes humeurs noires ! »

Serpouhowskoï, après avoir dûment embrassé trois fois le beau vaguemestre et s'être essuyé la bouche de son mouchoir, s'approcha de Wronsky.

« Que je suis content de te voir ! dit-il en lui serrant la main et en l'emmenant dans un coin.

— Occupez-vous d'eux, cria le colonel à Yashvine, et il descendit vers le groupe de soldats.

— Pourquoi n'es-tu pas venu hier aux courses ? Je pensais t'y voir, dit Wronsky en examinant Serpouhowskoï.

— J'y suis venu, mais trop tard. Pardon, dit-il en se tournant vers un aide de camp ; distribuez cela de ma part, je vous prie. » Et il tira de son portefeuille trois billets de cent roubles.

« Wronsky ! veux-tu boire ou manger ? demanda Yashvine. Hé ! qu'on apporte quelque chose au comte ! Bois ceci en attendant. »

La fête se prolongea longtemps ; on but beaucoup. On porta Serpouhowskoï en triomphe ; puis ce fut le tour du colonel. Ensuite le colonel dansa lui-même une danse de caractère devant les chanteurs ; après quoi, un peu las, il s'assit sur un banc dans la cour, et démontra à Yashvine la supériorité de la Russie sur la Prusse, notamment dans les charges de cavalerie, et la gaieté se calma un moment ; Serpouhowskoï alla se laver les mains dans le cabinet de toilette, et y trouva Wronsky qui se versait de l'eau sur la tête ; il avait ôté son uniforme d'été et s'arrosait le cou. Quand il eut fini ses ablutions, il vint s'asseoir près de Serpouhowskoï, et là sur un petit divan ils causèrent.

« J'ai toujours su tout ce qui te concernait par ma femme, dit Serpouhowskoï ; je suis content que tu la voies souvent.

— C'est une amie de Waria, et ce sont les seules femmes de Pétersbourg que j'aie plaisir à voir, répondit Wronsky avec un sourire, prévoyant la tournure qu'allait prendre la conversation, et ne la trouvant pas désagréable.

— Les seules ? demanda Serpouhowskoï en souriant aussi.

— Oui ; moi aussi, je savais ce qui te concernait, mais ce n'était pas par ta femme seulement, dit Wronsky coupant court à toute allusion par l'expression sérieuse que prit son visage. J'ai été très heureux de tes succès, sans en être le moins du monde surpris. J'attendais plus encore. »

Serpouhowskoï sourit ; cette opinion le flattait, et il ne voyait pas de raison pour le dissimuler.

« Moi, je n'espérais pas tant, à parler franchement ; mais je suis content, très content ; je suis ambitieux, c'est une faiblesse, je ne m'en cache pas.

— Tu t'en cacherais peut-être si tu réussissais moins bien, dit Wronsky.

— Je le crois ; je n'irai pas jusqu'à dire que sans ambition il ne vaudrait pas la peine de vivre, mais la vie serait monotone ; je me trompe peut-être, cependant il me semble que je possède les qualités nécessaires au genre d'activité que j'ai choisi, et que le pouvoir entre mes mains, quel qu'il soit, sera mieux placé qu'entre les mains de beaucoup d'autres à moi connus ; par conséquent, plus j'approcherai du pouvoir, plus je serai content.

— C'est peut-être vrai pour toi, mais pas pour tout le monde ; moi aussi, j'ai pensé comme toi, et cependant je vis, et ne trouve plus que l'ambition soit le seul but de l'existence.

— Nous y voilà, dit en riant Serpouhowskoï. Je commence par te dire que j'ai su l'affaire de ton refus, et je t'ai naturellement approuvé. Selon moi, tu as bien agi dans le fond, mais pas dans les conditions où tu devais le faire.

— Ce qui est fait est fait, et tu sais que je ne renie pas mes actions ; d'ailleurs, je m'en trouve très bien.

— Très bien, pour un temps. Tu ne t'en contenteras pas toujours. Ton frère, je ne dis pas, c'est un bon enfant comme notre hôte. L'entends-tu ? ajouta-t-il en entendant des hourras prolongés dans le lointain. Mais cela ne peut te suffire à toi.

— Je ne dis pas que cela me suffise.

— Et puis, des hommes comme toi sont nécessaires.

— À qui ?

— À qui ? À la société, à la Russie. La Russie a besoin d'hommes, elle a besoin d'un parti : sinon tout ira à la diable.

— Qu'entends-tu par là ? Le parti de Bertenef contre les communistes russes ?

— Non, dit Serpouhowskoï avec une grimace, à l'idée qu'on pût le soupçonner d'une semblable bêtise. Tout cela, c'est une blague : ce qui a toujours été sera toujours. Il n'y a pas de communistes, mais des gens qui ont besoin d'inventer un parti dangereux quelconque, par esprit d'intrigue. C'est le vieux jeu. Ce qu'il faut, c'est un groupe puissant d'hommes indépendants comme toi et moi.

— Pourquoi cela ? — Wronsky nomma quelques personnalités influentes ; — ceux-là ne sont cependant pas indépendants.

— Ils ne le sont pas, uniquement parce que de naissance ils n'ont pas eu d'indépendance matérielle, de nom, qu'ils n'ont pas, comme nous, vécu près du soleil. L'argent ou les honneurs peuvent les acheter, et pour se maintenir il leur faut suivre une direction à laquelle eux-mêmes n'attachent parfois aucun sens, qui peut être mauvaise, mais dont le but est de leur assurer une position officielle et certains appointements. Cela n'est pas plus fin que cela, quand on regarde dans leur jeu. Je suis peut-être pire, ou plus bête qu'eux, ce qui n'est pas certain, mais en tout cas j'ai comme toi l'avantage important d'être plus difficile à acheter. Plus que jamais, les hommes de cette trempe-là sont nécessaires. »

Wronsky l'écoutait attentivement, moins à cause de ses paroles que parce qu'il comprenait la portée des vues de son ami ; tandis que lui-même ne tenait encore qu'aux intérêts de son escadron, Serpouhowskoï envisageait déjà la lutte avec le pouvoir, et se créait un parti dans les sphères officielles. Et quelle force n'acquerrait-il pas avec sa puissance de réflexion et d'assimilation, et cette facilité de parole, si rare dans son milieu ?

Quelque honte qu'il en éprouvât, Wronsky se surprit un mouvement d'envie.

« Il me manque une qualité essentielle pour parvenir, répondit-il : l'amour du pouvoir. Je l'ai eu, et l'ai perdu.

— Je n'en crois rien, dit en souriant le général.

— C'est pourtant vrai, « maintenant » surtout, pour être absolument sincère.

— « Maintenant », peut-être, mais cela ne durera pas toujours.

— Cela se peut.

— Tu dis « cela se peut », et moi je dis « certainement non », continua Serpouhowskoï, comme s'il eût deviné sa pensée. C'est pourquoi je tenais à causer avec toi. J'admets ton premier refus, mais je te demande pour l'avenir carte blanche. Je ne joue pas au protecteur avec toi, et cependant pourquoi ne le ferais-je pas : n'as-tu pas été souvent le mien ? Notre amitié est au-dessus de cela. Oui, donne-moi carte blanche, et je t'entraînerai sans que cela y paraisse.

— Comprends donc que je ne demande rien, dit Wronsky, si ce n'est que le présent subsiste. »

Serpouhowskoï se leva, et se plaçant devant lui : « Je te comprends, mais écoute-moi : nous sommes contemporains, peut-être as-tu connu plus de femmes que moi (son sourire et son geste rassurèrent Wronsky sur la délicatesse qu'il mettrait à toucher l'endroit sensible), mais je suis marié, et, comme a dit je ne sais qui, celui qui n'a connu que sa femme et l'a aimée, en sait plus long sur la femme que celui qui en a connu mille…

— Nous venons, cria Wronsky à un officier qui s'était montré à la porte pour les appeler de la part du colonel. Il était curieux de voir où Serpouhowskoï voulait en venir.

— La femme, selon moi, est la pierre d'achoppement de la carrière d'un homme. Il est difficile d'aimer une femme et de rien faire de bon, et la seule façon de ne pas être réduit à l'inaction par l'amour, c'est de se marier. Comment t'expliquer cela, continua Serpouhowskoï que les comparaisons amusaient ? Suppose que tu portes un fardeau : tant qu'on ne te l'aura pas lié sur le dos, tes mains ne te serviront à rien. C'est là ce que j'ai éprouvé en me mariant ; mes mains sont tout à coup devenues libres ; mais traîner ce fardeau sans le mariage, c'est se rendre incapable de toute action.

Regarde Masonkof, Kroupof… Grâce aux femmes, ils ont perdu leur carrière !

— Mais quelles femmes ! dit Wronsky en pensant à l'actrice et à la Française auxquelles ces deux hommes étaient enchaînés.

— Plus la position sociale de la femme est élevée, plus la difficulté est grande : ce n'est plus alors se charger d'un fardeau, c'est l'arracher à quelqu'un.

— Tu n'as jamais aimé, murmura Wronsky en regardant devant lui et songeant à Anna.

— Peut-être, mais pense à ce que je t'ai dit, et n'oublie pas ceci : Les femmes sont toutes plus matérielles que les hommes ; nous avons de l'amour une conception grandiose, elles restent toujours terre à terre… — Tout de suite, — dit-il à un domestique qui entrait dans la chambre ; mais celui-ci ne venait pas les chercher, il apportait un billet à Wronsky.

— De la princesse Tverskoï. »

Wronsky décacheta le billet et devint tout rouge.

« J'ai mal à la tête et je rentre chez moi, dit-il à Serpouhowskoï.

— Alors adieu, tu me donnes carte blanche, nous en reparlerons ; je te trouverai à Pétersbourg. »

Partie III · Chapitre 22

Il était cinq heures passées. Pour ne pas manquer au rendez-vous, et surtout pour ne pas s'y rendre avec ses chevaux que tout le

monde connaissait, Wronsky prit la voiture d'isvostchik de Yashvine et ordonna au cocher de marcher bon train ; c'était une vieille voiture à quatre places ; il s'y installa dans un coin, et étendit ses jambes sur la banquette.

L'ordre rétabli dans ses affaires, l'amitié de Serpouhowskoï et les paroles flatteuses par lesquelles celui-ci lui avait affirmé qu'il était un homme nécessaire, enfin l'attente d'une entrevue avec Anna, lui donnaient une joie de vivre si exubérante qu'un sourire lui vint aux lèvres ; il passa la main sur la contusion de la veille, et respira à pleins poumons.

« Qu'il fait bon vivre », se dit-il en se rejetant au fond de la voiture, les jambes croisées. Jamais il n'avait éprouvé si vivement cette plénitude de vie, qui lui rendait même agréable la légère douleur qu'il ressentait de sa chute.

Cette froide et claire journée d'août, dont Anna avait été si péniblement impressionnée, le stimulait, l'excitait.

Ce qu'il apercevait aux dernières clartés du jour, dans cette atmosphère pure, lui paraissait frais, joyeux et sain comme lui-même. Les toits des maisons que doraient les rayons du soleil couchant, les contours des palissades bordant la route, les maisons se dessinant en vifs reliefs, les rares passants, la verdure des arbres et du gazon, qu'aucun souffle de vent n'agitait, les champs avec leurs sillons de pommes de terre, où se projetaient des ombres obliques : tout semblait composer un joli paysage fraîchement verni.

« Plus vite, plus vite », dit-il au cocher en lui glissant par la glace de la voiture un billet de trois roubles. L'isvostchik raffermit de la main la lanterne de la voiture, fouetta ses chevaux, et l'équipage roula rapidement sur la chaussée unie.

« Il ne me faut rien, rien que ce bonheur ! » pensa-t-il en fixant les yeux sur le bouton de la sonnette, placé entre les deux glaces de la voiture ; et il se représenta Anna telle qu'il l'avait vue la dernière fois. « Plus je vais, plus je l'aime !... Et voilà le jardin de la villa Wrede. Où peut-elle bien être ? Pourquoi m'a-t-elle écrit un mot sur la lettre de Betsy ? » C'était la première fois qu'il y songeait ; mais il n'avait pas le temps de réfléchir. Il arrêta le cocher avant d'atteindre l'avenue, descendit tandis que la voiture marchait encore, et entra dans l'allée qui menait à la maison : il n'y vit personne ; mais en regardant à droite dans le parc, il aperçut Anna, le visage couvert d'un voile épais ; il la reconnut à sa démarche, à la forme de ses épaules, à l'attache de sa tête, et sentit comme un courant électrique. Sa joie de vivre se communiquait à ses mouvements et à sa respiration.

Quand ils furent près l'un de l'autre, elle lui prit vivement la main :

« Tu ne m'en veux pas de t'avoir fait venir ? J'ai absolument besoin de te voir, — dit-elle, et le pli sévère de sa lèvre sous son voile changea subitement la disposition joyeuse de Wronsky.

— Moi, t'en vouloir ? mais comment et pourquoi es-tu ici ?

— Peu importe, dit-elle en passant le bras sous celui de Wronsky ; viens, il faut que je te parle. »

Il comprit qu'un nouvel incident était survenu, et que leur entretien n'aurait rien de doux ; aussi fut-il gagné par l'agitation d'Anna sans en connaître la cause.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il en lui serrant le bras et cherchant à lire sur son visage.

Elle fit quelques pas en silence pour reprendre haleine, et s'arrêta tout à coup.

« Je ne t'ai pas dit hier, commença-t-elle en respirant avec effort et parlant rapidement, qu'en rentrant des courses avec Alexis Alexandrovitch, je lui ai tout avoué… je lui ai dit que je ne pouvais plus être sa femme… enfin tout. »

Il l'écoutait, penché vers elle, comme s'il eût voulu adoucir l'amertume de cette confidence ; mais aussitôt qu'elle eut parlé, il se redressa et son visage prit une expression fière et sévère.

« Oui, oui, cela valait mille fois mieux. Je comprends ce que tu as dû souffrir ! » Mais elle n'écoutait pas et cherchait à deviner les pensées de son amant ; pouvait-elle imaginer que l'expression de ses traits se rapportât à la première idée que lui avait suggérée le récit qu'il venait d'entendre ; au duel, qu'il croyait dorénavant inévitable ! jamais Anna n'y avait songé, et l'interprétation qu'elle donna au changement de physionomie de Wronsky fut très différente.

Depuis la lettre de son mari, elle sentait au fond de l'âme que tout resterait comme par le passé, qu'elle n'aurait pas la force de sacrifier sa position dans le monde, ni son fils, à son amant. La matinée passée chez la princesse Tverskoï l'avait confirmée dans cette conviction ; néanmoins elle attachait une grande importance à son entrevue avec Wronsky, elle espérait que leur situation respective en serait changée. Si dès le premier moment il avait dit sans hésitation : « Quitte tout et viens avec moi », elle aurait même abandonné son fils ; mais il n'eut aucun mouvement de ce genre, et lui sembla plutôt blessé et mécontent.

« Je n'ai pas souffert, cela s'est fait de soi-même, dit-elle avec une certaine irritation, et voilà… » Elle retira de son gant la lettre

de son mari.

« Je comprends, je comprends, interrompit Wronsky en prenant la lettre sans la lire, et en cherchant à calmer Anna. Je ne désirais que cette explication pour consacrer entièrement ma vie à ton bonheur.

— Pourquoi me dis-tu cela ? puis-je en douter ? dit-elle. Si j'en doutais…

— Qui vient là ? dit tout à coup Wronsky en désignant deux dames qui venaient à leur rencontre. Peut-être nous connaissent-elles… » Et il entraîna précipitamment Anna dans une allée de côté.

« Cela m'est si indifférent ! — dit celle-ci ; ses lèvres tremblaient, et il sembla à Wronsky qu'elle le regardait sous son voile avec une expression de haine étrange. — Je le répète : dans toute cette affaire, je ne doute pas de toi ; mais lis ce qu'il m'écrit. » Et elle s'arrêta de nouveau.

Wronsky, tout en lisant la lettre, s'abandonna involontairement, comme il l'avait fait tout à l'heure en apprenant la rupture d'Anna avec son mari, à l'impression qu'éveillait en lui la pensée de ses rapports avec ce mari offensé ; malgré lui il se représentait la provocation qu'il recevrait le lendemain, le duel, le moment où, toujours calme et froid, il serait en face de son adversaire, et, après avoir déchargé son arme en l'air, attendrait que celui-ci tirât sur lui ;… et les paroles de Serpouhowskoï lui traversèrent l'esprit : « Mieux vaut ne pas s'enchaîner. » Comment faire entendre cela à Anna ?

Après avoir lu la lettre, il leva sur son amie un regard qui manquait de décision ; elle comprit qu'il avait réfléchi, et que, quelque

chose qu'il dît, ce ne serait pas le fond de sa pensée. Il ne répondait pas à ce qu'elle avait attendu de lui ; son dernier espoir s'évanouissait.

« Tu vois quel homme cela fait ? dit-elle d'une voix tremblante.

— Pardonne-moi, interrompit Wronsky, mais je n'en suis pas fâché… Pour Dieu, laisse-moi achever, ajouta-t-il en la suppliant du regard de lui donner le temps d'expliquer sa pensée. Je n'en suis pas fâché parce qu'il est impossible d'en rester là, comme il le suppose.

— Pourquoi cela ? » demanda Anna d'une voix altérée, n'attachant plus aucun sens à ses paroles, car elle sentait son sort décidé.

Wronsky voulait dire qu'après le duel, qu'il jugeait inévitable, cette situation changerait forcément, mais il dit tout autre chose :

« Cela ne peut durer ainsi. J'espère maintenant que tu le quitteras, et que tu me permettras — ici il rougit et se troubla — de songer à l'organisation de notre vie commune ; demain… »

Elle ne le laissa pas achever :

« Et mon fils ? Tu vois ce qu'il écrit : il faudrait le quitter. Je ne le puis, ni ne le veux.

— Mais, au nom du ciel, vaut-il mieux ne pas quitter ton fils, et continuer cette existence humiliante ?

— Pour qui est-elle humiliante ?

— Pour tous, mais pour toi surtout.

— Humiliante ! ne dis pas cela, ce mot n'a pas de sens pour moi, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Comprends donc que, du

jour où je t'ai aimé, tout dans la vie s'est transformé pour moi : rien n'existe à mes yeux en dehors de ton amour ; s'il m'appartient toujours, je me sens à une hauteur où rien ne peut m'atteindre. Je suis fière de ma situation parce que… je suis fière… » Elle n'acheva pas, des larmes de honte et de désespoir étouffaient sa voix. Elle s'arrêta en sanglotant.

Lui aussi sentit quelque chose le prendre au gosier, et pour la première fois de sa vie il se vit prêt à pleurer, sans savoir ce qui l'attendrissait le plus : sa pitié pour celle qu'il était impuissant à aider et dont il avait causé le malheur, ou le sentiment d'avoir commis une mauvaise action.

« Un divorce serait-il donc impossible ? » dit-il doucement. Elle secoua la tête sans répondre. « Ne pourrais-tu le quitter en emmenant l'enfant ?

— Oui, mais tout dépend de lui maintenant ; il faut que j'aille le rejoindre », dit-elle sèchement ; son pressentiment s'était vérifié : tout restait comme par le passé.

« Je serai mardi à Pétersbourg et nous déciderons.

— Oui, répondit-elle, mais ne parlons plus de tout cela. »

La voiture d'Anna, qu'elle avait renvoyée avec l'ordre de venir la reprendre à la grille du jardin Wrede, approchait.

Anna dit adieu à Wronsky et partit.

Partie III · Chapitre 23

La commission du 2 juin siégeait généralement le lundi. Alexis Alexandrovitch entra dans la salle, salua, comme d'ordinaire, le président et les membres de la commission, et s'assit à sa place, posant la main sur les papiers préparés devant lui, parmi lesquels se trouvaient ses documents particuliers et ses notes sur la proposition qu'il comptait soumettre à ses collègues. Au reste, les notes était superflues, car non seulement rien ne lui échappait de ce qu'il avait préparé, mais il se croyait encore tenu de repasser au dernier moment dans sa mémoire les sujets qu'il voulait traiter. Il savait d'ailleurs que l'instant venu, lorsqu'il se verrait en face de son adversaire qui chercherait à prendre une physionomie indifférente, la parole lui viendrait d'elle-même, avec toute la netteté nécessaire, et que chaque mot porterait. En attendant, il écoutait la lecture du rapport habituel de l'air le plus innocent, le plus inoffensif. Personne n'aurait pensé, en voyant cet homme à la tête penchée, à l'aspect fatigué, palpant doucement de ses mains blanches, aux veines légèrement gonflées, aux doigts longs et maigres, les bords du papier blanc posé devant lui, que, quelques minutes après, ce même homme allait prononcer un discours qui soulèverait une véritable tempête, obligerait les membres de la commission à crier plus fort les uns que les autres, en s'interrompant mutuellement, et forcerait le président à les rappeler à l'ordre. Quand le rapport fut terminé, Alexis Alexandrovitch, d'une voix faible, déclara qu'il avait quelques observations à présenter au sujet de la question à l'ordre du jour. L'attention générale se porta sur lui. Alexis Alexandrovitch éclaircit sa voix, toussa légèrement, et, sans regarder son adversaire, comme il le faisait toujours quand il débitait un discours, s'adressa au premier venu, assis devant lui, qui se trouva être un petit vieillard modeste, sans la moindre importance dans la com-

mission. Quand il en vint au point capital, aux lois organiques, son adversaire sauta de son siège et lui répondit ; Strémof, qui faisait aussi partie de la commission et qu'il piquait au vif, se défendit également. La séance fut des plus orageuses ; mais Alexis Alexandrovitch triompha, et sa proposition fut acceptée ; on nomma trois nouvelles commissions, et le lendemain, dans certain milieu pétersbourgeois, il ne fut question que de cette séance. Le succès d'Alexis Alexandrovitch dépassa même son attente.

Le lendemain matin, le mardi, Karénine, en s'éveillant, se rappela avec plaisir son triomphe de la veille, et ne put réprimer un sourire, malgré son désir de paraître indifférent, quand son chef de cabinet, pour lui être agréable, lui parla des rumeurs qu'excitait la réunion de la veille.

Alexis Alexandrovitch, absorbé par le travail, oublia complètement que ce mardi était le jour fixé pour le retour de sa femme ; aussi fut-il désagréablement impressionné quand un domestique vint lui annoncer qu'elle était arrivée.

Anna était rentrée à Pétersbourg le matin de bonne heure ; son mari ne l'ignorait pas, puisqu'elle avait demandé une voiture par dépêche ; mais il ne vint pas la recevoir, et elle fut prévenue qu'il était occupé avec son chef de cabinet. Après l'avoir fait avertir de son retour, Anna alla dans son appartement, et y fit déballer ses effets, attendant toujours qu'Alexis Alexandrovitch parût ; mais une heure se passa, et il ne parut pas ; sous prétexte d'ordres à donner, elle entra dans la salle à manger, parla au domestique à voix haute, avec intention, toujours sans succès ; elle entendit son mari reconduire jusqu'à la porte son chef de cabinet ; d'habitude, il sortait après cette conférence, elle le savait et voulait absolument le voir pour régler leurs rapports futurs ; il fallut se décider à entrer dans le cabinet de travail d'Alexis Alexandrovitch. Celui-ci en uniforme,

prêt à sortir, était accoudé à une petite table et regardait tristement devant lui. Anna le vit avant qu'il l'aperçût, et comprit qu'il pensait à elle. Karénine, à sa vue, voulut se lever, hésita, rougit, ce qui ne lui arrivait guère, puis, se levant enfin brusquement, il fit quelques pas vers elle, en fixant les yeux sur son front et sa coiffure, pour éviter son regard. Quand il fut près de sa femme, il lui prit la main et l'invita à s'asseoir.

« Je suis très content de vous savoir rentrée, » dit-il en s'asseyant près d'elle avec le désir évident de parler, mais en s'arrêtant chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Quoique préparée à cette entrevue, et disposée à l'accuser et à le mépriser, Anna ne trouvait rien à dire et avait pitié de lui. Leur silence se prolongea assez longtemps.

« Serge va bien ? — dit-il enfin ; et, sans attendre de réponse, il ajouta : — Je ne dînerai pas à la maison : il faut que je sorte tout de suite.

— Je voulais partir pour Moscou, dit Anna.

— Non, vous avez très, très bien fait de rentrer, » répondit-il. Et le silence recommença.

Le voyant incapable d'aborder la question, Anna prit la parole elle-même.

« Alexis Alexandrovitch, dit-elle en le regardant sans baisser les yeux sous ce regard fixé sur sa coiffure. Je suis une femme mauvaise et coupable ; mais je reste ce que j'étais, ce que je vous ai avoué être, et je suis venue vous dire que je ne pouvais changer.

— Je ne vous demande pas cela, — répondit-il aussitôt d'un ton décidé, la colère lui rendant toutes ses facultés et, cette fois, regardant Anna en face, avec une expression de haine : — Je le supposais, mais ainsi que je vous l'ai dit et écrit, continua-t-il d'une voix

brève et perçante, ainsi que je vous le répète encore, je ne suis pas tenu de le savoir, je veux l'ignorer ; toutes les femmes n'ont pas comme vous la bonté de se hâter de donner à leurs maris cette agréable nouvelle. (Il insista sur le mot « agréable ».) J'ignore tout tant que le monde n'en sera pas averti, ni mon nom déshonoré. C'est pourquoi je vous préviens que nos relations doivent rester ce qu'elles ont toujours été ; je ne chercherai à mettre mon honneur à l'abri que dans le cas où vous vous compromettriez.

— Mais nos relations ne peuvent rester ce qu'elles étaient, » dit Anna timidement en le regardant avec frayeur.

En le retrouvant avec ses gestes calmes, sa voix railleuse, aiguë et un peu enfantine, toute la pitié qu'elle avait d'abord éprouvée disparut devant la répulsion qu'il lui inspirait ; elle n'eut qu'une crainte, celle de ne pas s'expliquer d'une façon assez précise sur ce que devaient être leurs relations.

« Je ne puis être votre femme, quand je… »

Karénine eut un rire froid et mauvais.

« Le genre de vie qu'il vous a plu de choisir se reflète jusque dans votre manière de comprendre, mais je méprise et respecte trop, je veux dire que je respecte trop votre passé et méprise trop le présent pour que mes paroles prêtent à l'interprétation que vous leur donnez. »

Anna soupira et baissa la tête.

« Au reste, continua-t-il en s'échauffant, j'ai peine à comprendre que, n'ayant rien trouvé de blâmable à prévenir votre mari de votre infidélité, vous ayez des scrupules sur l'accomplissement de vos devoirs d'épouse.

— Alexis Alexandrovitch, qu'exigez-vous de moi ?

— J'exige de ne jamais rencontrer cet homme. J'exige que vous vous comportiez de telle sorte que ni le monde ni nos gens ne puissent vous accuser ; j'exige, en un mot, que vous ne le receviez plus. Il me semble que ce n'est pas beaucoup demander. Je n'ai rien de plus à vous dire ; je dois sortir et ne dînerai pas à la maison. »

Il se leva et se dirigea vers la porte. Anna se leva aussi ; il la salua sans parler, et la laissa sortir la première.

Partie III · Chapitre 24

Jamais, malgré l'abondance de la récolte, Levine n'éprouva autant de déboires que cette année et ne constata plus clairement ses mauvais rapports avec les paysans. Lui-même n'envisageait plus ses affaires au même point de vue, et n'y prenait plus le même intérêt. De toutes les améliorations introduites par lui avec tant de peine, il ne résultait qu'une lutte incessante, dans laquelle lui, le maître, défendait son bien, tandis que les ouvriers défendaient leur travail. Combien de fois n'eut-il pas à le remarquer cet été ? Tantôt c'était le trèfle réservé pour les semences qu'on lui fauchait comme fourrage prétextant un ordre de l'intendant, mais uniquement parce que ce trèfle semblait plus facile à faucher ; le lendemain, c'était une nouvelle machine à faner qu'on brisait, parce que celui qui la conduisait trouvait ennuyeux de sentir une paire d'ailes battre au-dessus de sa tête. Puis c'étaient les charrues perfectionnées qu'on ne se décidait pas à employer, les chevaux qu'on laissait paître un champ de froment, parce qu'au lieu de les veiller la nuit on dormait autour du feu allumé dans la prairie ; enfin trois belles

génisses, oubliées sur le regain de trèfle, moururent et jamais il ne fut possible de convaincre le berger que le trèfle en était cause. On consola le maître en lui racontant que douze vaches avaient péri en trois jours chez le voisin.

Levine n'attribuait pas ces ennuis à des rancunes personnelles de la part des paysans ; il constatait seulement avec chagrin que ses intérêts resteraient forcément opposés à ceux des travailleurs.

Depuis longtemps il sentait sa barque sombrer, sans qu'il s'expliquât comment l'eau y pénétrait ; il avait cherché à se faire illusion, mais maintenant le découragement l'envahissait ; la campagne lui devenait antipathique, il n'avait plus goût à rien.

La présence de Kitty dans le voisinage aggravait ce malaise moral ; il aurait voulu la voir, et ne pouvait se résoudre à aller chez sa sœur. Quoiqu'il eût senti en la revoyant sur la grand'route qu'il l'aimait toujours, le refus de la jeune fille mettait entre eux une barrière infranchissable. « Je ne saurais lui pardonner de m'accepter parce qu'elle n'a pas réussi à en épouser un autre », se disait-il, et cette pensée la lui rendait presque odieuse. « Ah ! si Daria Alexandrovna ne m'avait pas parlé..., j'aurais pu la rencontrer par hasard, et tout se serait peut-être arrangé, mais désormais c'est impossible,... impossible ! »

Dolly lui écrivit un jour pour lui demander une selle de dame pour Kitty, l'invitant à l'apporter lui-même. Ce fut le coup de grâce ; comment une femme de sentiments délicats pouvait-elle ainsi abaisser sa sœur ?

Il déchira successivement dix réponses.

Il ne pouvait venir et ne pouvait pas davantage se retrancher derrière des empêchements invraisemblables, ou, qui pis est, pré-

texter un départ. Il envoya donc la selle sans un mot de réponse, et le lendemain, sentant qu'il avait commis une grossièreté, il partit pour faire une visite lointaine, laissant son intendant chargé des affaires qui lui étaient devenues si pesantes. Swiagesky, un de ses amis, lui avait récemment rappelé sa promesse de venir chasser la bécasse ; jusqu'ici, au milieu des occupations qui le retenaient, cette chasse, qui le tentait beaucoup, n'avait pu lui faire entreprendre ce petit voyage. Maintenant il fut content de s'éloigner de la maison, du voisinage des Cherbatzky, et d'aller chasser, remède auquel il avait recours dans ses jours de tristesse.

Partie III · Chapitre 25

Il n'y avait dans le district de Sourof ni chemins de fer ni routes postales, et Levine partit en tarantass avec ses chevaux. À mi-chemin, il fit halte chez un riche paysan ; celui-ci, un vieillard chauve, bien conservé, avec une grande barbe rousse grisonnant près des joues, ouvrit la porte cochère en se serrant contre le mur pour faire place à la troïka ; il pria Levine d'entrer dans la maison.

Une jeune femme proprement vêtue, des galoches à ses pieds nus, lavait le plancher à l'entrée de l'izba ; elle s'effraya en apercevant le chien de Levine et poussa un cri, mais elle se rassura quand on lui dit qu'il ne mordait pas. De son bras à la manche retroussée elle indiqua la porte de la chambre d'honneur, et cacha son visage en se remettant à laver, courbée en deux.

« Vous faut-il le samovar ?

— Oui, je te prie. »

Dans la grande chambre, chauffée par un poêle hollandais, et divisée en deux par une cloison, se trouvaient en fait de meubles : une table ornée de dessins coloriés, au-dessus de laquelle étaient suspendues les images saintes, un banc, deux chaises, et près de la porte une petite armoire contenant la vaisselle. Les volets, soigneusement fermés, ne laissaient pas pénétrer de mouches, et tout était si propre, que Levine fit coucher Laska dans un coin près de la porte, de crainte qu'elle ne salît le plancher, après les nombreux bains qu'elle avait pris dans toutes les mares de la route.

« Bien sûr, vous allez chez Nicolas Ivanitch Swiagesky, dit le vieux paysan en s'approchant de Levine, lorsque celui-ci sortit de la chambre pour examiner la cour et les dépendances. Il s'arrête aussi chez nous en passant. »

Pendant qu'il parlait, la porte cochère cria une seconde fois sur ses gonds, et des ouvriers entrèrent dans la cour, revenant des champs avec les herses et les charrues.

Le vieillard quitta Levine, s'approcha des chevaux, vigoureux et bien nourris, et aida à dételer.

« Qu'a-t-on labouré ?

— Les champs de pommes de terre. Hé ! Fédor, laisse là ton cheval près de l'abreuvoir, tu en attelleras un autre. »

La belle jeune femme en galoches rentra en ce moment dans la maison avec deux seaux pleins d'eau, et d'autres femmes, jeunes, belles, laides ou vieilles, avec ou sans enfants, apparurent.

Le samovar se mit à chanter ; les ouvriers, ayant dételé leurs chevaux, allèrent dîner, et Levine, faisant retirer ses provisions de la calèche, invita le vieillard à prendre le thé. Le paysan, visiblement flatté, accepta, tout en se défendant.

Levine, en buvant le thé, le fit jaser.

Dix ans auparavant ce paysan avait pris en ferme d'une dame 120 déssiatines, et l'année précédente les avait achetées ; il louait en même temps 300 déssiatines à un autre voisin : une portion de cette terre était sous-louée ; le reste, une quarantaine de déssiatines, était exploité par lui avec ses enfants et deux ouvriers.

Le vieux se lamentait, assurait que tout allait mal, mais c'était par convenance, car il cachait difficilement l'orgueil que lui inspiraient son bien-être, ses beaux enfants, son bétail et, par-dessus tout, la prospérité de son exploitation. Dans le courant de la conversation il prouva qu'il ne repoussait pas les innovations, cultivait les pommes de terre en grand, labourait avec des charrues, qu'il nommait « charrues de propriétaire », semait du froment et le sarclait, ce que Levine n'avait jamais pu obtenir chez lui.

« Cela occupe les femmes, dit-il.

— Eh bien, nous autres propriétaires n'en venons pas à bout.

— Comment peut-on mener les choses à bien avec des ouvriers ? c'est la ruine. Voilà Swiagesky par exemple, dont nous connaissons bien la terre : faute de surveillance, il est rare que sa récolte soit bonne.

— Mais comment fais-tu, toi, avec tes ouvriers ?

— Oh ! nous sommes entre paysans ; nous travaillons nous-mêmes, et si l'ouvrier est mauvais, il est vite chassé : on s'arrange toujours avec les siens.

— Père, on demande du goudron », vint dire à la porte la jeune femme aux galoches.

Le vieux se leva, remercia Levine, et, après s'être longuement signé devant les saintes images, il sortit.

Lorsque Levine entra dans la chambre commune pour appeler son cocher, il vit toute la famille à table ; les femmes servaient debout. Un grand beau garçon, la bouche pleine, racontait une histoire qui faisait rire tout le monde, mais principalement la jeune femme, occupée à remplir de soupe une grande écuelle où chacun puisait.

Levine emporta de cet intérieur de paysans aisés une impression douce et durable, qu'il garda pendant le reste de son voyage.

Partie III · Chapitre 26

Swiagesky était maréchal de son district ; plus âgé que Levine de cinq ans, il était marié depuis longtemps ; sa belle-sœur, une jeune fille très sympathique, vivait chez lui, et Levine savait, comme les jeunes gens à marier savent ces choses-là, qu'on désirait la lui voir épouser. Quoiqu'il songeât au mariage, et qu'il fût persuadé que cette aimable personne ferait une charmante femme, il aurait trouvé aussi vraisemblable de voler dans les airs que de l'épouser. La crainte d'être pris pour un prétendant lui gâtait le plaisir qu'il se proposait de sa visite, et l'avait fait réfléchir en recevant l'invitation de son ami.

Swiagesky était un type intéressant de propriétaire adonné aux affaires du pays ; mais il y avait peu de rapports entre les opinions qu'il professait et sa façon de vivre et d'agir. Il méprisait la noblesse, qu'il accusait d'être hostile à l'émancipation, traitait la Russie de pays pourri, dont le détestable gouvernement ne valait guère

mieux que celui de la Turquie ; et cependant il avait accepté la charge de maréchal de district, charge dont il s'acquittait consciencieusement ; jamais il ne voyageait sans arborer la casquette officielle, bordée de rouge et ornée d'une cocarde. Le paysan russe représentait pour lui un intermédiaire entre l'homme et le singe, mais c'était aux paysans qu'il serrait de préférence la main pendant les élections, et eux qu'il écoutait avec le plus d'attention. Il ne croyait ni à Dieu ni au diable, mais se préoccupait beaucoup d'améliorer le sort du clergé, et tenait à garder l'église paroissiale dans sa terre. Dans la question de l'émancipation des femmes, il se prononçait pour les théories les plus radicales, mais, vivant en parfaite harmonie avec sa femme, il ne lui laissait aucune initiative, et ne lui confiait d'autre soin que celui d'organiser aussi agréablement que possible leur vie commune sous sa propre direction. Il affirmait qu'on ne pouvait vivre qu'à l'étranger, mais il avait en Russie des terres qu'il exploitait par les procédés les plus perfectionnés, et il suivait soigneusement les progrès qui s'accomplissaient dans le pays.

Malgré ces contradictions, Levine essayait de le comprendre, le considérant comme une énigme vivante, et grâce à leurs relations amicales il cherchait à dépasser ce qu'il appelait le « seuil » de cet esprit.

La chasse à laquelle son hôte l'emmena fut médiocre ; les marais étaient à sec, et les bécasses rares ; Levine marcha toute la journée pour rapporter trois pièces ; en revanche, il revint avec un excellent appétit, une humeur parfaite, et une certaine excitation intellectuelle, qui résultait toujours pour lui d'un exercice physique violent.

Le soir, auprès de la table à thé, Levine se trouva assis près de la maîtresse de la maison, une blonde de taille moyenne, au visage

rond embelli de jolies fossettes. Obligé de causer avec elle et sa sœur placée en face de lui, il se sentait troublé par le voisinage de cette jeune fille, dont la robe, ouverte en cœur, semblait avoir été revêtue à son intention. Cette toilette, découvrant une poitrine blanche, le déconcertait ; il n'osait tourner la tête de ce côté, rougissait, se sentait mal à l'aise, et sa gêne se communiquait à la jolie belle-sœur. La maîtresse de la maison avait l'air de ne rien remarquer, et soutenait de son mieux la conversation.

« Vous croyez que mon mari ne s'intéresse pas à ce qui est russe ? disait-elle. Bien au contraire ; il est plus heureux ici que partout ailleurs ; il a tant à faire à la campagne ! vous n'avez pas vu notre école ?

— Si fait ; c'est cette maisonnette couverte de lierre ?

— Oui, c'est l'œuvre de Nastia, dit-elle en désignant sa sœur.

— Vous y donnez vous-même des leçons ? demanda Levine en regardant comme un coupable du côté du corsage ouvert.

— J'en ai donné et j'en donne encore, mais nous avons une maîtresse excellente.

— Non merci, je ne prendrai plus de thé ; j'entends là-bas une conversation qui m'intéresse beaucoup », dit Levine se sentant impoli, mais incapable de continuer la conversation.

Et il se leva en rougissant.

Le maître de la maison causait à un bout de la table avec deux propriétaires ; ses yeux noirs et brillants étaient fixés sur un homme à moustaches grises, qui l'amusait de ses plaintes contre les paysans. Swiagesky paraissait avoir une réponse toute prête aux lamentations comiques du bonhomme, et pouvoir d'un mot les ré-

duire en poudre, si sa position officielle ne l'eût obligé à des ménagements.

Le vieux propriétaire, campagnard encroûté et agronome passionné, était visiblement un adversaire convaincu de l'émancipation ; cela se lisait dans la forme de ses vêtements démodés, dans la façon dont il portait sa redingote, dans ses sourcils froncés et sa manière de parler sur un ton d'autorité étudiée ; il joignait à ses paroles des gestes impérieux de ses grandes belles mains hâlées et ornées d'un vieil anneau de mariage.

Partie III · Chapitre 27

« N'était l'argent dépensé et le mal qu'on s'est donné, mieux vaudrait abandonner ses terres, et s'en aller, comme Nicolas Ivanitch, entendre la « Belle Hélène » à l'étranger, dit le vieux propriétaire, dont la figure intelligente s'éclaira d'un sourire.

— Ce qui ne vous empêche pas de rester, dit Swiagesky ; par conséquent vous y trouvez votre compte.

— J'y trouve mon compte parce que je suis logé et nourri, et parce qu'on espère toujours, malgré tout, réformer le monde ; mais c'est une ivrognerie, un désordre incroyables ! les malheureux ont si bien partagé, que beaucoup d'entre eux n'ont plus ni cheval ni vache ; ils crèvent de faim. Essayez cependant, pour les sortir de peine, de les prendre comme ouvriers,… ils gâcheront tout, et trouveront encore moyen de vous traduire devant le juge de paix.

— Mais, vous aussi, vous pouvez vous plaindre au juge de paix, dit Swiagesky.

— Moi, me plaindre ? pour rien au monde ! Vous savez bien l'histoire de la fabrique ? Les ouvriers, après avoir touché des arrhes, ont tout planté là et sont partis. On a eu recours au juge de paix… Qu'a-t-il fait ? Il les a acquittés. Notre seule ressource est encore le tribunal de la commune ; là on vous rosse votre homme, comme dans le bon vieux temps. N'était le starchina, ce serait à fuir au bout du monde.

— Il me semble cependant qu'aucun de nous n'en vient là : ni moi, ni Levine, ni monsieur, dit Swiagesky en désignant le second propriétaire.

— Oui, mais demandez à Michel Pétrovitch comment il s'y prend pour faire marcher ses affaires ; est-ce là vraiment une administration rationnelle ? dit le vieux en ayant l'air de se faire gloire du mot rationnel.

— Dieu merci, je fais mes affaires très simplement, dit Michel Pétrovitch ; toute la question est d'aider les paysans à payer les impôts en automne ; ils viennent d'eux-mêmes : « Aide-nous, petit père », et comme ce sont des voisins, on prend pitié d'eux : j'avance le premier tiers de l'impôt en disant : « Attention, enfants : je vous aide, il faut que vous m'aidiez à votre tour, pour semer, faucher ou moissonner », et nous convenons de tout en famille. On rencontre, il est vrai, parfois des gens sans conscience… »

Levine connaissait de longue date ces traditions patriarcales ; il échangea un regard avec Swiagesky, et, interrompant Michel Pétrovitch, s'adressa au propriétaire à moustaches grises :

« Et comment faut-il faire maintenant, selon vous ?

— Mais comme Michel Pétrovitch, à moins d'affermer la terre aux paysans ou de partager le produit avec eux ; tout cela est pos-

sible, mais il n'en est pas moins certain que la richesse du pays s'en va, avec ces moyens-là. Dans les endroits où, du temps du servage, la terre rendait neuf grains pour un, elle en rend trois maintenant. L'émancipation a ruiné la Russie. »

Swiagesky regarda Levine avec un geste moqueur ; mais celui-ci écoutait attentivement les paroles du vieillard, trouvant qu'elles résultaient de réflexions personnelles, mûries par une longue expérience de la vie de campagne.

« Tout progrès se fait par la force, continua le vieux propriétaire : Prenez les réformes de Pierre, de Catherine, d'Alexandre. Prenez l'histoire européenne elle-même… Et c'est dans la question agronomique surtout qu'il a fallu user d'autorité. Croyez-vous que la pomme de terre ait été introduite autrement que par la force ? A-t-on toujours labouré avec la charrue ? Nous autres, propriétaires du temps du servage, avons pu améliorer nos modes de culture, introduire des séchoirs, des batteuses, des instruments perfectionnés, parce que nous le faisions d'autorité, et que les paysans, d'abord réfractaires, obéissaient et finissaient par nous imiter. Maintenant que nos droits n'existent plus, où trouverons-nous cette autorité ? Aussi rien ne se soutient plus, et, après une période de progrès, nous retomberons fatalement dans la barbarie primitive. Voilà comment je comprends les choses.

— Je ne les comprends pas du tout ainsi, dit Swiagesky ; pourquoi donc ne continuez-vous pas vos perfectionnements en vous aidant d'ouvriers payés ?

— Permettez-moi de vous demander par quel moyen je continuerais, manquant de toute autorité ?

« La voilà, cette force élémentaire », pensa Levine.

— Mais avec vos ouvriers.

— Mes ouvriers ne veulent pas travailler convenablement en employant de bons instruments. Notre ouvrier ne comprend bien qu'une chose, se soûler comme une brute, et gâter tout ce qu'il touche : le cheval qu'on lui confie, le harnais neuf de son cheval ; il trouvera moyen de boire au cabaret jusqu'aux cercles de fer de ses roues, et d'introduire une cheville dans la batteuse pour la mettre hors d'usage. Tout ce qui ne se fait pas selon ses idées lui fait mal au cœur. Aussi l'agriculture baisse-t-elle visiblement ; la terre est négligée et reste en friche, à moins qu'on ne la cède aux paysans ; au lieu de produire des millions de tchetverts de blé, elle n'en produit plus que des centaines de mille. La richesse publique diminue. On aurait pu faire l'émancipation, mais progressivement. »

Et il développa son plan personnel, où toutes les difficultés auraient été évitées. Ce plan n'intéressait pas Levine, et il en revint à sa première question avec l'espoir d'amener Swiagesky à s'expliquer.

« Il est très certain que le niveau de notre agriculture baisse, et que dans nos rapports actuels avec les paysans il est impossible d'obtenir une exploitation rationnelle.

— Je ne suis pas de cet avis, répondit sérieusement Swiagesky. Que l'agriculture soit en décadence depuis le servage, je le nie, et je prétends qu'elle était alors dans un état fort misérable. Nous n'avons jamais eu ni machine, ni bétail convenables, ni bonne administration ; nous ne savons pas même compter. Interrogez un propriétaire, il ne sait pas plus ce qui lui coûte que ce qui lui rapporte.

— La tenue de livres italienne, n'est-ce pas ? dit ironiquement le vieux propriétaire. Vous aurez beau compter et tout embrouiller,

vous n'y trouverez pas de bénéfice.

— Pourquoi embrouiller tout ? Votre misérable batteuse russe ne vaudra certes rien et se brisera vite, mais une batteuse à vapeur durera. Votre mauvaise rosse qui se laisse traîner par la queue ne vaudra rien, mais des percherons, ou simplement une race de chevaux vigoureux, réussiront. Il en sera de tout ainsi. Notre agriculture a toujours eu besoin d'être poussée en avant.

— Encore faudrait-il en avoir le moyen, Nicolas Ivanitch. Vous en parlez à votre aise ; mais lorsqu'on a comme moi un fils à l'Université et d'autres au Gymnase, on n'a pas de quoi acheter des percherons.

— Il y a des banques.

— Pour voir ma terre vendue aux enchères ? Merci. »

Levine intervint dans le débat.

« Cette question de progrès agricole m'occupe beaucoup ; j'ai le moyen de risquer de l'argent en améliorations, mais jusqu'ici elles ne me représentent que des pertes. Quant aux banques, je ne sais à quoi elles peuvent servir.

— Voilà qui est vrai ! confirma le vieux propriétaire avec un rire satisfait.

— Et je ne suis pas le seul, continua Levine ; j'en appelle à tous ceux qui ont fait des essais comme moi : à de rares exceptions près, ils sont tous en perte. Mais, vous-même, êtes-vous content ? » demanda-t-il en remarquant sur le visage de Swiagesky l'embarras que lui causait cette tentative de sonder le fond de sa pensée.

Ce n'était pas de bonne guerre ; Mme Swiagesky avait avoué pendant le thé à Levine qu'un comptable allemand, mandé exprès

de Moscou, qui, pour 500 roubles, s'était chargé d'établir les comptes de leur exploitation, avait constaté une perte de 3000 roubles.

Le vieux propriétaire sourit en entendant Levine ; il savait évidemment à quoi s'en tenir sur le rendement des terres de son voisin.

« Le résultat peut n'être pas brillant, répondit Swiagesky, mais cela prouve tout au plus que je suis un agronome médiocre, ou que mon capital rentre dans la terre afin d'augmenter la rente.

— La rente ! s'écria Levine avec effroi. Elle existe peut-être en Europe, où le capital qu'on met dans la terre se paye, mais chez nous il n'en est rien.

— La rente doit exister cependant. C'est une loi.

— Alors c'est que nous sommes hors la loi ; pour nous, ce mot de rente n'explique et n'éclaircit rien ; au contraire, il embrouille tout ; dites-moi comment la rente…

— Ne prendriez-vous pas du lait caillé ? Macha, envoie-nous du lait caillé ou des framboises, dit Swiagesky en se tournant vers sa femme ; les framboises durent longtemps cette année. »

Et il se leva enchanté, et probablement persuadé qu'il venait de clore la discussion, tandis que Levine supposait qu'elle commençait seulement.

Levine continua à causer avec le vieux propriétaire ; il chercha à lui prouver que tout le mal venait de ce qu'on ne tenait aucun compte du tempérament même de l'ouvrier, de ses usages, de ses tendances traditionnelles ; mais le vieillard, comme tous ceux qui sont habitués à réfléchir seuls, entrait difficilement dans la pensée

d'un autre, et tenait passionnément à ses opinions personnelles. Pour lui, le paysan russe était une brute qu'on ne pouvait faire agir qu'avec le bâton, et le libéralisme de l'époque avait eu le tort d'échanger cet instrument utile contre une nuée d'avocats.

« Pourquoi pensez-vous qu'on ne puisse pas arriver à un équilibre qui utilise les forces du travailleur et les rende réellement productives ? lui demanda Levine en cherchant à revenir à la première question.

— Avec le Russe, cela ne sera jamais : il faut l'autorité, s'obstina à répéter le vieux propriétaire.

— Mais où voulez-vous qu'on aille découvrir de nouvelles conditions de travail ? dit Swiagesky se rapprochant des causeurs, après avoir mangé du lait caillé et fumé une cigarette. N'avons-nous pas la commune avec la caution solidaire, ce reste de barbarie, qui d'ailleurs tombe peu à peu de lui-même ? Et maintenant que le servage est aboli, n'avons-nous pas toutes les formes du travail libre, l'ouvrier à l'année ou à la tâche, le journalier, le fermier, le métayer, sortez donc de là ?

— Mais l'Europe elle-même est mécontente de ces formes !

— Oui, elle en cherche d'autres et peut-être en trouvera-t-elle.

— Alors pourquoi ne chercherions-nous pas de notre côté ?

— Parce que c'est tout comme si nous prétendions inventer de nouveaux procédés pour construire des chemins de fer. Ces procédés sont inventés, nous n'avons qu'à les appliquer.

— Mais s'ils ne conviennent pas à notre pays, s'ils lui sont nuisibles ? » dit Levine.

Swiagesky reprit son air effrayé.

« Aurions-nous donc la prétention de trouver ce que cherche l'Europe ? Connaissez-vous tous les travaux qu'on a faits en Europe sur la question ouvrière ?

— Peu.

— C'est une question qui occupe les meilleurs esprits ; elle a produit une littérature considérable, Schulze-Delitzsch et son école, Lassalle, le plus avancé de tous, Mulhausen…, vous connaissez tout cela.

— J'en ai une idée très vague.

— C'est une manière de dire, vous en savez certainement aussi long que moi. Je ne suis pas un professeur de science sociale, mais ces questions m'ont intéressé, et puisqu'elles vous intéressent aussi, vous devriez vous en occuper.

— À quoi ont-ils tous abouti ?

— Pardon… » les propriétaires s'étaient levés, et Swiagesky arrêta encore Levine sur la pente fatale où il s'obstinait en voulant sonder le fond de la pensée de son hôte. Celui-ci reconduisit ses convives.

Partie III · Chapitre 28

Levine prit congé des dames en promettant de passer avec elles la journée du lendemain pour faire, tous ensemble, une promenade à cheval.

Avant de se coucher, il entra dans le cabinet de son hôte afin d'y chercher des livres relatifs à la discussion de la soirée.

Le cabinet de Swiagesky était une grande pièce, tout entourée de bibliothèques, avec deux tables, dont l'une, massive, tenait le milieu de la chambre, et l'autre était chargée de journaux et de revues en plusieurs langues, rangés autour d'une lampe. Près de la table à écrire, une espèce d'étagère contenait des cartons étiquetés de lettres dorées renfermant des papiers.

Swiagesky prit les volumes, puis s'installa dans un fauteuil à bascule.

« Que regardez-vous là ? demanda-t-il à Levine qui, arrêté devant la table ronde, y feuilletait des journaux. Il y a, dans le journal que vous tenez, un article très bien fait. Il paraît, ajouta-t-il gaiement, que le principal auteur du partage de la Pologne n'est pas du tout Frédéric. »

Et il raconta, avec la clarté qui lui était propre, le sujet de ces nouvelles publications. Levine l'écoutait en se demandant ce qu'il pouvait bien y avoir au fond de cet homme. En quoi le partage de la Pologne l'intéressait-il ? Quand Swiagesky eut fini de parler, il demanda involontairement : « Et après ? » Il n'y avait rien après, la publication était curieuse et Swiagesky jugea inutile d'expliquer en quoi elle l'intéressait spécialement.

« Ce qui m'a intéressé, moi, c'est votre vieux grognon, dit Levine en soupirant. Il est plein de bon sens et dit des choses vraies.

— Laissez donc ! c'est un vieil ennemi de l'émancipation, comme ils le sont du reste tous.

— Vous êtes à leur tête cependant ?

— Oui, mais pour les diriger en sens inverse, dit en riant Swiagesky.

— Je suis frappé, moi, de la justesse de ses arguments, lorsqu'il prétend qu'en fait de systèmes d'administration, les seuls qui aient chance de réussir chez nous sont les plus simples.

— Quoi d'étonnant ? Notre peuple est si peu développé, moralement et matériellement, qu'il doit s'opposer à tout progrès. Si les choses marchent en Europe, c'est grâce à la civilisation qui y règne : par conséquent l'essentiel pour nous est de civiliser nos paysans.

— Comment ?

— En fondant des écoles, des écoles et encore des écoles.

— Mais vous convenez vous-même que le peuple manque de tout développement matériel : en quoi les écoles y obvieront-elles ?

— Vous me rappelez une anecdote sur des conseils donnés à un malade : Vous feriez bien de vous purger. — J'ai essayé, cela m'a fait mal. — Mettez des sangsues. — J'ai essayé, cela m'a fait mal. — Alors priez Dieu. — J'ai essayé, cela m'a fait mal. — Vous repoussez de même tous les remèdes.

— C'est que je ne vois pas du tout le bien que peuvent faire les écoles !

— Elles créeront de nouveaux besoins.

— Tant pis si le peuple n'est pas en état de les satisfaire. Et en quoi sa situation matérielle s'améliorera-t-elle parce qu'il saura l'addition, la soustraction et le catéchisme ? Avant-hier soir je rencontrai une paysanne portant son enfant à la mamelle ; je lui demandai d'où elle venait : « De chez la sage-femme ; l'enfant crie, je le lui ai mené pour le guérir ». Et qu'a fait la sage-femme ? — « Elle

a porté le petit aux poules, sur le perchoir, et a marmotté des paroles. »

— Vous voyez bien, dit en souriant Swiagesky, pour croire à de pareilles sottises…

— Non, interrompit Levine contrarié, ce sont vos écoles, comme remède pour le peuple, que je compare à celui de la sage-femme. L'essentiel ne serait-il pas de guérir d'abord la misère ?

— Vous arrivez aux mêmes conclusions qu'un homme que vous n'aimez guère, Spencer. Il prétend que la civilisation peut résulter d'une augmentation de bien-être, d'ablutions plus fréquentes, mais que l'alphabet et les chiffres n'y peuvent rien.

— Tant mieux ou tant pis pour moi, si je me trouve d'accord avec Spencer ; mais croyez bien que ce ne seront jamais les écoles qui civiliseront notre peuple.

— Vous voyez cependant que l'instruction devient obligatoire dans toute l'Europe.

— Mais comment vous entendez-vous sur ce chapitre avec Spencer ? »

Les yeux de Swiagesky se troublèrent et il dit en souriant :

« L'histoire de votre paysanne est excellente. — Vous l'avez entendue vous-même ? — Vraiment ? »

Décidément ce qui amusait cet homme était le procédé du raisonnement, le but lui était indifférent.

Cette journée avait profondément troublé Levine. Swiagesky et ses inconséquences, le vieux propriétaire qui, malgré ses idées justes, méconnaissait une partie de la population, la meilleure

peut-être,... ses propres déceptions, tant d'impressions diverses produisaient dans son âme une sorte d'agitation et d'attente inquiète. Il se coucha, et passa une partie de la nuit sans dormir, poursuivi par les réflexions du vieillard. Des idées nouvelles, des projets de réforme germaient dans sa tête ; il résolut de partir dès le lendemain, pressé de mettre ses nouveaux plans à exécution. D'ailleurs, le souvenir de la belle-sœur et de sa robe ouverte le troublait : il valait mieux partir sans retard, s'arranger avec les paysans avant les semailles d'automne, et réformer son système d'administration en le basant sur une association entre maître et ouvriers.

Partie III · Chapitre 29

Le nouveau plan de Levine offrait des difficultés qu'il ne se dissimulait pas ; mais il persévéra, tout en reconnaissant que les résultats obtenus n'étaient pas proportionnés à ses peines. Un des principaux obstacles auxquels il se heurta fut l'impossibilité d'arrêter en pleine marche une exploitation tout organisée ; il reconnut la nécessité de faire ses réformes peu à peu.

En rentrant chez lui le soir, Levine fit venir son intendant, et lui exposa ses nouveaux projets. Celui-ci accueillit avec une satisfaction non dissimulée toutes les parties de ce plan qui prouvaient que ce qu'on avait fait jusque-là était absurde et improductif. L'intendant assura l'avoir souvent répété sans être écouté ; mais lorsque Levine en vint à une proposition d'association avec les paysans, il prit un air mélancolique, et représenta la nécessité de rentrer au plus tôt les dernières gerbes et de commencer le second labour. L'heure n'était pas propice aux longues discussions, et Levine s'aper-

çut que tous les travailleurs étaient trop occupés pour avoir le temps de comprendre ses projets.

Celui qui sembla le mieux entrer dans les idées du maître fut le berger Ivan, un paysan naïf, auquel Levine proposa de prendre part, comme associé, à l'exploitation de la bergerie ; mais, tout en l'écoutant parler, la figure d'Ivan exprimait l'inquiétude et le regret ; il remettait du foin dans les crèches, nettoyait le fumier, s'en allait puiser de l'eau, comme s'il eût été impossible de retarder cette besogne, et qu'il n'eût pas le loisir de comprendre.

L'obstacle principal auquel se heurta Levine fut le scepticisme enraciné des paysans ; ils ne pouvaient admettre que le propriétaire ne cherchât pas à les exploiter : quelque raisonnement qu'il leur tînt, ils étaient convaincus que son véritable but restait caché. De leur côté, ils parlaient beaucoup, mais ils se gardaient bien d'exprimer le fond de leur pensée.

Levine songea au propriétaire bilieux lorsqu'ils posèrent pour condition première de leurs nouveaux arrangements qu'ils ne seraient jamais forcés d'employer les instruments agricoles perfectionnés, et qu'ils n'entreraient pour rien dans les procédés introduits par le maître. Ils convenaient que ses charrues labouraient mieux et que l'extirpateur avait du bon ; mais ils trouvaient cent raisons pour ne pas s'en servir. Quelque regret qu'éprouvât Levine à renoncer ainsi à des procédés dont l'avantage était évident, il y consentit, et dès l'automne une partie de ses réformes fut mise en pratique.

Après avoir voulu étendre l'association à l'ensemble de son exploitation, Levine se convainquit de la nécessité de la restreindre à la bergerie, au potager et à un champ éloigné, resté depuis huit ans en friche. Le berger Ivan se forma un artel composé des membres

de sa famille et se chargea de la bergerie. Le nouveau champ fut confié à Fédor Résounof, un charpentier intelligent, qui s'adjoignit six familles de paysans ; et Chouraef, un garçon adroit, eut en partage le potager.

Levine dut bientôt s'avouer que les étables n'étaient pas mieux soignées, qu'Ivan s'entêtait aux mêmes errements quant à la façon de nourrir les vaches et de battre le beurre ; il ne parvint même pas à lui faire comprendre que ses gages représentaient dorénavant un acompte sur ses bénéfices.

Il eut à constater d'autres faits regrettables : Résounof ne donna qu'un labour à son champ, fit traîner en longueur la construction de la grange qu'il s'était engagé à bâtir avant l'hiver ; Chouraef chercha à partager le potager avec d'autres paysans, contrairement à ses engagements ; mais Levine n'en persévéra pas moins, espérant démontrer à ses associés, à la fin de l'année, que le nouvel ordre de choses pouvait donner d'excellents résultats.

Vers la fin d'août, Dolly renvoya la selle, et Levine apprit par le messager qui la rapporta, que les Oblonsky étaient rentrés à Moscou. Le souvenir de sa grossièreté envers ces dames le fit rougir ; sa conduite avec les Swiagesky n'avait pas été meilleure ; mais il était trop occupé pour avoir le loisir de s'appesantir sur ses remords. Ses lectures l'absorbaient ; il avait lu les livres prêtés par Swiagesky et d'autres qu'il s'était fait envoyer. Mill, qu'il étudia le premier, l'intéressa sans lui rien offrir d'applicable à la situation agraire en Russie. Le socialisme moderne ne le satisfit pas davantage. Le moyen de rendre le travail des propriétaires et des paysans russes rémunérateur ne lui apparaissait nulle part. À force de lire, il en vint à projeter d'aller étudier sur place certaines questions spéciales, afin de ne pas toujours être renvoyé aux autorités, comme Mill, Schulze-Delitzsch et autres. Au fond, il savait ce qu'il tenait à

savoir : la Russie possédait un sol admirable qui, en certains cas, comme chez le paysan sur la route, rapportait largement, mais qui, traité à l'européenne, ne produisait guère. Ce contraste n'était pas un effet du hasard.

« Le peuple russe, pensait-il, destiné à coloniser des espaces immenses, se tient à ses traditions, à ses procédés propres ; qui nous dit qu'il ait tort ? » Le livre qu'il projetait devait démontrer cette théorie, et les procédés populaires devaient être mis en pratique sur sa terre.

Partie III · Chapitre 30

Levine songeait à partir, lorsque des pluies torrentielles vinrent l'enfermer chez lui. Une partie de la moisson et toute la récolte de pommes de terre n'avaient pu être emmagasinées ; deux moulins furent emportés et les routes devinrent impraticables. Mais, le 30 septembre au matin, le soleil parut, et Levine, espérant un changement de temps, envoya son intendant chez le marchand, pour négocier la vente de son blé. Lui-même résolut de faire une dernière tournée d'inspection, et rentra le soir, mouillé en dépit de ses bottes et de son bashlik, mais d'excellente humeur ; il avait causé avec plusieurs paysans qui approuvaient ses plans, et un vieux garde, chez lequel il était entré pour se sécher, lui avait spontanément demandé de faire partie d'une des nouvelles associations.

« Il ne s'agit que de persévérer, pensait-il, et ma peine n'aura pas été inutile ; je ne travaille pas pour moi seulement, ce que je tente peut avoir une influence considérable sur la condition du peuple. Au lieu de la misère, nous verrons le bien-être ; au lieu d'une hostilité sourde, une entente cordiale et la solidarité de tous

les intérêts. Et qu'importe que l'auteur de cette révolution, sans effusion de sang, soit Constantin Levine, celui qui est venu en cravate blanche se faire refuser par M Cherbatzky ! »

Lorsque Levine, livré à ses pensées, rentra chez lui, il faisait nuit noire. L'intendant avait rapporté un acompte sur la vente de la récolte, et raconta qu'on voyait sur la route des quantités de blé non rentré.

Après le thé, Levine s'installa dans un fauteuil avec son livre, et continua ses méditations sur le voyage projeté et le fruit qu'il en tirerait. Il se sentait l'esprit lucide, et ses idées se traduisaient en phrases qui rendaient l'essence de sa pensée ; il voulut profiter de cette disposition favorable pour écrire ; mais des paysans l'attendaient dans l'antichambre, demandant des instructions relatives aux travaux du lendemain. Quand il les eut tous entendus, Levine rentra dans son cabinet et se mit à l'ouvrage. Agathe Mikhaïlowna, avec son tricot, vint y prendre sa place habituelle.

Après avoir écrit pendant quelque temps, Levine se leva, et se mit à arpenter la chambre. Le souvenir de Kitty et de son refus venait de lui traverser l'esprit avec une vivacité cruelle.

« Vous avez tort de vous faire du souci, lui dit Agathe Mikhaïlowna. Pourquoi restez-vous à la maison ? Vous feriez bien mieux de partir pour les pays chauds, puisque vous y êtes décidé.

— Aussi ai-je l'intention de partir après-demain ; mais il me faut terminer mes affaires.

— Quelles affaires ? N'avez-vous pas assez donné aux paysans ? Aussi ils disent : « Votre Barine compte sans doute sur une grâce de l'Empereur ! » Quel besoin avez-vous de tant vous préoccuper d'eux ?

— Ce n'est pas d'eux que je me préoccupe, mais de moi-même. »

Agathe Mikhaïlowna connaissait en détail tous les projets de son maître, car il les lui avait expliqués, et s'était souvent disputé avec elle ; mais en ce moment elle interpréta ses paroles dans un sens différent de celui qu'il leur donnait.

« On doit certainement penser à son âme avant tout, dit-elle en soupirant. Parfene Denisitch, par exemple, avait beau être ignorant, ne savoir ni lire ni écrire, Dieu veuille nous faire à tous la grâce de mourir comme lui, confessé, administré !

— Je ne l'entends pas ainsi, répondit Levine ; ce que je fais est dans mon intérêt : si les paysans travaillent mieux, j'y gagnerai.

— Vous aurez beau faire, le paresseux restera toujours paresseux, et celui qui aura de la conscience travaillera ; vous ne changerez rien à cela.

— Cependant vous êtes d'avis vous-même qu'Ivan soigne mieux les vaches ?

— Ce que je dis et ce que je sais, répondit la vieille bonne, suivant évidemment une idée qui chez elle n'était pas nouvelle, c'est qu'il faut vous marier : voilà ce qu'il vous faut. »

Cette observation, venant à l'appui des pensées qui s'étaient emparées de lui, froissa Levine ; il fronça le sourcil, et, sans répondre, se remit à travailler ; de temps en temps, il écoutait le petit tintement des aiguilles à tricoter d'Agathe Mikhaïlowna, et faisait la grimace en se reprenant à retomber dans les idées qu'il voulait chasser.

Des clochettes et le bruit sourd d'une voiture sur la route boueuse interrompirent son travail.

« Voilà une visite qui vous arrive : vous n'allez plus vous ennuyer, » dit Agathe Mikhaïlowna en se dirigeant vers la porte, mais Levine la prévint ; sentant qu'il ne pouvait plus travailler, il était content de voir arriver quelqu'un.

Partie III · Chapitre 31

Levine entendit, en descendant l'escalier, le son d'une toux bien connue ; quelqu'un entrait dans le vestibule ; mais, le bruit de ses pas l'empêchant d'entendre distinctement, il espéra un moment s'être trompé ; il conserva même cet espoir en voyant un individu de haute taille se débarrasser, en toussant, d'une fourrure. Quoiqu'il aimât son frère, il ne supportait pas l'idée de vivre avec lui ; sous l'influence des pensées réveillées dans son cœur par Agathe Mikhaïlowna, il aurait désiré un visiteur gai et bien portant, étranger à ses préoccupations, et capable de l'en distraire. Son frère, qui le connaissait à fond, allait l'obliger à lui confesser ses rêves les plus intimes, ce qu'il redoutait par-dessus tout.

Tout en se reprochant ses mauvais sentiments, Levine accourut dans le vestibule, et lorsqu'il reconnut son frère, épuisé et semblable à un squelette, il n'éprouva plus qu'une profonde pitié. Debout dans l'antichambre, Nicolas cherchait à ôter le cache-nez qui entourait son long cou maigre, et souriait d'un sourire étrange et douloureux. Constantin sentit son gosier se serrer.

« Hé bien ! me voilà arrivé jusqu'à toi, dit Nicolas d'une voix sourde, en ne quittant pas son frère des yeux ; depuis longtemps je désirais venir sans en avoir la force. Maintenant cela va beaucoup mieux, » dit-il en essuyant sa barbe de ses grandes mains osseuses.

— Oui, oui, » répondit Levine en touchant de ses lèvres le visage desséché de son frère et en remarquant, presque avec effroi, l'étrangeté de son regard brillant.

Constantin lui avait écrit, quelques semaines auparavant, qu'ayant réalisé la petite portion de leur fortune mobilière commune, il avait une somme d'environ 2000 roubles à lui remettre. C'était cet argent que Nicolas venait toucher ; il désirait revoir par la même occasion le vieux nid paternel, et poser le pied sur la terre natale pour y puiser des forces, comme les héros de l'ancien temps. Malgré sa taille voûtée et son effrayante maigreur, il avait encore des mouvements vifs et brusques : Levine le mena dans son cabinet.

Nicolas s'habilla avec soin, ce qui ne lui arrivait pas autrefois, peigna ses cheveux rudes et rares, et monta en souriant. Il était d'une humeur douce et caressante ; son frère l'avait connu ainsi dans son enfance ; il parla même de Serge Ivanitch sans amertume. En voyant Agathe Mikhaïlowna, il plaisanta avec elle, et la questionna sur tous les anciens serviteurs de la maison ; la mort de Parfene Denisitch parut l'impressionner vivement, sa figure prit une expression d'effroi ; mais il se remit aussitôt.

« Il était très vieux, n'est-ce pas ? » dit-il, et changeant aussitôt de conversation : « Eh bien, je vais rester un mois ou deux chez toi, puis j'irai à Moscou, où Miagkof m'a promis une place, et j'entrerai en fonctions. Je compte vivre tout autrement, ajouta-t-il. Tu sais, j'ai éloigné cette femme.

— Marie Nicolaevna. Pourquoi donc ?

— C'était une vilaine femme qui m'a causé tous les ennuis imaginables. »

Il se garda de dire qu'il avait chassé Marie Nicolaevna parce qu'il trouvait le thé qu'elle faisait trop faible ; au fond, il lui en voulait de le traiter en malade.

« Je veux, du reste, changer tout mon genre de vie ; j'ai fait des bêtises comme tout le monde, mais je ne regrette pas la dernière. Pourvu que je reprenne des forces, tout ira bien ; et, Dieu merci, je me sens beaucoup mieux. »

Levine écoutait et cherchait une réponse qu'il ne pouvait trouver. Nicolas se mit alors à le questionner sur ses affaires, et Constantin, heureux de pouvoir parler sans dissimulation, raconta ses plans et ses essais de réforme. Nicolas écoutait sans témoigner le moindre intérêt. Ces deux hommes se tenaient de si près, qu'ils se devinaient rien qu'au son de la voix ; la même pensée les abordait en ce moment, et primait tout : la maladie de Nicolas et sa mort prochaine. Ni l'un ni l'autre n'osait y faire la moindre allusion, et ce qu'ils disaient n'exprimait nullement ce qu'ils éprouvaient.

Jamais Levine ne vit approcher avec autant de soulagement le moment de se coucher. Jamais il ne s'était senti aussi faux, aussi peu naturel, aussi mal à l'aise. Tandis que son cœur se brisait à la vue de ce frère mourant, il fallait entretenir une conversation mensongère sur la vie que Nicolas comptait mener.

La maison n'ayant encore qu'une chambre chauffée, Levine, pour éviter toute humidité à son frère, lui offrit de partager la sienne.

Nicolas se coucha, dormit comme un malade, se retournant à chaque instant dans son lit, et Constantin l'entendit soupirer en disant : « Ah ! mon Dieu ! ». Quelquefois, ne parvenant pas à cracher, il se fâchait, et disait alors : « Au diable ! » Longtemps son

frère l'écouta sans pouvoir dormir, agité qu'il était de pensées qui le ramenaient toujours à l'idée de la mort.

C'était la première fois que la mort le frappait ainsi par son inexorable puissance, et elle était là, dans ce frère aimé qui geignait en dormant, invoquant indistinctement Dieu ou le diable ; elle était en lui aussi, et si cette fin inévitable ne venait pas aujourd'hui, elle viendrait demain, dans trente ans, qu'importe le moment ! Comment n'avait-il jamais songé à cela ?

« Je travaille, je poursuis un but, et j'ai oublié que tout finissait et que la mort était là, près de moi ! »

Accroupi sur son lit, dans l'obscurité, entourant ses genoux de ses bras, il retenait sa respiration dans la tension de son esprit. Plus il pensait, plus il voyait clairement que dans sa conception de la vie il n'avait omis que ce léger détail, la mort, qui viendrait couper court à tout, et que rien ne pouvait empêcher ! C'était terrible !

« Mais je vis encore. Que faut-il donc que je fasse maintenant ? » se demanda-t-il avec désespoir. Et, allumant une bougie, il se leva doucement, s'approcha du miroir et y examina sa figure et ses cheveux ; quelques cheveux gris se montraient déjà aux tempes, ses dents commençaient à se gâter ; il découvrit ses bras musculeux, ils étaient pleins de force. Mais ce pauvre Nicolas, qui respirait péniblement avec le peu de poumons qui lui restait, avait eu aussi un corps vigoureux. Et tout à coup il se souvint qu'étant enfants, le soir, lorsqu'on les avait couchés, leur bonheur était d'attendre que Fedor Bogdanowitch, leur précepteur, eût quitté la chambre pour se battre à coups d'oreiller, et rire, rire de si bon cœur, que la crainte du précepteur elle-même ne pouvait arrêter cette exubérance de gaieté. « Et maintenant le voilà couché, avec sa

pauvre poitrine creuse et voûtée, et moi je me demande ce que je deviendrai, et je ne sais rien, rien ! »

« Kha, Kha ! que diable fais-tu là et pourquoi ne dors-tu pas ? demanda la voix de Nicolas.

— Je n'en sais rien, une insomnie.

— Moi, j'ai bien dormi, je ne transpire plus : viens me toucher, plus rien. »

Levine obéit, puis se recoucha, éteignit la bougie, mais ne s'endormit pas encore et continua à réfléchir.

« Oui, il se meurt ! il mourra au printemps ; que puis-je faire pour l'aider ? que puis-je lui dire ? que sais-je ? J'avais même oublié qu'il fallait mourir ! »

Partie III · Chapitre 32

Levine avait souvent remarqué combien la politesse et l'excessive humilité de certaines gens se transforment subitement en exigences et en tracasseries, et il prévoyait que la douceur de son frère ne serait pas de longue durée. Il ne se trompait pas ; dès le lendemain, Nicolas s'irrita des moindres choses, et s'attacha à froisser son frère dans tous ses points les plus sensibles.

Constantin se sentait coupable d'hypocrisie ; mais il ne pouvait exprimer ouvertement sa pensée. Si ces deux frères avaient été sincères, ils se seraient regardés en face et Constantin n'aurait su que répéter : « Tu vas mourir, tu vas mourir ! » À quoi Nicolas aurait répondu : « Je le sais, et j'ai peur, terriblement peur ! » Ils

n'avaient pas d'autres préoccupations dans l'âme. Mais, cette sincérité n'étant pas possible, Constantin tentait, ce qu'il faisait toujours sans succès, de parler de sujets indifférents, et son frère, qui le devinait, s'irritait et relevait chacune de ses paroles.

Le surlendemain, Nicolas entama une fois de plus la question des réformes de son frère qu'il critiqua et confondit, par taquinerie, avec le communisme.

« Tu as pris les idées d'autrui, pour les défigurer et les appliquer là où elles ne sont pas applicables.

— Mais je ne veux en rien copier le communisme qui nie le droit à la propriété, au capital, à l'héritage. Je suis loin de nier des stimulants aussi importants. Je cherche seulement à les régulariser.

— En un mot, tu prends une idée étrangère, tu lui ôtes ce qui en fait la force, et tu prétends la faire passer pour neuve, dit Nicolas en tiraillant sa cravate.

— Mais puisque mes idées n'ont aucun rapport…

— Ces doctrines, continua Nicolas en souriant ironiquement avec un regard étincelant d'irritation, ont du moins l'attrait que j'appellerai géométrique, d'être claires et logiques. Ce sont peut-être des utopies, mais on comprend qu'il puisse se produire une forme nouvelle de travail si on parvient à faire table rase du passé, s'il n'y a plus ni propriété ni famille ; mais tu n'admets pas cela ?

— Pourquoi veux-tu toujours confondre ? Je n'ai jamais été communiste.

— Je l'ai été, moi, et je trouve que si le communisme est prématuré, il a de l'avenir, de la logique, comme le christianisme des premiers siècles.

— Et moi, je crois que le travail est une force élémentaire, qu'il faut étudier du même point de vue qu'une science naturelle, dont il faut reconnaître les propriétés et…

— C'est absolument inutile ; cette force agit d'elle-même et, selon le degré de civilisation, prend des formes différentes. Partout il y a eu des esclaves, puis des métayers, des fermiers, des ouvriers libres. Que cherches-tu de plus ? »

Levine prit feu à ces derniers mots, d'autant plus qu'il craignait que son frère n'eût raison en lui reprochant de vouloir découvrir un terme moyen entre les formes du travail existantes et le communisme.

« Je cherche une forme de travail qui profite à tous, à moi comme à mes ouvriers, répondit-il en s'animant.

— Ce n'est pas cela, tu as cherché l'originalité toute ta vie, et tu veux prouver maintenant que tu n'exploites pas tes ouvriers tout bonnement, mais que tu y mets des principes.

— Puisque tu le comprends ainsi, quittons ce sujet, répondit Levine, qui sentait le muscle de sa joue droite tressaillir involontairement.

— Tu n'as jamais eu de convictions, tu ne cherches qu'à flatter ton amour-propre.

— Très bien, mais alors laisse-moi tranquille.

— Certes oui, je te laisserai tranquille ! j'aurais déjà dû le faire. Que le diable t'emporte ! Je regrette fort d'être venu. »

Levine eut beau chercher à le calmer, Nicolas ne voulut rien entendre, et persista à dire qu'il valait mieux se séparer : Constantin dut s'avouer que la vie en commun n'était pas possible. Il vint ce-

pendant trouver son frère, lorsque celui-ci se prépara au départ, pour lui faire d'un ton un peu forcé des excuses, et le prier de lui pardonner s'il l'avait offensé.

— Ah ! ah ! de la magnanimité maintenant ! dit Nicolas en souriant. Si tu es tourmenté du besoin d'avoir raison, mettons que tu es dans le vrai, mais je pars tout de même. »

Au dernier moment, cependant, Nicolas eut, en embrassant son frère, un regard étrangement grave.

« Kostia, ne me garde pas rancune ! » dit-il d'une voix tremblante.

Ce furent les seules paroles sincères échangées entre les deux frères. Levine comprit que ces mots signifiaient : « Tu le vois, tu le sais, je m'en vais, nous ne nous reverrons peut-être plus ! » Et les larmes jaillirent de ses yeux. Il embrassa encore son frère sans trouver rien à lui répondre.

Le surlendemain Levine partit à son tour. Il rencontra à la gare le jeune Cherbatzky, cousin de Kitty, et l'étonna par sa tristesse.

« Qu'as-tu ? demanda le jeune homme.

— Rien, si ce n'est que la vie n'est pas gaie.

— Pas gaie ? Viens donc à Paris avec moi au lieu d'aller dans un endroit comme Mulhouse ; tu verras si l'existence y est amusante !

— Non, c'est fini pour moi : il est temps de mourir.

— Voilà une idée ! dit en riant Cherbatzky. Je m'apprête à commencer la vie, moi.

— Je pensais de même il y a peu de temps, mais je sais maintenant que je mourrai bientôt. »

Levine disait ce qu'il pensait ; il ne voyait devant lui que la mort, ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser à ses projets de réforme ; il fallait bien occuper sa vie jusqu'au bout. Tout lui semblait ténèbres, mais ses projets lui servaient de fil conducteur et il s'y rattachait de toutes ses forces.

FIN DU PREMIER VOLUME

Partie IV · Chapitre 1

Les Karénine continuèrent à vivre sous le même toit, à se rencontrer chaque jour, et à rester complètement étrangers l'un à l'autre. Alexis Alexandrovitch se faisait un devoir d'éviter les commentaires des domestiques en se montrant avec sa femme, mais il dînait rarement chez lui. Wronsky ne paraissait jamais : Anna le rencontrait au dehors, et son mari le savait.

Tous les trois souffraient d'une situation qui eût été intolérable si chacun d'eux ne l'avait jugée transitoire. Alexis Alexandrovitch s'attendait à voir cette belle passion prendre fin, comme toute chose en ce monde, avant que son honneur fût ostensiblement entaché ; Anna, la cause de tout le mal, et sur qui les conséquences en pesaient le plus cruellement, n'acceptait sa position que dans la conviction d'un dénouement prochain. Quant à Wronsky, il avait fini par croire comme elle.

Vers le milieu de l'hiver, Wronsky eut une semaine ennuyeuse à traverser. Il fut chargé de montrer Pétersbourg à un prince étran-

ger, et cet honneur, que lui valurent son irréprochable tenue et sa connaissance des langues étrangères, lui parut fastidieux. Le prince voulait être à même de répondre aux questions qui lui seraient adressées au retour sur son voyage, et profiter cependant de tous les plaisirs spécialement russes. Il fallait donc l'instruire le matin et l'amuser le soir. Or ce prince jouissait d'une santé exceptionnelle, même pour un prince, et il était arrivé, grâce à des soins minutieusement hygiéniques de sa personne, à supporter des fatigues excessives, tout en restant frais comme un grand concombre hollandais, vert et luisant. Il avait beaucoup voyagé, et l'avantage incontestable qu'il reconnaissait aux facilités de communication modernes, était de pouvoir s'amuser de façons variées. En Espagne, il avait donné des sérénades, courtisé des Espagnoles, et joué de la mandoline ; en Suisse, il avait chassé le chamois ; en Angleterre, sauté des haies en habit rouge et parié de tuer 200 faisans ; en Turquie, il avait pénétré dans un harem ; aux Indes, il s'était promené sur des éléphants, et maintenant il tenait à connaître les plaisirs de la Russie.

Wronsky, en sa qualité de maître des cérémonies, organisa, non sans peine, le programme des divertissements ; c'étaient les blinis, les courses de trotteurs, la chasse à l'ours, les parties de troïka, les Bohémiennes, les réunions intimes dans lesquelles on lançait au plafond des plateaux chargés de vaisselle. Le prince s'assimilait ces divers plaisirs avec une rare facilité, et s'étonnait, après avoir tenu une Bohémienne sur ses genoux, et brisé tout ce qui lui tombait sous la main, que l'entrain russe s'arrêtât là. Au fond, ce qui l'amusa le plus, ce furent les actrices françaises, les danseuses et le champagne.

Wronsky connaissait les princes, en général ; mais, soit qu'il eût changé dans les derniers temps, soit que l'intimité de celui qu'on le chargeait de divertir fût particulièrement pénible, cette semaine lui

sembla cruellement longue. Il éprouva l'impression d'un homme préposé à la garde d'un fou dangereux qui redouterait son malade, et craindrait pour sa propre raison ; malgré la réserve officielle où il se retranchait, il rougit plus d'une fois de colère en écoutant les réflexions du prince sur les femmes russes qu'il daigna étudier. Ce qui irritait le plus violemment Wronsky dans ce personnage, c'était de trouver en lui comme un reflet de sa propre individualité, et ce miroir n'avait rien de flatteur. L'image qu'il y voyait était celle d'un homme bien portant, très soigné, fort sot et enchanté de sa personne, d'humeur égale avec ses supérieurs, simple et bon enfant avec ses égaux, froidement bienveillant envers ses inférieurs, mais gardant toujours l'aisance et les façons d'un « gentleman ». Wronsky se comportait exactement de même, et s'en était fait un mérite jusque-là ; mais comme il jouait auprès du prince un rôle inférieur, ces airs dédaigneux l'exaspérèrent. « Quel sot personnage ! est-il possible que je lui ressemble ! » pensait-il. Aussi, au bout de la semaine, fut-il soulagé de quitter ce miroir incommode sur le quai de la gare, où le prince, en partant pour Moscou, lui adressa ses remerciements. Ils revenaient d'une chasse à l'ours, et la nuit s'était passée à donner une brillante représentation de l'audace russe.

Partie IV · Chapitre 2

Wronsky trouva en rentrant chez lui un billet d'Anna : « Je suis malade et malheureuse, écrivait-elle ; je ne puis sortir et ne puis me passer plus longtemps de vous voir. Venez ce soir, Alexis Alexandrovitch sera au conseil de sept heures à dix. »

Cette invitation, faite malgré la défense formelle du mari, lui sembla étrange ; mais il finit par décider qu'il irait chez Anna.

Depuis le commencement de l'hiver, Wronsky était colonel, et depuis qu'il avait quitté le régiment il vivait seul. Après son déjeuner il s'étendit sur un canapé, et le souvenir des scènes de la veille se lia d'une façon bizarre dans son esprit à celui d'Anna, et d'un paysan qu'il avait rencontré à la chasse ; il finit par s'endormir, et, quand il se réveilla, la nuit était venue. Il alluma une bougie avec une impression de terreur qu'il ne put s'expliquer. « Que m'est-il arrivé ? qu'ai-je vu de si terrible en rêve ? » se demanda-t-il. « Oui, oui, le paysan, un petit homme sale, à barbe ébouriffée, faisait je ne sais quoi courbé en deux, et prononçait en français des mots étranges. Je n'ai rien rêvé d'autre, pourquoi cette épouvante ? » Mais, en se rappelant le paysan et ses mots français incompréhensibles, il se sentit frissonner de la tête aux pieds. « Quelle folie ! » pensa-t-il en regardant sa montre. Il était plus de huit heures et demie ; il appela son domestique, s'habilla rapidement, sortit, et, oubliant complètement son rêve, ne s'inquiéta plus que de son retard.

En approchant de la maison Karénine il regarda encore sa montre, et vit qu'il était neuf heures moins dix. Un coupé attelé de deux chevaux gris était arrêté devant le perron ; il reconnut la voiture d'Anna. « Elle vient chez moi », se dit-il, « cela vaut bien mieux. Je déteste cette maison, mais cependant je ne veux pas avoir l'air de me cacher » ; et avec le sang-froid d'un homme habitué dès l'enfance à ne pas se gêner, il quitta son traîneau et monta le perron. La porte s'ouvrit, et le suisse, portant un plaid, fit avancer la voiture. Quelque peu observateur que fût Wronsky, la physionomie étonnée du suisse le frappa ; il avança cependant et vint presque se heurter à Alexis Alexandrovitch. Un bec de gaz placé à l'entrée du vestibule éclaira en plein sa tête pâle et fatiguée. Il était en chapeau noir, et sa cravate blanche ressortait sous un col de fourrure. Les yeux mornes et ternes de Karénine se fixèrent sur Wronsky ; celui-ci salua, et Alexis Alexandrovitch, serrant les

livres, leva la main à son chapeau et passa. Wronsky le vit monter en voiture sans se retourner, prendre par la portière le plaid et la lorgnette que lui tendait le suisse, et disparaître.

« Quelle situation ! » pensa Wronsky entrant dans l'antichambre les yeux brillants de colère ; « si encore il voulait défendre son honneur, je pourrais agir, traduire mes sentiments d'une façon quelconque ; mais cette faiblesse et cette lâcheté !... J'ai l'air de venir le tromper, ce que je ne veux pas. »

Depuis l'explication qu'il avait eue avec Anna au jardin Wrede, les idées de Wronsky avaient beaucoup changé ; il avait renoncé à des rêves d'ambition incompatibles avec sa situation irrégulière, et ne croyait plus à la possibilité d'une rupture ; aussi était-il dominé par les faiblesses de son amie et par ses sentiments pour elle. Quant à Anna, après s'être donnée tout entière, elle n'attendait rien de l'avenir qui ne lui vînt de Wronsky. Celui-ci entendit, en franchissant l'antichambre, des pas qui s'éloignaient, et comprit qu'elle rentrait au salon après s'être tenue aux aguets pour l'attendre. « Non, s'écria-t-elle en le voyant entrer, cela ne peut continuer ainsi ! » Et au son de sa propre voix ses yeux se remplirent de larmes.

« Qu'y a-t-il, mon amie ?

— Il y a que j'attends, que je suis à la torture depuis deux heures ; mais non, je ne veux pas te chercher querelle. Si tu n'es pas venu, c'est que tu as eu quelque empêchement sérieux ! Non, je ne te gronderai plus. »

Elle lui posa ses deux mains sur les épaules, et le regarda longtemps de ses yeux profonds et tendres, quoique scrutateurs. Elle le regardait pour tout le temps où elle ne l'avait pas vu, comparant, comme toujours, l'impression du moment aux souvenirs qu'il lui

avait laissés, et, comme toujours, sentant que l'imagination l'emportait sur la réalité.

Partie IV · Chapitre 3

« Tu l'as rencontré ? demanda-t-elle quand ils furent assis sous la lampe près de la table du salon. C'est ta punition pour être venu si tard.

— Comment cela s'est-il fait ? Ne devait-il pas aller au conseil ?

— Il y a été, mais il en est revenu pour repartir je ne sais où. Ce n'est rien, n'en parlons plus ; dis-moi où tu as été, toujours avec le prince ? »

(Elle connaissait les moindres détails de sa vie.)

Il voulut répondre que, n'ayant pas dormi de la nuit, il s'était laissé surprendre par le sommeil, mais la vue de ce visage ému et heureux lui rendit cet aveu pénible, et il s'excusa sur l'obligation de présenter son rapport après le départ du prince.

« C'est fini maintenant ? Il est parti ?

— Oui, Dieu merci ; tu ne saurais croire combien cette semaine m'a paru insupportable.

— Pourquoi ? N'avez-vous pas mené la vie qui vous est habituelle, à vous autres jeunes gens ? dit-elle en fronçant le sourcil, et prenant, sans regarder Wronsky, un ouvrage au crochet qui se trouvait sur la table.

— J'ai renoncé à cette vie depuis longtemps, répondit-il, cherchant à deviner la cause de la transformation subite de ce beau visage. Je t'avoue, ajouta-t-il en souriant et découvrant ses dents blanches, qu'il m'a été souverainement déplaisant de revoir cette existence, comme dans un miroir. »

Elle lui jeta un coup d'œil peu bienveillant et garda son ouvrage en main, sans y travailler.

« Lise est venue me voir ce matin ;… elles viennent encore chez moi, malgré la comtesse Lydie,… et m'a raconté vos nuits athéniennes. Quelle horreur !

— Je voulais dire…

— Que vous êtes odieux, vous autres hommes ! Comment pouvez-vous supposer qu'une femme oublie ? – dit-elle, s'animant de plus en plus, et dévoilant ainsi, la cause de son irritation, – et surtout une femme qui, comme moi, ne peut connaître de ta vie que ce que tu veux bien lui en dire ? Et puis-je savoir si c'est la vérité ?

— Anna ! ne me crois-tu donc plus ? T'ai-je jamais rien caché ?

— Tu as raison ; mais si tu savais combien je souffre ! dit-elle, cherchant à chasser ses craintes jalouses. Je te crois, je te crois ; qu'avais-tu voulu me dire ? »

Il ne put se le rappeler. Les accès de jalousie d'Anna devenaient fréquents, et quoi qu'il fît pour le dissimuler, ces scènes, preuves d'amour pourtant, le refroidissaient pour elle. Combien de fois ne s'était-il pas répété que le bonheur n'existait pour lui que dans cet amour ; et maintenant qu'il se sentait passionnément aimé, comme peut l'être un homme auquel une femme a tout sacrifié, le bonheur semblait plus loin de lui qu'en quittant Moscou.

« Eh bien, dis ce que tu avais à me dire sur le prince, reprit Anna ; j'ai chassé le démon (ils appelaient ainsi, entre eux, ses accès de jalousie) ; tu avais commencé à me raconter quelque chose : En quoi son séjour t'a-t-il été désagréable ?

— Il a été insupportable, répondit Wronsky, cherchant à retrouver le fil de sa pensée. Le prince ne gagne pas à être vu de près. Je ne saurais le comparer qu'à un de ces animaux bien nourris qui reçoivent des prix aux expositions, ajouta-t-il d'un air contrarié qui parut intéresser Anna.

— C'est un homme instruit cependant, qui a beaucoup voyagé ?

— On dirait qu'il n'est instruit que pour avoir le droit de mépriser l'instruction, comme il méprise du reste tout, excepté les plaisirs matériels.

— Mais ne les aimez-vous pas tous, ces plaisirs ? dit Anna avec un regard triste qui le frappa encore.

— Pourquoi le défends-tu ainsi ? demanda-t-il en souriant.

— Je ne le défends pas, il m'est trop indifférent pour cela, mais je ne puis m'empêcher de croire que si cette existence t'avait tant déplu, tu aurais pu te dispenser d'aller admirer cette Thérèse en costume d'Ève.

— Voilà le diable qui revient ! dit Wronsky attirant vers lui pour la baiser une des mains d'Anna.

— Oui, c'est plus fort que moi ! tu ne t'imagines pas ce que j'ai souffert en t'attendant ! Je ne crois pas être jalouse au fond ; quand tu es là, je te crois ; mais quand tu es au loin à mener cette vie incompréhensible pour moi… »

Elle s'éloigna de lui et se prit à travailler fébrilement, en filant avec son crochet des mailles de laine blanche que la lumière de la lampe rendait brillantes.

« Raconte-moi comment tu as rencontré Alexis Alexandrovitch, demanda-t-elle tout à coup d'une voix encore contrainte.

— Nous nous sommes presque heurtés à la porte.

— Et il t'a salué comme cela ? » Elle allongea son visage, ferma à demi les yeux, et changea l'expression de sa physionomie à tel point que Wronsky ne put s'empêcher de reconnaître Alexis Alexandrovitch. Il sourit, et Anna se mit à rire, de ce rire frais et sonore qui faisait un de ses grands charmes.

« Je ne le comprends pas, dit Wronsky ; j'aurais compris qu'après votre explication à la campagne il eût rompu avec toi et m'eût provoqué en duel, mais comment peut-il supporter la situation actuelle ? On voit qu'il souffre.

— Lui ? dit-elle avec un sourire ironique… mais il est très heureux.

— Pourquoi nous torturons-nous tous quand tout pourrait s'arranger ?

— Cela ne lui convient pas. Oh ! que je la connais cette nature, faite de mensonges ! Qui donc pourrait, à moins d'être insensible, vivre avec une femme coupable, comme il vit avec moi, lui parler comme il me parle, la tutoyer ? »

Et elle imita la manière de dire de son mari : « Toi, ma chère Anna ».

« Ce n'est pas un homme, te dis-je : c'est une poupée. Si j'étais à sa place, il y a longtemps que j'aurais déchiré en morceaux une

femme comme moi, au lieu de lui dire : « Toi, ma chère Anna » ; mais ce n'est pas un homme : c'est une machine ministérielle. Il ne comprend pas qu'il ne m'est plus rien, qu'il est de trop. Non, non, ne parlons pas de lui !

— Tu es injuste, chère amie, dit Wronsky en cherchant à la calmer ; mais non, ne parlons plus de lui : parlons de toi, de ta santé ; qu'a dit le docteur ? »

Elle le regardait avec une gaieté railleuse et aurait volontiers continué à tourner son mari en ridicule, mais il ajouta :

« Tu m'as écrit que tu étais souffrante : cela tient à ton état, je pense ? Quand ce sera-t-il ? »

Le sourire railleur disparut des lèvres d'Anna et fit place à une expression pleine de tristesse.

« Bientôt, bientôt… Tu dis que notre position est affreuse et qu'il faut en sortir. Si tu savais ce que je donnerais pour pouvoir t'aimer librement ! Je ne te fatiguerais plus de ma jalousie ; mais bientôt, bientôt, tout changera, et pas comme nous le pensons. »

Elle s'attendrissait sur elle-même, les larmes l'empêchèrent de continuer, et elle posa sa main blanche, dont les bagues brillaient à la lumière de la lampe, sur le bras de Wronsky.

« Je ne comprends pas, dit celui-ci, quoiqu'il comprît fort bien.

— Tu demandes quand ce sera ? Bientôt, et je n'y survivrai pas ; – elle parlait précipitamment. – Je le sais, je le sais avec certitude. Je mourrai, et je suis très contente de mourir et de vous débarrasser tous les deux de moi. »

Ses larmes coulaient, tandis que Wronsky baisait ses mains et cherchait, en la calmant, à cacher sa propre émotion.

« Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, dit-elle en lui serrant vivement la main.

— Mais quelles sottises que tout cela, dit Wronsky en relevant la tête et reprenant son sang-froid. Quelles absurdités !

— Non, je dis vrai.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Que je mourrai. Je l'ai vu en rêve.

— En rêve ? – et Wronsky se rappela involontairement le mougik de son cauchemar.

— Oui, en rêve, continua-t-elle ; il y a déjà longtemps de cela. Je rêvais que j'entrais en courant dans ma chambre pour y prendre je ne sais quoi ; je cherchais, tu sais, comme on cherche en rêve, et dans le coin de ma chambre j'apercevais quelque chose debout.

— Quelle folie ! comment crois-tu… ? »

Mais elle ne se laissa pas interrompre : ce qu'elle racontait lui semblait trop important.

« Et ce quelque chose se retourne, et je vois un petit mougik, sale, à barbe ébouriffée ; je veux me sauver, mais il se penche vers un sac dans lequel il remue un objet. »

Elle fit le geste de quelqu'un fouillant dans un sac ; la terreur était peinte sur son visage, et Wronsky, se rappelant son propre rêve, sentit cette même terreur l'envahir.

« Et tout en cherchant il parlait vite, vite, en français, en grasseyant, tu sais : « Il faut le battre, le fer, le broyer, le pétrir ». Je cherchai à m'éveiller, mais ne me réveillai qu'en rêve, en me de-

mandant ce que cela signifiait. J'entendis alors quelqu'un me dire : « En couches, vous mourrez en couches, ma petite mère ». Et enfin je revins à moi.

— Quelles absurdités ! dit Wronsky, dissimulant mal son émotion.

— N'en parlons plus, sonne, je vais faire servir du thé ; reste encore, nous n'en avons plus pour longtemps. »

Mais elle s'arrêta, et tout à coup l'horreur et l'effroi disparurent de son visage, qui prit une expression de douceur attentive et sérieuse. Wronsky ne comprit rien d'abord à cette transfiguration soudaine : elle venait de sentir une vie nouvelle s'agiter dans son sein.

Partie IV · Chapitre 4

Après la rencontre avec Wronsky, Alexis Alexandrovitch, comme c'était son projet, s'était rendu à l'Opéra-Italien ; il y entendit deux actes, parla à tous ceux à qui il devait parler, et, en rentrant chez lui, alla droit à sa chambre, après avoir constaté l'absence de tout paletot d'uniforme dans le vestibule.

Contre son habitude, au lieu de se coucher, il marcha de long en large jusqu'à trois heures du matin ; la colère le tenait éveillé, car il ne pouvait pardonner à sa femme de n'avoir pas rempli la seule condition qu'il lui eût imposée, celle de ne pas recevoir son amant chez elle. Puisqu'elle n'avait pas tenu compte de cet ordre, il devait la punir, exécuter sa menace, demander le divorce, et lui retirer son fils. Cette menace n'était pas d'une exécution aisée, mais il voulait tenir parole : la comtesse Lydie avait souvent fait allusion à ce

moyen de sortir de sa déplorable situation, et le divorce était devenu récemment d'une facilité pratique si perfectionnée qu'Alexis Alexandrovitch entrevoyait la possibilité d'éluder les principales difficultés de forme.

Un malheur ne venant jamais seul, il éprouvait tant d'ennuis relativement à la question soulevée par lui sur les étrangers, qu'il se sentait depuis quelque temps dans un état d'irritation perpétuelle. Il passa la nuit sans dormir, sa colère grandissant toujours, et ce fut avec une véritable exaspération qu'il quitta son lit, s'habilla à la hâte, et se rendit chez Anna aussitôt qu'il la sut levée. Il craignait de perdre l'énergie dont il avait besoin, et ce fut en quelque sorte à deux mains qu'il porta la coupe de ses griefs, afin qu'elle ne débordât pas en route.

Anna, qui croyait connaître à fond son mari, fut saisie en le voyant entrer le front sombre, les yeux tristement fixés devant lui sans la regarder, et les lèvres serrées avec mépris. Jamais elle n'avait vu autant de décision dans son maintien. Il entra sans lui souhaiter le bonjour, et alla droit au secrétaire, dont il ouvrit le tiroir.

« Que vous faut-il ? s'écria Anna.

— Les lettres de votre amant.

— Elles ne sont pas là, » dit-elle en fermant le tiroir. Mais il comprit au mouvement qu'elle fit, qu'il avait deviné juste, et, repoussant brutalement sa main, il s'empara du portefeuille dans lequel Anna gardait ses papiers importants ; malgré les efforts de celle-ci pour le reprendre, il la tint à distance.

« Asseyez-vous, j'ai besoin de vous parler », dit-il, et il mit le portefeuille sous son bras et le serra si fortement du coude que son

épaule en fut soulevée !

Anna le regarda, étonnée et effrayée.

« Ne vous avais-je pas défendu de recevoir votre amant chez vous ?

— J'avais besoin de le voir pour… »

Elle s'arrêta, ne trouvant pas d'explication plausible.

« Je n'entre pas dans ces détails, et n'ai aucun désir de savoir pourquoi une femme a besoin de voir son amant.

— Je voulais seulement, dit-elle rougissant et sentant que la grossièreté de son mari lui rendait son audace… Est-il possible que vous ne sentiez pas combien il vous est facile de me blesser ?

— On ne blesse qu'un honnête homme ou une honnête femme, mais dire d'un voleur qu'il est un voleur, n'est que la constatation d'un fait.

— Voilà un trait de cruauté que je ne vous connaissais pas.

— Ah, vous trouvez un mari cruel lorsqu'il laisse à sa femme une liberté entière, sous la seule condition de respecter les convenances ? Selon vous, c'est de la cruauté ?

— C'est pis que cela, c'est de la lâcheté, si vous tenez à le savoir, s'écria Anna avec emportement, et elle se leva pour sortir.

— Non, – cria-t-il d'une voix perçante, la forçant à se rasseoir, et lui prenant le bras ; ses grands doigts osseux la serraient si durement qu'un des bracelets d'Anna s'imprima en rouge sur sa peau. – De la lâcheté ? cela s'applique à celle qui abandonne son fils et son mari pour un amant, et n'en mange pas moins le pain de ce mari. »

Anna baissa la tête ; la justesse de ces paroles l'écrasait ; elle n'osa plus, comme la veille, accuser son mari d'être de trop, et elle répondit doucement :

« Vous ne pouvez juger ma position plus sévèrement que je ne la juge moi-même ; mais pourquoi me dites-vous cela ?

— Pourquoi je vous le dis ? continua-t-il avec colère : c'est afin que vous sachiez que, puisque vous ne tenez aucun compte de ma volonté, je vais prendre les mesures nécessaires pour mettre fin à cette situation.

— Bientôt, bientôt, elle se terminera d'elle-même, dit Anna les yeux pleins de larmes à l'idée de cette mort qu'elle sentait prochaine, et maintenant si désirable.

— Plus tôt même que vous et votre amant ne l'aviez imaginé ! Ah ! vous cherchez la satisfaction des passions sensuelles…

— Alexis Alexandrovitch ! C'est, peu généreux, peu convenable de frapper quelqu'un à terre !

— Oh ! vous ne pensez jamais qu'à vous ; les souffrances de celui qui a été votre mari vous intéressent peu ; qu'importe que sa vie soit bouleversée, qu'il souffre… »

Dans son émotion, Alexis Alexandrovitch parlait si vite qu'il bredouillait, et ce bredouillement parut comique à Anna, qui se reprocha cependant aussitôt de pouvoir être sensible au ridicule dans un moment pareil. Pour la première fois, et pendant un instant, elle comprit la souffrance de son mari et le plaignit. Mais que pouvait-elle dire et faire, sinon se taire et baisser la tête ? Lui aussi se tut, puis reprit d'une voix sévère, en soulignant des mots qui n'avaient aucune importance spéciale :

« Je suis venu vous dire… »

Elle jeta un regard sur lui, et, se rappelant son bredouillement, se dit : « Non, cet homme aux yeux mornes, si plein de lui-même, ne peut rien sentir, j'ai été le jouet de mon imagination. »

« Je ne puis changer, murmura-t-elle.

— Je suis venu vous prévenir que je partais pour Moscou, et que je ne rentrerai plus dans cette maison ; vous apprendrez les résolutions auxquelles je me serai arrêté, par l'avocat qui se chargera des préliminaires du divorce. Mon fils ira chez une de mes parentes, ajouta-t-il, se rappelant avec effort ce qu'il voulait dire relativement à l'enfant.

— Vous prenez Serge pour me faire souffrir, balbutia-t-elle en levant les yeux sur lui ; vous ne l'aimez pas, laissez-le-moi !

— C'est vrai, la répulsion que vous m'inspirez rejaillit sur mon fils : mais je le garderai néanmoins. Adieu. »

Il voulut sortir, elle le retint.

« Alexis Alexandrovitch, laissez-moi Serge, dit-elle encore : je ne vous demande que cela ; laissez-le jusqu'à ma délivrance… »

Alexis Alexandrovitch rougit, repoussa le bras qui le retenait et partit sans répondre.

Partie IV · Chapitre 5

Le salon de réception de l'avocat célèbre chez lequel se rendit Alexis Alexandrovitch était plein de monde lorsqu'il y entra. Trois

dames, l'une vieille, l'autre jeune et la troisième appartenant visiblement à la classe des marchands, y attendaient, ainsi qu'un banquier allemand portant au doigt une grosse bague, un marchand à longue barbe, et un tchinovnick revêtu de son uniforme, avec une décoration au cou ; l'attente avait évidemment été longue pour tous.

Deux secrétaires écrivaient en faisant grincer leurs plumes ; l'un d'eux tourna la tête d'un air mécontent vers le nouvel arrivé et, sans se lever, lui demanda en clignant des yeux :

« Que désirez-vous ?

— Je voudrais parler à M. l'avocat.

— Il est occupé, – répondit sévèrement le secrétaire en désignant avec sa plume ceux qui attendaient déjà ; et il se remit à écrire.

— Ne trouvera-t-il un pas moment pour me recevoir ? demanda Alexis Alexandrovitch.

— M. l'avocat n'a pas un instant de liberté ; il est toujours occupé, veuillez attendre.

— Ayez la bonté de lui passer ma carte », dit Alexis Alexandrovitch avec dignité, voyant que l'incognito était impossible à garder.

Le secrétaire prit la carte, l'examina d'un air mécontent, et sortit.

Alexis Alexandrovitch approuvait en principe la réforme judiciaire, mais critiquait certains détails, autant qu'il était capable de critiquer une institution sanctionnée par le pouvoir suprême ; en toutes choses il admettait l'erreur comme un mal inévitable, auquel on pouvait dans certains cas porter remède ; mais la position im-

portante faite aux avocats par cette réforme avait toujours été l'objet de sa désapprobation, et l'accueil qu'on lui faisait ne détruisait pas ses préventions.

« M. l'avocat va venir », dit en rentrant le secrétaire.

Effectivement, au bout de deux minutes, la porte s'ouvrit, et l'avocat parut, escortant un vieux jurisconsulte maigre.

L'avocat était un petit homme chauve, trapu, avec une barbe noire tirant sur le roux, un front bombé, et de gros sourcils clairs. Sa toilette, depuis sa cravate et sa chaîne de montre double, jusqu'au bout de ses bottines vernies, était celle d'un jeune premier. Sa figure était intelligente et vulgaire, sa mise prétentieuse et de mauvais goût.

« Veuillez entrer », dit-il en se tournant vers Alexis Alexandrovitch, et, le faisant passer devant lui, il ferma la porte.

Il avança un fauteuil près de son bureau chargé de papiers, pria Alexis Alexandrovitch de s'asseoir, et, frottant l'une contre l'autre ses mains courtes et velues, il s'installa devant le bureau dans une pose attentive. Mais, à peine assis, une mite vola au-dessus de la table, et le petit homme, avec une vivacité inattendue, la happa au vol ; puis il reprit bien vite sa première attitude.

« Avant de commencer à vous expliquer mon affaire, dit Alexis Alexandrovitch suivant d'un œil étonné les mouvements de l'avocat, permettez-moi de vous faire observer que le sujet qui m'amène doit rester secret entre nous. »

Un imperceptible sourire effleura les lèvres de l'avocat.

« Si je n'étais pas capable de garder un secret, je ne serais pas avocat, dit-il ; mais si vous désirez être assuré…

Alexis Alexandrovitch jeta un regard sur lui et crut remarquer que ses yeux gris pleins d'intelligence avaient tout deviné.

« Vous connaissez mon nom ?

— Je sais combien vos services sont utiles à la Russie », répondit en s'inclinant l'avocat, après avoir attrapé une seconde mite.

Alexis Alexandrovitch soupira ; il se décidait avec peine à parler ; mais, lorsqu'il eut commencé, il continua sans hésitation, de sa voix claire et perçante, en insistant sur certains mots.

« J'ai le malheur, commença-t-il, d'être un mari trompé. Je voudrais rompre légalement par un divorce les liens qui m'unissent à ma femme, et surtout séparer mon fils de sa mère. »

Les yeux gris de l'avocat faisaient leur possible pour rester sérieux ; mais Alexis Alexandrovitch ne put se dissimuler qu'ils étaient pleins d'une joie qui ne provenait pas uniquement de la perspective d'une bonne affaire : c'était de l'enthousiasme, du triomphe, quelque chose comme l'éclat qu'il avait remarqué dans les yeux de sa femme.

« Vous désirez mon aide pour obtenir le divorce ?

— Précisément ; mais je risque peut-être d'abuser de votre attention, car je ne suis préalablement venu que pour vous consulter ; je tiens à rester dans de certaines bornes, et renoncerais au divorce s'il ne pouvait se concilier avec les formes que je veux garder.

— Oh ! vous demeurerez toujours parfaitement libre », répondit l'avocat.

Le petit homme, pour ne pas offenser son client par une gaieté que son visage cachait mal, fixa ses yeux sur les pieds d'Alexis

Alexandrovitch, et, quoiqu'il aperçût du coin de l'œil une mite voler, il retint ses mains, par respect pour la situation.

« Les lois qui régissent le divorce me sont connues dans leurs traits généraux, dit Karénine, mais j'aurais voulu savoir les diverses formes usitées dans la pratique.

— En un mot vous désirez apprendre par quelles voies vous pourriez obtenir un divorce légal ? » dit l'avocat entrant avec un certain plaisir dans le ton de son client ; et, sur un signe affirmatif de celui-ci, il continua, en jetant de temps en temps un regard furtif sur la figure d'Alexis Alexandrovitch que l'émotion tachetait de plaques rouges :

« Le divorce, selon nos lois, – il eut une nuance de dédain pour : nos lois, – est possible, comme vous le savez, dans les trois cas suivants… – Qu'on attende ! » s'écria-t-il à la vue de son secrétaire qui entr'ouvrait la porte. Il se leva cependant, alla lui dire quelques mots et revint s'asseoir ; « … dans les trois cas suivants ; défaut physique d'un des époux, disparition de l'un d'eux pendant cinq ans, – il pliait, en faisant cette énumération, ses gros doigts velus l'un après l'autre, – et enfin l'adultère (il prononça ce mot d'un ton satisfait). Voilà le côté théorique ; mais je pense qu'en me faisant l'honneur de me consulter c'est le côté pratique que vous désirez connaître ? Aussi, le cas de défaut physique et d'absence d'un des conjoints n'existant pas, autant que j'ai pu le comprendre… ? »

Alexis Alexandrovitch inclina affirmativement la tête.

« Reste l'adultère de l'un des deux époux, auquel cas l'une des parties doit se reconnaître coupable envers l'autre, faute de quoi il ne reste que le flagrant délit. Ce dernier cas, j'en conviens, se rencontre rarement dans la pratique. »

L'avocat se tut et regarda son client de l'air d'un armurier qui expliquerait à un acheteur l'usage de deux pistolets de modèles différents, en lui laissant la liberté du choix. Alexis Alexandrovitch gardant le silence, il continua :

« Le plus simple, le plus raisonnable, est, selon moi, de reconnaître l'adultère par consentement mutuel. Je n'oserais parler ainsi à tout le monde, mais je suppose que nous nous comprenons. »

Alexis Alexandrovitch était si troublé que l'avantage de la dernière combinaison que lui proposait l'avocat lui échappait complètement, et l'étonnement se peignit sur son visage ; l'homme de loi vint aussitôt à son aide.

« Je suppose que deux époux ne puissent plus vivre ensemble : si tous deux consentent au divorce, les détails et les formalités deviennent sans importance. Ce moyen est le plus simple et le plus sûr. »

Alexis Alexandrovitch comprit cette fois, mais ses sentiments religieux s'opposaient à cette mesure.

« Dans le cas présent ce moyen est hors de question, dit-il. Des preuves, comme une correspondance, peuvent-elles établir indirectement l'adultère ? Ces preuves-là sont en ma possession. »

L'avocat fit en serrant les lèvres une exclamation tout à la fois de compassion et de dédain.

« Veuillez ne pas oublier que les affaires de ce genre sont du ressort de notre haut clergé, dit-il. Nos archiprêtres aiment fort à se noyer dans de certains détails, – ajouta-t-il avec un sourire de sympathie pour le goût de ces bons Pères, – et les preuves exigent des témoins. Si vous me faites l'honneur de me confier votre affaire, il

faut me laisser le choix des mesures à prendre. Qui veut la fin, veut les moyens. »

Alexis Alexandrovitch se leva, très pâle, tandis que l'avocat courait encore vers la porte répondre à une nouvelle interruption de son secrétaire.

« Dites-lui donc que nous ne sommes pas dans une boutique », cria-t-il avant de revenir à sa place, et il attrapa chemin faisant une mite en murmurant tristement : « Jamais mon repos n'y résistera ! »

« Vous me faisiez l'honneur de me dire… ?

— Je vous écrirai à quel parti je m'arrête, répondit Alexis Alexandrovitch s'appuyant à la table, et puisque je puis conclure de vos paroles que le divorce est possible, je vous serais obligé de me faire connaître vos conditions.

— Tout est possible si vous voulez bien me laisser une entière liberté d'action, dit l'avocat éludant la dernière question. Quand puis-je compter sur une communication de votre part ? demanda-t-il en reconduisant son client, avec des yeux aussi brillants que ses bottes.

— Dans huit jours. Vous aurez alors la bonté de me faire savoir si vous acceptez l'affaire, et à quelles conditions.

— Parfaitement. »

L'avocat salua respectueusement, fit sortir son client, et, resté seul, sa joie déborda ; il était si content qu'il fit, contrairement à tous ses principes, un rabais à une dame habile dans l'art de marchander. Il oublia même les mites, résolu à recouvrir, l'hiver suivant, son meuble de velours, comme chez son confrère Séganine.

Partie IV · Chapitre 6

La brillante victoire remportée par Alexis Alexandrovitch dans la séance du 17 août avait eu des suites fâcheuses. La nouvelle commission, nommée pour étudier la situation des populations étrangères, avait agi avec une promptitude qui frappa Karénine ; au bout de trois mois elle présentait déjà son rapport ! L'état de ces populations se trouvait étudié aux points de vue politique, administratif, économique, ethnographique, matériel et religieux. Chaque question était suivie d'une réponse admirablement rédigée et ne pouvant laisser subsister aucun doute, car ces réponses n'étaient pas l'œuvre de l'esprit humain, toujours sujet à l'erreur, mais d'une bureaucratie pleine d'expérience. Ces réponses se basaient sur des données officielles, telles que rapports des gouverneurs et des archevêques, basés eux-mêmes sur les rapports des chefs de district et des surintendants ecclésiastiques, basés à leur tour sur les rapports des administrations communales et des paroisses de campagne. Comment douter de leur exactitude ? Des questions comme celles-ci : « Pourquoi les récoltes sont-elles mauvaises ? » et « Pourquoi les habitants de certaines localités s'obstinent-ils à pratiquer leur religion ? » questions que la machine officielle pouvait seule résoudre, et auxquelles des siècles n'auraient pas trouvé de réponses, furent clairement résolues, conformément aux opinions d'Alexis Alexandrovitch.

Mais Strémof, piqué au vif, avait imaginé une tactique à laquelle son adversaire ne s'attendait pas : entraînant plusieurs membres du comité à sa suite, il passa tout à coup dans le camp de Karénine, et, non content d'appuyer les mesures proposées par celui-ci avec chaleur, il en proposa d'autres, dans le même sens, qui dépassèrent de beaucoup les intentions d'Alexis Alexandrovitch.

Poussées à l'extrême, ces mesures parurent si absurdes, que le gouvernement, l'opinion publique, les dames influentes, les journaux, furent tous indignés, et leur mécontentement rejaillit sur le père de la commission, Karénine.

Enchanté du succès de sa ruse, Strémof prit un air innocent, s'étonna des résultats obtenus, et se retrancha derrière la foi aveugle que lui avait inspirée le plan de son collègue. Alexis Alexandrovitch, quoique malade et très affecté de tous ces ennuis, ne se rendit pas. Une scission se produisit au sein du comité ; les uns, avec Strémof, expliquèrent leur erreur par un excès de confiance, et déclarèrent les rapports de la commission d'inspection absurdes ; les autres, avec Karénine, redoutant cette façon révolutionnaire de traiter une commission, la soutinrent. Les sphères officielles, et même la société, virent s'embrouiller cette intéressante question à tel point, que la misère et la prospérité des populations étrangères devinrent également problématiques. La position de Karénine, déjà minée par le mauvais effet que produisaient ses malheurs domestiques, parut chanceler. Il eut alors le courage de prendre une résolution hardie : au grand étonnement de la commission il déclara qu'il demandait l'autorisation d'aller étudier lui-même ces questions sur les lieux, et, l'autorisation lui ayant été accordée, il partit pour un gouvernement lointain.

Ce départ fit grand bruit, d'autant plus qu'il refusa officiellement les frais de déplacement fixés à douze chevaux de poste.

Alexis Alexandrovitch passa par Moscou et s'y arrêta trois jours.

Le lendemain de son arrivée, comme il venait de rendre visite au général gouverneur, il s'entendit héler, dans la rue des Gazettes, à l'endroit où se croisent en grand nombre les voitures de maîtres et les isvostchiks, et, se retournant à l'appel d'une voix gaie et sonore,

il aperçut Stépane Arcadiévitch sur le trottoir. Vêtu d'un paletot à la dernière mode, le chapeau avançant sur son front brillant de jeunesse et de santé, il appelait avec une telle persistance, que Karénine dut s'arrêter. Dans la voiture, à la portière de laquelle Stépane Arcadiévitch s'appuyait, était une femme en chapeau de velours avec deux enfants ; elle faisait des gestes de la main en souriant amicalement. C'étaient Dolly et ses enfants.

Alexis Alexandrovitch ne comptait pas voir de monde à Moscou, le frère de sa femme moins que personne ; aussi voulut-il continuer son chemin après avoir salué ; mais Oblonsky fit signe au cocher d'arrêter et courut dans la neige jusqu'à la voiture.

« Depuis quand es-tu ici ? N'est-ce pas un péché de ne pas nous prévenir ? J'ai vu hier soir chez Dusseaux le nom de Karénine sur la liste des arrivants, et l'idée ne m'est pas venue que ce fût toi, dit-il en passant sa tête à la portière et en secouant la neige de ses pieds en les frappant l'un contre l'autre. Comment ne pas nous avoir avertis ?

— Le temps m'a manqué, je suis très occupé, répondit sèchement Alexis Alexandrovitch.

— Viens voir ma femme, elle le désire beaucoup. »

Karénine ôta le plaid qui recouvrait ses jambes frileuses et, quittant sa voiture, se fraya un chemin dans la neige jusqu'à celle de Dolly.

« Que se passe-t-il donc, Alexis Alexandrovitch, pour que vous nous évitiez ainsi ? dit celle-ci en souriant.

— Charmé de vous voir, répondit Karénine d'un ton qui prouvait clairement le contraire. Et votre santé ?

— Que fait ma chère Anna ? »

Alexis Alexandrovitch murmura quelques mots et voulut se retirer, mais Stépane Arcadiévitch l'en empêcha.

« Sais-tu ce que nous allons faire ? Dolly, invite-le à dîner pour demain avec Kosnichef et Pestzoff, l'élite de l'intelligence moscovite.

— Venez, je vous en prie, dit Dolly, nous vous attendrons à l'heure qui vous conviendra, à cinq, à six heures, comme vous voudrez. Et ma chère Anna, il y a si longtemps…

— Elle va bien, murmura encore Alexis Alexandrovitch en fronçant le sourcil. Très heureux de vous avoir rencontrée. »

Et il regagna sa voiture.

« Vous viendrez ? » cria encore Dolly. Karénine répondit quelques mots qui ne parvinrent pas jusqu'à elle.

« J'entrerai chez toi demain ! » cria aussi Stépane Arcadiévitch.

Alexis Alexandrovitch s'enfonça dans sa voiture comme s'il eût voulu y disparaître.

« Quel original ! » dit Stépane Arcadiévitch à Dolly ; et regardant sa montre il fit un petit signe d'adieu caressant à sa femme et à ses enfants, et s'éloigna d'un pas ferme.

« Stiva, Stiva ! lui cria Dolly en rougissant.

Il se retourna.

« Et l'argent pour les paletots des enfants ?

— Tu diras que je passerai. »

Et il disparut, saluant gaiement au passage quelques personnes de connaissance.

Partie IV · Chapitre 7

Le lendemain, c'était un dimanche, Stépane Arcadiévitch, entra au Grand-Théâtre pour y assister à la répétition du ballet ; et, profitant de la demi-obscurité des coulisses, il offrit à une jolie danseuse qui débutait sous sa protection la parure de corail qu'il lui avait promise la veille. Il eut même le temps d'embrasser le visage radieux de la jeune fille, et de convenir avec elle du moment où il viendrait la prendre, après le ballet, pour l'emmener souper. Du théâtre, Stépane Arcadiévitch se rendit au marché pour y choisir lui-même du poisson et des asperges pour le dîner, et à midi il était chez Dusseaux, où trois voyageurs de ses amis avaient eu l'heureuse idée de se loger : Levine, de retour de son voyage, un nouveau chef fraîchement débarqué à Moscou pour une inspection, et enfin son beau-frère Karénine.

Stépane Arcadiévitch aimait à bien dîner ; mais ce qu'il préférait encore, c'était d'offrir chez lui à quelques convives choisis un petit repas bien ordonné. Le menu qu'il combinait ce jour-là lui souriait : du poisson bien frais, des asperges, et comme pièce de résistance un simple mais superbe roastbeef. Quant aux convives, il comptait réunir Kitty et Levine et, afin de dissimuler cette rencontre, une cousine et le jeune Cherbatzky ; le plat de résistance parmi les invités devait être Serge Kosnichef, le philosophe moscovite, joint à Karénine, l'homme d'action pétersbourgeois. Pour servir de trait d'union entre eux, il avait encore invité Pestzoff, un

charmant jeune homme de cinquante ans, enthousiaste, musicien, bavard, libéral, qui mettrait tout le monde en train.

La vie souriait en ce moment à Stépane Arcadiévitch ; l'argent rapporté par la vente du bois n'était pas entièrement dépensé ; Dolly depuis quelque temps était charmante : tout aurait été pour le mieux, si deux choses ne l'avaient désagréablement impressionné, sans toutefois troubler sa belle humeur : d'abord l'accueil sec de son beau-frère : en rapprochant la froideur d'Alexis Alexandrovitch de certains bruits qui étaient parvenus jusqu'à lui sur les relations de sa sœur avec Wronsky, il devinait un incident grave entre le mari et la femme. Le second point noir était l'arrivée du nouveau chef auquel on faisait une réputation inquiétante d'exigence et de sévérité. Infatigable au travail, il passait encore pour être bourru, et absolument opposé aux tendances libérales de son prédécesseur, tendances que Stépane Arcadiévitch avait partagées. La première présentation avait eu lieu la veille, en uniforme, et Oblonsky avait été si cordialement reçu qu'il jugeait de son devoir de faire une visite non officielle. Comment serait-il reçu cette fois ? il s'en préoccupait, mais sentait instinctivement que tout s'arrangerait parfaitement. « Bah ! pensait-il, ne sommes-nous pas tous pécheurs ? pourquoi nous chercherait-il noise ? »

Stépane Arcadiévitch entra d'abord chez Levine. Celui-ci était debout au milieu de sa chambre, et prenait avec un paysan la mesure d'une peau d'ours.

« Ah ! vous en avez tué un ! cria Stépane Arcadiévitch en entrant. La belle pièce ! Une ourse ! Bonjour, Archip ! — et s'asseyant en paletot et en chapeau il tendit la main au paysan.

— Ôte donc ton paletot et reste un moment, dit Levine.

— Je n'ai pas le temps, je suis entré pour un instant, — répondit Oblonsky, ce qui ne l'empêcha pas de déboutonner son paletot, puis de l'ôter, et de rester toute une heure à bavarder avec Levine sur sa chasse et sur d'autres sujets.

— Dis-moi ce que tu as fait à l'étranger : où as-tu été ? demanda-t-il lorsque le paysan fut parti.

— J'ai été en Allemagne, en France, en Angleterre, mais seulement dans les centres manufacturiers et pas dans les capitales. J'ai vu beaucoup de choses intéressantes.

— Oui, oui, je sais, tes idées d'associations ouvrières.

— Oh non, il n'y a pas de question ouvrière pour nous : la seule question importante pour la Russie est celle des rapports du travailleur avec la terre ; elle existe bien là-bas aussi, mais les raccommodages y sont impossibles, tandis qu'ici… »

Oblonsky écoutait avec attention.

« Oui, oui, il est possible que tu aies raison, mais l'essentiel est de revenir en meilleure disposition ; tu chasses l'ours, tu travailles, tu t'enthousiasmes, tout va bien. Cherbatzky m'avait dit t'avoir rencontré sombre et mélancolique, ne parlant que de mort.

— C'est vrai, je ne cesse de penser à la mort, répondit Levine, tout est vanité, il faut mourir ! J'aime le travail, mais quand je pense que cet univers, dont nous nous croyons les maîtres, se compose d'un peu de moisissure couvrant la surface de la plus petite des planètes ! Quand je pense que nos idées, nos œuvres, ce que nous croyons faire de grand, sont l'équivalent de quelques grains de poussière !…

— Tout cela est vieux comme le monde, frère !

— C'est vieux, mais quand cette idée devient claire pour nous, combien la vie paraît misérable ! Quand on sait que la mort viendra, qu'il ne restera rien de nous, les choses les plus importantes semblent aussi mesquines que le fait de tourner cette peau d'ours ! C'est pour ne pas penser à la mort qu'on chasse, qu'on travaille, qu'on cherche à se distraire. »

Stépane Arcadiévitch sourit et regarda Levine de son regard caressant :

« Tu vois bien que tu avais tort en tombant sur moi parce que je cherchais des jouissances dans la vie ! Ne sois pas si sévère, ô moraliste !

— Ce qu'il y a de bon dans la vie… répondit Levine s'embrouillant. Au fond je ne sais qu'une chose, c'est que nous mourrons bientôt.

— Pourquoi bientôt ?

— Et sais-tu ? la vie offre, il est vrai, moins de charme quand on pense ainsi à la mort, mais elle a plus de calme.

— Il faut jouir de son reste, au contraire… Mais, dit Stépane Arcadiévitch en se levant pour la dixième fois, je me sauve.

— Reste encore un peu ! dit Levine en le retenant ; quand nous reverrons-nous maintenant ? Je pars demain.

— Et moi qui oubliais le sujet qui m'amène ! Je tiens absolument à ce que tu viennes dîner avec nous aujourd'hui ; ton frère sera des nôtres, ainsi que mon beau-frère Karénine.

— Il est ici ? – demanda Levine, mourant d'envie d'avoir des nouvelles de Kitty ; il savait qu'elle avait été à Pétersbourg au com-

mencement de l'hiver, chez sa sœur mariée à un diplomate. – Tant pis, pensa-t-il : qu'elle soit revenue ou non, j'accepterai.

— Viendras-tu ?

— Certainement.

— À cinq heures, en redingote. »

Et Stépane Arcadiévitch se leva et descendit chez son nouveau chef. Son instinct ne l'avait pas trompé ; cet homme terrible se trouva être un bon garçon, avec lequel il déjeuna et s'attarda à causer, si bien qu'il était près de quatre heures lorsqu'il entra chez Alexis Alexandrovitch.

Partie IV · Chapitre 8

Alexis Alexandrovitch, en rentrant de la messe, passa toute la matinée chez lui. Il avait deux affaires à terminer ce jour-là : d'abord à recevoir une députation d'étrangers, puis une lettre à écrire à son avocat, comme il le lui avait promis.

Il discuta longuement avec les membres de la députation, les entendit exposer leurs réclamations et leurs besoins, leur traça un programme dont ils ne devaient à aucun prix se départir dans leurs démarches auprès du gouvernement, et finalement les adressa à la comtesse Lydie, qui devait les guider à Pétersbourg : la comtesse avait la spécialité des députations, et s'entendait mieux que personne à les piloter. Quand il eut congédié son monde, Alexis Alexandrovitch écrivit à son avocat, lui donna ses pleins pouvoirs, et lui envoya trois billets de Wronsky et un d'Anna, trouvés dans le portefeuille.

Au moment de cacheter sa lettre, il entendit la voix sonore de Stépane Arcadiévitch demandant au domestique si son beau-frère recevait, et insistant pour être annoncé.

« Tant pis, pensa Alexis Alexandrovitch, ou plutôt tant mieux, je lui dirai ce qui en est, et il comprendra que je ne puis dîner chez lui.

— Fais entrer, cria-t-il en rassemblant ses papiers et les serrant dans un buvard.

— Tu vois bien que tu mens, – dit la voix de Stépane Arcadiévitch au domestique, et, ôtant son paletot tout en marchant, il entra chez Alexis Alexandrovitch.

— Je suis enchanté de te trouver, commença-t-il gaiement, j'espère…

— Il m'est impossible d'y aller », répondit sèchement Alexis Alexandrovitch, recevant son beau-frère debout, sans l'engager à s'asseoir, résolu à adopter avec le frère de sa femme les relations froides qui lui semblaient seules convenables depuis qu'il était décidé au divorce. C'était oublier l'irrésistible bonté de cœur de Stépane Arcadiévitch. Il ouvrit tout grands ses beaux yeux brillants et clairs.

« Pourquoi ne peux-tu pas venir ? Tu ne veux pas le dire ? demanda-t-il en français avec quelque hésitation. Mais c'est chose promise, nous comptons sur toi !

— C'est impossible, parce que nos rapports de famille doivent être rompus.

— Comment cela ? Pourquoi ? dit Oblonsky avec un sourire.

— Parce que je songe à divorcer d'avec ma femme, votre sœur. Je dois… »

La phrase n'était pas achevée que Stépane Arcadiévitch, contrairement à ce qu'attendait son beau-frère, s'affaissait en poussant un grand soupir dans un fauteuil.

« Alexis Alexandrovitch, ce n'est pas possible, s'écria-t-il avec douleur.

— C'est cependant vrai.

— Pardonne-moi, je n'y puis croire. »

Alexis Alexandrovitch s'assit ; il sentait que ses paroles n'avaient pas produit le résultat voulu, et qu'une explication, même catégorique, ne changerait rien à ses rapports avec Oblonsky.

« C'est une cruelle nécessité, mais je suis forcé de demander le divorce, reprit-il.

— Que veux-tu que je te dise ! te connaissant pour un homme de bien, et Anna pour une femme d'élite, – excuse-moi de ne pouvoir changer mon opinion sur elle, – je ne puis croire à tout cela : il y a là quelque malentendu.

— Oh ! si ce n'était qu'un malentendu !

— Permets, je comprends, mais je t'en supplie, ne te hâte pas.

— Je n'ai rien fait avec précipitation, dit froidement Alexis Alexandrovitch ; mais dans une question semblable on ne peut prendre conseil de personne : je suis décidé.

— C'est affreux ! soupira Stépane Arcadiévitch ; je t'en conjure : si, comme je le comprends, l'affaire n'est pas encore entamée, ne

fais rien avant d'avoir causé avec ma femme. Elle aime Anna comme une sœur, elle t'aime, et c'est une femme de sens. Par amitié pour moi, cause avec elle. »

Alexis Alexandrovitch se tut et réfléchit ; Stépane Arcadiévitch respecta son silence ; il le regardait avec sympathie.

« Pourquoi ne pas venir dîner avec nous, au moins aujourd'hui ? Ma femme t'attend. Viens lui parler ; c'est, je t'assure, une femme supérieure. Parle-lui, je t'en conjure.

— Si vous le désirez à ce point, j'irai, » dit en soupirant Alexis Alexandrovitch.

Et pour changer de conversation il demanda à Stépane Arcadiévitch ce qu'il pensait de son nouveau chef, un homme encore jeune, dont l'avancement rapide avait étonné. Alexis Alexandrovitch ne l'avait jamais aimé, et il ne pouvait se défendre d'un sentiment d'envie, naturel chez un fonctionnaire sous le coup d'un insuccès.

« C'est un homme qui paraît être fort au courant des affaires et très actif.

— Actif, c'est possible, mais à quoi emploie-t-il son activité ? est-ce à faire du bien ou à détruire ce que d'autres ont fait avant lui ? Le fléau de notre gouvernement, c'est cette bureaucratie paperassière dont Anitchkine est un digne représentant.

— En tout cas, il est très bon enfant, répondit Stépane Arcadiévitch. Je sors de chez lui, nous avons déjeuné ensemble, et je lui ai appris à faire une boisson, tu sais, avec du vin et des oranges. »

Stépane Arcadiévitch consulta sa montre.

« Hé bon Dieu, il est quatre heures passées ! et j'ai encore une visite à faire ! C'est convenu, tu viens dîner, n'est-ce pas ? tu nous

ferais, à ma femme et à moi, un vrai chagrin en refusant. »

Alexis Alexandrovitch reconduisit son beau-frère tout autrement qu'il ne l'avait accueilli.

« Puisque j'ai promis, j'irai, répondit-il mélancoliquement.

— Merci, et j'espère que tu ne le regretteras pas. »

Et, tout en remettant son paletot, Oblonsky secoua le domestique par la tête et sortit.

Partie IV · Chapitre 9

Cinq heures avaient sonné lorsque le maître de la maison rentra et rencontra à sa porte Kosnichef et Pestzoff. Le vieux prince Cherbatzky, Karénine, Tourovtzine, Kitty et le jeune Cherbatzky étaient déjà réunis au salon. La conversation y languissait. Dolly, préoccupée du retard de son mari, ne parvenait pas à animer son monde, que la présence de Karénine, en habit noir et cravate blanche selon l'usage pétersbourgeois, glaçait involontairement.

Stépane Arcadiévitch s'excusa gaiement et, avec sa bonne grâce habituelle, changea en un clin d'œil l'aspect lugubre du salon ; il présenta ses invités l'un à l'autre, leur fournit un sujet de conversation, la russification de la Pologne, installa le vieux prince auprès de Dolly, complimenta Kitty sur sa beauté, et alla jeter un coup d'œil sur la table et sur les vins.

Levine le rencontra à la porte de la salle à manger.

« Suis-je en retard ?

— Peux-tu ne pas l'être ! répondit Oblonsky en le prenant par le bras.

— Tu as beaucoup de monde ? Qui ? demanda Levine, rougissant involontairement et secouant avec son gant la neige qui couvrait son chapeau.

— Rien que la famille. Kitty est ici. Viens, que je te présente à Karénine. »

Lorsqu'il sut, à n'en pas douter, qu'il allait se trouver en présence de celle qu'il n'avait pas revue depuis la soirée fatale, sauf pendant sa courte apparition en voiture, Levine eut peur.

« Comment sera-t-elle ? Comme autrefois ? Si Dolly avait dit vrai ? Et pourquoi n'aurait-elle pas dit vrai ? » pensa-t-il.

« Présente-moi à Karénine, je t'en prie », parvint-il enfin à balbutier, entrant au salon avec le courage du désespoir.

Elle était là, et tout autre que par le passé !

Au moment où Levine entra, elle le vit, et sa joie fut telle que, tandis qu'il saluait Dolly, la pauvre enfant crut fondre en larmes. Levine et Dolly s'en aperçurent. Rougissant, pâlissant pour rougir encore, elle était si troublée que ses lèvres tremblaient. Levine s'approcha pour la saluer ; elle lui tendit une main glacée avec un sourire qui aurait passé pour calme, si ses yeux humides n'eussent été si brillants.

« Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, s'efforça-t-elle de dire.

— Vous ne m'avez pas vu, mais moi je vous ai aperçue en voiture, sur la route de Yergoushovo, venant du chemin de fer, répondit Levine rayonnant de bonheur.

— Quand donc ? demanda-t-elle étonnée.

— Vous alliez chez votre sœur, dit Levine, sentant la joie l'étouffer. « Comment, pensa-t-il, ai-je pu croire à un sentiment qui ne fût pas innocent dans cette touchante créature ? Daria Alexandrovna a eu raison. »

Stépane Arcadiévitch vint lui prendre le bras pour l'amener vers Karénine.

« Permettez-moi de vous faire faire connaissance, dit-il en les présentant l'un à l'autre.

— Enchanté de vous retrouver ici, dit froidement Alexis Alexandrovitch en serrant la main de Levine.

— Hé quoi, vous vous connaissez ? demanda Oblonsky avec étonnement.

— Nous avons fait route ensemble pendant trois heures, dit en souriant Levine, et nous nous sommes quittés aussi intrigués qu'au bal masqué, moi du moins.

— Vraiment ?... Messieurs, veuillez passer dans la salle à manger », dit Stépane Arcadiévitch en se dirigeant vers la porte.

Les hommes le suivirent et s'approchèrent d'une table où était servie la zakouska, composée de six espèces d'eaux-de-vie, d'autant de variétés de fromages, ainsi que de caviar, de hareng, de conserves, et d'assiettées de pain français, coupé en tranches minces.

Les hommes mangèrent debout autour de la table et, en attendant le dîner, la russification de la Pologne commençait à languir. Au moment de quitter le salon, Alexis Alexandrovitch démontrait que les principes élevés introduits par l'administration russe pou-

vaient seuls obtenir ce résultat. Pestzoff soutenait qu'une nation ne peut s'en assimiler une autre qu'à condition de l'emporter en densité de population. Kosnichef, avec certaines restrictions, partageait les deux avis, et pour clore cette conversation trop sérieuse par une plaisanterie, il ajouta en souriant :

« Le plus logique, pour nous assimiler les étrangers, me semblerait donc être d'avoir autant d'enfants que possible. C'est là où mon frère et moi sommes en défaut, tandis que vous, messieurs, et surtout Stépane Arcadiévitch, agissez en bons patriotes. Combien en avez-vous ? » demanda-t-il à celui-ci en lui tendant un petit verre à liqueur.

Chacun rit, Oblonsky plus que personne.

« Fais-tu encore de la gymnastique ? dit Oblonsky en prenant Levine par le bras, et, sentant les muscles vigoureux de son ami se tendre sous le drap de la redingote : Quel biceps ! tu es un vrai Samson.

— Pour chasser l'ours, il faut, je suppose, être doué d'une force remarquable ? » demanda Alexis Alexandrovitch, dont les notions sur cette chasse étaient de l'ordre le plus vague.

Levine sourit :

« Nullement : un enfant peut tuer un ours ; – et il recula avec un léger salut pour faire place aux dames qui s'approchaient de la table.

— On m'a dit que vous veniez de tuer un ours ? dit Kitty, cherchant à piquer de sa fourchette un champignon récalcitrant, et découvrant un peu son joli bras en rejetant la dentelle de sa manche. Y a-t-il vraiment des ours chez vous ? » ajouta-t-elle en tournant à demi vers lui sa jolie tête souriante.

Combien ces paroles, peu remarquables par elles-mêmes, ce son de voix, ces mouvements de mains, de bras et de tête, avaient de charme pour lui ! Il y voyait une prière, un acte de confiance, une caresse douce et timide, une promesse, une espérance, même une preuve d'amour qui l'étouffait de bonheur.

« Oh non, nous avons été chasser dans le gouvernement de Tver, et c'est en revenant de là que j'ai rencontré en wagon votre beau-frère, le beau-frère de Stiva, dit-il en souriant. La rencontre a été comique. »

Et il raconta gaiement et plaisamment comment, après avoir veillé la moitié de la nuit, il était entré de force, en touloupe, dans le wagon de Karénine.

« Le conducteur voulait m'éconduire à cause de ma tenue ; j'ai du me fâcher, et vous, monsieur, dit-il en se tournant vers Karénine, après m'avoir un moment jugé sur mon costume, avez pris ma défense, ce dont je vous ai été bien reconnaissant.

— Les droits des voyageurs au choix de leurs places sont trop peu déterminés en général, dit Alexis Alexandrovitch en s'essuyant le bout des doigts avec son mouchoir, après avoir mangé une fine tranche de pain et de fromage.

— Oh, j'ai bien remarqué votre hésitation, répondit en souriant Levine : c'est pourquoi je me suis hâté d'entamer un sujet de conversation sérieux pour faire oublier ma peau de mouton. »

Kosnichef, qui causait avec la maîtresse de la maison tout en prêtant l'oreille à la conversation, tourna la tête vers son frère. « D'où lui viennent ces airs conquérants ? » pensa-t-il.

Et en effet il semblait que Levine se sentît pousser des ailes ! Car elle l'écoutait, elle prenait plaisir à l'entendre parler ; tout autre in-

térêt disparaissait devant celui-là. Il était seul avec elle, non seulement dans cette chambre, mais dans l'univers entier, et planait à des hauteurs vertigineuses, tandis qu'en bas, au-dessous d'eux, s'agitaient ces excellentes gens, Oblonsky, Karénine, et le reste de l'humanité.

Stépane Arcadiévitch, en plaçant son monde à table, sembla complètement oublier Levine et Kitty, puis, se rappelant soudain leur existence, il les mit l'un auprès de l'autre.

Le dîner, servi avec élégance, car Stépane Arcadiévitch y tenait beaucoup, réussit complètement. Le potage Marie-Louise, accompagné de petits pâtés qui fondaient dans la bouche, fut parfait, et Matvei, avec deux domestiques en cravate blanche, fit le service adroitement et sans bruit.

Le succès ne fut pas moindre au point de vue de la conversation : tantôt générale, tantôt particulière, elle ne tarit pas, et lorsque, le dîner fini, on quitta la table, Alexis Alexandrovitch lui-même était dégelé.

Partie IV · Chapitre 10

Pestzoff, qui aimait à discuter une question à fond, n'avait pas été content de l'interruption de Kosnichef ; il trouvait qu'on ne lui avait pas suffisamment laissé expliquer sa pensée.

« En parlant de la densité de la population, je n'entendais pas en faire le principe d'une assimilation, mais seulement un moyen, dit-il dès le potage en s'adressant spécialement à Alexis Alexandrovitch.

— Il me semble que cela revient au même, répondit Karénine avec lenteur. À mon sens, un peuple ne peut avoir d'influence sur un autre peuple qu'à la condition de lui être supérieur en civilisation…

— Voilà précisément la question, interrompit Pestzoff avec une ardeur si grande qu'il semblait mettre toute son âme à défendre ses opinions. Comment doit-on entendre cette civilisation supérieure ? Qui donc, parmi les diverses nations de l'Europe, prime les autres ? Est-ce le Français, l'Anglais ou l'Allemand qui nationalisera ses voisins ? Nous avons vu franciser les provinces rhénanes : est-ce une preuve d'infériorité du côté des Allemands ? Non, il y a là une autre loi, cria-t-il de sa voix de basse.

— Je crois que la balance penchera toujours du côté de la véritable civilisation.

— Mais quels sont les indices de cette véritable civilisation ?

— Je crois que tout le monde les connaît.

— Les connaît-on réellement ? demanda Serge Ivanitch en souriant finement. On croit volontiers, pour le moment, qu'en dehors de l'instruction classique la civilisation n'existe pas ; nous assistons sur ce point à de furieux débats, et chaque parti avance des preuves qui ne manquent pas de valeur.

— Vous êtes pour les classiques, Serge Ivanitch ? dit Oblonsky… Vous offrirai-je du bordeaux ?

— Je ne parle pas de mes opinions personnelles, répondit Kosnichef avec la condescendance qu'il aurait éprouvée pour un enfant, en avançant son verre. Je prétends seulement que, de part et d'autre, les raisons qu'on allègue sont bonnes, continua-t-il en s'adressant à Karénine. Par mon éducation je suis classique ; ce qui

ne m'empêche pas de trouver que les études classiques n'offrent pas de preuves irrécusables de leur supériorité sur les autres.

— Les sciences naturelles prêtent tout autant à un développement pédagogique de l'esprit humain, reprit Pestzoff. Voyez l'astronomie, la botanique, la zoologie avec l'unité de ses lois !

— C'est une opinion que je ne saurais partager, répondit Alexis Alexandrovitch. Peut-on nier l'heureuse influence sur le développement de l'intelligence de l'étude des formes du langage ? La littérature ancienne est éminemment morale, tandis que, pour notre malheur, on joint à l'étude des sciences naturelles des doctrines funestes et fausses qui sont le fléau de notre époque. »

Serge Ivanitch allait répondre, mais Pestzoff l'interrompit de sa grosse voix pour démontrer chaleureusement l'injustice de ce jugement ; lorsque Kosnichef put enfin parler, il dit en souriant à Alexis Alexandrovitch :

« Avouez que le pour et le contre des deux systèmes seraient difficiles à établir si l'influence morale, disons le mot, antinihiliste, de l'éducation classique ne militait pas en sa faveur ?

— Sans le moindre doute.

— Nous laisserions le champ plus libre aux deux systèmes si nous ne considérions pas l'éducation classique comme une pilule, que nous offrons hardiment à nos patients contre le nihilisme. Mais sommes-nous bien sûrs des vertus curatives de ces pilules ? »

Le mot fit rire tout le monde, principalement le gros Tourovtzine, qui avait vainement cherché à s'égayer jusque-là.

Stépane Arcadiévitch avait eu raison de compter sur Pestzoff pour entretenir la conversation, car à peine Kosnichef eut-il clos la

conversation en plaisantant qu'il reprit :

« On ne saurait même accuser le gouvernement de se proposer une cure, car il reste visiblement indifférent aux conséquences des mesures qu'il prend ; c'est l'opinion publique qui le dirige. Je citerai comme exemple la question de l'éducation supérieure des femmes. Elle devrait être considérée comme funeste : ce qui n'empêche pas le gouvernement d'ouvrir les cours publics et les universités aux femmes. »

Et la conversation s'engagea aussitôt sur l'éducation des femmes.

Alexis Alexandrovitch fit remarquer que l'instruction des femmes était trop confondue avec leur émancipation, et ne pouvait être jugée funeste qu'à ce point de vue.

« Je crois, au contraire, que ces deux questions sont intimement liées l'une à l'autre, dit Pestzoff. La femme est privée de droits parce qu'elle est privée d'instruction, et le manque d'instruction tient à l'absence de droits. N'oublions pas que l'esclavage de la femme est si ancien, si enraciné dans nos mœurs, que bien souvent nous sommes incapables de comprendre l'abîme légal qui la sépare de nous.

— Vous parlez de droits, dit Serge Ivanitch quand il parvint à placer un mot : est-ce le droit de remplir les fonctions de juré, de conseiller municipal, de président de tribunal, de fonctionnaire public, de membre du parlement ?

— Sans doute.

— Mais si les femmes peuvent exceptionnellement remplir ces fonctions, il serait plus juste de donner à ces droits le nom de devoirs ? Un avocat, un employé de télégraphe, remplit un devoir. Di-

sons donc, pour parler logiquement, que les femmes cherchent des devoirs, et dans ce cas nous devons sympathiser à leur désir de prendre part aux travaux des hommes.

— C'est juste, appuya Alexis Alexandrovitch : le tout est de savoir si elles sont capables de remplir ces devoirs.

— Elles le seront certainement aussitôt qu'elles seront plus généralement instruites, dit Stépane Arcadiévitch ; nous le voyons.

— Et le proverbe ? demanda le vieux prince, dont les petits yeux moqueurs brillaient en écoutant cette conversation. Je puis me le permettre devant mes filles : « La femme a les cheveux longs… »

— C'est ainsi qu'on jugeait les nègres avant leur émancipation ! s'écria Pestzoff mécontent.

— J'avoue que ce qui m'étonne, dit Serge Ivanitch, c'est de voir les femmes chercher de nouveaux devoirs, quand nous voyons malheureusement les hommes éluder autant que possible les leurs !

— Les devoirs sont accompagnés de droits ; les honneurs, l'influence, l'argent, voilà ce que cherchent les femmes, dit Pestzoff.

— Absolument comme si je briguais le droit d'être nourrice et trouvais mauvais qu'on me refusât, tandis que les femmes sont payées pour cela, » dit le vieux prince.

Tourovtzine éclata de rire, et Serge Ivanitch regretta de n'être pas l'auteur de cette plaisanterie ; Alexis Alexandrovitch lui-même se dérida.

« Oui, mais un homme ne peut allaiter, tandis qu'une femme… dit Pestzoff.

— Pardon ; un Anglais, à bord d'un navire, est arrivé à allaiter lui-même son enfant, dit le vieux prince, qui se permettait quelques libertés de langage devant ses filles.

— Autant d'Anglais nourrices, autant de femmes fonctionnaires, dit Serge Ivanitch.

— Mais les filles sans famille ? demanda Stépane Arcadiévitch qui, en soutenant Pestzoff, avait pensé tout le temps à la Tchibisof, sa petite danseuse.

— Si vous scrutez la vie de ces jeunes filles, s'interposa ici Daria Alexandrovna avec une certaine aigreur, vous trouverez certainement qu'elles ont abandonné une famille dans laquelle des devoirs de femmes étaient à leur portée. »

Dolly comprenait instinctivement à quel genre de femmes Stépane Arcadiévitch faisait allusion.

« Mais nous défendons un principe, un idéal, riposta Pestzoff de sa voix tonnante. La femme réclame le droit d'être indépendante et instruite ; elle souffre de son impuissance à obtenir l'indépendance et l'instruction.

— Et moi je souffre de n'être pas admis comme nourrice à la maison des enfants trouvés », répéta le vieux prince, à la grande joie de Tourovtzine, qui en laissa choir une asperge dans sa sauce par le gros bout.

Partie IV · Chapitre 11

Seuls Kitty et Levine n'avaient pris aucune part à la conversation.

Au commencement du dîner, quand on parla de l'influence d'un peuple sur un autre, Levine fut ramené aux idées qu'il s'était faites à ce sujet ; mais elles s'effacèrent bien vite, comme n'offrant plus aucun intérêt ; il trouva étrange qu'on pût s'embarrasser de questions aussi oiseuses.

Kitty, de son côté, aurait dû s'intéresser à la discussion sur les droits des femmes, car, non seulement elle s'en était souvent occupée à cause de son amie Varinka, dont la dépendance était si rude, mais pour son propre compte, dans le cas où elle ne se marierait pas. Souvent sa sœur et elle s'étaient disputées à ce sujet. Combien peu cela l'intéressait maintenant ! Entre Levine et elle s'établissait une affinité mystérieuse qui les rapprochait de plus en plus, et leur causait un sentiment de joyeuse terreur, au seuil de la nouvelle vie qu'ils entrevoyaient.

Questionné par Kitty sur la façon dont il l'avait aperçue en été, Levine lui raconta qu'il revenait des prairies, par la grand'route, après le fauchage.

« C'était de très grand matin. Vous veniez sans doute de vous réveiller, votre maman dormait encore dans son coin. La matinée était superbe. Je marchais en me demandant : « Une voiture à quatre chevaux ? Qui cela peut-il être ? » C'étaient quatre bons chevaux avec des grelots. Et tout à coup, comme un éclair, vous passez devant moi. Je vous vois à la portière : vous étiez assise, comme cela, tenant à deux mains les rubans de votre coiffure de voyage, et vous sembliez plongée dans de profondes réflexions. Combien j'aurais voulu savoir, ajouta-t-il en souriant, à quoi vous pensiez ! Était-ce quelque chose de bien important ? »

« Pourvu que je n'aie pas été décoiffée ! » pensa Kitty. Mais, en voyant le sourire enthousiaste qui faisait rayonner Levine, elle se

rassura sur l'impression qu'elle avait produite, et répondit en rougissant et riant gaiement :

« Je n'en sais vraiment plus rien.

— Comme Tourovtzine rit de bon cœur ! dit Levine admirant la gaieté de ce gros garçon, dont les yeux étaient humides et le corps soulevé par le rire.

— Le connaissez-vous depuis longtemps ? demanda Kitty.

— Qui ne le connaît !

— Et vous n'en pensez rien de bon ?

— C'est trop dire ; mais il n'a pas grande valeur.

— Voilà une opinion injuste que je vous prie de rétracter, dit Kitty. Moi aussi je l'ai autrefois mal jugé ; mais c'est un être excellent, un cœur d'or.

— Comment avez-vous fait pour apprécier son cœur ?

— Nous sommes de très bons amis. L'hiver dernier, peu de temps après..., après que vous avez cessé de venir nous voir, dit-elle d'un air un peu coupable, mais avec un sourire confiant, les enfants de Dolly ont eu la scarlatine, et un jour, par hasard, Tourovtzine est venu faire visite à ma sœur. Le croiriez-vous, dit-elle en baissant la voix, il en a eu pitié au point de rester à garder et à soigner les petits malades ! Pendant trois semaines il a fait l'office de bonne d'enfants. – Je raconte à Constantin Dmitritch la conduite de Tourovtzine pendant la scarlatine, dit-elle en se penchant vers sa sœur.

— Oui, il a été étonnant ! – répondit Dolly en regardant Tourovtzine avec un bon sourire ; Levine le regarda aussi et s'étonna

de ne pas l'avoir compris jusque-là.

— Pardon, pardon, jamais je ne jugerai légèrement personne ! » s'écria-t-il gaiement, exprimant cette fois bien sincèrement ce qu'il éprouvait.

Partie IV · Chapitre 12

La discussion sur l'émancipation des femmes offrait des côtés épineux à traiter devant des dames ; aussi l'avait-on laissée tomber. Mais, à peine le repas terminé, Pestzoff s'adressa à Alexis Alexandrovitch, et entreprit de lui expliquer cette question au point de vue de l'inégalité des droits entre époux dans le mariage ; la raison principale de cette inégalité tenant, selon lui, à la différence établie par la loi et par l'opinion publique entre l'infidélité de la femme et celle du mari.

Stépane Arcadiévitch offrit précipitamment un cigare à Karénine.

« Non, je ne fume pas, – répondit celui-ci tranquillement, et, comme pour prouver qu'il ne redoutait pas cet entretien, il se retourna vers Pestzoff avec son sourire glacial.

— Cette inégalité tient, il me semble, au fond même de la question, – dit-il, et il se dirigea vers le salon ; mais ici Tourovtzine l'interpella encore.

— Avez-vous entendu l'histoire de Priatchnikof ? demanda-t-il, animé par le champagne, et profitant du moment impatiemment attendu de rompre un silence qui lui pesait. Wasia Priatchnikof ? – et il se tourna vers Alexis Alexandrovitch comme vers le principal

convive, avec un bon sourire sur ses grosses lèvres rouges et humides. – On m'a raconté ce matin qu'il s'était battu à Tver avec Kwitzky, et qu'il l'a tué. »

La conversation s'engageait fatalement ce jour-là de façon à froisser Alexis Alexandrovitch ; Stépane Arcadiévitch s'en apercevait, et voulait emmener son beau-frère.

« Pourquoi s'est-il battu ? demanda Karénine sans paraître s'apercevoir des efforts d'Oblonsky pour distraire son attention.

— À cause de sa femme ; il s'est bravement conduit, car il a provoqué son rival, et l'a tué.

— Ah ! » fit Alexis Alexandrovitch levant les sourcils d'un air indifférent, et il quitta la chambre.

Dolly l'attendait dans un petit salon de passage, et lui dit avec un sourire craintif :

« Combien je suis heureuse que vous soyez venu ! J'ai besoin de vous parler. Asseyons-nous ici. »

Alexis Alexandrovitch, conservant l'air d'indifférence que lui donnaient ses sourcils soulevés, s'assit auprès d'elle.

« D'autant plus volontiers, dit-il, que je voulais de mon côté m'excuser de devoir vous quitter ; je pars demain matin. »

Daria Alexandrovna, fermement convaincue de l'innocence d'Anna, se sentait pâlir et trembler de colère devant cet homme insensible et glacial, qui se disposait froidement à perdre son amie.

« Alexis Alexandrovitch, dit-elle, rassemblant toute sa fermeté pour le regarder bien en face avec un courage désespéré ; je vous ai

demandé des nouvelles d'Anna et vous n'avez pas répondu ; que devient-elle ?

— Je pense qu'elle se porte bien, Daria Alexandrovna, répondit Karénine sans la regarder.

— Pardonnez-moi si j'insiste sans en avoir le droit, mais j'aime Anna comme une sœur ; dites-moi, je vous en conjure, ce qui se passe entre vous et elle, et ce dont vous l'accusez ! »

Karénine fronça les sourcils et baissa la tête en fermant presque les yeux :

« Votre mari vous aura communiqué, je pense, les raisons qui m'obligent à rompre avec Anna Arcadievna, dit-il en jetant un coup d'œil mécontent sur Cherbatzky, qui traversait la chambre.

— Je ne crois pas, et ne croirai jamais tout cela !... » murmura Dolly en serrant ses mains amaigries avec un geste énergique. Elle se leva vivement et touchant de la main la manche d'Alexis Alexandrovitch : « On nous troublera ici, venez par là, je vous en prie. »

L'émotion de Dolly se communiquait à Karénine ; il obéit, se leva, et la suivit dans la chambre d'étude des enfants, où ils s'assirent devant une table couverte d'une toile cirée, entaillée de coups de canif.

« Je ne crois à rien de tout cela ! répéta Dolly, cherchant à saisir ce regard qui fuyait le sien.

— Peut-on nier des faits, Daria Alexandrovna ? dit-il en appuyant sur le dernier mot.

— Mais quelle faute a-t-elle commise ? de quoi l'accusez-vous ?

— Elle a manqué à ses devoirs et trahi son mari. Voilà ce qu'elle a fait.

— Non, non, c'est impossible ! non, Dieu merci, vous vous trompez ! » s'écria Dolly pressant ses tempes de ses deux mains en fermant les yeux.

Alexis Alexandrovitch sourit froidement du bout des lèvres ; il voulait ainsi prouver à Dolly, et se prouver à lui-même, que sa conviction était inébranlable. Mais à cette chaleureuse intervention sa blessure se rouvrit, et, quoique le doute ne lui fût plus possible, il répondit avec moins de froideur :

« L'erreur est difficile quand c'est la femme qui vient elle-même déclarer au mari que huit années de mariage et un fils ne comptent pour rien, et qu'elle veut recommencer la vie.

— Anna et le vice ! comment associer ces deux idées, comment croire… ?

— Daria Alexandrovna ! – dit-il avec colère, regardant maintenant sans détour le visage ému de Dolly, et sentant sa langue se délier involontairement, – j'aurais beaucoup donné pour pouvoir encore douter ! jadis le doute était cruel, mais le présent est plus cruel encore. Quand je doutais, j'espérais malgré tout. Maintenant je n'ai plus d'espoir, et cependant j'ai d'autres doutes ; j'ai pris mon fils en aversion ; je me demande parfois s'il est le mien. Je suis très malheureux ! »

Dolly, dès qu'elle eut rencontré son regard, comprit qu'il disait vrai ; elle eut pitié de lui, et sa foi dans l'innocence de son amie en fut ébranlée.

« Mon Dieu, c'est affreux ! mais êtes-vous vraiment décidé au divorce ?

— J'ai pris ce dernier parti parce que je n'en vois pas d'autre à prendre. Le plus terrible dans un malheur de ce genre, c'est qu'on ne peut pas porter sa croix comme dans toute autre infortune, une perte, une mort, dit-il en devinant la pensée de Dolly. On ne peut rester dans la position humiliante qui vous est faite, on ne peut vivre à trois !

— Je comprends, je comprends parfaitement, – répondit Dolly baissant la tête. Elle se tut, et ses propres chagrins domestiques lui revinrent à la pensée ; mais tout à coup elle joignit les mains avec un geste suppliant et, levant courageusement son regard vers Karénine :

— Attendez encore, dit-elle. Vous êtes chrétien. Pensez à ce qu'elle deviendra si vous l'abandonnez !

— J'y ai pensé, beaucoup pensé, Daria Alexandrovna ; – il la regarda avec des yeux troubles, et son visage se couvrit de plaques rouges. Dolly le plaignait maintenant du fond du cœur. – Lorsqu'elle m'a annoncé mon déshonneur elle-même, je lui ai donné la possibilité de se réhabiliter ; j'ai cherché à la sauver. Qu'a-t-elle fait alors ? Elle n'a même pas tenu compte de la moindre des exigences, du respect des convenances ! On peut, ajouta-t-il en s'échauffant, sauver un homme qui ne veut pas périr, mais avec une nature corrompue au point de voir le bonheur dans sa perte même, que voulez-vous qu'on fasse ?

— Tout, sauf le divorce.

— Qu'appelez-vous tout ?

— Songez donc qu'elle ne serait plus la femme de personne ! Elle serait perdue ! C'est affreux !

— Qu'y puis-je faire ? répondit Karénine, haussant les épaules et les sourcils ; – et le souvenir de sa dernière explication avec sa femme le ramena subitement au même degré de froideur qu'au début de l'entretien. – Je vous suis très reconnaissant de votre sympathie, mais je suis forcé de vous quitter, ajouta-t-il en se levant.

— Non, attendez ! Vous ne devez pas la perdre ; écoutez-moi, je vous parlerai par expérience. Moi aussi je suis mariée et mon mari m'a trompée ; dans ma jalousie et mon indignation, moi aussi j'ai voulu tout quitter… Mais j'ai réfléchi, et qui est-ce qui m'a sauvée ? Anna. Maintenant mes enfants grandissent, mon mari revient à sa famille, comprend ses torts, se relève, devient meilleur, je vis… j'ai pardonné : pardonnez aussi !… »

Alexis Alexandrovitch écoutait, mais les paroles de Dolly restaient sans effet sur lui, car dans son âme grondait la colère qui l'avait décidé au divorce. Il répondit d'une voix haute et perçante :

« Je ne puis, ni ne veux pardonner, ce serait injuste. Pour cette femme j'ai fait l'impossible, et elle a tout traîné dans la boue qui paraît lui convenir. Je ne suis pas un méchant homme et n'ai jamais haï personne ; mais, elle, je la hais de toutes les forces de mon âme, et je ne saurais lui pardonner parce qu'elle m'a fait trop de mal ! »

Et des larmes de colère tremblèrent dans sa voix.

« Aimez ceux qui vous haïssent », murmura Dolly presque honteuse.

Alexis Alexandrovitch sourit avec mépris. Cette parole, il la connaissait, mais elle ne pouvait s'appliquer à sa situation.

« On peut aimer ceux qui vous haïssent, mais non ce qu'on hait. Pardonnez-moi de vous avoir troublée ; à chacun suffit sa peine ! »

Et, retrouvant son empire sur lui-même, Karénine prit congé de Dolly avec calme et partit.

Partie IV · Chapitre 13

Levine résista à la tentation de suivre Kitty au salon quand on quitta la table, dans la crainte de lui déplaire par une assiduité trop marquée ; il resta avec les hommes, et prit part à la conversation générale ; mais, sans regarder Kitty, il ne perdait aucun de ses mouvements, il devinait jusqu'à la place qu'elle occupait au salon. Tout d'abord il remplit, sans le moindre effort, la promesse qu'il avait faite d'aimer son prochain et de n'en penser que du bien. La conversation tomba sur la commune en Russie, que Pestzoff considérait comme un ordre de choses nouveau, destiné à servir d'exemple au reste du monde. Levine était aussi peu de son avis que de celui de Serge Ivanitch, qui reconnaissait et niait, tout à la fois, la valeur de cette institution, mais il chercha à les mettre d'accord en adoucissant les termes dont ils se servaient, sans qu'il éprouvât le moindre intérêt pour la discussion. Son unique désir était de voir chacun heureux et content. Une personne, la seule désormais importante pour lui, s'était approchée de la porte ; il sentit un regard et un sourire fixés sur lui et fut obligé de se retourner. Elle était là, debout avec Cherbatzky, et le regardait.

« Je pensais que vous alliez vous mettre au piano ? dit-il en s'approchant d'elle ; voilà ce qui me manque à la campagne : la musique.

— Non ; nous étions simplement venus vous chercher, et je vous remercie d'avoir compris, répondit-elle en le récompensant d'un

sourire. Quel plaisir y a-t-il à discuter ? on ne convainc jamais personne.

— Combien c'est vrai !... »

Levine avait tant de fois remarqué que, dans les longues discussions, de grands efforts de logique et une dépense de paroles considérable ne produisent le plus souvent aucun résultat, qu'il sourit de bonheur en entendant Kitty deviner et définir sa pensée avec cette concision. Cherbatzky s'éloigna, et la jeune fille s'approcha d'une table de jeu, s'assit, et se mit à tracer des cercles sur le drap avec de la craie.

« Bon Dieu ! j'ai couvert la table de mes griffonnages, dit-elle en déposant la craie, après un moment de silence, avec un mouvement qui indiquait l'intention de se lever.

— Comment ferai-je pour rester sans elle ? pensa Levine avec terreur.

— Attendez, dit-il en s'asseyant près de la table. Il y a longtemps que je voulais vous demander une chose. »

Elle le regarda de ses yeux caressants, mais un peu inquiets.

« Demandez.

— Voici », dit-il, prenant la craie et écrivant les lettres q, v, a, d, c, e, i, e, i, a, o, t ? qui étaient les premières des mots : « Quand vous avez dit c'est impossible, était-ce impossible alors ou toujours ? » Il était peu vraisemblable que Kitty pût comprendre cette question compliquée. Levine la regarda néanmoins de l'air d'un homme dont la vie dépendait de l'explication de cette phrase.

Elle réfléchit sérieusement, appuya le front sur sa main, et se mit à déchiffrer avec attention, interrogeant parfois Levine des

yeux.

« J'ai compris, dit-elle en rougissant.

— Quel est ce mot ? demanda-t-il indiquant l'i du mot impossible.

— Cette lettre signifie impossible. Le mot n'est pas juste », répondit-elle.

Il effaça brusquement ce qu'il avait écrit, et lui tendit la craie. Elle écrivit : a, j, n, p, r, d.

Dolly apercevant sa sœur la craie en main, un sourire timide et heureux sur les lèvres, levant les yeux vers Levine qui se penchait sur la table en attachant un regard brillant tantôt sur elle, tantôt sur le drap, se sentit consolée de sa conversation avec Alexis Alexandrovitch ; elle vit Levine rayonner de joie ; il avait compris la réponse : « Alors je ne pouvais répondre différemment. »

Il regarda Kitty d'un air craintif et interrogateur.

« Alors seulement ?

— Oui, répondit le sourire de la jeune fille.

— Et… maintenant ? demanda-t-il.

— Lisez, je vais vous avouer ce que je souhaiterais ; et vivement elle traça les premières lettres des mots : « Que vous puissiez pardonner et oublier. »

Àson tour il saisit la craie de ses doigts émus et tremblants, et répondit de la même façon : « Je n'ai jamais cessé de vous aimer ».

Kitty le regarda et son sourire s'arrêta.

« J'ai compris, murmura-t-elle.

— Vous jouez au secrétaire ? dit le vieux prince, s'approchant d'eux ;... mais si tu veux venir au théâtre, il est temps de partir. »

Levine se leva et reconduisit Kitty jusqu'à la porte. Cet entretien décidait tout : Kitty avait avoué qu'elle l'aimait, et lui avait permis de venir le lendemain matin parler à ses parents.

Partie IV · Chapitre 14

Kitty partie, Levine sentit l'inquiétude le gagner ; il eut peur, comme de la mort, des quatorze heures qui lui restaient à passer avant d'arriver à ce lendemain où il la reverrait. Pour tromper le temps, il éprouvait le besoin impérieux de ne pas rester seul, de parler à quelqu'un. Stépane Arcadiévitch, qu'il eût voulu garder, allait soi-disant dans le monde, mais en réalité au ballet. Levine ne put que lui dire qu'il était heureux, et n'oublierait jamais, jamais, ce qu'il lui devait.

« Hé quoi ? tu ne parles donc plus de mourir ? dit Oblonsky en serrant la main de son ami d'un air attendri.

— Non ! » répondit celui-ci.

Dolly aussi le félicita presque en prenant congé de lui, ce qui déplut à Levine : nul ne devait se permettre de faire allusion à son bonheur. Pour éviter la solitude, il s'accrocha à son frère.

« Où vas-tu ?

— À une séance.

— Puis-je t'accompagner ?

— Pourquoi pas, dit en souriant Serge Ivanitch. Que t'arrive-t-il aujourd'hui ?

— Ce qui m'arrive ? le bonheur, répondit Levine en baissant la glace de la voiture. Tu permets ? J'étouffe. Pourquoi ne t'es-tu jamais marié ? »

Serge Ivanitch sourit :

« Je suis enchanté, c'est une charmante fille, commença-t-il.

— Non, ne dis rien, rien ! » s'écria Levine, le prenant par le collet de sa pelisse et lui couvrant la figure de sa fourrure. « Une charmante fille »... quelles paroles banales ! et combien peu elles répondaient à ses sentiments !

Serge Ivanitch éclata de rire, ce qui ne lui arrivait pas souvent. « Puis-je dire au moins que je suis bien content ?

— Demain, mais pas un mot de plus, rien, rien, silence. Je t'aime beaucoup... De quoi sera-t-il question aujourd'hui à la réunion ? » demanda Levine sans cesser de sourire.

Ils étaient arrivés. Pendant la séance, Levine écouta le secrétaire bégayer le protocole qu'il ne comprenait pas ; mais on lisait sur le visage de ce secrétaire que ce devait être un bon, aimable et sympathique garçon ; cela se voyait à la manière dont il bredouillait et se troublait en lisant. Puis vinrent les discours. On discutait sur la réduction de certaines sommes et sur l'installation de certains conduits. Serge Ivanitch attaqua deux membres de la commission, et prononça contre eux un discours triomphant. Après quoi un autre personnage se décida, à la suite d'un accès de timidité, à répondre en peu de mots d'une façon charmante, quoique pleine de

fiel. À son tour Swiagesky s'exprima noblement et éloquemment. Levine écoutait toujours et sentait bien que les sommes réduites, les conduits et le reste n'avaient rien de sérieux, que c'était un prétexte pour réunir d'aimables gens qui s'entendaient à merveille. Personne n'éprouvait de gêne, et Levine remarqua avec étonnement, grâce à de légers indices auxquels jadis il n'aurait fait aucune attention, qu'il pénétrait maintenant les pensées de chacun des assistants, lisait dans leurs âmes, et voyait combien c'étaient d'excellentes natures. Et il sentait que l'objet de leurs préférences était lui, Levine, qu'ils aimaient tous. Ils semblaient, ceux même qui ne le connaissaient pas, lui parler, le regarder d'un air caressant et aimable.

« Eh bien, es-tu content ? demanda Serge Ivanitch.

— Très content, jamais je n'aurais cru que ce fût aussi intéressant. »

Swiagesky s'approcha des deux frères et engagea Levine à venir prendre une tasse de thé chez lui. « Charmé », répondit celui-ci oubliant ses anciennes préventions, et il s'informa aussitôt de Mme Swiagesky et de sa sœur. Et par une étrange filiation d'idées, comme la belle-sœur de Swiagesky l'avait fait penser au mariage, il en conclut que personne n'écouterait aussi volontiers qu'elle et sa sœur le récit de son bonheur. Aussi fut-il enchanté de l'idée d'aller les voir.

Swiagesky le questionna sur ses affaires, se refusant toujours à admettre qu'on pût découvrir quelque chose qui n'eût déjà été découvert en Europe, mais sa thèse ne contraria nullement Levine. Swiagesky devait être dans le vrai sur tous les points, et Levine admira la douceur et la délicatesse avec lesquelles il évita de le prouver trop nettement.

Les dames furent charmantes : Levine crut deviner qu'elles savaient tout, et qu'elles prenaient part à sa joie, mais que par discrétion elles évitaient d'en parler. Il resta trois heures, causant de sujets variés, et faisant allusion tout le temps à ce qui remplissait son âme, sans remarquer qu'il ennuyait ses hôtes mortellement et qu'ils tombaient de sommeil. Enfin Swiagesky le reconduisit en bâillant jusqu'à l'antichambre, fort étonné de l'attitude de son ami. Levine rentra à l'hôtel entre une heure et deux heures du matin, et s'épouvanta à la pensée de passer dix heures seul, en proie à son impatience. Le garçon de service, qui veillait dans le corridor, lui alluma des bougies et allait se retirer, lorsque Levine l'arrêta. Ce garçon s'appelait Yégor : jamais jusque-là il n'avait fait attention à lui ; mais il s'aperçut soudain que c'était un brave homme, intelligent, et surtout plein de cœur.

« Dis donc, Yégor, c'est dur de ne pas dormir !

— Que faire ! c'est notre métier, on a la vie plus douce chez les maîtres, mais on y a moins de profits. »

Il se trouva que Yégor était père d'une famille de quatre enfants, trois garçons et une fille, qu'il comptait marier à un commis bourrelier.

Àce propos Levine communiqua à Yégor ses idées sur l'amour dans le mariage, et lui fit remarquer qu'en aimant on est toujours heureux parce que notre bonheur est en nous-mêmes. Yégor écouta attentivement et comprit évidemment la pensée de Levine, mais il la confirma par une réflexion inattendue ; c'est que lorsque lui, Yégor, avait servi de bons maîtres, il avait toujours été content d'eux, et qu'actuellement encore il était content de son maître, quoique ce fût un Français.

« Quel excellent homme ! » pensa Levine. « Et toi, Yégor, aimais-tu ta femme quand tu t'es marié ?

— Comment ne l'aurais-je pas aimée ! » répondit Yégor. Et Levine remarqua combien Yégor mettait d'empressement à lui dévoiler ses plus intimes pensées.

« Ma vie aussi a été extraordinaire, commença-t-il, les yeux brillants, gagné par l'enthousiasme de Levine comme on est gagné par la contagion du bâillement ; depuis mon enfance… » Mais la sonnette retentit ; Yégor sortit, Levine se retrouva seul. Bien qu'il n'eût presque pas dîné, qu'il eût refusé le thé et le souper chez Swiagesky, il n'aurait pu manger, et, après une nuit d'insomnie, il ne songeait pas à dormir ; il étouffait dans sa chambre, et malgré le froid il ouvrit un vasistas, et s'assit sur une table en face de la fenêtre. Au-dessus des toits couverts de neige s'élevait la croix ciselée d'une église, et plus haut encore la constellation du Cocher. Tout en aspirant l'air qui pénétrait dans sa chambre, il regardait tantôt la croix, tantôt les étoiles, s'élevant comme dans un rêve parmi les images et les souvenirs évoqués par son imagination.

Vers quatre heures du matin, des pas retentirent dans le corridor ; il entr'ouvrit sa porte et vit un joueur attardé rentrant du club. C'était un nommé Miaskine que Levine connaissait ; il marchait en toussant, sombre et renfrogné. « Pauvre malheureux ! » pensa Levine, dont les yeux se remplirent de larmes de pitié ; il voulut l'arrêter pour lui parler et le consoler, mais, se rappelant qu'il était en chemise, il retourna s'asseoir pour se baigner dans l'air glacé et regarder cette croix de forme étrange, significative pour lui dans son silence, et au-dessus d'elle la belle étoile brillante qui montait à l'horizon.

Vers sept heures, les frotteurs commencèrent à faire du bruit, les cloches sonnèrent un office matinal, et Levine sentit que le froid le gagnait. Il ferma la fenêtre, fit sa toilette et sortit.

Partie IV · Chapitre 15

Les rues étaient encore désertes lorsque Levine se trouva devant la maison Cherbatzky ; tout le monde dormait et la porte d'entrée principale était fermée. Il retourna à l'hôtel et demanda du café. Le garçon qui le lui apporta n'était plus Yégor ; Levine voulut entamer la conversation ; malheureusement, on sonna et le garçon sortit ; il essaya de prendre son café, mais sans pouvoir avaler le morceau de kalatch qu'il mit dans sa bouche ; il remit alors son paletot et retourna à la maison Cherbatzky. On commençait seulement à se lever ; le cuisinier partait pour le marché. Bon gré, mal gré, il fallut se résoudre à attendre une couple d'heures. Levine avait vécu toute la nuit et toute la matinée dans un complet état d'inconscience et au-dessus des conditions matérielles de l'existence ; il n'avait ni dormi ni mangé, s'était exposé au froid pendant plusieurs heures presque sans vêtements, et non seulement il était frais et dispos, mais il se sentait affranchi de toute servitude corporelle, maître de ses forces, et capable des actions les plus extraordinaires, comme de s'envoler dans les airs ou de faire reculer les murailles de la maison. Il rôda dans les rues pour passer le temps qui lui restait à attendre, consultant sa montre à chaque instant, et regardant autour de lui. Ce qu'il vit ce jour-là, il ne le revit jamais ; il fut surtout frappé par des enfants allant à l'école, des pigeons au plumage changeant, voletant des toits au trottoir, des saikis, saupoudrées de farine qu'une main invisible exposa sur l'appui d'une fenêtre. Tous ces objets tenaient du prodige : l'enfant courut vers un des pigeons

et regarda Levine en souriant ; le pigeon secoua ses ailes et brilla au soleil au travers d'une fine poussière de neige, et un parfum de pain chaud se répandit par la fenêtre où apparurent les saikis. Tout cela réuni produisit sur Levine une impression si vive qu'il se prit à rire et à pleurer de joie. Après avoir fait un grand tour par la rue des Gazettes et la Kislowka, il rentra à l'hôtel, s'assit, posa sa montre devant lui, et attendit que l'aiguille approchât de midi. Lorsque enfin il quitta l'hôtel, des isvoschiks l'entourèrent avec des visages heureux, se disputant à qui lui offrirait ses services. Évidemment, ils savaient tout. Il en choisit un, et pour ne pas froisser les autres, leur promit de les prendre une autre fois ; puis il se fit conduire chez les Cherbatzky. L'isvoschik était charmant avec le col blanc de sa chemise ressortant de son caftan, et serrant son cou vigoureux et rouge ; il avait un traîneau commode, plus élevé que les traîneaux ordinaires (jamais Levine ne retrouva son pareil), attelé d'un bon cheval qui faisait de son mieux pour courir, mais qui n'avançait pas. L'isvoschik connaissait la maison Cherbatzky ; il s'arrêta devant la porte en arrondissant les bras et se tourna vers Levine avec respect, en disant « prrr » à son cheval. Le suisse des Cherbatzky savait tout, bien certainement ; cela se voyait à son regard souriant, à la façon dont il dit :

« Il y a longtemps que vous n'êtes venu, Constantin Dmitritch ! »

Non seulement il savait tout, mais il était plein d'allégresse et s'efforçait de cacher sa joie. Levine sentit une nuance nouvelle à son bonheur en rencontrant le bon regard du vieillard. « Est-on levé ?

— Veuillez entrer. Laissez-nous cela ici, – ajouta le suisse en souriant, lorsque Levine voulut revenir sur ses pas pour prendre

son bonnet de fourrure. Cela devait avoir une signification quelconque.

— À qui annoncerai-je monsieur ? » demanda un laquais.

Ce laquais, quoique jeune, nouveau dans la maison, et avec des prétentions à l'élégance, était très obligeant, très empressé, et devait avoir aussi tout compris.

« Mais à la princesse, au prince, » répondit Levine.

La première personne qu'il rencontra fut Mlle Linon, qui traversait la salle avec de petites boucles rayonnantes comme son visage. À peine lui eut-il adressé quelques paroles, qu'un frôlement de robe se fit entendre près de la porte. Mlle Linon disparut à ses yeux, et il fut envahi par la terreur de ce bonheur qu'il sentait venir ; la vieille institutrice se hâta de sortir, et aussitôt des petits pieds légers et rapides coururent sur le parquet, et son bonheur, sa vie, la meilleure partie de lui-même, s'approcha. Elle ne marchait pas, c'était quelque force invisible qui la portait vers lui. Il vit deux yeux limpides, sincères, remplis de cette même joie qui lui remplissait le cœur ; ces yeux, rayonnant de plus en plus près de lui, l'aveuglaient presque de leur éclat. Elle lui posa doucement ses deux mains sur les épaules… Accourue vers lui, elle se donnait, ainsi, tremblante et heureuse… Il la serra dans ses bras. Elle aussi, après une nuit sans sommeil, l'avait attendu toute la matinée. Ses parents étaient heureux et complètement d'accord. Elle avait guetté l'arrivée de son fiancé, voulant être la première à lui annoncer leur bonheur ; honteuse et confuse, elle ne savait trop comment réaliser son projet : aussi, en entendant les pas de Levine et sa voix, s'était-elle cachée derrière la porte pour attendre que Mlle Linon sortît. Alors, sans s'interroger davantage, elle était venue à lui…

« Allons maintenant trouver maman, » dit-elle en lui prenant la main.

Longtemps il ne put proférer une parole, non qu'il craignît d'amoindrir ainsi l'intensité de son bonheur, mais parce qu'il sentait les larmes l'étouffer. Il lui prit la main et la baisa.

« Est-ce vrai ? dit-il enfin d'une voix étranglée. Je ne puis croire que tu m'aimes ! »

Elle sourit de ce « tu » et de la crainte avec laquelle il la regarda.

« Oui, répondit-elle lentement en appuyant sur ce mot. Je suis si heureuse ! »

Sans quitter sa main, elle entra avec lui au salon ; la princesse en les apercevant se prit, toute suffoquée, à pleurer, et aussitôt après à rire ; puis, courant à Levine avec une énergie soudaine, elle le saisit par la tête, et l'embrassa en l'arrosant de ses larmes.

« Ainsi tout est fini ! je suis contente. Aime-la. Je suis heureuse, Kitty !

— Vous avez vite arrangé les choses, – dit le vieux prince, cherchant à paraître calme ; mais Levine vit ses yeux remplis de larmes.

— Je l'ai désiré longtemps, toujours, dit le prince en attirant Levine vers lui ! Et quand cette écervelée songeait…

— Papa ! s'écria Kitty en lui fermant la bouche de ses mains…

— C'est bon, c'est bon ! je ne dirai rien, fit-il. Je suis très… très… heu… Dieu que je suis bête !… »

Et il prit Kitty dans ses bras, baisant son visage, ses mains, et encore son visage, en la bénissant d'un signe de croix.

Levine éprouva un sentiment d'amour nouveau et inconnu pour le vieux prince quand il vit avec quelle tendresse Kitty baisait longuement sa grosse main robuste.

Partie IV · Chapitre 16

La princesse s'était assise dans son fauteuil, silencieuse et souriante ; le prince s'assit auprès d'elle ; Kitty, debout près de son père, lui tenait toujours la main. Tout le monde se taisait.

La princesse ramena la première leurs sentiments et leurs pensées aux questions de la vie réelle. Chacun d'eux en éprouva, au premier moment, une impression étrange et pénible.

« À quand la noce ? Il faudra annoncer le mariage et faire les fiançailles. Qu'en penses-tu, Alexandre ?

— Voilà le personnage principal, auquel il appartient de décider, dit le prince en désignant Levine.

— Quand ? répondit celui-ci en rougissant. Demain, si vous me demandez mon avis ; aujourd'hui les fiançailles, demain la noce.

— Allons donc, mon cher, pas de folies.

— Eh bien, dans huit jours.

— Ne dirait-on pas vraiment qu'il devient fou ?

— Mais pourquoi pas ?

— Et le trousseau ? dit la mère, souriant gaiement de cette impatience.

— Est-il possible qu'un trousseau et tout le reste soient indispensables ? pensa Levine avec effroi. Après tout, ni le trousseau, ni les fiançailles, ni le reste, ne pourront gâter mon bonheur ! » Il jeta un regard sur Kitty, et remarqua que l'idée du trousseau ne la froissait aucunement. « Il faut croire que c'est nécessaire », se dit-il. « Je conviens que je n'y entends rien, j'ai simplement exprimé mon désir, murmura-t-il en s'excusant.

— Nous y réfléchirons ; maintenant nous ferons les fiançailles et nous annoncerons le mariage. »

La princesse s'approcha de son mari, l'embrassa, et voulut s'éloigner, mais il la retint pour l'embrasser en souriant à plusieurs reprises, comme un jeune amoureux. Les deux vieux époux semblaient troublés, et prêts à croire que ce n'était pas de leur fille qu'il s'agissait, mais d'eux-mêmes. Quand ils furent sortis, Levine s'approcha de sa fiancée et lui tendit la main ; il avait repris possession de lui-même et pouvait parler ; il avait d'ailleurs bien des choses sur le cœur, mais il ne put rien dire de ce qu'il voulait.

« Je savais que cela serait ainsi : au fond de l'âme, j'en étais persuadé, sans avoir jamais osé l'espérer. Je crois que c'est de la prédestination.

— Et moi, répondit Kitty, alors même..., elle s'arrêta, puis continua en le regardant résolument de ses yeux sincères ; ... alors même que je repoussais mon bonheur, je n'ai jamais aimé que vous ; j'ai été entraînée. Il faut que je vous le demande : Pourrez-vous l'oublier ?

— Peut-être vaut-il mieux qu'il en ait été ainsi. Vous aussi devez me pardonner, car je dois vous avouer... »

Il s'était décidé (c'était ce qu'il avait sur le cœur) à lui confesser dès les premiers jours : d'abord, qu'il n'était pas aussi pur qu'elle, puis, qu'il n'était pas croyant. Il pensait de son devoir de lui faire ces aveux, quelque cruels qu'ils fussent.

« Non, pas maintenant, plus tard, ajouta-t-il.

— Mais dites-moi tout, je ne crains rien, je veux tout savoir, c'est entendu…

— Ce qui est entendu, interrompit-il, c'est que vous me prenez tel que je suis ; vous ne vous dédirez plus ?

— Non, non. »

Leur conversation fut interrompue par Mlle Linon, qui vint féliciter son élève favorite avec un sourire tendre qu'elle cherchait à dissimuler ; elle n'avait pas encore quitté le salon que les domestiques voulurent à leur tour offrir leurs félicitations. Les parents et amis arrivèrent ensuite, et ce fut là le début de cette période bienheureuse et absurde dont Levine ne fut quitte que le lendemain de son mariage.

Bien qu'il se sentît toujours gêné et mal à l'aise, cette tension d'esprit n'empêcha pas son bonheur de grandir ; il s'était imaginé que, si le temps qui précédait son mariage ne sortait pas absolument des traditions ordinaires, sa félicité en serait atteinte ; mais, quoiqu'il fît exactement ce que chacun faisait en pareil cas, au lieu de diminuer, cette félicité prenait des proportions extraordinaires.

« Maintenant, faisait remarquer Mlle Linon, nous aurons des bonbons tant que nous voudrons » ; et Levine courait acheter des bonbons.

« Je vous conseille de prendre des bouquets chez Famine », disait Swiagesky, et il courait chez Famine.

Son frère fut d'avis qu'il devait emprunter de l'argent pour les cadeaux et les autres dépenses du moment.

« Les cadeaux ? vraiment ? » et il partait, au galop, acheter des bijoux chez Fulda. Chez le confiseur, chez Famine, chez Fulda, chacun semblait l'attendre, et chacun semblait heureux et triomphant comme lui ; chose remarquable, son enthousiasme était partagé de ceux mêmes qui autrefois lui avaient paru froids et indifférents ; on l'approuvait en tout — on traitait ses sentiments avec délicatesse et douceur, on partageait la conviction qu'il exprimait d'être l'homme le plus heureux de la terre, parce que sa fiancée était la perfection même. Et Kitty éprouvait des impressions analogues.

La comtesse Nordstone s'étant permis une allusion aux espérances plus brillantes qu'elle avait conçues pour son amie, Kitty se mit en colère, et protesta si vivement de l'impossibilité pour elle de préférer personne à Levine, que la comtesse convint qu'elle avait raison. Depuis lors elle ne rencontra jamais Levine en présence de sa fiancée sans un sourire enthousiaste.

Un des incidents les plus pénibles de cette époque de leur vie fut celui des explications promises. Sur l'avis du vieux prince, Levine remit à Kitty un journal contenant ses aveux écrits jadis à l'intention de celle qu'il épouserait. Des deux points délicats qui le préoccupaient, celui qui passa presque inaperçu fut son incrédulité : croyante elle-même et incapable de douter de sa religion, le manque de piété de son fiancé laissa Kitty indifférente ; ce cœur que l'amour lui avait fait connaître, renfermait ce qu'elle avait besoin d'y trouver ; peu lui importait qu'il qualifiât l'état de son âme d'incrédulité. Mais le second aveu lui fit verser des larmes amères.

Levine ne s'était pas décidé à cette confession sans un grand combat intérieur ; il s'y était résolu parce qu'il ne voulait pas de secrets entre eux ; mais il ne s'était pas identifié aux impressions d'une jeune fille à cette lecture. L'abîme qui séparait son misérable passé de cette pureté de colombe lui apparut, lorsque, entrant un soir dans la chambre de Kitty avant d'aller au spectacle, il vit son charmant visage baigné de larmes ; il comprit alors le mal irréparable dont il était cause et en fut épouvanté.

« Reprenez ces terribles cahiers, dit-elle, repoussant les feuilles posées sur sa table. Pourquoi me les avez-vous donnés ! Au reste, cela vaut mieux, ajouta-t-elle prise de pitié à la vue du désespoir de Levine. Mais c'est affreux, affreux ! »

Il baissa la tête, incapable d'un mot de réponse.

« Vous ne me pardonnerez pas ! murmura-t-il.

— Si, j'ai pardonné ; mais c'est affreux ! »

Cet incident n'eut cependant pas d'autre effet que d'ajouter une nuance de plus à son immense bonheur, il en comprit encore mieux le prix après ce pardon.

Partie IV · Chapitre 17

En rentrant dans sa chambre solitaire, Alexis Alexandrovitch se rappela involontairement une à une les conversations du dîner et de la soirée ; les paroles de Dolly n'avaient réussi qu'à lui donner sur les nerfs. Appliquer les préceptes de l'Évangile à une situation comme la sienne, était chose trop difficile pour être traitée aussi légèrement ; d'ailleurs, cette question, il l'avait jugée, et jugée négati-

vement. De tout ce qui s'était dit ce jour-là, c'était l'expression de cet honnête imbécile de Tourovtzine qui avait le plus vivement frappé son imagination.

« Il s'est bravement conduit, car il a provoqué son rival et l'a tué. »

Évidemment cette conduite était approuvée de tous, et si on ne l'avait pas dit ouvertement, c'était par pure politesse.

« À quoi bon y penser ? la question n'était-elle pas résolue ? » et Alexis Alexandrovitch ne songea plus qu'à préparer son départ et sa tournée d'inspection.

Il se fit servir du thé, prit l'indicateur des chemins de fer, et y chercha les heures de départ pour organiser son voyage.

En ce moment le domestique lui apporta deux dépêches. Alexis Alexandrovitch les ouvrit ; la première lui annonçait la nomination de Strémof à la place que lui-même avait ambitionnée. Karénine rougit, jeta le télégramme, et se prit à marcher dans la chambre. « Quos vult perdere Jupiter dementat », se dit-il, appliquant quos à tous ceux qui avaient contribué à cette nomination. Il était moins contrarié de n'avoir pas été lui-même nommé, que de voir Strémof, ce bavard, ce phraseur, à cette place ; ne comprenaient-ils pas qu'ils se perdaient, qu'ils compromettaient leur « prestige » avec des choix semblables !

« Quelque autre nouvelle du même genre », pensa-t-il avec amertume en ouvrant la seconde dépêche. Elle était de sa femme ; son nom « Anna » au crayon bleu lui sauta aux yeux : « Je meurs, je vous supplie d'arriver, je mourrai plus tranquille si j'ai votre pardon ».

Il lut ces mots avec un sourire de mépris et jeta le papier à terre. « Quelque nouvelle ruse », telle fut sa première impression. « Il n'est pas de supercherie dont elle ne soit capable ; elle doit être sur le point d'accoucher, et il s'agit de ses couches… Mais quel peut être son but ? Rendre la naissance de l'enfant légale ? me compromettre ? empêcher le divorce ? La dépêche dit « je meurs »… Il relut le télégramme, et cette fois le sens réel de son contenu le frappa. Si c'était vrai ? si la souffrance, l'approche de la mort, l'amenaient à un repentir sincère ? et si, l'accusant de vouloir me tromper, je refusais d'y aller ? cela serait non seulement cruel, mais maladroit, et me ferait sévèrement juger. »

« Pierre, une voiture, je pars pour Pétersbourg », cria-t-il à son domestique.

Karénine décida qu'il verrait sa femme, quitte à repartir aussitôt si la maladie était feinte ; dans le cas contraire, il pardonnerait, et, s'il arrivait trop tard, au moins pourrait-il lui rendre les derniers devoirs.

Ceci résolu, il n'y pensa plus pendant le voyage.

Alexis Alexandrovitch rentra à Pétersbourg fatigué de sa nuit en chemin de fer ; il traversa la Perspective encore déserte, regardant devant lui, au travers du brouillard matinal, sans vouloir réfléchir sur ce qui l'attendait chez lui. Il n'y pouvait songer qu'avec l'idée persistante que cette mort couperait court à toutes les difficultés. Des boulangers, des isvoschiks de nuit, des dvorniks balayant les trottoirs, des boutiques fermées, passaient comme un éclair devant ses yeux : il remarquait tout, et cherchait à étouffer l'espérance qu'il se reprochait d'éprouver. Arrivé devant sa maison, il vit un isvoschik, et une voiture avec un cocher endormi, arrêtés à la porte d'entrée. Devant le vestibule, Alexis Alexandrovitch fit encore un

effort de décision, arraché, lui semblait-il, du coin le plus reculé de son cerveau, et qui se formulait ainsi : « Si elle me trompe, je resterai calme et repartirai ; si elle a dit vrai, je respecterai les convenances. »

Avant même que Karénine eût sonné, le suisse ouvrit la porte ; le suisse avait un air étrange, sans cravate, vêtu d'une vieille redingote, et chaussé de pantoufles.

« Que fait madame ?

— Madame est heureusement accouchée hier. »

Alexis, Alexandrovitch s'arrêta tout pâle ; il comprenait combien il avait vivement souhaité cette mort.

« Et sa santé ? »

Korneï, le domestique, descendait précipitamment l'escalier en tenue du matin.

« Madame est très faible, répondit-il ; une consultation a eu lieu hier, et le docteur est ici en ce moment.

— Prends mes effets », dit Alexis Alexandrovitch, un peu soulagé en apprenant que tout espoir de mort n'était pas perdu ; et il entra dans l'antichambre.

Un paletot d'uniforme pendait au porte-manteau ; Alexis Alexandrovitch le remarqua et demanda :

« Qui est ici ?

— Le docteur, la sage-femme et le comte Wronsky. »

Karénine pénétra dans l'appartement, personne au salon : lorsqu'il y entra, le bruit de ses pas fit sortir du boudoir la sage-femme,

en bonnet à rubans lilas. Elle vint à Alexis Alexandrovitch, et, le prenant par la main avec la familiarité que donne le voisinage de la mort, elle l'entraîna vers la chambre à coucher.

« Dieu merci, vous voilà ! elle ne parle que de vous, toujours de vous, dit-elle.

— Apportez vite de la glace ! » disait dans la chambre à coucher la voix impérative du docteur.

Dans le boudoir, assis sur une petite chaise basse, Alexis Alexandrovitch aperçut Wronsky pleurant, le visage couvert de ses mains ; il tressaillit à la voix du docteur, découvrit sa figure, et se trouva devant Karénine ; cette vue le troubla tellement qu'il se rassit en renfonçant sa tête dans ses épaules, comme s'il eût espéré disparaître ; il se leva cependant, et, faisant un grand effort de volonté, il dit :

« Elle se meurt, les médecins assurent que tout espoir est perdu. Vous êtes le maître. Mais accordez-moi la permission de rester ici. Je me conformerai d'ailleurs à votre volonté. »

En voyant pleurer Wronsky, Alexis Alexandrovitch éprouva l'attendrissement involontaire que lui causaient toujours les souffrances d'autrui ; il détourna la tête sans répondre, et s'approcha de la porte.

La voix d'Anna se faisait entendre dans la chambre à coucher, vive, gaie, avec des intonations très justes. Alexis Alexandrovitch entra et s'approcha de son lit. Elle avait le visage tourné vers lui, les joues animées, les yeux brillants ; ses petites mains blanches, sortant des manches de sa camisole, jouaient avec le coin de sa couverture. Non seulement elle semblait fraîche et bien portante, mais

dans la disposition d'esprit la plus heureuse ; elle parlait vite et haut, en accentuant les mots avec précision et netteté.

« Car Alexis, je parle d'Alexis Alexandrovitch (n'est-il pas étrange et cruel que tous deux se nomment Alexis ?), Alexis ne m'aurait pas refusé, j'aurais oublié, il aurait pardonné… pourquoi n'arrive-t-il pas ? Il est bon, il ignore lui-même combien il est bon. Mon Dieu, mon Dieu, quelle angoisse ! Donnez-moi vite de l'eau ! Mais cela n'est pas bon pour elle… ma petite fille ! Alors donnez-lui une nourrice ; j'y consens ; cela vaut même mieux. Quand il viendra, elle lui ferait mal à voir : Éloignez-la.

— Anna Arcadievna, il est arrivé, le voilà ! dit la sage-femme, essayant d'attirer son attention sur Alexis Alexandrovitch.

— Quelle folie ! continua Anna sans voir son mari. Donnez-moi la petite, donnez-la ! Il n'est pas encore arrivé. Vous prétendez qu'il ne pardonnera pas parce que vous ne le connaissez pas. Personne ne le connaissait. Moi seule… ses yeux, il faut les connaître, ceux de Serge sont tout pareils, c'est pourquoi je ne puis plus les voir. A-t-on servi à dîner à Serge ? Je sais qu'on l'oubliera. Lui, ne l'oublierait pas ! Qu'on transporte Serge dans la chambre du coin, et que Mariette couche auprès de lui. »

Soudain elle se tut, prit un air effrayé, et leva les bras au-dessus de sa tête comme pour détourner un coup : elle avait reconnu son mari.

« Non, non, dit-elle vivement, je ne le crains pas, je crains la mort. Alexis, approche-toi. Je me dépêche parce que le temps me manque, je n'ai plus que quelques minutes à vivre, la fièvre va reprendre et je ne comprendrai plus rien. Maintenant je comprends, je comprends tout et je vois tout. »

Le visage ridé d'Alexis Alexandrovitch exprima une vive souffrance ; il voulut parler, mais sa lèvre inférieure tremblait si fort qu'il ne put articuler un mot, et son émotion lui permit à peine de jeter un regard sur la mourante ; il lui prit la main et la tint entre les siennes ; chaque fois qu'il tournait la tête vers elle, il voyait ses yeux fixés sur lui avec une douceur et une humilité qu'il ne leur connaissait pas.

« Attends, tu ne sais pas… attendez, attendez… » elle s'arrêta, cherchant à rassembler ses idées. « Oui, reprit-elle, oui ! oui ! oui ! Voilà ce que je voulais dire. Ne t'étonne pas. Je suis toujours la même… mais il y en a une autre en moi, dont j'ai peur ; c'est elle qui l'a aimé, lui, je voulais te haïr et je ne pouvais oublier celle que j'étais autrefois. Maintenant je suis moi tout entière, vraiment moi, pas l'autre. Je meurs, je sais que je meurs : demande-le-lui. Je le sens maintenant ; les voilà ces poids terribles aux mains, aux pieds, aux doigts. Mes doigts ! ils sont énormes… mais tout cela finira vite… Une seule chose m'est indispensable ; pardonne-moi, pardonne-moi tout à fait ! Je suis criminelle : mais la bonne de Serge me l'a dit : une sainte martyre… quel était donc son nom ? était pire que moi. J'irai à Rome, il y a là un désert, je n'y gênerai personne, je ne prendrai que Serge et ma petite fille… non, tu ne peux pas me pardonner ! je sais bien que c'est impossible ! Va-t'en, va-t'en, tu es trop parfait ! »

Elle le tenait d'une de ses mains brûlantes et l'éloignait de l'autre.

L'émotion d'Alexis Alexandrovitch devenait si forte qu'il ne se défendit plus, il sentit même cette émotion se transformer en un apaisement moral qui lui parut un bonheur nouveau et inconnu. Il n'avait pas cru que cette loi chrétienne qu'il avait prise pour guide de sa vie, lui ordonnait de pardonner et d'aimer ses ennemis ; et

cependant le sentiment de l'amour et du pardon remplissait son âme. Agenouillé près du lit, le front appuyé à ce bras dont la fièvre le brûlait au travers de la camisole, il sanglotait comme un enfant. Elle se pencha vers lui, entoura de son bras la tête chauve de son mari, et leva les yeux avec un air de défi :

« Le voilà, je le savais bien ! Adieu maintenant, adieu à tous… les voilà revenus ! Pourquoi ne s'en vont-ils pas ? Ôtez-moi donc toutes ces fourrures ! »

Le docteur la recoucha doucement sur ses oreillers et lui couvrit les bras de la couverture. Anna se laissa faire sans résistance, regardant toujours devant elle, de ses yeux brillants.

« Rappelle-toi que je n'ai demandé que ton pardon, je ne demande rien de plus ; pourquoi donc lui ne vient-il pas ? dit-elle vivement en regardant du côté de la porte : Viens, viens ! donne-lui la main. »

Wronsky s'approcha du lit, et, en revoyant Anna, il se cacha le visage de ses mains.

« Découvre ton visage, regarde-le, c'est un saint ! dit-elle. Oui, découvre, découvre ton visage ! répéta-t-elle d'un air irrité. Alexis Alexandrovitch, découvre-lui le visage, je veux le voir. »

Alexis Alexandrovitch prit les mains de Wronsky, et découvrit son visage défiguré par la souffrance et l'humiliation.

« Donne-lui la main, pardonne-lui. »

Alexis Alexandrovitch tendit la main sans chercher à retenir ses larmes.

« Dieu merci, Dieu merci, dit-elle, maintenant tout est prêt. J'étendrai un peu les jambes, comme cela ; c'est très bien. Que ces

fleurs sont donc laides, elles ne ressemblent pas à des violettes, dit-elle en désignant les tentures de sa chambre. Mon Dieu, mon Dieu, quand cela finira-t-il ! Donnez-moi de la morphine, docteur ! de la morphine. Oh, mon Dieu, mon Dieu ! »

Et elle s'agita sur son lit.

Les médecins disaient qu'avec cette fièvre tout était à craindre. La journée se passa dans le délire et l'inconscience. Vers minuit la malade n'avait presque plus de pouls : on attendait la fin à chaque instant.

Wronsky rentra chez lui ; mais il retourna le lendemain matin prendre des nouvelles ; Alexis Alexandrovitch vint à sa rencontre dans l'antichambre et lui dit : « Restez : peut-être vous demandera-t-elle », puis il le mena lui-même dans le boudoir de sa femme. Dans la matinée, l'agitation, la vivacité de pensées et de paroles reparurent pour se terminer encore par un état d'inconscience. Le troisième jour offrit le même caractère et les médecins reprirent espoir. Ce jour-là, Alexis Alexandrovitch entra dans le boudoir où se tenait Wronsky, ferma la porte et s'assit en face de lui.

« Alexis Alexandrovitch, dit Wronsky sentant une explication approcher, je suis incapable de parler et de comprendre. Ayez pitié de moi ! Quelle que soit votre souffrance, croyez bien que la mienne est encore plus terrible. »

Il voulut se lever, mais Alexis Alexandrovitch le retint et lui dit : « Veuillez m'écouter, c'est indispensable ; je suis forcé de vous expliquer la nature des sentiments qui me guident et me guideront encore, afin de vous éviter toute erreur par rapport à moi. Vous savez que je m'étais décidé au divorce et que j'avais fait les premières démarches pour l'obtenir ? je ne vous cacherai pas qu'en commençant ces démarches j'ai hésité, possédé que j'étais du désir de me

venger. En recevant la dépêche qui m'appelait, ce désir subsistait. Je dirai plus, je souhaitais sa mort, mais… » il se tut un instant, réfléchissant à l'opportunité de dévoiler toute sa pensée « … mais je l'ai revue, je lui ai pardonné, et sans restriction. Le bonheur de pouvoir pardonner m'a clairement montré mon devoir. J'offre l'autre joue au soufflet, je donne mon dernier vêtement à celui qui me dépouille, je ne demande qu'une chose à Dieu, de me conserver la joie du pardon ! »

Les larmes remplissaient ses yeux : son regard lumineux et calme frappa Wronsky.

« Voilà ma situation. Vous pouvez me traîner dans la boue et me rendre la risée du monde, mais je n'abandonnerais pas Anna pour cela, et ne lui adresserais pas de reproche, continua Alexis Alexandrovitch ; mon devoir m'apparaît clair et précis : je dois rester avec elle, je resterai. Si elle désire vous voir, vous serez averti, mais je crois qu'il vaut mieux vous éloigner pour le moment. »

Karénine se leva ; des sanglots étouffaient sa voix : Wronsky se leva aussi, courbé en deux, et regardant Karénine en dessous, sans se redresser ; incapable de comprendre des sentiments de ce genre, il s'avouait cependant que c'était là un ordre d'idées supérieur, inconciliable avec une conception vulgaire de la vie.

Partie IV · Chapitre 18

Après cet entretien, lorsque Wronsky sortit de la maison Karénine, il s'arrêta sur le perron, se demandant où il était et ce qu'il avait à faire ; humilié et confus, il se sentait privé de tout moyen de laver sa honte, jeté hors de la voie où il avait marché jusque-là fièrement

et aisément. Toutes les règles qui avaient servi de bases à sa vie, et qu'il croyait inattaquables, se trouvaient fausses et mensongères. Le mari trompé, ce triste personnage qu'il avait considéré comme un obstacle accidentel, et parfois comique, à son bonheur, venait d'être élevé par elle à une hauteur qui inspirait le respect, et, au lieu de paraître ridicule, s'était montré simple, grand et généreux. Wronsky ne pouvait se dissimuler que les rôles étaient intervertis ; il sentait la grandeur, la droiture de Karénine et sa propre bassesse ; ce mari trompé apparaissait magnanime dans sa douleur, tandis que lui-même se trouvait petit et misérable. Mais ce sentiment d'infériorité à l'égard d'un homme qu'il avait injustement méprisé, n'était qu'une faible partie de sa douleur.

Ce qui le rendait profondément malheureux, c'était la pensée de perdre Anna pour toujours ! Sa passion un moment refroidie s'était réveillée plus violente que jamais. Pendant sa maladie il avait appris à la mieux connaître, et il croyait ne l'avoir encore jamais aimée ; il faudrait la perdre maintenant qu'il la connaissait et l'aimait réellement, la perdre en lui laissant le souvenir le plus humiliant ! Il se rappelait avec horreur le moment ridicule et odieux où Alexis Alexandrovitch lui avait découvert le visage, tandis qu'il le cachait de ses mains. Debout, immobile sur le perron de la maison Karénine, il semblait n'avoir plus conscience de ce qu'il faisait.

« Appellerai-je un isvoschik ? demanda le suisse.

— Oui, un isvoschik. »

Rentré chez lui, après trois nuits d'insomnie, Wronsky s'étendit sans se déshabiller sur un divan, les bras croisés au-dessus de sa tête. Les réminiscences, les pensées, les impressions les plus étranges se succédaient dans son esprit avec une rapidité et une lucidité extraordinaires. Tantôt c'était une potion qu'il voulait don-

ner à la malade, et il faisait déborder la cuiller ; tantôt il apercevait les mains blanches de la sage-femme ; puis, la singulière attitude d'Alexis Alexandrovitch agenouillé par terre près du lit.

« Dormir ! oublier ! » se disait-il avec la calme résolution de l'homme bien portant qui sait qu'il peut, s'il se sent fatigué, s'endormir à volonté ; ses idées s'embrouillèrent, il se sentit tomber dans l'abîme de l'oubli. Tout à coup, au moment où il échappait à la vie réelle comme si les vagues d'un océan se fussent refermées audessus de sa tête, une violente secousse électrique sembla faire tressaillir son corps sur les ressorts du divan, et il se trouva à genoux, les yeux aussi ouverts que s'il n'eût pas songé à dormir, n'éprouvant plus la moindre lassitude.

« Vous pouvez me traîner dans la boue. »

Ces mots d'Alexis Alexandrovitch résonnaient à son oreille ; il le voyait devant lui, il voyait aussi le visage enfiévré d'Anna, et ses yeux brillants regardant avec tendresse, non plus lui, mais son mari ; il voyait sa propre physionomie absurde et ridicule, lorsque Alexis Alexandrovitch avait écarté ses mains de sa figure, et, se rejetant en arrière sur le divan en fermant les yeux :

« Dormir ! oublier ! » se répéta-t-il.

Alors le visage d'Anna, tel qu'il lui était apparu le soir mémorable des courses, se dessinait plus rayonnant encore, malgré ses yeux fermés.

« C'est impossible, et ne sera pas ; comment veut-elle effacer cela de son souvenir ? Je ne puis vivre ainsi ! Comment nous réconcilier ? » Il prononçait ces mots tout haut sans en avoir conscience, cette répétition machinale empêchant pendant quelques secondes les souvenirs et les images qui assiégeaient son

cerveau de se renouveler. Mais les doux moments du passé et les humiliations récentes reprenaient vite leur empire. « Découvre ton visage », disait la voix d'Anna, il écartait les mains, et sentait à quel point il avait dû paraître humilié et ridicule.

Wronsky resta ainsi couché, cherchant le sommeil sans espoir de le trouver, et murmurant quelque bribe de phrase pour écarter les nouvelles et désolantes hallucinations qu'il croyait pouvoir empêcher de surgir. Il écoutait sa propre voix répéter avec une étrange persistance : « Tu n'as pas su l'apprécier, tu n'as pas su l'apprécier ; tu n'as pas su profiter, tu n'as pas su profiter. »

« Que m'arrive-t-il ? deviendrais-je fou ? » se demanda-t-il. « Peut-être. Pourquoi devient-on fou ? et pourquoi se suicide-t-on ? » Et, tout en se répondant à lui-même, il ouvrait les yeux, regardant avec étonnement à côté de lui un coussin brodé par sa belle-sœur Waria ; il chercha à fixer la pensée de Waria dans son souvenir en jouant avec le gland du coussin ; mais une idée étrangère à celle qui le torturait était un martyre de plus. « Non, il faut dormir. » Et, approchant le coussin de sa tête, il s'y appuya, et fit effort pour tenir ses yeux fermés. Soudain il se rassit en tressaillant encore : « Tout est fini pour moi, que me reste-t-il à faire ? » Et son imagination lui représenta vivement la vie sans Anna.

« L'ambition ? Serpouhowskoï ? le monde ? la cour ? » Tout cela pouvait avoir un sens autrefois, mais n'en avait plus maintenant. Il se leva, ôta sa redingote, dénoua sa cravate pour permettre à sa large poitrine de respirer plus librement, et se prit à arpenter la chambre. « C'est ainsi qu'on devient fou, se répétait-il, ainsi qu'on se suicide… pour éviter la honte », ajouta-t-il lentement.

Il alla vers la porte, qu'il ferma ; puis, le regard fixe et les dents serrées, il s'approcha de la table, prit un revolver, l'examina, l'arma

et réfléchit. Il resta deux minutes immobile, le revolver en main, la tête baissée, son esprit tendu en apparence vers une seule pensée. « Certainement », se disait-il, et cette décision semblait le résultat logique d'une suite d'idées nettes et précises ; mais au fond il tournait toujours dans ce même cercle d'impressions que depuis une heure il parcourait pour la centième fois… « Certainement », répéta-t-il, sentant défiler encore cette série continue de souvenirs d'un bonheur perdu, d'un avenir rendu impossible, et d'une honte écrasante ; et, appuyant le revolver au côté gauche de sa poitrine, il serra fortement la main et pressa la détente. Le coup violent qu'il reçut dans la poitrine le fit tomber, sans qu'il eût entendu la moindre détonation. En cherchant à se retenir au rebord de la table, il lâcha le revolver, vacilla et s'affaissa à terre, regardant autour de lui avec étonnement ; sa chambre lui semblait méconnaissable ; les pieds contournés de sa table, la corbeille à papier, la peau de tigre sur le sol, il ne reconnaissait rien. Les pas de son domestique accourant au salon l'obligèrent à se maîtriser, il comprit avec effort qu'il était par terre, et en voyant du sang sur ses mains et sur la peau de tigre il eut conscience de ce qu'il avait fait.

« Quelle sottise ! je me suis manqué », murmura-t-il en cherchant de la main le pistolet, qui était tout près de lui ; il perdit l'équilibre et tomba de nouveau baigné dans son sang.

Le valet de chambre, un personnage élégant qui se plaignait volontiers à ses amis de la délicatesse de ses nerfs, fut si terrifié à la vue de son maître, qu'il le laissa gisant, et courut chercher du secours.

Au bout d'une heure, Waria, la belle-sœur de Wronsky, arriva, et avec l'aide de trois médecins qu'elle avait fait chercher, elle réussit à coucher le blessé, dont elle se constitua la garde-malade.

Partie IV · Chapitre 19

Alexis Alexandrovitch n'avait pas prévu le cas où, après avoir obtenu son pardon, sa femme se rétablirait. Cette erreur lui apparut dans toute sa gravité deux mois après son retour de Moscou ; mais s'il l'avait commise, ce n'était pas parce qu'il avait, par hasard, méconnu jusque-là son propre cœur. Près du lit de sa femme mourante, il s'était livré, pour la première fois de sa vie, à ce sentiment de commisération pour les douleurs d'autrui, contre lequel il avait toujours lutté, comme on lutte contre une dangereuse faiblesse. Le remords d'avoir souhaité la fin d'Anna, la pitié qu'elle lui inspirait, mais par-dessus tout le bonheur même du pardon, avaient transformé les angoisses morales d'Alexis Alexandrovitch en une paix profonde, et changé une source de souffrance en une source de joie : tout ce qu'il avait jugé inextricable dans sa haine et dans sa colère devenait clair et simple, maintenant qu'il aimait et pardonnait.

Il avait pardonné à sa femme et la plaignait ; depuis l'acte de désespoir de Wronsky, il le plaignait aussi. Son fils, dont il se reprochait de n'avoir pris aucun soin, lui faisait peine, et, quant à la nouvelle–née, ce qu'il éprouvait pour elle était plus que de la pitié, c'était presque de la tendresse. En voyant ce pauvre petit être débile, négligé pendant la maladie de sa mère, il s'en était occupé, l'avait empêché de mourir, et, sans s'en douter, s'y était attaché. La bonne et la nourrice le voyaient entrer plusieurs fois par jour dans la chambre des enfants, et, intimidées d'abord, s'étaient peu à peu habituées à sa présence. Il restait parfois une demi-heure à contempler le visage rouge et bouffi de l'enfant qui n'était pas le sien, à suivre les mouvements de son front plissé, à le voir se frotter les yeux du revers de ses petites mains aux doigts recourbés ; et, dans ces moments-là, Alexis Alexandrovitch se sentait tranquille,

en paix avec lui-même, et ne voyait rien d'anormal à sa situation, rien qu'il éprouvât le besoin de changer.

Et cependant plus il allait, plus il se rendait compte qu'on ne lui permettrait pas de se contenter de cette situation qui lui semblait naturelle, et qu'elle ne serait admise de personne.

En dehors de la force morale, presque sainte, qui le guidait intérieurement, il sentait l'existence d'une autre force brutale, mais toute-puissante, qui dirigeait sa vie malgré lui, et ne lui accorderait pas la paix. Chacun autour de lui semblait interroger son attitude, ne pas la comprendre, et attendre de lui quelque chose de différent.

Quant à ses rapports avec sa femme, ils manquaient de naturel et de stabilité.

Lorsque l'attendrissement causé par l'approche de la mort eut cessé, Alexis Alexandrovitch remarqua combien Anna le craignait, redoutait sa présence, et n'osait le regarder en face ; elle paraissait toujours poursuivie d'une pensée qu'elle n'osait exprimer : c'est qu'elle aussi pressentait la courte durée des relations actuelles, et que, sans savoir quoi, elle attendait quelque chose de son mari.

Vers la fin de février, la petite fille, qu'on avait nommée Anna, du nom de sa mère, tomba malade. Alexis Alexandrovitch l'avait vue un matin avant de se rendre au ministère, et avait fait chercher le médecin ; en rentrant à quatre heures, il aperçut dans l'antichambre un beau laquais galonné, tenant un manteau doublé de fourrure blanche.

« Qui est là ? demanda-t-il.

— La princesse Élisabeth Fédorovna Tverskoï, » répondit le laquais, et Alexis Alexandrovitch crut remarquer qu'il souriait.

Pendant toute cette pénible période, Alexis Alexandrovitch avait noté un intérêt très particulier pour lui et sa femme de la part de leurs relations mondaines, surtout féminines. Il remarquait chez tous cet air joyeux, mal dissimulé dans les yeux de l'avocat, et qu'il retrouvait dans ceux du laquais. Quand on le rencontrait et qu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, on le faisait avec une sorte de satisfaction transparente ; ses interlocuteurs lui paraissaient tous ravis, comme s'ils allaient marier quelqu'un.

La présence de la princesse ne pouvait être agréable à Karénine ; il ne l'avait jamais aimée, et elle lui rappelait de fâcheux souvenirs ; aussi passa-t-il directement dans l'appartement des enfants.

Dans la première pièce, Serge, couché sur la table et les pieds sur une chaise, dessinait en bavardant gaiement. La gouvernante anglaise qui avait remplacé la Française peu après la maladie d'Anna, était assise près de l'enfant, un ouvrage au crochet à la main ; aussitôt qu'elle vit entrer Karénine, elle se leva, fit une révérence, et remit Serge sur ses pieds.

Alexis Alexandrovitch caressa la tête de son fils, répondit aux questions de la gouvernante sur la santé de madame, et demanda l'opinion du docteur sur l'état de baby.

« Le docteur n'a rien trouvé de fâcheux : il a ordonné des bains.

— Elle souffre cependant, dit Alexis Alexandrovitch, écoutant crier l'enfant dans la chambre voisine.

— Je crois, monsieur, que la nourrice n'est pas bonne, répondit l'Anglaise d'un air convaincu.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— J'ai vu cela chez la comtesse Pahl, monsieur. On soignait l'enfant avec des médicaments, tandis qu'il souffrait simplement de la faim ; la nourrice manquait de lait. »

Alexis Alexandrovitch réfléchit et, au bout de quelques instants, entra dans la seconde pièce. La petite fille criait, couchée sur les bras de sa nourrice, la tête renversée, refusant le sein, et sans se laisser calmer par les deux femmes penchées sur elle.

« Cela ne va pas mieux ? demanda Alexis Alexandrovitch.

— Elle est très agitée, répondit à mi-voix la bonne.

— Miss Edwards croit que la nourrice manque de lait, dit-il.

— Je le crois aussi, Alexis Alexandrovitch.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit ?

— À qui le dire ? Anna Arcadievna est toujours malade », répondit la bonne d'un air mécontent.

La bonne était depuis longtemps dans la maison, et ces simples paroles frappèrent Karénine comme une allusion à sa position.

L'enfant criait de plus en plus fort, perdant haleine et s'enrouant. La bonne fit un geste désolé, reprit la petite à la nourrice, et la berça pour la calmer.

« Il faudra prier le docteur d'examiner la nourrice », dit Alexis Alexandrovitch.

La nourrice, une femme de belle apparence, élégamment vêtue, effrayée de perdre sa place, sourit dédaigneusement, tout en marmottant et en couvrant sa poitrine, à l'idée qu'on pût la soupçonner de manquer de lait. Ce sourire parut également ironique à Alexis

Alexandrovitch. Il s'assit sur une chaise, triste et accablé, et suivit des yeux la bonne qui continuait à promener l'enfant. Quand elle l'eut remis dans son berceau, et qu'ayant arrangé le petit oreiller elle se fut éloignée, Alexis Alexandrovitch se leva, et à son tour s'approcha sur la pointe des pieds, du même air accablé ; il regarda silencieusement la petite, et tout à coup un sourire déplissa son front ; puis il sortit doucement.

En rentrant dans la salle à manger il sonna et envoya de nouveau chercher le médecin. Mécontent de voir sa femme s'occuper si peu de ce charmant enfant, il ne voulait pas entrer chez elle, ni rencontrer la princesse Betsy ; mais sa femme pouvait s'étonner qu'il ne vînt pas selon son habitude ; il fit donc violence à ses sentiments et se dirigea vers la porte. La conversation suivante frappa malgré lui son oreille, tandis qu'il approchait, un épais tapis étouffant le bruit de ses pas.

« S'il ne partait pas, je comprendrais votre refus et le sien » Mais votre mari doit être au-dessus de cela, disait Betsy.

— Il n'est pas question de mon mari, mais de moi, ne m'en parlez plus ! répondait la voix émue d'Anna.

— Cependant vous ne pouvez pas ne pas désirer revoir celui qui a failli mourir pour vous…

— C'est pour cela que je ne veux pas le revoir. »

Karénine s'arrêta effrayé comme un coupable ; il aurait voulu s'éloigner sans être entendu ; mais, réfléchissant que cette fuite manquait de dignité, il continua son chemin en toussant : les voix se turent et il entra dans la chambre.

Anna en robe de chambre grise, ses cheveux noirs coupés, était assise sur une chaise longue. Toute son animation disparut,

comme d'ordinaire, à la vue de son mari ; elle baissa la tête et jeta un coup d'œil inquiet sur Betsy ; celle-ci, vêtue à la dernière mode, un petit chapeau planant sur le haut de sa tête, comme un abat-jour sur une lampe, en robe gorge de pigeon, ornée de biais de nuance tranchante sur le corsage et la jupe, était placée à côté d'Anna. Elle tenait sa longue taille plate aussi droite que possible, et accueillit Alexis Alexandrovitch d'un salut accompagné d'un sourire ironique :

« Ah ! fit-elle, l'air étonné. Je suis ravie de vous rencontrer chez vous. Vous ne vous montrez nulle part, et je ne vous ai pas vu depuis la maladie d'Anna. J'ai appris par d'autres vos soucis ! Oui, vous êtes un mari extraordinaire ! » Elle lui adressa un regard qui devait être l'équivalent d'une récompense à Karénine pour sa conduite envers sa femme.

Alexis Alexandrovitch salua froidement et, baisant la main de sa femme, s'enquit de sa santé.

« Il me semble que je vais mieux, répondit-elle, évitant son regard.

— Vous avez cependant une animation fiévreuse, dit-il, insistant sur le dernier mot.

— Nous avons trop causé, dit Betsy, je sens que c'est de l'égoïsme de ma part et je me sauve. »

Elle se leva, mais Anna devenue toute rouge la retint vivement par le bras :

« Non, restez, je vous en prie, je dois vous dire, à vous… » elle se tourna vers son mari, la rougeur lui montant au cou et au visage. « Je ne puis et ne veux rien vous cacher… »

Alexis Alexandrovitch baissa la tête en faisant craquer ses doigts.

« Betsy m'a dit que le comte Wronsky désirait venir chez nous avant son départ pour Tashkend, pour prendre congé. »

Elle parlait vite, sans regarder son mari, pressée d'en finir, « J'ai répondu que je ne pouvais pas le recevoir.

— Vous avez répondu, ma chère, que cela dépendait d'Alexis Alexandrovitch, corrigea Betsy.

— Mais non, je ne puis le recevoir, et cela ne mènerait… » elle s'arrêta tout à coup, interrogeant son mari du regard ; il avait détourné la tête. « En un mot, je ne veux… »

Alexis Alexandrovitch se rapprocha d'elle et fit le geste de lui prendre la main.

Le premier mouvement d'Anna fut de retirer sa main de celle de son mari, mais elle se domina et la lui serra.

« Je vous remercie de votre confiance… » commença-t-il ; mais, en regardant la princesse, il s'interrompit.

Ce qu'il pouvait juger et décider facilement, livré à sa propre conscience, lui devenait impossible en présence de Betsy, en qui s'incarnait pour lui cette force brutale indépendante de sa volonté, et maîtresse cependant de sa vie : devant elle il ne pouvait éprouver aucun sentiment généreux.

« Eh bien, adieu, ma charmante », dit Betsy en se levant. Elle embrassa Anna et sortit : Karénine la reconduisit.

« Alexis Alexandrovitch, dit Betsy, s'arrêtant au milieu du boudoir pour lui serrer encore la main d'une façon significative, je vous

connais pour un homme sincèrement généreux, et je vous estime et vous aime tant, que je me permets un conseil, quelque désintéressée que je sois dans la question. Recevez-le ; Alexis Wronsky est l'honneur même, et il part pour Tashkend.

— Je vous suis très reconnaissant de votre sympathie et de votre conseil, princesse ; le tout est de savoir si ma femme peut ou veut recevoir quelqu'un, c'est ce qu'elle décidera. »

Il prononça ces mots avec dignité en soulevant ses sourcils comme d'habitude ; mais il sentit aussitôt que, quelles que fussent ses paroles, la dignité était incompatible avec la situation qui lui était faite. Le sourire ironique et méchant avec lequel Betsy accueillit sa phrase le lui prouvait suffisamment.

Partie IV · Chapitre 20

Après avoir pris congé de Betsy, Alexis Alexandrovitch rentra chez sa femme ; celle-ci était étendue sur sa chaise longue, mais, en entendant revenir son mari, elle se releva précipitamment et le regarda d'un air effrayé. Il s'aperçut qu'elle avait pleuré.

« Je te suis très reconnaissant de ta confiance, dit-il doucement, répétant en russe la réponse qu'il avait faite en français devant Betsy. (Cette façon de la tutoyer en russe irritait Anna malgré elle.) – Je te suis reconnaissant de ta résolution, car je trouve comme toi que, du moment où le comte Wronsky part, il n'y a aucune nécessité de le recevoir ici. D'ailleurs…

— Mais puisque je l'ai dit, à quoi bon revenir là-dessus ? » interrompit Anna avec une irritation qu'elle ne sut pas maîtriser. « Aucune nécessité, pensa-t-elle, pour un homme qui a voulu se tuer, de

dire adieu à la femme qu'il aime, et qui de son côté ne peut vivre sans lui ! »

Elle serra les lèvres, et baissa son regard brillant sur les mains aux veines gonflées de son mari, que celui-ci frottait lentement l'une contre l'autre.

« Ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle plus calme.

— Je t'ai laissé pleine liberté de décider cette question, et je suis heureux de voir… recommença Alexis Alexandrovitch.

— Que mes désirs sont conformes aux vôtres, acheva vivement Anna, agacée de l'entendre parler si lentement, quand elle savait à l'avance tout ce qu'il avait à dire.

— Oui, confirma-t-il, et la princesse Tverskoï se mêle très mal à propos d'affaires de famille pénibles, elle surtout…

— Je ne crois rien de ce que l'on raconte, dit Anna, je sais seulement qu'elle m'aime sincèrement. »

Alexis Alexandrovitch soupira et se tut ; Anna jouait nerveusement avec la cordelière de sa robe de chambre et le regardait de temps en temps avec ce sentiment de répulsion physique dont elle s'accusait, sans pouvoir le vaincre. Tout ce qu'elle souhaitait en ce moment était d'être débarrassée de sa présence.

« Je viens de faire chercher le docteur, dit Karénine.

— Pourquoi faire ? Je me porte bien.

— C'est pour la petite qui crie beaucoup : on croit que la nourrice a peu de lait.

— Pourquoi ne m'as-tu pas permis de nourrir, quand j'ai supplié qu'on me laissât essayer ? Malgré tout (Alexis Alexandrovitch comprit ce qu'elle entendait par malgré tout), c'est un enfant, et on la fera mourir. — Elle sonna et se fit apporter la petite. — J'ai voulu nourrir, on ne me l'a pas permis, et on me le reproche maintenant.

— Je ne reproche rien…

— Si fait, vous me le reprochez ! Mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas morte ! Pardonne-moi, je suis nerveuse, injuste, dit-elle, tâchant de se dominer. Mais va-t'en. »

« Non cela ne saurait durer ainsi », se dit Alexis Alexandrovitch en sortant de la chambre de sa femme.

Jamais encore il n'avait été aussi vivement frappé de l'impossibilité de prolonger aux yeux du monde une telle situation ; jamais non plus la répulsion de sa femme, et la puissance de cette force mystérieuse qui s'était emparée de sa vie pour la diriger en contradiction avec les besoins de son âme, ne lui étaient apparues avec cette évidence !

Le monde et sa femme exigeaient de lui une chose qu'il ne comprenait pas bien, mais cette chose éveillait dans son cœur des sentiments de haine qui troublaient son repos et détruisaient le mérite de sa victoire sur lui-même. Anna, selon lui, devait rompre avec Wronsky, mais si tout le monde jugeait cette rupture impossible, il était prêt à tolérer leur liaison, à condition de ne pas déshonorer les enfants et de ne pas bouleverser sa propre existence.

C'était mal, moins mal cependant que de vouer Anna à une position honteuse et sans issue, que de le priver, lui, de tout ce qu'il aimait. Mais il sentait son impuissance dans cette lutte, et savait à

l'avance qu'on l'empêcherait d'agir sagement, pour l'obliger à faire le mal que tout le monde jugeait nécessaire.

Partie IV · Chapitre 21

Betsy n'avait pas encore quitté la salle à manger, que Stépane Arcadiévitch parut sur le pas de la porte. Il venait de chez Eliséef, où l'on avait reçu des huîtres fraîches.

« Princesse ! vous ici ! Quelle charmante rencontre ! Je viens de chez vous.

— La rencontre ne sera pas longue ; je pars, répondit en souriant Betsy, tandis qu'elle boutonnait ses gants.

— Un moment, princesse, permettez-moi de baiser votre main avant que vous vous gantiez. Rien ne me plaît autant, en fait de retour aux anciennes modes, que l'usage de baiser la main aux dames. »

Il prit la main de Betsy.

« Quand nous reverrons-nous ?

— Vous n'en êtes pas digne, répondit Betsy en riant.

— Oh que si ! car je deviens un homme sérieux : non seulement j'arrange mes propres affaires, mais encore celles des autres, dit-il avec importance.

— Vraiment ? j'en suis charmée », répondit Betsy comprenant qu'il s'agissait d'Anna.

Et, rentrant dans la salle à manger, elle entraîna Oblonsky, dans un coin.

« Vous verrez qu'il la fera mourir, murmura-t-elle d'un ton convaincu ; impossible d'y tenir…

— Je suis bien aise que vous pensiez ainsi, répondit Stépane Arcadiévitch en hochant la tête avec une commisération sympathique. C'est pourquoi je suis à Pétersbourg.

— La ville entière ne parle que de cela, dit-elle ; cette situation est intolérable. Elle dessèche à vue d'œil. Il ne comprend pas que c'est une de ces femmes dont les sentiments ne peuvent être traités légèrement. De deux choses l'une, ou bien il doit l'emmener et agir énergiquement ; ou bien il doit divorcer. Mais l'état actuel la tue.

— Oui… oui… précisément, soupira Oblonsky. Je suis venu pour cela, c'est-à-dire pas tout à fait. Je viens d'être nommé chambellan, et il faut remercier qui de droit ; mais l'essentiel est d'arranger cette affaire.

— Que Dieu vous y aide ! » dit Betsy.

Stépane Arcadiévitch reconduisit la princesse jusqu'au vestibule, lui baisa encore la main au-dessus du gant, au poignet, et après lui avoir décoché une plaisanterie dont elle prit le parti de rire, afin de ne pas être obligée de se fâcher, il la quitta pour aller voir sa sœur. Anna était en larmes. Stépane Arcadiévitch, malgré sa brillante humeur, passa tout naturellement de la gaieté la plus exubérante au ton d'attendrissement poétique qui convenait à la disposition d'esprit de sa sœur. Il lui demanda comment elle se portait et comment elle avait passé la journée.

« Très mal, très mal ! le soir comme le matin, le passé comme l'avenir, tout va mal, répondit-elle.

— Tu vois les choses en noir. Il faut reprendre courage, regarder la vie en face. C'est difficile, je le sais, mais…

— J'ai entendu dire que certaines femmes aiment ceux qu'elles méprisent, commença tout à coup Anna : moi, je le hais à cause de sa générosité. Je ne puis vivre avec lui. Comprends-moi, c'est un effet physique, qui me met hors de moi. Je ne puis plus vivre avec lui ! Que faut-il que je fasse ? J'ai été malheureuse, j'ai cru qu'on ne pouvait l'être davantage, mais ceci dépasse tout ce que j'avais pu imaginer. Conçoit-on que, le sachant bon, parfait, et sentant toute mon infériorité, je le haïsse néanmoins ? Il ne me reste absolument qu'à… » Elle voulait ajouter « mourir », mais son frère ne la laissa pas achever.

« Tu es malade et nerveuse, crois bien que tu vois tout avec exagération. Il n'y a là rien de si terrible. »

Et Stépane Arcadiévitch, devant un désespoir semblable, souriait sans paraître grossier ; son sourire était si plein de bonté et d'une douceur presque féminine, que, loin de froisser, il calmait et attendrissait ; ses paroles agissaient à la façon d'une lotion d'huile d'amandes douces. Anna l'éprouva bientôt.

« Non, Stiva, dit-elle, je suis perdue, perdue ! Je suis plus que perdue, car je ne puis dire encore que tout soit fini, je sens, hélas ! le contraire, je me fais l'effet d'une corde trop tendue qui doit rompre nécessairement. Mais la fin n'est pas encore venue et sera terrible !

— Non, non, la corde peut être doucement détendue. Il n'existe pas de situation sans une issue quelconque.

— J'y ai pensé et repensé, je n'en vois qu'une… »

Il comprit à son regard épouvanté qu'elle ne voyait comme issue que la mort, et l'interrompit encore.

« Non, écoute-moi ; tu ne peux juger de ta position comme moi. Laisse-moi te dire franchement mon avis. (Il sourit encore avec précaution, de son sourire onctueux.) Je prends les choses du commencement : Tu as épousé un homme plus âgé que toi de vingt ans, et tu t'es mariée sans amour, ou du moins sans connaître l'amour. C'était une erreur, j'en conviens.

— Une erreur terrible ! dit Anna.

— Mais, je le répète, c'est là un fait accompli. Tu as eu ensuite le malheur d'aimer un autre que ton mari ; c'était un malheur, mais c'est également un fait accompli. Ton mari l'a su et t'a pardonné. (Après chaque phrase il s'arrêtait comme pour lui donner le temps de la réplique, mais elle se taisait.) Maintenant la question se pose ainsi : peux-tu continuer à vivre avec ton mari, le désires-tu ? le désire-t-il ?

— Je ne sais rien, rien.

— Tu viens de dire toi-même que tu ne pouvais plus l'endurer…

— Non, je ne l'ai pas dit. Je le nie. Je ne sais et ne comprends rien.

— Mais permets…

— Tu ne saurais comprendre. Je me suis précipitée la tête la première dans un abîme, et je ne dois pas me sauver. Je ne le puis pas.

— Tu verras que nous t'empêcherons de tomber et de te briser. Je te comprends. Je sens que tu ne peux prendre sur toi d'exprimer tes sentiments, tes désirs.

— Je ne désire rien, rien, sinon que tout cela finisse.

— Crois-tu qu'il ne s'en aperçoive pas ? Crois-tu qu'il ne souffre pas aussi ? Et que peut-il résulter de toutes ces tortures ? Le divorce au contraire résoudrait tout. »

Stépane Arcadiévitch n'avait pas achevé sans peine, et, son idée principale énoncée, il regarda Anna pour en observer l'effet.

Elle secoua la tête négativement sans répondre, mais son visage rayonna un instant d'un éclair de beauté, et il en conclut que si elle n'exprimait pas son désir, c'est que la réalisation lui en paraissait trop séduisante.

« Vous me faites une peine extrême ! combien je serais heureux d'arranger cela ! dit Stépane Arcadiévitch en souriant avec plus de confiance. Ne dis rien ! Si Dieu me permettait d'exprimer tout ce que j'éprouve ! Je vais le trouver. »

Anna le regarda de ses yeux brillants et pensifs, et ne répondit pas.

Partie IV · Chapitre 22

Stépane Arcadiévitch entra dans le cabinet de son beau-frère avec le visage solennel qu'il cherchait à prendre lorsqu'il présidait une séance de son conseil. Karénine, les bras derrière le dos, marchait de long en large dans la chambre, réfléchissant aux mêmes questions que sa femme et son beau-frère.

« Je ne te gêne pas ? – demanda Stépane Arcadiévitch, subitement troublé à la vue de Karénine ; et, pour dissimuler ce trouble,

il sortit de sa poche un porte-cigarettes nouvellement acheté, le flaira et en sortit une cigarette.

— Non. As-tu besoin de quelque chose ? demanda Alexis Alexandrovitch sans empressement.

— Oui… je désirais… je voulais… oui, je voulais causer avec toi », dit Stépane Arcadiévitch étonné de se sentir intimidé.

Ce sentiment lui sembla si étrange, si inattendu, qu'il n'y reconnut pas la voix de la conscience lui déconseillant une mauvaise action ; et, dominant cette impression, il dit en rougissant :

« J'avais l'intention de te parler de ma sœur et de votre situation à tous deux. »

Alexis Alexandrovitch sourit avec tristesse, regarda son beau-frère, et, sans lui répondre, s'approcha de la table, où il prit une lettre commencée qu'il lui tendit.

« Je ne cesse d'y songer. Voici ce que j'ai essayé de lui dire, pensant que je m'exprimerais mieux par écrit, car ma présence la rend irritable », dit-il en lui donnant la lettre.

Stépane Arcadiévitch prit le papier et regarda avec étonnement les yeux ternes de son beau-frère fixés sur lui, puis il lut :

« Je sais combien ma présence vous est à charge ; quelque pénible qu'il me soit de le reconnaître, je le constate, et je sens qu'il ne saurait en être autrement. Je ne vous fais aucun reproche. Dieu m'est témoin que pendant votre maladie j'ai résolu d'oublier le passé et de commencer une nouvelle vie. Je ne me repens pas, je ne me repentirai jamais de ce que j'ai fait alors ; c'était votre salut, le salut de votre âme que je souhaitais ; je n'ai pas réussi. Dites-moi

vous-même ce qui vous rendra le repos et le bonheur, et je me soumets à l'avance au sentiment de justice qui vous guidera. »

Oblonsky rendit la lettre à son beau-frère et continua à le considérer avec perplexité, sans trouver un mot à dire. Ce silence était si pénible que les lèvres de Stépane Arcadiévitch en tremblaient convulsivement tandis qu'il regardait fixement Karénine.

« Je vous comprends, finit-il par balbutier.

— Que veut-elle ? c'est ce que je souhaiterais savoir.

— Je crains qu'elle ne s'en rende pas compte. Elle n'est pas juge dans la question, dit Stépane Arcadiévitch, cherchant à se remettre. Elle est écrasée, littéralement écrasée, par ta grandeur d'âme ; si elle lit ta lettre, elle sera incapable d'y répondre et ne pourra que courber encore plus la tête.

— Mais alors que faire ? Comment s'expliquer ? Comment connaître ses désirs ?

— Si tu me permets de t'exprimer mon avis, c'est à toi à indiquer nettement les mesures que tu crois nécessaires pour couper court à cette situation.

— Par conséquent tu trouves qu'il faut y couper court ? interrompit Karénine, mais comment ? ajouta-t-il en passant la main devant ses yeux avec un geste qui ne lui était pas habituel. Je ne vois pas d'issue possible !

— Toute situation, quelque pénible qu'elle soit, en a une, dit Oblonsky se levant et s'animant peu à peu. Tu parlais du divorce autrefois… Si tu t'es convaincu qu'il n'y a plus de bonheur commun possible entre vous…

— Le bonheur peut être compris de façons différentes : Admettons que je consente à tout ; comment sortirons-nous de là ?

— Si tu veux mon avis… — dit Stépane Arcadiévitch avec le même sourire onctueux qu'il avait employé avec sa sœur, et ce sourire était si persuasif, que Karénine, s'abandonnant à la faiblesse qui le dominait, fut tout disposé à croire son beau-frère. — Jamais elle ne dira ce qu'elle désire. Mais il est une chose qu'elle peut souhaiter, continua Stépane Arcadiévitch, c'est de rompre des liens qui ne peuvent que lui rappeler de cruels souvenirs. Selon moi, il est indispensable de rendre vos rapports plus clairs, et ce ne peut être qu'en reprenant mutuellement votre liberté.

— Le divorce ! interrompit avec dégoût Alexis Alexandrovitch.

— Oui, le divorce, je crois, répéta Stépane Arcadiévitch en rougissant. À tous les points de vue, c'est le parti le plus sensé lorsque deux époux se trouvent dans la situation où vous êtes. Que faire lorsque la vie commune devient intolérable ? et cela peut souvent arriver… »

Alexis Alexandrovitch soupira profondément et se couvrit les yeux.

« Il n'y a qu'une seule chose à prendre en considération, celle de savoir si l'un des deux époux veut se remarier ? Sinon c'est fort simple », continua Stépane Arcadiévitch de plus en plus délivré de sa contrainte.

Alexis Alexandrovitch, la figure bouleversée par l'émotion, murmura quelques paroles inintelligibles. Ce qui semblait si simple à Oblonsky, il l'avait tourné et retourné mille fois dans sa pensée, et, au lieu de le trouver simple, il le jugeait impossible. Maintenant que les conditions du divorce lui étaient connues, sa dignité per-

sonnelle, autant que le respect de la religion, lui défendaient d'assumer l'odieux d'un adultère fictif, et encore plus de vouer au déshonneur une femme aimée, à laquelle il avait pardonné.

Et d'ailleurs, que deviendrait leur fils ? le laisser à la mère était impossible ; cette mère divorcée aurait une nouvelle famille dans laquelle la position de l'enfant serait intolérable. Quelle éducation recevrait-il ? Le garder, c'était un acte de vengeance qui lui répugnait. Mais, avant tout, ce qui rendait le divorce inadmissible à ses yeux, c'était l'idée qu'en y consentant il contribuerait à la perte d'Anna : les paroles de Dolly, à Moscou, lui restaient gravées dans l'âme : « en divorçant il ne pensait qu'à lui ». Ces mots, maintenant qu'il avait pardonné et qu'il s'était attaché aux enfants, avaient pour lui une signification toute particulière. Rendre à Anna sa liberté, c'était lui ôter le dernier appui dans la voie du bien, et la pousser à l'abîme. Une fois divorcée, il savait bien qu'elle s'unirait à Wronsky par un lien coupable et illégal, car le mariage ne se rompt, selon l'Église, que par la mort.

« Et qui sait si, au bout d'un an ou deux, il ne l'abandonnera pas, et si elle ne se jettera pas dans une nouvelle liaison », pensait Alexis Alexandrovitch, « et c'est moi qui serais responsable de sa chute ! » Non, le divorce n'était pas tout simple, comme le disait son beau-frère.

Il n'admettait donc pas un mot de ce que disait Stépane Arcadiévitch ; il avait cent arguments pour réfuter de semblables raisonnements, et pourtant il l'écoutait, sentant que ces paroles étaient la manifestation de cette force irrésistible qui dominait sa vie, et à laquelle il finirait par se soumettre.

« Reste à savoir dans quelles conditions tu consentiras au divorce, car elle n'osera rien te demander et s'en remettra complète-

ment à ta générosité. »

« Pourquoi tout cela, mon Dieu, mon Dieu ? » pensa Alexis Alexandrovitch ; il se couvrit la figure des deux mains comme l'avait fait Wronsky.

« Tu es ému, je le comprends, mais si tu y réfléchis…

— Et si on te soufflette sur la joue gauche, présente la droite, et si on te vole ton manteau, donne encore ta robe, pensait Alexis Alexandrovitch. — Oui, oui ! cria-t-il d'une voix presque perçante, je prends la honte sur moi, je renonce même à mon fils… mais ne vaudrait-il pas mieux laisser tout cela ? Au reste, fais ce que tu veux. »

Et, se détournant de son beau-frère pour n'être pas vu de lui, il s'assit près de la fenêtre. Il était humilié, honteux, et cependant heureux de se sentir moralement au-dessus de toute humiliation.

Stépane Arcadiévitch, touché, se taisait.

« Alexis Alexandrovitch, crois bien qu'elle appréciera ta générosité. Telle était sans doute la volonté de Dieu », ajouta-t-il. Puis, sentant aussitôt qu'il disait là une sottise, il retint avec peine un sourire.

Alexis Alexandrovitch voulut répondre ; des larmes l'en empêchèrent.

Lorsque Oblonsky quitta le cabinet de son beau-frère, il était sincèrement ému, ce qui ne l'empêchait pas d'être enchanté d'avoir arrangé cette affaire : à cette satisfaction se joignait l'idée d'un calembour qu'il comptait faire à sa femme et à ses amis intimes.

« Quelle différence y a-t-il entre moi et un feld-maréchal ? ou quelle ressemblance y a-t-il entre un feld-maréchal et moi ? Je

chercherai cela, pensa-t-il en souriant. »

Partie IV · Chapitre 23

La blessure de Wronsky était dangereuse, quoiqu'elle n'eût pas atteint le cœur ; il fut pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Quand pour la première fois il se trouva en état de parler, sa belle-sœur, Waria, était dans sa chambre.

« Waria ! lui dit-il en la regardant sérieusement, je me suis blessé involontairement. Dis-le à tout le monde ; sinon ce serait trop ridicule ! »

Waria se pencha vers lui sans répondre, examinant son visage avec un sourire de bonheur ; les yeux du blessé n'étaient plus fiévreux, mais leur expression était sévère.

« Dieu merci ! répondit-elle, tu ne souffres pas ?

— Un peu de ce côté-ci, dit-il en indiquant sa poitrine.

— Permets-moi alors de changer ton pansement. »

Il la regarda faire, et quand elle eut fini :

« Tu sais, dit-il, que je n'ai plus le délire ; fais en sorte, je t'en supplie, qu'on ne dise pas que je me suis tiré un coup de pistolet avec intention.

— Personne ne le dit. J'espère cependant que tu renonceras à tirer sur toi accidentellement ? dit-elle avec son sourire interrogateur.

— Probablement, mais mieux aurait valu… »

Et il sourit d'un air sombre.

Malgré ces paroles, Wronsky, lorsqu'il fut hors de danger, eut le sentiment qu'il s'était délivré d'une partie de ses souffrances. Il s'était, en quelque sorte, lavé de sa honte et de son humiliation ; désormais il pourrait penser avec calme à Alexis Alexandrovitch, reconnaître sa grandeur d'âme sans en être écrasé. Il pouvait, en outre, reprendre son existence habituelle, regarder les gens en face et se rattacher aux principes dirigeants de sa vie : ce qu'il ne parvenait pas à s'arracher du cœur, malgré tous ses efforts, c'était le regret, voisin du désespoir, d'avoir perdu Anna pour toujours, fermement résolu d'ailleurs, maintenant qu'il avait racheté sa faute envers Karénine, à ne pas se placer entre l'épouse repentante et son mari. Mais le regret ne pouvait s'effacer, non plus que le souvenir des instants de bonheur trop peu appréciés autrefois, et dont le charme le poursuivait sans cesse. Serpouhowskoï imagina de lui faire donner une mission à Tashkend, et Wronsky accepta cette proposition sans la moindre hésitation. Mais, plus le moment du départ approchait, plus le sacrifice qu'il faisait au devoir lui semblait cruel.

« La revoir encore une fois, puis s'enterrer, mourir », pensait-il ; et en faisant sa visite d'adieu à Betsy il lui exprima ce vœu.

Celle-ci partit aussitôt en ambassadrice auprès d'Anna, mais rapporta un refus.

« Tant mieux, pensa Wronsky, en recevant cette réponse : cette faiblesse m'aurait coûté mes dernières forces. »

Le lendemain matin, Betsy arriva chez lui elle-même, annonçant qu'elle avait appris par Oblonsky qu'Alexis Alexandrovitch consentait au divorce, et que, par conséquent, rien n'empêchait plus Wronsky de voir Anna.

Sans plus songer à ses résolutions, sans s'informer à quel moment il pourrait la voir, ni où se trouvait le mari, oubliant même de reconduire Betsy, Wronsky courut chez les Karénine. Il enjamba l'escalier, entra précipitamment, traversa, en courant presque, l'appartement, entra dans la chambre d'Anna, et, sans même se demander si la présence d'un tiers ne devait pas l'arrêter, il la prit dans ses bras et couvrit de baisers ses mains, son visage et son cou.

Anna s'était préparée à le revoir et avait pensé à ce qu'elle lui dirait ; mais elle n'eut pas le temps de parler : la passion de Wronsky l'emporta. Elle aurait voulu le calmer, se calmer elle-même, mais ce n'était pas possible ; ses lèvres tremblaient, et longtemps elle ne put rien dire.

« Oui, tu m'as conquise, je suis à toi, parvint-elle enfin à dire en serrant la main de Wronsky contre sa poitrine.

— Cela devait être ! et tant que nous vivrons cela sera ; je le sais maintenant.

— C'est vrai, répondit-elle palissant de plus en plus, tout en entourant de ses bras la tête de Wronsky. Cependant ce qui nous arrive a quelque chose de terrible après ce qui s'est passé.

— Tout cela s'oubliera, nous allons être si heureux ! Si notre amour avait besoin de grandir, il grandirait parce qu'il a quelque chose de terrible », dit-il en relevant la tête et montrant ses dents blanches dans un sourire.

Elle ne put lui répondre que par un regard de ses yeux aimants ; puis, lui prenant la main, elle s'en caressa le visage et ses pauvres cheveux coupés.

« Je ne te reconnais plus avec tes cheveux ras. Tu es bien belle ! Un vrai petit garçon ! Mais comme tu es pâle !

— Oui, je suis encore très faible, répondit-elle en souriant ; et ses lèvres se reprirent à trembler.

— Nous irons en Italie, tu te rétabliras.

— Est-il possible que nous puissions être comme mari et femme, seuls, à nous deux ? dit-elle en le regardant dans les yeux.

— Je ne suis étonné que d'une chose, c'est que cela n'ait pas toujours été.

— Stiva dit qu'il consent à tout, mais je n'accepte pas sa générosité, dit-elle, regardant d'un air pensif par-dessus la tête de Wronsky. Je ne veux pas du divorce, je n'y tiens plus. Je me demande seulement ce qu'il décidera par rapport à Serge. »

Comment dans ce premier moment de leur rapprochement pouvait-elle penser à son fils et au divorce ? Wronsky n'y comprenait rien.

« Ne parle pas de cela, n'y pense pas, – dit-il, tournant et retournant la main d'Anna dans la sienne pour ramener son attention vers lui ; mais elle ne le regardait toujours pas.

— Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte, cela valait bien mieux ! » dit-elle, et des larmes inondaient son visage ; elle essaya pourtant de sourire pour ne pas l'affliger.

Autrefois Wronsky aurait cru impossible de se soustraire à la flatteuse et périlleuse mission de Tashkend, mais maintenant, sans hésitation aucune, il la refusa ; puis, ayant remarqué que ce refus était mal interprété en haut lieu, il donna sa démission.

Un mois plus tard, Alexis Alexandrovitch restait seul dans son appartement avec son fils, et Anna partait avec Wronsky pour l'étranger en refusant le divorce.

Partie V · Chapitre 1

La princesse Cherbatzky croyait impossible de célébrer le mariage avant le grand carême, à cause du trousseau, dont la moitié à peine pouvait être terminée jusque-là, c'est-à-dire en cinq semaines ; elle convenait cependant qu'on risquait d'être arrêté par un deuil si l'on attendait jusqu'à Pâques, car une vieille tante du prince était fort malade. On prit donc un moyen terme en décidant que le mariage aurait lieu avant le carême, mais qu'on ne recevrait qu'une partie du trousseau immédiatement, et le reste après la noce. Le jeune couple comptait partir pour la campagne aussitôt après la cérémonie, et n'avait pas besoin de grand'chose. La princesse s'indignait de trouver Levine indifférent à toutes ces questions : toujours comme à moitié fou, il continuait à croire son bonheur et sa personne le centre, l'unique but de la création ; ses affaires ne le préoccupaient en rien, il s'en remettait aux soins de ses amis, persuadé qu'ils arrangeraient tout pour le mieux. Son frère Serge, Stépane Arcadiévitch et la princesse le dirigeaient absolument ; il se contentait d'accepter ce qu'on lui proposait.

Son frère emprunta l'argent dont il avait besoin ; la princesse lui conseilla de quitter Moscou après la noce, Stépane Arcadiévitch fut d'avis qu'un voyage à l'étranger serait convenable. Il consentait toujours. « Ordonnez ce qu'il vous plaira, pensait-il, je suis heureux, et, quoi que vous décidiez, mon bonheur ne sera ni plus ni moins grand. » Mais, quand il fit part à Kitty de l'idée de Stépane Arcadiévitch, il vit avec étonnement qu'elle n'approuvait pas ce projet et qu'elle avait des plans d'avenir bien déterminés. Elle savait à Levine des intérêts sérieux chez lui, dans sa terre, et ces affaires qu'elle ne comprenait ni ne cherchait à comprendre, lui paraissaient cependant fort importantes ; aussi ne voulait-elle pas d'un voyage à l'étranger, et tenait-elle à s'installer dans leur véri-

table résidence. Cette décision très arrêtée surprit Levine, et, toujours indifférent aux détails, il pria Stépane Arcadiévitch de présider, avec le goût qui le caractérisait, aux embellissements de sa maison de Pakrofsky. Cela lui semblait rentrer dans les attributions de son ami.

« À propos, dit un jour Stépane Arcadiévitch, après avoir tout organisé à la campagne, as-tu ton billet de confession ?

— Non, pourquoi ?

— On ne se marie pas sans cela.

— Aïe, aïe, aie ! s'écria Levine, mais voilà neuf ans que je ne me suis confessé ! Et je n'y ai seulement pas songé !

— C'est joli ! dit en riant Stépane Arcadiévitch : et tu me traites de nihiliste ! Mais cela ne peut se passer ainsi : il faut que tu fasses tes dévotions.

— Quand ? nous n'avons plus que quatre jours ! »

Stépane Arcadiévitch arrangea cette affaire comme les autres, et Levine commença ses dévotions. Incrédule pour son propre compte, il n'en respectait pas moins la foi d'autrui, et trouvait dur d'assister et de participer à des cérémonies religieuses sans y croire. Dans sa disposition d'esprit attendrie et sentimentale, l'obligation de dissimuler lui était odieuse. — Quoi ! railler des choses saintes, mentir, quand son cœur s'épanouissait, quand il se sentait en pleine gloire ! était-ce possible ? Mais quoi qu'il fît pour persuader à Stépane Arcadiévitch qu'on découvrirait bien un moyen d'obtenir un billet sans qu'il fût forcé de se confesser, celui-ci resta inflexible.

« Qu'est-ce que cela te fait ? deux jours seront vite passés, et tu auras affaire à un brave petit vieillard qui t'arrachera cette dent sans que tu t'en doutes. »

Pendant la première messe à laquelle il assista, Levine fit de son mieux pour se rappeler les impressions religieuses de sa jeunesse qui, entre seize et dix-sept ans, avaient été fort vives ; il n'y réussit pas. Il entreprit alors de considérer les formes religieuses comme un usage ancien, vide de sens, à peu près comme l'habitude de faire des visites ; il n'y parvint pas davantage, car, ainsi que la plupart de ses contemporains, il était absolument dans le vague au point de vue religieux, et, incapable de croire, il l'était également de douter complètement. Cette confusion de sentiments lui causa une honte et une gêne extrêmes pendant le temps consacré à ses dévotions : agir sans comprendre était, lui criait sa conscience, une action mauvaise et mensongère.

Pour n'être pas en contradiction trop flagrante avec ses convictions, il chercha d'abord à attribuer un sens quelconque au service divin avec ses différents rites, mais, s'apercevant qu'il critiquait au lieu de comprendre, il s'efforça de ne plus écouter, et de s'absorber dans les pensées intimes qui l'envahissaient pendant ses longues stations à l'église. — La messe, les vêpres et les prières du soir se passèrent ainsi ; le lendemain matin il se leva de meilleure heure, et vint à jeun vers huit heures pour les prières du matin et la confession. L'église était déserte ; il n'y vit qu'un soldat qui mendiait, deux vieilles femmes et les desservants. Un jeune diacre vint à sa rencontre ; son dos long et maigre se dessinait en deux moitiés bien nettes sous sa mince soutanelle ; il s'approcha d'une petite table près du mur et commença la lecture des prières. Levine l'écoutant répéter à la hâte d'une voix monotone, et en les abrégeant, les mots : « Seigneur, ayez pitié de nous », comme un re-

frain, resta debout, derrière lui, cherchant à se défendre d'écouter et de juger, pour ne pas interrompre ses propres pensées. — « Quelle expression elle a dans les mains », pensa-t-il, se rappelant la soirée de la veille passée avec Kitty dans un coin du salon près d'une table. Leur conversation n'avait rien eu de palpitant ; elle s'amusait à ouvrir et à refermer sa main en l'appuyant sur la table, tout en riant de cet enfantillage. Il se rappela avoir baisé cette main et en avoir examiné les lignes. « Encore ayez pitié de nous », pensa Levine faisant des signes de croix et saluant jusqu'à terre, tout en remarquant les mouvements souples du diacre qui se prosternait devant lui. « Ensuite elle a pris ma main et à son tour l'a examinée. — Tu as une fameuse main », m'a-t-elle dit. Il regarda sa main, puis celle du diacre aux doigts écourtés. « Maintenant ce sera bientôt fini. Non, voilà la prière qui recommence. Si, il se prosterne jusqu'à terre : c'est la fin. »

Le diacre reçut un billet de trois roubles, discrètement glissé dans sa manche, et s'éloigna rapidement en faisant résonner ses bottes neuves sur les dalles de l'église déserte ; il disparut derrière l'autel après avoir promis à Levine de l'inscrire pour la confession. Au bout d'un instant, il reparut et lui fit signe. Levine s'avança vers le jubé. Il monta quelques marches, tourna à droite, et aperçut le prêtre, un petit vieillard à barbe presque blanche, au bon regard un peu fatigué, debout près du lutrin, feuilletant un missel. Après un léger salut à Levine il commença la lecture des prières, puis s'inclina jusqu'à terre en finissant :

« Le Christ assiste, invisible, à votre confession, dit-il se retournant vers Levine et désignant le crucifix. Croyez-vous à tout ce que nous enseigne la Sainte Église apostolique ? continua-t-il en croisant ses mains sous l'étole.

— J'ai douté, je doute encore de tout », dit Levine d'une voix qui résonna désagréablement à son oreille, et il se tut.

Le prêtre attendit quelques secondes, puis fermant les yeux et parlant très vite :

« Douter est le propre de la faiblesse humaine, nous devons prier le Seigneur tout-puissant de vous fortifier. Quels sont vos principaux péchés ? »

Le prêtre parlait sans la moindre interruption et comme s'il eût craint de perdre du temps.

« Mon péché principal est le doute, qui ne me quitte pas ; je doute de tout et presque toujours.

— Douter est le propre de la faiblesse humaine, répéta le prêtre, employant les mêmes mots ; de quoi doutez-vous principalement ?

— De tout. Je doute parfois même de l'existence de Dieu, — dit Levine presque malgré lui, effrayé de l'inconvenance de ces paroles. Mais elles ne semblèrent pas produire sur le prêtre l'impression qu'il redoutait.

— Quels doutes pouvez-vous donc avoir de l'existence de Dieu ? » demanda-t-il avec un sourire presque imperceptible.

Levine se tut.

« Quels doutes pouvez-vous avoir sur le Créateur quand vous contemplez ses œuvres ? Qui a décoré la voûte céleste de ses étoiles, orné la terre de toutes ses beautés ? Comment ces choses existeraient-elles sans le Créateur ? » Et il jeta à Levine un regard interrogateur.

Levine sentit l'impossibilité d'une discussion philosophique avec un prêtre, et répondit à sa dernière question :

« Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ? Mais alors pourquoi doutez-vous que Dieu ait tout créé ?

— Je n'y comprends rien, répondit Levine rougissant et sentant l'absurdité de réponses qui, dans le cas présent, ne pouvaient être qu'absurdes.

— Priez Dieu, ayez recours à lui ; les Pères de l'Église eux-mêmes ont douté et demandé à Dieu de fortifier leur foi. Le démon est puissant et nous devons lui résister. Priez Dieu, priez Dieu », répéta le prêtre très vite.

Puis il garda un moment le silence comme s'il eût réfléchi.

« Vous avez, m'a-t-on dit, l'intention de contracter mariage avec la fille de mon paroissien et fils spirituel le prince Cherbatzky ? ajouta-t-il avec un sourire. C'est une jeune fille accomplie.

— Oui, » répondit Levine rougissant pour le prêtre. « Quel besoin a-t-il de faire de semblables questions en confession ? » se demanda-t-il.

Le prêtre continua :

« Vous songez au mariage, et peut-être Dieu vous accordera-t-il une postérité. Quelle éducation donnerez-vous à vos petits enfants si vous ne parvenez pas à vaincre les tentations du démon qui vous suggère le doute ? Si vous aimez vos enfants, vous leur souhaiterez non seulement la richesse, l'abondance et les honneurs, mais encore, en bon père, le salut de leur âme et les lumières de la vérité, n'est-il pas vrai ? Que répondrez-vous donc à l'enfant innocent qui

vous demandera : « Père, qui a créé tout ce qui m'enchante sur la terre, l'eau, le soleil, les fleurs, les plantes ? » Lui répondrez-vous : « Je n'en sais rien » ? Pouvez-vous ignorer ce que Dieu, dans sa bonté infinie, vous dévoile ? Et si l'enfant vous demande : « Qu'est-ce qui m'attend au delà de la tombe ? » Que lui direz-vous, si vous ne savez rien ? Comment lui répondrez-vous ? L'abandonnerez-vous aux tentations du monde, au diable ? Cela n'est pas bien ! » dit-il s'arrêtant et baissant la tête de côté pour regarder Levine de ses bons yeux, doux et modestes.

Levine se tut, non qu'il craignît cette fois une discussion malséante, mais parce que personne ne lui avait encore posé de pareilles questions, et que jusqu'à ce que ses enfants fussent en état de les lui faire, il pensait avoir suffisamment le temps d'y réfléchir.

« Vous abordez une phase de la vie, continua le prêtre, où il faut choisir sa route et s'y tenir. Priez Dieu qu'il vous aide et vous soutienne dans sa miséricorde ; et pour conclure : Notre Seigneur Dieu, Jésus-Christ, te pardonnera, mon fils, dans sa bonté et sa générosité pour notre humanité… » Et le prêtre, terminant les formules de l'absolution, le congédia après lui avoir donné sa bénédiction.

Levine rentra heureux ce jour-là à l'idée de se voir délivré d'une situation fausse sans avoir été obligé de mentir. Il emporta d'ailleurs du petit discours de ce bon vieillard l'impression vague qu'au lieu d'absurdités il avait entendu des choses valant la peine d'être approfondies.

« Pas maintenant naturellement, pensa-t-il, mais plus tard. » Levine sentait vivement en ce moment qu'il avait dans l'âme des régions troubles et obscures ; en ce qui concernait la religion surtout, il était exactement dans le cas de Swiagesky et de quelques

autres, dont les incohérences d'opinions le frappaient désagréablement.

La soirée que Levine passa auprès de sa fiancée chez Dolly fut très gaie ; il se compara, en causant avec Stépane Arcadiévitch, à un chien qu'on dresserait à sauter au travers d'un cerceau, et qui, heureux d'avoir enfin compris sa leçon, voudrait, dans sa joie, sauter sur la table et la fenêtre en agitant la queue.

Partie V · Chapitre 2

La princesse et Dolly observaient strictement les usages établis : aussi ne permirent-elles pas à Levine de voir sa fiancée le jour du mariage ; il dîna à son hôtel avec trois célibataires réunis chez lui par le hasard : c'étaient Katavasof, un ancien camarade de l'Université, maintenant professeur de sciences naturelles, que Levine avait rencontré et emmené dîner ; Tchirikof, son garçon d'honneur, juge de paix à Moscou, un compagnon de chasse à l'ours, et enfin Serge Ivanitch.

Le dîner fut très animé. Serge Ivanitch était de belle humeur, et l'originalité de Katavasof l'amusa beaucoup ; celui-ci, se voyant goûté, fit des frais, et Tchirikof soutint gaiement la conversation.

« Ainsi, voilà notre ami Constantin Dmitrich, disait Katavasof avec son parler lent de professeur habitué à s'écouter, quel garçon de moyens, jadis ! je parle de lui au passé, car il n'existe plus. Il aimait la science en quittant l'Université, il prenait intérêt à l'humanité ; maintenant il emploie une moitié de ses facultés à se faire illusion, et l'autre à donner à ses chimères une apparence de raison.

— Jamais je n'ai rencontré d'ennemi du mariage plus convaincu que vous, dit Serge Ivanitch.

— Non pas, je suis simplement partisan de la division du travail. Ceux qui ne sont propres à rien sont bons pour propager l'espèce. Les autres doivent contribuer au développement intellectuel, au bonheur de leurs semblables. Voilà mon opinion. Je sais qu'il y a une foule de gens disposés à confondre ces deux branches de travail ; mais je ne suis pas du nombre.

— Que je serais donc heureux d'apprendre que vous êtes amoureux ! s'écria Levine. Je vous en prie, invitez-moi à votre noce.

— Mais je suis déjà amoureux.

— Oui, des mollusques. Tu sais, dit Levine se tournant vers son frère, Michel Seminitch écrit un ouvrage sur la nutrition et…

— Je vous en prie, n'embrouillez pas les choses ! Peu importe ce que j'écris, mais il est de fait que j'aime les mollusques.

— Cela ne vous empêcherait pas d'aimer une femme.

— Non, c'est ma femme qui s'opposerait à mon amour pour les mollusques.

— Pourquoi cela ?

— Vous le verrez bien. Vous aimez en ce moment la chasse, l'agronomie ; eh bien, attendez.

— J'ai rencontré Archip aujourd'hui, dit Tchirikof ; il prétend qu'on trouve à Prudnov des quantités d'élans, même des ours.

— Vous les chasserez sans moi.

— Tu vois bien, dit Serge Ivanitch. Quant à la chasse à l'ours, tu peux bien lui dire adieu : ta femme ne te la permettra plus. »

Levine sourit. L'idée que sa femme lui défendrait la chasse lui parut si charmante qu'il aurait volontiers renoncé à jamais au plaisir de rencontrer un ours.

« L'usage de prendre congé de sa vie de garçon n'est pas vide de sens, dit Serge Ivanitch. Quelque heureux qu'on se sente, on regrette toujours sa liberté.

— Avouez que, semblable au fiancé de Gogol, on éprouve l'envie de sauter par la fenêtre.

— Certainement, mais il ne l'avouera pas, dit Katavasof avec un gros rire.

— La fenêtre est ouverte… partons pour Tver ! On peut trouver l'ourse dans sa tanière. Vrai, nous pouvons encore prendre le train de cinq heures, dit en souriant Tchirikof.

— Eh bien, la main sur la conscience, répondit Levine, souriant aussi, je ne puis découvrir dans mon âme la moindre trace de regret de ma liberté perdue.

— Votre âme est un tel chaos que vous n'y reconnaissez rien pour le quart d'heure, dit Katavasof. Attendez qu'il y fasse plus clair, vous verrez alors. Vous êtes un sujet qui laisse peu d'espoir ! Buvons donc à sa guérison. »

Après le dîner, les convives, devant changer d'habit avant la noce, se séparèrent.

Resté seul, Levine se demanda encore s'il regrettait réellement la liberté dont ses amis venaient de parler, et cette idée le fit sourire. « La liberté ? pourquoi la liberté ? Le bonheur pour moi

consiste à aimer, à vivre de ses pensées, de ses désirs à elle, sans aucune liberté. Voilà le bonheur ! »

« Mais puis-je connaître ses pensées, ses désirs, ses sentiments ? » Le sourire disparut de ses lèvres. Il tomba dans une profonde rêverie et se sentit tout à coup frappé de crainte et doute. « Et si elle ne m'aimait pas ? si elle m'épousait uniquement pour se marier ? si elle faisait cela sans même en avoir conscience ? Peut-être reconnaîtra-t-elle son erreur et comprendra-t-elle, après m'avoir épousé, qu'elle ne m'aime pas et ne peut pas m'aimer ? » Et les pensées les plus blessantes pour Kitty lui vinrent à la pensée ; il se reprit, comme un an auparavant, à éprouver une violente jalousie contre Wronsky ; il se reporta, comme à un souvenir de la veille, à cette soirée où il les avait vus ensemble, et la soupçonna de ne pas lui avoir tout avoué.

« Non, pensa-t-il avec désespoir en sautant de sa chaise, je ne puis en rester là ; je vais aller la trouver, je lui parlerai, et lui dirai encore pour la dernière fois : « Nous sommes libres, ne vaut-il pas mieux nous arrêter ? tout est préférable au malheur de la vie entière, à la honte, à l'infidélité ! » Et, hors de lui, plein de haine contre l'humanité, contre lui-même, contre Kitty, il courut chez elle.

Il la trouva assise sur un grand coffre, occupée à revoir avec sa femme de chambre des robes de toutes les couleurs étalées par terre et sur les dossiers des chaises.

« Comment ! s'écria-t-elle, rayonnante de joie à sa vue. C'est toi, c'est vous ? (jusqu'à ce dernier jour elle lui disait tantôt toi, tantôt vous). Je ne m'y attendais pas ! Je suis en train de faire le partage de mes robes de jeune fille.

— Ah ! c'est très bien ! répondit-il en regardant la femme de chambre d'un air sombre.

— Va-t-en, Douniacha, je t'appellerai, — dit Kitty ; et aussitôt que celle-ci fut sortie : — Qu'y a-t-il ? — Elle était frappée du bouleversement de son fiancé et se sentait prise de terreur.

— Kitty, je suis à la torture ! » lui dit-il avec désespoir, s'arrêtant devant elle pour lire dans ses yeux d'un air suppliant. Ces beaux yeux aimants et limpides lui montrèrent aussitôt combien ses craintes étaient chimériques, mais il éprouvait le besoin impérieux d'être rassuré.

« Je suis venu te dire qu'il n'est pas encore trop tard : que tout peut encore être réparé.

— Quoi ? Je ne comprends pas. Qu'as-tu ?

— J'ai… ce que j'ai cent fois dit et pensé… Je ne suis pas digne de toi. Tu n'as pu consentir à m'épouser. Penses-y ! Tu te trompes peut-être. Penses-y bien. Tu ne peux pas m'aimer… Si… mieux vaut l'avouer… continua-t-il sans la regarder. Je serai malheureux, n'importe ; qu'on dise ce que l'on voudra ; tout vaut mieux que le malheur !… maintenant, tandis qu'il est encore temps…

— Je ne comprends pas, répondit-elle en le regardant effrayée, que veux-tu ? te dédire, rompre ?

— Oui, si tu ne m'aimes pas.

— Tu deviens fou ! — s'écria-t-elle, rouge de contrariété. Mais la vue du visage désolé de Levine arrêta sa colère, et, repoussant les robes qui couvraient les chaises, elle se rapprocha de lui.

— À quoi penses-tu ? dis-moi tout.

— Je pense que tu ne saurais m'aimer. Pourquoi m'aimerais-tu ?

— Mon Dieu ! qu'y puis je ? dit-elle, et elle fondit en larmes.

— Qu'ai-je fait ! » s'écria-t-il aussitôt, et se jetant à ses genoux il couvrit ses mains de baisers.

Quand la princesse, au bout de cinq minutes, entra dans la chambre, elle les trouva complètement réconciliés. Kitty avait convaincu son fiancé de son amour. Elle lui avait expliqué qu'elle l'aimait parce qu'elle le comprenait à fond, parce qu'elle savait qu'il devait aimer, et que tout ce qu'il aimait était bon et bien.

Levine trouva l'explication parfaitement claire. Quand la princesse entra, ils étaient assis côte à côte sur le grand coffre, examinant les robes, et discutant sur leur destination. Kitty voulait donner à Douniacha la robe brune qu'elle portait le jour où Levine l'avait demandé en mariage, et celui-ci insistait pour qu'elle ne fût donnée à personne, et que Douniacha reçût la bleue.

« Mais comment ne comprends-tu pas qu'étant brune le bleu ne lui sied pas ? J'ai pensé à tout cela… »

En apprenant pourquoi Levine était venu, la princesse se fâcha tout en riant, et le renvoya s'habiller, car Charles allait venir coiffer Kitty.

« Elle est assez agitée comme cela, dit-elle ; elle ne mange rien ces jours-ci, aussi enlaidit-elle à vue d'œil : et tu viens encore la troubler de tes folies ! Allons, sauve-toi, mon garçon. »

Levine rentra à l'hôtel, honteux et confus, mais rassuré. Son frère, Daria Alexandrovna et Stiva, en grande toilette, l'attendaient déjà pour le bénir avec les images saintes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Dolly devait rentrer chez elle, y prendre son fils pommadé

et frisé pour la circonstance ; l'enfant était chargé de porter l'icone devant la mariée. Ensuite il fallait envoyer une voiture au garçon d'honneur, tandis que l'autre, qui devait conduire Serge Ivanitch, retournerait à l'hôtel. Les combinaisons les plus compliquées abondaient ce jour-là. Il fallait se hâter, car il était déjà six heures et demie.

La cérémonie de la bénédiction manqua de sérieux. Stépane Arcadiévitch prit une pose solennelle et comique à côté de sa femme, souleva l'icone et obligea Levine à se prosterner, pendant qu'il le bénissait avec un sourire affectueux et malin ; il finit par l'embrasser trois fois, ce que fit aussi en toute hâte Daria Alexandrovna, pressée de partir, et absolument embrouillée dans ses arrangements de voiture.

« Voilà ce que nous ferons, tu vas aller le chercher dans notre voiture, et peut-être Serge Ivanitch, aura-t-il la bonté de venir tout de suite et de renvoyer la sienne…

— Parfaitement, avec grand plaisir.

— Nous viendrons ensemble. Les bagages sont-ils expédiés ? demanda Stépane Arcadiévitch.

— Oui, » répondit Levine, et il appela son domestique pour s'habiller.

Partie V · Chapitre 3

L'église, brillamment illuminée, était encombrée de monde, surtout de femmes : celles qui n'avaient pu pénétrer à l'intérieur se

bousculaient aux fenêtres et se coudoyaient en se disputant les meilleures places.

Plus de vingt voitures se rangèrent à la file dans la rue, sous l'inspection de gendarmes. Un officier de police, indifférent au froid, se tenait en uniforme sous le péristyle où, les uns après les autres, des équipages déposaient tantôt des femmes en grande toilette relevant les traînes de leurs robes, tantôt des hommes se découvrant pour pénétrer dans le saint lieu. Les lustres et les cierges allumés devant les images inondaient de lumière les dorures de l'iconostase sur fond rouge, les ciselures des images, les grands chandeliers d'argent, les encensoirs, les bannières du chœur, les degrés du jubé, les vieux missels noircis et les vêtements sacerdotaux. Dans la foule élégante qui se tenait à droite de l'église, on causait à mi-voix avec animation, et le murmure de ces conversations résonnait étrangement sous la voûte élevée. Chaque fois que la porte s'ouvrait avec un bruit plaintif, le murmure s'arrêtait, et l'on se retournait dans l'espoir de voir enfin paraître les mariés. Mais la porte s'était déjà ouverte plus de dix fois pour livrer passage soit à un retardataire qui allait se joindre au groupe de droite, soit à quelque spectatrice assez habile pour tromper ou attendrir l'officier de police. Amis et simple public avaient passé par toutes les phases de l'attente ; on n'avait d'abord attaché aucune importance au retard des mariés ; puis on s'était retourné de plus en plus souvent, se demandant ce qui pouvait être survenu ; enfin parents et invités prirent l'air indifférent de gens absorbés par leurs conversations, comme pour dissimuler le malaise qui les gagnait.

L'archidiacre, afin de prouver qu'il perdait un temps précieux, faisait de temps en temps trembler les vitres en toussant avec impatience ; les chantres ennuyés essayaient leurs voix dans le chœur ; le prêtre envoyait sacristains et diacres s'informer de l'arri-

vée du cortège, et apparaissait lui-même à une des portes latérales, en soutane lilas avec une ceinture brodée. Enfin une dame ayant consulté sa montre dit à sa voisine : « Cela devient étrange ! » Et aussitôt tous les invités exprimèrent leur étonnement et leur mécontentement. Un des garçons d'honneur alla aux nouvelles.

Pendant ce temps, Kitty en robe blanche, long voile et couronne de fleurs d'oranger, attendait vainement au salon, en compagnie de sa sœur Lwof et de sa mère assise, que le garçon d'honneur vînt l'avertir de l'arrivée de son fiancé.

De son côté, Levine en pantalon noir, mais sans gilet ni habit, se promenait de long en large dans sa chambre d'hôtel, ouvrant la porte à chaque instant pour regarder dans le corridor, puis rentrait désespéré et s'adressait avec des gestes désolés à Stépane Arcadiévitch, qui fumait tranquillement.

« A-t-on jamais vu homme dans une situation plus absurde ?

— C'est vrai, confirmait Stépane Arcadiévitch avec son sourire calme. Mais, sois tranquille, on l'apportera tout de suite.

— Oui-da ! disait Levine contenant sa rage à grand'peine. Et dire qu'on n'y peut rien avec ces misérables gilets ouverts. Impossible ! ajoutait-il, regardant le plastron de sa chemise tout froissé. Et si mes malles sont déjà au chemin de fer ? criait-il hors de lui.

— Tu mettras la mienne.

— J'aurais dû commencer par là.

— Attends, cela s'arrangera. »

Lorsque, sur l'ordre de Levine, il avait emballé et fait porter chez les Cherbatzky, d'où ils devaient être expédiés au chemin de fer, tous les effets de son maître, le vieux domestique Kousma n'avait

pas pensé à mettre de côté une chemise fraîche. Celle que Levine portait depuis le matin n'était pas mettable ; envoyer chez les Cherbatzky était trop long ; pas de magasins ouverts, c'était dimanche. On fit prendre une chemise chez Stépane Arcadiévitch ; elle parut ridiculement large et courte. En désespoir de cause, il fallut envoyer ouvrir les malles chez les Cherbatzky. Ainsi, tandis qu'on l'attendait à l'église, le malheureux marié se débattait dans sa chambre comme un animal féroce en cage.

Enfin le coupable Kousma se précipita hors d'haleine dans la chambre, une chemise à la main.

« Je suis arrivé juste à temps, on emportait les malles », s'écria-t-il.

Trois minutes après, Levine courait à toutes jambes dans le corridor, sans regarder sa montre pour ne pas augmenter ses tourments.

« Tu n'y changeras rien, lui disait Stépane Arcadiévitch qui suivait à loisir en souriant. Quand je te dis que tout s'arrangera. »

Partie V · Chapitre 4

« Ce sont eux. Le voilà. Lequel ? Est-ce le plus jeune ? Et elle, vois donc, on la dirait à demi morte ! » murmurait-on dans la foule, lorsque Levine entra avec sa fiancée.

Stépane Arcadiévitch raconta à sa femme la cause du retard, et on chuchota en souriant parmi les invités. Quant à Levine, il ne remarquait rien ni personne, et ne quittait pas sa fiancée des yeux, Kitty était beaucoup moins jolie que d'habitude sous sa couronne

de mariée, et on la trouva généralement enlaidie ; mais tel n'était pas l'avis de Levine. Il regardait sa coiffure élevée, son voile blanc, ses fleurs, la garniture de sa robe encadrant virginalement son cou long et mince, et le découvrant un peu par devant, sa taille remarquablement fine, et elle lui parut plus belle que jamais. Ce n'était cependant pas sa robe de Paris qui le charmait, ni l'ensemble d'une parure qui n'ajoutait rien à sa beauté : c'était l'expression de ce charmant visage, son regard, ses lèvres avec leur innocente expression de sincérité, gardée en dépit de tout cet apparat.

« J'ai pensé que tu t'étais enfui, lui dit-elle en souriant.

— Ce qui m'est arrivé est si bête, que je suis honteux d'en parler ! répondit-il rougissant et se tournant vers Serge Ivanitch.

— Elle est bonne, ton histoire de chemise ! dit celui-ci hochant la tête avec un sourire.

— Oui, oui, répondit Levine, sans comprendre un mot de ce qu'on lui disait.

— Kostia, voici le moment de prendre une décision suprême, vint lui dire Stépane Arcadiévitch feignant un grand embarras ; la question est grave et tu vas en apprécier toute l'importance. On me demande si les cierges doivent être neufs ou entamés ; la différence est de dix roubles, ajouta-t-il, se préparant à sourire. J'ai pris une décision, mais je ne sais si tu l'approuveras. »

Levine comprit qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais ne parvint pas à sourire.

« Que décides-tu ? neufs ou entamés ? voilà la question.

— Oui, oui, neufs.

— Parfaitement ! la question est tranchée, dit Stépane Arcadiévitch souriant. — Que l'homme est donc peu de chose dans ces sortes de situations ! murmura-t-il à Tchirikof, tandis que Levine s'approchait de sa fiancée après lui avoir jeté un regard éperdu.

— Attention, Kitty ! pose la première le pied sur le tapis, lui dit la comtesse Nordstone en s'approchant... Vous en faites de belles ! ajouta-t-elle, s'adressant à Levine.

— Tu n'as pas peur ? demanda Maria Dmitriewna, une vieille tante.

— N'as-tu pas un peu froid ? Tu es pâle. Baisse-toi un moment ! » dit madame Lwof, levant ses beaux bras pour réparer un petit désordre survenu à la coiffure de sa sœur.

Dolly s'approcha à son tour et voulut parler, mais l'émotion lui coupa la parole, et elle se mit à rire nerveusement.

Kitty regardait ceux qui l'entouraient d'un air aussi absent que Levine.

Pendant ce temps, les desservants avaient revêtu leurs habits sacerdotaux, et le prêtre, accompagné du diacre, vint se placer devant le pupitre posé à l'entrée des portes saintes : il adressa à Levine quelques mots, que celui-ci ne comprit pas.

« Prenez la main de votre fiancée et approchez », lui souffla le garçon d'honneur.

Incapable de saisir ce qu'on réclamait de lui, Levine faisait le contraire de ce qu'on lui disait. Enfin, au moment où, découragés, les uns et les autres voulaient l'abandonner à sa propre inspiration, il comprit que de sa main droite il devait prendre, sans changer de position, la main droite de sa fiancée. Le prêtre fit alors quelques

pas et s'arrêta devant le pupitre. Les parents et les invités suivirent le jeune couple ; il se produisit un murmure de voix et un froufrou de robes. Quelqu'un se baissa pour arranger la traîne de la mariée, puis un silence si profond régna dans l'église, qu'on entendait les gouttes de cire tomber des cierges.

Le vieux prêtre, en calotte, ses cheveux blancs, brillants comme de l'argent, retenus derrière les oreilles, retira ses petites mains ridées de dessous sa lourde chasuble d'argent ornée d'une croix d'or, et s'approcha du pupitre, où il feuilleta le missel.

Stépane Arcadiévitch vint doucement lui parler à l'oreille, fit un signe à Levine, et se retira.

Le prêtre alluma deux cierges ornés de fleurs, et, tout en les tenant de la main gauche, sans s'inquiéter de la cire qui en dégouttait, il se tourna vers le jeune couple. C'était ce même vieillard qui avait confessé Levine. Après avoir regardé en soupirant les mariés de ses yeux tristes et fatigués, il bénit de la main droite le fiancé, puis, avec une nuance particulière de douceur, posa ses doigts sur la tête baissée de Kitty, leur remit les cierges, s'éloigna lentement et prit l'encensoir.

« Tout cela est-il bien réel ? » pensait Levine jetant un coup d'œil à sa fiancée qu'il voyait de profil, et remarquant au mouvement de ses lèvres et de ses cils qu'elle sentait son regard. Elle ne leva pas la tête, mais il comprit, à l'agitation de la ruche remontant jusqu'à sa petite oreille rose, qu'elle étouffait un soupir, et vit sa main, emprisonnée dans un long gant, trembler en tenant le cierge.

Tout s'effaça aussitôt de son souvenir, son regard, le mécontentement de ses amis, sa sotte histoire de chemise, il ne sentit plus qu'une émotion mêlée de terreur et de joie.

L'archidiacre en dalmatique de drap d'argent, un bel homme aux cheveux frisés des deux côtés de la tête, s'avança, leva l'étole de ses deux doigts avec un geste familier, et s'arrêta devant le prêtre.

« Bénissez-nous, Seigneur », entonna-t-il lentement et les paroles résonnèrent solennellement dans l'air.

« Que le Seigneur vous bénisse maintenant et dans tous les siècles des siècles », répondit d'une voix douce et musicale le vieux prêtre continuant à feuilleter.

Et le répons, chanté par le chœur invisible, emplit l'église d'un son large et plein, qui grandit pour s'arrêter une seconde et mourir doucement.

On pria, comme d'habitude, pour le repos éternel et le salut des âmes, pour le synode et l'empereur, puis aussi pour les serviteurs de Dieu, Constantin et Catherine.

« Prions le Seigneur de leur envoyer son amour, sa paix et son secours », sembla demander toute l'église par la voix de l'archidiacre.

Levine écoutait ces paroles et en était frappé. « Comment ont-ils compris que ce dont j'avais précisément besoin était de secours, oui de secours ? Que sais-je, que puis-je sans secours ? » pensa-t-il, se rappelant ses doutes et ses récentes terreurs.

Quand le diacre eut terminé, le prêtre se tourna vers les mariés, un livre à la main :

« Dieu éternel qui réunis par un lien indissoluble ceux qui étaient séparés, bénis ton serviteur Constantin et ta servante Catherine, et répands tes bienfaits sur eux. Au nom du Père, du Fils et

du Saint-Esprit, à présent et toujours comme dans tous les siècles des siècles… »

« Amen », chanta encore le chœur invisible.

« — Qui réunis par un lien indissoluble ceux qui étaient séparés ! Combien ces paroles profondes répondent à ce que l'on éprouve en ce moment ! — Le comprend-elle, comme moi ? » pensa Levine.

Àl'expression du regard de Kitty, il conclut qu'elle comprenait comme lui ; mais il se trompait : absorbée par le sentiment qui envahissait et remplissait de plus en plus son cœur, elle avait à peine suivi le service religieux. Elle éprouvait la joie profonde de voir enfin s'accomplir ce qui, pendant six semaines, l'avait tour à tour rendue heureuse et inquiète. Depuis le moment où, vêtue de sa petite robe brune, elle s'était approchée de Levine pour se donner silencieusement tout entière, le passé, elle le sentait, avait été arraché de son âme et avait fait place à une existence autre, nouvelle, inconnue, sans que sa vie extérieure fût cependant changée. Ces six semaines avaient été une époque bienheureuse et tourmentée. Espérances et désirs, tout se concentrait sur cet homme qu'elle ne comprenait pas bien, vers lequel le poussait un sentiment qu'elle comprenait moins encore, et qui, l'attirant et l'éloignant alternativement, lui inspirait pour son passé à elle une indifférence complète et absolue. Ses habitudes d'autrefois, les choses qu'elle avait aimées, et jusqu'à ses parents, que son insensibilité affligeait, rien ne lui était plus ; et, tout en s'effrayant de ce détachement, elle se réjouissait du sentiment qui en était cause. Mais cette vie nouvelle, qui n'avait pas encore commencé, s'en faisait-elle une idée précise ? Aucunement ; c'était une attente douce et terrible du nouveau, de l'inconnu, et cette attente, ainsi que le remords de ne rien regretter du passé, allaient avoir une fin ! Elle avait peur, c'était na-

turel, mais le moment présent n'était cependant que la sanctification de l'heure décisive qui remontait à six semaines.

Le prêtre, en se retournant vers le pupitre, saisit avec difficulté le petit anneau de Kitty pour le passer à la première jointure du doigt de Levine.

« Je t'unis, Constantin, serviteur de Dieu, à Catherine, servante de Dieu », et il répéta la même formule en passant un grand anneau au petit doigt délicat de Kitty.

Les mariés cherchaient à comprendre ce que l'on voulait d'eux, mais se trompaient chaque fois, et le prêtre les corrigeait à voix basse. On souriait, on chuchotait autour d'eux tandis qu'ils restaient sérieux et graves.

« Ô Dieu qui, dès le commencement du monde, as créé l'homme, continua le prêtre, et lui as donné la femme pour être son aide inséparable, bénis ton serviteur Constantin et ta servante Catherine, unis les esprits de ces époux, et verse dans leurs cœurs la foi, la concorde et l'amour. »

Levine sentait sa poitrine se gonfler, des larmes involontaires monter à ses yeux, et toutes ses pensées sur le mariage, sur l'avenir, se réduire à néant. Ce qui s'accomplissait pour lui avait une portée incomprise jusqu'ici, et qu'il comprenait moins que jamais.

Partie V · Chapitre 5

Tout Moscou assistait au mariage. Dans cette foule de femmes parées et d'hommes en cravates blanches ou en uniformes, on chuchotait discrètement, les hommes surtout, car les femmes étaient

absorbées par leurs observations sur les mille détails, pleins d'intérêt pour elles, de cette cérémonie.

Un petit groupe d'intimes entourait la mariée, et dans le nombre se trouvaient ses deux sœurs : Dolly et la belle madame Lwof arrivée de l'étranger.

« Pourquoi Mary est-elle en lilas à un mariage ? c'est presque du deuil, disait Mme Korsunsky.

— Avec son teint, c'est seyant, répondit la Drubetzky. Mais pourquoi ont-ils choisi le soir pour la cérémonie ? cela sent le marchand.

— C'est plus joli. Moi aussi, je me suis mariée le soir, dit la Korsunsky soupirant et se rappelant combien elle était belle ce jour-là et combien son mari était ridiculement amoureux ! Tout cela était bien changé !

— On prétend que ceux qui ont été garçons d'honneur plus de dix fois dans leur vie, ne se marient pas ; j'ai voulu m'assurer de cette façon contre le mariage, mais la place était prise », dit le comte Seniavine à la jeune princesse Tcharsky, qui avait des vues sur lui.

Celle-ci ne répondit que par un sourire. Elle regardait Kitty et pensait à ce qu'elle ferait quand, à son tour, elle serait avec Seniavine dans cette situation ; combien elle lui reprocherait alors ses plaisanteries !

Cherbatzky confiait à une vieille demoiselle d'honneur de l'impératrice son intention de poser la couronne sur le chignon de Kitty pour lui porter bonheur.

« Pourquoi ce chignon ? répondit-elle, bien décidée si le monsieur veuf, qu'elle voulait épouser, se soumettait au mariage, à se marier très simplement. Je n'aime pas ce faste. »

Serge Ivanitch plaisantait avec sa voisine et prétendait que si l'usage de voyager après le mariage était répandu, cela tenait à ce que les mariés semblaient généralement honteux de leur choix.

« Votre frère peut être fier, lui. Elle est ravissante. Vous devez lui porter envie !

— J'ai passé ce temps-là, Daria Dmitrievna, » répondit-il, et son visage exprima une tristesse soudaine.

Stépane Arcadiévitch racontait à sa belle-sœur son calembour sur le divorce.

« Il faudrait arranger sa couronne, répondit celle-ci sans écouter.

— Quel dommage qu'elle soit enlaidie, disait la comtesse Nordstone à Mme Lwof. Malgré tout, il ne vaut pas son petit doigt, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas de votre avis, il me plaît beaucoup, et non pas seulement en qualité de beau-frère, répondit Mme Lwof. Comme il a bonne tenue ! C'est si difficile en pareil cas de ne pas être ridicule. Lui n'est ni ridicule ni raide, on sent qu'il est touché.

— Vous vous attendiez à ce mariage ?

— Presque. Il l'a toujours aimée.

— Eh bien, nous allons voir qui des deux mettra le premier le pied sur le tapis. J'ai conseillé à Kitty de commencer.

— C'était inutile, répondit Mme Lwof : dans notre famille nous sommes toutes soumises à nos maris.

— Moi, j'ai fait exprès de prendre le pas sur le mien. Et vous, Dolly ? »

Dolly les entendait sans répondre ; elle était émue, des larmes remplissaient ses yeux, et elle n'aurait pu prononcer une parole sans pleurer. Heureuse pour Kitty et pour Levine, elle faisait des retours sur son propre mariage, et, jetant un regard sur le brillant Stépane Arcadiévitch, elle oubliait la réalité, et ne se souvenait plus que de son premier et innocent amour. Elle pensait aussi à d'autres femmes, ses amies, qu'elle se rappelait à cette heure unique et solennelle de leur vie, où elles avaient renoncé avec joie au passé et abordé un mystérieux avenir, l'espoir et la crainte dans le cœur. Au nombre de ces mariées elle revoyait sa chère Anna, dont elle venait d'apprendre les projets de divorce ; elle l'avait vue aussi, couverte d'un voile blanc, pure comme Kitty sous sa couronne de fleurs d'oranger. Et maintenant ? — « C'est affreux ! » murmura-t-elle.

Les sœurs et les amies n'étaient pas seules à suivre avec intérêt les moindres incidents de la cérémonie ; des spectatrices étrangères étaient là, retenant leur haleine dans la crainte de perdre un seul mouvement des mariés, et répondant avec ennui aux plaisanteries ou aux propos oiseux des hommes, souvent même ne les entendant pas.

« Pourquoi est-elle si émue ? La marie-t-on contre son gré ?

— Contre son gré ? un si bel homme. Est-il prince ?

— Celle en satin blanc est la sœur. Écoute le diacre hurler : « Qu'elle craigne son mari ».

— Les chantres sont-ils de Tchoudof ?

— Non, du synode.

— J'ai interrogé le domestique. Il dit que son mari l'emmène dans ses terres. Il est riche à faire peur, dit-on. C'est pour cela qu'on l'a mariée.

— Ça fait un joli couple.

— Et vous qui prétendiez, Marie Wassiliewna, qu'on ne portait plus de crinolines. Voyez donc celle-là, en robe puce, une ambassadrice, dit-on, comme elle est arrangée ! Vous voyez bien ?

— Quel petit agneau sans tache, que la mariée. On dira ce qu'on voudra, on se sent ému. »

Ainsi parlaient les spectatrices assez adroites pour avoir dépassé la porte.

Partie V · Chapitre 6

Àce moment, un des officiants vint étendre au milieu de l'église un grand morceau d'étoffe rose, pendant que le chœur entonnait un psaume d'une exécution difficile et compliquée, où la basse et le ténor se répondaient ; le prêtre fit un signe aux mariés en leur indiquant le tapis.

Ils connaissaient tous deux le préjugé qui veut que celui des époux dont le pied se pose le premier sur le tapis, devienne le vrai chef de la famille, mais ni Levine ni Kitty ne se le rappelèrent, Les remarques échangées autour d'eux leur échappèrent également.

Un nouvel office commença, Kitty écouta les prières et chercha, sans y parvenir, à les comprendre. Plus la cérémonie avançait, plus

son cœur débordait d'une joie triomphante qui empêchait son attention de se fixer.

On pria Dieu pour « que les époux eussent le don de sagesse et une nombreuse postérité », on rappela « que la première femme avait été tirée de la côte d'Adam », « que la femme devait quitter son père et sa mère pour ne faire qu'un avec son époux » ; on pria Dieu « de les bénir comme Isaac et Rébecca, Moïse et Séphora, et de leur faire voir leurs enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération ».

Quand le prêtre présenta les couronnes et que Cherbatzky, avec ses gants à trois boutons, soutint en tremblotant celle de la mariée, on lui conseilla de toutes parts, à mi-voix, de la poser complètement sur la tête de Kitty.

« Mettez-la-moi », murmura celle-ci en souriant.

Levine se tourna de son côté, et, frappé du rayonnement de son visage, il se sentit, comme elle, heureux et rasséréné.

Ils écoutèrent, la joie au cœur, la lecture de l'épître et le roulement de la voix du diacre au dernier vers, fort apprécié du public étranger qui l'attendait avec impatience. Ils burent avec joie l'eau et le vin tièdes dans la coupe, et suivirent presque gaiement le prêtre lorsqu'il leur fit faire le tour du pupitre en tenant leurs mains dans les siennes. Cherbatzky et Tchirikof, soutenant les couronnes, suivaient les mariés et souriaient aussi, tout en trébuchant sur la traîne de la mariée. L'éclair de joie allumé par Kitty se communiquait, semblait-il, à toute l'assistance. Levine était convaincu que le diacre et le prêtre en subissaient la contagion comme lui.

Les couronnes ôtées, le prêtre lut les dernières prières et félicita le jeune couple. Levine regarda Kitty et crut ne l'avoir encore ja-

mais vue aussi belle ; c'était la beauté de ce rayonnement intérieur qui la transformait ; il voulut parler, mais s'arrêta, craignant que la cérémonie ne fût pas encore terminée. Le prêtre lui dit doucement, avec un bon sourire :

« Embrassez votre femme, et vous, embrassez votre mari », et il leur reprit les cierges.

Levine embrassa sa femme avec précaution, lui prit le bras et sortit de l'église, ayant l'impression nouvelle et étrange de se sentir tout à coup rapproché d'elle. Il n'avait pas cru jusqu'ici à la réalité de tout ce qui venait de se passer, et ne commença à y ajouter foi que lorsque leurs regards étonnés et intimidés se rencontrèrent ; il sentit alors que, bien réellement, ils ne faisaient plus qu'un.

Le même soir, après souper, les jeunes mariés partirent pour la campagne.

Partie V · Chapitre 7

Wronsky et Anna voyageaient ensemble en Europe depuis trois mois ; ils avaient visité Venise, Rome, Naples, et venaient d'arriver dans une petite ville italienne où ils comptaient séjourner quelque temps.

Un imposant maître d'hôtel, aux cheveux bien pommadés et séparés par une raie qui partait du cou, en habit noir, large plastron de batiste, et breloques se balançant sur un ventre rondelet, répondait dédaigneusement, les mains dans ses poches, aux questions que lui adressait un monsieur.

Des pas sur l'escalier de l'autre côté du perron firent retourner le brillant majordome, et lorsqu'il aperçut le comte russe, locataire du plus bel appartement de l'hôtel, il retira respectueusement ses mains de ses poches, et prévint le comte, en saluant, que le courrier était venu annoncer que l'intendant du palais, pour lequel on était en négociations, consentait à signer le bail.

« Très bien, dit Wronsky. Madame est-elle à la maison ?

— Madame était sortie, mais elle vient de rentrer », répondit le maître d'hôtel.

Wronsky ôta son chapeau mou à larges bords, essuya de son mouchoir son front et ses cheveux rejetés en arrière qui dissimulaient sa calvitie, puis voulut passer, tout en jetant un regard distrait sur le monsieur arrêté à le contempler.

« Monsieur est russe et vous a demandé », dit le maître d'hôtel.

Wronsky se retourna encore une fois, ennuyé à l'idée de ne pouvoir éviter les rencontres, et content cependant de trouver une distraction quelconque : ses yeux et ceux de l'étranger s'illuminèrent :

« Golinitchef !

— Wronsky ! »

C'était effectivement Golinitchef, un camarade de Wronsky au corps des pages : il y appartenait au parti libéral et en était sorti avec un grade civil sans aucune intention d'entrer au service. Depuis leur sortie du corps ils ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois.

Wronsky, lors de cette unique rencontre, avait cru comprendre que son ancien camarade méprisait, du haut de ses opinions extra-libérales, la carrière militaire ; il l'avait, en conséquence, traité froi-

dement et avec hauteur, ce qui avait laissé Golinitchef indifférent, mais ne leur avait pas donné le désir de se revoir. Et cependant ce fut avec un cri de joie qu'ils se reconnurent. Peut-être Wronsky ne se douta-t-il pas que la cause du plaisir qu'il avait à retrouver Golinitchef était le profond ennui qu'il éprouvait ; mais, oubliant le passé, il lui tendit la main, et l'expression un peu inquiète de la physionomie de Golinitchef fit place à une satisfaction manifeste.

« Enchanté de te rencontrer ! dit Wronsky avec un sourire amical qui découvrit ses belles dents.

— On m'a dit ton nom, je ne savais pas si c'était toi ; très, très heureux…

— Mais entre donc. Que fais-tu ici ?

— J'y suis depuis plus d'un an. Je travaille.

— Vraiment ? dit Wronsky avec intérêt. Entrons donc. »

Et selon l'habitude propre aux Russes de parler français quand ils ne veulent pas être compris de leurs domestiques, il dit en français :

« Tu connais Mme Karénine ? nous voyageons ensemble, j'allais chez elle ». Et tout en parlant il examinait la physionomie de Golinitchef.

— Ah ! Je ne savais pas (il le savait parfaitement), répondit celui-ci avec indifférence.

— Y a-t-il longtemps que tu es ici ?

— Depuis trois jours », répondit Wronsky, continuant à observer son camarade.

« C'est un homme bien élevé, qui voit les choses dans leur véritable jour ; on peut le présenter à Anna », se dit-il, interprétant favorablement la façon dont Golinitchef venait de détourner la conversation.

Depuis qu'il voyageait avec Anna, Wronsky, à chaque rencontre nouvelle, avait éprouvé le même sentiment d'hésitation ; généralement les hommes avaient compris la situation « comme elle devait être comprise ». Il eût été embarrassé de dire ce qu'il entendait par là. Au fond, ces personnes ne cherchaient pas à comprendre, et se contentaient d'une tenue discrète, exempte d'allusions et de questions, comme font les gens bien élevés en présence d'une situation délicate et compliquée.

Golinitchef était certainement de ceux-là, et lorsque Wronsky l'eût présenté à Anna, il fut doublement content de l'avoir rencontré, son attitude étant correcte autant qu'on pouvait le désirer, et ne lui coûtant visiblement aucun effort.

Golinitchef ne connaissait pas Anna, dont la beauté et la simplicité le frappèrent. Elle rougit en voyant entrer les deux hommes, et cette rougeur enfantine plut infiniment au nouveau venu. Il fut charmé de la façon naturelle dont elle abordait sa situation, appelant Wronsky par son petit nom, et disant qu'ils allaient s'installer dans une maison qu'on décorait du nom de palazzo, de l'air d'une personne qui veut éviter tout malentendu devant un étranger.

Golinitchef, qui connaissait Alexis Alexandrovitch, ne put s'empêcher de donner raison à cette femme jeune, vivante et pleine d'énergie ; il admit, ce qu'Anna ne comprenait guère elle-même, qu'elle pût être heureuse et gaie tout en ayant abandonné son mari et son fils, et perdu sa bonne renommée.

« Ce palazzo est dans le guide, dit Golinitchef. Vous y verrez un superbe Tintoret de sa dernière manière.

— Faisons une chose : le temps est superbe, retournons le voir, dit Wronsky, s'adressant à Anna.

— Très volontiers, je vais mettre mon chapeau. Vous dites qu'il fait chaud ? » dit-elle sur le pas de la porte, se retournant vers Wronsky et rougissant encore.

Wronsky comprit qu'Anna, ne sachant pas au juste qui était Golinitchef, se demandait si elle avait eu avec lui le ton qu'il fallait.

Il la regarda, longuement, tendrement, et répondit :

« Non, trop chaud. »

Anna devina qu'il était satisfait d'elle, et lui répondant par un sourire, sortit de son pas vif et gracieux.

Les amis se regardèrent avec un certain embarras, Golinitchef comme un homme qui voudrait exprimer son admiration sans oser le faire, Wronsky comme quelqu'un qui désire un compliment et le redoute.

« Ainsi, tu t'es fixé ici ? dit Wronsky pour entamer une conversation quelconque. Tu t'occupes toujours des mêmes études ?

— Oui, j'écris la seconde partie des Deux origines, répondit Golinitchef tout épanoui à cette question, ou pour être plus exact, je prépare et j'assemble mes matériaux. Ce sera beaucoup plus vaste que la première partie. On ne veut pas comprendre chez nous, en Russie, que nous sommes les successeurs de Byzance… » Et il commença une longue dissertation.

Wronsky fut confus de ne rien savoir de cet ouvrage dont l'auteur parlait comme d'un livre connu, puis, à mesure que Golinitchef développait ses idées, il y prit intérêt, quoiqu'il remarquât avec peine l'agitation nerveuse qui s'emparait de son ami ; ses yeux s'animaient en réfutant les arguments de ses adversaires, et sa figure prenait une expression irritée et tourmentée.

Wronsky se rappela Golinitchef au corps des pages : c'était alors un garçon de petite taille, maigre, vif, bon enfant, plein de sentiments élevés, et toujours le premier de sa classe. Pourquoi était-il devenu si irritable ? Pourquoi surtout, lui un homme du meilleur monde, se mettait-il sur la même ligne que des écrivailleurs de profession qui le poussaient à bout ? En valaient-ils la peine ? Wronsky se prenait presque de compassion pour lui.

Golinitchef, plein de son sujet, ne remarqua même pas l'entrée d'Anna. Celle-ci, en toilette de promenade, une ombrelle à la main, s'arrêta près des causeurs, et Wronsky fut heureux de s'arracher au regard fixe et fébrile de son interlocuteur, pour porter avec amour les yeux sur l'élégante taille de son amie.

Golinitchef eut quelque peine à reprendre possession de lui-même. Mais Anna sut vite le distraire par sa conversation aimable et enjouée. Elle le mit peu à peu sur le chapitre de la peinture, dont il parla en connaisseur ; ils arrivèrent ainsi à pied jusqu'au palais, et le visitèrent.

« Une chose m'enchante particulièrement dans notre nouvelle installation, dit Anna en rentrant : c'est que tu auras un bel atelier ; – elle tutoyait Wronsky en russe devant Golinitchef, qu'elle considérait déjà comme devant faire partie de leur intimité dans la solitude où ils vivaient.

— Est-ce que tu t'occupes de peinture ? demanda celui-ci, se tournant avec vivacité vers Wronsky.

— J'en ai beaucoup fait autrefois, et m'y suis un peu remis maintenant, répondit Wronsky en rougissant.

— Il a un véritable talent, s'écria Anna railleuse ; je ne suis pas bon juge, mais je le sais par des connaisseurs sérieux. »

Partie V · Chapitre 8

Cette première période de délivrance morale et de retour à la santé fut pour Anna une époque de joie exubérante ; l'idée du mal dont elle était cause ne parvint pas à empoisonner son ivresse. Ne devait-elle pas à ce malheur un bonheur assez grand pour effacer tout remords ? Aussi n'y arrêtait-elle pas sa pensée. Les événements qui avaient suivi sa maladie, depuis sa réconciliation avec Alexis Alexandrovitch jusqu'à son départ de la maison conjugale, lui paraissaient un cauchemar maladif, dont son voyage, seule avec Wronsky, l'avait délivrée. Pourquoi revenir sur ce terrible souvenir ? « Après tout, se disait-elle, et ce raisonnement lui donnait un certain calme de conscience, le tort que j'ai causé à cet homme était fatal, inévitable, mais du moins je ne profiterai pas de son malheur. Puisque je le fais souffrir, je souffrirai aussi ; je renonce à tout ce que j'aime, à tout ce que j'apprécie le plus au monde, mon fils et ma réputation. Puisque j'ai péché, je ne mérite ni le bonheur ni le divorce, et j'accepte la honte ainsi que la douleur de la séparation. »

Anna était sincère en raisonnant de la sorte ; mais au fond jusqu'ici elle n'avait connu ni cette souffrance ni cette honte qu'elle se

croyait prête à subir comme une expiation. Wronsky et elle évitaient tous deux, depuis qu'ils étaient à l'étranger, des rencontres qui auraient pu les placer dans une situation fausse : les quelques personnes avec lesquelles ils étaient entrés en relations, avaient feint de comprendre leur position mieux qu'ils ne la comprenaient eux-mêmes. Quant à la séparation d'avec son fils, Anna n'en souffrait pas encore cruellement : passionnément attachée à sa petite fille, une enfant ravissante, elle ne pensait que rarement à Serge.

Plus elle vivait avec Wronsky, plus il lui devenait cher ; sa présence continuelle était un enchantement toujours nouveau. Chacun des traits de son caractère lui semblait beau ; tout, jusqu'à son changement de tenue, depuis qu'il avait quitté l'uniforme, lui plaisait comme à une enfant éperdument amoureuse. Chacune de ses paroles, de ses pensées, portait un véritable cachet de grandeur et de noblesse. Elle s'effrayait presque de cette admiration excessive et n'osait la lui avouer, de crainte qu'en lui faisant constater ainsi sa propre infériorité il ne se détachât d'elle, et rien ne lui semblait terrible comme l'idée de perdre son amour. Cette terreur, du reste, n'était nullement justifiée par la conduite de Wronsky ; jamais il ne témoignait le moindre regret d'avoir sacrifié à sa passion une carrière dans laquelle il eût certainement joué un rôle considérable ; jamais, non plus, il ne s'était montré aussi respectueux, aussi préoccupé de la crainte qu'Anna souffrît de sa position. Lui, cet homme si absolu, n'avait pas de volonté devant elle, et ne cherchait qu'à deviner ses moindres désirs. Comment n'aurait-elle pas été reconnaissante, et n'aurait-elle pas senti le prix d'attentions aussi constantes ? Parfois cependant elle éprouvait involontairement une certaine lassitude à se trouver l'objet de cette incessante préoccupation.

Quant à Wronsky, malgré la réalisation de ses plus chers désirs, il n'était pas pleinement heureux. Éternelle erreur de ceux qui croient trouver leur satisfaction dans l'accomplissement de tous leurs vœux, il ne possédait que quelques parcelles de cette immense félicité rêvée par lui. Un moment, quand il s'était vu libre de ses actions et de son amour, son bonheur avait été complet ; — mais bientôt une certaine tristesse s'empara de lui. Il chercha, presque sans s'en douter, un nouveau but à ses désirs, et prit des caprices passagers pour des aspirations sérieuses.

Employer seize heures de la journée à l'étranger, hors du cercle de devoirs sociaux qui remplissaient sa vie à Pétersbourg, n'était pas aisé. Il ne fallait plus penser aux distractions qu'il avait pratiquées dans ses précédents voyages ; un projet de souper avec des amis avait provoqué chez Anna un véritable accès de désespoir ; il ne pouvait pas rechercher les relations russes ou indigènes, et, quant aux curiosités du pays, outre qu'il les connaissait déjà, il n'y attachait pas, en qualité de Russe et d'homme d'esprit, l'importance excessive d'un Anglais.

Comme un animal affamé se précipite sur la nourriture qui lui tombe sous la dent, Wronsky se jetait donc inconsciemment sur tout ce qui pouvait lui servir de pâture, politique, peinture, livres nouveaux.

Il avait, dans sa jeunesse, montré des dispositions pour la peinture, et, ne sachant que faire de son argent, s'était composé une collection de gravures. Ce fut à l'idée de peindre qu'il s'arrêta, afin de donner un aliment à son activité. Le goût ne lui manquait pas, et il y joignait un don d'imitation qu'il confondait avec des facultés artistiques. Tous les genres lui étaient bons : peinture historique ou religieuse, paysage, il se croyait capable de tout aborder. Il ne recherchait pas l'inspiration directement dans la vie, dans la nature,

car il ne comprenait l'une et l'autre qu'entrevues à travers les incarnations de l'art, mais il exécutait assez facilement des pastiches passables. L'école française, dans ses œuvres gracieuses et décoratives, exerçant sur lui une certaine séduction, il commença un portrait d'Anna dans ce goût. Elle portait le costume italien, et tous ceux qui virent ce portrait en parurent aussi contents que l'auteur lui-même.

Partie V · Chapitre 9

Le vieux palazzo un peu délabré dans lequel ils vinrent s'établir, entretint Wronsky dans une agréable illusion ; il crut avoir subi une métamorphose, et s'être transformé d'un propriétaire russe, colonel en retraite, en un amateur éclairé des arts, faisant modestement de la peinture, et sacrifiant le monde et ses ambitions à l'amour d'une femme. L'antique palais prêtait à ces chimères, avec ses hauts plafonds peints, ses murs couverts de fresques et de mosaïques, ses grands vases sur les cheminées, et les consoles, ses épais rideaux jaunes aux fenêtres, ses portes sculptées et ses vastes salles mélancoliques ornées de tableaux.

Son nouveau rôle satisfit Wronsky quelque temps ; il fit la connaissance d'un professeur de peinture italien, avec lequel il peignit des études d'après nature. Il entreprit en même temps des recherches sur le moyen âge en Italie, qui lui inspirèrent un intérêt si vif pour cette époque, qu'il finit par porter des chapeaux mous moyen âge, et par se draper à l'antique dans son plaid, ce qui, du reste, lui allait fort bien.

« Connais-tu le tableau de Mikhaïlof ? » dit un matin Wronsky à Golinitchef qui entrait chez lui, et il lui tendit un journal russe

contenant un article sur cet artiste qui venait d'achever une toile déjà célèbre, et vendue avant d'être terminée. Il vivait dans cette même ville, dénué de secours et d'encouragements. L'article blâmait sévèrement le gouvernement et l'Académie d'abandonner ainsi un artiste de talent.

« Je le connais, répondit Golinitchef ; il ne manque certainement pas de mérite, mais ses tendances sont absolument fausses. Ce sont toujours ces conceptions du Christ et de la vie religieuse à la façon d'Ivanof, Strauss, Renan.

— Quel est le sujet du tableau ? demanda Anna.

— Le Christ devant Pilate. Le Christ est un Juif de la nouvelle école réaliste la plus pure. »

Et cette question touchant à un de ses sujets favoris, Golinitchef continua à développer ses idées :

« Je ne comprends pas qu'ils puissent tomber dans une erreur aussi grossière. Le type du Christ a été bien défini dans l'art par les maîtres anciens. S'ils éprouvent le besoin de représenter un sage ou un révolutionnaire, que ne prennent-ils Socrate, Franklin, Charlotte Corday, — tous ceux qu'ils voudront, — mais pas le Christ. C'est le seul auquel l'art ne doive pas oser toucher, et…

— Est-il vrai que ce Mikhaïlof soit dans la misère ? demanda Wronsky, qui pensait qu'en qualité de Mécène il devait songer à aider l'artiste, sans trop se préoccuper de la valeur de son tableau. Ne pourrions-nous lui demander de faire le portrait d'Anna Arcadievna ?

— Pourquoi le mien ? répondit celle-ci. Après le tien je n'en veux pas d'autre. Faisons plutôt celui d'Anny (elle nommait ainsi sa fille) ou celui-là… », ajouta-t-elle désignant la belle nourrice italienne

qui venait de descendre l'enfant au jardin, et jetait un regard furtif du côté de Wronsky. Cette Italienne dont Wronsky admirait la beauté et le « type moyen âge » et dont il avait peint la tête, était le seul point noir dans la vie d'Anna. Elle craignait d'en être jalouse, et se montrait d'autant meilleure pour cette femme et son petit garçon.

Wronsky regarda aussi par la fenêtre, puis, rencontrant les yeux d'Anna, il se tourna vers Golinitchef.

« Tu connais ce Mikhaïlof ?

— Je l'ai rencontré. C'est un original sans aucune éducation, — un de ces nouveaux sauvages comme on en voit souvent maintenant, — vous savez, — ces libres penseurs qui versent d'emblée dans l'athéisme, le matérialisme, la négation de tout. — Autrefois, continua Golinitchef sans laisser Wronsky et Anna placer un mot, autrefois le libre penseur était un homme élevé dans des idées religieuses, morales, n'ignorant pas les lois qui régissent la société, et arrivant à la liberté de la pensée, après bien des luttes ; mais nous possédons maintenant un nouveau type, les libres penseurs qui grandissent sans avoir jamais entendu parler des lois de la morale et de la religion, qui ignorent que certaines autorités puissent exister, et qui ne possèdent que le sentiment de la négation : en un mot, des sauvages. Mikhaïlof est de ceux-là. Fils d'un maître d'hôtel de Moscou, il n'a reçu aucune éducation. Entré à l'Académie avec une certaine réputation, il a voulu s'instruire, car il n'est pas sot, et dans ce but s'est adressé à la source de toute science : les journaux et les revues. Dans le bon vieux temps, si un homme, — disons un Français, — avait l'intention de s'instruire, que faisait-il ? il étudiait les classiques, les prédicateurs, les poètes tragiques, les historiens, les philosophes, — et vous comprenez tout le travail intellectuel qui en résultait pour lui. Mais chez nous, c'est bien plus

simple, on s'adresse à la littérature négative et l'on s'assimile très facilement un extrait de cette science-là. — Et encore, il y a vingt ans, cette même littérature portait des traces de la lutte contre les autorités et traditions séculaires du passé, et ces traces de lutte enseignaient encore l'existence de ces choses-là. Mais maintenant on ne se donne même plus la peine de combattre le passé, on se contente des mots : sélection, évolution, lutte pour l'existence, néant ; cela suffit à tout. Dans mon article…

— Savez-vous ce qu'il faut faire, dit Anna coupant court résolument au verbiage de Golinitchef, après avoir échangé un regard avec Wronsky, allons voir votre peintre… »

Golinitchef y consentit volontiers, et, l'atelier de l'artiste se trouvant dans un quartier éloigné, ils s'y firent mener en voiture.

Une heure plus tard, Anna, Golinitchef et Wronsky arrivaient en calèche devant une maison neuve et laide. Les visiteurs envoyèrent leur carte à Mikhaïlof, avec prière d'être admis à voir son tableau.

Partie V · Chapitre 10

Mikhaïlof était au travail, comme toujours, quand on lui remit les cartes du comte Wronsky et de Golinitchef. La matinée s'était passée à peindre dans son atelier, mais, en rentrant chez lui, il s'était mis en colère contre sa femme, qui n'avait pas su s'arranger avec une propriétaire exigeante.

« Je t'ai dit vingt fois de ne pas entrer en discussion avec elle. Tu es une sotte achevée, mais tu l'es triplement quand tu te lances dans des explications italiennes.

— Pourquoi ne songes-tu pas aux arriérés ? ce n'est pas ma faute, à moi : si j'avais de l'argent…

— Laisse-moi la paix, au nom du ciel ! – cria Mikhaïlof, la voix pleine de larmes, et il se retira dans sa chambre de travail, séparée par une cloison de la pièce commune, en ferma la porte à clef, et se boucha les oreilles. – Elle n'a pas le sens commun ! » se dit-il, s'asseyant à sa table et se mettant avec ardeur à la tâche.

Jamais il ne faisait de meilleure besogne que lorsque l'argent manquait, et surtout lorsqu'il venait de se quereller avec sa femme. Il avait commencé l'esquisse d'un homme en proie à un accès de colère ; ne la retrouvant pas, il rentra chez sa femme, l'air bourru, sans la regarder, et demanda à l'aîné des enfants le dessin qu'il leur avait donné. Après bien des recherches, on le trouva, sali, couvert de taches de bougie. Il l'emporta tel quel, le plaça sur sa table, l'examina à distance en fermant à demi les yeux, puis sourit avec un geste satisfait.

« C'est ça, c'est ça ! » murmura-t-il, prenant un crayon et dessinant rapidement. Une des taches de bougie donnait à son esquisse un aspect nouveau.

Tout en crayonnant il se souvint du menton proéminent de l'homme auquel il achetait des cigares, et aussitôt son dessin prit cette même physionomie énergique et accentuée, et l'esquisse cessa d'être une chose vague, morte, pour s'animer et devenir vivante. Il en rit de plaisir. Comme il achevait soigneusement son dessin, on lui apporta les deux cartes.

« J'y vais à l'instant », répondit-il.

Puis il rentra chez sa femme.

« Voyons, Sacha, ne sois pas fâchée, dit-il avec un sourire tendre et en même temps craintif, tu as eu tort, j'ai eu tort aussi. J'arrangerai les choses. » Et, réconcilié avec sa femme, il endossa un paletot olive à collet de velours, prit son chapeau, et se rendit à l'atelier, vivement préoccupé de la visite de ces grands personnages russes, venus en calèche pour voir son atelier.

Au fond, son opinion sur le tableau qui s'y trouvait exposé se résumait ainsi : personne n'était capable d'en produire un pareil. Ce n'est pas qu'il le crût supérieur aux Raphaëls, mais il était sûr d'y avoir mis tout ce qu'il voulait y mettre, et défiait les autres d'en faire autant. Cependant, malgré cette conviction, qui datait pour lui du jour où l'œuvre avait été commencée, il attachait une importance extrême au jugement du public, et l'attente de ce jugement l'émouvait jusqu'au fond de l'âme. Il attribuait à ses critiques une profondeur de vues qu'il ne possédait pas lui-même, et s'attendait à leur voir découvrir dans son tableau des côtés neufs, qu'il n'y avait pas encore remarqués. Tout en avançant à grandes enjambées, il fut frappé, malgré ses préoccupations, de l'apparition d'Anna, doucement éclairée, debout dans l'ombre du portail, causant avec Golinitchef, et regardant approcher l'artiste qu'elle cherchait à examiner de loin. Celui-ci, sans même en avoir conscience, enfouit aussitôt cette impression dans quelque coin de son cerveau, pour s'en servir un jour, comme du menton de son marchand de cigares.

Les visiteurs, déjà désenchantés sur le compte de Mikhaïlof par les récits de Golinitchef, le furent plus encore par l'extérieur du peintre. De taille moyenne et trapue, Mikhaïlof avec sa démarche agitée, son chapeau marron, son paletot olive et son pantalon étroit démodé, produisait une impression que la vulgarité de sa longue figure et le mélange de timidité et de prétention à la dignité qui s'y peignaient, ne contribuaient pas à rendre favorable.

« Faites-moi l'honneur d'entrer », dit-il, cherchant à prendre un air indifférent, tandis qu'il introduisait ses visiteurs et leur ouvrait la porte de l'atelier.

Partie V · Chapitre 11

Àpeine entrés, Mikhaïlof jeta un nouveau coup d'œil sur ses hôtes ; la tête de Wronsky, aux pommettes légèrement saillantes, se grava instantanément dans son imagination, car le sens artistique de cet homme travaillait en dépit de son trouble, et amassait sans cesse des matériaux. Ses observations fines et justes s'appuyaient sur d'imperceptibles indices. Celui-ci (Golinitchef) devait être un Russe fixé en Italie. Mikhaïlof ne savait ni son nom, ni l'endroit où il l'avait rencontré, encore moins s'il lui avait jamais parlé ; mais il se rappelait sa figure comme toutes celles qu'il voyait, et se souvenait de l'avoir déjà classé dans l'immense catégorie des physionomies pauvres d'expression, malgré leur faux air d'originalité. Un front très découvert et beaucoup de cheveux par derrière donnaient à cette tête une individualité purement apparente, tandis qu'une expression d'agitation puérile se concentrait dans l'étroit espace qui séparait les deux yeux. Wronsky et Anna devaient, selon Mikhaïlof, être des Russes de distinction, riches et ignorants des choses de l'art, comme tous les Russes riches qui jouent à l'amateur et au connaisseur.

« Ils ont certainement visité les galeries anciennes, et, après avoir parcouru les ateliers des charlatans allemands et des imbéciles préraphaélistes anglais, ils me font l'honneur d'une visite pour compléter leur tournée », pensa-t-il. — La façon dont les dilettantes examinent les ateliers des peintres modernes, lui était bien

connue : il savait que leur seul but est de pouvoir dire que l'art moderne prouve l'incontestable supériorité de l'art ancien. Il s'attendait à tout cela, et le lisait dans l'indifférence avec laquelle ses visiteurs causaient entre eux en se promenant dans l'atelier, et regardaient à loisir les bustes et les mannequins, tandis que le peintre découvrait son tableau.

Malgré cette prévention et l'intime conviction que des Russes riches et de haute naissance ne pouvaient être que des imbéciles et des sots, il déroulait des études, levait les stores, et dévoilait d'une main troublée son tableau.

« Voici, dit-il, s'éloignant du tableau et le désignant du geste aux spectateurs. — C'est le Christ devant Pilate. — Mathieu, chapitre XXVII. » Il sentit ses lèvres trembler d'émotion, et se recula pour se placer derrière ses hôtes. Pendant les quelques secondes de silence qui suivirent, Mikhaïlof regarda son tableau d'un œil indifférent, comme s'il eût été l'un des visiteurs. Malgré lui, il attendait un jugement supérieur, une sentence infaillible, de ces trois personnes qu'il venait de mépriser l'instant d'avant. Oubliant sa propre opinion, aussi bien que les mérites incontestables qu'il reconnaissait à son œuvre depuis trois ans, il la voyait du regard froid et critique d'un étranger, et n'y trouvait plus rien de bon. Combien les phrases poliment hypocrites qu'il allait entendre seraient méritées, combien ses hôtes auraient raison de le plaindre et de se moquer de lui, une fois sortis !

Ce silence, qui ne dura cependant pas au delà d'une minute, lui parut d'une longueur intolérable, et, pour l'abréger et dissimuler son trouble, il fit l'effort d'adresser la parole à Golinitchef.

« Je crois avoir eu l'honneur de vous rencontrer, dit-il, jetant des regards inquiets tantôt sur Anna, tantôt sur Wronsky, pour ne

rien perdre du jeu de leurs physionomies.

— Certainement ; nous nous sommes rencontrés chez Rossi, le soir où cette demoiselle italienne, la nouvelle Rachel, a déclamé ; vous en souvient-il ? » répondit légèrement Golinitchef, détournant ses regards sans le moindre regret apparent.

Il remarqua cependant que Mikhaïlof attendait une appréciation, et ajouta :

« Votre œuvre a beaucoup progressé depuis la dernière fois que je l'ai vue, et maintenant, comme alors, je suis très frappé de votre Pilate. C'est bien là un homme bon, faible, tchinovnick jusqu'au fond de l'âme, qui ignore absolument la portée de son action. Mais il me semble… »

Le visage mobile de Mikhaïlof s'éclaircit, ses yeux brillèrent, il voulut répondre : mais l'émotion l'en empêcha et il feignit un accès de toux. Cette observation de détail, juste, mais de nulle valeur pour lui, puisqu'il tenait en mince estime l'instinct artistique de Golinitchef, le remplissait de joie.

Du coup il se prit d'affection pour son hôte, et passa subitement de l'abattement à l'enthousiasme. Soudain son tableau retrouva pour lui sa vie si complexe, et si profonde.

Wronsky et Anna causaient à voix basse, comme on le fait aux expositions de peinture, pour ne pas risquer de froisser l'auteur, et surtout pour ne pas laisser entendre une de ces remarques si facilement absurdes lorsqu'on parle d'art. Mikhaïlof crut à une impression favorable sur son tableau et se rapprocha d'eux.

« Quelle admirable expression a ce Christ ! » dit Anna, pensant que cet éloge ne pouvait être qu'agréable à l'artiste, puisque le

Christ formait le personnage principal du tableau. Elle ajouta : « On sent qu'il a pitié de Pilate. »

C'était encore une des mille remarques justes et banales qu'on pouvait faire. La tête du Christ devait exprimer la résignation à la mort, le sentiment d'un profond désenchantement, d'une paix surnaturelle, d'un sublime amour, par conséquent aussi la pitié pour ses ennemis ; Pilate le tchinovnick devait forcément représenter la vie charnelle, par opposition au Christ, type de la vie spirituelle, et par conséquent avoir l'aspect d'un vulgaire fonctionnaire ; mais le visage de Mikhaïlof s'épanouit néanmoins.

« Et comme c'est peint ! quel air autour de cette figure ! on en pourrait faire le tour, dit Golinitchef, voulant montrer par cette observation qu'il n'approuvait pas le côté réaliste du Christ.

— Oui, c'est une œuvre magistrale ! dit Wronsky. Quel relief dans ces figures du second plan. Voilà de l'habileté de main ! ajouta-t-il se tournant vers Golinitchef et faisant allusion à une discussion dans laquelle il s'était avoué découragé par les difficultés pratiques de l'art.

— C'est tout à fait remarquable ! » dirent Golinitchef et Anna. Mais la dernière observation de Wronsky piqua Mikhaïlof, il fronça le sourcil et regarda Wronsky d'un air mécontent ; il ne comprenait pas bien le mot « habileté ». Souvent il avait remarqué, même dans les éloges qu'on lui adressait, qu'on opposait cette habileté technique au mérite intrinsèque de l'œuvre, comme s'il eût été possible de peindre une mauvaise composition avec talent !

« La seule remarque que j'oserai faire si vous me le permettez… dit Golinitchef.

— Faites-la, de grâce, répondit Mikhaïlof, souriant sans gaieté.

— C'est que vous avez peint un homme Dieu et non le Dieu fait homme. Du reste, je sais que c'était là votre intention.

— Je ne puis peindre le Christ que tel que je le comprends, dit Mikhaïlof d'un air sombre.

— Dans ce cas, excusez un point de vue qui m'est particulier ; votre tableau est si beau que cette observation ne saurait lui faire du tort… Prenons Ivanof pour exemple. Pourquoi ramène-t-il le Christ aux proportions d'une figure historique ? Il ferait aussi bien de choisir un thème nouveau, moins rebattu.

— Mais si ce thème-là est le plus grand de tous pour l'art ?

— En cherchant, on trouverait bien autre chose. L'art, selon moi, ne souffre pas la discussion ; or cette question se pose devant le tableau d'Ivanof : est-ce un Dieu ? et l'unité de l'impression se trouve ainsi détruite.

— Pourquoi cela ? Il me semble que cette question ne peut plus se poser pour des hommes éclairés », répondit Mikhaïlof.

Golinitchef n'était pas de cet avis et, fort de son idée, battit le peintre dans une discussion où celui-ci ne sut pas se défendre.

Partie V · Chapitre 12

Anna et Wronsky, regrettant le bavardage savant de leur ami, échangeaient des regards ennuyés ; ils prirent enfin le parti de continuer seuls la visite de l'atelier, et s'arrêtèrent devant un petit tableau.

« Quel bijou ! c'est charmant ! dirent-ils tous deux d'une même voix.

— Qu'est-ce qui leur plaît tant ! » pensa Mikhaïlof. Il avait complètement oublié ce tableau, fait depuis trois ans. Une fois une toile achevée, il ne la regardait plus volontiers, et n'avait exposé celle-ci que parce qu'un Anglais désirait l'acheter.

— Ce n'est rien ; une ancienne étude, dit-il.

— Mais c'est excellent ! » reprit Golinitchef, subissant très sincèrement le charme du tableau.

Deux enfants pêchaient à la ligne à l'ombre d'un cytise. L'aîné, tout absorbé, retirait prudemment sa ligne de l'eau ; le plus jeune, couché dans l'herbe, appuyait sur son bras sa tête blonde ébouriffée, en regardant l'eau de ses grands yeux pensifs. À quoi pensait-il ?

L'enthousiasme produit par cette étude ramena un peu Mikhaïlof à sa première émotion, mais il redoutait les vaines réminiscences du passé, et voulut conduire ses hôtes vers un troisième tableau. Wronsky lui déplut en demandant si l'étude était à vendre ; cette question d'argent lui parut inopportune et il répondit en fronçant les sourcils :

« Il est exposé pour la vente. »

Les visiteurs partis, Mikhaïlof s'assit devant son tableau du Christ et de Pilate, et repassa mentalement tout ce qui avait été dit et sous-entendu par eux. Chose étrange ! les observations qui semblaient avoir tant de poids en leur présence, et quand lui-même se mettait à leur point de vue, perdaient maintenant toute signification. En examinant son œuvre de son regard d'artiste, il rentra dans la pleine conviction de sa perfection et de sa haute valeur, et

revint par conséquent à la disposition d'esprit nécessaire pour continuer son travail.

La jambe du Christ en raccourci avait cependant un défaut ; il saisit sa palette et, tout en corrigeant cette jambe, regarda sur le second plan la tête de Jean, qu'il considérait comme le dernier mot de la perfection, et que les visiteurs n'avaient même pas remarquée. Il essaya d'y toucher aussi, mais pour bien travailler il devait être moins ému, et trouver un juste milieu entre la froideur et l'exaltation. Pour le moment, l'agitation l'emportait ; il voulut couvrir son tableau, s'arrêta, soulevant la draperie d'une main, et sourit avec extase à son saint Jean. Enfin, s'arrachant à grand'peine à sa contemplation, il laissa retomber le rideau, et retourna chez lui fatigué mais heureux.

Wronsky, Anna et Golinitchef rentrèrent gaiement au palazzo, causant de Mikhaïlof et de ses tableaux. Le mot talent revenait souvent dans leur conversation ; ils entendaient par là, non-seulement un don inné, presque physique, indépendant de l'esprit et du cœur, mais quelque chose de plus étendu, dont le sens vrai leur échappait. « Du talent, disaient-ils, certes il en a, mais ce talent n'est pas suffisamment développé, faute de culture intellectuelle, défaut propre à tous les artistes russes. »

Partie V · Chapitre 13

Wronsky acheta le petit tableau et décida même Mikhaïlof à faire le portrait d'Anna. L'artisan vint au jour indiqué et commença une esquisse, qui, dès la cinquième séance, frappa Wronsky par sa ressemblance, et par un sentiment très fin de la beauté du modèle. « Je lutte depuis si longtemps sans parvenir à rien, disait Wronsky

en parlant de son portrait d'Anna, et lui n'a qu'à la regarder pour la bien rendre ; voilà ce que j'appelle savoir son métier. »

« Cela viendra avec la pratique, » disait Golinitchef pour le consoler ; car à ses yeux Wronsky avait du talent, et possédait d'ailleurs une instruction qui devait élever en lui le sentiment de l'art. Au reste, les convictions de Golinitchef étaient corroborées par le besoin qu'il avait des éloges et de la sympathie de Wronsky pour ses propres travaux ; c'était un échange de bas procédés.

Mikhaïlof, hors de son atelier, paraissait un autre homme ; au palazzo surtout, il se montra respectueux avec affectation, soigneux d'éviter toute intimité avec des gens qu'au fond il n'estimait plus. Il n'appelait Wronsky que « Votre Excellence » et, malgré les invitations réitérées d'Anna, n'accepta jamais à dîner, et ne se montra qu'aux heures des séances. Anna fut plus aimable pour lui que pour d'autres ; Wronsky le traita avec une politesse exquise et désira avoir son opinion sur ses tableaux ; Golinitchef ne négligea aucune occasion de lui inculquer des idées saines sur l'art : Mikhaïlof n'en resta pas moins froid. Anna sentait cependant qu'il la regardait volontiers, quoiqu'il évitât toute conversation ; quant aux conseils demandés par Wronsky, il se retrancha dans un silence obstiné, regarda les tableaux sans mot dire, et ne cacha pas l'ennui que lui causaient les discours de Golinitchef.

Cette sourde hostilité produisit une pénible impression, et l'on se trouva mutuellement soulagé lorsque, les séances terminées, Mikhaïlof cessa de venir au palazzo, laissant en souvenir de lui un admirable portrait. Golinitchef fut le premier à exprimer l'idée que le peintre était envieux de Wronsky.

« Ce qui le rend furieux, c'est de voir un homme riche, haut placé, comte par-dessus le marché, ce qui les vexe toujours, arriver

sans se donner grand'peine à faire aussi bien, peut-être mieux que lui ; il a consacré sa vie à la peinture, mais vous, vous possédez une culture d'esprit à laquelle des gens comme Mikhaïlof n'arriveront jamais. »

Wronsky, tout en prenant le parti du peintre, donnait au fond raison à son ami, car, dans sa conviction intime, il trouvait très naturel qu'un homme dans une situation inférieure lui portât envie.

Les deux portraits d'Anna auraient dû l'éclairer et lui montrer la différence qui existait entre Mikhaïlof et lui ; il la comprit assez pour renoncer au sien en le déclarant superflu, et se contenter de son tableau moyen âge, dont il était aussi satisfait que Golinitchef et Anna, parce qu'il ressemblait, beaucoup plus que tout ce que faisait Mikhaïlof, à un tableau ancien.

L'artiste, de son côté, malgré l'attrait que le portrait d'Anna avait eu pour lui, fut heureux d'être délivré des discours de Golinitchef et des œuvres de Wronsky ; on ne pouvait certes pas empêcher celui-ci de s'amuser, les dilettantes ayant malheureusement le droit de peindre ce que bon leur semble : mais il souffrait de ce passe-temps d'amateur. Nul ne peut défendre à un homme de se pétrir une poupée de cire et de l'embrasser, mais qu'il n'aille pas la caresser devant deux amoureux ! La peinture de Wronsky lui produisait un effet d'insuffisance analogue ; elle le blessait, le froissait : il la trouvait ridicule et pitoyable.

L'engouement de Wronsky pour la peinture et le moyen âge fut du reste de courte durée ; il eut assez d'instinct artistique pour ne pas achever son tableau, et reconnaître tristement que les défauts, peu apparents au début, devenaient criants à mesure qu'il avançait. Il était dans le cas de Golinitchef, qui, tout en sentant le vide de son esprit, se nourrissait volontairement d'illusions, et s'imaginait mû-

rir ses idées et assembler des matériaux. Mais là où celui-ci s'aigrissait et s'irritait, Wronsky restait parfaitement calme : incapable de se tromper lui-même, il abandonna simplement la peinture avec sa décision de caractère habituelle, sans chercher à se justifier ni à s'expliquer.

Mais la vie sans occupation devint vite intolérable dans cette petite ville, le palazzo lui parut tout à coup vieux et sale ; les taches des rideaux prirent un aspect sordide, les fentes dans les mosaïques, les écaillures des corniches, l'éternel Golinitchef, le professeur italien et le voyageur allemand devinrent tous intolérablement ennuyeux, et Wronsky sentit l'impérieux besoin de changer d'existence.

Anna fut étonnée de ce prompt désenchantement, mais consentit bien volontiers à retourner en Russie habiter la campagne.

Wronsky voulait passer par Pétersbourg pour y conclure un acte de partage avec son frère, et Anna pour y voir son fils. L'été devait se passer pour eux dans la grande terre patrimoniale de Wronsky.

Partie V · Chapitre 14

Levine était marié depuis près de trois mois. Il était heureux, mais autrement qu'il ne l'avait pensé, et, malgré certains enchantements imprévus, se heurtait à chaque pas à quelque désillusion. La vie conjugale était très différente de ce qu'il avait rêvé ; semblable à un homme qui, ayant admiré la marche calme et régulière d'un bateau sur un lac, voudrait le diriger lui-même, il sentait la différence qui existe entre la simple contemplation et l'action. Il ne suffisait pas de rester assis sans faux mouvements, il fallait encore songer à

l'eau sous ses pieds, diriger l'embarcation, soulever d'une main novice les rames pesantes.

Jadis, étant encore garçon, il avait souvent ri intérieurement des petites misères de la vie conjugale : querelles, jalousies, mesquines préoccupations. Jamais rien de semblable ne se produirait dans son ménage, jamais son existence intime ne ressemblerait à celle des autres. Et voilà que ces mêmes petitesses se reproduisaient toutes, et prenaient, quoi qu'il fît, une importance indiscutable.

Comme tous les hommes, Levine s'était imaginé rencontrer les satisfactions de l'amour dans le mariage, sans y admettre aucun détail prosaïque ; l'amour devait lui donner le repos après le travail, sa femme devait se contenter d'être adorée, et il oubliait absolument qu'elle aussi avait des droits à une certaine activité personnelle. Grande fut sa surprise de voir cette poétique et charmante Kitty capable de songer, presque dès les premiers jours de leur mariage, au mobilier, à la literie, au linge, au service de la table, au cuisinier. La façon dont elle avait refusé de voyager pour venir s'installer à la campagne, l'avait frappé pendant leurs fiançailles ; maintenant il se sentait froissé de constater qu'après plusieurs mois l'amour ne l'empêchait pas de s'occuper des côtés matériels de la vie, et il la plaisantait à ce sujet.

Malgré tout, il l'admirait, et s'amusait de la voir présider à l'installation de la maison avec les nouveaux meubles arrivés de Moscou, faire poser des rideaux, organiser les chambres d'amis à l'intention de Dolly, diriger la nouvelle femme de chambre et le vieux cuisinier, entrer en discussion avec Agathe Mikhaïlovna, et lui retirer la garde des provisions. Le vieux cuisinier souriait doucement en recevant des ordres fantaisistes, impossibles à exécuter ; Agathe Mikhaïlovna secouait la tête d'un air pensif devant les nouvelles mesures décrétées par sa jeune maîtresse. Levine les regardait, et

quand Kitty venait, moitié riant, moitié pleurant, se plaindre à lui de ce que personne ne la prenait au sérieux, il trouvait sa femme charmante, mais étrange. Il ne comprenait rien au sentiment de métamorphose qu'elle éprouvait en se voyant maîtresse d'acheter des montagnes de bonbons, de dépenser et de commander ce qu'elle voulait, habituée qu'elle avait été chez ses parents à restreindre ses fantaisies.

Elle se préparait avec joie à l'arrivée de Dolly avec ses enfants, aux gâteries qu'elle aurait pour les petits. Les détails du ménage l'attiraient invinciblement, et, comme en prévision des mauvais jours, elle faisait instinctivement son petit nid à l'approche du printemps. Ce zèle pour des bagatelles, très contraire à l'idéal de bonheur exalté rêvé par Levine, fut par certains côtés une désillusion, tandis que cette même activité, dont le but lui échappait, mais qu'il ne pouvait voir sans plaisir, lui semblait sous d'autres aspects un enchantement inattendu.

Les querelles furent aussi des surprises ! Jamais Levine ne se serait imaginé qu'entre sa femme et lui d'autres rapports que ceux de la douceur, du respect, de la tendresse, pussent exister ; et voici que dès les premiers jours ils se disputèrent ! Kitty déclara qu'il n'aimait que lui-même, et fondit en larmes avec des gestes désespérés.

La première de ces querelles survint à la suite d'une course que fit Levine à une nouvelle ferme ; il resta absent une demi-heure de plus qu'il n'avait dit, s'étant égaré en voulant rentrer par le plus court. Kitty occupait exclusivement sa pensée tandis qu'il approchait de la maison, et, tout en cheminant, il s'enflammait à l'idée de son bonheur, de sa tendresse pour sa femme. Il accourut au salon dans un état d'esprit analogue à celui qu'il avait éprouvé le jour de

sa demande en mariage. Un visage sombre, qu'il ne connaissait pas, l'accueillit ; il voulut embrasser Kitty, elle le repoussa.

« Qu'as-tu ?

— Tu t'amuses, toi… » commença-t-elle, voulant se montrer froidement amère.

Mais à peine eut-elle ouvert la bouche, que l'absurde jalousie qui l'avait tourmentée pendant qu'elle attendait, assise sur le rebord de la fenêtre, éclata en paroles de reproches. Il comprit alors clairement, pour la première fois, ce qu'il n'avait compris jusque-là que confusément, que la limite qui les séparait était insaisissable, et qu'il ne savait plus où commençait et où finissait sa propre personnalité. Ce fut un douloureux sentiment de scission intérieure. Jamais pareille impression ne lui revint aussi vive. Il voulait se disculper, prouver à Kitty son injustice ; il eût été porté par habitude à rejeter les torts sur elle, mais il l'aurait ainsi irritée davantage, en augmentant leur dissentiment. Rester sous le coup d'une injustice était cruel, la froisser sous prétexte de justification était plus fâcheux encore. Comme un homme luttant à moitié endormi avec un mal douloureux qu'il voudrait s'arracher, constate au réveil que ce mal est au fond de lui-même, il reconnaissait que la patience était l'unique remède.

La réconciliation fut prompte. Kitty, sans l'avouer, se sentait dans son tort, et se montra si tendre que leur amour n'en fut que plus grand. Malheureusement ces difficultés se renouvelèrent souvent pour des raisons aussi futiles qu'imprévues, et parce qu'ils ignoraient encore mutuellement ce qui pour l'un et l'autre avait de l'importance. Ces premiers mois furent difficiles à passer ; ils n'étaient de bonne humeur ni l'un ni l'autre, et la cause la plus puérile suffisait à provoquer une mésintelligence, dont la cause leur

échappait ensuite. Chacun d'eux tiraillait de son côté la chaîne qui les liait, et cette lune de miel, dont Levine attendait des merveilles, ne leur laissa, en réalité, que des souvenirs pénibles. Tous deux cherchèrent par la suite à effacer de leur mémoire les mille incidents regrettables, presque ridicules, de cette période pendant laquelle ils se trouvèrent si rarement dans un état d'esprit normal.

La vie ne devint plus régulière qu'à leur retour de Moscou, où ils firent un court séjour dans le troisième mois qui suivit leur mariage.

Partie V · Chapitre 15

Ils étaient rentrés chez eux et jouissaient de leur solitude. Levine, installé à son bureau, écrivait ; Kitty, vêtue d'une robe violette, chère à son mari, parce qu'elle l'avait portée dans les premiers jours de leur mariage, faisait de la broderie anglaise, assise sur le grand divan de cuir qui meublait la cabinet de travail, comme du temps du grand-père et du père de Levine. Celui-ci jouissait de la présence de sa femme tout en réfléchissant et en écrivant ; ses travaux sur la transformation des conditions agronomiques de la Russie n'avaient pas été abandonnés ; mais s'ils lui avaient paru misérables jadis, comparés à la tristesse qui assombrissait sa vie, maintenant, en plein bonheur, il les trouvait insignifiants. Autrefois l'étude lui était apparue comme le salut : actuellement elle évitait à sa vie un bien-être trop uniformément lumineux. En relisant son travail, Levine constata avec plaisir qu'il avait de la valeur, malgré certaines idées exagérées, et il parvint à combler bien des lacunes en reprenant à nouveau l'ensemble de la question. Dans un chapitre qu'il refit complètement, il traitait des conditions défavo-

rables faites à l'agriculture en Russie ; la pauvreté du pays ne tenait pas uniquement, selon lui, au partage inégal de la propriété foncière et à de fausses tendances économiques, mais surtout à une introduction prématurée de la civilisation européenne ; les chemins de fer, œuvre politique et non économique, produisaient une centralisation exagérée, le développement du luxe, — et par conséquent la création, au détriment de l'agriculture, d'industries nouvelles, — l'extension exagérée du crédit, et la spéculation. Il croyait que l'accroissement normal de la richesse d'un pays n'admettait ces signes de civilisation extérieure qu'autant que l'agriculture y avait atteint un degré de développement proportionnel.

Tandis que Levine écrivait, Kitty songeait à l'attitude étrange de son mari, la veille de leur départ de Moscou, à l'égard du jeune prince Tcharsky qui, avec assez peu de tact, lui avait fait un brin de cour. « Il est jaloux, pensait-elle. Mon Dieu, qu'il est gentil et bête ! s'il savait l'effet qu'ils me produisent tous ! exactement le même que Pierre le cuisinier ! » Et elle jeta un regard de propriétaire sur la nuque et le cou vigoureux de son mari.

« C'est dommage de l'interrompre, mais il aura la temps de travailler plus tard : je veux voir sa figure, sentira-t-il que je le regarde ? Je veux qu'il se retourne… » Et elle ouvrit les yeux tout grands, comme pour donner plus de force à son regard.

« Oui, ils attirent à eux la meilleure sève et donnent un faux semblant de richesse », murmura Levine, quittant sa plume en sentant le regard de sa femme fixé sur lui. Il se retourna :

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il souriant et se levant.

— Il s'est retourné, pensa-t-elle. — Rien, je voulais te faire retourner ; — et elle le regardait avec le désir de deviner s'il était mécontent d'avoir été dérangé.

— Que c'est bon d'être à nous deux ! Pour moi au moins, dit-il en s'approchant d'elle, radieux de bonheur.

— Je me trouve si bien ici que je n'irai plus nulle part, surtout pas à Moscou.

— À quoi pensais-tu ?

— Moi ! je pensais… Non, non, va-t'en écrire, ne te laisse pas distraire, répondit-elle avec une petite moue, j'ai besoin de couper maintenant tous ces œillets-là, tu vois ? »

Et elle prit ses ciseaux à broder.

« Non, dis-moi à quoi tu songes, répéta-t-il, s'asseyant près d'elle et suivant les mouvements de ses petits ciseaux.

— À quoi je pensais ? à Moscou et à toi.

— Comment ai-je fait pour mériter ce bonheur ? Ce n'est pas naturel, dit-il en lui baisant la main.

— Moi, plus je suis heureuse, plus je trouve que c'est naturel.

— Tu as une petite mèche, dit-il en lui tournant la tête avec précaution.

— Une mèche ? laisse-la tranquille : nous nous occupons de choses sérieuses. »

Mais les choses sérieuses étaient interrompues, et lorsque Kousma vint annoncer le thé, ils se séparèrent brusquement comme des coupables.

Resté seul, Levine serra ses cahiers dans un nouveau buvard acheté par sa femme, se lava les mains dans un lavabo élégant, aussi acheté par elle, et, tout en souriant à ses pensées, hocha la tête

avec un sentiment qui ressemblait à un remords. Sa vie était devenue trop molle, trop gâtée. C'était une vie de Capoue dont il se sentait un peu honteux. « Cette existence ne vaut rien, pensait-il. Voilà bientôt trois mois que je flâne. Pour la première fois je me suis mis à travailler aujourd'hui, et à peine ai-je commencé que j'y ai renoncé. Je néglige même mes occupations ordinaires, je ne surveille plus rien, je ne vais nulle part. Tantôt j'ai du regret de la quitter, tantôt je crains qu'elle ne s'ennuie : moi qui croyais que jusqu'au mariage l'existence ne comptait pas, et ne commençait réellement qu'après ! Et voilà bientôt trois mois que je passe mon temps d'une façon absolument oisive. Cela ne doit pas continuer. Ce n'est pas de sa faute à elle, et on ne saurait lui faire le moindre reproche. J'aurais dû montrer de la fermeté, défendre mon indépendance d'homme, car on finirait par prendre de mauvaises habitudes… »

Un homme mécontent se défend difficilement de rejeter sur quelqu'un la cause de ce mécontentement. Aussi Levine songeait-il avec tristesse que, si la faute n'en était pas à sa femme (il ne pouvait l'accuser), c'était celle de son éducation. « Cet imbécile de Tcharsky par exemple, elle n'avait pas même su le tenir en respect. » En dehors de ses petits intérêts de ménage (ceux-là, elle les soignait), de sa toilette et de sa broderie anglaise, rien ne l'occupait. « Aucune sympathie pour mes travaux, pour l'exploitation ou pour les paysans, pas de goût même pour la lecture ou la musique, et cependant elle est bonne musicienne. Elle ne fait absolument rien et se trouve néanmoins très satisfaite. »

Levine, en la jugeant ainsi, ne comprenait pas que sa femme se préparait à une période d'activité qui l'obligerait à être tout à la fois femme, mère, maîtresse de maison, nourrice, institutrice ; il ne comprenait pas qu'elle s'accordât ces heures d'insouciance et d'amour, parce qu'un instinct secret l'avertissait de la tâche qui

l'attendait, tandis que lentement elle apprêtait son nid pour l'avenir.

Partie V · Chapitre 16

Levine trouva, en remontant, sa femme assise devant son nouveau service à thé, lisant une lettre de Dolly, car elles entretenaient une correspondance suivie, et Agathe Mikhaïlovna, du thé devant elle, installée à côté de sa jeune maîtresse.

« Voyez, notre dame m'a ordonné de m'asseoir ici », dit la vieille femme en regardant Kitty avec affection.

Ces derniers mots prouvèrent à Levine la fin d'un drame domestique entre Kitty et Agathe Mikhaïlovna ; malgré le chagrin qu'elle avait causé à celle-ci en s'emparant des rênes du gouvernement, Kitty, victorieuse, était arrivée à se faire pardonner.

« Tiens, voici une lettre pour toi, dit Kitty en tendant à son mari une lettre dépourvue d'orthographe. C'est, je crois, de cette femme, tu sais… de ton frère, je ne l'ai pas lue. Celle-ci vient de Dolly : figure-toi qu'elle a mené Gricha et Tania à un bal d'enfants chez les Sarmatzky. Tania était en marquise. »

Mais Levine ne l'écoutait pas ; il prit en rougissant la lettre de Marie Nicolaevna, l'ancienne maîtresse de Nicolas, et la parcourut ; elle lui écrivait pour la seconde fois. Dans la première lettre elle disait que Nicolas l'avait chassée sans qu'elle eût rien à se reprocher, et ajoutait, avec une naïveté touchante, qu'elle ne demandait aucun secours, quoique réduite à la misère, mais que la pensée de Nicolas Dmitritch la tuait ; que deviendrait-il, faible comme il l'était ? elle suppliait son frère de ne pas le perdre de vue. La seconde lettre

était sur un ton différent. Elle disait avoir retrouvé Nicolas à Moscou et en être partie avec lui pour une ville de province où il avait obtenu une place ; là, s'étant querellé avec un de ses chefs, il avait repris le chemin de Moscou ; mais, tombé malade en route, il ne se relèverait probablement plus. « Il vous demande constamment, et d'ailleurs nous n'avons plus d'argent, » écrivait-elle.

« Lis donc ce que Dolly écrit de toi, — commença Kitty, mais, voyant la figure bouleversée de son mari, elle se tut. — Qu'y a-t-il, qu'arrive-t-il ?

— Elle m'écrit que Nicolas, mon frère, se meurt ; je vais partir. »

Kitty changea de visage : Dolly, Tania en marquise, tout était oublié.

« Quand donc partiras-tu ?

— Demain.

— Puis-je t'accompagner ? demanda-t-elle.

— Kitty, quelle idée ! répondit-il sur un ton de reproche.

— Comment quelle idée ? dit-elle froissée de voir sa proposition reçue de si mauvaise grâce. Pourquoi donc ne partirais-je pas avec toi ? je ne te gênerais en rien. Je…

— Je pars parce que mon frère se meurt, dit Levine. Qu'as-tu à faire là-bas… ?

— Ce que tu y feras toi-même. »

« Dans un montent si grave pour moi, elle ne songe qu'à l'ennui de rester seule », pensa Levine, et cette réflexion l'affligea.

« C'est impossible », répondit-il sévèrement.

Agathe Mikhaïlovna, voyant les choses se gâter, déposa sa tasse et sortit. Kitty ne le remarqua même pas. Le ton de son mari l'avait d'autant plus blessée qu'il n'attachait évidemment aucune importance à ses paroles.

« Je te dis, moi, que si tu pars, je pars aussi ; je t'accompagnerai certainement, dit-elle vivement et avec colère. Je voudrais bien savoir pourquoi ce serait impossible ! pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que Dieu sait où, dans quelle auberge, je le trouverai, par quelles routes j'arriverai jusqu'à lui. Tu ne feras que me gêner, dit Levine, cherchant à garder son sang-froid.

— Aucunement. Je n'ai besoin de rien ; où tu peux aller, je peux aller aussi, et…

— Quand ce ne serait qu'à cause de cette femme, avec laquelle tu ne peux te trouver en contact.

— Pourquoi ? je n'ai rien à savoir de toutes ces histoires, ce ne sont pas mes affaires. Je sais que le frère de mon mari se meurt, que mon mari va le voir, et que je l'accompagne pour…

— Kitty ! ne te fâche pas, et songe que dans un cas aussi grave il m'est douloureux de te voir mêler à mon chagrin une véritable faiblesse, la crainte de rester seule. Si tu t'ennuies, va à Moscou.

— Voilà comme tu es ! tu me supposes toujours des sentiments mesquins, s'écria-t-elle étouffée par des larmes de colère. Je ne suis pas faible… Je sens qu'il est de mon devoir de rester avec mon mari dans un moment pareil, et tu veux me blesser en te méprenant volontairement sur mon compte.

— Mais c'est affreux de devenir ainsi esclave ! — cria Levine en se levant de table, incapable de dissimuler son mécontentement ;

au même instant, il comprit qu'il se fustigeait lui-même.

— Pourquoi alors t'es-tu marié ? tu serais libre : pourquoi, si tu te repens déjà ? » Et Kitty se sauva au salon.

Quand il vint la rejoindre, elle sanglotait.

Il chercha d'abord des paroles, non pour la persuader, mais pour la calmer ; elle ne l'écoutait pas et n'admettait aucun de ses arguments ; il se baissa vers elle, prit une de ses mains récalcitrantes, la baisa, baisa ses cheveux, et encore sa main, elle se taisait toujours. Mais quand, enfin, il lui prit la tête entre ses deux mains et l'appela « Kitty », elle s'adoucit, pleura, et la réconciliation se fit aussitôt.

On décida de partir ensemble. Levine se déclara persuadé qu'elle tenait uniquement à se rendre utile, et qu'il n'y avait rien d'inconvenant à la présence de Marie Nicolaevna auprès de son frère ; mais au fond du cœur il s'en voulait, et il en voulait à sa femme ; chose étrange, lui qui n'avait pu croire au bonheur d'être aimé d'elle, se sentait presque malheureux de l'être trop ! Mécontent de sa propre faiblesse, il s'effrayait à l'avance du rapprochement inévitable entre sa femme et la maîtresse de son frère. L'idée de les voir dans la même chambre le remplissait d'horreur et de dégoût.

Partie V · Chapitre 17

L'hôtel de province où se mourait Nicolas Levine était un de ces établissements de construction récente, ayant la prétention d'offrir à un public peu habitué à ces raffinements modernes la propreté, le confort et l'élégance, mais que ce même public avait vite transfor-

mé en un cabaret mal tenu. Tout y produisit à Levine un effet pénible : le soldat en uniforme sordide servant de suisse et fumant une cigarette dans le vestibule, l'escalier de fonte, sombre et triste, le garçon en habit noir couvert de taches, la table d'hôte ornée de son affreux bouquet de fleurs en cire, grises de poussière, l'état général de désordre et de malpropreté, et jusqu'à une activité pleine de suffisance, qui lui parut tenir du ton à la mode introduit par les chemins de fer : tout cet ensemble ne cadrait en rien avec ce qui les attendait, et ils y trouvaient un contraste pénible avec leur bonheur de si fraîche date.

Les meilleures chambres se trouvèrent occupées. On leur offrit une chambre malpropre en leur en promettant une autre pour le soir. Levine y conduisit sa femme, vexé de voir ses prévisions si vite réalisées, et d'être forcé de s'occuper de l'installer au lieu de courir vers son frère.

« Va, va vite ! » dit-elle d'un air contrit.

Il sortit sans mot dire et se heurta près de la porte à Marie Nicolaevna qui venait d'apprendre son arrivée. Elle n'avait pas changé depuis Moscou : c'était la même robe de laine, laissant à découvert son cou et ses bras, et la même expression de bonté sur son gros visage grêlé.

« Eh bien ? comment va-t-il ?

— Très mal. Il ne se lève plus, et vous attend toujours. Vous… vous êtes avec votre épouse ? »

Levine ne se douta pas tout d'abord de ce qui la rendait confuse, mais elle s'expliqua aussitôt :

« Je m'en irai à la cuisine ; il sera content, il se rappelle l'avoir vue à l'étranger. »

Levine comprit qu'il s'agissait de sa femme et ne sut que répondre.

« Allons, allons ! » dit-il.

Mais à peine avait-il fait un pas, que la porte de sa chambre s'ouvrit, et Kitty parut sur le seuil. Levine rougit de contrariété en voyant sa femme dans une aussi fausse position, mais Marie Nicolaevna rougit bien plus encore ; et, se serrant contre le mur, prête à pleurer, elle enveloppa ses mains rouges de son petit châle pour se donner une contenance.

Levine s'aperçut de l'expression de curiosité avide qui se peignit dans le regard jeté par Kitty sur cette femme incompréhensible pour elle, et presque terrible ; ce fut l'affaire d'une seconde.

« Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à son mari.

— Nous ne pouvons rester à causer dans le couloir ! répondit Levine d'un ton irrité.

— Eh bien, entrez, dit Kitty se tournant vers Marie Nicolaevna, qui battait en retraite ; puis, voyant l'air effrayé de son mari : ou plutôt allez, allez et faites-moi chercher », ajouta-t-elle en rentrant dans sa chambre. Levine se rendit chez son frère.

Il croyait le trouver dans l'état d'illusion propre aux phtisiques, et qui l'avait frappé lors de sa dernière visite, plus faible aussi et plus maigre, avec des indices d'une fin prochaine, mais se ressemblant encore. Il pensait bien être ému de pitié pour ce frère aimé, et retrouver, plus fortes même, les terreurs que lui avait naguère fait éprouver l'idée de sa mort ; mais ce qu'il vit fut très différent de ce qu'il attendait.

Dans une petite chambre sordide, sur les murs de laquelle bien des voyageurs avaient dûment craché, et qu'une mince cloison séparait mal d'une autre chambre où l'on causait, dans une atmosphère étouffée et malsaine, il aperçut, sur un mauvais lit, un corps légèrement abrité sous une couverture. Sur cette couverture s'allongeait une main énorme comme un râteau, et tenant d'une façon étrange par le poignet à une sorte de fuseau long et mince. La tête, penchée sur l'oreiller, laissait apercevoir des cheveux rares que la sueur collait aux tempes, et un front presque transparent.

« Est-il possible que ce cadavre soit mon frère Nicolas ? » pensa Levine ; mais, en approchant, le doute cessa ; il lui suffit de jeter un regard sur les yeux qui accueillirent son entrée, pour reconnaître l'affreuse vérité.

Nicolas regarda son frère avec des yeux sévères. Ce regard rétablit les rapports habituels entre eux : Constantin y sentit comme un reproche, et eut des remords de son bonheur.

Il prit la main de son frère ; celui-ci sourit, mais ce sourire imperceptible ne changea pas la dureté de sa physionomie.

« Tu ne t'attendais pas à me trouver ainsi, parvint-il à prononcer avec peine.

— Oui… non… répondit Levine s'embrouillant. Comment ne m'as-tu pas averti plus tôt ? avant mon mariage ? J'ai fait une véritable enquête pour te trouver. »

Il voulait parler pour éviter un silence pénible, mais son frère ne répondait pas et le regardait sans baisser les yeux, comme s'il eût pesé chacune de ses paroles ; Levine se sentait embarrassé. Enfin il annonça que sa femme était avec lui et Nicolas en témoigna sa satisfaction, ajoutant toutefois qu'il craignait de l'effrayer. Un silence

suivit : tout à coup Nicolas se mit à parler, et, à l'expression de son visage, Levine crut qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer, mais c'était pour accuser le médecin et regretter de ne pouvoir consulter une célébrité de Moscou. Levine comprit qu'il espérait toujours.

Au bout d'un moment, Levine se leva, prétextant le désir d'amener sa femme, mais en réalité afin de se soustraire, au moins pendant quelques minutes, à ces cruelles impressions.

« C'est bon, je vais faire un peu nettoyer et aérer ici : Macha, viens mettre de l'ordre, dit le malade avec effort, et puis tu t'en iras », ajouta-t-il en regardant son frère d'un air interrogateur.

Levine sortit sans répondre, mais à peine dans le corridor il se repentit d'avoir promis d'amener sa femme ; en songeant à ce qu'il avait souffert, il résolut de lui persuader que cette visite était superflue. « Pourquoi la tourmenter comme moi ? » pensa-t-il.

« Eh bien ? quoi ? demanda Kitty effrayée.

— C'est horrible ? pourquoi es tu venue ? » Kitty regarda son mari en silence pendant un instant ; puis, le prenant par le bras, elle lui dit timidement :

« Kostia ! mène-moi vers lui, ce sera moins dur pour nous deux. Mène-moi et laisse-moi avec lui ; comprends donc que d'être témoin de ta douleur et de n'en pas voir la cause, m'est plus cruel que tout. Peut-être lui serai-je utile, et à toi aussi. Je t'en prie, permets-le moi ! » Elle suppliait comme s'il se fût agi du bonheur de sa vie.

Levine dut consentir à l'accompagner et, chemin faisant, oublia complètement Marie Nicolaevna.

Kitty marchait légèrement, et montrait à son mari un visage courageux et plein d'affection ; en entrant, elle s'approcha du lit, de façon à ne pas forcer le malade à détourner la tête ; puis sa jeune main fraîche prit l'énorme main du mourant, et, usant du don propre aux femmes de manifester une sympathie qui ne blesse pas, elle se mit à lui parler avec une douce animation :

« Nous nous sommes rencontrés à Soden, sans nous connaître, dit-elle. Pensiez-vous alors que je deviendrais votre sœur ?

— Vous ne m'auriez pas reconnu, n'est-ce pas ? — dit-il ; son visage s'était illuminé d'un sourire en la voyant entrer.

— Oh que si ! comme vous avez eu raison de nous appeler ! il ne se passait pas de jour que Kostia ne se souvînt de vous, et ne s'inquiétât d'être sans nouvelles. »

L'animation du malade dura peu. Kitty n'avait pas fini de parler, que l'expression de reproche sévère du mourant pour celui qui se porte bien reparut sur son visage.

« Je crains que vous ne soyez bien mal ici, continua la jeune femme, évitant le regard fixé sur elle, pour examiner la pièce. — Il faudra demander une autre chambre et nous rapprocher de lui », dit-elle à son mari.

Partie V · Chapitre 18

Levine ne pouvait rester calme en présence de son frère, mais les détails de l'affreuse situation à laquelle il ne voyait pas de remède échappaient à ses yeux et à son attention troublée.

Frappé de la saleté de la chambre, du désordre et du mauvais air qui y régnaient, des gémissements du malade, l'idée ne lui venait pas qu'il pût s'enquérir de la façon dont ses pauvres membres étaient couchés, sous la couverture, de chercher à le soulager matériellement pour qu'il fût moins mal, sinon mieux ; la seule pensée de ces détails le faisait frissonner, et le malade, sentant instinctivement cette conviction d'impuissance, s'en irritait. Aussi Levine ne faisait-il qu'entrer et sortir de la chambre sous divers prétextes, malheureux auprès de son frère, plus malheureux encore loin de lui, et incapable de rester seul.

Kitty comprit les choses tout autrement : dès qu'elle fut près du malade, elle le prit en pitié, et dans son cœur de femme cette compassion, loin de produire la terreur ou le dégoût, la porta au contraire à s'informer de tout ce qui pouvait adoucir ce triste état. Persuadée qu'il était de son devoir de lui porter secours, elle ne doutait pas qu'il ne fût possible de le soulager, et elle se mit à l'œuvre sans tarder. Les détails qui répugnaient à son mari furent précisément ceux qui attirèrent son attention. Elle fit chercher un médecin, envoya à la pharmacie, occupa sa femme de chambre et Marie Nicolaevna à balayer, épousseter, laver ; elle-même leur prêta la main. Elle fit apporter ou emporter ce qu'il fallait ; sans s'inquiéter de ceux qu'elle rencontrait sur son chemin, elle allait et venait de sa chambre à celle de son beau-frère, déballant les choses qui manquaient : draps, taies d'oreillers, serviettes, chemises.

Le domestique qui servait le dîner de la table d'hôte répondit plusieurs fois à son appel d'un ton de mauvaise humeur, mais elle donnait ses ordres avec une si douce autorité, qu'il les exécutait quand même. Levine n'approuvait pas tout ce mouvement ; il n'en voyait pas le but, et craignait d'irriter son frère, mais celui-ci restait calme et indifférent, quoiqu'un peu confus, et suivait avec intérêt

les gestes de la jeune femme. Lorsque Levine rentra de chez le médecin où Kitty l'avait envoyé, il vit, en ouvrant la porte, qu'on changeait le linge du malade. L'énorme dos aux épaules proéminentes, les côtes et les vertèbres saillantes se trouvaient découverts, tandis que Marie Nicolaevna et la domestique s'embrouillaient dans les manches de la chemise, et ne parvenaient pas à y faire entrer les longs bras décharnés de Nicolas. Kitty ferma vivement la porte sans regarder du côté de son beau-frère, mais celui-ci poussa un gémissement, et elle se hâta d'approcher.

« Faites vite, dit-elle.

— N'approchez pas, murmura avec colère le malade, je m'arrangerai seul…

— Que dites-vous ? » demanda Marie.

Mais Kitty entendit et comprit qu'il était honteux et confus de se montrer dans cet état.

« Je ne vois rien ! dit-elle l'aidant à introduire son bras dans la chemise. Marie Nicolaevna, passez de l'autre côté du lit et aidez-nous. Va, dit-elle à son mari, prendre dans mon sac un petit flacon et apporte-le-moi ; pendant ce temps, nous terminerons de ranger. »

Quand Levine revint avec le flacon, le malade était couché, et tout, autour de lui, avait pris un autre aspect. Au lieu de l'air étouffé qu'on respirait auparavant, Kitty répandait, en soufflant dans un petit tube, une bonne odeur de vinaigre aromatisé. La poussière avait disparu, un tapis s'étendait sous le lit ; sur une petite table étaient rangées les fioles de médecine, une carafe, le linge nécessaire et la broderie anglaise de Kitty ; sur une autre table, près du lit, une bougie, la potion et des poudres. Le malade lavé, peigné,

étendu dans des draps propres, et soutenu par plusieurs oreillers, était revêtu d'une chemise blanche, dont le col entourait son cou extraordinairement maigre. Une expression d'espérance se lisait dans ses yeux, qui ne quittaient pas Kitty.

Le médecin trouvé au club par Levine n'était pas celui qui avait mécontenté Nicolas ; il ausculta soigneusement le malade, hocha la tête, écrivit une ordonnance, et donna des explications détaillées sur la façon de lui administrer des remèdes et de le nourrir. Il conseilla des œufs frais, presque crus, et de l'eau de Seltz avec du lait chaud à une certaine température. Lorsqu'il fut parti, le malade dit à son frère quelques mots dont il ne comprit que les derniers, « ta Katia », mais à son regard Levine comprit qu'il en faisait l'éloge. Il appela ensuite Katia, comme il la nommait :

« Je me sens beaucoup mieux, lui dit-il ; avec vous je me serais guéri. Tout est si bien maintenant ! » Il chercha à porter jusqu'à ses lèvres la main de sa belle-sœur, mais, craignant de lui être désagréable, se contenta de la caresser. La jeune femme serra affectueusement cette main entre les siennes.

« Tournez-moi du côté gauche maintenant, et allez tous dormir », murmura-t-il.

Kitty seule comprit ce qu'il disait, parce qu'elle pensait sans cesse à ce qui pouvait lui être utile.

« Tourne-le sur le côté, dit-elle à son mari, je ne puis le faire moi-même, et ne voudrais pas en charger le domestique. Pouvez-vous le soulever ? demanda-t-elle à Marie Nicolaevna.

— J'ai peur », répondit celle-ci.

Levine, quoique terrifié de soulever ce corps effrayant sous sa couverture, subit l'influence de sa femme, et passa ses bras autour

du malade avec un air résolu que celle-ci lui connaissait bien. L'étrange pesanteur de ces membres épuisés le frappa. Tandis qu'à grand'peine il changeait son frère de place, Nicolas entourant son cou de ses bras décharnés, Kitty retourna vivement les oreillers, afin de mieux coucher le malade.

Celui-ci retint une main de son frère dans la sienne et l'attira vers lui ; le cœur manqua à Levine lorsqu'il le sentit la porter à ses lèvres pour la baiser. Il le laissa faire cependant, puis, secoué par les sanglots, sortit de la chambre sans pouvoir proférer un mot.

Partie V · Chapitre 19

« Il a découvert aux simples et aux enfants ce qu'il a caché aux sages », pensa Levine causant quelques moments après avec sa femme. — Ce n'est pas qu'il se crût un sage en citant ainsi l'Évangile ; mais, sans s'exagérer la portée de son intelligence, il ne pouvait douter que la pensée de la mort l'impressionnât autrement que sa femme et Agathe Mikhaïlovna. Cette pensée terrible, d'autres esprits virils l'avaient sondée comme lui, de toutes les forces de leur âme ; il avait lu leurs écrits, mais eux aussi ne semblaient pas en savoir aussi long que sa femme et sa vieille bonne. Ces deux personnes, si dissemblables du reste, avaient sous ce rapport une ressemblance parfaite. Toutes deux savaient, sans éprouver le moindre doute, le sens de la vie et de la mort, et, quoique certainement incapables de répondre aux questions qui fermentaient dans l'esprit de Levine, elles devaient s'expliquer de la même façon ces grands faits de la destinée humaine, et partager leur croyance à ce sujet avec des millions d'êtres humains. Pour preuve de leur familiarité avec la mort, elles savaient approcher les mourants, et ne les

craignaient pas, tandis que Levine et ceux qui pouvaient, comme lui, longuement discourir sur le thème de la mort n'avaient pas eu ce courage et ne se sentaient pas capables de secourir un moribond ; seul auprès de son frère, Constantin se fût contenté de le regarder, et d'attendre sa fin avec épouvante, sans rien faire pour la retarder.

La vue du malade le paralysait ; il ne savait plus ni parler, ni regarder, ni marcher. — Parler de choses indifférentes lui semblait blessant ; parler de choses tristes, de mort, impossible ; se taire ne valait pas mieux. « Si je le regarde, il va croire que j'ai peur ; si je ne le regarde pas, il croira que mes pensées sont ailleurs. Marcher sur la pointe des pieds l'agacera, marcher librement semble brutal. »

Kitty ne pensait à rien de tout cela et n'en avait pas le temps ; uniquement occupée de son malade, elle paraissait avoir une idée nette de ce qu'il fallait faire, et elle réussissait dans ce qu'elle tentait.

Elle racontait des détails sur son mariage, sur elle-même, lui souriait, le plaignait, le caressait, lui citait des cas de guérison et le remontait ainsi ; d'où lui venaient ces lumières particulières ? Et Kitty, non plus qu'Agathe Mikhaïlovna, ne se contentait pas de soins physiques, ni d'actes purement matériels : toutes deux se préoccupaient d'une question plus haute : en parlant du vieux serviteur qui venait de mourir, Agathe Mikhaïlovna avait dit : « Dieu merci, il a communié et a été administré ; Dieu donne à tous une fin pareille ! » Kitty, de son côté, trouva moyen dès le premier jour de disposer son beau-frère à recevoir les sacrements, et cela au milieu de ses préoccupations de linge, de potions et de pansements.

Rentré dans sa chambre à la fin de la journée, Levine s'assit, la tête basse, confus, ne sachant que faire, incapable de songer à souper, à s'installer, à rien prévoir hors d'état même de parler à sa femme ; Kitty, au contraire, montrait une animation extraordinaire ; elle fit apporter à souper, défit elle-même les malles, aida à dresser les lits, qu'elle n'oublia pas de saupoudrer de poudre de Perse. Elle avait l'excitation et la rapidité de conception qu'éprouvent les hommes bien doués à la veille d'une bataille, ou d'une heure grave et décisive de leur vie lorsque l'occasion de montrer leur valeur se présente.

Minuit n'avait pas sonné que tout était proprement rangé et organisé ; leur chambre d'hôtel offrait l'aspect d'un appartement intime : près du lit de Kitty, sur une table couverte d'une serviette blanche, se dressait son miroir, avec ses brosses et ses peignes.

Levine trouvait impardonnable de manger, de dormir, même de parler ; chacun de ses mouvements lui paraissait inconvenant. Elle, au contraire, rangeait ses menus objets sans que son activité eût rien de blessant ni de gêné.

Ils ne purent manger cependant, et restèrent longtemps assis avant de se résoudre à se coucher.

« Je suis bien contente de l'avoir décidé à recevoir demain l'extrême-onction, dit Kitty en peignant ses cheveux parfumés devant son miroir de voyage, en camisole de nuit. Je n'ai jamais vu administrer, mais maman m'a raconté qu'on disait des prières pour demander la guérison.

— Crois-tu donc une guérison possible ? demanda Levine, regardant la raie de la petite tête ronde de Kitty disparaître dès qu'elle retirait le peigne.

— J'ai questionné le docteur ; il prétend qu'il ne peut vivre plus de trois jours. Mais qu'en savent-ils ? — Je suis contente de l'avoir décidé, dit-elle en regardant son mari. — Tout peut arriver », ajouta-t-elle avec l'expression particulière, presque rusée, que prenait son visage en parlant de religion.

Jamais, depuis la conversation qu'ils avaient eue étant fiancés, ils ne s'étaient entretenus de questions religieuses, mais Kitty n'en continuait pas moins à aller à l'église et à prier avec la tranquille conviction de remplir un devoir ; malgré l'aveu que son mari s'était cru obligé de lui faire, elle le croyait fermement aussi bon chrétien, peut-être même meilleur, qu'elle ; il plaisantait, croyait-elle, en s'accusant du contraire, comme lorsqu'il la taquinait sur sa broderie anglaise :

« Les honnêtes gens font des reprises sur leurs trous, disait-il, et toi tu fais des trous par plaisir. »

« Oui, cette femme, Maria Nicolaevna, n'aurait jamais su le décider, dit Levine. Et je dois l'avouer, je suis bien heureux que tu sois venue ; tu as introduit un ordre, une propreté… » Il lui prit la main sans oser la baiser (n'était-ce pas une profanation que ce baiser presque en face de la mort ?), mais, regardant ses yeux brillants, il la lui serra d'un air contrit.

« Tu aurais trop souffert tout seul, dit-elle, cachant ses joues devenues rouges de satisfaction, en levant les bras pour rouler ses cheveux et les attacher sur le sommet de la tête. — Elle ne sait pas, tandis que, moi, j'ai appris bien des choses à Soden.

— Y a-t-il donc des malades comme lui là-bas ?

— Plus malades encore.

— Tu ne saurais croire le chagrin que j'éprouve à ne plus le voir tel qu'il était dans sa jeunesse ; c'était un si beau garçon ! mais je ne le comprenais pas alors !

— Je te crois ; je sens que nous aurions été amis, dit-elle ; et elle se retourna les larmes aux yeux vers son mari, effrayée d'avoir parlé au passé.

— Vous l'auriez été, répondit-il tristement ; c'est un de ces hommes dont on peut dire avec raison qu'il n'était pas fait pour ce monde.

— En attendant, n'oublions pas que nous avons bien des journées de fatigue en perspective ; il faut nous coucher », dit Kitty en consultant sa montre microscopique.

Partie V · Chapitre 20

Le malade fut administré le lendemain. Nicolas pria avec ferveur pendant la cérémonie ; une supplication passionnée et pleine d'espérance se lisait dans ses grands yeux fixes sur l'image sainte, qu'on avait placée sur une table à jeu, couverte d'une serviette à ramages.

Levine fut effrayé de le voir ainsi, car il savait que le déchirement de quitter cette vie, à laquelle il tenait, en serait plus cruel. Il connaissait d'ailleurs les idées de son frère, savait que son scepticisme ne résultait pas du désir de s'affranchir de la religion pour vivre plus librement ; ses croyances religieuses avaient été ébranlées par les théories scientifiques modernes ; son retour à la foi n'était donc pas logique, ni normal : dû uniquement à une espérance insensée de guérison, il ne pouvait être que temporaire et in-

téressé. Kitty avait rendu cet espoir plus vivace par ses récits de guérisons extraordinaires. — Levine était tourmenté de ces pensées en regardant le visage plein d'espoir de son frère, son poignet amaigri se soulevant à grand'peine jusqu'à son front chauve pour faire un signe de croix, ses épaules décharnées, et cette poitrine essoufflée qui ne pouvait plus contenir la vie qu'implorait le malade. Pendant la cérémonie, Levine fit ce qu'il avait fait cent fois, tout incrédule qu'il était :

« Guéris cet homme si tu existes, disait-il en s'adressant à Dieu, et tu nous sauveras tous deux. »

Le malade se sentit tout à coup beaucoup mieux après avoir été administré ; pendant plus d'une heure il ne toussa pas une seule fois ; il assurait, en souriant et baisant la main de Kitty avec des larmes de reconnaissance, qu'il ne souffrait pas et sentait revenir ses forces et son appétit. — Quand on lui apporta sa soupe, il se releva lui-même, et demanda une côtelette ; quelque impossible que fût la guérison, Levine et Kitty passèrent cette heure dans une espèce d'agitation de bonheur craintif.

« Il va mieux. Beaucoup mieux !

— C'est étonnant.

— Pourquoi ce serait-il étonnant ? — Il va certainement mieux », se chuchotaient-ils en souriant.

L'illusion ne dura pas. Après un sommeil pénible d'une demi-heure, le malade fut réveillé par une quinte de toux. Les espérances s'évanouirent aussitôt pour tous, pour le malade lui-même. Oubliant ce qu'il avait cru une heure avant, et honteux même de se le rappeler, il se fit apporter un flacon d'iode à respirer.

Levine le lui apporta, et son frère le regarda du même air passionné dont il avait regardé l'image, pour se faire confirmer les paroles du docteur, qui attribuait à l'iode des vertus miraculeuses.

« Kitty n'est pas là ? murmura-t-il de sa voix enrouée lorsque Levine eut, à contre-cœur, répété les paroles du médecin.

— Non ? alors je puis parler. — J'ai joué la comédie pour elle. — Elle est si gentille ! mais nous deux, ne pouvons nous tromper. Voilà en quoi j'ai foi », dit-il, serrant la fiole de ses mains osseuses et aspirant l'iode.

Vers huit heures du soir, pendant que Levine et sa femme prenaient le thé dans leur chambre, ils virent accourir Marie Nicolaevna tout essoufflée. Elle était pâle et ses lèvres tremblaient. « Il se meurt ! balbutia-t-elle. J'ai peur, il va mourir ! »

Tous deux coururent chez Nicolas ; il était assis, appuyé de côté sur son lit, la tête baissée, et son long dos ployé.

« Qu'éprouves-tu ? demanda Levine doucement, après un moment de silence.

— Je m'en vais ! murmura Nicolas, tirant à grand'peine les sons de sa poitrine, mais prononçant nettement encore. — Sans relever la tête, il tourna les yeux du côté de son frère, dont il ne pouvait apercevoir le visage. Katia, va-t'en ! » murmura-t-il encore.

Levine obligea doucement sa femme à sortir.

« Je m'en vais, répéta encore le mourant.

— Pourquoi t'imagines-tu cela ? demanda Levine pour dire quelque chose.

— Parce que je m'en vais, répéta Nicolas comme s'il eût pris ce mot en affection. C'est fini. »

Marie Nicolaevna s'approcha de lui.

« Couchez-vous, vous serez mieux, dit-elle.

— Bientôt je serai couché tranquillement, mort, murmura-t-il avec une espèce d'ironie irritée. Eh bien ! couchez-moi si vous voulez. »

Levine remit son frère sur le dos, s'assit auprès de lui, et, respirant à peine, examina son visage. Le mourant avait les yeux fermés, mais les muscles de son front s'agitaient de temps en temps comme s'il eût profondément réfléchi. Malgré lui, Levine chercha à comprendre ce qui pouvait se passer dans l'esprit du moribond ; ce visage sévère, et le jeu des muscles au-dessus des sourcils, semblaient indiquer que son frère entrevoyait des mystères qui restaient cachés pour les vivants.

« Oui, oui… murmura lentement le mourant en faisant de longues pauses ; attendez, c'est cela ! dit-il soudain, comme si tout s'était éclairai pour lui. Ô Seigneur ! » Et il soupira profondément.

Marie Nicolaevna posa la main sur ses pieds. « Il se refroidit », dit-elle à voix basse.

Le malade resta longtemps immobile, mais il vivait et soupirait par instants ; fatigué de la tension de sa pensée, Levine sentait qu'il n'était plus à l'unisson du mourant ; il n'avait plus la force de penser à la mort ; les idées les plus disparates lui venaient à l'esprit ; il se demandait ce qu'il allait avoir à faire : lui fermer les yeux, l'habiller, commander le cercueil ? Chose étrange : il se sentait froid et indifférent ; le seul sentiment qu'il éprouvât était plutôt de l'envie, son frère avait désormais une certitude à laquelle lui, Levine, ne

pouvait prétendre. Longtemps il resta près de lui, attendant la fin ; elle ne venait pas. La porte s'entr'ouvrit et Kitty parut ; il se leva pour l'arrêter, mais aussitôt le mourant s'agita.

« Ne t'en va pas », dit-il étendant la main. Levine prit cette main dans la sienne et fit un geste mécontent à sa femme pour la renvoyer.

Tenant toujours cette main mourante, Levine attendit une demi-heure, une heure, puis encore une heure. Il avait cessé de penser à la mort et songeait à Kitty ; que faisait-elle ? Qui pouvait bien demeurer dans la chambre voisine ? Le docteur avait-il une maison à lui ? Puis il eut faim et sommeil. Doucement il dégagea sa main pour toucher les pieds du mourant ; ils étaient froids, mais Nicolas respirait toujours. Levine essaya de se lever sur la pointe des pieds ; aussitôt le malade s'agita et répéta : « Ne t'en va pas ».

. . . . . .

Le jour parut, et la situation restait la même. Levine se leva doucement, dégagea sa main, et, sans regarder le malade, rentra dans sa chambre, se coucha et s'endormit : à son réveil, au lieu d'apprendre la mort de son frère, on lui dit qu'il avait repris connaissance, s'était assis dans son lit, avait demandé à manger, qu'il ne parlait plus de la mort, mais exprimait l'espoir de guérir, et témoignait encore plus d'irritation et de tristesse qu'à l'ordinaire. Personne ne parvint, ce jour-là, à le calmer ; il accusait tout le monde de ses souffrances, réclamait un célèbre médecin de Moscou, et, à toutes les questions qu'on lui faisait sur son état, répondait qu'il souffrait d'une façon intolérable.

Cette irritation ne fit qu'augmenter ; Kitty elle-même fut impuissante à l'adoucir, et Levine s'aperçut qu'elle souffrait physiquement et moralement, quoiqu'elle ne voulût pas en convenir. L'at-

tendrissement causé par l'approche de la mort s'était mêlé à d'autres sentiments. Tous savaient la fin inévitable, voyaient le malade mort à moitié, et en étaient venus à souhaiter la fin aussi prompte que possible : ils n'en continuaient pas moins à donner des potions, à faire chercher le médecin et des remèdes ; mais ils se mentaient à eux-mêmes, et cette dissimulation était plus douloureuse à Levine qu'aux autres parce qu'il aimait Nicolas plus tendrement, et que rien n'était plus contraire à sa nature que le manque de sincérité.

Levine, longtemps poursuivi du désir de réconcilier ses deux frères, avait écrit à Serge Ivanitch ; celui-ci lui répondit, et Levine lut la lettre au malade : Serge ne pouvait venir, mais il demandait pardon à son frère en termes touchants.

Nicolas ne dit rien.

« Que dois-je lui écrire, demanda Levine. J'espère que tu ne lui en veux pas ?

— Aucunement ! répondit le malade d'un ton contrarié ; écris-lui qu'il m'envoie le docteur. »

Trois jours cruels passèrent ainsi ; le mourant restait dans le même état. Tous ceux qui l'approchaient n'avaient plus qu'un désir, sa fin ; le malade seul ne l'exprimait pas, et continuait à se fâcher contre le médecin, à prendre ses remèdes, et à parler de rétablissement. Dans les rares moments où, absorbé par l'opium, il s'oubliait un instant, il confessait dans un demi-sommeil ce qui pesait à son âme comme à celle des autres : « Ah ! si cela pouvait finir ! »

Ces souffrances, toujours plus intenses, faisaient leur œuvre en le préparant à mourir ; chaque mouvement était une douleur ; pas

un membre de ce pauvre corps qui ne causât une torture ; les souvenirs même, les impressions, les pensées du passé, répugnaient au malade ; la vue de ceux qui l'entouraient, leurs discours, tout lui faisait mal : chacun le sentait ; on n'osait faire un mouvement librement, exprimer un vœu ou une pensée ; la vie se concentrait pour tous dans le sentiment des souffrances du mourant, et dans le désir ardent de l'en voir délivré.

Il touchait à ce moment suprême où la mort devait lui paraître souhaitable comme un dernier bonheur ; tout, jusqu'à la faim, la fatigue, la soif, ces sensations qui jadis, après avoir été souffrance ou privation, lui causaient une certaine jouissance, n'étaient plus que douleur ; il ne pouvait aspirer qu'à être débarrassé du principe même de ses maux, de son corps torturé ; sans trouver de paroles pour exprimer ce désir, il continuait, par habitude, à réclamer ce qui le satisfaisait autrefois. « Couchez-moi sur l'autre côté », demandait-il, et, aussitôt couché, il voulait revenir à sa position première. « Donnez-moi du bouillon. Remportez-le. Racontez quelque chose au lieu de vous taire » ; et sitôt qu'on parlait, il reprenait une expression de fatigue, d'indifférence et de dégoût.

Kitty tomba malade une dizaine de jours après son arrivée, et le docteur déclara que c'était l'effet des émotions et de la fatigue ; il prescrivit le calme et le repos. Elle se leva cependant après le dîner et se rendit, comme d'habitude, chez le malade avec son ouvrage. Nicolas la regarda sévèrement et sourit avec dédain quand elle lui dit avoir été souffrante. Toute la journée il ne cessa de se moucher et de gémir plaintivement.

« Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Plus mal, répondit-il avec peine. Je souffre.

— Où souffrez-vous ?

— Partout.

— Vous verrez que cela finira aujourd'hui, » dit Marie Nicolaevna à voix basse.

Levine la fit taire, croyant que son frère, dont l'ouïe était très sensible, pourrait l'entendre ; il se tourna vers le mourant, qui avait entendu, mais sur lequel ces mots n'avaient produit aucune impression, car son regard restait grave et fixe.

« Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda Levine, emmenant Marie Nicolaevna dans le corridor.

— Il se dépouille.

— Comment cela ?

— Ainsi », dit-elle en tirant sur les plis de sa robe de laine. Levine remarqua effectivement que toute la journée le malade avait tiré ses couvertures comme s'il eût voulu s'en dépouiller.

Marie Nicolaevna avait prédit juste.

Vers le soir, Nicolas n'eut plus la force de soulever ses bras, et son regard immobile prit une expression d'attention concentrée qui ne changea pas lorsque son frère et Kitty se penchèrent vers lui, afin qu'il pût les voir. Kitty fit venir le prêtre pour dire les prières des agonisants.

Pendant la cérémonie, le malade, qu'entouraient Levine, Kitty et Marie Nicolaevna, ne donna aucun signe de vie ; mais avant la fin des prières il poussa tout à coup un soupir, s'étendit et ouvrit les yeux. Le prêtre posa la croix sur ce front glacé, et lorsqu'il eut achevé ses oraisons, resta debout en silence, près du lit, touchant de ses doigts l'énorme main du mourant.

« C'est fini », dit-il enfin, voulant s'éloigner ; alors les lèvres de Nicolas eurent un léger tressaillement, et du fond de sa poitrine sortirent ces paroles qui résonnèrent nettement dans le silence :

« Pas encore… Bientôt… »

Une minute après, le visage s'éclaircit ; un sourire se dessina sous la moustache, et les femmes s'empressèrent de commencer la dernière toilette.

Toute l'horreur de Levine pour la terrible énigme de la mort se réveilla avec la même intensité que pendant la nuit d'automne où son frère était venu le voir. Plus que jamais il comprit son incapacité à sonder ce mystère, et la terreur de le sentir si près de lui et si inévitable. La présence de sa femme l'empêcha de tomber dans le désespoir, car malgré ses terreurs il éprouvait le besoin de vivre et d'aimer. L'amour seul le sauvait et devenait d'autant plus fort et plus pur qu'il était menacé. Et à peine eut-il vu s'accomplir ce mystère de mort, qu'auprès de lui un autre miracle d'amour et de vie, également insondable, s'accomplit à son tour.

Le docteur déclara que Kitty était enceinte.

Partie V · Chapitre 21

Dès que Karénine eut compris, grâce à Betsy et à Oblonsky, que tous, et Anna la première, attendaient de lui qu'il délivrât sa femme de sa présence, il se sentit absolument troublé : incapable d'une décision personnelle, il remit son sort entre les mains de tiers trop heureux d'avoir à s'en mêler, et fut prêt à accepter tout ce qu'on lui proposa.

Il ne revint à la réalité qu'au lendemain du départ d'Anna, lorsque l'Anglaise lui fit demander si elle devait dîner à table ou dans la chambre des enfants.

Pendant les premiers jours qui suivirent le départ d'Anna, Alexis Alexandrovitch continua ses réceptions, se rendit au conseil, et dîna chez lui comme d'habitude ; toutes les forces de son âme n'avaient qu'un but : paraître calme et indifférent. Il fit des efforts surhumains pour répondre aux questions des domestiques relativement aux mesures à prendre pour l'appartement d'Anna et ses affaires, de l'air d'un homme préparé aux événements, et qui n'y voit rien d'extraordinaire. Deux jours il réussit à dissimuler sa souffrance, mais le troisième il succomba. Un commis introduit par le domestique apporta une facture qu'Anna avait oublié de solder :

« Votre Excellence voudra bien nous excuser, dit le commis, et nous donner l'adresse de Madame, si c'est à elle que nous devons nous adresser. »

Alexis Alexandrovitch sembla réfléchir, se détourna, et s'assit près d'une table ; longtemps il resta ainsi, la tête appuyée sur sa main, essayant de parler sans y parvenir.

Korneï, le domestique, comprit son maître et fit sortir le commis.

Resté seul, Karénine sentit qu'il n'avait plus la force de lutter, fit dételer sa voiture, ferma sa porte et ne dîna pas à table.

Le dédain, la cruauté qu'il croyait lire sur le visage du commis, du domestique, de tous ceux qu'il rencontrait, lui devenaient insupportables. S'il avait mérité le mépris public par une conduite blâmable, il aurait pu espérer qu'une conduite meilleure lui rendrait l'estime du monde ; mais il n'était pas coupable, il était mal-

heureux, d'un malheur odieux, honteux. Et les hommes se montreraient d'autant plus implacables qu'il souffrait davantage ; ils l'écraseraient, comme les chiens achèvent entre eux une pauvre bête qui hurle de douleur. Pour résister à l'hostilité générale, il devrait cacher ses plaies : hélas, deux jours de lutte l'avaient déjà épuisé ! Et personne à qui confier sa souffrance ! pas un homme dans tout Pétersbourg qui s'intéressât à lui ! qui eût quelque égard, non plus pour le personnage haut placé, mais pour le mari désespéré !

Alexis Alexandrovitch avait perdu sa mère à l'âge de dix ans ; il ne se souvenait pas de son père ; son frère et lui étaient restés orphelins avec une très modique fortune ; leur oncle Karénine, un homme influent, très estimé du défunt empereur, se chargea de leur éducation. Après de bonnes études au Gymnase et à l'Université, Karénine débuta brillamment, grâce à cet oncle, dans la carrière administrative, et se voua exclusivement aux affaires. Jamais il ne se lia d'amitié avec personne ; son frère seul lui tenait au cœur ; mais celui-ci, entré aux Affaires étrangères, et envoyé en mission hors de Russie peu après le mariage d'Alexis Alexandrovitch, était mort à l'étranger.

Karénine, nommé gouverneur en province, y fit la connaissance de la tante d'Anna, une femme fort riche, qui manœuvra habilement pour rapprocher de sa nièce ce gouverneur, jeune, sinon comme âge, du moins au point de vue de sa position sociale. Alexis Alexandrovitch se vit un jour dans l'alternative de choisir entre une demande en mariage ou une démission. Longtemps il hésita, trouvant autant de raisons contre ou pour le mariage ; mais il ne put cette fois appliquer sa maxime favorite : « Dans le doute, abstiens-toi. » Un ami de la tante d'Anna lui fit entendre que ses assiduités

avaient compromis la jeune fille, et qu'en homme d'honneur il devait se déclarer.

C'est ce qu'il fit, et dès lors il reporta sur sa fiancée d'abord, puis sur sa femme, la somme d'affection dont sa nature était capable.

Cet attachement exclut chez lui tout autre besoin d'intimité. Il avait de nombreuses relations, pouvait inviter à dîner de grands personnages, leur demander un service, une protection pour quelque solliciteur ; il pouvait même discuter et critiquer librement les actes du gouvernement devant un certain nombre d'auditeurs, mais là se bornaient ses rapports de cordialité.

Les seules relations familières qu'il eût à Pétersbourg étaient son chef de cabinet et son médecin. Le premier, Michel Wassiliévitch Sludine, un galant homme, simple, bon et intelligent, paraissait plein de sympathie pour Karénine ; mais la hiérarchie du service avait mis entre eux une barrière qui arrêtait les confidences. Aussi, après avoir signé les papiers qu'il lui apportait, Alexis Alexandrovitch trouva-t-il impossible, en regardant Sludine, de s'ouvrir à lui. Sa phrase : « Vous savez mon malheur » était sur ses lèvres ; il ne put la prononcer, et se borna, en le congédiant, à la formule habituelle : « Vous aurez la bonté de me préparer ce travail… »

Le docteur, dont Karénine savait les sentiments bienveillants, était fort occupé, et il semblait qu'il se fût conclu un pacte tacite entre eux, par lequel tous deux se supposaient surchargés de besogne et forcés d'abréger leurs entretiens.

Quant aux amies, et à la principale d'entre elles, la comtesse Lydie, Karénine n'y songeait même pas. Les femmes lui faisaient peur, et il n'éprouvait pour elle que de l'éloignement.

Partie V · Chapitre 22

Mais si Alexis Alexandrovitch avait oublié la comtesse Lydie, celle-ci pensait à lui. Elle arriva précisément à cette heure de désespoir solitaire où, la tête entre ses mains, il s'était affaissé immobile et sans force. Elle n'attendit pas qu'on l'annonçât et pénétra dans le cabinet de Karénine.

« J'ai forcé la consigne, dit-elle, entrant à pas rapides, essoufflée par l'émotion et l'agitation. Je sais tout ! Alexis Alexandrovitch, mon ami ! » Et elle lui serra la main entre les siennes et le regarda de ses beaux yeux profonds.

Karénine se leva, dégagea sa main en fronçant le sourcil, et lui avança un siège.

« Veuillez vous asseoir ; je ne reçois pas parce que je suis souffrant, comtesse, dit-il, les lèvres tremblantes.

— Mon ami ! » répéta la comtesse sans le quitter des yeux ; ses sourcils se relevèrent de façon à dessiner un triangle sur son front, et cette grimace enlaidit encore sa figure jaune, naturellement laide.

Alexis Alexandrovitch comprit qu'elle était prête à pleurer de compassion, et l'attendrissement le gagna ; il saisit sa main potelée et la baisa.

« Mon ami ! dit-elle encore d'une voix entrecoupée par l'émotion : vous ne devez pas vous abandonner ainsi à votre douleur ; elle est grande, mais il faut chercher à la calmer !

— Je suis brisé, tué, je ne suis plus un homme ! dit Alexis Alexandrovitch, abandonnant la main de la comtesse, tout en re-

gardant toujours ses yeux remplis de larmes ; ma situation est d'autant plus affreuse que je ne trouve ni en moi, ni hors de moi, d'appui pour me soutenir.

— Vous trouverez cet appui, non pas en moi, quoique je vous supplie de croire à mon amitié, dit-elle en soupirant, mais en lui ! Notre appui est dans son amour ; son joug est léger, continua-t-elle avec ce regard exalté que Karénine lui connaissait bien. Il vous entendra et vous aidera ! »

Ces paroles furent douces à Alexis Alexandrovitch, quoiqu'elles témoignassent d'une exaltation mystique, nouvellement introduite à Pétersbourg.

« Je suis faible, anéanti ; je n'ai rien prévu autrefois et ne comprends plus rien maintenant !

— Mon ami !

— Ce n'est pas la perte que je fais, continua Alexis Alexandrovitch, que je pleure. Ah non ! mais je ne puis me défendre d'un sentiment de honte aux yeux du monde pour la situation qui m'est faite ! C'est mal et je n'y puis rien…

— Ce n'est pas vous qui avez accompli l'acte de pardon si noble qui m'a comblée d'admiration, c'est lui ; aussi n'avez-vous pas à en rougir », dit la comtesse en levant les yeux avec enthousiasme.

Karénine s'assombrit et, serrant ses mains l'une contre l'autre, en fit craquer les jointures.

« Si vous saviez tous les détails ! dit-il de sa voix perçante. Les forces de l'homme ont des limites, et j'ai trouvé la limite des miennes, comtesse. Ma journée entière s'est passée en arrangements domestiques découlant (il appuya sur le mot) de ma situa-

tion solitaire. Les domestiques, la gouvernante, les comptes, ces misères me dévorent à petit feu ! Hier à dîner,… c'est à peine si je me suis contenu ; je ne pouvais supporter le regard de mon fils. Il n'osait pas me faire de questions, et moi je n'osais pas le regarder. Il avait peur de moi… mais ce n'est rien encore… » Karénine voulut parler de la facture qu'on lui avait apportée, sa voix trembla et il s'arrêta. Cette facture sur papier bleu, pour un chapeau et des rubans, était un souvenir poignant ! Il se prenait en pitié en y songeant.

« Je comprends », mon ami, je comprends tout, dit la comtesse. L'aide et la consolation, vous ne les trouverez pas en moi : mais si je suis venue, c'est pour vous offrir mes services, essayer de vous délivrer de ces petits soucis misérables auxquels vous ne devez pas vous abaisser ; c'est une main de femme qu'il faut ici. Me laisserez-vous faire ? »

Karénine se tut et lui serra la main avec reconnaissance !

« Nous nous occuperons tous deux de Serge. Je ne suis pas très entendue quant aux choses de la vie pratique, mais je m'y mettrai et serai votre ménagère. Ne me remerciez pas, je ne le fais pas de moi-même…

— Comment ne serais-je pas reconnaissant !

— Mais, mon ami, ne cédez pas au sentiment dont vous parliez tout à l'heure ; comment rougir de ce qui a été le plus haut degré de la perfection chrétienne ? « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Et ne me remerciez pas. Remerciez Celui qu'il faut prier. En Lui seul nous trouverons la paix, la consolation, le salut, l'amour ! »

Elle leva les yeux au ciel, et Alexis Alexandrovitch comprit qu'elle priait.

Cette phraséologie, qu'il trouvait autrefois déplaisante, paraissait aujourd'hui à Karénine naturelle et calmante. Il n'approuvait pas l'exaltation à la mode ; sincèrement croyant, la religion l'intéressait principalement au point de vue politique : aussi les enseignements nouveaux lui étaient-ils antipathiques par principe. La comtesse, que ces nouvelles doctrines enthousiasmaient, n'avait pas son approbation, et, au lieu de discuter sur ce sujet, il détournait généralement la conversation et ne répondait pas. Mais cette fois il la laissa parler avec plaisir, sans la contredire, même intérieurement.

« Je vous suis bien reconnaissant pour vos paroles et vos promesses », dit-il quand elle eut fini de prier.

La comtesse serra encore la main de son ami.

« Maintenant je me mets à l'œuvre, dit-elle, effaçant en souriant les traces de larmes sur son visage. Je vais voir Serge, et ne m'adresserai à vous que dans les cas graves. »

La comtesse Lydie se leva et se remit auprès de l'enfant ; là, tout en baignant de ses larmes les joues du petit garçon effrayé, elle lui apprit que son père était un saint, et que sa mère était morte.

La comtesse remplit sa promesse et se chargea effectivement des détails du ménage, mais elle n'avait rien exagéré en avouant son incapacité pratique. Ses ordres ne pouvaient raisonnablement s'exécuter, aussi ne s'exécutaient-ils pas, et le gouvernement de la maison tomba insensiblement entre les mains du valet de chambre Korneï. Celui-ci habitua peu à peu son maître à écouter, pendant sa toilette, les rapports qu'il jugeait utile de lui faire. L'intervention de la comtesse n'en fut pas moins utile ; son affection et son estime furent pour Karénine un soutien moral, et, à sa grande consolation, elle parvint presque à le convertir ; du moins changea-t-elle sa tié-

deur en une chaude et ferme sympathie pour l'enseignement chrétien tel qu'il se répandait depuis peu à Pétersbourg. Cette conversion ne fut pas difficile.

Karénine, comme la comtesse, comme tous ceux qui préconisaient les idées nouvelles, était dénué d'une imagination profonde, c'est-à-dire de cette faculté de l'âme grâce à laquelle les mirages de l'imagination même exigent pour se faire accepter une certaine conformité avec la réalité. Ainsi il ne voyait rien d'impossible ni d'invraisemblable à ce que la mort existât pour les incrédules, et non pour lui ; à ce que le péché fût exclu de son âme, parce qu'il possédait une foi pleine et entière dont seul il était juge ; à ce que, dès ce monde, il pût considérer son salut comme certain.

La légèreté, l'erreur de ces doctrines le frappaient néanmoins par moments ; il sentait alors combien la joie causée par l'irrésistible sentiment qui l'avait poussé au pardon était différente de celle qu'il éprouvait maintenant que le Christ habitait son âme. Mais quelque illusoire que fût cette grandeur morale, elle lui était indispensable dans son humiliation actuelle ; il éprouvait l'impérieux besoin de dédaigner, du haut de cette élévation imaginaire, ceux qui le méprisaient, et il se cramponnait à ses nouvelles convictions comme à une planche de salut.

Partie V · Chapitre 23

La comtesse Lydie avait été mariée fort jeune ; d'un naturel exalté, elle rencontra dans son mari un bon enfant très riche, très haut placé, et fort dissolu. Dès le second mois de leur mariage, son mari la quitta, répondant à ses effusions de tendresse par un sourire ironique, presque méchant, que personne ne parvint à s'expliquer, la

bonté du comte étant connue et la romanesque Lydie n'offrant aucune prise à la critique. Depuis lors, les époux, sans être séparés, vécurent chacun de leur côté, le mari n'accueillant jamais sa femme qu'avec un sourire amer qui resta une énigme.

La comtesse avait depuis longtemps renoncé à adorer son mari, mais elle était toujours éprise de quelqu'un et même de plusieurs personnes à la fois, hommes et femmes, généralement de ceux qui attiraient l'attention d'une façon quelconque. Ainsi elle s'éprit de chacun des nouveaux princes ou princesses qui s'alliaient à la famille impériale, puis elle aima successivement un métropolitain, un grand vicaire et un simple desservant ; ensuite un journaliste, trois slavophiles et Komissarof, puis un ministre, un docteur, un missionnaire anglais et enfin Karénine. Ces amours multiples, et leurs différentes phases de chaleur ou de refroidissement, ne l'empêchaient en rien d'entretenir les relations les plus compliquées, tant à la cour que dans le monde. Mais du jour où elle prit Karénine sous sa protection, qu'elle s'occupa de ses affaires domestiques et de la direction de son âme, elle sentit qu'elle n'avait jamais sincèrement aimé que lui ; ses autres amours perdirent toute valeur à ses yeux. D'ailleurs, en analysant ses sentiments passés, et en les comparant à celui qu'elle ressentait maintenant, pouvait-elle ne pas reconnaître que jamais elle ne se serait éprise de Komissarof s'il n'eût sauvé la vie de l'empereur, ni de Ristitsh si la question slave n'avait pas existé ? tandis qu'elle aimait Karénine pour lui-même, pour sa grande âme incomprise, pour son caractère, pour le son de sa voix, son parler lent, son regard fatigué et ses mains blanches et molles, aux veines gonflées. Non seulement elle se réjouissait à l'idée le voir, mais encore elle cherchait, sur le visage de son ami, une impression analogue à la sienne. Elle tenait à lui plaire, autant par sa personne que par sa conversation ; elle ne s'était jamais mise en frais de toilette. Plus d'une fois elle se surprit

réfléchissant à ce qui aurait pu être s'ils eussent été libres tous deux ! Quand il entrait, elle rougissait d'émotion, et ne pouvait réprimer un sourire ravi lorsqu'il lui disait quelque parole aimable.

Depuis plusieurs jours la comtesse était vivement troublée : elle avait appris le retour d'Anna et de Wronsky. Comment épargner à Alexis Alexandrovitch la torture de revoir sa femme ? Comment éloigner de lui l'odieuse pensée que cette affreuse femme respirait dans la même ville que lui, et pouvait à chaque instant le rencontrer ?

Lydie Ivanovna fit faire une enquête pour connaître les plans de ces « vilaines gens », comme elle nommait Anna et Wronsky. Le jeune aide de camp, ami de Wronsky, chargé de cette mission avait besoin de la comtesse pour obtenir, grâce à son appui, la concession d'une affaire. Il vint donc lui apprendre qu'après avoir terminé leurs arrangements ils comptaient repartir le lendemain, et Lydie Ivanovna commençait à se rassurer, lorsqu'on lui apporta un billet dont elle reconnut aussitôt l'écriture : c'était celle d'Anna Karénine. L'enveloppe, en papier anglais épais comme une écorce d'arbre, contenait une feuille oblongue et jaune, ornée d'un immense monogramme ; le billet répandait un parfum délicieux :

« Qui l'a apporté ?

— Un commissionnaire d'hôtel. »

Longtemps la comtesse resta debout sans avoir le courage de s'asseoir pour lire ; l'émotion lui rendit presque un de ses accès d'asthme. Enfin, lorsqu'elle se fut calmée, elle ouvrit le billet suivant, écrit en français :

« Les sentiments chrétiens dont votre âme est remplie me donnent l'audace impardonnable, je le sens, de m'adresser à vous.

Je suis malheureuse d'être séparée de mon fils, et vous demande en grâce la permission de le voir une fois avant mon départ. Si je ne m'adresse pas directement à Alexis Alexandrovitch, c'est pour ne pas donner à cet homme généreux la douleur de s'occuper de moi. Connaissant votre amitié pour lui, j'ai pensé que vous me comprendriez : m'enverrez-vous Serge chez moi ? préférez-vous que je vienne à l'heure que vous m'indiquerez, ou me ferez-vous savoir comment et dans quel endroit je pourrais le voir ? Un refus me semble impossible lorsque je songe à la grandeur d'âme de celui à qui il appartient de décider. Vous ne sauriez imaginer ma soif de revoir mon enfant, ni par conséquent comprendre l'étendue de ma reconnaissance pour l'appui que vous voudrez bien me prêter dans cette circonstance.

« Anna. »

Tout dans ce billet irrita la comtesse Lydie : son contenu, les allusions à la grandeur d'âme de Karénine, et surtout le ton d'aisance qui y régnait.

« Dites qu'il n'y a pas de réponse » ; et, ouvrant aussitôt son buvard, elle écrivit à Karénine qu'elle espérait bien le rencontrer vers une heure au Palais ; c'était jour de fête : on allait féliciter la famille impériale.

« J'ai besoin de vous entretenir d'une affaire grave et triste ; nous conviendrons au Palais du lieu où je pourrai vous voir. Le mieux serait chez moi, où je ferai préparer votre thé. C'est indispensable. Il nous impose sa croix, mais Il nous donne aussi la force de la porter », ajouta-t-elle pour le préparer dans une certaine mesure.

La comtesse écrivait de deux à trois billets par jour à Alexis Alexandrovitch ; elle aimait ce moyen, à la fois élégant et mysté-

rieux, d'entretenir avec lui des rapports que la vie habituelle rendait trop simples à son gré.

Partie V · Chapitre 24

Les félicitations étaient terminées. Tout en se retirant, on causait des dernières nouvelles, des récompenses accordées ce jour-là, et des mutations de places pour quelques hauts fonctionnaires.

« Que diriez-vous si la comtesse Marie Borisovna était nommée au ministère de la guerre et la princesse Watkesky chef de l'état-major ? disait un petit vieillard grisonnant, en uniforme couvert de broderies, à une grande et belle demoiselle d'honneur qui le questionnait sur les nouveaux changements.

— Dans ce cas, je dois être nommée aide de camp ? dit la jeune fille souriant.

— Vous ? votre place est indiquée. Vous faites partie du département des cultes et on vous donne pour aide Karénine.

— Bonjour, prince ! fit le petit vieillard, serrant la main à quelqu'un qui s'approchait de lui.

— Vous parliez de Karénine ? demanda le prince.

— Lui et Poutiatof ont été décorés de l'ordre d'Alexandre Newsky.

— Je croyais qu'il l'avait déjà ?

— Non. Regardez-le, — dit le petit vieillard, indiquant de son tricorne brodé Karénine, debout dans l'embrasure d'une porte, et

causant avec un des membres influents du conseil de l'Empire ; il portait l'uniforme de cour avec son nouveau cordon rouge en sautoir. — N'est-il pas heureux et content comme un sou neuf ? — Et le vieillard s'arrêta pour serrer la main à un superbe et athlétique chambellan qui passait.

— Non, il a vieilli, fit le chambellan.

— C'est l'effet des soucis. Il passe sa vie à écrire des projets. Tenez, en ce moment il ne lâchera pas son malheureux interlocuteur avant de lui avoir tout expliqué, point par point.

— Comment, vieilli ? Il fait des passions. La comtesse Lydie doit être jalouse de sa femme.

— Je vous en prie, ne parlez pas de la comtesse Lydie.

— Y a-t-il du mal à être éprise de Karénine ?

— Madame Karénine est-elle vraiment ici ?

— Pas ici, au Palais, mais à Pétersbourg. Je l'ai rencontrée hier avec Alexis Wronsky, bras dessus bras dessous, à la Morskaïa.

— C'est un homme qui n'a pas… » commença le chambellan, mais il s'interrompit pour faire place et saluer au passage une personne de la famille impériale.

Tandis qu'on critiquait et ridiculisait ainsi Alexis Alexandrovitch, celui-ci barrait le chemin à un membre du conseil de l'Empire et, sans bouger d'une ligne, lui expliquait tout au long un projet financier.

Alexis Alexandrovitch, presque en même temps qu'il avait été abandonné par sa femme, s'était trouvé dans la situation, pénible pour un fonctionnaire, de voir s'arrêter la marche ascendante de sa

carrière. Seul peut-être, il ne s'apercevait pas qu'elle fût terminée. Sa position était encore importante, il continuait à faire partie d'un grand nombre de comités et de commissions, mais il paraissait être de ceux dont on n'attend plus rien ; il avait fait son temps. Tout ce qu'il proposait semblait vieux, usé, inutile. Loin d'en juger ainsi, Karénine croyait au contraire apprécier les actes du gouvernement avec plus de justesse depuis qu'il avait cessé d'en faire directement partie, et pensait de son devoir d'indiquer certaines réformes à introduire. Il écrivit une brochure, peu après le départ d'Anna, sur les nouveaux tribunaux, la première de toutes celles qu'il devait composer sur les branches les plus diverses de l'administration. Et que de fois, satisfait de lui-même et de son activité, ne songea-t-il pas au texte de saint Paul : « Celui qui a une femme songe aux biens terrestres ; celui qui n'en a pas ne songe qu'au service du Seigneur. »

L'impatience bien visible du membre du conseil ne troublait en rien Karénine, mais il s'interrompit au moment où un prince de la famille impériale vint à passer, et son interlocuteur en profita pour s'esquiver.

Resté seul, Alexis Alexandrovitch baissa la tête, chercha à rassembler ses idées et, jetant un regard distrait autour de lui, se dirigea vers la porte, où il pensait rencontrer la comtesse.

« Comme ils ont l'air forts et bien portants, se dit-il, regardant au passage le cou vigoureux du prince, serré dans son uniforme, et le beau chambellan aux favoris parfumés. — Il n'est que trop vrai, tout est mal en ce monde.

« Alexis Alexandrovitch ! cria le petit vieillard, dont les yeux brillaient méchamment, tandis que Karénine passait en saluant

froidement. Je ne vous ai pas encore félicité. Et il désigna la décoration.

— Je vous remercie infiniment. C'est un beau jour que celui-ci », répondit Karénine, appuyant, selon son habitude, sur le mot beau.

Il savait que ces messieurs se moquaient de lui, mais, n'attendant d'eux que des sentiments hostiles, il y était fort indifférent.

Les épaules jaunes de la comtesse et ses beaux yeux pensifs lui apparurent et l'attiraient de loin ; il se dirigea vers elle avec un sourire.

La toilette de Lydie Ivanovna lui avait coûté des efforts d'imagination, comme toutes celles que dans ces derniers temps elle prenait le soin de composer, car elle poursuivait un but bien différent de celui qu'elle se proposait trente ans auparavant. Jadis elle ne songeait qu'à se parer, et n'était jamais trop élégante selon son goût ; maintenant elle cherchait à rendre le contraste supportable entre sa personne et sa toilette ; elle y parvenait aux yeux d'Alexis Alexandrovitch, qui la trouvait charmante. La sympathie, la tendresse de cette femme, étaient pour lui un refuge unique contre l'animosité générale ; du milieu de cette foule hostile, il se sentait attiré vers elle comme une plante par la lumière.

« Je vous félicite », dit-elle, portant ses regards sur la décoration.

Karénine haussa les épaules et ferma les yeux à demi.

La comtesse savait que ces distinctions, sans qu'il en voulût convenir, lui causaient une de ses joies les plus vives.

« Que fait notre ange ? demanda-t-elle, faisant allusion à Serge.

— Je ne puis dire que j'en sois très satisfait, répondit Alexis Alexandrovitch, levant les sourcils et ouvrant les yeux. Sitnikof ne l'est pas davantage (c'était le pédagogue chargé de Serge). Comme je vous le disais, je trouve en lui une certaine froideur pour les questions essentielles qui doivent toucher toute âme humaine, même celle d'un enfant. » Et Alexis Alexandrovitch entama le sujet qui, après les questions administratives, le touchait le plus, l'éducation de son fils. Jamais, jusque-là, les questions d'éducation ne l'avaient intéressé ; mais, ayant senti la nécessité de suivre l'instruction de son fils, il avait consacré un certain temps à étudier des livres de pédagogie et des ouvrages didactiques, afin de se former un plan d'études, que le meilleur instituteur de Pétersbourg fut ensuite chargé de mettre en pratique.

« Oui, mais le cœur ! Je trouve à cet enfant le cœur de son père, et avec cela peut-il être mauvais ? dit la comtesse d'un air sentimental.

— Peut-être… Pour moi, je remplis mon devoir, c'est tout ce que je puis faire.

— Vous viendrez chez moi ? dit la comtesse après un moment de silence ; nous avons à causer d'une chose triste pour vous. J'aurais donné tout au monde pour vous épargner certains souvenirs ; d'autres ne pensent pas de même : j'ai reçu une lettre d'elle. Elle est ici, à Pétersbourg. »

Alexis Alexandrovitch tressaillit, mais son visage prit aussitôt l'expression de mortelle immobilité qui indiquait son impuissance absolue à traiter un pareil sujet.

« Je m'y attendais, » dit-il.

La comtesse le regarda avec exaltation, et devant cette grandeur d'âme des larmes d'admiration jaillirent de ses yeux.

Partie V · Chapitre 25

Lorsque Alexis Alexandrovitch entra dans le boudoir de la comtesse Lydie, décoré de portraits et de vieilles porcelaines, il n'y trouva pas son amie. Elle changeait de toilette.

Sur une table ronde était posé un service à thé chinois près d'une bouilloire à esprit-de-vin.

Alexis Alexandrovitch examina les innombrables cadres qui ornaient la chambre, s'assit près d'une table et y prit un Évangile.

Le frôlement d'une robe de soie vint le distraire.

« Enfin, nous allons être un peu tranquilles, dit la comtesse en se glissant avec un sourire ému, entre la table et le divan ; nous pourrons causer en prenant notre thé. »

Après quelques paroles destinées à le préparer, elle tendit, en rougissant, le billet d'Anna à Karénine.

Il lut, et garda longtemps le silence.

« Je ne me crois pas le droit de lui refuser, dit-il enfin, levant les yeux avec une certaine crainte.

— Mon ami ! vous ne voyez le mal nulle part !

— Je trouve, au contraire, le mal partout. Mais serait-il juste de… ? »

Son visage exprimait l'indécision, le désir d'un conseil, d'un appui, d'un guide dans une question aussi épineuse.

« Non, interrompit Lydie Ivanovna. Il y a des limites à tout. Je comprends l'immoralité, dit-elle sans aucune véracité, puisqu'elle ignorait pourquoi les femmes pouvaient être immorales, mais ce que je ne comprends pas, c'est la cruauté, et envers qui ? Envers vous ! Comment peut-elle rester dans la même ville que vous ? On n'est jamais trop vieux pour apprendre, et moi j'apprends tous les jours à comprendre votre grandeur et sa bassesse.

— Qui de nous jettera la première pierre ! dit Karénine visiblement satisfait du rôle qu'il jouait. Après avoir tout pardonné, puis-je la priver de ce qui est un besoin de son cœur, son amour pour l'enfant… ?

— Est-ce bien de l'amour, mon ami ? Tout cela est-il sincère ? Vous avez pardonné, et vous pardonnez encore, je le veux bien ; mais avons-nous le droit de troubler l'âme de ce petit ange ? Il la croit morte ; il prie pour elle, et demande à Dieu le pardon de ses péchés ; que penserait-il maintenant ?

— Je n'y avais pas songé », dit Alexis Alexandrovitch en reconnaissant la justesse de ce raisonnement.

La comtesse se couvrit le visage de ses mains, et garda le silence. Elle priait.

« Si vous demandez mon avis, dit-elle enfin, vous ne donnerez pas cette permission. Ne vois-je pas combien vous souffrez, combien votre blessure saigne ? Admettons que vous fassiez abstraction de vous-même, mais où cela vous mènera-t-il ? Vous vous préparez de nouvelles souffrances et un trouble nouveau pour l'enfant ! Si elle était encore capable de sentiments humains, elle

serait la première à le sentir. Non, je n'éprouve aucune hésitation, et si vous m'y autorisez, je lui répondrai. »

Alexis Alexandrovitch y consentit et la comtesse écrivit en français la lettre suivante :

« Votre souvenir peut donner lieu, de la part de votre fils, à des questions auxquelles on ne saurait répondre sans obliger l'enfant à juger ce qui doit rester sacré pour lui.

« Vous voudrez donc bien comprendre le refus de votre mari dans un esprit de charité chrétienne. Je prie le Tout-Puissant de vous être miséricordieux.

« Comtesse Lydie. »

Cette lettre atteignit le but secret que la comtesse se cachait à elle-même : elle blessa Anna jusqu'au fond de l'âme. Karénine, de son côté, rentra chez lui troublé, ne put reprendre ses occupations habituelles, ni retrouver la paix d'un homme qui possède la grâce et se sent élu.

La pensée de cette femme, si coupable envers lui, et pour laquelle il avait agi comme un saint, au dire de la comtesse, n'aurait pas dû le troubler, et cependant il n'était pas tranquille. Il ne comprenait rien de ce qu'il lisait, et ne parvenait pas à chasser de son esprit les réminiscences cruelles du passé ; il se rappelait comme un remords l'aveu d'Anna au retour des courses. Pourquoi n'avait-il alors exigé d'elle que le respect des convenances ? Pourquoi n'avait-il pas provoqué Wronsky en duel ? C'était ce qui le troublait par-dessus tout. Et la lettre écrite à sa femme, son inutile pardon, les soins donnés à l'enfant étranger, tout lui revenait à la mémoire et brûlait son cœur de honte et de confusion.

« Mais en quoi suis-je donc coupable ? » se demandait-il. À cette question en succédait toujours une autre : comment aimaient, comment se mariaient les hommes de la trempe des Wronsky, des Oblonsky, des chambellans à la belle prestance ? Il évoquait une série de ces êtres vigoureux, sûrs d'eux-mêmes, forts, qui avaient toujours attiré sa curiosité et son attention.

Quelque effort qu'il fît pour chasser de semblables pensées et se rappeler que, le but de son existence n'étant pas ce monde mortel, la paix et la charité devaient seules habiter son âme, il souffrait comme si le salut éternel n'eût été qu'une chimère. Heureusement, la tentation ne fut pas longue et Alexis Alexandrovitch reconquit bientôt la sérénité et l'élévation d'esprit grâce auxquelles il parvenait à oublier ce qu'il voulait éloigner de sa pensée.

Partie V · Chapitre 26

« Eh bien, Kapitonitch ? — dit le petit Serge, rentrant rose et frais de la promenade, la veille de son jour de naissance, tandis que le vieux suisse, souriant du haut de sa grande taille, le débarrassait de sa capote ; — le tchinovnik au bandeau est-il venu ? Papa l'a-t-il reçu ?

— Oui, à peine le chef de cabinet est-il arrivé que je l'ai annoncé, répondit le suisse en clignant gaiement d'un œil. Permettez que je vous déshabille.

— Serge, Serge, appela le précepteur, arrêté devant la porte qui conduisait aux appartements intérieurs, déshabillez-vous vous-même. »

Mais Serge, quoiqu'il entendît la voix grêle de son précepteur, n'y faisait aucune attention ; debout près du suisse, il le tenait par la ceinture et le regardait de tous ses yeux.

« Et papa a-t-il fait ce qu'il demandait ? »

Le suisse fit un signe affirmatif.

Ce tchinovnik enveloppé d'un bandeau intéressait Serge et le suisse ; il était venu sept fois sans être admis, et Serge l'avait rencontré un jour dans le vestibule, gémissant auprès du suisse, qu'il suppliait de le faire recevoir, disant qu'il ne lui restait qu'à mourir avec ses sept enfants ; depuis lors, l'enfant se préoccupait du pauvre homme.

« Avait-il l'air content ? demanda-t-il.

— Je crois bien, il est parti presque en sautant.

— A-t-on apporté quelque chose ? demanda le petit garçon après un moment de silence.

— Oh oui, monsieur, dit à demi-voix le suisse en hochant la tête, il y a quelque chose de la part de la comtesse. »

Serge comprit qu'il s'agissait d'un cadeau pour son jour de naissance.

« Que dis-tu ? où ?

— Korneï l'a porté chez papa, ce doit être une belle chose !

— De quelle grandeur ? Comme ça ?

— Plus petit, mais c'est beau.

— Un livre ?

— Non, c'est quelque chose. Allez, allez, Wassili Loukitch vous appelle, dit le suisse, entendant venir le précepteur et dégageant doucement la petite main gantée qui le tenait à la ceinture.

— Dans une minute, Wassili Loukitch », dit Serge avec ce sourire aimable et gracieux dont le sévère précepteur subissait lui-même l'influence.

Serge était joyeux, et tenait à partager avec son ami le suisse un bonheur de famille que venait de lui apprendre la nièce de la comtesse Lydie pendant leur promenade au Jardin d'été. Cette joie lui paraissait encore plus grande depuis qu'il y joignait celle du tchinovnik et du cadeau ; « en ce beau jour, tout le monde devait être heureux, » pensait-il.

« Sais-tu ? Papa a reçu l'ordre d'Alexandre Newsky.

— Comment ne le saurais-je pas ? on est déjà venu le féliciter.

— Est-il content ?

— Comment ne pas être content d'une faveur de l'empereur ! N'est-ce pas une preuve qu'on l'a méritée », dit le vieux suisse gravement.

Serge réfléchit, tout en continuant à considérer le suisse, dont le visage lui était connu dans les moindres détails, le menton surtout, entre ses deux favoris gris, que personne n'avait jamais vu comme Serge de bas en haut.

« Eh bien ! et ta fille ? Y a-t-il longtemps qu'elle n'est venue ? »

La fille du suisse faisait partie du corps de ballet.

« Où trouverait-elle le temps de venir un jour ouvrable ? elles ont aussi leurs leçons, et vous les vôtres, monsieur. »

En rentrant dans sa chambre, Serge, au lieu de se mettre à ses devoirs, raconta à son précepteur toutes ses suppositions sur le cadeau qu'on lui avait apporté ; ce devait être une locomotive, « Qu'en pensez-vous ? » demanda-t-il ; mais Wassili Loukitch ne pensait qu'à la leçon de grammaire qui devait être préparée pour le professeur qu'on attendait à deux heures.

« Dites-moi seulement, Wassili Loukitch, demanda l'enfant assis à sa table de travail et tenant son livre entre ses mains, qu'y a-t-il au-dessus d'Alexandre Newsky. Vous savez que papa est décoré ? »

Le précepteur répondit qu'il y avait Wladimir.

« Et au-dessus ?

— Au-dessus de tout, Saint-André.

— Et au-dessus ?

— Je ne sais pas.

— Comment vous ne savez pas non plus ? » Et Serge, appuyé sur sa main, se prit à réfléchir.

Les méditations de l'enfant étaient très variées ; il s'imaginait que son père allait peut-être encore être décoré des ordres de Wladimir et de Saint-André et qu'il allait, par conséquent, être bien plus indulgent pour la leçon d'aujourd'hui ; puis il se disait qu'une fois grand il ferait en sorte de mériter toutes les décorations, même celles qu'on inventerait au-dessus de Saint-André. À peine un nouvel ordre serait-il institué qu'il s'en rendrait digne tout de suite.

Ces réflexions firent passer le temps si vite que lorsque vint l'heure de la leçon, il ne savait rien, et le professeur parut non seulement mécontent, mais affligé. Serge en fut peiné ; sa leçon,

quoi qu'il fît n'entrait pas dans sa tête ! En présence du professeur cela marchait encore, car, à force d'écouter et de croire qu'il comprenait, il s'imaginait comprendre, mais, resté seul, tout s'embrouillait et se confondait.

Il saisit un moment où son maître cherchait quelque chose dans son livre pour lui demander :

« Michel Ivanitch, quand sera votre fête ?

— Vous feriez mieux de penser à votre travail : quelle importance un jour de fête a-t-il pour un être raisonnable ? C'est un jour comme un autre, qu'il faut employer à travailler. »

Serge regarda avec attention son professeur, examina sa barbe rare, ses lunettes descendues sur son nez, et se perdit dans des réflexions si profondes qu'il n'entendit plus rien du reste de sa leçon ; son maître pouvait-il croire ce qu'il disait ? Au ton dont il parlait, cela paraissait impossible.

« Mais pourquoi s'entendent-ils tous pour me dire de la même façon les choses les plus ennuyeuses et les plus inutiles ? Pourquoi celui-ci me repousse-t-il et ne m'aime-t-il pas ? » se demandait l'enfant sans trouver de réponse.

Partie V · Chapitre 27

Après la leçon du professeur vint celle du père ; Serge, en attendant, jouait avec son canif, accoudé à sa table de travail, et se plongeait dans de nouvelles méditations.

Une de ses occupations favorites consistait à chercher sa mère pendant ses promenades ; il ne croyait pas à la mort en général, et surtout pas à celle de sa mère, malgré les affirmations de la comtesse et de son père. Aussi pensait-il la reconnaître dans toutes les femmes grandes, brunes et un peu fortes ; son cœur se gonflait de tendresse, les larmes lui venaient aux yeux, il s'attendait à ce qu'une de ces dames s'approchât de lui, levât son voile ; alors il reverrait son visage ; elle l'embrasserait, lui sourirait, il sentirait la douce caresse de sa main, reconnaîtrait son parfum et pleurerait de joie, comme un soir où il s'était roulé à ses pieds parce qu'elle le chatouillait, et qu'il avait tant ri en mordillant sa main blanche, couverte de bagues. Plus tard, la vieille bonne lui apprit, par hasard, que sa mère vivait, mais que son père et la comtesse disaient le contraire parce qu'elle était devenue méchante ; ceci parut encore plus invraisemblable à Serge, qui l'attendit et la chercha de plus belle. Ce jour-là, au Jardin d'été, il avait aperçu une dame en voile lilas, et son cœur battit bien fort lorsqu'il lui vit prendre le même sentier que lui ; puis tout à coup la dame avait disparu. Serge sentait sa tendresse pour sa mère plus vive que jamais, et, les yeux brillants, regardait devant lui en tailladant la table de son canif.

« Voilà papa qui vient ! » lui dit Wassili Loukitch.

Serge sauta de sa chaise, courut baiser la main de son père, et chercha quelque signe de satisfaction sur son visage à propos de sa décoration.

« As-tu fait une bonne promenade ? » demanda Alexis Alexandrovitch, s'asseyant dans un fauteuil et ouvrant un volume de l'Ancien Testament.

Quoiqu'il eût souvent dit à Serge que tout chrétien devait connaître l'Ancien Testament imperturbablement, il avait souvent besoin de consulter le livre pour ses leçons, et l'enfant s'en apercevait.

« Oui, papa, je me suis beaucoup amusé, dit Serge s'asseyant de travers et balançant sa chaise, chose défendue. J'ai vu Nadinka (une nièce de la comtesse que celle-ci élevait) et elle m'a dit qu'on vous avait donné une nouvelle décoration. En êtes-vous content, papa ?

— D'abord ne te balance pas ainsi, dit Alexis Alexandrovitch, et ensuite sache que ce qui doit nous être cher, c'est le travail par lui-même, et non la récompense. Je voudrais te faire comprendre cela. Si tu ne recherches que la récompense, le travail te paraîtra pénible, mais si tu aimes le travail, ta récompense sera toute trouvée. » Et Alexis Alexandrovitch se rappela qu'en signant le même jour cent dix-huit papiers différents il n'avait eu pour soutien, dans cette ingrate besogne, que le sentiment du devoir.

Les yeux brillants et gais de Serge s'obscurcirent devant le regard de son père.

Il sentait que celui-ci prenait, en lui parlant, un ton particulier, comme s'il se fût adressé à un de ces enfants imaginaires qui se trouvent dans les livres, et auxquels Serge ne ressemblait en rien ; il y était habitué, et faisait de son mieux pour feindre une analogie quelconque avec ces petits garçons exemplaires.

« Tu me comprends, j'espère ?

— Oui, papa », répondit l'enfant jouant son petit personnage.

La leçon consistait en une récitation de quelques versets de l'Évangile, et une répétition du commencement de l'Ancien Tes-

tament ; la récitation ne marchait pas mal. Mais tout à Serge fut frappé de l'aspect du front de son père, qui formait un angle presque droit près des tempes, et il dit tout de travers la fin de son verset, Alexis Alexandrovitch conclut qu'il ne comprenait rien de ce qu'il récitait, et en fut irrité ; il fronça le sourcil, et se prit à expliquer ce que Serge ne pouvait avoir oublié, pour l'avoir entendu répéter tant de fois. L'enfant, effrayé, regardait son père et ne pensait qu'à une chose : faudrait-il lui répéter ses explications, ainsi qu'il l'exigeait parfois ? Cette crainte l'empêchait de comprendre. Heureusement le père passa à la leçon d'histoire sainte. Serge raconta passablement les faits eux-mêmes, mais lorsqu'il dut expliquer ce qu'ils signifiaient, il resta court et fut puni pour n'avoir rien su. Le moment le plus critique fut celui où il dut réciter la série des patriarches antédiluviens ; il ne se rappelait plus qu'Énoch ; c'était son personnage favori dans l'histoire sainte et il rattachait à l'élévation de ce patriarche aux cieux une longue suite d'idées qui l'absorba complètement, tandis qu'il regardait fixement la chaîne de montre de son père et un bouton à moitié déboutonné de son gilet.

Serge qui ne croyait pas à la mort de ceux qu'il aimait, n'admettait pas non plus qu'il dût mourir lui-même : cette pensée invraisemblable et incompréhensible de la mort lui avait cependant été confirmée par des personnes qui lui inspiraient confiance ; la bonne elle-même avouait, un peu contre son gré, que tous les hommes mouraient. Mais alors pourquoi Énoch n'était-il pas mort ? et pourquoi d'autres que lui ne mériteraient-ils pas de monter vivants au ciel comme lui ? Les méchants, ceux que Serge n'aimait pas, pouvaient bien mourir, mais les bons pouvaient être dans le cas d'Énoch.

« Eh bien, ces patriarches ?

— Énoch,... Énos.

— Tu les as déjà nommés. C'est mal, Serge, très mal : si tu ne cherches pas à t'instruire des choses essentielles à un chrétien, qu'est-ce donc qui t'occupera ? dit le père se levant. Ton maître n'est pas plus satisfait que moi, je suis donc forcé de te punir. »

Serge travaillait mal en effet, et cependant ce n'était pas un enfant mal doué ; il était au contraire fort supérieur à ceux que son maître lui citait en exemple : s'il ne voulait pas apprendre ce qu'on lui enseignait, c'est qu'il ne le pouvait pas, et cela, parce que son âme avait des besoins très différents de ceux que lui supposaient ses maîtres. À neuf ans, ce n'était qu'un enfant, mais il connaissait son âme et la défendait contre tous ceux qui voulaient y pénétrer sans la clef de l'amour. On lui reprochait de ne rien vouloir apprendre, et il brûlait cependant du désir de savoir, mais il s'instruisait auprès de Kapitonitch, de sa vieille bonne, de Nadinka, de Wassili Loukitch.

Serge fut donc puni ; il n'obtint pas la permission d'aller chez Nadinka ; mais cette punition tourna à son profit. Wassili Loukitch était de bonne humeur, et lui enseigna l'art de construire un petit moulin à vent. La soirée se passa à travailler et à méditer sur le moyen de se servir d'un moulin pour tournoyer dans les airs, en s'attachant aux ailes. Il oublia sa mère, mais la pensée de celle-ci lui revint dans son lit, et il pria à sa façon pour qu'elle cessât de se cacher et lui fit une visite le lendemain, anniversaire de sa naissance.

« Wassili Loukitch, savez-vous ce que j'ai demandé à Dieu pardessus le marché ?

— De mieux travailler ?

— Non.

— De recevoir des joujoux ?

— Non, vous ne devinerez pas. C'est un secret ! Si cela arrive, je vous le dirai… Vous ne savez toujours pas ?

— Non, vous me le direz, dit Wassili Loukitch en souriant, ce qui lui arrivait rarement. Allons, couchez-vous, j'éteins la bougie.

— Je vois bien mieux ce que j'ai demandé dans ma prière quand il n'y a plus de lumière. Tiens, j'ai presque dit mon secret ! » fit Serge en riant gaiement.

Serge crut entendre sa mère et sentir sa présence quand il fut dans l'obscurité. Elle était debout près de lui, et le caressait de son regard plein de tendresse ; puis il vit un moulin, un couteau, puis tout se confondit dans sa petite tête, et il s'endormit.

Partie V · Chapitre 28

Wronsky et Anna étaient descendus dans un des principaux hôtels de Pétersbourg ; Wronsky se logea au rez-de-chaussée, Anna prit au premier, avec l'enfant, la nourrice et sa femme de chambre, un grand appartement composé de quatre pièces.

Dès le premier jour de son retour, Wronsky alla voir son frère ; il y rencontra sa mère, venue de Moscou pour ses affaires. Sa mère et sa belle-sœur le reçurent comme d'habitude, le questionnèrent sur son voyage, causèrent d'amis communs, mais ne firent aucune allusion à Anna. Son frère, en lui rendant visite le lendemain, fut le premier à parler d'elle. Alexis Wronsky saisit l'occasion pour lui expliquer qu'il considérait la liaison qui l'unissait à Mme Karénine comme un mariage : ayant le ferme espoir d'obtenir un divorce qui

régulariserait leur situation, il désirait que leur mère et sa belle-sœur comprissent ses intentions.

« Le monde peut ne pas m'approuver, cela m'est indifférent, ajouta-t-il, mais si ma famille tient à rester en bons termes avec moi, il est nécessaire qu'elle entretienne des relations convenables avec ma femme. »

Le frère aîné, toujours fort respectueux des opinions de son cadet, laissa le monde résoudre cette question délicate, et se rendit sans protester chez Mme Karénine avec Alexis.

Malgré son expérience du monde, Wronsky tombait dans une étrange erreur : lui, qui mieux qu'un autre, devait comprendre que la société leur resterait fermée, il se figura, par un bizarre effet d'imagination, que l'opinion publique, revenue d'antiques préjugés, avait dû subir l'influence du progrès général. « Sans doute, il ne faut pas compter sur le monde officiel, pensait-il, mais nos parents, nos amis, comprendront les choses telles qu'elles sont. »

Une des premières femmes du monde qu'il rencontra fut sa cousine Betsy. « Enfin, s'écria-t-elle joyeusement ! et Anna ? Où êtes-vous descendus ? J'imagine aisément le vilain effet que doit vous produire Pétersbourg après un voyage comme le vôtre. Et le divorce ? est-ce arrangé ? »

Cet enthousiasme tomba dès que Betsy apprit que le divorce n'était pas encore obtenu, et Wronsky s'en aperçut.

« Je sais bien qu'on me jettera la pierre, dit-elle, mais je viendrai voir Anna. Vous ne restez pas longtemps ? »

Elle vint, en effet, le jour même, mais elle avait changé de ton ; elle sembla insister sur son courage et la preuve de fidélité et

d'amitié qu'elle donnait à Anna ; après avoir causé des nouvelles du jour, elle se leva au bout de dix minutes, et dit en partant :

« Vous ne m'avez toujours pas dit à quand le divorce ? Mettons que moi, je jette mon bonnet par-dessus les moulins, mais je vous préviens que d'autres n'en feront pas autant, et que vous trouverez des collets-montés qui vous battront froid… Et c'est si facile maintenant ! Ça se fait. Ainsi vous partez vendredi ? Je regrette que nous ne puissions nous voir d'ici là. »

Le ton de Betsy aurait pu édifier Wronsky sur l'accueil qui leur était réservé ; il voulut cependant faire encore une tentative dans sa famille. Il pensait bien que sa mère, si ravie d'Anna à leur première rencontre, serait inexorable pour celle qui venait de briser la carrière de son fils, mais Wronsky fondait les plus grandes espérances sur Waria, sa belle-sœur : celle-ci ne jetterait certes pas la pierre à Anna, et viendrait simplement et tout naturellement la voir.

Dès le lendemain, l'ayant trouvée seule, il s'ouvrit à elle.

« Tu sais, Alexis, combien je t'aime, répondit Waria après l'avoir écouté, et combien je te suis dévouée, mais si je me tiens à l'écart, c'est que je ne puis être d'aucune utilité à Anna Arcadievna (elle appuya sur les deux noms). Ne crois pas que je me permette de la juger, j'aurais peut-être agi comme elle à sa place ; je ne veux entrer dans aucun détail, ajouta-t-elle timidement en voyant s'assombrir le visage de son beau-frère, mais il faut bien appeler les choses par leur nom. Tu voudrais que j'allasse la voir pour la recevoir ensuite chez moi, afin de la réhabiliter dans la société ? Mais je ne puis le faire. Mes filles grandissent, je suis forcée, à cause de mon mari, de vivre dans le monde. Suppose que j'aille chez Anna Arcadievna, je ne puis l'inviter chez moi, de crainte qu'elle ne rencontre

dans mon salon des personnes autrement disposées que moi. N'est ce pas de toute façon la blesser ?... Je ne puis la relever...

— Mais je n'admets pas un instant qu'elle soit tombée, et je ne voudrais pas la comparer à des centaines de femmes que vous recevez ! interrompit Wronsky se levant, persuadé que sa belle-sœur ne céderait pas.

— Alexis, je t'en prie, ne te fâche pas, ce n'est pas ma faute, dit Waria avec un sourire craintif.

— Je ne t'en veux pas, mais je souffre doublement, dit-il, s'assombrissant de plus en plus, je regrette notre amitié brisée, ou du moins bien atteinte, car tu dois comprendre que tel sera pour nous l'inévitable résultat. »

Il la quitta sur ces mois, et, comprenant enfin l'inutilité de nouvelles tentatives. Il résolut de se considérer comme dans une ville étrangère et d'éviter toute occasion de froissements nouveaux.

Une des choses qui lui furent le plus pénible fut d'entendre partout son nom associé à celui d'Alexis Alexandrovitch ; chaque conversation finissait par rouler sur Karénine, et s'il sortait, c'était encore lui qu'il rencontrait, ou du moins il se le figurait, comme une personne affligée d'un doigt malade croit le heurter à tous les meubles.

D'autre part, l'attitude d'Anna le chagrinait ; il la voyait dans une disposition morale étrange, incompréhensible, qu'il ne lui connaissait pas ; tour à tour tendre et froide, elle était toujours irritable et énigmatique. Évidemment quelque chose la tourmentait, mais, au lieu d'être sensible aux froissements dont Wronsky souffrait douloureusement, et qu'avec sa finesse de perception ordinaire elle aurait dû ressentir comme lui, elle paraissait uniquement

préoccupée de dissimuler ses soucis, et parfaitement indifférente au reste.

Partie V · Chapitre 29

La pensée dominante d'Anna, en rentrant à Pétersbourg, était d'y voir son fils : possédée de cette idée, du jour où elle quitta l'Italie, sa joie augmenta à mesure qu'elle approchait de Pétersbourg. C'était chose simple et naturelle, croyait-elle, de revoir l'enfant en vivant dans la même ville que lui ; mais dès son arrivée elle sentit qu'une entrevue ne serait pas facile à obtenir.

Comment s'y prendre ? Aller chez son mari au risque de n'être pas admise et de s'attirer peut-être un affront ? Écrire à Alexis Alexandrovitch ? C'était impossible, et cependant elle ne saurait se contenter de voir son fils en promenade, elle avait trop de baisers, de caresses à lui donner, trop de choses à lui dire ! La vieille bonne de Serge aurait pu lui venir en aide, mais elle n'habitait plus la maison Karénine. Deux jours se passèrent ainsi en incertitudes et en tergiversations ; le troisième jour, ayant appris les relations d'Alexis Alexandrovitch avec la comtesse Lydie, elle se décida à écrira à celle-ci.

Ce fut pour elle une déception cruelle que de voir revenir son messager sans réponse. Jamais elle ne se sentit blessée, humiliée à ce point, et cependant elle comprenait que la comtesse pouvait avoir raison. Sa douleur fut d'autant plus vive qu'elle n'avait à qui la confier.

Wronsky ne la comprendrait même pas ; il traiterait la chose comme de peu d'importance, et rien que l'idée du ton froid dont il

en parlerait le lui faisait paraître odieux. Mais la crainte de le haïr était la pire de toutes. Aussi résolut-elle de lui cacher soigneusement ses démarches par rapport à l'enfant.

Toute la journée elle s'ingénia à imaginer d'autres moyens de joindre son fils, et se décida enfin au plus pénible de tous : écrire directement à son mari. Au moment où elle commençait sa lettre, on lui apporta la réponse de la comtesse Lydie. Elle s'était résignée au silence, mais l'animosité, l'ironie qu'elle lut entre les lignes de ce billet, la révoltèrent.

« Quelle cruauté ! quelle hypocrisie ! pensa-t-elle ; ils veulent me blesser et tourmenter l'enfant ! Je ne les laisserai pas faire ! elle est pire que moi : du moins, moi, je ne mens pas ! »

Aussitôt elle prit le parti d'aller le lendemain, anniversaire de la naissance de Serge, chez son mari ; d'y voir l'enfant en achetant les domestiques coûte que coûte, et de mettre un terme aux mensonges absurdes dont on le troublait.

Anna commença par courir acheter des joujoux et fit son plan : elle viendrait le matin de bonne heure, avant qu'Alexis Alexandrovitch fût levé ; elle aurait de l'argent tout prêt pour le suisse et le domestique, afin qu'on la laissât monter sans lever son voile, sous prétexte de poser sur le lit de Serge des cadeaux envoyés par son parrain. Quant à ce qu'elle dirait à son fils, elle avait beau y penser, elle ne pouvait rien préparer.

Le lendemain matin, vers huit heures, Anna descendit de voiture et sonna à la porte de son ancienne demeure.

« Va donc voir qui est là. On dirait une dame », dit Kapitonitch à son aide, un jeune garçon qu'Anna ne connaissait pas, en apercevant par la fenêtre une dame voilée sur le perron ; le suisse était en

déshabillé du matin. Anna, à peine entrée, glissa un billet de trois roubles dans la main du garçon et murmura : « Serge,… Serge Alexéitch », puis elle fit quelques pas en avant.

Le remplaçant du suisse examina l'assignat et arrêta la visiteuse à la seconde porte.

« Qui demandez-vous ? » dit-il.

Elle n'entendit rien et ne répondit pas.

Kapitonitch, remarquant le trouble de l'inconnue, sortit de sa loge et lui demanda ce qu'elle désirait.

« Je viens, de la part du prince Skaradoumof, voir Serge Alexéitch.

— Il n'est pas encore levé », répondit le suisse, examinant attentivement la dame voilée.

Anna ne se serait jamais attendue à être ainsi troublée par l'aspect de cette maison où elle avait vécu neuf ans. Des souvenirs doux et cruels s'élevèrent dans son âme, et un moment elle oublia pourquoi elle était là.

« Veuillez attendre, » dit le suisse en la débarrassant de son manteau. Au même moment il la reconnut et salua profondément.

« Que Votre Excellence veuille bien entrer », lui dit-il.

Elle essaya de parler, mais la voix lui manqua et, jetant un regard suppliant au vieillard, elle monta l'escalier rapidement. Kapitonitch chercha à la rattraper et monta derrière elle, accrochant ses pantoufles à chaque marche.

« Le précepteur n'est peut-être pas habillé. Je vais le prévenir. »

Anna montait toujours l'escalier bien connu, ne comprenant rien à ce que disait le vieillard.

« Par ici, à gauche. Excusez si tout est en désordre. Il a changé de chambre, disait le suisse essoufflé. Que Votre Excellence veuille attendre un moment ; je vais regarder. » Et, ouvrant une grande porte, il disparut.

Anna s'arrêta, attendant.

« Il vient de se réveiller », dit le suisse sortant par la même porte.

Et comme il parlait, Anna entendit un bâillement d'enfant, et rien qu'au son de ce bâillement elle reconnut son fils et le vit devant elle.

« Laisse-moi, laisse-moi entrer ! » balbutia-t-elle, entrant précipitamment.

Àdroite de la porte, sur le lit, un enfant en chemise de nuit, son petit corps penché en avant, achevait de bâiller en s'étirant ; ses lèvres se fermèrent en dessinant un sourire à moitié endormi, et, toujours souriant, il retomba doucement sur son oreiller.

« Mon petit Serge », murmura-t-elle approchant du lit sans être entendue.

Depuis qu'ils étaient séparés, et dans ses effusions de tendresse pour l'absent, Anna revoyait toujours son fils à quatre ans, à l'âge où il avait été le plus gentil. Maintenant il ne ressemblait même plus à celui qu'elle avait quitté : il était devenu grand et maigre. Comme son visage lui parut allongé avec ses cheveux courts ! et ses grands bras ! Il avait bien changé, mais c'était toujours lui, la forme de sa tête, ses lèvres, son petit cou et ses épaules larges.

« Mon petit Serge ! » répéta-t-elle à l'oreille de l'enfant.

Il se souleva sur son coude, tourna sa tête ébouriffée et, cherchant à comprendre, ouvrit les yeux. Pendant quelques secondes il regarda d'un œil interrogateur sa mère immobile près de lui, sourit de bonheur et, les yeux encore à demi fermés par le sommeil, se jeta, non plus sur son oreiller, mais dans ses bras.

« Serge ! mon cher petit garçon ! » balbutia-t-elle, étouffée par les larmes, serrant ce corps mignon dans ses deux bras.

« Maman ! » murmura-t-il, remuant entre les mains de sa mère, comme pour mieux en sentir la pression.

Il saisit le dossier du lit d'une main, l'épaule de sa mère de l'autre et tomba sur elle. Son visage se frottait contre le cou et la poitrine d'Anna, qu'enivrait ce chaud parfum de l'enfant à demi endormi.

« Je savais bien, fit-il entr'ouvrant les yeux, c'est mon jour de naissance : je savais bien que tu viendrais. Je vais tout de suite me lever. »

Et, tout en parlant, il s'assoupit.

Anna le dévorait des yeux ; elle remarquait les changements survenus en son absence, reconnaissait malaisément ces jambes, devenues si longues, ces joues amaigries, ces cheveux qui formaient de petites boucles sur la nuque, là où elle l'avait si souvent embrassé. Elle serrait tout cela contre son cœur, et les larmes l'empêchaient de parler.

« Pourquoi pleures-tu, maman ? demanda-t-il tout à fait réveillé… Pourquoi pleures-tu ? répéta-t-il, prêt à pleurer lui-même.

— Moi ? Je ne pleurerai plus… c'est de joie. Il y a si longtemps que je ne t'ai vu ! C'est fini, fini, dit-elle renfonçant ses larmes et se détournant. Maintenant tu vas t'habiller, — fit-elle après s'être un peu calmée, et, sans quitter la main de Serge, elle s'assit près du lit, sur une chaise où étaient préparés les vêtements de l'enfant… Comment t'habilles-tu sans moi ? Comment… ? — elle voulait parler simplement et gaiement, mais n'y parvenait pas, et se détourna encore.

— Je ne me lave plus à l'eau froide, papa l'a défendu : tu n'as pas vu Wassili Loukitch ? Il va venir. Tiens, tu es assise sur mes affaires ! »

Et Serge pouffa de rire. Elle le regarda et sourit.

« Maman, ma chérie ! s'écria-t-il se jetant de nouveau dans ses bras comme s'il eût mieux compris ce qui lui arrivait, en la voyant sourire.

« Ôte cela, » dit-il, lui enlevant son chapeau. Et, la voyant tête nue, il se reprit à l'embrasser.

« Qu'as-tu pensé de moi ? As-tu cru que j'étais morte ?

— Jamais je ne l'ai cru.

— Tu ne l'as pas cru, mon chéri ?

— Je savais, je savais bien ! » dit-il en répétant sa phrase favorite, et, saisissant la main qui caressait sa chevelure, il en appuya la paume sur sa petite bouche et se mit à la baiser.

Partie V · Chapitre 30

Wassili Loukitch, pendant ce temps, était fort embarrassé ; il venait d'apprendre que la dame dont la visite lui avait paru extraordinaire était la mère de Serge, cette femme qui avait abandonné son mari et qu'il ne connaissait pas, puisqu'il n'était entré dans la maison qu'après son départ. Devait-il prévenir Alexis Alexandrovitch ? Réflexion faite, il résolut de remplir strictement son devoir en allant lever Serge à l'heure habituelle, sans s'inquiéter de la présence d'une personne tierce, fût-elle la mère. Mais la vue des caresses de la mère et de l'enfant, le son de leurs voix et de leurs paroles, lui firent changer d'avis. Il hocha la tête, soupira et referma doucement la porte. « J'attendrai encore dix minutes », se dit-il, toussant légèrement en s'essuyant les yeux.

Une vive émotion régnait parmi les domestiques ; ils savaient tous que Kapitonitch avait laissé entrer leur maîtresse, et qu'elle se trouvait dans la chambre de l'enfant ; ils savaient aussi que leur maître entrait d'habitude chaque matin chez Serge à neuf heures ; chacun d'eux sentait que les époux ne devaient pas se rencontrer, qu'il fallait les en empêcher.

Korneï, le valet de chambre, descendit chez le suisse pour demander pourquoi on avait introduit Anna, et, apprenant que Kapitonitch lui-même l'avait escortée jusqu'en haut, il lui adressa une verte réprimande. Le suisse garda un silence obstiné, mais, lorsque le valet de chambre déclara qu'il méritait d'être chassé, le vieillard sauta en l'air, et, s'approchant de Korneï avec un geste énergique :

« Oui-da, tu ne l'aurais pas laissée entrer, toi ! dit-il. Après avoir servi dix ans et n'avoir entendu que de bonnes paroles, tu lui aurais dit maintenant : ayez la bonté de sortir ! Tu comprends la poli-

tique, toi, en fine mouche. Ce que tu n'oublieras pas, par exemple, c'est de voler monsieur et de traîner ses pelisses !

— Soldat ! répondit Korneï avec mépris, et il se tourna vers la bonne, qui entrait en ce moment. Soyez juge, Marie Efimovna : il a laissé entrer Madame, sans rien dire à personne, et tout à l'heure Alexis Alexandrovitch, quand il sera levé, ira dans la chambre des enfants.

— Quelle affaire, quelle affaire ! dit la bonne. Mais Korneï Wassilitch, trouvez donc un moyen de retenir Monsieur pendant que je courrai la prévenir et la faire sortir. Quelle affaire ! »

Quand la bonne entra chez l'enfant, Serge racontait à sa mère comment Nadinka et lui étaient tombés en glissant d'une montagne de glace, et avaient fait trois culbutes. Anna écoutait le son de la voix, regardait le visage, le jeu de la physionomie de son fils, palpait ses petits bras, mais ne comprenait rien de ce qu'il disait. Il faudrait le quitter, s'en aller, elle ne comprenait, ne sentait que cela. Elle avait entendu les pas de Wassili Loukitch et sa petite toux discrète, et maintenant elle entendait approcher la bonne, mais, incapable de bouger et de parler, elle restait immobile comme une statue.

« Madame, ma colombe ! murmura la vieille femme s'approchant d'Anna et lui baisant les épaules et les mains. Voilà une joie envoyée de Dieu à celui que nous fêtons aujourd'hui ! Vous n'êtes pas changée du tout.

— Ah ! Niania, ma chère, je ne vous savais pas dans la maison, dit Anna, revenant à elle pour un moment.

— Je ne demeure plus ici, je vis chez ma fille, mais je suis venue ce matin féliciter Serge, Anna Arcadievna, ma colombe ! »

La vieille femme se prit à pleurer et à baiser de nouveau la main de son ancienne maîtresse.

Serge, les yeux brillants de joie, tenait d'une main sa mère et de l'autre sa bonne, en trépignant de ses petits pieds nus sur le tapis. La tendresse de sa chère bonne pour sa mère le ravissait.

« Maman, elle vient souvent me voir, et quand elle vient… » Mais il s'arrêta en voyant la bonne chuchoter quelque chose à sa mère, et le visage de celle-ci exprimer la frayeur et comme de la honte.

Anna s'approcha de son fils.

« Mon chéri ! » lui dit-elle.

Jamais elle ne put prononcer le mot adieu, mais, à l'expression de son visage, l'enfant comprit.

« Mon cher, cher petit Koutia ! murmura-t-elle, employant un surnom qu'elle lui donnait lorsqu'il était tout petit. Tu ne m'oublieras pas ; ta mè… » elle ne put achever.

Combien de choses elle regretta ensuite de n'avoir pas su lui dire, et dans ce moment elle était incapable de rien trouver, rien exprimer ! Mais Serge comprit tout ; il sentit que sa mère l'aimait et qu'elle était malheureuse : il comprit même ce que la bonne lui avait chuchoté, il avait entendu les mots : « Toujours vers neuf heures », il savait qu'il s'agissait de son père et qu'il ne devait pas rencontrer sa mère. Mais ce qu'il ne comprit pas, c'était pourquoi la frayeur et la honte se peignaient sur le visage de celle-ci.

Elle n'était pas coupable, et semblait craindre et rougir : de quoi ? Il aurait voulu faire une question, mais il n'osa pas interro-

ger, car il voyait sa mère souffrir et elle lui faisait trop de peine ! Il se serra contre elle en murmurant :

« Ne t'en va pas encore. Il ne viendra pas de sitôt. »

Sa mère s'éloigna d'elle un instant pour le regarder et tâcher de comprendre s'il pensait bien ce qu'il disait ; à l'air effrayé de l'enfant, elle sentit qu'il parlait bien réellement de son père.

« Serge, mon ami, dit-elle, aime-le : il est meilleur que moi, et je suis coupable envers lui. Quand tu seras grand, tu jugeras.

— Personne n'est meilleur que toi, s'écria l'enfant avec des sanglots désespérés, et, s'accrochant aux épaules de sa mère, il la serra de toute la force de ses petits bras tremblants.

— Ma petite âme, mon chéri ! » balbutia Anna, et elle fondit en larmes comme un enfant.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Wassili Loukitch entra ; on entendait déjà d'autres pas, et la bonne effrayée tendit à Anna son chapeau en lui disant tout bas : « Il vient ». Serge se laissa tomber sur son lit en sanglotant et se couvrant le visage de ses mains ; Anna les lui retira pour baiser encore ses joues baignées de larmes, et sortit d'un pas précipité. Alexis Alexandrovitch venait à sa rencontre ; il s'arrêta en la voyant et courba la tête.

Quoiqu'elle eût affirmé, une minute auparavant, qu'il était meilleur qu'elle, le regard rapide qu'elle jeta sur toute la personne de son mari ne réveilla en elle qu'un sentiment de haine, de mépris et de jalousie par rapport à son fils. Elle baissa rapidement son voile et sortit presque en courant.

Dans sa hâte, elle avait laissé dans la voiture les joujoux choisis la veille avec tant de tristesse et d'amour, et les rapporta à l'hôtel.

Partie V · Chapitre 31

Anna, quoiqu'elle s'y fût préparée à l'avance, ne s'attendait pas aux violentes émotions que lui causa la vue de son fils ; revenue à l'hôtel, elle se demandait pourquoi elle était là. « Oui, tout est bien fini, je suis seule ! « se disait-elle ôtant son chapeau et se laissant tomber dans un fauteuil près de la cheminée. Et, regardant fixement une pendule posée entre les fenêtres, au-dessus d'une console, elle s'absorba dans ses réflexions.

La femme de chambre française qu'elle avait ramenée de l'étranger entra pour prendre ses ordres ; Anna parut étonnée et répondit : « Plus tard ». Un domestique, qui vint demander si elle désirait déjeuner, reçut la même réponse.

La nourrice italienne entra à son tour, portant l'enfant qu'elle venait d'habiller : la petite, en voyant sa mère, lui sourit, battant l'air de ses menottes potelées à la façon d'un poisson agitant ses nageoires ; elle frappait les plis empesés de sa jupe brodée et se tendait vers Anna, qui ne lui résista pas. Baisant les joues fraîches et les jolies épaules de sa fille, elle la laissa s'accrocher à un de ses doigts avec des cris de joie, la prit dans ses bras, et la fit sauter sur ses genoux ; mais la vue même de cette charmante créature l'obligea à constater la différence qu'elle établissait dans son cœur entre elle et Serge.

Toutes les forces d'une tendresse inassouvie s'étaient jadis concentrées sur son fils, l'enfant d'un homme qu'elle n'aimait cependant pas, et jamais sa fille, née dans les plus tristes conditions, n'avait reçu la centième partie des soins prodigués par elle à Serge. La petite fille ne lui représentait d'ailleurs que des espérances, tandis que Serge était presque un homme, connaissant déjà la lutte avec ses sentiments et ses pensées ; il aimait sa mère, la compre-

nait, la jugeait peut-être..., pensa-t-elle, se rappelant les paroles de son fils ; et maintenant elle était séparée de lui, moralement aussi bien que matériellement, et à cette situation elle ne voyait pas de remède !

Après avoir rendu la petite à sa nourrice et les avoir congédiées, Anna ouvrit un médaillon contenant le portrait de Serge au même âge que sa sœur, puis elle chercha d'autres portraits de lui dans un album : la dernière, la meilleure photographie, représentait Serge à cheval sur une chaise, en blouse blanche, la bouche souriante, les sourcils un peu froncés ; la ressemblance était parfaite. Elle voulut, de ses doigts nerveux, tirer le portrait de l'album pour le comparer avec d'autres, mais elle n'y parvenait pas. Pour dégager la carte de son cadre, elle la poussa à l'aide d'une autre photographie prise au hasard.

C'était un portrait de Wronsky fait à Rome, en cheveux longs et chapeau mou.

« Le voilà », se dit-elle et, en le regardant, elle se rappela soudain qu'il était l'auteur de toutes ses souffrances.

Elle n'avait pas pensé à lui de toute la matinée, mais la vue de ce mâle et noble visage, qu'elle connaissait et aimait tant, fit monter un flot d'amour à son cœur.

« Où est-il ? Pourquoi me laisse-t-il seule ainsi en proie à ma douleur ? » se demanda-t-elle avec amertume, oubliant qu'elle lui dissimulait avec soin tout ce qui concernait son fils. Aussitôt elle l'envoya prier de monter, et attendit, le cœur serré, les paroles de tendresse dont il chercherait à la consoler. Le domestique revint lui dire que Wronsky avait du monde et qu'il faisait demander si elle pouvait le recevoir avec le prince Yavshine, nouvellement arrivé à Pétersbourg. « Il ne viendra pas seul, et il ne m'a pas vue depuis

hier, au moment de dîner ! » pensa-t-elle ; « je ne pourrai rien lui dire, puisqu'il sera avec Yavshine » Et une idée cruelle lui traversa l'esprit : « S'il avait cessé de m'aimer ! »

Elle repassa aussitôt dans sa mémoire tous les incidents des jours précédents ; elle y trouvait des confirmations de cette pensée terrible. La veille, il n'avait pas dîné avec elle ; il n'habitait pas le même appartement, et maintenant il venait en compagnie, comme s'il eût craint un tête-à-tête.

« Mais son devoir est de me l'avouer, le mien de m'éclairer ! Si c'est vrai, je sais ce qui me reste à faire », se dit-elle, bien que hors d'état d'imaginer ce qu'elle deviendrait si l'indifférence de Wronsky était prouvée. Cette terreur voisine du désespoir lui donna une certaine surexcitation ; elle sonna sa femme de chambre, passa dans son cabinet de toilette, et prit un soin extrême à s'habiller, comme si Wronsky, devenu indifférent, avait dû redevenir amoureux à la vue de sa toilette et de sa coiffure. La sonnette retentit avant qu'elle fût prête.

En entrant au salon, ce fut Yavshine qu'elle aperçut d'abord, examinant les portraits de Serge qu'elle avait oubliés sur la table.

« Nous sommes d'anciennes connaissances, lui dit-elle, allant vers lui et posant sa petite main dans la main énorme du géant tout confus (cette timidité semblait bizarre, contrastant avec la taille gigantesque et le visage accentué de Yavshine). Nous nous sommes vus l'année dernière aux courses… Donnez, dit-elle, reprenant à Wronsky par un mouvement rapide les photographies de son fils qu'il regardait, tandis que ses yeux brillants lui jetaient un regard significatif… Les courses de cette année ont-elles réussi ? Nous avons vu les courses à Rome, au Corso. Mais vous n'aimez pas la vie à l'étranger ? ajouta-t-elle avec un sourire caressant. Je vous

connais, et, quoique nous nous soyons peu rencontrés, je connais vos goûts.

— J'en suis fâché, car mes goûts sont généralement mauvais », dit Yavshine mordant sa moustache gauche.

Après un moment de conversation, Yavshine, voyant Wronsky consulter sa montre, demanda à Anna si elle comptait rester longtemps à Pétersbourg et, prenant son képi, se leva, déployant ainsi son immense personne.

« Je ne crois pas, répondit-elle, et elle regarda Wronsky d'un air troublé.

— Alors nous ne nous reverrons plus ? dit Yavshine se tournant vers Wronsky : où dînes-tu ?

— Venez dîner avec moi, — dit Anna d'un ton décidé ; et, contrariée de ne pouvoir dissimuler sa confusion toutes les fois que sa situation fausse s'affirmait devant un étranger, elle rougit. — Le dîner ici n'est pas bon, mais du moins vous vous verrez ; de tous ses camarades de régiment, vous êtes celui que préfère Alexis.

— Enchanté, — répondit Yavshine avec un sourire qui prouva à Wronsky qu'Anna lui plaisait beaucoup. Yavshine prit congé et sortit, Wronsky resta en arrière.

— Tu pars aussi ? lui demanda-t-elle.

— Je suis déjà en retard. — Va toujours, je te rejoins », cria-t-il à son ami.

Elle lui prit la main et, sans le quitter des yeux, chercha ce qu'elle pourrait bien dire pour le retenir.

« Attends, j'ai quelque chose à te demander, et pressant la main de Wronsky contre sa joue. Je n'ai pas eu tort de l'inviter à dîner ?

— Tu as très bien fait, répondit-il avec un sourire tranquille.

— Alexis, tu n'as pas changé pour moi ? demanda-t-elle en lui serrant la main entre les siennes. Alexis, je n'en puis plus ici. Quand partons-nous ?

— Bientôt, bientôt : tu n'imagines pas combien à moi aussi la vie me pèse, – et il retira sa main.

— Eh bien, va, va ! » dit-elle d'un ton blessé et elle s'éloigna précipitamment.

Partie V · Chapitre 32

Quand Wronsky rentra à l'hôtel, Anna n'y était pas ; on lui dit qu'elle était sortie avec une dame ; cette façon de s'absenter sans dire où elle allait, jointe à l'air agité, au ton dur dont elle lui avait retiré les photographies de son fils devant Yavshine, fit réfléchir Wronsky. Il se décida à lui demander une explication, et l'attendit au salon. Anna ne rentra pas seule, elle amena une de ses tantes, une vieille fille, la princesse Oblonsky, avec qui elle avait fait des emplettes : sans remarquer l'air inquiet et interrogateur de Wronsky, Anna se mit à raconter gaiement ce qu'elle avait acheté dans la matinée ; mais il lisait une tension d'esprit dans ses yeux brillants quand furtivement elle le regardait, et une agitation fébrile dans ses mouvements qui l'inquiétèrent et le troublèrent.

Le couvert était disposé pour quatre, et on allait se mettre à table, lorsqu'on annonça Toushkewitch, venu de la part de la prin-

cesse Betsy, avec une commission pour Anna.

Betsy s'excusait de n'être pas venue lui dire adieu ; elle était souffrante, et priait Anna de venir la voir, entre sept heures et demie et neuf heures. Wronsky regarda Anna, comme pour lui faire remarquer qu'en lui désignant une heure on avait pris les mesures nécessaires afin qu'elle ne rencontrât personne ; Anna sembla n'y faire aucune attention.

« Je regrette infiniment de n'être pas libre précisément entre sept heures et demie et neuf heures, dit-elle avec un imperceptible sourire.

— La princesse le regrettera beaucoup !

— Moi aussi.

— Vous allez probablement entendre la Patti ? demanda Toushkewitch.

— La Patti ? Vous me donnez une idée. — J'irais certainement si je pouvais me procurer une loge.

— Je puis vous en avoir une.

— Je vous en serais très obligée, dit Anna ; mais ne voulez-vous pas dîner avec nous ? »

Wronsky haussa légèrement les épaules ; il ne comprenait rien à la manière d'agir d'Anna. Pourquoi avait-elle amené la vieille princesse, pourquoi gardait-elle Toushkewitch à dîner, et surtout pourquoi voulait-elle une loge ? Pouvait-elle, dans sa position, aller à l'Opéra un jour d'abonnement ? elle y rencontrerait le monde entier ! Il la regarda sérieusement, mais elle lui répondit par un regard moitié désolé, moitié railleur, dont il ne put saisir la signification. Pendant le dîner Anna fut très animée, et sembla faire des co-

quetteries tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses convives ; Toushkewitch alla chercher la loge en sortant de table, et Yavshine descendit fumer avec Wronsky ; au bout d'un certain temps celui-ci remonta, et trouva Anna en toilette de soie claire, corsage décolleté, avec des dentelles encadrant et faisant ressortir l'éclatante beauté de sa tête.

« Vous allez vraiment au théâtre ? lui dit-il, cherchant à ne pas la regarder.

— Pourquoi me le demandez-vous de cet air terrifié ? répondit-elle, froissée de ce qu'il ne la regardait pas. Je ne vois pas pourquoi je n'irais pas ! »

Elle semblait ne pas comprendre la signification des mots.

« Évidemment, il n'y a aucune raison pour cela, dit-il en fronçant les sourcils.

— C'est précisément ce que je dis, fit-elle, ne voulant rien entendre à l'ironie de cette réponse, et mettant tranquillement un long gant parfumé.

— Anna, au nom du ciel ! qu'est-ce qui vous prend ?... lui dit-il, cherchant à la réveiller, comme l'avait tenté naguère plus d'une fois son mari.

— Je ne comprends pas ce que vous me voulez.

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas y aller.

— Pourquoi ? Je n'y vais pas seule ; la princesse a été changer de toilette et m'accompagnera. »

Il leva les épaules, découragé.

« Ne savez-vous donc pas… ? commença-t-il.

— Mais je ne veux rien savoir ! dit-elle, presque en criant, Je ne le veux pas, je ne me repens en rien de ce que j'ai fait ; non, non, et non : si c'était à recommencer, je recommencerais. Il n'y a qu'une chose importante pour vous et moi, c'est de savoir si nous nous aimons. Le reste est sans valeur. Pourquoi vivons-nous ici séparés ? Pourquoi ne puis-je aller où bon me semble ? Je t'aime, et tout m'est égal, dit-elle en russe avec un regard particulier et pour lui incompréhensible, si tu n'es pas changé à mon égard ; pourquoi ne me regardes-tu pas ? »

Il la regarda, il vit sa beauté et la parure qui lui allait si bien ; mais cette beauté et cette élégance étaient précisément ce qui l'irritait.

« Vous savez bien que mes sentiments ne sauraient changer ; mais je vous supplie de ne pas sortir », lui dit-il encore en français, l'œil froid, mais d'une voix suppliante.

Elle ne remarqua que le regard et répondit d'un air fâché :

« Et moi, je vous prie de m'expliquer pourquoi je ne dois pas sortir.

— Parce que cela peut vous attirer des… — il se troubla.

— Je ne comprends pas : Toushkewitch n'est pas compromettant, et la princesse n'est pas plus mal qu'une autre. Ah ! la voilà ! »

Partie V · Chapitre 33

Wronsky, pour la première fois de sa vie, éprouva un mécontentement voisin de la colère. Ce qui le contrariait surtout c'était de ne pouvoir s'expliquer ouvertement, de ne pouvoir dire à Anna qu'en paraissant dans cette toilette à l'Opéra, avec une personne comme la princesse, elle jetait le gant à l'opinion publique, se reconnaissait pour une femme perdue, et renonçait, par conséquent, à rentrer dans le monde.

« Comment ne le comprend-elle pas ? Qu'est-ce qui se passe en elle ? » se disait-il. Et, tandis que son estime pour le caractère d'Anna baissait, le sentiment de sa beauté grandissait.

Rentré dans son appartement, il s'assit tout soucieux auprès de Yavshine qui buvait un mélange d'eau de Seltz et de cognac, ses longues jambes étendues sur une chaise. Wronsky imita son exemple.

« Tu dis le cheval de Louskof ? c'est une belle bête que je te conseille d'acheter, commença Yavshine, jetant un coup d'œil sur le visage sombre de son camarade. La croupe est fuyante, mais quelles jambes et quelle tête ! on ne saurait mieux trouver.

— Aussi je pense bien le prendre, » répondit Wronsky.

Tout en causant avec son ami, la pensée d'Anna ne le quittait pas, et involontairement il écoutait ce qui se passait dans le corridor, et regardait la pendule.

« Anna Arcadievna fait dire qu'elle est partie pour le théâtre », annonça un domestique.

Yavshine versa encore un petit verre dans l'eau gazeuse, l'avala et se leva en boutonnant son uniforme.

« Eh bien ? partons-nous ? dit-il souriant à moitié sous ses longues moustaches, et montrant ainsi qu'il comprenait la cause de la contrariété de Wronsky, sans y attacher d'importance.

— Je n'irai pas, répondit Wronsky tristement.

— Moi j'ai promis, je dois y aller ; au revoir ! si tu te ravises, prends le fauteuil de Krasinski qui est libre, ajouta-t-il en sortant.

— Non, j'ai à travailler. »

« On a des ennuis avec sa femme, mais, avec une maîtresse c'est encore pis », pensa Yavshine en quittant l'hôtel.

Wronsky, resté seul, se leva et se prit à marcher de long en large.

« C'est aujourd'hui le 4 abonnement : mon frère y sera avec sa femme, avec ma mère probablement, c'est-à-dire tout Pétersbourg ! elle entre en ce moment, ôte sa fourrure, et la voilà devant tout le monde ! Toushkewitch, Yavshine, la princesse Barbe ! Eh bien, et moi ? ai-je peur ? ou ai-je donné à Toushkewitch le droit de la protéger ? De quelque façon qu'on s'y prenne, c'est absurde, c'est absurde ! Et pourquoi me met-elle dans cette sotte position ? » dit-il avec un geste désolé. Ce mouvement accrocha le guéridon sur lequel était posé le plateau avec le cognac et l'eau de Seltz, et faillit le faire tomber ; Wronsky, en voulant le rattraper, le renversa complètement : il sonna et donna un coup de pied à la table.

« Si tu veux rester chez moi, n'oublie pas ton service, dit-il au valet de chambre qui parut ; que ceci n'arrive plus, pourquoi n'es-tu pas venu emporter cela ? »

Le valet de chambre, se sentant innocent, voulut se justifier, mais un coup d'œil sur son maître lui prouva qu'il valait mieux se taire ; et, s'excusant bien vite, il s'agenouilla sur le tapis pour relever les débris des verres et des carafes.

« Ce n'est pas ton affaire, appelle un garçon, et prépare mon habit. » Il sonna, fit apporter son habit, et à neuf heures et demie il entrait à l'Opéra. Le spectacle était commencé.

Le « Kapelldiener » ôta à Wronsky sa pelisse, et, en le reconnaissant, l'appela « Votre Excellence ».

Le corridor était vide, sauf deux valets de pied tenant des fourrures et écoutant aux portes ; on entendait l'orchestre accompagnant avec soin une voix de femme : la porte s'entr'ouvrit pour donner passage à un autre Kapelldiener chargé de placer les spectateurs, et la phrase chantée frappa l'oreille de Wronsky. Il ne put entendre la fin, la porte s'étant refermée, mais, aux applaudissements qui suivirent, il comprit que la cadence était terminée.

Les bravos duraient encore quand il pénétra dans la salle, brillamment éclairée ; sur la scène, la cantatrice, décolletée et couverte de diamants, saluait en souriant, et se penchait pour ramasser, avec l'aide du ténor qui lui donnait la main, de nombreux bouquets.

Un monsieur admirablement pommadé lui tendait un écrin en allongeant ses bras, et le public entier, loges et parterre, criait, applaudissait et se levait pour mieux voir. Wronsky s'avança au milieu du parterre, s'arrêta et examina le public, moins soucieux que jamais de la scène, du bruit et de tout ce troupeau de spectateurs entassé dans la salle.

C'étaient les mêmes dames dans les loges avec les mêmes officiers derrière elles, les mêmes femmes multicolores, les mêmes uniformes et les mêmes habits noirs ; au paradis, la même foule malpropre ; et dans toute cette salle comble une quarantaine de personnes, hommes et femmes, représentaient seules le monde. L'attention de Wronsky se porta sur ces oasis.

L'acte venait de finir ; Wronsky s'avança vers les premiers rangs de fauteuils, et s'arrêta près de la rampe à côté de Serpouhowskoï qui, l'ayant aperçu de loin, l'appelait d'un sourire.

Wronsky n'avait pas encore vu Anna et ne la cherchait pas, mais, à la direction que prenaient les regards, il se douta de l'endroit où elle se trouvait. Il craignait pis encore, et tremblait d'apercevoir Karénine ; heureusement celui-ci ne vint pas au théâtre ce jour-là.

« Comme tu es resté peu militaire, lui dit Serpouhowskoï ; on dirait un diplomate, un artiste…

— Oui, en rentrant à la maison j'ai endossé l'habit, répondit Wronsky souriant et prenant lentement sa lorgnette.

— C'est en quoi je t'envie ; quand je rentre en Russie, je t'avoue que je remets ceci à regret, dit-il en touchant ses aiguillettes. Je pleure ma liberté. »

Serpouhowskoï avait depuis longtemps renoncé à pousser Wronsky dans la carrière militaire, mais il l'aimait toujours, et se montra particulièrement aimable pour lui ce soir-là.

« Il est fâcheux que tu aies manqué le premier acte. »

Wronsky examina avec sa lorgnette les baignoires et le premier rang ; tout à coup la tête d'Anna lui apparut, fière et d'une beauté

frappante, dans son cadre de dentelles, auprès d'une dame à turban et d'un vieillard chauve et clignant des yeux ; Anna occupait la cinquième baignoire, à vingt pas de lui ; assise sur le devant de la loge, elle causait avec Yavshine en se détournant un peu. L'attache de sa nuque avec ses belles et opulentes épaules, le rayonnement contenu de ses yeux et de son visage, tout la lui rappelait telle qu'il l'avait vue, jadis, au bal de Moscou. Mais les sentiments que lui inspirait sa beauté n'étaient plus les mêmes : ils n'avaient rien de mystérieux ; aussi, tout en subissant son charme plus vivement encore, se sentait-il presque froissé de la voir si belle ; il ne douta pas qu'elle ne l'eût aperçu, quoiqu'elle ne le fît pas paraître.

Lorsque au bout d'un instant Wronsky dirigea de nouveau sa lorgnette vers la loge, il vit la princesse Barbe, très rouge, rire d'un air forcé en regardant fréquemment la baignoire voisine ; Anna, frappant de son éventail fermé le rebord de la loge, regardait au loin, avec l'intention évidente de ne pas remarquer ce qui se passait à côté d'elle. Quant à Yavshine, son visage exprimait les mêmes impressions qu'en perdant au jeu ; il ramenait de plus en plus sa moustache gauche dans la bouche, fronçait le sourcil, et regardait de travers dans la loge voisine.

Dans cette loge se trouvaient les Kartasof, que Wronsky connaissait, et avec lesquels Anna avait aussi été en relations ; Mme Kartasof, une petite femme maigre, était debout, tournant le dos à Anna, et mettait une sortie de bal que lui tendait son mari ; son visage était pâle, mécontent ; elle semblait parler avec agitation ; le mari, un gros monsieur chauve, jetait des regards sur Anna, en faisant de son mieux pour calmer sa femme.

Quand celle-ci eut quitté la loge, le mari s'y attarda, cherchant à rencontrer le regard d'Anna pour la saluer, mais elle ne voulut pas le remarquer et se pencha en arrière, s'adressant à la tête rasée de

Yavshine courbé vers elle. Kartasof sortit sans avoir salué, et la loge resta vide.

Wronsky ne comprit rien à cette petite scène, mais se rendit parfaitement compte qu'Anna venait d'être humiliée ; il vit, à l'expression de son visage, qu'elle rassemblait ses dernières forces pour soutenir son rôle jusqu'au bout, et pour garder l'apparence du calme le plus absolu. Ceux qui ignoraient son histoire, qui ne pouvaient entendre les expressions indignées de ses anciennes amies sur cette audace à paraître ainsi, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa parure, n'auraient pu soupçonner que cette femme passait par les mêmes impressions de honte qu'un malfaiteur au poteau d'infamie.

Vivement troublé, Wronsky se rendit dans la loge de son frère, avec l'espoir d'y recueillir quelques détails. Il traversa avec intention le parterre du côté opposé à la loge d'Anna, et se heurta en sortant à son ancien colonel, qui causait avec deux personnes. Wronsky entendit prononcer le nom de Karénine, et remarqua la hâte du colonel à l'appeler à haute voix de son nom, en regardant significativement ses interlocuteurs.

« Ah ! Wronsky ! Quand te verrons-nous au régiment ? nous ne te ferons pas grâce d'un banquet. Tu es à nous jusqu'au bout des ongles, toi, dit le colonel.

— Je n'en aurai pas le temps cette fois, je le regrette vivement », répondit Wronsky, montant rapidement l'escalier qui conduisait à la loge de son frère.

La vieille comtesse sa mère était dans la loge, avec ses petites boucles d'acier. Waria et la jeune princesse Sarokine se promenaient dans le corridor ; en apercevant son beau-frère, Waria reconduisit sa compagne auprès de sa mère et, prenant le bras de

Wronsky, entama le sujet qui l'intéressait, avec une émotion qu'il avait rarement remarquée en elle.

« Je trouve que c'est lâche et vil ; Mme Kartasof n'avait aucun droit de le faire. Mme Karénine…

— Mais qu'y a-t-il ? je ne sais rien.

— Comment, tu n'as rien entendu ?

— Tu comprends bien que je serai le dernier à savoir quelque chose.

— Y a-t-il une plus méchante créature au monde que cette Kartasof !

— Mais qu'a-t-elle fait !

— C'est mon mari qui me l'a raconté : elle a insulté Mme Karénine. Son mari lui a adressé la parole d'une loge à l'autre ; on dit qu'elle lui a fait une scène, s'est permis tout haut une expression offensante, et s'en est allée.

— Comte, votre maman vous appelle, dit la jeune princesse Sarokine entr'ouvrant la porte de la loge.

— Je t'attends toujours, lui dit sa mère souriant ironiquement ; on ne te voit plus du tout. »

Le fils sentit qu'elle ne pouvait dissimuler sa satisfaction.

« Bonjour, maman, je venais chez vous, répondit-il froidement.

— Eh quoi ? tu ne vas pas faire la cour à Mme Karénine ? ajouta-t-elle quand la jeune fille se fut éloignée ; elle fait sensation. On oublie la Patti pour elle.

— Maman, je vous ai priée de ne pas me parler de cela, répondit-il d'un air sombre.

— Je dis ce que tout le monde dit. »

Wronsky ne répondit pas et, après avoir échangé quelques mots avec la jeune princesse, sortit. Il rencontra son frère à la porte.

« Ah ! Alexis ! dit le frère, quelle vilenie ! c'est une sotte, rien de plus… je voulais aller voir Mme Karénine. Allons ensemble. »

Wronsky ne l'écoutait pas, il descendit l'escalier rapidement, sentant qu'il avait un devoir à accomplir, mais lequel ?

Agité par la colère, furieux de la fausse position dans laquelle Anna les avait mis tous deux, il se sentait cependant plein de pitié pour elle.

En se dirigeant du parterre vers la baignoire d'Anna, il vit Strémof accoudé à la loge, causant avec elle.

« Il n'y a plus de ténors, disait-il, le moule en est brisé. »

Wronsky salua et s'arrêta pour parler à Strémof.

« Vous êtes venu tard, il me semble, et vous avez manqué le meilleur morceau, dit Anna à Wronsky, d'un air qui lui parut moqueur.

— Je suis un juge médiocre, répondit-il, la regardant sévèrement.

— Comme le prince Yavshine, dit-elle en souriant, qui trouve que la Patti chante trop fort.

— Merci », dit-elle, prenant de sa petite main emprisonnée dans un long gant le programme que lui tendait Wronsky ; et au même

moment son beau visage tressaillit ; elle se leva et se retira dans le fond de la loge.

Le dernier acte commençait à peine, lorsque Wronsky, voyant la loge d'Anna vide, se leva, quitta le parterre et rentra à l'hôtel.

Anna aussi était rentrée ; Wronsky la trouva telle qu'elle était au théâtre, assise sur le premier fauteuil venu, près du mur, regardant devant elle. En voyant entrer Wronsky, elle jeta sans bouger un coup d'œil sur lui.

« Anna, lui dit-il…

— C'est toi, toi qui es cause de tout ! s'écria-t-elle, se levant, des larmes de rage et de désespoir dans la voix.

— Je t'ai priée, suppliée de n'y pas aller, je savais que tu te préparais une épreuve peu agréable…

— Peu agréable ! s'écria-t-elle, horrible ! Quand je vivrais cent ans, je ne l'oublierais pas. Elle a dit qu'on se déshonorait à être assise près de moi.

— Ce sont les paroles d'une sotte, mais pourquoi risquer de les entendre, pourquoi s'y exposer… ?

— Je hais ta tranquillité. Tu n'aurais pas dû me pousser à cela ; si tu m'aimais…

— Anna ! à quel propos mettre ici mon amour en jeu ?

— Oui, si tu m'aimais comme je t'aime, si tu souffrais comme moi… » dit-elle, le regardant avec une expression de terreur.

Elle lui fit pitié, et il protesta de son amour, parce qu'il voyait bien que c'était le seul moyen de la calmer ; mais au fond du cœur

il lui en voulait.

Elle, au contraire, buvait ces serments d'amour qu'il croyait banal de répéter, et se tranquillisait peu à peu.

Deux jours après, ils partaient pour la campagne, complètement réconciliés.

Partie VI · Chapitre 1

Daria Alexandrovna accepta la proposition que lui firent les Levine de passer l'été chez eux, car sa maison de Yergoushovo tombait en ruines ; Stépane Arcadiévitch, retenu à Moscou par ses occupations, approuva fort cet arrangement, et témoigna un vif regret de ne pouvoir venir que de loin en loin. Outre les Oblonsky et leur troupeau d'enfants, les Levine eurent la visite de la vieille princesse, qui se croyait indispensable auprès de sa fille à cause de la situation de celle-ci ; ils eurent encore Warinka, l'amie de Kitty à Soden, et Serge Ivanitch, qui, seul parmi les hôtes de Pakrofsky, représenta la famille Levine, bien qu'il ne fût Levine qu'à moitié : Constantin, quoique fort attaché à tous ceux qui logeaient sous son toit, se surprit à regretter un peu ses habitudes d'autrefois, en constatant que « l'élément Cherbatzky », comme il l'appelait, était bien envahissant. La vieille maison, déserte si longtemps, n'avait presque plus de chambre inoccupée ; chaque jour, en se mettant à table, la princesse comptait les convives, afin de ne pas risquer d'être treize, et Kitty, en bonne ménagère, mit tous ses soins à s'approvisionner de poulets et de canards, pour satisfaire aux appétits de ses hôtes, que l'air de la campagne rendait exigeants. La famille était à table, et les enfants projetaient d'aller chercher des champignons avec la gouvernante et Warinka, lorsque, au grand étonne-

ment de tous, Serge Ivanitch témoigna le désir de faire partie de l'expédition.

« Permettez-moi d'aller avec vous, dit-il en s'adressant à Warinka.

— Avec plaisir », répondit celle-ci en rougissant, Kitty échangea un regard avec Dolly. Cette proposition confirmait une idée qui les préoccupait depuis quelque temps.

Après le dîner les deux frères causèrent, tout en prenant le café, mais Kosnichef surveillait la porte par laquelle les promeneurs devaient sortir, et, dès qu'il aperçut Warinka, en robe de toile, un mouchoir blanc sur la tête, il interrompit la conversation, avala le fond de sa tasse, et s'écria : « Me voilà, me voilà, Barbe Andrevna. »

« Que dites-vous de ma Warinka ? N'est-ce pas qu'elle est charmante ? dit Kitty, s'adressant à son mari et à sa sœur, de façon à être entendue de Serge Ivanitch.

— Tu oublies toujours ton état, Kitty ; il est imprudent de crier ainsi », interrompit la princesse, sortant précipitamment du salon. Warinka revint sur ses pas en entendant réprimander son amie ; elle était animée, émue et troublée ; Kitty l'embrassa et lui donna mentalement sa bénédiction.

« Je serais très heureuse si certaine chose arrivait, lui murmura-t-elle.

— Venez-vous avec nous ? demanda la jeune fille à Levine pour dissimuler son embarras.

— Oui, jusqu'aux granges ; j'ai de nouvelles charrettes à examiner. Et toi, où seras-tu ? demanda-t-il à sa femme.

— Sur la terrasse. »

Partie VI · Chapitre 2

Sur cette terrasse où les dames se réunissaient volontiers après le dîner, on se livrait ce jour-là à une grave occupation. Outre la confection habituelle d'objets variés destinés à la layette, on y faisait des confitures d'après un procédé pratiqué chez les Cherbatzky, mais inconnu de la vieille Agathe Mikhaïlovna. Celle-ci, rouge, les cheveux en désordre, les manches relevées jusqu'au coude, tournait, de fort mauvaise humeur, la bassine à confitures, au-dessus d'un petit fourneau portatif, tout en faisant intérieurement des vœux pour que la framboise brûlât. La vieille princesse, auteur de ces innovations et se sentant maudite en conséquence, surveillait du coin de l'œil les mouvements de la ménagère, sans cesser de causer avec ses filles d'un air indifférent. La conversation des trois femmes tomba sur Warinka, et Kitty, pour n'être pas comprise d'Agathe Mikhaïlovna, exprima en français l'espoir d'apprendre que Serge Ivanitch s'était déclaré.

« Qu'en pensez-vous, maman ?

— Je pense que ton beau-frère a le droit de prétendre aux meilleurs partis de la Russie, quoiqu'il ne soit plus de la première jeunesse ; quant à elle, c'est une personne excellente…

— Mais songez donc, maman, que Serge, avec sa situation dans le monde, n'a aucun besoin d'épouser une femme à cause de ses relations ou de sa fortune ; ce qu'il lui faut, c'est une jeune fille douce, intelligente, aimante… Oh ! ce serait si bien ! quand ils vont

rentrer de leur promenade, je lirai tout dans leurs yeux ! Qu'en dis-tu, Dolly ?

— Ne t'agite donc pas ainsi, cela ne te vaut rien, reprit la princesse.

— Maman, comment papa vous a-t-il demandée en mariage ? dit tout à coup Kitty, fière, en sa qualité de femme mariée, de pouvoir aborder ces sujets importants avec sa mère comme avec une égale.

— Mais très simplement, répondit la princesse dont le visage s'illumina à ce souvenir.

— Vous l'aimiez avant qu'il se fût déclaré ?

— Certainement. Tu crois donc que vous avez inventé quelque chose de nouveau ? Cela s'est décidé, comme toujours, par des regards et des sourires. — Kostia t'a-t-il rien dit de si particulier ?

— Oh ! lui, il a écrit sa déclaration avec de la craie. Qu'il y a longtemps de cela déjà !

— J'y pense, reprit Kitty après un silence pendant lequel les trois femmes avaient été préoccupées des mêmes pensées : ne faudrait-il pas préparer Serge à l'idée que Warinka a eu un premier amour ?

— Tu te figures que tous les hommes attachent autant d'importance à cela que ton mari, reprit Dolly. Je suis sûre que le souvenir de Wronsky le tourmente encore !

— C'est vrai, dit Kitty avec un regard pensif.

— Qu'y a-t-il là qui puisse l'inquiéter ? demanda la princesse, disposée à la susceptibilité dès que sa surveillance maternelle sem-

blait mise en question. Wronsky t'a fait la cour, mais à quelle jeune fille ne la fait-on pas ?

— Quel bonheur pour Kitty qu'Anna soit survenue, fit remarquer Dolly, et comme les rôles sont intervertis ! Anna était heureuse alors, tandis que Kitty se croyait à plaindre. J'ai souvent songé à cela !

— Il est bien inutile de penser à cette femme sans cœur, s'écria la princesse qui ne se consolait pas d'avoir Levine pour gendre au lieu de Wronsky.

— Certes oui, et quant à moi je ne veux pas y penser du tout, reprit Kitty, entendant le pas bien connu de son mari sur l'escalier.

— À qui ne veux-tu plus penser ? » demanda Levine, paraissant sur la terrasse. Personne ne lui répondit, et il ne réitéra pas sa question.

« Je regrette de troubler votre intimité », dit-il, vexé de sentir qu'il interrompait une conversation qu'on ne voulait pas poursuivre devant lui, et pendant un instant il se trouva à l'unisson de la vieille bonne, furieuse de subir la domination des Cherbatzky.

Il s'approcha cependant de Kitty en souriant.

« Viens-tu au-devant des enfants ? J'ai fait atteler.

— Tu ne prétends pas secouer Kitty en char à bancs, j'imagine ?

— Nous irons au pas, princesse. » Levine n'avait pu se décider, comme ses beaux-frères, à nommer la princesse maman, quoiqu'il l'aimât et la respectât ; il aurait cru porter atteinte au souvenir de sa mère. Cette nuance froissait la princesse.

« Alors j'irai à pied, dit Kitty se levant pour prendre le bras de son mari.

— Eh bien, Agathe Mikhaïlovna, vos confitures réussissent-elles, grâce à la nouvelle méthode ? demanda Levine en souriant à la ménagère pour la dérider.

— On prétend qu'elles sont bonnes, mais selon moi elles sont trop cuites.

— Au moins ne tourneront-elles pas, Agathe Mikhaïlovna, dit Kitty, devinant l'intention de son mari, et vous savez qu'il n'y a plus de glace dans la glacière. Quant à vos salaisons, maman assure n'en avoir jamais mangé de meilleures, ajouta-t-elle, ajustant en souriant le fichu dénoué de la ménagère.

— Ne me consolez pas, madame, répondit Agathe Mikhaïlovna regardant Kitty d'un air encore fâché, il me suffit de vous voir avec lui pour être contente. »

Cette façon familière de désigner son maître toucha Kitty.

« Venez nous montrer les bons endroits pour trouver des champignons. » La vieille hocha la tête en souriant. « On voudrait vous garder rancune qu'on ne le pourrait pas », semblait dire ce sourire.

« Suivez mon conseil, mettez au-dessus de chaque pot de confiture un rond de papier imbibé de rhum, et vous n'aurez pas besoin de glace pour les conserver », dit la princesse.

Partie VI · Chapitre 3

Kitty avait remarqué le mécontentement passager qui s'était si vivement traduit dans la physionomie de son mari : aussi fut-elle bien aise de se trouver un moment seule avec lui. Ils prirent les devants sur la route poudreuse, toute semée d'épis et de grains, et Levine oublia vite l'impression pénible qu'il avait éprouvée, pour jouir du sentiment pur et encore si nouveau de la présence de la femme aimée ; sans avoir rien à lui dire, il désirait entendre le son de la voix de Kitty, voir ses yeux, auxquels son état donnait un regard particulier de douceur et de sérieux.

« Appuie-toi sur moi, tu te fatigueras moins.

— Je suis si heureuse d'être seule un moment avec toi ! j'aime les miens, mais je regrette nos soirées d'hiver à nous deux. Sais-tu de quoi nous parlions quand tu es venu ?

— De confitures ?

— Oui, mais aussi de demandes en mariage, de Serge et de Warinka. Les as-tu remarqués ? Qu'en penses-tu ? ajouta-t-elle, se tournant vers son mari pour le voir bien en face.

— Je ne sais que penser ; Serge m'a toujours étonné. Tu sais qu'il a jadis été amoureux d'une jeune fille qui est morte ; c'est un de mes souvenirs d'enfance ; depuis lors, je crois que les femmes n'existent plus pour lui.

— Mais Warinka ?

— Peut-être… je ne sais… Serge est un homme trop pur, qui ne vit que par l'âme…

— Tu veux dire qu'il est incapable de devenir amoureux, dit Kitty, exprimant à sa façon l'idée de son mari.

— Je ne dis pas cela, mais il n'a pas de faiblesses, et c'est ce que je lui envie, malgré mon bonheur. Il ne vit pas pour lui-même, c'est le devoir qui le guide, aussi a-t-il le droit d'être tranquille et satisfait.

— Et toi ? pourquoi serais-tu mécontent de toi ? demanda-t-elle avec un sourire ; elle savait que l'admiration exagérée de son mari pour Serge Ivanitch, et son découragement de lui-même, tenaient tout à la fois au sentiment excessif de son bonheur et à un désir incessant de devenir meilleur.

— Je suis trop heureux, je n'ai rien à souhaiter en ce monde, si ce n'est que tu ne fasses pas de faux pas, et quand je me compare à d'autres, à mon frère surtout, je sens toute mon infériorité.

— Mais ne penses-tu pas toujours à ton prochain, dans ton exploitation, dans ton livre ?

— Je le fais superficiellement, comme une tâche dont je cherche à me débarrasser. Ah ! si je pouvais aimer mon devoir comme je t'aime. C'est toi qui es la coupable !

— Voudrais-tu changer avec Serge ? ne plus aimer que ton devoir et le bien général ?

— Certes non. Au reste je suis trop heureux pour raisonner juste… Ainsi tu crois que la demande aura lieu aujourd'hui ? demanda-t-il après un moment de silence. Tiens, voilà le char à bancs qui nous rejoint.

— Kitty, tu n'es pas fatiguée ? cria la princesse.

— Pas le moins du monde, maman. »

La promenade se continua à pied.

Partie VI · Chapitre 4

Warinka parut très attrayante ce jour-là à Serge Ivanitch ; tout en marchant à ses côtés, il se rappela ce qu'il avait entendu dire de son passé et ce qu'il avait remarqué lui-même de bon et d'aimable en elle. Son cœur éprouvait un sentiment particulier, ressenti une seule fois, jadis, dans sa première jeunesse, et l'impression de joie causée par la présence de la jeune fille fut un instant si vive qu'en mettant dans le panier de celle-ci un champignon monstre qu'il venait de trouver, leurs yeux se rencontrèrent dans un regard trop expressif.

« Je vais chercher des champignons avec indépendance, dit-il, craignant de succomber comme un enfant à l'entraînement du moment, car je m'aperçois que mes trouvailles passent inaperçues. » – « Pourquoi résisterais-je, pensa-t-il quittant la lisière du bois pour s'enfoncer dans la forêt, où, tout en allumant son cigare, il se livra à ses réflexions ? Le sentiment que j'éprouve n'est pas de la passion, c'est une inclination naturelle, à ce qu'il me semble, et qui n'entraverait ma vie en rien. Ma seule objection sérieuse au mariage est la promesse que je me suis faite, en perdant Marie, de rester fidèle à son souvenir. » Cette objection, Serge Ivanitch le sentait bien, ne touchait qu'un rôle poétique qu'il jouait aux yeux du monde. Aucune femme, aucune jeune fille, ne répondait mieux que Warinka a tout ce qu'il cherchait dans celle qu'il épouserait. Elle avait le charme de la jeunesse sans enfantillage, l'usage du monde sans aucun désir d'y briller, une religion élevée et basée sur de sérieuses convictions. De plus, elle était pauvre, sans famille, et n'imposerait

pas, comme Kitty, une nombreuse parenté à son mari. Et cette jeune fille l'aimait. Quelque modeste qu'il fût, il s'en apercevait. La différence d'âge entre eux ne serait pas un obstacle ; Warinka n'avait-elle pas dit une fois, qu'un homme de cinquante ans ne passait pour un vieillard qu'en Russie ; en France, c'était « la force de l'âge ». Or, à quarante ans, il était « un jeune homme ». Lorsqu'il entrevit la taille souple et gracieuse de Warinka entre les vieux bouleaux, son cœur se serra joyeusement, et, décidé à s'expliquer, il jeta son cigare et s'avança vers la jeune fille.

Partie VI · Chapitre 5

« Barbe Andrevna, dans ma jeunesse je m'étais fait un idéal de la femme que je serais heureux d'avoir pour compagne ; ma vie s'est passée jusqu'ici sans la rencontrer, vous seule réalisez mon rêve. Je vous aime et vous offre mon nom. »

Ces paroles sur les lèvres, Serge Ivanitch regardait Warinka agenouillée dans l'herbe à dix pas de lui, et défendant un champignon contre les attaques de Gricha afin de le réserver aux plus petits.

« Par ici, par ici, il y en a des quantités, criait-elle de sa jolie voix bien timbrée. Elle ne se leva pas à l'approche de Kosnichef, mais tout, dans sa personne, témoignait de la joie de le revoir.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? lui demanda-t-elle, tournant son aimable visage souriant vers lui.

— Rien du tout », répondit-il.

Après avoir indiqué les bons endroits aux enfants, elle se leva et rejoignit Serge ; ils firent silencieusement quelques pas ; Warinka,

étouffée par l'émotion, se doutait de ce que Kosnichef avait sur le cœur. Tout à coup, quoiqu'elle n'eût guère envie de parler, elle rompit le silence pour dire presque involontairement :

« Si vous n'avez rien trouvé, c'est qu'il y a toujours moins de champignons dans l'intérieur du bois que sur la lisière. »

Kosnichef soupira sans répondre, cette phrase insignifiante lui déplaisait ; ils continuèrent à marcher, s'éloignant toujours plus des enfants. Le moment était propice pour une explication, et Serge Ivanitch, en voyant l'air troublé et les yeux baissés de la jeune fille, s'avoua même qu'il l'offensait en se taisant ; il s'efforça de se rappeler ses réflexions sur le mariage, mais, au lieu des paroles qu'il avait préparées, il demanda :

« Quelle différence y a-t-il entre un cèpe et un mousseron ? »

Les lèvres de Warinka tremblèrent en répondant :

« Il n'y a de différence que dans le pied. » Tous deux sentirent que c'en était fait ; les mots qui devaient les unir ne seraient pas prononcés, et l'émotion violente qui les agitait se calma peu à peu.

« Le pied du mousseron fait penser à une barbe noire mal rasée, dit tranquillement Serge Ivanitch.

— C'est vrai », répondit Warinka avec un sourire. Puis leur promenade se dirigea involontairement du côté des enfants. Warinka était confuse et blessée, mais cependant soulagée. Serge Ivanitch repassait dans son esprit ses raisonnements sur le mariage, et les trouvait faux. Il ne pouvait être infidèle au souvenir de Marie.

« Doucement, enfants, doucement », cria Levine voyant les enfants se précipiter vers Kitty avec des cris de joie.

Derrière les enfants parurent Serge Ivanitch et Warinka ; Kitty n'eut pas besoin de questionner ; elle comprit, à leur ton calme et un peu honteux, que l'espoir dont elle se berçait ne se réaliserait pas.

« Cela ne prend pas », dit-elle à son mari en rentrant.

Partie VI · Chapitre 6

On se réunit sur la terrasse, pendant que les enfants prenaient le thé ; l'impression qu'il s'était passé un fait important, quoique négatif, pesait sur tout le monde, et pour dissimuler l'embarras général on causa avec une animation forcée. Serge Ivanitch et Warinka semblaient deux écoliers qui auraient échoué à leurs examens ; Levine et Kitty, plus amoureux que jamais l'un de l'autre, se sentaient confus de leur bonheur, comme d'une allusion indiscrète à la maladresse de ceux qui ne savaient pas être heureux.

Stépane Arcadiévitch, et peut-être le vieux prince, devaient arriver par le train du soir.

« Alexandre ne viendra pas, croyez-moi, disait la princesse : il prétend qu'on ne doit pas troubler la liberté de deux jeunes mariés.

— Papa nous abandonne ; grâce à ce principe, nous ne le voyons plus, dit Kitty ; et pourquoi nous considère-t-il comme de jeunes mariés, quand nous sommes déjà d'anciens époux ? »

Le bruit d'une voiture dans l'avenue interrompit la conversation.

« C'est Stiva, cria Levine, et je vois quelqu'un auprès de lui, ce doit être papa ; Gricha, courons au-devant d'eux. »

Mais Levine se trompait ; le compagnon de Stépane Arcadiévitch était un beau gros garçon, coiffé d'un béret écossais avec de longs rubans flottants, nommé Vassia Weslowsky, parent éloigné des Cherbatzky et un des ornements du beau monde de Moscou et Pétersbourg. Weslowsky ne fut aucunement troublé du désenchantement causé par sa présence ; il salua gaiement Levine, lui rappela qu'ils s'étaient rencontrés autrefois, et enleva Gricha pour l'installer dans la calèche.

Levine suivit à pied : contrarié de ne pas voir le prince, qu'il aimait, il l'était plus encore de l'intrusion de cet étranger dont la présence était parfaitement inutile ; cette impression fâcheuse s'accrut en voyant Vassia baiser galamment la main de Kitty devant les personnes assemblées sur le perron.

« Nous sommes cousins, votre femme et moi, et d'anciennes connaissances, dit le jeune homme, serrant une seconde fois la main de Levine.

— Eh bien, demanda Oblonsky tout en saluant sa belle-mère et en embrassant sa femme et ses enfants, y a-t-il du gibier ? Nous arrivons avec des projets meurtriers, Weslowsky et moi. Comme te voilà bonne mine, Dolly ! » dit-il, baisant la main de celle-ci et la lui caressant d'un geste affectueux.

Levine, si heureux tout à l'heure, considérait cette scène avec humeur.

« Qui ces mêmes lèvres ont-elles embrassé hier, pensait-il, et de quoi Dolly est-elle si contente, puisqu'elle ne croit plus à son amour ? » Il fut vexé de l'accueil gracieux fait à Weslowsky par la

princesse ; la politesse de Serge Ivanitch pour Oblonsky lui parut hypocrite, car il savait que son frère ne tenait pas Stépane Arcadiévitch en haute estime. Warinka, à son tour, lui fit l'effet d'une sainte nitouche, capable de se mettre en frais pour un étranger, tandis qu'elle ne songeait qu'au mariage. Mais son mécontentement fut au comble quand il vit Kitty répondre au sourire de ce personnage qui considérait sa visite comme un bonheur pour chacun ; c'était le confirmer dans cette sotte prétention.

Il profita du moment où l'on rentrait en causant avec animation pour s'esquiver. Kitty, s'étant aperçue de la mauvaise humeur de son mari, courut après lui, mais il la repoussa, déclarant avoir affaire au bureau, et disparut. Jamais ses occupations n'avaient eu plus d'importance à ses yeux que ce jour-là.

Partie VI · Chapitre 7

Levine rentra lorsqu'on le fit avertir que le souper était servi ; il trouva Kitty et Agathe Mikhaïlovna debout sur l'escalier, se concertant sur les vins à offrir.

« Pourquoi tout ce « fuss », qu'on serve le vin ordinaire.

— Non, Stiva n'en boit pas. Qu'as-tu, Kostia ? » demanda Kitty, cherchant à le retenir ; mais il ne l'écouta pas, et continua son chemin à grands pas vers le salon, où il se hâta de prendre part à la conversation.

« Eh bien, allons-nous demain à la chasse ? lui demanda Stépane Arcadiévitch.

— Allons-y, je vous en prie, dit Weslowsky penché sur sa chaise et assis sur l'une de ses jambes.

— Volontiers ; avez-vous déjà chassé cette année ? répondit Levine s'adressant à Vassia avec une fausse cordialité que Kitty lui connaissait. Je ne sais si nous trouverons des bécasses, mais les bécassines abondent. Il faudra partir de bonne heure ; cela ne te fatiguera pas, Stiva ?

— Jamais ; je suis prêt si tu veux à ne pas dormir de la nuit.

— Ah oui, vous en êtes capable, dit Dolly avec une certaine ironie, aussi bien que d'empêcher le sommeil des autres. Pour moi, qui ne soupe pas, je me retire.

— Non, Dolly, s'écria Stépane Arcadiévitch, allant s'asseoir auprès de sa femme, reste un moment encore, j'ai tant de choses à te raconter. Sais-tu que Weslowsky a vu Anna ? Elle habite à 70 verstes d'ici seulement ; il ira chez elle en nous quittant ; je compte y aller aussi.

— Vraiment, vous avez été chez Anna Arcadievna ? » demanda Dolly à Vassinka qui s'était rapproché des dames et s'était placé à côté de Kitty à la table du souper.

Levine, tout en causant avec la princesse et Warinka, s'aperçut de l'animation de ce petit groupe ; il crut à un entretien mystérieux, et la physionomie de sa femme en regardant la jolie figure de Vassinka lui sembla exprimer un sentiment profond.

« Leur installation est superbe, racontait celui-ci avec vivacité, et l'on se sent à l'aise chez eux. Ce n'est pas à moi de les juger.

— Que comptent-ils faire ?

— Passer l'hiver à Moscou, je crois.

— Ce serait charmant de se réunir là-bas. Quand y seras-tu ? demanda Oblonsky au jeune homme.

— En juillet.

— Et toi ? demanda-t-il à sa femme.

— Quand tu seras parti ; j'irai seule, cela ne gênera personne, et je tiens à voir Anna ; c'est une femme que je plains et que j'aime.

— Parfaitement, répondit Stépane Arcadiévitch. Et toi, Kitty ?

— Moi ? qu'irais-je faire chez elle ? dit Kitty, que cette question fit rougir de contrariété.

— Vous connaissez Anna Arcadievna ? demanda Weslowsky, c'est une femme bien séduisante.

— Oui, répondit Kitty rougissant toujours plus ; et, jetant un coup d'œil à son mari, elle se leva pour aller le rejoindre. « Ainsi tu vas demain à la chasse ? » lui demanda-t-elle.

La jalousie de Levine, en voyant Kitty rougir, ne connut plus de bornes, et sa question lui sembla une preuve d'intérêt pour ce jeune homme dont elle était évidemment éprise, et qu'elle désirait occuper agréablement.

« Certainement, répondit-il d'une voix contrainte qui lui fit horreur à lui-même.

— Passez plutôt la journée de demain avec nous ; Dolly n'a guère profité de la visite de son mari. »

Levine traduisit ainsi ces mots : « Ne me sépare pas de lui, tu peux t'en aller, mais laisse-moi jouir de la présence enchanteresse de cet aimable étranger. » Vassinka, sans soupçonner l'effet pro-

duit par sa présence, s'était levé de table pour rejoindre Kitty, avec un sourire caressant.

« Comment ose-t-il se permettre de la regarder ainsi ! » pensa Levine, pâle de colère.

« À demain la chasse, n'est-ce pas ? » demanda innocemment Vassinka, et il s'assit encore de travers sur une chaise, en repliant, selon son habitude, une de ses jambes sous lui.

Emporté par la jalousie, Levine se voyait déjà dans la situation d'un mari trompé, qu'une femme et son amant cherchent à exploiter dans l'intérêt de leurs plaisirs. Néanmoins il causa avec Weslowsky, le questionna sur son attirail de chasse, et lui promit d'un air affable d'organiser leur départ pour le lendemain. La vieille princesse vint mettre un terme aux tortures de son gendre en conseillant à Kitty d'aller se coucher ; mais, pour achever d'exaspérer Levine, Vassinka, souhaitant le bonsoir à la maîtresse de la maison, tenta de lui baiser la main.

« Ce n'est pas reçu chez nous », dit brusquement Kitty en retirant sa main.

Comment avait-elle donné le droit à ce jeune homme de se permettre de pareilles familiarités ? et comment pouvait-elle aussi maladroitement lui témoigner sa désapprobation ?

Oblonsky, mis en gaieté par quelques verres de bon vin, se sentait d'humeur poétique.

« Pourquoi vas-tu te coucher par ce temps splendide, Kitty ? vois la lune qui se lève, c'est l'heure des sérénades. Vassinka a une voix charmante, et a apporté deux nouvelles romances qu'il pourrait nous chanter avec Barbe Andrevna. »

Longtemps après que chacun se fut retiré, Levine, enfoncé dans un fauteuil et gardant un silence obstiné, entendait encore ses hôtes chanter les nouvelles romances dans les allées du jardin. Kitty, l'ayant vainement interrogé sur la cause de sa mauvaise humeur, finit par lui demander en souriant si c'était Weslowsky qui en était la cause. Cette question le fit s'expliquer. Debout devant sa femme, les yeux brillants sous ses sourcils froncés, les mains serrées contre sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer sa colère, la voix tremblante, il lui dit, d'un air qui eut été dur si sa physionomie n'avait exprimé une aussi vive souffrance : « Ne me crois pas jaloux, ce mot me révolte : pourrais-je tout à la fois croire en toi et être jaloux ? mais je suis blessé, humilié qu'on ose te regarder ainsi !

— Comment m'a-t-il donc regardée, — demanda Kitty, cherchant de bonne foi à se rappeler les moindres incidents de la soirée. Elle avait trouvé l'attitude de Vassinka, au souper, un peu familière, mais n'osa pas l'avouer. — Une femme dans mon état peut-elle être attrayante ?

— Tais-toi, s'écria Levine se prenant la tête à deux mains : tu pourrais donc, si tu te sentais séduisante…

— Mais non, Kostia, dit-elle, affligée de le voir ainsi souffrir, tu sais bien que personne n'existe pour moi en dehors de toi. Veux-tu que je m'enferme loin de tout le monde ? »

Après avoir été froissée de cette jalousie qui lui gâtait jusqu'aux distractions les plus innocentes, elle était prête à renoncer à tout pour le calmer.

« Tâche de comprendre le ridicule de ma situation : ce garçon est mon hôte, et en dehors de cette sotte galanterie et de l'habitude de s'asseoir sur sa jambe, je n'ai rien d'inconvenant à lui

reprocher ; il se croit certainement le ton le plus exquis. Je suis donc forcé de me montrer aimable, et…

— Mais, Kostia, tu t'exagères les choses, interrompit Kitty, fière au fond du cœur de se sentir aussi passionnément aimée.

— Et lorsque tu es pour moi l'objet d'un culte, que nous sommes si heureux, ce misérable aurait le droit… Au reste, ce n'est peut-être pas un misérable ; mais pourquoi notre bonheur serait-il à sa merci ?

— Écoute, Kostia, je crois que je sais ce qui t'a contrarié.

— Quoi ? demanda Levine troublé.

— Tu nous as observés pendant le souper, — et elle lui raconta l'entretien mystérieux qui lui avait paru suspect.

— Kitty, s'écria-t-il en voyant le visage pâle et ému de sa femme, je te fatigue, je t'épuise. Je suis un fou. Comment ai-je pu me torturer l'esprit d'une pareille niaiserie !

— Tu me fais peine !

— Peine ? moi ? je suis absurde, et pour me punir je vais accabler ce garçon des amabilités les plus irrésistibles, dit Levine, baisant les mains de sa femme. Tu vas voir ! »

Partie VI · Chapitre 8

Deux équipages de chasse attendaient à la porte le lendemain matin, avant que les dames fussent levées. Laska, près du cocher, tout émue et comprenant les projets de son maître, désapprouvait le re-

tard des chasseurs. Le premier qui parut fut Vassinka Weslowsky, en blouse verte, serrée à la taille par une ceinture de cuir odorant, chaussé de bottes neuves, coiffé de son béret à rubans, un fusil anglais à la main.

Laska sauta vers lui pour le saluer et lui demander à sa façon si les autres allaient venir ; mais, se voyant incomprise, elle retourna à son poste et attendit, la tête penchée et l'oreille aux aguets. Enfin la porte s'ouvrit avec fracas pour laisser passer Crac, le « pointer » de Stépane Arcadiévitch, bondissant au-devant de celui-ci.

« Tout beau, tout beau », cria Oblonsky gaiement, cherchant à éviter les pattes du chien qui dans sa joie, s'accrochait à la gibecière.

Il était grossièrement chaussé, portait un pantalon usé, un paletot court et un chapeau défoncé ; en revanche son fusil était du plus récent modèle, et son carnier ainsi que sa cartouchière défiaient toute critique. Vassinka comprit que le dernier mot de l'élégance, pour un chasseur, était de tout subordonner à l'attirail même de la chasse ; il se promit d'en faire son profit une autre fois, et jeta un regard d'admiration sur Stépane Arcadiévitch.

« Notre hôte est en retard, fit-il remarquer.

— Il a une jeune femme, dit en souriant Oblonsky.

— Et quelle charmante femme !

— Il sera rentré chez elle, car je l'ai vu prêt à partir. »

Stépane Arcadiévitch avait deviné juste. Levine était retourné vers Kitty pour lui faire répéter qu'elle lui pardonnait son absurdité de la veille, et pour lui demander d'être prudente. Kitty fut obligée de jurer qu'elle ne lui en voulait pas de s'absenter pendant deux

jours, et de promettre un bulletin de santé pour le lendemain. Ce départ ne plaisait guère à la jeune femme, mais elle s'y résigna gaiement en voyant l'entrain et l'animation de son mari.

« Mille excuses, messieurs ! cria Levine accourant vers ses compagnons. A-t-on emballé le déjeuner ? Va-t-en, Laska, à ta place ! »

Àpeine montait-il en voiture qu'il fut arrêté par le vacher, qui le guettait au passage pour le consulter au sujet des génisses, puis par le charpentier, dont il dut rectifier les idées erronées sur la façon de construire un escalier. Enfin on partit, et Levine, heureux de se sentir débarrassé de ses soucis domestiques, éprouva une joie si vive qu'il aurait voulu se taire et ne songer qu'aux émotions qui l'attendaient. Trouverait-on du gibier ? Laska tiendrait-elle tête à Crac ? Lui-même ne se déconsidérerait-il pas comme chasseur, devant cet étranger ? Oblonsky avait des préoccupations analogues ; seul Weslowsky ne tarissait pas, et Levine, en l'écoutant bavarder, se reprocha ses injustices de la veille. C'était vraiment un bon garçon, auquel on ne pouvait guère reprocher que de considérer ses ongles soignés et sa tenue élégante comme autant de preuves de son incontestable supériorité. Du reste, simple, gai, bien élevé, prononçant admirablement le français et l'anglais : Levine l'eût autrefois pris en amitié.

Àpeine eurent-ils fait trois verstes, que Vassia s'aperçut de l'absence de son portefeuille et de ses cigares ; le portefeuille contenant une somme assez ronde, il voulut s'assurer qu'il l'avait oublié à la maison.

« Laissez-moi monter votre cheval de volée (c'était un cheval cosaque sur lequel il galopait en imagination au travers des steppes), et je serai vite de retour.

— Inutile de vous déranger, mon cocher fera facilement la course, » répondit Levine, calculant que le poids de Vassinka représentait six pouds.

Le cocher fut dépêché en quête du portefeuille, et Levine prit les rênes.

Partie VI · Chapitre 9

« Explique-nous ton plan, demanda Stépane Arcadiévitch.

— Le voici : nous nous rendons directement aux marais de Gvosdef, à vingt verstes d'ici, où nous trouverons certainement du gibier. En y arrivant vers le soir, nous pourrons profiter de la fraîcheur pour chasser ; nous coucherons chez un paysan, et demain nous entreprendrons le grand marais.

— N'y a-t-il rien sur la route ?

— Si fait, il y a deux bons endroits, mais cela nous retarderait, et il fait trop chaud. »

Levine comptait réserver pour son usage particulier ces chasses voisines de la maison ; mais rien n'échappait à l'œil exercé d'Oblonsky, et, en passant devant un petit marais, il s'écria :

« Arrêtons-nous ici.

— Oh oui, arrêtons-nous, Levine », supplia Vassia.

Il fallut se résigner. Les chiens s'élancèrent aussitôt, et Levine resta à garder les chevaux. Une poule d'eau et un vanneau que tua

Weslowsky furent tout ce qu'on trouva, et Levine se sentit un peu consolé.

Comme les chasseurs remontaient en voiture, Vassinka tenant gauchement son fusil et son vanneau d'une main, un coup retentit et les chevaux se cabrèrent ; c'était la charge du fusil de Weslowsky, qui heureusement ne blessa personne et s'enfonça dans le sol. Ses compagnons n'eurent pas le courage de le gronder, tant il se montra désespéré ; mais ce désespoir fit bientôt place à une gaieté folle à l'idée de leur panique et de la bosse que s'était faite Levine en se heurtant à son fusil. Malgré les remontrances de leur hôte, on descendit encore au second marais. Cette fois, Vassinka, après avoir tué une bécasse, prit Levine en pitié et offrit de le remplacer près des voitures. Levine ne résista pas, et Laska, qui gémissait sur l'injustice du sort, s'élança d'un bond vers les endroits giboyeux, avec une gravité que d'insignifiants oiseaux de marais ne parvinrent pas à ébranler. Elle fit quelques tours en cherchant une piste, puis s'arrêta soudain, et Levine, le cœur battant, la suivit en marchant prudemment.

« Pille ! » cria-t-il.

Une bécasse s'éleva ; il la visait déjà, lorsque le bruit de pas avançant lourdement dans l'eau, et les cris de Weslowsky le firent retourner. Le coup était manqué ! À sa grande stupéfaction, Levine aperçut alors les voitures et les chevaux à moitié enfoncés dans la vase ; Vassinka leur avait fait quitter la grande route pour le marais, afin de mieux assister à la chasse.

« Que le diable l'emporte ! murmura Levine.

— Pourquoi avancer jusque là ? » demanda-t-il sèchement au jeune homme, après avoir été héler le cocher pour l'aider à dégager les chevaux.

Non seulement on lui gâtait sa chasse et l'on risquait d'abîmer ses chevaux, mais ses compagnons le laissèrent dételer et ramener les pauvres bêtes en lieu sec, sans lui offrir de l'aider ; il est vrai que ni Stépane Arcadiévitch ni Weslowsky n'avaient la moindre notion de l'art d'atteler. En revanche, le coupable fit de son mieux pour dégager le char à bancs, et dans son zèle lui enleva une aile. Cette bonne volonté toucha Levine, qui se reprocha sa mauvaise humeur, et pour la dissimuler il donna l'ordre de déballer le déjeuner.

« Bon appétit, bonne conscience. Ce poulet va tomber jusqu'au fond de mes bottes, dit Vassia rasséréné en dévorant son second poulet. Nos malheurs sont finis, messieurs ; tout nous réussira désormais, mais en punition de mes méfaits je demande à monter sur le siège et à vous servir d'automédon. »

Malgré les protestations de Levine, qui craignait pour ses chevaux, il dut le laisser faire, et la gaieté contagieuse de Weslowsky chantant des romances, et imitant un Anglais conduisant un « four-in-hand », finit par le gagner.

Ils atteignirent Gvosdef riant et plaisantant.

Partie VI · Chapitre 10

En approchant du but de leur expédition, Levine et Oblonsky eurent la même pensée, celle de se débarrasser de leur incommode compagnon.

« Le beau marais, s'écria Stépane Arcadiévitch, lorsque après une course folle ils arrivèrent encore en pleine chaleur du jour : remarquez-vous les oiseaux de proie ? c'est toujours un indice de gibier.

— Le marais commence à cet îlot, messieurs, expliqua Levine tout en examinant son fusil ; et il leur indiqua un point plus foncé qui tranchait sur l'immense plaine humide, fauchée par endroits. – Nous nous séparerons en deux camps si vous voulez bien, en nous dirigeant vers ce bouquet d'arbres ; puis de là nous gagnerons le moulin. Il m'est arrivé de tuer ici jusqu'à dix-sept bécasses.

— Eh bien, prenez la droite, dit Stépane Arcadiévitch d'un air indifférent, il y a plus d'espace pour deux ; moi, je prendrai la gauche.

— C'est ça, repartit Vassia, vous verrez que nous serons les plus forts. »

Force fut à Levine d'accepter cet arrangement, mais, après l'aventure du coup de fusil, il se méfiait de son compagnon de chasse, et lui recommanda de ne pas rester en arrière.

« Ne vous occupez pas de moi, je ne veux pas vous gêner », dit celui-ci.

Les chiens partirent, se rapprochant, puis s'éloignant, et cherchant la piste chacun de son côté ; Levine connaissait les allures de Laska, et croyait déjà entendre le cri de la bécasse.

« Pif, paf ! »

C'était Vassinka tirant sur des canards ; une demi-douzaine de bécasses s'élevèrent les unes après les autres, et Oblonsky, profitant du moment, en abattit deux ; Levine fut moins heureux. Stépane Arcadiévitch releva son gibier d'un air satisfait, et s'éloigna par la gauche en sifflant son chien, tandis que Levine rechargeait son fusil, laissant Weslowsky tirer à tort et à travers. Lorsque Levine manquait son premier coup, il perdait facilement son sang-froid et compromettait sa chasse ; c'est ce qui lui arriva ce jour-là.

Les bécasses étaient si nombreuses que rien n'eût été plus facile que de réparer une première maladresse, mais plus il allait, moins il était calme. Laska regardait les chasseurs d'un air de doute et de reproche, et cherchait mollement. Dans le lointain, chacun des coups de fusil d'Oblonsky semblait porter, et sa voix criant : « Crac, apporte », arrivait jusqu'à eux, tandis que le carnier de Levine, quand ils atteignirent une prairie appartenant à des paysans, et située au milieu des marais, ne contenait que trois petites pièces, dont l'une revenait à Vassia.

« Hé, les chasseurs ! cria un paysan assis près d'une télègue dételée, et levant au-dessus de sa tête une bouteille d'eau-de-vie qui brilla au soleil. Venez boire un coup avec nous !

— Que disent-ils ? demanda Weslowsky.

— Ils nous offrent de boire avec eux ; ils se seront partagé les prairies. J'accepterais bien, — ajouta Levine, non sans arrière-pensée, espérant tenter Vassia.

— Mais pourquoi veulent-ils nous régaler ?

— En signe de réjouissance probablement ; allez-y, cela vous amusera.

— Allons, c'est curieux.

— Vous trouverez ensuite votre chemin jusqu'au moulin, – cria Levine, enchanté de voir Vassinka s'éloigner, courbé en deux, butant de ses pieds fatigués contre les mottes de terre, et tenant languissamment son fusil de son bras alourdi.

— Viens aussi toi », cria le paysan à Levine.

Un verre d'eau-de-vie n'eut pas été de trop, car Levine se sentait las et relevait avec peine ses pieds du sol marécageux, mais il aper-

çut Laska en arrêt, et oublia sa fatigue pour la rejoindre. La présence de Vassinka lui avait porté malheur, croyait-il, mais, celui-ci parti, la chasse ne fut pas plus heureuse, et cependant le gibier ne manquait pas. Quand il atteignit le point où Oblonsky devait le rejoindre, il avait cinq misérables oiseaux dans sa gibecière.

Crac précédait son maître d'un air triomphant ; derrière le chien apparut Stépane Arcadiévitch, couvert de sueur, traînant la jambe, mais son carnier débordant de gibier.

« Quel marais ! s'écria-t-il. Weslowsky a dû te gêner. Rien n'est plus incommode que de chasser à deux avec un chien », ajouta-t-il pour adoucir l'effet de son triomphe.

Partie VI · Chapitre 11

Levine et Oblonsky trouvèrent Weslowsky déjà installé dans l'izba où ils devaient souper. Assis sur un banc, auquel il se cramponnait des deux mains, il faisait tirer ses bottes couvertes de vase, par un soldat, frère de leur hôtesse.

« Je viens d'arriver, dit-il, riant de son rire communicatif ; ces paysans ont été charmants. Figurez-vous qu'après m'avoir fait boire et manger ils n'ont rien voulu accepter. Et quel pain ! quelle eau-de-vie !

— Pourquoi vous auraient-ils fait payer ? remarqua le soldat, ils ne vendent pas leur eau-de-vie. »

Les chasseurs ne se laissèrent par rebuter par la saleté de l'izba, que leurs bottes et les pattes de leurs chiens avaient souillée d'une boue noirâtre, et soupèrent avec un appétit qu'on ne connaît qu'à la

chasse ; puis, après s'être nettoyés, ils allèrent se coucher dans une grange à foin où le cocher leur avait préparé des lits.

La nuit tombait, mais l'envie de dormir ne leur venait pas, et l'enthousiasme de Vassinka pour l'hospitalité des paysans, la bonne odeur du foin, et l'intelligence des chiens couchés à leurs pieds, les tint éveillés.

Oblonsky leur raconta une chasse à laquelle il avait assisté l'année précédente chez Malthus, un entrepreneur de chemins de fer, riche à millions.

Il décrivit les immenses marais gardés du gouvernement de Tver, les dog-cars, les tentes dressées pour le déjeuner.

« Comment ces gens-là ne te sont-ils pas odieux ? dit Levine se soulevant sur son lit de foin ; leur luxe est révoltant, ils s'enrichissent à la façon des fermiers d'eau-de-vie d'autrefois, et se moquent du mépris public, sachant que leur argent mal acquis les réhabilitera.

— C'est bien vrai ! s'écria Weslowsky. Oblonsky accepte leurs invitations par bonhomie, mais cet exemple est imité.

— Vous vous trompez, reprit Oblonsky ; si je vais chez eux, c'est que je les considère comme de riches marchands ou de riches propriétaires, qui doivent la richesse à leur travail et à leur intelligence.

— Qu'appelles-tu travail ? Est-ce de se faire donner une concession et de la rétrocéder ?

— Certainement, en ce sens que si personne ne prenait cette peine, nous n'aurions pas de chemins de fer.

— Peux-tu assimiler ce travail à celui d'un homme qui laboure, et d'un savant qui étudie ?

— Non, mais il n'en a pas moins un résultat, — des chemins de fer. Il est vrai que tu ne les approuves pas.

— Ceci est une autre question, mais je maintiens que lorsque la rémunération est en disproportion avec le travail, elle est malhonnête. — Ces fortunes sont scandaleuses. Le roi est mort, vive le roi ; nous n'avons plus de fermes, mais les chemins de fer et les banques y suppléent.

— Tout cela peut être vrai, mais qui peut tracer la limite exacte du juste et de l'injuste ? Pourquoi, par exemple, mes appointements sont-ils plus forts que ceux de mon chef de bureau, qui connaît les affaires mieux que moi ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi gagnes-tu, disons cinq mille roubles, là où, avec plus de travail, notre hôte, le paysan, en gagne cinquante ? Et pourquoi Malthus ne gagnerait-il pas plus que ses piqueurs ? Au fond, je ne puis m'empêcher de croire que la haine qu'inspirent ces millionnaires tient simplement à de l'envie.

— Vous allez trop loin, interrompit Weslowsky ; on ne leur envie pas leurs richesses, mais on ne peut se dissimuler qu'elles ont un côté ténébreux.

— Tu as raison, reprit Levine, en taxant d'injustes mes cinq mille roubles de bénéfice : j'en souffre.

— Mais pas au point de donner ta terre au paysan, dit Oblonsky qui, depuis quelque temps, lançait volontiers des pointes à son

beau-frère, avec lequel, depuis qu'ils faisaient partie de la même famille, ses relations prenaient une nuance d'hostilité.

— Je ne la donne pas parce que je ne saurais comment m'y prendre pour me déposséder, et qu'ayant une famille j'ai des devoirs envers elle, et ne me reconnais pas le droit de me dépouiller.

— Si tu considères cette inégalité comme une injustice, il est de ton devoir de la faire cesser.

— Je tâche d'y parvenir en ne faisant rien pour l'accroître.

— Quel paradoxe !

— Oui, cela sent le sophisme, ajouta Weslowsky. Hé, camarade, cria-t-il à un paysan qui entr'ouvrait la porte en la faisant crier sur ses gonds : vous ne dormez donc pas encore, vous autres ?

— Oh non, mais je vous croyais endormis ; puis-je entrer prendre un crochet dont j'ai besoin ? dit-il en montrant les chiens et se glissant dans la grange.

— Où dormirez-vous ?

— Nous gardons nos chevaux au pâturage.

— La belle nuit ! s'écria Vassinka, apercevant dans l'encadrement formé par la porte la maison et les voitures dételées, éclairées par la lune. D'où viennent ces voix de femmes ? »

— Ce sont les filles d'à côté.

— Allons nous promener, Oblonsky ; jamais nous ne pourrons dormir.

— Il fait si bon ici !

— J'irai seul, dit Vassinka se levant et se chaussant à la hâte. Au revoir, messieurs ; si je m'amuse, je vous appellerai. Vous avez été trop aimables à la chasse pour que je vous oublie.

— C'est un brave garçon, n'est-ce pas ? dit Oblonsky à Levine quand Vassinka et le paysan furent sortis.

— Oui, — répondit Levine, suivant toujours le fil de sa pensée : comment se faisait-il que deux hommes sincères et intelligents l'accusassent de sophisme alors qu'il exprimait ses sentiments aussi clairement que possible ?

— Quoi qu'on fasse, reprit Oblonsky, il faut prendre son parti et reconnaître soit que la société a raison, soit qu'on profite de privilèges injustes, et, dans ce dernier cas, faire comme moi : en profiter avec plaisir.

— Non, si tu sentais l'iniquité de ces privilèges, tu n'en jouirais pas ; moi du moins, je ne le pourrais pas.

— Au fait, pourquoi n'irions-nous pas faire un tour ? dit Stépane Arcadiévitch, fatigué de cette conversation. Allons-y, puisque nous ne dormons pas.

— Non, je reste.

— Est-ce aussi par principe ? demanda Oblonsky, cherchant sa casquette à tâtons.

— Non, mais qu'irais-je faire là-bas ?

— Tu es dans une mauvaise voie, dit Stépane Arcadiévitch ayant trouvé ce qu'il cherchait.

— Pourquoi ?

— Parce que tu prends un mauvais pli avec ta femme. J'ai remarqué l'importance que tu attachais à obtenir son autorisation pour t'absenter pendant deux jours. Cela peut être charmant à titre d'idylle, mais cela ne peut durer. L'homme doit maintenir son indépendance ; il a ses intérêts, dit Oblonsky ouvrant la porte.

— Lesquels ? ceux de courir après des filles de ferme ?

— Si cela l'amuse. Ma femme ne s'en trouvera pas plus mal, pourvu que je respecte le sanctuaire de la maison ; mais il ne faut pas se lier les mains.

— Peut-être, répondit sèchement Levine en se retournant. Demain je pars avec l'aurore et ne réveillerai personne, je vous en préviens.

— Messieurs, venez vite ! vint leur dire Vassinka. Charmante ! c'est moi qui l'ai découverte, une véritable Gretchen », ajouta-t-il d'un air approbateur.

Levine fit semblant de sommeiller et les laissa s'éloigner ; il resta longtemps sans pouvoir s'endormir, écoutant les chevaux manger leur foin, le paysan partir avec son fils aîné pour garder les bêtes aux pâturages ; puis le soldat se coucha dans le foin, de l'autre côté de la grange, avec son petit neveu. L'enfant faisait à voix basse des questions sur les chiens, qui lui semblaient des bêtes terribles : l'oncle le fit bientôt taire, et le silence ne fut plus troublé que par ses ronflements.

Levine, tout en restant sous l'impression de sa conversation avec Oblonsky, pensait au lendemain : « Je me lèverai avec le soleil, je saurai garder mon sang-froid ; il y a des bécasses en quantité ; en rentrant peut-être trouverai-je un mot de Kitty. Oblonsky n'a-t-il pas raison de me reprocher de m'efféminer avec

elle ? Qu'y faire ? » Il entendit, tout en dormant, ses compagnons rentrer, et ouvrit une seconde les yeux pour les voir éclairés par la lune dans l'entrebâillement de la porte.

« Demain avec l'aurore, messieurs », leur dit-il, et il se rendormit.

Partie VI · Chapitre 12

Le lendemain, il fut impossible de réveiller Vassia, couché sur le ventre et dormant à poings fermés ; Oblonsky refusa également de se lever, et Laska elle-même, blottie en rond dans le foin, étira paresseusement ses pattes de derrière avant de se décider à suivre son maître. Levine se chaussa, prit son fusil et sortit avec précaution. Les cochers dormaient près des voitures, les chevaux sommeillaient ; il faisait à peine jour.

« Pourquoi vous lever si matin, petit père ? demanda une vieille femme en sortant de l'izba et l'accostant amicalement comme une bonne connaissance.

— Je vais à la chasse ; par où faut-il passer pour gagner le marais ?

— Suis le sentier derrière nos granges », dit la vieille femme, et elle le conduisit elle-même pour le mettre en bon chemin.

Laska courait devant, et Levine la suivit allègrement, interrogeant le ciel et comptant atteindre le marais avant que le soleil fût levé. La lune, visible encore quand il avait quitté la grange, s'effaçait peu à peu ; l'étoile du matin se distinguait à peine, et des points d'abord vagues à l'horizon prenaient des contours plus dis-

tincts ; c'étaient des tas de blé. Les moindres sons se percevaient nettement dans le calme absolu de l'air, et une abeille, en frôlant l'oreille de Levine, lui parut siffler comme une balle.

Des vapeurs blanches, d'où ressortaient, semblables à des îlots, des bouquets de cytise, indiquaient le grand marais au bord duquel des hommes et des enfants enveloppés de caftans dormaient profondément, après avoir veillé. Les chevaux paissaient encore, faisant résonner leurs chaînes et, effrayés par Laska, se jetèrent du côté de l'eau en barbotant de leurs pieds liés.

Le chien leur jeta un regard moqueur en regardant son maître.

Quand Levine eut dépassé les paysans endormis, il examina la capsule de son fusil, et donna un coup de sifflet pour indiquer à Laska qu'ils entraient en chasse. Elle partit aussitôt, ravie et affairée, flairant sur le sol mouvant, parmi d'autres parfums connus, cette odeur d'oiseau qui la troublait plus que toute autre. Afin de mieux sentir la direction du gibier, elle s'éloigna et se mit sous le vent, galopant doucement pour pouvoir brusquement s'arrêter ; bientôt sa course se ralentit, car elle ne suivait plus une piste, elle tenait le gibier lui-même ; il était là en abondance, mais où ? La voix du maître retentit du côté opposé : « Laska, ici ! » Elle s'arrêta hésitante, fit semblant d'obéir, mais revint à l'endroit qui l'attirait, traçant des cercles pour se fixer enfin, sûre de son fait, et tremblante d'émotion, devant un monticule. Ses jambes trop basses l'empêchaient de voir, mais son flair ne la trompait pas. Immobile, la gueule entr'ouverte, les oreilles dressées, elle respirait, avec peine, jouissant de l'attente, et regardant son maître sans oser tourner la tête. Celui-ci, croyait-elle, avançait lentement ; il courait au contraire, butant contre des mottes de terre et regardant avec des yeux qu'elle trouvait terribles ; car, avec une superstition de chasseur, ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de manquer son

premier coup. En approchant, il vit ce que Laska ne pouvait que flairer, une bécasse cachée entre deux monticules.

« Pile », cria-t-il.

« Ne se trompe-t-il pas ? pensa Laska, je les sens, mais je ne les vois pas ; si je bouge, je ne saurai plus où les prendre. »

Mais, encouragée par un coup de genou de son maître, elle se lança éperdue et ne sachant plus ce qu'elle faisait.

Une bécasse se leva aussitôt, et l'on entendit le bruit de son vol ; Levine tira ; l'oiseau s'abattit, frappant l'herbe humide de sa poitrine blanche ; une seconde bécasse eut le même sort.

« Bonne besogne, Laska », dit Levine mettant le gibier tout chaud dans son charnier.

Le soleil était levé quand Levine s'avança dans le marais ; la lune ne semblait plus qu'un point blanc dans l'espace, toutes les étoiles avaient disparu. Les flaques d'eau argentées par la rosée reflétaient maintenant de l'or ; l'herbe prenait une nuance d'ambre ; les oiseaux des marais s'agitaient dans les buissons, des vautours perchés sur les tas de blé regardaient leur domaine d'un air mécontent, et les corneilles voletaient dans les champs. La fumée du fusil blanchissait l'herbe verte comme une traînée de lait. Un des dormeurs avait déjà remis son caftan, et des enfants ramenaient les chevaux sur la route.

« Petit oncle, cria un des gamins à Levine, il y a aussi des canards par ici, nous en avons vu hier. »

Levine éprouva un certain plaisir à tuer encore deux bécasses devant l'enfant.

Partie VI · Chapitre 13

La superstition du premier coup de fusil ne se trouva pas vaine ; Levine rentra vers dix heures fatigué, affamé, mais enchanté, après avoir parcouru une trentaine de verstes, tué dix-neuf bécasses et un canard, que, faute de place dans son carnier, il suspendit à sa ceinture. Ses compagnons, levés depuis longtemps, avaient eu le loisir de mourir de faim en l'attendant, puis de déjeuner.

Le sentiment d'envie de Stépane Arcadiévitch à la vue de ces petites bêtes, la tête penchée, repliées sur elles-mêmes, si différentes de ce qu'elles étaient sur les marais, causa un certain plaisir à Levine. Pour comble de bonheur, il trouva un billet de Kitty.

« Je vais à merveille, écrivait-elle, et si tu ne me crois pas suffisamment gardée, rassure-toi en apprenant que Marie Wlasiewna est ici (c'était la sage-femme, un personnage nouveau et fort important dans la famille). Elle me trouve en parfaite santé, et restera quelques jours avec nous ; ainsi ne te presse pas de revenir si tu t'amuses. »

La chasse et ce billet effacèrent dans l'esprit de Levine deux incidents moins agréables : le premier était l'état de fatigue du cheval de volée, surmené la veille et refusant de manger ; le second, plus grave, de ne plus rien trouver des nombreuses provisions données par Kitty au départ. Levine comptait particulièrement sur des petits pâtés, dont il croyait déjà sentir le fumet : en rentrant, ils avaient tous disparu, aussi bien que les poulets et la viande ; les os avaient été dévorés par les chiens.

« Parlez-moi de cet appétit ! » dit Oblonsky, désignant Vassinka. Je ne puis me plaindre du mien, mais celui de ce jeune homme le dépasse.

Levine, agacé et prêt à pleurer de contrariété, ne put s'empêcher de s'écrier :

« On aurait vraiment pu songer à me laisser quelque chose ! »

Il dut se contenter de lait, que son cocher alla lui chercher, mais, sa faim apaisée, il fut confus d'avoir témoigné si vivement son désappointement, et se moqua le premier de sa colère.

Le même soir, après une dernière chasse où Vassinka fit quelques prouesses, les trois compagnons reprirent le chemin de la maison, et y arrivèrent la nuit. Le retour fut très gai ; Weslowsky ne cessa de rire et de plaisanter en se rappelant ses aventures avec les jeunes filles et les paysans ; Levine, en paix avec son hôte, se sentit délivré de ses mauvais sentiments envers lui.

Partie VI · Chapitre 14

Vers dix heures du matin, après avoir fait sa ronde à la ferme, Levine frappait à la porte de Vassinka.

« Entrez, dit celui-ci, excusez-moi, mais je termine mes ablutions.

— Ne vous gênez pas. Avez-vous bien dormi ?

— Comme un mort.

— Que prenez-vous le matin, du café ou du thé ?

— Ni l'un ni l'autre, je déjeune à l'anglaise. Je suis honteux d'être ainsi en retard ! Ces dames sont sans doute levées ? Ne se-

rait-ce pas le moment de faire une promenade ? vous me montrerez vos chevaux ? »

Levine y consentit volontiers ; ils firent le tour du jardin, examinèrent l'écurie, firent un peu de gymnastique, et rentrèrent au salon.

« Nous avons eu une chasse bien amusante, dit Weslowsky s'approchant de Kitty installée près du samovar. Quel dommage que les dames soient privées de ce plaisir ! »

« Il faut bien qu'il dise un mot à la maîtresse de la maison », pensa Levine, déjà ennuyé de l'air conquérant du jeune homme.

La princesse causait avec la sage-femme et Serge Ivanitch sur la nécessité d'installer sa fille à Moscou pour l'époque de sa délivrance, et elle appela son gendre pour lui parler de cette grave question. Rien ne froissait Levine autant que cette attente banale d'un événement aussi extraordinaire que la naissance d'un fils, car ce serait un fils. Il n'admettait pas que cet invraisemblable bonheur, entouré de tant de mystère pour lui, fût discuté comme un fait très ordinaire par ces femmes qui en comptaient l'échéance sur leurs doigts ; leurs entretiens, aussi bien que les objets de layette, le blessaient, et il détournait l'oreille comme autrefois quand il devait songer aux préparatifs de son mariage.

La princesse ne comprenait rien à ces impressions, et voyait dans cette indifférence apparente de l'étourderie et de l'insouciance ; aussi ne lui laissait-elle pas de repos ; elle venait de charger Serge Ivanitch de chercher un appartement, et tenait à ce que Constantin donnât son avis.

« Faites ce que bon vous semble, princesse, je n'y entends rien.

— Mais il faut décider l'époque à laquelle vous rentrerez à Moscou.

— Je l'ignore ; ce que je sais, c'est que des millions d'enfants naissent hors de Moscou.

— Dans ce cas…

— Kitty fera ce qu'elle voudra.

— Kitty ne doit pas entrer dans des détails qui pourraient l'effrayer ; rappelle-toi que Nathalie Galizine est morte en couches ce printemps, faute d'un bon accoucheur.

— Je ferai ce que vous voudrez », répéta encore Levine, d'un air sombre, et il cessa d'écouter sa belle-mère ; son attention était ailleurs.

« Cela ne peut durer ainsi », pensait-il, jetant de temps en temps un coup d'œil sur Vassinka penché, vers Kitty, et sur sa femme troublée et rougissante. La pose de Weslowsky lui parut inconvenante, et, comme l'avant-veille, il tomba soudain des hauteurs du bonheur le plus idéal dans un abîme de haine et de confusion. Le monde lui devint insupportable.

« Comme tu descends tard, dit en ce moment Oblonsky, étudiant la physionomie de Levine, à Dolly qui entrait au salon.

— Macha a mal dormi et m'a fatiguée », répondit Daria Alexandrovna.

Vassinka se leva un instant, salua et se rassit pour reprendre sa conversation avec Kitty ; il lui parlait encore d'Anna, discutant la possibilité d'aimer dans ces conditions extralégales, et, quoique l'entretien déplût à la jeune femme, elle était trop inexpérimentée et trop naïve pour savoir y mettre un terme et dissimuler la gêne à

la fois et l'espèce de plaisir que lui causaient les attentions du jeune homme. La crainte de la jalousie de son mari contribuait à son émotion, car elle savait d'avance qu'il interpréterait mal chacune de ses paroles, chacun de ses gestes.

« Où vas-tu, Kostia ? lui demanda-t-elle d'un air coupable en le voyant sortir d'un pas délibéré.

— Je vais parler à un mécanicien allemand venu en mon absence », répondit-il sans la regarder, convaincu de l'hypocrisie de sa femme.

Àpeine fut-il dans son cabinet qu'il entendit le pas bien connu de Kitty descendant l'escalier avec une imprudente vivacité. Elle frappa à sa porte.

« Que veux-tu ? Je suis occupé, dit-il sèchement.

— Excusez-moi, fit Kitty entrant et, s'adressant à l'Allemand : j'ai un mot à dire à mon mari. »

Le mécanicien voulut sortir, mais Levine l'arrêta.

« Ne vous dérangez pas.

— Je ne voudrais pas manquer le train de trois heures », fit remarquer l'Allemand.

Sans lui répondre, Levine sortit avec sa femme dans le corridor.

« Que voulez-vous ? lui demanda-t-il froidement en français, sans vouloir remarquer son visage contracté par l'émotion.

— Je… je voulais te dire que cette vie est un supplice…, murmura-t-elle.

— Il y a du monde à l'office, ne faites pas de scènes », dit-il avec colère.

Kitty voulut l'entraîner dans une pièce voisine, mais Tania y prenait une leçon d'anglais ; elle l'emmena au jardin.

Un jardinier y nettoyait les allées ; peu soucieuse de l'effet que pouvait produire sur cet homme son visage couvert de larmes, Kitty avança rapidement, suivie de son mari, qui sentait comme elle le besoin d'une explication et d'un tête-à-tête, afin de rejeter loin d'eux le poids de leur tourment.

« Mais c'est un martyre qu'une existence pareille ! pourquoi souffrons-nous ainsi, qu'ai-je fait ? dit-elle lorsqu'ils eurent atteint un banc dans une allée isolée.

— Avoue que son attitude avait quelque chose de blessant, d'inconvenant ? lui demanda Levine, serrant sa poitrine à deux mains comme l'avant-veille.

— Oui… répondit-elle, d'une voix tremblante, mais ne vois-tu pas, Kostia, que ce n'est pas ma faute ? J'avais voulu dès le matin le remettre à sa place… Mon Dieu, pourquoi sont-ils tous venus ! nous étions si heureux ! » Et les sanglots étouffèrent sa voix.

Le jardinier, quand il les revit peu après avec des visages calmes et heureux, ne comprit pas ce qui avait pu se passer de joyeux sur ce banc isolé.

Partie VI · Chapitre 15

Sa femme rentrée dans son appartement, Levine se rendit chez Dolly et la trouva très excitée, arpentant sa chambre de long en large, et grondant la petite Macha, qui, debout dans un coin, pleurait à chaudes larmes.

« Tu resteras là toute la journée sans dîner, sans poupées, et tu n'auras pas de robe neuve, disait-elle, à bout de châtiments.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Levine, contrarié d'arriver mal à propos, car il voulait consulter sa belle-sœur.

— C'est une mauvaise fille ! Ah ! combien je regrette miss Elliott ; cette gouvernante est une vraie machine ! Figure-toi… »

Et elle raconta les méfaits de la coupable Macha.

« Je ne vois là rien de bien grave, c'est une gaminerie…

— Mais qu'as-tu, toi ? tu as l'air ému, que s'est-il passé ? » demanda Dolly.

Et au ton dont elle fit ces questions, Levine sentit qu'il serait compris.

« Nous venons de nous quereller avec Kitty, c'est la seconde fois depuis l'arrivée de Stiva. »

Dolly le regarda de ses yeux intelligents.

« La main sur la conscience, dis-moi si ce jeune homme a un ton qui puisse non seulement être désagréable, mais intolérable pour un mari ?

« Que veux-tu que je te dise… Selon les idées reçues dans le monde, il se conduit comme tous les jeunes gens, il fait la cour à une jeune femme, et un mari homme du monde en serait flatté.

— C'est ça, tu l'as remarqué ?

— Non seulement moi, mais Stiva m'a fait, après le thé, la même remarque.

— Alors me voilà tranquille, je vais le chasser, dit Levine.

— As-tu perdu l'esprit ? s'écria Dolly avec terreur, à quoi penses-tu, Kostia ?… Va, dit-elle, s'interrompant pour se tourner vers l'enfant prête à quitter son coin, va trouver Fanny… Je t'en prie, laisse-moi parler à Stiva ; il l'emmènera, on peut lui dire qu'on attend du monde…

— Non, non, je ferai l'exécution moi-même, cela m'amusera… Allons, Dolly, pardonne-lui », dit-il en montrant la petite criminelle debout près de sa mère, la tête basse et n'osant aller chez Fanny.

L'enfant, voyant sa mère radoucie, se jeta dans ses bras en sanglotant, et Dolly lui posa tendrement sa main amaigrie sur la tête.

« Il n'y a rien de commun entre ce garçon et nous », pensa Levine, se mettant en quête de Vassinka.

Dans le vestibule, il donna l'ordre d'atteler la calèche.

« Les ressorts se sont cassés hier, répondit le domestique. »

— Alors le tarantass, mais au plus vite. »

Vassinka mettait des guêtres pour monter à cheval, la jambe posée sur une chaise, lorsque Levine entra. Le visage de celui-ci avait

une expression particulière, si Weslowsky ne put se dissimuler que son « petit brin de cour » n'était pas à sa place dans cette famille ; il se sentit aussi mal à l'aise que peut l'être un jeune homme du monde.

« Vous montez à cheval en guêtres ? lui demanda Levine, s'emparant d'une baguette qu'il avait cueillie le matin en faisant de la gymnastique.

— Oui, c'est plus propre », répondit Vassinka, achevant de boutonner sa guêtre.

C'était au fond un si bon enfant, que Levine se sentit honteux en remarquant la soudaine timidité de son hôte.

« Je voulais… — il s'arrêta confus, mais continua en se rappelant sa scène avec Kitty… — je voulais vous dire que j'ai fait atteler.

— Pourquoi ? où allons-nous ? demanda Vassinka étonné.

— Pour vous mener à la gare, dit Levine d'un air sombre.

— Partez-vous ? est-il survenu quelque chose ?

— Il est survenu que j'attends du monde, continua Levine, cassant sa baguette de plus en plus vivement ; ou plutôt non, je n'attends personne, mais je vous prie de partir : interprétez mon impolitesse comme bon vous semblera. »

Vassinka se redressa avec dignité.

« Veuillez m'expliquer…

— Je n'explique rien, et vous ferez mieux de ne pas me questionner », dit Levine lentement, tâchant de rester calme et d'arrêter le tremblement convulsif de ses traits, mais continuant à briser sa ba-

guette. Le geste et la tension des muscles dont Vassinka avait éprouvé la vigueur le matin même, en faisant de la gymnastique, convainquirent celui-ci mieux que des paroles. Il haussa les épaules, sourit dédaigneusement, salua et dit :

« Pourrai-je voir Oblonsky ?

— Je vais vous l'envoyer, répondit Levine, que ce haussement d'épaules n'offensa pas ; que lui reste-t-il d'autre à faire ? » pensa-t-il.

« Mais cela n'a pas le sens commun, c'est du dernier ridicule ! s'écria Stépane Arcadiévitch lorsqu'il rejoignit Levine au jardin, après avoir appris de Weslowsky qu'il était chassé. Quelle mouche t'a piquée ? Si ce jeune homme… »

La place piquée se trouvait encore si sensible que Levine interrompit son beau-frère dans les explications qu'il voulait lui donner.

« Ne prends pas la peine de disculper ce jeune homme ; je suis désolé, aussi bien à cause de toi que de lui, mais il se consolera facilement, tandis que pour ma femme et pour moi sa présence devenait intolérable.

— Jamais je ne t'aurais cru capable d'une action semblable ; on peut être jaloux, mais pas à ce point ! »

Levine lui tourna le dos, et continua à marcher dans l'allée, en attendant le départ. Bientôt il entendit un bruit de roues, et vit passer au travers des arbres Vassinka assis sur du foin (le tarantass n'avait pas même de siège), les rubans de son béret flottant derrière lui à la moindre secousse.

« Qu'est-ce encore ? » pensa Levine voyant le domestique sortir en courant de la maison pour arrêter la véhicule : c'était afin d'y

placer le mécanicien qu'on avait oublié, et qui prit place, en saluant, auprès de Vassinka.

Serge Ivanitch et la princesse furent outrés de la conduite de Levine ; lui-même se sentait ridicule au suprême degré ; mais, en songeant à ce que Kitty et lui avaient souffert, il s'avoua qu'au besoin il eût recommencé. On se retrouva le soir avec une recrudescence de gaieté, comme des enfants après une punition, ou des maîtres de maison au lendemain d'une réception officielle pénible ; chacun se sentait soulagé, et Dolly fit rire Warinka aux larmes, en lui racontant pour la troisième fois, et toujours avec de nombreuses amplifications, ses propres émotions. Elle avait, disait-elle, réservé en l'honneur de leur hôte une paire de délicieuses bottines toutes neuves ; le moment de les produire était venu ; elle entrait au salon, lorsqu'un bruit de ferraille dans l'avenue l'attira à la fenêtre. Quel spectacle s'offrait à sa vue ! Vassinka lui-même, son petit béret, ses rubans flottants, ses romances et ses guêtres, ignominieusement assis sur du foin ! Si du moins on lui avait attelé une voiture ! mais non ! Tout à coup on l'arrête… Dieu merci ! on s'est ravisé, on a pris pitié de lui… Pas du tout : c'est un gros Allemand qu'on ajoute à son malheur ! Décidément, l'effet des bottines était manqué !

Partie VI · Chapitre 16

Daria Alexandrovna, tout en craignant d'être désagréable aux Levine, qui redoutaient un rapprochement avec Wronsky, tenait à aller voir Anna pour lui prouver que son affection n'avait pas varié. Le petit voyage qu'elle projetait offrait certaines difficultés, et, afin de ne pas gêner son beau-frère, elle voulut louer des chevaux au

village. Dès que Levine en fut averti, il vint adresser de vifs reproches à sa belle-sœur.

« Pourquoi t'imagines-tu me faire de la peine en allant chez Wronsky ? Quand d'ailleurs cela serait, tu m'affligerais plus encore en te servant d'autres chevaux que des miens ; ceux qu'on te louera ne pourront jamais faire 70 verstes d'une traite. »

Dolly finit par se soumettre, et au jour indiqué, Levine lui ayant fait préparer un relais à mi-chemin, elle se mit en route, sous la protection du teneur de livres, qu'on avait, pour plus de sécurité, placé près du cocher en guise de valet de pied. L'attelage n'était pas beau, mais capable de fournir une longue course, et Levine, outre qu'il accomplissait un devoir d'hospitalité, économisait ainsi à Dolly une dépense lourde dans l'état actuel de ses finances.

Le jour commençait à poindre quand Daria Alexandrovna partit ; bercée par l'allure régulière des chevaux, elle s'assoupit, et ne se réveilla qu'au relais ; là elle prit du thé chez le riche paysan où Levine, en allant chez Swiagesky, s'était autrefois arrêté, et, après s'être reposée en bavardant avec le vieillard et les jeunes femmes, elle continua son voyage.

Dolly, dans sa vie occupée et absorbée par ses devoirs maternels, avait peu le temps de réfléchir ; aussi cette course solitaire de quatre heures lui fournit-elle une rare occasion de méditer sur son passé et de le considérer sous ses différents aspects.

Elle pensa d'abord à ses enfants, recommandés aux soins de sa mère et de sa sœur (c'était sur celle-ci qu'elle comptait particulièrement). « Pourvu que Macha ne fasse plus de sottises, que Gricha n'aille pas attraper quelque coup de pied de cheval, et que Lili ne se donne pas d'indigestion ! » se dit-elle. D'autres préoccupations, plus importantes, succédèrent à ces petits soucis du moment : elle

devait changer d'appartement en rentrant à Moscou, il faudrait rafraîchir le salon ; sa fille aînée aurait besoin d'une fourrure pour l'hiver ! Puis vinrent d'autres questions graves : Comment ferait-elle pour continuer convenablement l'éducation des enfants ? Les filles l'inquiétaient peu, mais les garçons ? Elle avait pu s'occuper elle-même de Gricha cet été, parce que par extraordinaire sa santé ne l'en avait pas empêchée ; mais qu'une grossesse survînt… Et elle songea qu'il était injuste de considérer les douleurs de l'enfantement comme le signe de la malédiction qui pèse sur la femme :

« C'est si peu de chose, comparé aux misères de la grossesse ! » Et elle se rappela sa dernière épreuve en ce genre et la perte de son enfant ! Ce souvenir lui remit en mémoire son entretien avec la jeune femme, fille du vieux paysan chez qui elle avait pris le thé ; interrogée sur le nombre de ses enfants, la paysanne avait répondu que sa fille unique était morte pendant le carême.

« Tu en es bien triste ?

— Oh non ; le grand-père ne manque pas de petits-enfants, et celle-là n'était qu'un souci de plus. Que peut-on faire avec un nourrisson sur les bras ? C'est un obstacle à tout. »

Cette réponse avait paru révoltante à Dolly dans la bouche d'une femme dont la physionomie exprimait la bonté.

« En résumé, pensa-t-elle, se rappelant ses quinze années de mariage, ma jeunesse s'est passée à avoir mal au cœur, à me sentir maussade, dégoûtée de tout, et à paraître hideuse, car si notre jolie Kitty enlaidit pour le moment, combien n'ai-je pas dû être affreuse ! » Et elle tressaillit en songeant à ses souffrances, à ses longues insomnies, aux misères de l'allaitement, à l'énervement et à l'irritabilité qui en résultaient ! puis, c'étaient les maladies des enfants, les mauvais penchants à combattre, les frais d'éducation,

le latin et ses difficultés, et, pis que tout, la mort ! Son cœur de mère saignait cruellement encore de la perte de son dernier-né, enlevé par le croup ; elle se rappela sa douleur solitaire devant ce petit front blanc, entouré de cheveux frisés, de cette bouche étonnée et entr'ouverte, au moment où retombait le couvercle du cercueil rose brodé d'argent. Elle avait été seule à pleurer, et l'indifférence générale lui avait été une douleur de plus.

« Et pourquoi tout cela ? quel sera le résultat de cette vie pleine de soucis, si ce n'est une famille pauvre et mal élevée ? Qu'aurais-je fait cet été si les Levine ne m'avaient invitée à venir chez eux ? Mais, quelque affectueux et délicats qu'ils soient, ils ne pourront recommencer, car à leur tour ils auront des enfants qui rempliront la maison. Papa s'est presque dépouillé pour nous, lui non plus ne pourra pas m'aider ; comment arriverai-je à faire des hommes de mes fils ? Il faudra chercher des protections, m'humilier, car je ne puis compter sur Stiva ; ce que je puis espérer de plus heureux, c'est qu'ils ne tournent pas mal ; et que de souffrances pour en arriver là ! » Les paroles de la jeune paysanne avaient du vrai dans leur cynisme naïf.

« Approchons-nous, Philippe ? demanda-t-elle au cocher pour écarter ces pénibles pensées.

— Il nous reste sept verstes à partir du village. »

La calèche traversa un petit pont où les moissonneuses, la faucille sur l'épaule, s'arrêtèrent pour la regarder passer. Tous ces visages semblaient gais, contents, pleins de vie et de santé.

« Chacun vit et jouit de l'existence, se dit Dolly tandis que la vieille calèche montait au trot une petite côte, moi seule me fais l'effet d'une prisonnière momentanément mise en liberté. Ma sœur Nathalie, Warinka, ces femmes, Anna, savent toutes ce que c'est

que l'existence, moi je l'ignore. Et pourquoi accuse-t-on Anna ? Si je n'avais pas aimé mon mari, j'en aurais fait autant. Elle a voulu vivre, n'est-ce pas un besoin que Dieu nous a mis au cœur ? Moi-même n'ai-je pas regretté d'avoir suivi ses conseils au lieu de me séparer de Stiva ? qui sait ? j'aurais pu recommencer l'existence, aimer, être aimée ! Ce que je fais est-il plus honorable ? Je supporte mon mari, parce qu'il m'est nécessaire, voilà tout ! J'avais encore quelque beauté alors ! » Et elle voulut tirer de son sac un petit miroir de voyage, mais la crainte d'être surprise par les deux hommes sur le siège l'arrêta ; sans avoir besoin de se regarder, elle se rappela qu'elle pouvait plaire encore, et pensa à l'amabilité de Serge Ivanitch, au dévouement du bon Tourovtzine qui, par amour pour elle, l'avait aidée à soigner ses enfants pendant la scarlatine ; elle se rappela même un tout jeune homme, sur le compte duquel Stiva la taquinait. Et les romans les plus passionnés, les plus invraisemblables se présentèrent à son imagination.

« Anna a eu raison, elle est heureuse, elle fait le bonheur d'un autre ; elle doit être belle, brillante, pleine d'intérêt pour toute chose, comme par le passé. » Un sourire effleura les lèvres de Dolly poursuivant en pensée un roman analogue à celui d'Anna, dont elle serait l'héroïne ; elle se représenta le moment où elle avouait tout à son mari, et se mit à rire en songeant à la stupéfaction de Stiva.

Partie VI · Chapitre 17

Le cocher héla des paysans assis sur la lisière d'un champ de seigle près de télègues dételées.

« Avance donc, fainéant ! » cria-t-il.

Le paysan qui vint à son appel, un vieillard au dos voûté, les cheveux retenus autour de la tête par une mince lanière de cuir, approcha de la calèche.

« La maison seigneuriale ? chez le comte ? répéta-t-il, prenez le premier chemin à gauche, vous tomberez dans l'avenue qui y mène. Mais qui demandez-vous ? le comte lui-même ?

— Sont-ils chez eux ? mon ami, dit Dolly ne sachant trop comment demander Anna.

— Ils doivent y être, car il arrive du monde tous les jours, dit le vieux, désireux de prolonger la conversation. Et vous autres, qui êtes-vous ?

— Nous venons de loin, fit le cocher ; ainsi nous approchons ? »

Àpeine allait-il repartir que des voix crièrent :

« Arrête, arrête ; les voici eux-mêmes. » On voyait quatre cavaliers et un tilbury débouchant sur la route.

C'était Wronsky, Anna, Weslowsky et un groom à cheval ; la princesse Barbe et Swiagesky suivaient en voiture ; ils étaient tous venus pour voir fonctionner une moissonneuse à vapeur.

Anna, sa jolie tête coiffée d'un chapeau d'homme, d'où s'échappaient les mèches frisées de ses cheveux noirs, montait avec aisance un cob anglais. Dolly, d'abord scandalisée de la voir à cheval, parce qu'elle y attachait une idée de coquetterie peu convenable dans une situation fausse, fut si frappée de la parfaite simplicité de son amie, que ses préventions s'évanouirent. Weslowsky accompagnait Anna sur un cheval de cavalerie plein de feu ; Dolly, en le voyant, ne put réprimer un sourire. Wronsky les suivait sur un pur sang bai foncé, et le groom fermait la marche.

Le visage d'Anna s'illumina en reconnaissant la petite personne blottie dans un coin de la vieille calèche, et, poussant un cri de joie, elle mit son cob au galop, sauta légèrement de cheval sans l'aide de personne, en voyant Dolly descendre, et, ramassant sa jupe, courut au-devant d'elle.

« Dolly ! quel bonheur inespéré ! dit-elle embrassant la voyageuse et la regardant avec un sourire reconnaissant. Tu ne saurais croire le bien que tu me fais ! Alexis, dit-elle se tournant vers le comte, qui, lui aussi, avait mis pied à terre : quel bonheur ! »

Wronsky souleva son chapeau gris et s'approcha.

« Votre visite nous rend bien heureux », dit-il avec un accent particulier de satisfaction.

Vassinka agita son béret sans quitter sa monture.

« C'est la princesse Barbe, fit Anna, répondant à un regard interrogateur de Dolly en voyant approcher le tilbury.

— Ah ! » répondit celle-ci, dont le visage exprima involontairement un certain mécontentement.

La princesse Barbe, une tante de son mari, ne jouissait pas de la considération de sa famille ; son amour du luxe l'avait mise sous la dépendance humiliante de parents riches, et c'était à cause de la fortune de Wronsky qu'elle s'était maintenant accrochée à Anna. Celle-ci remarqua la désapprobation de Dolly et rougit en trébuchant sur son amazone.

L'échange de politesses entre Daria Alexandrovna et la princesse fut assez froid ; Swiagesky s'informa de son ami Levine, l'original, et de sa jeune femme, puis, après un regard jeté sur la vieille calèche, il offrit aux dames de monter en tilbury.

« Je prendrai ce véhicule pour rentrer, et la princesse vous ramènera parfaitement ; elle conduit très bien.

— Oh non, interrompit Anna, restez où vous êtes, je rentrerai avec Dolly. »

Jamais Daria Alexandrovna n'avait rien vu d'aussi brillant que ces chevaux et cet équipage ; mais ce qui la frappa plus encore, ce fut l'espèce de transfiguration d'Anna, qu'un œil moins affectueusement observateur que le sien n'eût peut-être pas remarquée ; pour elle, Anna resplendissait de l'éclat de cette beauté fugitive que donne à une femme la certitude d'un amour partagé ; toute sa personne, depuis les fossettes de ses joues et le pli de sa lèvre, jusqu'à son ton amicalement brusque lorsqu'elle permit à Weslowsky de monter son cheval, respirait une séduction dont elle semblait avoir conscience.

Les deux femmes éprouvèrent un moment de gêne quand elles furent seules. Anna se sentait mal à l'aise sous le regard questionneur de Dolly, et celle-ci, depuis la réflexion de Swiagesky, était confuse de la pauvreté de son équipage. Les hommes sur le siège partageaient cette impression, mais Philippe, le cocher, résolu de protester, eut un sourire ironique en examinant le trotteur noir attelé au tilbury : « Cette bête-là pouvait être bonne pour le « promenage », mais incapable de fournir quarante verstes par la chaleur », décida-t-il intérieurement en manière de consolation.

Les paysans quittèrent leurs télègues afin de contempler la rencontre des amis.

« Ils sont bien aises tout de même de se revoir, remarqua le vieux.

— Regarde donc cette femme en pantalons, dit un autre en montrant Weslowsky sur la selle de dame.

— Dites donc, enfants, nous ne dormirons plus.

— C'est fini, fit le vieux en regardant le ciel ; l'heure est passée, à l'ouvrage. »

Partie VI · Chapitre 18

Anna, en regardant Dolly fatiguée, ridée et couverte de poussière, fut sur le point de lui dire qu'elle la trouvait maigrie ; mais l'admiration pour sa propre beauté qu'elle lut dans les yeux de sa belle-sœur, l'arrêta :

« Tu m'examines ? dit-elle avec un soupir ; tu te demandes comment, dans ma position, je puis paraître aussi heureuse ? J'avoue que je le suis d'une façon impardonnable. Ce qui s'est passé en moi tient de l'enchantement ; je suis sortie de mes misères comme on sort d'un cauchemar ; et quel réveil ! surtout depuis que nous sommes ici ! — et elle regarda Dolly avec un sourire craintif.

— Tu me fais plaisir en me parlant ainsi ; je suis heureuse pour toi, répondit Daria Alexandrovna plus froidement qu'elle ne l'aurait voulu. — Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

— Je n'en ai pas eu le courage.

— Pas le courage avec moi ? Si tu savais combien… — et Dolly allait lui parler de ses réflexions pendant le voyage, lorsque l'idée lui vint que le moment était mal choisi. — Nous causerons plus tard, ajouta-t-elle. Qu'est-ce que cette réunion de bâtiments, on di-

rait une petite ville ? demanda-t-elle, désignant des toits verts et rouges apparus au travers des arbres.

— Dis-moi ce que tu penses de moi, continua Anna sans répondre à sa question.

— Je ne pense rien. Je t'aime et t'ai toujours aimée ; lorsqu'on aime ainsi une personne, on l'aime telle qu'elle est, non telle qu'on la voudrait. »

Anna détourna les yeux et les ferma à demi, comme pour mieux réfléchir au sens de ces mots.

« Si tu avais des péchés, ils te seraient remis en faveur de ta visite et de ces bonnes paroles, — dit-elle, interprétant favorablement la réponse de sa belle-sœur et tournant vers elle un regard mouillé de larmes ; Dolly lui serra silencieusement la main.

— Ces toits sont ceux des dépendances, des écuries, des haras, répondit-elle à une seconde interrogation de la voyageuse. Voici où commence le parc. Alexis aime cette terre, qui avait été fort abandonnée, et à mon grand étonnement il se prend de passion pour l'agronomie. C'est une si riche nature ! il ne touche à rien qu'il n'y excelle ; ce sera un agronome excellent, économe, presque avare ; il ne l'est qu'en agriculture, car il ne compte plus lorsqu'il s'agit de dépenser pour d'autres objets des milliers de roubles. Vois-tu ce grand bâtiment ? C'est un hôpital, son dada du moment, dit-elle avec le sourire d'une femme parlant des faiblesses d'un homme aimé. Sais-tu ce qui le lui a fait construire ? Un reproche d'avarice de ma part, à propos d'une querelle avec des paysans pour une prairie qu'ils réclamaient. L'hôpital est chargé de me prouver l'injustice de mon reproche ; c'est une petitesse, si tu veux, mais je ne l'en aime que mieux. Voilà le château, il date de son grand-père, et rien n'y a été changé extérieurement.

— C'est superbe ! s'écria involontairement Dolly à la vue d'un édifice décoré d'une cotonnade et entouré d'arbres séculaires.

— N'est-ce pas ? du premier étage la vue est splendide. »

La calèche roula sur la route unie de la cour d'honneur ornée de massifs d'arbustes, que des ouvriers entouraient en ce moment de pierres grossièrement taillées ; on s'arrêta sous un péristyle couvert.

« Ces messieurs sont déjà arrivés, dit Anna voyant emmener des chevaux de selle. N'est-ce pas que ce sont de jolies bêtes ? Voilà le cob, mon favori… Où est le comte ? demanda-t-elle à deux laquais en livrée, sortis pour les recevoir. Ah ! les voici, ajouta-t-elle en apercevant Wronsky et Weslowsky venant à leur rencontre.

— Où logerons-nous la princesse ? demanda Wronsky en se tournant vers Anna après avoir baisé la main de Dolly ; dans la chambre à balcon ?

— Oh non ! c'est trop loin ; dans la chambre du coin, nous serons plus près l'une de l'autre. J'espère que tu resteras quelque temps avec nous, dit-elle à Dolly. Un seul jour ? C'est impossible.

— Je l'ai promis à cause des enfants, répondit celle-ci, troublée de la chétive apparence de son pauvre petit sac de voyage et de la poussière dont elle se sentait couverte.

— Oh ! c'est impossible, Dolly, ma chérie ; enfin nous en reparlerons. Montons chez toi. »

La chambre qui lui fut offerte avec des excuses, parce que ce n'était pas la chambre d'honneur, avait un ameublement luxueux qui rappela à Dolly les hôtels les plus somptueux de l'étranger.

« Combien je suis heureuse de te voir ici, chère amie, répéta encore Anna, s'asseyant en amazone auprès de sa belle-sœur. Parle-moi de tes enfants : Tania doit être une grande fille ?

— Oh oui, répondit Dolly, étonnée de parler si froidement de ses enfants. Nous sommes tous chez les Levine, et très heureux d'y être.

— Si j'avais su que vous ne me méprisiez pas, je vous aurais tous priés de venir ici ; Stiva est un ancien ami d'Alexis, dit Anna en rougissant.

— Oui, mais nous sommes si bien là-bas, répondit Dolly confuse.

— Le bonheur de te voir me fait déraisonner, dit Anna l'embrassant tendrement. Mais promets-moi d'être franche, de ne rien me cacher de ce que tu penses de moi, maintenant que tu assisteras à ma vie telle qu'elle est. Ma seule idée, vois-tu, est de vivre sans faire de mal à personne qu'à moi-même, ce qui m'est bien permis ! Nous causerons de tout cela à loisir ; maintenant je vais passer une robe et t'envoyer la femme de chambre. »

Partie VI · Chapitre 19

Dolly, restée seule, examina sa chambre en femme qui connaissait le prix des choses. Jamais elle n'avait vu un luxe comparable à celui dont elle était témoin depuis sa rencontre avec Anna ; tout au plus savait-elle, par la lecture de romans anglais, qu'on vivait ainsi en Angleterre ; mais en Russie, à la campagne, cela n'existait nulle part. Le lit à sommier élastique, la table de toilette en marbre, les

bronzes sur la cheminée, les tapis, les rideaux, tout était neuf, et de la dernière élégance.

La femme de chambre pimpante qui vint offrir ses services était mise avec beaucoup plus de recherche que Dolly, qui se sentit confuse de sortir devant elle de son sac ses menus objets de toilette, notamment une camisole de nuit reprisée, choisie par erreur parmi les plus vieilles. Chez elle, ces raccommodages avaient leur mérite, car ils représentaient une petite économie, mais ils l'humilièrent en présence de cette brillante camériste. Heureusement celle-ci fut rappelée par sa maîtresse, et, à la grande satisfaction de Dolly, Annouchka, l'ancienne femme de chambre d'Anna, qui l'avait accompagnée jadis à Moscou, prit sa place. Annouchka, ravie de revoir Daria Alexandrovna, bavarda tant qu'elle put sur le compte de sa chère dame et de la tendresse du comte, malgré les efforts de Dolly pour l'arrêter.

« J'ai été élevée avec Anna Arcadievna, et l'aime plus que tout au monde ; il ne m'appartient pas de la juger, et le comte est un mari… »

L'entrée d'Anna en robe de batiste d'une coûteuse simplicité mit un terme à ces épanchements ; Anna avait repris possession d'elle-même et semblait se retrancher derrière un ton calme et indifférent.

« Comment va ta fille ? lui demanda Dolly.

— Anny ? très bien, veux-tu la voir ? Je te la montrerai. Nous avons eu bien des ennuis avec sa nourrice italienne, une brave femme, mais si bête ! Cependant, comme la petite lui est très attachée, il a fallu la garder.

— Mais qu'avez-vous fait… ? commença Dolly, voulant demander le nom que portait l'enfant ; elle s'arrêta en voyant le visage d'Anna s'assombrir. L'avez-vous sevrée ?

— Ce n'est pas là ce que tu voulais dire, répondit celle-ci, comprenant la réticence de sa belle-sœur, tu pensais au nom de l'enfant, n'est-ce pas ? Le tourment d'Alexis, c'est qu'elle n'en a pas d'autre que celui de Karénine ; — et elle ferma les yeux à demi, une nouvelle habitude que Dolly ne lui connaissait pas. — Nous reparlerons de tout cela, viens que je te la montre. »

La « nursery », une chambre haute, spacieuse et bien éclairée, était organisée avec le même luxe que le reste de la maison. Les procédés les plus nouveaux pour apprendre aux enfants à ramper et à marcher, les baignoires, balançoires, petites voitures, tout y était neuf, anglais, et visiblement coûteux.

L'enfant en chemise, assise dans un fauteuil et servie par une fille de service russe, qui partageait probablement son repas, mangeait une soupe dont toute sa petite poitrine était mouillée ; ni la bonne ni la nourrice n'étaient présentes ; on entendait dans la pièce voisine le jargon français qui leur permettait de se comprendre.

La bonne anglaise parut dès qu'elle entendit la voix d'Anna et se répandit en excuses, quoiqu'on ne lui adressât aucun reproche. C'était une grande femme à boucles blondes, qu'elle agitait en parlant, d'une physionomie mauvaise, qui déplut à Dolly ; à chaque mot d'Anna, elle répondait : « Yes, mylady ».

Quant à l'enfant, ses cheveux noirs, son air de santé et son amusante façon de ramper firent la conquête de Daria Alexandrovna ; sa robe retroussée par derrière, ses beaux yeux regardant les spectatrices d'un air satisfait, comme pour leur prouver qu'elle était

sensible à leur admiration, la petite fille avançait énergiquement à l'aide des pieds et des mains, semblable à un joli animal.

Mais l'atmosphère de la nursery avait quelque chose de déplaisant ; comment Anna pouvait elle garder une bonne d'un extérieur aussi peu « respectable » ? Cela tenait-il à ce qu'aucune personne convenable n'eût consenti à entrer dans une famille irrégulière ? Dolly crut remarquer également qu'Anna était presque une étrangère dans ce milieu ; elle ne put trouver aucun des joujoux de l'enfant, et, chose bizarre, elle ne savait pas même le nombre de ses dents !

« Je me sens inutile ici, dit Anna en sortant, relevant la traîne de sa robe pour ne pas accrocher quelque jouet. Quelle différence avec l'aîné !

— J'aurais cru, au contraire..., commença Dolly timidement.

— Oh non ! tu sais que j'ai revu Serge ? dit-elle regardant fixement devant elle comme si elle eût cherché quelque chose dans le lointain. Mais je suis comme une créature mourant de faim qui se trouverait devant un festin et ne saurait par où commencer. Tu es ce festin pour moi ! avec qui, sinon avec toi, pourrais-je parler à cœur ouvert ? Aussi ne te ferai-je grâce de rien quand nous pourrons causer tranquillement. Il faut que je te fasse l'esquisse de la société que tu trouveras ici. D'abord la princesse Barbe ; je sais ton opinion et celle de Stiva sur son compte, mais elle a du bon, je t'assure, et je lui suis très obligée. Elle m'a été d'un grand secours à Pétersbourg, où un chaperon m'était indispensable ; tu ne t'imagines pas combien ma position offrait de difficultés ! Mais revenons à nos hôtes ; tu connais Swiagesky, le maréchal du district ? il a besoin d'Alexis, qui, avec sa fortune, peut acquérir une grande influence si nous vivons à la campagne ; puis Toushkewitch, que tu

as vu chez Betsy, mais qui a reçu son congé ; comme dit Alexis, c'est un homme fort agréable si on le prend pour ce qu'il veut paraître ; la princesse Barbe le trouve très comme il faut. Enfin Weslowsky que tu connais aussi, un bon garçon ; il nous a conté sur les Levine une histoire invraisemblable, ajouta-t-elle en souriant ; il est très gentil et très naïf. Je tiens à toute cette société ; parce que les hommes ont besoin de distraction, et qu'il faut un public à Alexis, afin qu'il ne trouve pas le temps de désirer autre chose. Nous avons aussi l'intendant, un Allemand qui entend son affaire, l'architecte, le docteur, un jeune homme qui n'est pas absolument nihiliste, mais tu sais, un de ces hommes qui mangent avec leur couteau… Une petite cour, enfin. »

Partie VI · Chapitre 20

« Eh bien, la voilà cette Dolly que vous désiriez tant voir, dit Anna à la princesse Barbe, installée devant un métier à broder sur la grande terrasse qui descendait au jardin. Elle ne veut rien prendre avant le dîner, mais tâchez de la faire déjeuner pendant que je vais chercher ces messieurs. »

La princesse fit un accueil gracieux et légèrement protecteur à Dolly ; elle lui expliqua aussitôt ses raisons pour venir en aide à Anna, qu'elle avait toujours aimée, dans cette période transitoire si pénible.

« Dès que son mari aura consenti au divorce, je me retirerai dans ma solitude, mais actuellement, quelque pénible que cela soit, je reste et n'imite pas les autres (elle désignait par là sa sœur, la tante qui avait élevé Anna, et avec laquelle elle vivait dans une constante rivalité). Ils font un ménage parfait, et leur intérieur est

si joli, si comme il faut. Tout à fait à l'anglaise. On se réunit le matin au breakfast, et puis on se sépare. Chacun fait ce qu'il veut. On dîne à sept heures. Stiva a eu raison de t'envoyer ; il fera sagement de rester en bons termes avec eux. Le comte est très influent par sa mère. Et puis il est fort généreux. On t'a parlé de l'hôpital ? ce sera admirable ; tout vient de Paris. »

Cette conversation fut interrompue par Anna, qui revint sur la terrasse, suivie des messieurs qu'elle avait trouvés dans la salle de billard.

Le temps était superbe ; les moyens de se divertir ne manquaient pas, et il restait plusieurs heures à passer avant le dîner.

« Une partie de lawn-tennis, proposa Weslowsky.

— Il fait trop chaud ; faisons plutôt un tour dans le parc, et promenons Daria Alexandrovna en bateau pour lui montrer le paysage », dit Wronsky.

Weslowsky et Toushkewitch allèrent préparer le bateau, et les deux dames, accompagnées du comte et de Swiagesky, suivirent les allées du parc.

Dolly, loin de jeter la pierre à Anna, était disposée à l'approuver, et, ainsi qu'il arrive aux femmes irréprochables que l'uniformité de leur vie lasse quelquefois, elle enviait même un peu cette existence coupable, entrevue à distance ; mais, transportée dans ce milieu étranger, parmi ces habitudes d'élégance raffinée qui lui étaient inconnues, elle éprouva un véritable malaise. D'ailleurs, tout en excusant Anna, qu'elle aimait sincèrement, la présence de celui qui l'avait détournée de ses devoirs la froissait, et le chaperonnage de la princesse Barbe, pardonnant tout parce qu'elle partageait le luxe de sa nièce, lui semblait odieux. Wronsky, en aucun temps, ne lui

avait inspiré de sympathie ; elle le croyait fier, et ne lui voyait d'autre raison pour justifier sa fierté que la richesse ; malgré tout il lui imposait en qualité de maître de maison, et elle se sentait humiliée devant lui, comme devant la femme de chambre en tirant la camisole rapiécée de son sac. N'osant guère lui faire un compliment banal sur la beauté de son installation, elle était assez gênée de trouver un sujet de conversation en marchant à son côté ; faute de mieux cependant, elle risqua quelques paroles d'admiration sur l'aspect du château.

« Oui, l'architecture en est d'un bon style, répondit le comte.

— La cour d'honneur était-elle ainsi dessinée autrefois ?

— Oh non ! si vous l'aviez vue au printemps ! et peu à peu, d'abord froidement, puis avec entrain, il fit remarquer à Dolly les divers embellissements dont il était l'auteur ; les éloges de son interlocutrice lui causèrent un visible plaisir.

— Si vous n'êtes pas fatiguée, nous pourrons aller jusqu'à l'hôpital ? dit-il en regardant Dolly, pour s'assurer que cette proposition ne l'ennuyait pas. — Veux-tu, Anna ?

— Certainement, répondit celle-ci, mais il ne faut cependant pas laisser ces messieurs se morfondre dans le bateau ; il faut les prévenir. — C'est un monument qu'il élève à sa gloire, dit-elle en s'adressant à Dolly, avec le même sourire que lorsque, pour la première fois, elle lui avait parlé de l'hôpital.

— Une fondation capitale, » dit Swiagesky ; et aussitôt, pour n'avoir pas l'air d'un flatteur, il ajouta : « Je m'étonne que vous, si préoccupé de la question sanitaire, ne l'ayez jamais été de celle des écoles.

— C'est devenu si commun ! répondit Wronsky, et puis je me suis laissé entraîner. Par ici, mesdames. » Et il les conduisit par une allée latérale.

Dolly, en quittant le jardin, se trouva devant un grand édifice en briques rouges, d'une architecture assez compliquée, et dont le toit étincelait au soleil ; une autre construction s'élevait à côté.

« L'ouvrage avance rapidement, remarqua Swiagesky ; la dernière fois que je suis venu, le toit n'était pas encore posé.

— Ce sera terminé pour l'automne, car l'intérieur est presque achevé, dit Anna.

— Que construisez-vous de nouveau ?

— Un logement pour le médecin et une pharmacie », répondit Wronsky ; et, voyant approcher l'architecte, il alla le rejoindre en s'excusant auprès des dames. L'entretien fini, il offrit à Dolly de visiter l'intérieur du bâtiment.

Un large escalier de fonte conduisait au premier étage, où d'immenses fenêtres éclairaient de belles chambres aux murs recouverts de stuc, dont les parquets restaient seuls à terminer.

Wronsky expliqua la distribution des pièces, le système de ventilation et de chauffage, fit admirer aux visiteurs les baignoires en marbre et les lits à sommier, les brancards pour transporter les malades et les fauteuils roulants. Swiagesky, et surtout Dolly étonnée de tout ce qu'elle voyait, faisaient de nombreuses questions et ne dissimulaient pas leur admiration.

« Cet hôpital sera le seul de son genre en Russie », remarqua Swiagesky, très capable d'apprécier les perfectionnements introduits par le comte.

Dolly s'intéressa à tout. Wronsky, heureux de l'approbation qu'on lui témoignait et plein d'une animation sincère, lui fit une impression excellente. « Il est vraiment bon et digne d'être aimé », pensa-t-elle, et elle comprit Anna.

Partie VI · Chapitre 21

« La princesse doit être fatiguée, et les chevaux ne l'intéressent peut-être guère, — fit remarquer Wronsky à Anna, qui proposait de montrer à Dolly le haras, où Swiagesky voulait voir un étalon. — Allez-y ; moi, je ramènerai la princesse à la maison ; et si vous le permettez, ajouta-t-il en s'adressant à Dolly, nous causerons un peu chemin faisant.

— Bien volontiers, car je ne me connais pas en chevaux, » répondit celle-ci, comprenant à la physionomie de Wronsky qu'il voulait lui parler en particulier. Effectivement, lorsque Anna se fut éloignée, il dit en regardant Dolly de ses yeux souriants :

« Je ne me trompe pas, n'est-ce pas, en vous croyant une sincère amie d'Anna ? » Et il ôta son chapeau pour s'essuyer le front.

Dolly fut prise d'inquiétude ; qu'allait-il lui demander ? De venir chez eux avec ses enfants ? De former un cercle à Anna quand elle viendrait à Moscou ? Peut-être allait-il lui parler de Kitty ou de Weslowsky ?

« Anna vous aime tendrement, dit le comte après un moment de silence : prêtez-moi l'appui de votre influence sur elle. — Dolly considéra le visage sérieux et énergique de Wronsky sans répondre. — Si de toutes les amies d'Anna vous avez été la seule à venir la voir, — je ne compte pas la princesse Barbe, — ce n'est pas, je le

sais bien, que vous jugiez notre situation normale, c'est que vous aimez assez Anna pour chercher à lui rendre cette situation supportable. Ai-je raison ?

— Oui, mais…

— Personne ne ressent plus cruellement que moi les difficultés de notre vie, dit Wronsky s'arrêtant et forçant Dolly à en faire autant, et vous l'admettrez aisément si vous me faites l'honneur de croire que je ne manque pas de cœur.

— Certainement ; mais ne vous exagérez-vous pas ces difficultés ? dit Dolly, touchée de la sincérité avec laquelle il lui parlait : dans le monde cela peut être pénible…

— C'est l'enfer ! Rien ne peut vous donner l'idée des tortures morales qu'a subies Anna à Pétersbourg.

— Mais ici ? et puisque ni elle ni vous n'éprouvez le besoin d'une vie mondaine ?

— Quel besoin puis-je en avoir ! s'écria Wronsky avec mépris.

— Vous vous en passez facilement et vous en passerez peut-être toujours ; quant à Anna, d'après ce qu'elle a eu le temps de me dire, elle se trouve parfaitement heureuse. » Et, tout en parlant, Dolly fut frappée de l'idée qu'Anna avait pu manquer de franchise.

« Oui, mais ce bonheur durera-t-il ? dit Wronsky ; j'ai peur de ce qui nous attend dans l'avenir. Avons-nous bien ou mal agi ?… Le sort en est jeté, nous sommes liés pour la vie. Nous avons un enfant et pouvons en avoir d'autres, auxquels la loi réserve des sévérités qu'Anna ne veut pas prévoir, parce que, après avoir tant souffert, elle a besoin de respirer. Enfin ma fille est celle de Karénine ! dit-il en s'arrêtant devant un banc rustique où Dolly s'était assise…

— Qu'il me naisse un fils demain, ce sera toujours un Karénine, qui ne pourra hériter ni de mon nom ni de mes biens ! Comprenez-vous que cette pensée me soit odieuse ? Eh bien, Anna ne veut pas m'entendre. Je l'irrite… Et voyez ce qui en résulte. J'ai ici un but d'activité qui m'intéresse, dont je suis fier ; ce n'est pas un pis aller, bien au contraire, mais pour travailler avec conviction il faut travailler pour d'autres que pour soi, et je ne puis avoir de successeurs ! Concevez les sentiments d'un homme qui sait que ses enfants et ceux de la femme qu'il adore ne lui appartiennent pas, qu'ils ont pour père quelqu'un qui les hait, et ne voudra jamais les connaître. N'est-ce pas horrible ? »

Il se tut, en proie à une vive émotion.

« Mais que peut faire Anna ?

— Vous touchez au sujet principal de notre entretien, dit le comte, cherchant à reprendre du calme. Anna peut obtenir le divorce. Votre mari y avait fait consentir M. Karénine, et je sais qu'il ne s'y refuserait pas, même actuellement, si Anna lui écrivait. Cette condition est évidemment une de ces cruautés pharisaïques dont les êtres sans cœur sont seuls capables, car il sait la torture qu'il lui impose, mais Anna devrait passer par-dessus ces finesses de sentiment ; il y va de son bonheur, de celui des enfants, sans parler de moi. Et voilà pourquoi je m'adresse à vous, princesse, comme à une amie qui pouvez nous sauver. Aidez-moi à persuader Anna de la nécessité de demander le divorce.

— Bien volontiers, dit Dolly, se rappelant son entretien avec Karénine ; mais comment n'y songe-t-elle pas d'elle-même ? — pensa-t-elle. Et le clignement d'yeux d'Anna lui revint à l'esprit ; cette habitude nouvelle lui sembla coïncider avec des préoccupations in-

times qu'elle cherchait peut-être à éloigner d'elle, à effacer complètement de sa vue si c'était possible.

— Oui, certainement, je lui parlerai », répéta Dolly, répondant au regard reconnaissant de Wronsky. Et ils se dirigèrent vers la maison.

Partie VI · Chapitre 22

« Le dîner va être servi, et nous nous sommes à peine vues, dit Anna en rentrant, cherchant à lire dans les yeux de Dolly ce qui s'était passé entre elle et Wronsky. Je compte sur ce soir ; et maintenant il faut changer de toilette, car nous nous sommes salies dans notre visite à l'hôpital. »

Dolly sourit : elle n'avait apporté qu'une robe ; mais, pour opérer un changement quelconque à sa toilette, elle attacha un nœud à son corsage, mit une dentelle dans ses cheveux, et se fit donner un coup de brosse.

« C'est tout ce que j'ai pu faire, dit-elle en riant à Anna, lorsque celle-ci vint la chercher après avoir revêtu une troisième toilette.

— Nous sommes très formalistes ici, dit Anna pour excuser son élégance ; Alexis est ravi de ton arrivée, je crois qu'il s'est épris de toi. »

Les messieurs, en redingote noire, attendaient réunis au salon, ainsi que la princesse Barbe, et l'on passa bientôt dans la salle à manger.

Le dîner et le service de table intéressèrent Dolly ; en qualité de maîtresse de maison, elle savait que rien ne se fait bien, même dans un ménage modeste, sans une direction, et, à la façon dont le comte lui offrit le choix entre deux potages, elle comprit que cette direction supérieure venait de lui. Anna ne s'occupait que de la conversation, et s'acquittait de cette tâche avec son tact habituel, cherchant un mot pour chacun, chose difficile avec des convives appartenant à des sphères aussi différentes.

Après avoir effleuré diverses questions, auxquelles le médecin, l'architecte et l'intendant purent prendre part, la causerie devint plus intime, et Dolly éprouva un vif mouvement de contrariété en entendant Swiagesky prendre à partie les jugements bizarres de Levine sur le rôle des machines en agriculture.

« Peut-être monsieur Levine n'a-t-il jamais vu les machines qu'il critique, autrement je ne m'explique pas son point de vue.

— Un point de vue turc, dit Anna en souriant à Weslowsky.

— Je ne saurais défendre des jugements que je ne connais pas, répondit Dolly toute rouge, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que Levine est un homme éminemment éclairé, et qu'il saurait vous expliquer ses idées s'il était ici.

— Oh ! nous sommes d'excellents amis, reprit en souriant Swiagesky, mais il est un peu toqué. Ainsi il considère les semstvos comme parfaitement inutiles, et ne veut pas y prendre part.

— Voilà bien notre insouciance russe ! s'écria Wronsky : plutôt que de nous donner la peine de comprendre nos nouveaux devoirs, nous trouvons plus simple de les nier.

— Je ne connais pas d'homme qui remplisse plus strictement ses devoirs, dit Dolly, irritée du ton de supériorité de son hôte.

— Pour ma part je suis très reconnaissant de l'honneur qu'on me fait, grâce à Nicolas Ivanitch, de m'élire juge de paix honoraire ; le devoir de juger les affaires d'un paysan me semble aussi important que tout autre : c'est ma seule façon de m'acquitter envers la société des privilèges dont je jouis comme propriétaire terrien. »

Dolly compara l'assurance de Wronsky aux doutes de Levine sur les mêmes sujets, et, comme elle aimait celui-ci, dans sa pensée elle lui donna raison.

« Ainsi nous pouvons compter sur vous pour les élections, dit Swiagesky ; il sera peut-être prudent de partir avant le 8. Si vous me faisiez l'honneur de venir chez moi, comte ?

— Pour ma part, remarqua Anna, je suis de l'avis de monsieur Levine, quoique probablement pour des motifs différents ; les devoirs publics me semblent se multiplier avec exagération ; depuis six mois que nous sommes ici, Alexis fait déjà partie de la tutelle, du jury, de la municipalité, que sais-je encore ? et là où les fonctions s'accumulent à ce point, elles doivent forcément devenir une pure question de forme. — Vous avez certainement vingt charges différentes ! » dit-elle en se tournant vers Swiagesky.

Sous ce ton de plaisanterie, Dolly démêla une pointe d'irritation, et lorsqu'elle vit l'expression résolue de la physionomie du comte et la précipitation de la princesse Barbe à changer de conversation, elle comprit qu'on touchait à un sujet délicat.

Après le dîner, qui eut le caractère de luxe, mais aussi de formalisme et d'impersonnalité que Dolly connaissait pour l'avoir rencontré dans des dîners de cérémonie, on passa sur la terrasse. Une partie de lawn-tennis fut commencée. Dolly s'y essaya, mais y renonça vite et, pour n'avoir pas l'air de s'ennuyer, chercha à s'intéresser au jeu des autres ; Wronsky et Swiagesky étaient des joueurs

sérieux, Weslowsky, au contraire, jouait fort mal, mais ne cessait de rire et de pousser des cris ; sa familiarité avec Anna déplut à Dolly, qui trouva une affectation d'enfantillage à toute cette scène. Elle se faisait l'effet de jouer la comédie avec des acteurs, qui tous lui étaient supérieurs. Un désir passionné de revoir ses enfants, de reprendre ce joug du foyer dont elle avait pensé tant de mal le matin même, s'emparait d'elle ; aussi résolut-elle de repartir dès le lendemain, quoiqu'elle fut venue dans l'intention de rester une couple de jours. Rentrée dans sa chambre après le thé et une promenade en bateau, elle éprouva un véritable soulagement à se retrouver seule, et aurait préféré ne pas voir Anna.

Partie VI · Chapitre 23

Au moment où elle allait se mettre au lit, la porte s'ouvrit et Anna entra, vêtue d'un peignoir blanc. Toutes deux, dans le courant de la journée, sur le point d'aborder une question intime, s'étaient dit : « Plus tard, quand nous serons seules » ; et maintenant il leur sembla qu'elles n'avaient plus rien à se confier.

« Que devient Kitty ? demanda enfin Anna, assise près de la fenêtre et regardant Dolly d'un air humble. Dis-moi la vérité : m'en veut-elle ?

— Oh non ! répondit Dolly en souriant.

— Elle me hait, me méprise ?

— Non plus ; mais tu sais, il y a des choses qui ne se pardonnent pas.

— C'est vrai ! dit Anna en se tournant vers la fenêtre ouverte. Ai-je été coupable dans tout cela ? et qu'appelle-t-on être coupable ? Pouvait-il en être autrement ? croirais-tu possible de n'être pas la femme de Stiva ?

— Je ne sais que te répondre, mais toi…

— Kitty est-elle heureuse ? Son mari, assure-t-on, est un excellent homme.

— C'est trop peu dire ; je n'en connais pas de meilleur.

— Tant mieux.

— Mais parle-moi de toi, dit Dolly. J'ai causé avec… ; — elle ne savait comment nommer Wronsky.

— Avec Alexis, oui, et je me doute de votre conversation. Voyons, dis-moi ce que tu penses de moi, de ma vie.

— Je ne puis ainsi te répondre d'un mot.

— Tu n'en peux juger complètement, parce que tu nous vois entourés de monde, tandis qu'au printemps nous étions seuls. Ce serait le bonheur suprême pour moi que de vivre ainsi à deux ! Mais je crains qu'il ne prenne l'habitude de quitter souvent la maison, et alors figure-toi ce que serait la solitude pour moi ! Oh, je sais ce que tu vas dire, ajouta-t-elle en venant s'asseoir auprès de Dolly ; certainement je ne le retiendrai pas de force, mais aujourd'hui ce sont des courses, demain des élections, et moi pendant ce temps… De quoi avez-vous causé ensemble ?

— D'un sujet que j'aurais abordé avec toi sans qu'il m'en parlât : de la possibilité de rendre ta situation régulière. Tu sais ma manière de voir à ce sujet, mais enfin mieux vaudrait le mariage.

— C'est-à-dire le divorce ? Betsy Tverskoï m'a fait la même observation. Ah ! ne crois pas que j'établisse de comparaison entre vous : c'est la femme la plus dépravée qui existe. Enfin, que t'a-t-il dit ?

— Qu'il souffre pour toi et pour lui ; si c'est de l'égoïsme, il vient d'un sentiment d'honneur ; le comte voudrait légitimer sa fille, être ton mari, avoir des droits sur toi.

— Quelle femme peut appartenir à son mari plus complètement que je ne lui appartiens ? Je suis son esclave !

— Mais il ne voudrait pas te voir souffrir.

— Est-ce possible ! et puis !...

— Et puis légitimer ses enfants, leur donner son nom.

— Quels enfants ? — et Anna ferma à demi les yeux.

— Mais Anny et ceux que tu pourras avoir encore...

— Oh ! il peut être tranquille, je n'en aurai plus.

— Comment peux-tu répondre de cela ?

— Parce que je ne veux plus en avoir — et, malgré son émotion, Anna sourit de l'expression d'étonnement, de naïve curiosité et d'horreur qui se peignit sur le visage de Dolly. — Après ma maladie, le docteur m'a dit...

. . . . . .

— C'est impossible ! » s'écria Dolly ouvrant de grands yeux et contemplant Anna avec stupéfaction. Ce qu'elle venait d'apprendre confondait toutes ses idées, et les déductions qu'elle en tira furent telles, que bien des points mystérieux pour elle jusqu'ici lui pa-

rurent s'éclaircir subitement. N'avait-elle pas rêvé quelque chose d'analogue pendant son voyage ?... et maintenant cette réponse trop simple à une question compliquée l'épouvantait !

« N'est-ce pas immoral ? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Pourquoi ? N'oublie pas que j'ai le choix entre un état de souffrance et la possibilité d'être un camarade pour mon mari, car je le considère comme tel ; si le point est discutable en ce qui te concerne, il ne l'est pas pour moi. Je ne suis sa femme qu'autant qu'il m'aime, et il me faut entretenir cet amour. »

Dolly était en proie aux réflexions sans nombre que ces confidences faisaient naître dans son esprit. « Je n'ai pas cherché à retenir Stiva, pensait-elle, mais celle qui me l'a enlevé y a-t-elle réussi ? elle était pourtant jeune et jolie, ce qui n'a pas empêché Stiva de la quitter aussi ! Et le comte sera-t-il retenu par les moyens qu'emploie Anna ? ne trouvera-t-il pas, quand il le voudra, une femme plus séduisante encore ? » Elle soupira profondément.

« Tu dis que c'est immoral, reprit Anna, sentant que Dolly la désapprouvait, mais songe donc que mes enfants ne peuvent être que de malheureuses créatures destinées à rougir de leurs parents, de leur naissance ?

— C'est pourquoi tu dois demander le divorce. »

Anna ne l'écoutait pas, elle voulait aller jusqu'au bout de son argumentation.

« La raison m'a été donnée pour ne pas procréer des infortunés ; s'ils n'existent pas, ils ne connaissent pas le malheur ; mais, s'ils existent pour souffrir, la responsabilité en retombe sur moi. »

« Comment peut-on être coupable à l'égard de créatures qui n'existent pas ? » pensait Dolly en secouant la tête pour chasser l'idée bizarre que pour Grisha, son bien-aimé, il aurait peut-être mieux valu ne pas naître.

« Je t'avoue que, selon moi, c'est mal, dit-elle avec une expression de dégoût.

— Songe à la différence qui existe entre nous deux : pour toi, il ne peut s'agir que de savoir si tu désires encore avoir des enfants ; pour moi, il s'agit de savoir s'il m'est permis d'en avoir. »

Dolly se tut, et elle comprit tout à coup l'abîme qui la séparait d'Anna ; entre elles certaines questions ne pouvaient plus être discutées.

Partie VI · Chapitre 24

« Raison de plus pour régulariser la situation, si c'est possible.

— Oui, si c'est possible, répondit Anna sur un ton tout différent, de calme et de douceur.

— On me disait que ton mari y consentait.

— Dolly, ne parlons pas de cela.

— Comme tu veux, répondit celle-ci, frappée de la douleur profonde qui se peignit sur les traits d'Anna ; ne vois-tu pas les choses trop en noir ?

— Nullement, je suis heureuse et contente. Je fais même des passions ; — as-tu remarqué Weslowsky ?

— Le ton de Weslowsky me déplaît fort, à dire vrai.

— Pourquoi ? l'amour-propre d'Alexis en est chatouillé, voilà tout, et pour moi je fais de cet enfant ce que je veux, comme toi avec Grisha ; non, Dolly, je ne vois pas tout en noir, mais je cherche à ne rien voir, tant je trouve tout terrible.

— Tu as tort, tu devrais faire le nécessaire.

— Quoi ? épouser Alexis ? Crois-tu donc réellement que je n'y songe pas ? Mais quand cette pensée s'empare de moi, elle m'affole, et je ne parviens à me calmer qu'avec de la morphine, dit-elle en se levant, puis marchant de long en large en s'arrêtant par moments. Mais d'abord il ne consentira pas au divorce, parce qu'il est sous l'influence de la comtesse Lydie.

— Il faut essayer, dit Dolly avec douceur, suivant Anna des yeux, le cœur plein de sympathie.

— Admettons que j'essaye, que je l'implore comme une coupable, admettons même qu'il consente. » Anna, arrivée près de la fenêtre, s'arrêta pour arranger les rideaux : « Et mon fils ? me le rendra-t-on ? Non, il grandira chez ce père que j'ai quitté, en apprenant à me mépriser ! Conçois-tu que j'aime presque également, certes plus que moi-même, ces deux êtres qui s'excluent l'un l'autre, Serge et Alexis ? » Elle revint au milieu de la chambre en serrant ses mains contre sa poitrine, et se pencha vers Dolly, tremblante d'émotion sous ce regard mouillé de larmes.

« Je n'aime qu'eux au monde et ne puis les réunir ! Le reste m'est égal ! Cela finira d'une façon quelconque, mais je ne puis, je ne veux pas aborder ce sujet. Tu ne saurais imaginer ce que je souffre ! »

Elle s'assit près de Dolly et lui prit la main.

« Ne me méprise pas, je ne le mérite pas ; mais plains-moi, car il n'y a pas de femme plus malheureuse… » Et elle se mit à pleurer.

Quand Anna l'eut quittée, Dolly pria, puis se coucha ; ses pensées se tournèrent involontairement vers la maison, les enfants ; jamais elle n'avait aussi vivement senti combien ce petit monde à elle lui était cher et précieux ! Elle décida que rien ne la retiendrait plus longtemps éloignée, et qu'elle partirait le lendemain.

Anna, dans son cabinet de toilette, prit un verre et y versa quelques gouttes d'une potion contenant principalement de la morphine ; une fois calmée, elle entra tranquillement dans sa chambre à coucher.

Wronsky la regarda attentivement, cherchant sur sa physionomie quelque indice de la conversation qu'elle avait eue avec Dolly ; mais tout ce qu'il y vit fut cette grâce séductrice dont il subissait toujours le charme. Il attendit qu'elle parlât.

« Je suis contente que Dolly te plaise, dit-elle simplement.

— Mais je la connais depuis longtemps, c'est une femme excellente, quoique excessivement terre à terre. Je n'en suis pas moins très content de sa visite. »

Il regarda encore Anna d'un air interrogateur et lui prit la main ; elle lui sourit et ne voulut pas comprendre cette question.

Malgré les instances réitérées de ses hôtes, Dolly fit le lendemain ses préparatifs de départ, et la vieille calèche, avec son attelage dépareillé, s'arrêta sous le péristyle.

Daria Alexandrovna prit froidement congé de la princesse Barbe et des messieurs ; la journée passée en commun ne les avait pas rapprochés. Anna seule était triste ; personne, elle le savait, ne

viendrait plus réveiller les sentiments que Dolly avait remués dans son âme, et qui représentaient ce qu'elle avait de meilleur ; bientôt la vie qu'elle menait en étoufferait les derniers vestiges.

Dolly respira librement lorsqu'elle se trouva en pleins champs, et, curieuse de connaître les impressions des domestiques, elle allait les interroger, quand Philippe le cocher se retourna.

« Pour des richards, ce sont des richards, dit-il d'un air moins sombre qu'en partant, mais les chevaux n'ont reçu, en tout et pour tout, que trois mesures d'avoine : de quoi ne pas crever de faim. Nous ne ferions pas cela chez nous.

— C'est un maître avare, confirma le teneur de livres.

— Mais ses chevaux sont beaux ?

— Oui, quant à cela il n'y a rien à dire, et la nourriture aussi est bonne ; mais, je ne sais si cela vous a fait le même effet, Daria Alexandrovna, je me suis ennuyé, — et il tourna son honnête figure vers elle.

— Moi aussi, je me suis ennuyée. Crois-tu que nous arriverons ce soir ?

— Il le faudra bien. »

Dolly ayant retrouvé ses enfants en bonne santé ressentit une meilleure impression de son voyage ; elle décrivit avec animation le luxe et le bon goût de l'installation de Wronsky, la cordialité de la réception qui lui avait été faite, et n'admit aucune observation critique.

« Il faut, pour les comprendre, les voir chez eux, — disait-elle, oubliant volontairement le malaise qu'elle avait ressenti, – et je sais maintenant qu'ils sont bons. »

Partie VI · Chapitre 25

Wronsky et Anna passèrent à la campagne la fin de l'été et une partie de l'automne, sans faire aucune démarche pour régulariser leur situation, mais résolus à rester chez eux. Rien de ce qui constitue le bonheur ne leur manquait en apparence ; ils étaient riches, jeunes, bien portants, ils avaient un enfant, leurs occupations leur plaisaient, et cependant après le départ de leurs hôtes ils sentirent que leur vie devait forcément subir quelque modification.

Anna continuait à prendre le plus grand soin de sa personne et de sa toilette ; elle lisait beaucoup, et faisait venir de l'étranger les ouvrages de valeur que citaient les revues ; aucun des sujets pouvant intéresser Wronsky ne lui restait indifférent ; douée d'une mémoire excellente, elle l'étonnait par ses connaissances agronomiques et architecturales, puisées dans des livres ou des journaux spéciaux, et l'habituait à la consulter sur toute chose, même sur des questions de sport ou d'élève de chevaux. L'intérêt qu'elle prenait à l'installation de l'hôpital était très sérieux, et elle y apportait des idées personnelles qu'elle savait faire exécuter. Le but de sa vie était de plaire à Wronsky, de lui remplacer ce qu'il avait quitté pour elle, et celui-ci, touché de ce dévouement, savait l'apprécier. À la longue cependant, l'atmosphère de tendresse jalouse dont elle l'enveloppait l'oppressa, et il éprouva le besoin d'affirmer son indépendance ; son bonheur eût été complet, croyait-il, si, chaque fois qu'il voulait quitter la maison, il n'eût éprouvé de la part d'Anna une vive opposition.

Quant au rôle de grand propriétaire auquel il s'était essayé, il y prenait un véritable goût, et se découvrait des aptitudes sérieuses pour l'administration de ses biens. Il savait entrer dans les détails, défendre obstinément ses intérêts, écouter et questionner son in-

tendant allemand sans se laisser entraîner par lui à des dépenses exagérées, accepter parfois les innovations utiles, surtout lorsqu'elles étaient de nature à faire sensation autour de lui ; mais jamais il ne dépassait les limites qu'il s'était tracées. Grâce à cette conduite prudente, et malgré les sommes considérables que lui coûtaient ses bâtisses, l'achat de ses machines et d'autres améliorations, il ne risquait pas de compromettre sa fortune. »

Le gouvernement de Kachine, où étaient situées les terres de Wronsky, de Swiagesky, d'Oblonsky, de Kosnichef et en partie celles de Levine, devait tenir au mois d'octobre son assemblée provinciale, et procéder à l'élection de ses maréchaux. Ces élections, à cause de certaines personnalités marquantes qui y prenaient part, attiraient l'attention générale ; on se préparait à y venir de Moscou, de Pétersbourg, même de l'étranger. Wronsky aussi avait promis d'y assister.

L'automne était venu, sombre, pluvieux et singulièrement triste à la campagne.

La veille de son départ, le comte vint annoncer d'un ton froid et bref qu'il s'absentait pour quelques jours, tout préparé à une lutte dont il tenait à sortir vainqueur ; sa surprise fut grande en voyant Anna prendre cette nouvelle avec beaucoup de calme et se contenter de lui demander l'époque exacte de son retour.

« J'espère que tu ne t'ennuieras pas, – dit-il, scrutant la physionomie d'Anna, et se méfiant de la faculté qu'elle possédait de se renfermer complètement en elle-même lorsqu'elle prenait quelque résolution extrême.

— Oh non ! Je viens de recevoir une caisse de livres de Moscou, cela m'occupera. »

« C'est un nouveau ton qu'elle veut adopter », pensa-t-il, et il eut l'air de croire à la sincérité de cette apparence de raison.

Il partit donc sans autre explication, ce qui ne leur était jamais arrivé ; et, tout en espérant que sa liberté serait à l'avenir respectée par Anna, il emportait une vague inquiétude. Tous deux gardèrent une impression pénible de cette petite scène.

Partie VI · Chapitre 26

Levine était rentré à Moscou en septembre pour les couches de sa femme, et y avait déjà passé un mois, lorsque Serge Ivanitch l'invita à l'accompagner aux élections auxquelles il se rendait. Constantin hésitait, quoiqu'il eût des affaires de tutelle à régler pour sa sœur dans le gouvernement de Kachine ; mais Kitty, voyant qu'il s'ennuyait en ville, le pressa de partir et, pour l'y décider tout à fait, lui fit faire un uniforme de délégué de la noblesse : cette dépense trancha la question.

Au bout de six jours de démarches à Kachine, l'affaire de tutelle n'avait pas fait un pas, parce qu'elle dépendait en partie du maréchal dont la réélection se préparait. Le temps se passait en longues conversations avec des gens excellents, très désireux de rendre service, mais qui ne pouvaient rien, le maréchal restant inabordable ; ces allées et venues sans résultat ressemblaient aux efforts inutiles qu'on fait en rêve ; mais Levine, que le mariage avait rendu plus patient, cherchait à ne pas s'exaspérer ; il appliquait cette même patience à comprendre les manœuvres électorales qui agitaient autour de lui tant d'hommes honnêtes et estimables, et faisait de son mieux pour approfondir ce qu'il avait autrefois traité si légèrement.

Serge Ivanitch ne négligea rien pour lui expliquer le sens et la portée des nouvelles élections, auxquelles il s'intéressait particulièrement. Snetkof, le maréchal actuel, était un homme de la vieille roche, fidèle aux habitudes du passé, qui avait gaspillé une fortune considérable le plus honnêtement du monde, et dont les idées arriérées ne cadraient pas avec les besoins du moment ; il tenait, comme maréchal, de fortes sommes entre les mains, et les affaires les plus graves, telles que les tutelles, la direction de l'instruction publique, etc., dépendaient de lui. Il s'agissait de le remplacer par un homme nouveau, actif, imbu d'idées modernes, capable d'extraire du semstvo les éléments de « self-government » qu'il pouvait fournir, au lieu d'y apporter un esprit de caste qui en dénaturait le caractère. Le riche gouvernement de Kachine pouvait, si on savait user des forces qui y étaient concentrées, servir d'exemple au reste de la Russie, et les nouvelles élections deviendraient ainsi d'une haute importance. À la place de Snetkof on mettrait Swiagesky, ou mieux encore Newedowsky, un homme éminent, autrefois professeur, et ami intime de Serge Ivanitch.

Les états provinciaux furent ouverts par un discours du gouverneur, qui engagea la noblesse à n'envisager les élections qu'au point de vue du bien public et du dévouement au monarque, ainsi que le gouvernement de Kachine l'avait toujours pratiqué. Le discours fut très bien accueilli ; les délégués de la noblesse entourèrent le gouverneur quand il quitta la salle, et l'on se rendit à la cathédrale pour y prêter serment. Le service religieux impressionnait toujours Levine, qui fut touché d'entendre cette foule de vieillards et de jeunes gens répéter solennellement les formules du serment.

Plusieurs jours se passèrent en réunions et en discussions relativement à un système de comptabilité que le parti de Serge Ivanitch

semblait aigrement reprocher au maréchal. Levine finit par demander à son frère si l'on soupçonnait Snetkof de dilapidations.

« Nullement, c'est un très digne homme ; mais il faut mettre un terme à cette façon patriarcale de diriger les affaires. »

La séance pour l'élection des maréchaux de district fut orageuse ; elle se termina par la réélection de Swiagesky, qui offrit le même soir un grand dîner.

Partie VI · Chapitre 27

L'élection principale, celle du maréchal de gouvernement, n'eut lieu que le sixième jour. La foule se pressait dans les deux salles, où les débats s'agitaient sous le portrait de l'empereur.

Les délégués de la noblesse s'étaient divisés en deux groupes, les vieux et les nouveaux ; parmi les vieux on ne voyait que des uniformes passés de mode, courts de taille, serrés aux entournures, comme si leurs possesseurs avaient beaucoup grandi ; quelques uniformes de marine et de cavalerie de très ancienne date s'y remarquaient aussi ; les nouveaux portaient au contraire des uniformes larges d'épaules, longs de taille, des gilets blancs, et parmi eux on distinguait quelques uniformes de cour.

Levine avait suivi son frère dans la petite salle où l'on fumait devant un buffet ; il tâchait de suivre la conversation dont Kosnichef était l'âme, et de comprendre pourquoi deux maréchaux de district hostiles à Snetkof tenaient à lui faire poser sa candidature. Oblonsky, en tenue de chambellan, vint se joindre à ce groupe après avoir déjeuné.

« Nous tenons la position, dit-il en arrangeant ses favoris, après avoir écouté Swiagesky et lui avoir donné raison. Un district suffit, et si Swiagesky s'en mêlait, ce serait de l'affectation. »

Tout le monde semblait comprendre, sauf Levine qui seul n'y entendait rien ; pour s'éclairer il prit le bras de Stépane Arcadiévitch, et lui exprima son étonnement de voir des districts hostiles demander au vieux maréchal de poser sa candidature.

« O sancta simplicitas ! répondit Oblonsky : ne comprends-tu pas que, nos mesures étant prises, il faut que Snetkof se présente, car, s'il se désistait, le vieux parti pourrait choisir un candidat et dérouter nos combinaisons. Le district de Swiagesky faisant opposition, il y aura toujours ballottage, et nous en profiterons pour proposer le candidat de notre choix. »

Levine ne comprit qu'à demi et aurait continué ses questions, si des clameurs parties de la grande salle n'eussent attiré son attention.

Partie VI · Chapitre 28

La discussion semblait fort vive sous le portrait de l'empereur ; mais Levine, gêné par ses voisins, ne distinguait que la voix douce du vieux maréchal, celle de Kosnichef et le ton aigre d'un député de la noblesse. Serge, en réponse à ce dernier, et pour calmer l'agitation générale, demanda au secrétaire le texte même de la loi, dont il fit lecture, afin de prouver au public qu'en cas de divergence d'opinion on devait aller aux voix.

Un gros monsieur aux moustaches teintes, serré dans son uniforme, l'interrompit en s'approchant de la table, et cria :

« Aux voix ! aux voix ! pas de discussions ! » C'était demander la même chose, mais dans un esprit d'hostilité qui ne fit qu'augmenter les clameurs ; le maréchal réclama le silence ; des cris partaient de tous côtés, et les visages comme les paroles semblaient surexcités. Levine comprit, avec l'aide de son frère, qu'il s'agissait de valider les droits d'électeur d'un délégué accusé de se trouver sous le coup d'un jugement ; une voix de moins pouvait déplacer la majorité : c'est pourquoi l'agitation était si vive. Levine, péniblement frappé de voir cette irritation haineuse s'emparer d'hommes qu'il estimait, préféra à ce triste spectacle la vue des domestiques qui servaient au buffet dans la petite salle. Il allait adresser la parole à un vieux maître d'hôtel à favoris gris, qui connaissait toute la province, lorsqu'on vint l'appeler pour voter.

Une boule blanche lui fut remise en rentrant dans la grande salle, et il fut poussé vers la table où Swiagesky, l'air important et ironique, présidait aux votes. Levine, déconcerté et ne sachant que faire de sa boule, lui demanda à demi-voix :

« Que faut-il que je fasse ? »

La question était intempestive et fut entendue des personnes présentes ; aussi reçut-elle de Swiagesky cette réponse sévère :

« Ce que vous dicteront vos convictions, » Levine, rouge et embarrassé, déposa son vote, au hasard.

Les nouveaux eurent gain de cause ; le vieux maréchal posa sa candidature, prononça un discours ému, et, acclamé de son parti, se retira les larmes aux yeux. Levine, debout près de la porte de la salle, le vit passer, accablé, mais se hâtant de sortir ; la veille il était allé le trouver pour son affaire de tutelle, et se rappelait l'air digne et respectable du vieillard, sa grande maison d'aspect seigneurial, avec ses vieux meubles, ses vieux serviteurs, sa vieille et excellente

femme coiffée d'un bonnet à coques et parée d'un châle turc ; son jeune fils, le cadet de la famille, était entré chez son père pour lui souhaiter le bonjour et lui baiser affectueusement la main. C'était ce même homme, couvert maintenant de décorations, qui fuyait comme un animal traqué.

« J'espère que vous nous restez, dit Levine, cherchant à lui dire quelque chose d'agréable.

— J'en doute, répondit le maréchal en jetant autour de lui un regard troublé. Je suis vieux et fatigué, que de plus jeunes prennent ma place. »

Et il disparut par une petite porte.

Partie VI · Chapitre 29

La salle, longue et étroite, où se trouvait le buffet, se remplissait de monde, et l'agitation allait croissant, car le moment décisif approchait ; les chefs de partis, qui savaient à quoi s'en tenir sur le nombre des votants, étaient les plus animés ; les autres cherchaient à se distraire, et se préparaient à la lutte en mangeant, fumant et arpentant la salle.

Levine ne fumait pas et n'avait pas faim ; afin d'éviter ses amis, parmi lesquels il venait d'apercevoir Wronsky en uniforme d'écuyer de l'empereur, il se réfugia près d'une fenêtre, et, tout en examinant les groupes qui se formaient, il prêta l'oreille à ce qu'on disait autour de lui. Au milieu de cette foule il distingua, vêtu d'un antique uniforme de général de l'état-major, le vieux propriétaire à moustaches grises qu'il avait vu jadis chez Swiagesky ; leurs yeux se rencontrèrent et ils se saluèrent cordialement.

« Charmé de vous revoir, dit le vieillard ; certes oui je me rappelle le plaisir de vous avoir vu chez Nicolas Ivanitch.

— Comment vont vos affaires de campagne ?

— Mais toujours avec perte, répondit le vieillard doucement et d'un air convaincu, comme si ce résultat était le seul qu'il admît. Et vous, comment se fait-il que vous preniez part à notre coup d'État ? La Russie entière paraît s'y être donné rendez-vous ; nous avons jusqu'à des chambellans, peut-être des ministres, dit-il en désignant Oblonsky, dont la haute taille imposante faisait sensation.

— Je vous avoue, répondit Levine, que je ne comprends pas grand'chose à l'importance de ces élections de la noblesse. »

Le vieillard le regarda étonné.

« Mais qu'y a-t-il à comprendre ? et quelle importance peuvent-elles avoir ? C'est une institution en décadence, qui se prolonge par la force d'inertie. Voyez tous ces uniformes : vous avez devant vous des juges de paix, des employés, non des gentilshommes.

— Pourquoi, en ce cas, venez-vous aux assemblées ?

— Par habitude, pour entretenir des relations, par une sorte d'obligation morale ; j'y joins aussi une question d'intérêt personnel : mon gendre a besoin d'un coup d'épaule, il faut tâcher de l'aider à obtenir une place… Mais pourquoi des personnages comme ceux-ci y viennent-ils ? — et il indiqua l'orateur dont le ton aigre avait frappé Levine pendant les débats qui précédèrent le vote.

— C'est une génération nouvelle de gentilshommes.

— Pour être nouveaux, ils le sont, mais peut-on compter parmi les gentilshommes ceux qui attaquent les droits de la noblesse ?

— Puisque, selon vous, c'est une institution tombée en désuétude ?…

— Il y a des institutions vieillies qui doivent être respectées et traitées doucement. Nous ne valons peut-être pas grand'chose, mais nous n'en avons pas moins duré mille ans. Supposez que vous traciez un nouveau jardin : irez-vous couper l'arbre séculaire qui s'est attardé sur votre terrain ? Non, vous tracerez vos allées et vos corbeilles de fleurs de façon à garder intact le vieux chêne ; celui-là ne repousserait pas en un an. Eh bien et vos affaires à vous !

— Elles ne sont pas brillantes, et me donnent tout au plus 5 pour 100.

— Sans compter vos peines, qui vaudraient cependant bien aussi une rémunération. — Je vous en dirai autant, trop heureux si j'ai mes 5 pour 100.

— Pourquoi persévérons-nous alors ?

— Oui, pourquoi ? par habitude, je suppose. Moi, par exemple, qui sais d'avance que mon fils unique sera un savant et non un agriculteur, je m'obstine en dépit de tout ! J'ai même planté un verger cette année.

— On dirait que nous nous sentons un devoir à remplir envers la terre, car pour ma part il y a longtemps que je ne me fais plus illusion sur les profits de mon travail.

— J'ai, dit le vieillard, un marchand pour voisin ; l'autre jour il est venu me faire visite ; nous avons parcouru la ferme, puis le jardin, et après avoir tout admiré : « Votre domaine est en ordre, m'a-t-il dit, mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous ne rasiez pas les tilleuls de votre jardin ; ils ne font qu'épuiser votre terre, et le bois s'en vendrait bien. À votre place je m'en déferais. »

— Il le ferait certainement, — dit Levine en souriant, car ce genre de raisonnement lui était connu, – et du prix qu'il en tirerait, il achèterait du bétail, ou bien un lopin de terre, qu'il affermerait aux paysans ; et il se ferait une petite fortune là où nous serons trop heureux de garder notre terre intacte et de pouvoir la léguer à nos enfants.

— Vous êtes marié, m'a-t-on dit ?

— Oui, répondit Levine avec une orgueilleuse satisfaction. N'est-il pas étonnant que nous restions ainsi attachés à la terre, comme les vestales de l'antiquité au feu sacré ? »

Le vieillard sourit sous ses moustaches blanches.

« D'aucuns, comme notre ami Swiagesky et le comte Wronsky, prétendent faire de l'industrie agricole ; mais jusqu'ici cela n'a servi qu'à manger son capital.

— Pourquoi n'arrivons-nous pas à faire comme le marchand ? demanda Levine frappé de cette idée.

— À cause de notre manie d'entretenir le feu sacré, comme vous dites : c'est un instinct de caste. Les paysans ont le leur : un bon paysan s'obstinera à louer le plus de terre possible, et, qu'elle soit bonne au mauvaise, il labourera quand même.

— Nous sommes tous pareils ! dit Levine. Je suis bien enchanté de vous avoir rencontré, ajouta-t-il en voyant approcher Swiagesky.

— Nous nous retrouvons pour la première fois depuis le jour où nous avons fait connaissance chez vous, fit le vieillard en s'adressant à Swiagesky.

— Et vous venez certainement de médire du nouvel ordre des choses, répondit celui-ci en souriant.

— Il faut bien se soulager le cœur. »

Partie VI · Chapitre 30

Swiagesky prit Levine par le bras et s'approcha avec lui d'un groupe d'amis parmi lesquels il devint impossible d'éviter Wronsky, debout entre Oblonsky et Kosnichef, et regardant approcher les nouveaux venus.

« Enchanté, dit-il en tendant la main à Levine ; nous nous sommes rencontrés chez la princesse Cherbatzky, il me semble ?

— Je me rappelle parfaitement notre rencontre », répondit Levine, qui devint pourpre et se tourna aussitôt vers son frère pour lui parler.

Wronsky sourit et s'adressa à Swiagesky sans témoigner aucun désir de poursuivre son entretien avec Levine ; mais celui-ci, gêné de sa grossièreté, cherchait un moyen de la réparer.

« Où en êtes-vous ? demanda-t-il à son frère.

— Snetkof a l'air d'hésiter.

— Quelle candidature proposera-t-on s'il se désiste ?

— Celle qu'on voudra, répondit Swiagesky.

— La vôtre peut-être ?

— Certainement non, repartit Nicolas Ivanitch en jetant un regard inquiet sur le personnage au ton aigre qui se tenait près de Kosnichef.

— Si ce n'est pas la vôtre, ce sera celle de Newedowsky, continua Levine tout en sentant qu'il s'aventurait sur un terrain dangereux.

— En aucun cas », répondit le monsieur désagréable, qui se trouva être Newedowsky lui-même, auquel Swiagesky se hâta de présenter Levine.

Un silence suivit, pendant lequel Wronsky regarda distraitement Levine ; et pour lui adresser quelque parole insignifiante il lui demanda comment il se faisait que, vivant toujours à la campagne, il ne fût pas juge de paix.

« Parce que les justices de paix me semblent une institution absurde, répondit Levine.

— J'aurais cru le contraire, fit Wronsky étonné.

— À quoi servent les juges de paix. Il ne m'est pas arrivé une fois en huit ans de les voir juger autrement que mal — et il se mit fort maladroitement à citer quelques faits.

— Je ne te comprends pas, dit Serge Ivanitch, lorsque après cette sortie ils quittèrent la salle du buffet pour aller voter. Tu manques absolument de tact politique ; je te vois en bons termes avec notre adversaire Snetkof, et voilà que tu te fais un ennemi du comte Wronsky ! Ce n'est pas que je tienne à son amitié, car je viens de refuser son invitation à dîner, mais il est inutile de se le rendre hostile ! Puis tu fais des questions indiscrètes à Newedowsky…

— Tout cela m'embrouille, et je n'y attache aucune importance, dit Levine d'un air sombre.

— C'est possible ; mais quand tu t'y mets, tu gâtes tout. »

Levine se tut et ils entrèrent dans la grande salle.

Le vieux maréchal s'était décidé à poser sa candidature, bien qu'il sentît le succès incertain et qu'il sût qu'un district ferait opposition.

Au premier tour de scrutin il eut une forte majorité, et entra pour recevoir les félicitations générales au milieu des acclamations de la foule.

« C'est fini ? dit Levine à son frère.

— Cela commence au contraire, répondit celui-ci en souriant : le candidat de l'opposition peut avoir plus de voix. »

Cette finesse avait échappé à Levine ; elle le jeta dans une sorte de mélancolie ; se croyant inutile et inaperçu, il retourna dans la petite salle, y demanda à manger et, pour ne pas rentrer dans la foule, fit un tour dans les tribunes. Elles étaient pleines de dames, d'officiers, de professeurs, d'avocats ; Levine y entendit vanter l'éloquence de son frère ; mais là encore il chercha vainement à comprendre ce qui pouvait ainsi émouvoir et exciter d'honnêtes gens. Las et attristé, il descendit l'escalier, voulant réclamer sa fourrure au vestiaire et partir, lorsqu'on vint encore le chercher pour voter. Le candidat qu'on opposait à Snetkof était ce même Newedowsky dont le refus lui avait semblé si catégorique. C'est lui qui l'emporta, ce dont les uns furent ravis, et d'autres enthousiastes, tandis que le vieux maréchal dissimulait à peine son dépit. Lorsque Newedowsky parut dans la salle, on l'accueillit avec les mêmes acclamations qui tout à l'heure avaient salué le gouverneur et le vieux maréchal lui-même.

Partie VI · Chapitre 31

Wronsky offrit un grand dîner au nouvel élu et au parti qui triomphait avec lui.

Le comte, en venant assister aux élections, avait voulu affirmer aux yeux d'Anna son indépendance et être agréable à Swiagesky ; il avait tenu également à remplir les devoirs qu'il s'imposait à titre de grand propriétaire. Ce qu'il ne soupçonnait guère, c'était l'intérêt passionné qu'il prendrait aux élections et le succès avec lequel il y jouerait son rôle. Il avait réussi tout d'abord à s'attirer la sympathie générale, et il ne se trompait pas en croyant qu'il inspirait déjà de la confiance. Cette influence subite était due en partie à la belle maison qu'il occupait en ville, et que lui cédait un vieux camarade, le directeur de la banque de Kachine, à un excellent cuisinier, à ses liens de camaraderie avec le gouverneur, mais surtout aux manières simples et affables qui lui gagnaient les cœurs, malgré la réputation de fierté qu'on lui faisait. Tous ceux qui l'avaient approché ce jour-là, à l'exception de Levine, semblaient disposés à lui rendre hommage et à lui attribuer le succès de Newedowsky. Il éprouva un certain orgueil en se disant que dans trois ans, s'il était marié, rien ne l'empêcherait de se présenter lui-même aux élections, et involontairement il se souvint du jour où, après avoir assisté au triomphe de son jockey, il s'était décidé à courir de sa personne. À table il plaça à sa droite le gouverneur, en homme respecté par la noblesse, dont il s'était attiré les suffrages par son discours, mais qui pour Wronsky n'était rien de plus que Maslof Katka, un camarade du corps des pages, qu'il traitait en protégé et cherchait à mettre à son aise ; à sa gauche il avait placé Newedowsky, un homme jeune, au visage impénétrable et dédaigneux, pour lequel il se montra plein d'égards.

Malgré son insuccès partiel, Swiagesky était ravi de voir son parti triompher, et raconta avec verve pendant le dîner divers incidents des élections où le pauvre vieux maréchal jouait un rôle ridicule. Oblonsky, content de la satisfaction générale, s'amusait franchement ; aussi, lorsque après le repas on envoya des dépêches de tous côtés, en expédia-t-il une à Dolly, « pour leur faire plaisir, à tous », comme il le confia à ses voisins. Mais Dolly, en recevant le télégramme, regretta en soupirant le rouble qu'il coûtait, et comprit que son mari avait bien dîné, car c'était une de ses faiblesses que de faire jouer le télégraphe après.

On porta des toasts avec des vins excellents qui n'avaient rien de russe, on salua le nouveau maréchal du titre d'excellence, titre dont malgré son air indifférent il était charmé comme l'est une jeune mariée de s'entendre appeler madame. La santé de « notre aimable hôte » fut aussi proclamée, ainsi que celle du gouverneur.

Jamais Wronsky ne se serait attendu à se trouver en province le centre d'une réunion aussi distinguée.

Vers la fin du dîner la gaieté redoubla, et le gouverneur pria Wronsky d'assister à un concert organisé par sa femme au profit de nos frères. (C'était avant la guerre de Serbie.)

« On dansera après, et tu verras notre beauté, qui est remarquable.

— Not in my line », répondit en souriant Wronsky, mais il promit d'y aller.

Au moment où l'on allumait des cigares en sortant de table, le valet de chambre de Wronsky s'approcha de lui, portant un billet sur un plateau :

« De la campagne ; un messager l'apporte à l'instant. »

Le billet était d'Anna, et avant de l'ouvrir Wronsky savait déjà ce qu'il renfermait ; il avait promis de rentrer le vendredi, mais, les élections s'étant prolongées, il se trouvait encore absent le samedi ; la lettre devait être pleine de reproches et avoir devancé celle qu'il avait expédiée la veille pour expliquer son retard. Le contenu du billet fut plus pénible encore qu'il ne s'y attendait ; Anny était très malade, et le médecin craignait une inflammation.

« Je perds la tête à moi toute seule ; la princesse Barbe, au lieu d'une aide, n'est qu'un embarras. Je t'attendais avant-hier soir, et t'envoie un messager pour savoir ce que tu deviens ; je serais venue moi-même si je n'avais craint de t'être désagréable. Donne une réponse quelconque, afin que je sache ce que je dois faire. »

L'enfant était gravement malade et elle avait voulu venir elle-même !

Le contraste de cet amour exigeant et de l'amusante réunion qu'il fallait quitter frappa désagréablement Wronsky : pourtant il partit la nuit même par le premier train.

Partie VI · Chapitre 32

Anna, avant le départ de Wronsky pour les élections, s'était promis de faire les plus grands efforts pour supporter stoïquement la séparation ; mais le regard froid et impérieux avec lequel il lui annonça qu'il s'absentait, la blessa, et ses bonnes résolutions en furent ébranlées. Elle commenta ce regard dans la solitude, et l'expliqua d'une façon humiliante : « Certainement il a le droit de partir quand et comme bon lui semble ; tous les droits d'ailleurs ne les a-t-il pas, tandis que je n'en ai aucun ; c'est peu généreux à lui de me

le montrer. Mais comment me l'a-t-il fait sentir ? par un regard dur ?… C'est un tort bien vague… cependant il ne me regardait pas ainsi jadis, et cela prouve qu'il se refroidit à mon égard. »

Pour s'étourdir elle chercha à se distraire en accumulant des occupations qui remplissaient ses journées ; la nuit elle prenait de la morphine. Au milieu de ces réflexions, le divorce lui apparut comme un moyen d'empêcher Wronsky de l'abandonner, car le divorce impliquait le mariage, et elle résolut de ne plus résister sur ce point comme elle avait toujours fait, la première fois qu'il lui en reparlerait.

Cinq jours se passèrent ainsi ; pour tuer le temps elle faisait des promenades avec la princesse, visitait l'hôpital, et surtout lisait. Mais le sixième jour, en voyant que Wronsky ne rentrait pas, ses forces faiblirent ; sa petite fille tomba malade sur ces entrefaites, trop légèrement pour que l'inquiétude parvînt à la distraire. D'ailleurs Anna avait beau faire, elle ne pouvait feindre pour cette enfant des sentiments qu'elle n'éprouvait pas.

Le soir du sixième jour, sa terreur d'être quittée par Wronsky devint si vive qu'elle voulut partir, mais elle se contenta du billet qu'elle envoya par un exprès. Dès le lendemain matin elle regretta ce mouvement de vivacité en recevant un mot de Wronsky qui lui expliquait son retard. Aussitôt la crainte de le revoir s'empara d'elle ; comment supporterait-elle la sévérité de son regard en apprenant que sa fille n'avait pas été sérieusement malade ? Malgré tout, son retour était un bonheur ; il regretterait peut-être sa liberté et trouverait sa chaîne pesante, mais il serait là, elle le verrait et ne le perdrait pas de vue.

Assise sous la lampe, elle lisait un livre nouveau de Taine, écoutant au dehors les rafales du vent, et tendant l'oreille au moindre

bruit pour épier l'arrivée du comte. Après s'être trompée plusieurs fois, elle entendit distinctement la voix du cocher et le roulement de la voiture sous le péristyle. La princesse Barbe, qui faisait une patience, l'entendit également. Anna se leva ; elle n'osait pas descendre comme elle l'avait fait deux fois déjà, et, rouge, confuse, inquiète de l'accueil qu'elle recevrait, elle s'arrêta. Toutes ses susceptibilités s'étaient évanouies, elle ne redoutait plus que le mécontentement de Wronsky et, vexée de se rappeler que la petite allait à merveille, elle en voulait à l'enfant de s'être rétablie au moment même où elle expédiait sa lettre. Mais, à l'idée qu'elle allait le revoir, lui, toute autre pensée disparut, et lorsque le son de sa voix parvint jusqu'à elle, la joie l'emporta : elle courut au-devant de son amant.

« Comment va Anny ? demanda-t-il avec inquiétude du bas de l'escalier, la voyant rapidement descendre ; il s'était assis pour se faire débarrasser de ses bottes fourrées.

— Bien mieux.

— Et toi ? »

Elle lui saisit les deux mains et l'attira vers elle sans le quitter des yeux.

« J'en suis bien aise », dit-il froidement, examinant une toilette qu'il savait avoir été mise pour lui.

Ces attentions lui plaisaient, mais elles lui plaisaient depuis trop longtemps ; et l'expression d'immobile sévérité que redoutait Anna s'arrêta sur son visage.

« Comment vas-tu ? » demanda-t-il en lui baisant la main après s'être essuyé la barbe, que le froid avait mouillée.

« Tant pis, pensa Anna : pourvu qu'il soit ici, tout m'est égal, et quand je suis là, il n'ose pas ne pas m'aimer. »

La soirée se passa gaiement en présence de la princesse, qui se plaignit qu'Anna prenait de la morphine.

« Je n'y puis rien, mes pensées m'empêchent de dormir ; quand il est là, je n'en prends presque jamais. »

Wronsky raconta les divers épisodes de l'élection, et Anna sut le questionner habilement et l'amener à parler de ses succès ; à son tour elle raconta ce qui s'était passé en l'absence de Wronsky et ne lui dit que des choses qui pouvaient lui plaire.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Anna voulut effacer l'impression désagréable produite par sa lettre, et, plus sûre d'elle-même, elle dit :

« Avoue que tu as été mécontent de ma lettre et que tu n'y as pas cru ?

— Oui, répondit-il, — et, malgré la tendresse qu'il lui témoignait, elle comprit qu'il ne pardonnait pas. — Ta lettre était étrange : Anny, m'écrivais-tu, t'inquiétait, et cependant tu voulais venir toi-même ?

— L'un et l'autre étaient vrais.

— Je n'en doute pas.

— Si, tu en doutes ; je vois que tu es fâché.

— Pas du tout ; mais ce qui me contrarie, c'est que tu ne veuilles pas admettre des devoirs…

— Quels devoirs ? celui d'aller au concert ?

— N'en parlons plus.

— Pourquoi ne plus en parler ?

— Je veux dire qu'il peut se rencontrer des devoirs impérieux ; ainsi il faudra que j'aille à Moscou pour affaires… mais, Anna, pourquoi t'irriter ainsi quand tu sais que je ne puis vivre sans toi ?

— Si c'est ainsi, dit Anna changeant subitement de ton, si tu arrives un jour pour repartir le lendemain, si tu es fatigué de cette vie…

— Anna, ne sois pas cruelle ; tu sais que je suis prêt à te sacrifier tout. »

Elle continua sans l'écouter :

« Quand tu iras à Moscou, je t'accompagnerai : je ne reste pas seule ici. Vivons ensemble ou séparons-nous.

— Je ne demande qu'à vivre avec toi, mais pour cela il faut…

— Le divorce ? J'écrirai. Je reconnais que je ne puis continuer à vivre ainsi ; je te suivrai à Moscou.

— Tu dis cela d'un air de menace, mais c'est tout ce que je souhaite », dit Wronsky en souriant.

Le regard du comte en prononçant ces paroles affectueuses, restait glacial comme celui d'un homme exaspéré par la persécution :

« Quel malheur ! » disait ce regard, et elle le comprit. Jamais l'impression qu'elle ressentit en ce moment ne s'effaça de son esprit.

Anna écrivit à Karénine pour lui demander le divorce, et vers la fin de novembre, après s'être séparée de la princesse Barbe, que ses

affaires rappelaient à Pétersbourg, elle vint s'installer à Moscou avec Wronsky.

Partie VII · Chapitre 1

Les Levine étaient à Moscou depuis deux mois, et le terme fixé par les autorités compétentes pour la délivrance de Kitty se trouvait dépassé sans que rien fît présager un dénouement prochain ; aussi commençait-on à se préoccuper dans l'entourage de la jeune femme. Tandis que Levine voyait approcher le moment fatal avec terreur, Kitty gardait tout son calme ; cet enfant qu'elle attendait existait déjà pour elle ; il manifestait même son indépendance en la faisant parfois souffrir ; mais cette douleur étrange et inconnue n'amenait qu'un sourire sur ses lèvres ; elle sentait naître en son cœur un amour nouveau. Jamais son bonheur ne lui avait paru aussi complet, jamais elle ne s'était sentie plus gâtée, plus choyée de tous les siens : pourquoi aurait-elle hâté de ses vœux la fin d'une situation qu'on savait lui rendre si douce ? Le seul côté fâcheux qu'elle constatât dans leur vie moscovite était le changement survenu dans le caractère de son mari : elle le trouvait inquiet, ombrageux, oisif, agité sans but ; était-ce l'homme qu'elle avait connu toujours utilement occupé à la campagne, et dont elle admirait la dignité tranquille et la cordiale hospitalité ? Elle ne le reconnaissait plus et cette transformation lui causait un sentiment voisin de la pitié. La jeune femme était seule du reste à éprouver cette compassion, car elle s'avouait que rien dans son mari n'excitait la commisération, et quand elle se plaisait à étudier l'effet qu'il produisait en société, c'était plutôt sa jalousie qui risquait d'être mise en éveil. Mais, tout en reprochant à Levine son incapacité à s'accommoder d'une existence nouvelle, Kitty reconnaissait que Moscou lui offrait

peu de ressources. Quelles occupations pouvait-il s'y créer ? Il n'aimait ni les cartes ni la compagnie des viveurs comme Oblonsky ce dont elle rendait grâces au ciel ; le monde ne l'amusait pas : pour s'y plaire il aurait dû rechercher la société des femmes ; que lui restait-il donc en dehors du cercle monotone de la famille ? Levine avait bien songé à terminer son livre, et commencé des recherches dans les bibliothèques publiques, mais il avoua à Kitty qu'il se défiorait à lui-même l'intérêt de son travail lorsqu'il en parlait, et d'ailleurs le temps lui manquait pour rien faire de sérieux.

Les conditions particulières de leur vie de Moscou eurent en revanche un résultat inattendu, celui de faire cesser leurs querelles ; la crainte que tous deux avaient éprouvée de voir renaître des scènes de jalousie se trouva vaine, même à la suite d'un incident imprévu, la rencontre de Wronsky. Kitty, en compagnie de son père, le rencontra un jour chez sa marraine la princesse Marie Borissowna. En retrouvant ces traits autrefois si connus, elle sentit son cœur battre à l'étouffer, et son visage devenir pourpre ; mais ce fut le seul reproche qu'elle eut à s'adresser, car son émotion ne dura qu'une seconde. Le vieux prince se hâta d'entamer une discussion animée avec Wronsky, et l'entretien n'était pas achevé que Kitty aurait pu soutenir la conversation elle-même sans que son sourire ou l'intonation de sa voix eût prêté aux critiques de son mari, dont elle subissait l'invisible surveillance. Elle échangea quelques mots avec Wronsky, sourit lorsqu'il appela l'assemblée de Kachine « notre parlement », pour montrer qu'elle comprenait la plaisanterie, puis s'adressa à la vieille princesse, et ne tourna la tête que lorsque Wronsky se leva pour partir : elle lui rendit alors son salut simplement et poliment.

Le vieux prince ne fit, en sortant, aucune remarque sur cette rencontre ; mais Kitty comprit à une nuance particulière de ten-

dresse qu'il était content d'elle, et lui fut reconnaissante de son silence. Elle aussi était satisfaite d'avoir été maîtresse de ses sentiments au point de revoir Wronsky presque avec indifférence.

« J'ai regretté ton absence, dit-elle à son mari en lui racontant cette entrevue, ou du moins j'aurais voulu que tu pusses me voir par le trou de la serrure, car devant toi je serais devenue trop rouge, et n'aurais peut-être pas conservé mon aplomb ; vois comme je rougis maintenant ! »

Et Levine, d'abord plus rouge qu'elle, et l'écoutant d'un air sombre, se calma devant le regard sincère de sa femme, et lui fit, comme elle le désirait, quelques questions. Il déclara même qu'à l'avenir il ne se conduirait plus aussi sottement qu'aux élections, et ne fuirait plus Wronsky.

« C'est un sentiment si pénible que de craindre la vue d'un homme et de le considérer comme un ennemi », dit-il.

Partie VII · Chapitre 2

« N'oublie pas de faire une visite aux Bohl, rappela Kitty à son mari, lorsque avant de sortir il entra vers onze heures du matin dans sa chambre. Je sais que tu dînes au club avec papa, mais que fais-tu ce matin ?

— Je vais chez Katavasof.

— Pourquoi de si bonne heure ?

— Il m'a promis de me faire faire la connaissance d'un savant de Pétersbourg, Métrof, avec lequel je voudrais causer de mon livre.

— Et après ?

— Au tribunal, pour l'affaire de ma sœur.

— Tu n'iras pas au concert ?

— Que veux-tu que j'y aille faire tout seul ?

— Je t'en prie, vas-y, on donne deux œuvres nouvelles qui t'intéresseront.

— En tout cas, je rentrerai avant dîner pour te voir.

— Mets ta redingote pour pouvoir passer chez les Bohl.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Certainement, le comte est venu lui-même chez nous.

— J'ai tellement perdu l'habitude des visites que je me sens tout honteux ; il me semble toujours qu'on va me demander de quel droit un étranger comme moi, qui ne vient pas pour affaires, s'introduit dans une maison. »

Kitty se mit à rire.

« Tu faisais bien des visites quand tu étais garçon ?

— C'est vrai, mais ma confusion était la même » ; et, baisant la main de sa femme, il allait sortir lorsque celle-ci l'arrêta :

« Kostia, sais-tu qu'il ne me reste plus que cinquante roubles ? Je ne fais pas de dépenses inutiles, il me semble, ajouta-t-elle envoyant le visage de son mari se rembrunir ; cependant l'argent disparaît si vite qu'il faut que notre organisation pèche de quelque côté.

— Nullement, répondit Levine avec une petite toux qu'elle savait être un signe de contrariété. J'entrerai à la Banque. D'ailleurs j'ai écrit à l'intendant de vendre le blé et de toucher d'avance le loyer du moulin. L'argent ne manquera pas.

— Je regrette parfois d'avoir écouté maman ; je vous fatigue tous à m'attendre, nous dépensons un argent fou : pourquoi ne sommes-nous pas restés à la campagne ? Nous y étions si bien !

— Moi, je ne regrette rien de ce que j'ai fait depuis notre mariage.

— Est-ce vrai ? dit-elle en le regardant bien en face. À propos, sais-tu que la position de Dolly n'est plus tenable ? nous en avons causé hier avec maman et Arsène (le mari de sa sœur Nathalie), et ils ont décidé que vous parleriez sérieusement à Stiva, car papa n'en fera rien.

— Je suis prêt à suivre l'avis d'Arsène, mais que veux-tu que nous y fassions ? En tout cas, j'entrerai chez les Lvof, et peut-être alors irai-je au concert avec Nathalie. »

Le vieux Kousma, qui remplissait en ville les fonctions de majordome, apprit à son maître en le reconduisant qu'un des chevaux boitait. Levine avait cherché, en s'installant à Moscou, à s'organiser une écurie convenable qui ne lui coûtât pas trop cher ; mais il fut obligé de reconnaître que des chevaux de louage étaient moins dispendieux, car pour ménager ses bêtes il prenait des isvoschiks à chaque instant. C'est ce qu'il fit encore ce jour-là, s'habituant peu à peu à trancher d'un mot les difficultés qui représentaient une dépense. Le premier billet de cent roubles lui avait seul été pénible à dépenser : il s'agissait d'acheter des livrées aux domestiques, et, en songeant que cent roubles représentaient les gages de deux ouvriers à l'année, ou de trois cents journaliers, Levine avait demandé

si les livrées étaient indispensables. Le profond étonnement de la princesse et de Kitty à cette question lui ferma la bouche. Au second billet de cent roubles (pour l'achat des provisions nécessaires à un grand dîner de famille) il hésita moins, quoiqu'il supputât encore mentalement le nombre de mesures d'avoine représenté par cet argent. Depuis lors, les billets s'envolaient, pareils à de petits oiseaux ; Levine ne demanda plus si le plaisir acheté par son argent était proportionné au mal qu'il donnait à gagner, il oublia ses principes arrêtés sur le devoir de vendre son blé au plus haut prix possible, il ne songea même plus à se dire que le train qu'il menait l'endetterait promptement.

Avoir de l'argent à la Banque pour subvenir aux besoins journaliers du ménage fut dorénavant son seul objectif ; jusqu'ici il n'avait pas été gêné, mais la demande de Kitty venait de le troubler ! Comment se procurerait-il de l'argent plus tard ? Plongé dans ces réflexions, il monta en isvoschik et se rendit chez Katavasof.

Partie VII · Chapitre 3

Levine s'était beaucoup rapproché de son camarade d'Université ; tout en admirant son jugement, « il pensait que la netteté des conceptions de Katavasof découlait de la pauvreté de nature de son ami ; Katavasof pensait que l'incohérence d'idées de Levine provenait d'un manque de discipline dans l'esprit ; mais la clarté de Katavasof plaisait à Levine, et la richesse d'une pensée indisciplinée chez ce dernier était agréable à l'autre ». Le professeur avait décidé Levine à lui lire une partie de son ouvrage ; frappé par l'originalité de quelques points de vue, il proposa à Levine de le mettre en rapports avec un savant éminent, le professeur Métrof, qui se trouvait

momentanément à Moscou, et auquel il avait parlé des travaux de son ami.

La présentation se fit très cordialement ce jour-là. Métrof, homme aimable et bienveillant, commença par aborder la question à l'ordre du jour : le soulèvement du Montenegro ; il parla de la situation politique, et cita quelques paroles significatives prononcées par l'Empereur et qu'il tenait de source certaine ; ce à quoi Katavasof opposa des paroles d'un sens diamétralement opposé et de source également certaine, laissant Levine libre de choisir entre les deux versions.

« Monsieur est l'auteur d'un travail sur l'économie rurale, dont l'idée fondamentale me plaît beaucoup en ma qualité de naturaliste. Il tient compte du milieu dans lequel l'homme vit et se développe, ne l'envisage pas en dehors des lois zoologiques, et l'étudie dans ses rapports avec la nature.

— C'est fort intéressant, dit Métrof.

— Mon but était simplement d'écrire un livre d'agronomie, dit Levine en rougissant, mais malgré moi, en étudiant l'instrument principal, le travailleur, je suis arrivé à des conclusions fort imprévues. »

Et Levine développa ses idées, tout en tâtant prudemment le terrain, car il savait à Métrof des opinions opposées à l'enseignement politico-économique du moment, et doutait du degré de sympathie qu'il lui accorderait.

« En quoi le Russe, selon vous, diffère-t-il des autres peuples en tant que travailleur ? Est-ce au point de vue que vous qualifiez de zoologique, ou à celui des conditions matérielles dans lesquelles il se trouve ? »

Cette façon de poser la question prouvait à Levine une divergence d'idées absolue ; il continua néanmoins à exposer sa thèse, qui consistait à démontrer que le peuple russe ne peut avoir les mêmes rapports avec la terre que les autres nations européennes, par ce fait qu'il se sent d'instinct prédestiné à coloniser d'immenses espaces encore incultes.

« Il est aisé de se tromper sur les destinées générales d'un peuple en formant des conclusions prématurées, remarqua Métrof en interrompant Levine, et quant à la situation du travailleur, elle dépendra toujours de ses rapports avec la terre et le capital. »

Et, sans donner à Levine le temps de répliquer, il lui expliqua en quoi ses propres opinions différaient de celles qui avaient cours. Levine n'y comprit rien, et ne chercha même pas à comprendre ; pour lui, Métrof, comme tous les économistes, n'étudiait la situation du peuple russe qu'au point de vue du capital, du salaire et de la rente, tout en convenant que, pour la plus grande partie de la Russie, la rente était nulle, le salaire consistait à ne pas mourir de faim, et le capital n'était représenté que par des outils primitifs. Métrof ne différait des autres représentants de l'école que par une théorie nouvelle sur le salaire, qu'il démontra longuement. Après avoir essayé d'écouter, d'interrompre pour exprimer son idée personnelle, et prouver ainsi combien peu ils pouvaient s'entendre, Levine finit par laisser parler Métrof, flatté au fond de voir un homme aussi savant le prendre pour confident de ses idées, et lui témoigner autant de déférence ; il ignorait que l'éminent professeur, ayant épuisé ce sujet avec son entourage habituel, n'était pas fâché de trouver un auditeur nouveau, et qu'il aimait d'ailleurs à causer des questions qui le préoccupaient, trouvant qu'une démonstration orale contribuait à lui en élucider à lui-même certains points.

« Nous allons nous mettre en retard », fit enfin remarquer Katavasof consultant sa montre.

« Il y a aujourd'hui séance extraordinaire à l'Université à l'occasion du jubilé de cinquante ans de Swintitch, ajouta-t-il en s'adressant à Levine ; j'ai promis de parler sur ses travaux zoologiques. Viens avec nous, ce sera intéressant.

— Oui, venez, dit Métrof, et après la séance faites-moi le plaisir de venir chez moi pour me lire votre ouvrage ; je l'écouterai avec plaisir.

— C'est une ébauche indigne d'être produite, mais je vous accompagnerai volontiers. »

Quand ils arrivèrent à l'Université, la séance était déjà commencée ; six personnes entouraient une table couverte d'un tapis, et l'une d'elles faisait une lecture ; Katavasof et Métrof prirent place autour de la table ; Levine s'assit auprès d'un étudiant et lui demanda à voix basse ce qu'on lisait.

« La biographie. »

Levine écouta machinalement la biographie, et apprit diverses particularités intéressantes sur la vie du savant dont on fêtait le souvenir. Après ce morceau vint une pièce de vers, puis Katavasof lut d'une voix puissante une notice sur les travaux de Swintitch. Après cette lecture, Levine, voyant l'heure avancer, s'excusa auprès de Métrof de ne pouvoir passer chez lui et s'esquiva ; il avait eu le temps, pendant la séance, de réfléchir à l'inutilité d'un rapprochement avec l'économiste pétersbourgeois ; s'ils étaient destinés l'un et l'autre à travailler avec fruit, ce ne pouvait être qu'en poursuivant leurs études chacun de son côté.

Partie VII · Chapitre 4

Lvof, le mari de Nathalie, chez lequel Levine se rendit en quittant l'Université, venait de se fixer à Moscou pour y surveiller l'éducation de ses jeunes fils ; lui-même avait fait ses études à l'étranger, et avait passé sa vie dans les principales capitales de l'Europe, où l'appelaient des fonctions diplomatiques. Malgré une différence d'âge assez considérable et des opinions très dissemblables, ces deux hommes s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

Levine trouva son beau-frère en tenue d'intérieur, lisant avec un pince-nez, debout devant un pupitre ; le visage de Lvof, d'une expression encore pleine de jeunesse, et auquel une chevelure frisée et argentée donnait un air aristocratique, s'éclaira d'un sourire en voyant entrer Levine, qui ne s'était pas fait annoncer.

« J'allais envoyer prendre des nouvelles de Kitty, dit-il ; comment va-t-elle ? et il avança un fauteuil américain à bascule. Mettez-vous là, vous y serez mieux. Avez-vous lu la circulaire du Journal de Saint-Pétersbourg ? Elle est fort bien », demanda-t-il avec un léger accent français.

Levine raconta ce qui lui avait été dit des bruits en circulation à Pétersbourg, et, après avoir épuisé la question politique, il conta son entretien avec Métrof, et la séance de l'Université.

« Combien je vous envie vos relations avec cette société de professeurs et de savants ! dit Lvof qui l'avait écouté avec le plus vif intérêt. Je ne pourrais, il est vrai, en profiter comme vous, faute de temps et d'une instruction suffisante.

— Je me permets de douter de ce dernier point, répondit en souriant Levine, que cette humilité toucha par sa simplicité.

— Vous ne sauriez croire à quel point je le constate, maintenant que je m'occupe de l'éducation de mes fils ; non seulement il s'agit de me rafraîchir la mémoire, mais il me faut refaire mes études. Vous en riez ?

— Bien au contraire, vous me servez d'exemple pour l'avenir, et j'apprends en vous voyant avec vos enfants comment il me faudra remplir mes devoirs envers les miens.

— Oh ! l'exemple n'a rien de remarquable.

— Si fait, car jamais je n'ai vu d'enfants mieux élevés que les vôtres. »

Lvof ne dissimula pas un sourire de satisfaction. En ce moment la belle Mme Lvof, en toilette de promenade, les interrompit.

« Je ne vous savais pas ici, dit-elle à Levine ; comment va Kitty ? Vous savez que je dîne avec elle aujourd'hui ? »

Les plans de la journée furent discutés entre les époux, et Levine s'offrit pour accompagner sa belle-sœur au concert. Au moment de partir il se rappela la commission de Kitty au sujet de Stiva.

« Oui, je sais, dit Lvof, maman veut que nous lui fassions de la morale, mais que puis-je lui dire ?

— Eh bien, je m'en charge », s'écria Levine en souriant, et il courut rejoindre sa belle-sœur, qui l'attendait au bas de l'escalier, enveloppée de ses fourrures blanches.

Partie VII · Chapitre 5

On exécutait ce jour-là deux œuvres nouvelles à la matinée musicale qui se donnait dans la salle de l'Assemblée : une fantaisie sur le Roi Lear de la steppe et un quatuor dédié à la mémoire de Bach. Levine avait un grand désir de se former une opinion sur ces œuvres écrites dans un esprit nouveau, et, pour ne subir l'influence de personne, il alla s'adosser à une colonne, après avoir installé sa belle-sœur, décidé à écouter consciencieusement et attentivement. Il évita de se laisser distraire par les gestes du chef d'orchestre, par les toilettes des dames, par la vue de toutes ces physionomies oisives, venues au concert pour tout autre chose que la musique. Il évita surtout les amateurs et les connaisseurs, qui parlent si volontiers, et debout, les yeux fixés dans l'espace, il s'absorba dans une profonde attention. Mais plus il écoutait la fantaisie sur le Roi Lear, plus il sentait l'impossibilité de s'en former une idée nette et précise ; sans cesse la phrase musicale, au moment de se développer, se fondait en une autre phrase, ou s'évanouissait, en laissant pour unique impression celle d'une pénible recherche d'instrumentation. Les meilleurs passages venaient mal à propos, et la gaîté, la tristesse, le désespoir, la tendresse, le triomphe, se succédaient avec l'incohérence des impressions d'un fou, pour disparaître de même.

Levine, quand le morceau se termina brusquement, fut étonné de la fatigue que cette tension d'esprit lui avait causée ; il se fit l'effet d'un sourd qui regarderait danser, et, en écoutant les applaudissements de l'auditoire, il voulut comparer ses impressions à celles de gens compétents.

On se levait de tous côtés pour se rapprocher et causer dans l'entr'acte des deux morceaux, et il put joindre Pestzoff, qui parlait

à l'un des principaux connaisseurs de musique.

« C'est étonnant ! disait Pestzoff de sa voix de basse. Bonjour, Constantin Dmitrich. Le passage le plus riche en couleur, le plus sculptural, dirais-je, est celui où Cordelia apparaît, où la femme, « das ewig Weibliche », entre en lutte avec la fatalité. N'est-ce pas ?

— Pourquoi Cordelia ? demanda timidement Levine qui avait absolument oublié qu'il s'agissait du roi Lear.

— Cordelia apparaît, voyez-vous ? dit Pestzoff indiquant le programme à Levine, qui n'avait pas remarqué le texte de Shakespeare traduit en russe et imprimé sur le revers du programme. On ne peut suivre sans cela. » L'entr'acte se passa à discuter les mérites et les défauts des tendances wagnériennes, Levine s'efforçant de démontrer que Wagner avait tort d'empiéter sur le domaine des autres arts, Pestzoff voulant prouver que l'art est un, et que pour arriver à la grandeur suprême il faut que toutes les manifestations en soient réunies en un seul faisceau.

L'attention de Levine était épuisée ; il n'écouta plus le second morceau, dont la simplicité affectée fut comparée par Pestzoff à une peinture préraphaëlique et aussitôt après le concert il se hâta de rejoindre sa belle-sœur. En sortant, après avoir rencontré des personnes de connaissance avec lesquelles il échangea les mêmes remarques politiques et musicales, il aperçut le comte Bohl, et la visite qu'il devait faire lui revint à l'esprit.

« Allez-y bien vite, dit Nathalie, à laquelle il confia ses remords, et qu'il devait accompagner à une séance publique d'un comité slave. Peut-être la comtesse ne reçoit-elle pas. Vous viendrez ensuite me rejoindre. »

Partie VII · Chapitre 6

« On ne reçoit peut-être pas ? demanda Levine en entrant dans le vestibule de la maison Bohl.

— Si fait, veuillez entrer », répondit le suisse en ôtant résolument la fourrure du visiteur.

« Quel ennui ! pensa Levine qui retirait un de ses gants en soupirant, et tournait mélancoliquement son chapeau entre ses mains. Que vais-je leur dire ? et que suis-je venu faire ici ! »

Dans le premier salon il rencontra la comtesse qui donnait d'un air sévère des ordres à un domestique ; son visage se radoucit en apercevant Levine, et elle le pria d'entrer dans un boudoir où ses deux filles causaient avec un officier supérieur. Levine entra, salua, s'assit près d'un canapé, et posa son chapeau entre ses genoux.

« Comment va votre femme ? Vous venez du concert ? nous n'avons pu y aller », dit une des jeunes filles.

La comtesse parut, s'assit sur le canapé et, se tournant vers Levine, reprit la série des mêmes questions : la santé de Kitty, le concert, et ajouta, pour varier, quelques détails sur la mort subite d'une amie.

« Avez-vous été hier à l'Opéra ?

— Oui.

— La Lucca a été superbe. »

Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'officier supérieur se levât, saluât et sortît.

Levine fit mine de suivre cet exemple, mais un regard étonné de la comtesse le retint : le moment n'était pas venu. Il se rassit, tourmenté de la sotte figure qu'il faisait, et de plus en plus incapable de trouver un sujet de conversation.

« Irez-vous à la séance du comité ? demanda la comtesse : on dit qu'elle sera intéressante.

— J'ai promis d'y aller chercher ma belle-sœur. »

Nouveau silence, pendant lequel les trois dames échangèrent un regard.

« Il doit être temps de partir », pensa Levine, et il se leva. Les dames ne le retinrent plus, lui serrèrent la main et le chargèrent de mille choses pour sa femme.

Le suisse, en lui remettant sa pelisse, lui demanda son adresse, et l'inscrivit gravement dans un superbe livre relié.

« Au fond, tout cela m'est bien égal, pensa Levine, mais, bon Dieu, qu'on a l'air bête ! et combien tout cela est inutile et ridicule. »

Il alla chercher sa belle-sœur, la ramena chez lui, y trouva Kitty en bonne santé, et se rendit au club, où il devait rejoindre son beau-père.

Partie VII · Chapitre 7

Levine n'avait pas remis le pied au club depuis le temps où, après avoir terminé ses études, il passa un hiver à Moscou ; mais ses souvenirs à demi effacés se réveillèrent devant le grand perron, au

fond de la vaste cour circulaire, lorsqu'il vit le suisse lui ouvrir, en le saluant, la porte d'entrée et l'inviter à quitter ses galoches et sa fourrure avant de monter au premier. Comme autrefois il éprouva une espèce de bien-être auquel se joignait le sentiment de se trouver en bonne compagnie.

« Voilà longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, dit le second suisse qui le reçut au haut de l'escalier et auquel tous les membres du club, ainsi que toute leur parenté, étaient connus. Le prince vous a inscrit hier ; Stépane Arcadiévitch n'est pas encore arrivé. »

Levine, en entrant dans la salle à manger, trouva les tables presque entièrement occupées ; parmi les convives il reconnut des figures amies : le vieux prince, Swiagesky, Serge Ivanitch, Wronsky ; et tous, jeunes et vieux, semblaient avoir déposé leurs soucis au vestiaire avec leurs fourrures, pour ne plus songer qu'à jouir des douceurs de la vie.

« Tu viens tard, dit le vieux prince, tendant la main à son gendre par-dessus l'épaule et en souriant. Comment va Kitty ? ajouta-t-il en introduisant un coin de sa serviette dans une boutonnière de son gilet.

— Elle va bien et dîne avec ses deux sœurs.

— Tant mieux ; tiens, va vite te mettre à cette table là-bas, ici tout est pris, dit le prince en prenant avec précaution une assiettée d'ouha de la main d'un domestique.

— Par ici, Levine, » cria une voix joviale du fond de la salle. C'était Tourovtzine assis près d'un jeune officier et gardant deux places qu'il destinait à Oblonsky et à Levine. Celui-ci prit avec plai-

sir une des chaises réservées, et se laissa présenter au jeune officier.

« Ce Stiva est toujours en retard.

— Le voici.

— Tu viens d'arriver, n'est-ce pas ? demanda Oblonsky à Levine lorsqu'il fut près de lui. Allons prendre un verre d'eau-de-vie. »

Et avant de commencer leur dîner les deux amis s'approchèrent d'une grande table sur laquelle une zakouska des plus variées était dressée ; Stépane Arcadiévitch trouva moyen néanmoins de demander un hors-d'œuvre spécial, qu'un laquais en livrée s'empressa de lui procurer.

Aussitôt après le potage on fit servir du champagne ; Levine avait faim, il mangea et but avec un grand plaisir, s'amusant de bon cœur des conversations de ses voisins. On raconta des anecdotes un peu légères, on se porta des toasts réciproques en faisant disparaître les bouteilles de champagne l'une après l'autre ; on parla chevaux, courses, et l'on cita le trotteur de Wronsky, Atlas, qui venait de gagner un prix.

« Et voilà l'heureux propriétaire lui-même », dit Stépane Arcadiévitch vers la fin du dîner, se renversant en arrière sur sa chaise, pour tendre la main à Wronsky qu'accompagnait un colonel de la Garde d'une stature gigantesque ; Wronsky se pencha vers Oblonsky, lui murmura d'un air de bonne humeur quelques mots à l'oreille, et avec un sourire aimable tendit la main à Levine.

« Enchanté de vous rencontrer, lui dit-il, je vous ai cherché dans toute la ville après les élections : vous aviez disparu.

— C'est vrai, je me suis esquivé le même jour. Nous venons de parler de votre trotteur, je vous en fais mon compliment.

— N'élevez-vous pas aussi des chevaux de course ?

— Moi, non ; mais mon père avait une écurie, et par tradition je m'y connais.

— Où as-tu dîné ? demanda Oblonsky.

— À la seconde table derrière les colonnes.

— On l'a accablé de félicitations ; c'est joli, un second prix impérial ! Ah ! si je pouvais avoir la même chance au jeu ! dit le grand colonel.

— C'est Yavshine », dit Tourovtzine à Levine en voyant le géant se diriger vers la chambre dite infernale.

Wronsky s'attabla près d'eux, et, sous l'influence du vin et de l'atmosphère sociable du club, Levine causa cordialement avec lui ; heureux de ne plus sentir de haine contre son ancien rival, il fit même une allusion à la rencontre qui avait eu lieu chez la princesse Marie Borisowna.

« Marie Borisowna ? quelle femme ! s'écria Stépane Arcadiévitch, et il conta sur la vieille dame une anecdote qui fit rire tout le monde, et principalement Wronsky.

— Eh bien, messieurs, si nous avons fini, sortons, » dit Oblonsky.

Partie VII · Chapitre 8

Levine quitta la salle à manger avec un singulier sentiment de légèreté dans les mouvements, et rencontra son beau-père dans le salon voisin.

« Que dis-tu de ce temple de l'indolence ? demanda le vieux prince en prenant son gendre sous le bras ; viens faire un tour.

— Je ne demande pas mieux, car cela m'intéresse.

— Moi aussi, mais autrement que toi. Quand tu vois des bonshommes comme ceux-ci, dit-il en montrant un vieux monsieur voûté, à la lèvre tombante, qui avançait péniblement chaussé de bottes de velours, tu crois volontiers qu'ils sont nés gâteux, et cela te fait sourire ; tandis que moi je les regarde en me disant qu'un de ces jours je traînerai la patte comme eux ! »

Tout en causant et en saluant leurs amis au passage, les deux hommes traversèrent les salons où l'on jouait aux cartes et aux échecs, pour arriver au billard, où un groupe de joueurs s'était rassemblé autour de quelques bouteilles de champagne ; ils jetèrent un coup d'œil à la chambre infernale : Yavshine, entouré de parieurs, y était déjà installé. Ils entrèrent avec précaution dans la salle de lecture : un homme jeune et de méchante humeur y feuilletait des journaux sous la lampe, près d'un général chauve absorbé par sa lecture. Ils pénétrèrent également dans une pièce que le prince avait surnommée le « salon des gens d'esprit », et y trouvèrent trois messieurs discourant sur la politique.

« Prince, on vous attend », vint annoncer un des partenaires de la partie du vieux prince, qui le cherchait de tous côtés.

Resté seul, Levine écouta encore les trois messieurs ; puis, se rappelant toutes les conversations du même genre entendues depuis le matin, il éprouva un ennui si profond qu'il se sauva pour chercher Tourovtzine et Oblonsky, avec lesquels au moins on ne s'ennuyait pas.

Ceux-ci étaient restés dans la salle de billard, où Stépane Arcadiévitch et Wronsky causaient dans un coin près de la porte.

« Ce n'est pas qu'elle s'ennuie, mais cette indécision l'énerve, » entendit Levine en passant. Il voulut s'éloigner, mais Stiva l'appela.

— Ne t'en va pas, Levine, dit-il, les yeux humides comme il les avait toujours après un moment d'attendrissement ou après boire, et ce jour-là c'était l'un et l'autre.

— C'est mon meilleur, mon plus cher ami, dit-il en s'adressant à Wronsky, et, comme toi aussi tu m'es cher, je voudrais vous rapprocher et vous voir amis ; vous êtes dignes de l'être.

— Il ne nous reste qu'à nous embrasser, répondit Wronsky gaiement, offrant à Levine une main que celui-ci serra avec cordialité.

— Enchanté, enchanté !

— Du champagne, cria Oblonsky à un domestique.

— Je le suis également, dit Wronsky ; — cependant malgré cette mutuelle satisfaction ils ne surent que dire.

— Tu sais qu'il ne connaît pas Anna, fit remarquer Oblonsky, et je veux le lui présenter.

— Elle en sera ravie, répondit Wronsky ; je vous aurais priés de partir immédiatement, mais je suis inquiet de Yavshine et je veux le surveiller.

— Il est en train de perdre ?

— Tout ce qu'il possède ; moi seul ai quelque influence sur lui, dit Wronsky. » Et au bout d'un moment il les quitta pour rejoindre son ami.

« Pourquoi n'irions-nous pas chez Anna sans lui ? dit Oblonsky en prenant Levine par le bras quand ils furent seuls. Il y a longtemps que je lui promets de t'amener. Que fais-tu ce soir ?

— Rien de particulier ; allons-y, si tu le désires.

— Parfait. Fais avancer ma voiture », dit Oblonsky en s'adressant à un laquais.

Et les deux hommes quittèrent le billard.

Partie VII · Chapitre 9

« La voiture du prince Oblonsky ! » cria le suisse d'une voix tonnante.

La voiture avança, les deux amis y montèrent, et l'impression de bien-être physique et moral éprouvée par Levine à son entrée au club persista tant qu'ils restèrent dans la cour ; mais les cris des isvoschiks dans la rue, les secousses de l'équipage et l'aspect de l'enseigne rouge d'un cabaret borgne le ramenèrent à la réalité ; il se demanda s'il avait raison d'aller chez Anna ? Que dirait Kitty ? Stépane Arcadiévitch, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon, coupa court à ses méditations.

« Combien je suis heureux de te la faire connaître ! Tu sais que Dolly le désire depuis longtemps. Lvof aussi va chez elle. Bien

qu'elle soit ma sœur, je ne peux pas nier la haute supériorité d'Anna : c'est une femme remarquable ; malheureusement sa situation est plus triste que jamais.

— Pourquoi cela ?

— Nous négocions un divorce, son mari y consent, mais il surgit des difficultés à cause de l'enfant, et depuis trois mois l'affaire n'avance pas. Dès que le divorce aura été prononcé, elle épousera Wronsky, et sa position deviendra aussi régulière que la tienne ou la mienne.

— En quoi consistent ces difficultés ?

— Ce serait trop long à te les raconter. Quoi qu'il en soit, la voilà depuis trois mois à Moscou, où elle est connue de tout le monde, et elle n'y voit pas d'autre femme que Dolly, parce qu'elle ne veut s'imposer à personne. Croirais-tu que cette sotte de princesse Barbe lui a fait entendre qu'elle la quittait par convenance ? Une autre qu'Anna se trouverait perdue, mais tu vas voir si elle s'est au contraire organisé une vie digne et bien remplie.

— À gauche, en face de l'église », cria Oblonsky au cocher, se penchant par la fenêtre et rejetant sa fourrure en arrière, malgré douze degrés de froid.

« N'a-t-elle donc pas une fille dont elle s'occupe ?

— Tu ne connais pas d'autre rôle à la femme que celui de couveuse ! certainement oui, elle s'occupe de sa fille, mais elle n'en fait pas parade. Ses occupations sont d'un ordre intellectuel : elle écrit. Je te vois sourire et tu as tort ; ce qu'elle écrit est destiné à la jeunesse, elle n'en parle à personne, sinon à moi qui ai montré le manuscrit à Varkouef, l'éditeur. Comme il écrit lui-même, il s'y connaît, à son avis c'est une chose remarquable. Ne t'imagine pas

au moins qu'elle pose pour le bas-bleu. Anna est avant tout une femme de cœur. Elle s'est aussi chargée d'une petite Anglaise et de sa famille.

— Par philanthropie ?

— Pourquoi y chercher un ridicule ? Cette famille est celle d'un dresseur anglais, très habile dans son métier, que Wronsky a employé ; le malheureux, perdu de boisson, a abandonné femme et enfants ; Anna s'est intéressée à cette infortunée et a fini par se charger des enfants, mais pas seulement pour leur donner de l'argent, car elle enseigne elle-même le russe à un des garçons afin de le faire entrer au gymnase, et garde la petite fille chez elle. »

La voiture entra en ce moment dans la cour ; Stépane Arcadiévitch sonna à la porte devant laquelle ils s'étaient arrêtés, et, sans demander si on recevait, se débarrassa de sa fourrure dans le vestibule. Levine, de plus en plus inquiet sur la convenance de la démarche qu'il faisait, imita cependant cet exemple. Il se trouva très rouge en se regardant au miroir, mais, sûr de ne pas être gris, il monta l'escalier à la suite d'Oblonsky. Un domestique les reçut au premier et, questionné familièrement par Stépane Arcadiévitch, répondit que madame était dans le cabinet du comte avec M. Varkouef.

Ils traversèrent une petite salle à manger en boiserie et entrèrent dans une pièce faiblement éclairée où un réflecteur placé près d'un grand portrait répandait une lumière très douce sur l'image d'une femme aux épaules opulentes, aux cheveux noirs frisés, au sourire pensif, au regard troublant. Levine demeura fasciné : une créature aussi belle ne pouvait exister dans la réalité. C'était le portrait d'Anna fait par Mikhaïlof en Italie.

« Je suis charmée… » dit une voix qui s'adressait évidemment au nouveau venu. C'était Anna, qui, dissimulée par un treillage de plantes grimpantes, se levait pour accueillir ses visiteurs. Et dans la demi-obscurité de la chambre Levine reconnut l'originaldu portrait, en toilette simple et montante, qui ne prêtait pas au déploiement de sa beauté, mais ayant ce charme souverain si bien compris de l'artiste.

Partie VII · Chapitre 10

Elle s'avança vers lui et ne dissimula pas le plaisir que lui causait sa visite ; avec l'aisance et la simplicité d'une femme du meilleur monde, elle lui tendit une petite main énergique, le présenta à Varkouef et lui nomma la jeune fille assise avec son ouvrage près de la table.

« Je suis très heureuse de faire votre connaissance, car il y a longtemps que vous ne m'êtes plus un étranger, grâce à Stiva et à votre femme. Je n'oublierai jamais l'impression que celle-ci m'a faite ; on ne peut comparer cette charmante personne qu'à une jolie fleur ; et j'apprends qu'elle sera bientôt mère ? »

Elle parlait sans se presser, regardant tour à tour Levine et son frère, et mettant son nouveau visiteur à l'aise, comme s'ils se fussent connus depuis leur enfance.

Oblonsky lui demanda si on pouvait fumer.

— C'est pour cela que nous nous sommes réfugiés dans le cabinet d'Alexis », répondit-elle en avançant un porte-cigarettes d'écaille à Levine, après y avoir pris une cigarette.

« Comment vas-tu aujourd'hui ? dit Stiva.

— Pas mal ; un peu nerveuse, comme toujours.

— N'est-ce pas qu'il est beau ? dit Stépane Arcadiévitch, remarquant l'admiration de Levine pour le portrait.

— Je n'ai rien vu de plus parfait.

— Ni de plus ressemblant », ajouta Varkouef.

Le visage d'Anna brilla d'un éclat tout particulier lorsque, pour comparer le portrait à l'original, Levine la regarda attentivement ; celui-ci rougit, et pour cacher son trouble demanda à Mme Karénine quand elle avait vu Dolly.

« Dolly ? je l'ai vue avant-hier, très montée contre les professeurs de Grisha au gymnase, qu'elle accuse d'injustice ; nous causions tout à l'heure avec M. Varkouef des tableaux de Votchenko ; les connaissez-vous ?

— Oui, » répondit Levine, et la conversation s'engagea sur les nouvelles écoles de peinture et sur les illustrations qu'un peintre français venait de faire de la Bible. Anna causait avec esprit, mais sans aucune prétention, s'effaçant volontiers pour faire briller les autres, et, au lieu de se torturer comme il l'avait fait le matin, Levine trouva agréable et facile soit de parler, soit d'écouter. À propos du réalisme exagéré que Varkouef reprochait à la peinture française, Levine fit remarquer que le réalisme était une réaction, jamais la convention dans l'art n'ayant été poussée aussi loin qu'en France.

« Ne plus mentir devient de la poésie », dit-il, et il se sentit heureux de voir Anna rire en l'approuvant.

« Ce que vous dites là caractérise également la littérature, reprit-elle, Zola, Daudet ; il en est peut-être toujours ainsi : on commence par rêver des types imaginaires, un idéal de convention, mais, les combinaisons faites, ces types paraissent ennuyeux et froids, et l'on retombe dans le naturel.

— C'est juste, dit Varkouef.

— Ainsi vous venez du club ? » dit Anna à son frère, se penchant vers lui pour lui parler à voix basse.

« Voilà une femme ! » pensa Levine absorbé dans la contemplation de cette physionomie mobile, qui en causant avec Stiva exprimait tour à tour la curiosité, la colère et la fierté ; mais l'émotion d'Anna fut passagère ; elle ferma les yeux à demi comme pour recueillir ses souvenirs, et, se tournant vers la petite Anglaise :

« Please, order the tea in the drawing-room », dit-elle.

L'enfant se leva et sortit.

« A-t-elle bien passé son examen ? demanda Stépane Arcadiévitch.

— Parfaitement ; c'est une jeune fille pleine de moyens et d'un naturel charmant.

— Tu finiras par la préférer à ta propre fille.

— Voilà bien un jugement d'homme ! Peut-on comparer ces deux affections ? J'aime ma fille d'une façon, celle-ci d'une autre.

— Ah ! si Anna Arcadievna voulait dépenser au profit d'enfants russes la centième partie de l'activité qu'elle consacre à cette petite Anglaise, quels services son énergie ne rendrait-elle pas ! Elle accomplirait de grandes choses.

— Que voulez-vous ? cela ne se commande pas. Le comte Alexis Kyrilovitch (elle regarda Levine d'un air timide en prononçant ce nom, et celui-ci lui répondit par un regard approbateur et respectueux) m'a fort encouragée à visiter les écoles à la campagne ; j'ai essayé, mais n'ai jamais pu m'y intéresser. Vous parlez d'énergie ? mais la base de l'énergie, c'est l'amour, et l'amour ne se donne pas à volonté. Je serais fort embarrassée de vous dire pourquoi je me suis attachée à cette petite Anglaise, je n'en sais rien. »

Elle regarda encore Levine comme pour lui prouver qu'elle ne parlait que dans le but d'obtenir son approbation, sûre d'avance cependant qu'ils se comprenaient.

« Combien je suis de votre avis, s'écria celui-ci : on ne saurait mettre son cœur dans ces questions scolaires ; aussi les institutions philanthropiques restent-elles généralement lettre morte.

— Oui, dit Anna après un moment de silence, je n'ai jamais réussi à aimer tout un ouvroir de vilaines petites filles, je n'ai pas le cœur assez large ; pas même maintenant où j'aurais tant besoin d'occupation ! » ajouta-t-elle d'un air triste et en s'adressant à Levine, quoiqu'elle parlât à son frère. Puis, fronçant le sourcil, comme pour se reprocher cette demi-confidence, elle changea de conversation.

« Vous avez la réputation d'être un assez médiocre citoyen, dit-elle en souriant à Levine, mais je vous ai toujours défendu.

— De quelle façon ?

— Cela dépendait des attaques. Mais si nous allions prendre le thé, fit-elle en se levant et prenant un livre relié sur la table.

— Donnez-le-moi, Anna Arcadievna, dit Varkouef en montrant le livre.

— Non, c'est trop peu de chose.

— Je lui en ai parlé, murmura Stépane Arcadiévitch en désignant Levine.

— Tu as eu tort, mes écrits ressemblent à ces petits ouvrages faits par des prisonniers, qu'on nous vendait jadis ; ce sont des œuvres de patience… » Levine fut frappé du besoin de sincérité de cette femme remarquable, comme d'un charme de plus ; elle ne voulait pas dissimuler les épines de sa situation, et ce beau visage prit une expression grave qui l'embellit encore. Levine jeta un dernier coup d'œil au merveilleux portrait, tandis qu'Anna prenait le bras de son frère, et un sentiment de tendresse et de pitié s'empara de lui. Mme Karénine laissa les deux hommes passer au salon, et resta en arrière pour causer avec Stiva. De quoi lui parlait-elle ? Du divorce ? De Wronsky ? Levine ému n'entendit rien de ce que lui raconta Varkouef sur le livre écrit par la jeune femme. On causa pendant le thé ; les sujets intéressants ne tarissaient pas, et tous les quatre semblaient déborder d'idées ; mais on s'arrêtait pour laisser parler son voisin, et tout ce qui se disait prenait pour Levine un intérêt spécial. Il écoutait Anna, admirait son intelligence, la culture de son esprit, son tact, son naturel, et cherchait à pénétrer les replis de sa vie intime, de ses sentiments. Lui, si prompt à la juger et si sévère jadis, ne songeait plus qu'à l'excuser, et la pensée qu'elle n'était pas heureuse, et que Wronsky ne la comprenait pas, lui serrait le cœur. Il était plus de onze heures lorsque Stépane Arcadiévitch se leva pour partir ; Varkouef les avait déjà quittés depuis quelque temps. Levine se leva aussi, mais à regret ; il croyait être là depuis un moment seulement !

« Adieu, lui dit Anna en retenant une de ses mains dans les siennes avec un regard qui le troubla. Je suis contente que la glace soit rompue. Dites à votre femme que je l'aime comme autrefois, et

si elle ne peut me pardonner ma situation, dites-lui combien je souhaite que jamais elle ne vienne à la comprendre. Pour pardonner, il faut avoir souffert, et que Dieu l'en préserve !

— Je le lui dirai », répondit Levine en rougissant.

Partie VII · Chapitre 11

« Pauvre et charmante femme ! » pensa Levine en se retrouvant dans la rue à l'air glacé de la nuit.

« Que t'avais-je dit ? lui demanda Oblonsky en le voyant conquis : n'avais-je pas raison ?

— Oui, répondit Levine d'un air pensif, cette femme est vraiment remarquable, et la séduction qu'elle exerce ne tient pas seulement à son esprit : on sent qu'elle a du cœur. Elle fait peine !

— Dieu merci, tout s'arrangera j'espère ; mais que ceci te prouve qu'il faut se méfier des jugements téméraires. Adieu, nous allons de côtés différents. »

Levine rentra chez lui, subjugué par le charme d'Anna, cherchant à se rappeler les moindres incidents de la soirée, et persuadé qu'il comprenait cette personne supérieure.

Kousma en ouvrant la porte apprit à son maître que Catherine Alexandrovna se portait bien, et que ses sœurs venaient à peine de la quitter ; il lui remit en même temps deux lettres, et Levine les parcourut aussitôt. L'une était de son intendant, qui ne trouvait pas acheteur pour le blé à un prix convenable ; l'autre de sa sœur, qui lui reprochait de négliger son affaire de tutelle.

« Eh bien, nous vendrons au-dessous de notre prix, pensa-t-il tranchant légèrement la première question ; quant à ma sœur, elle est dans son droit en me grondant, mais le temps passe si rapidement que je n'ai pas trouvé le moyen d'aller au tribunal aujourd'hui, et j'en avais cependant l'intention. »

Il se jura d'y aller le lendemain et, se dirigeant vers la chambre de sa femme, jeta un coup d'œil rétrospectif sur sa journée : qu'avait-il fait, sinon causer, toujours causer ? Aucun des sujets abordés ne l'eût occupé à la campagne, ils ne prenaient d'importance qu'ici, et, quoique ces entretiens n'eussent rien de répréhensible, il se sentit comme un remords au fond du cœur en se rappelant son attendrissement de mauvais aloi sur Anna.

Kitty était triste et rêveuse ; le dîner des trois sœurs avait été gai ; cependant, Levine ne rentrant pas, la soirée leur avait paru longue.

« Qu'es-tu devenu ? lui demanda-t-elle, remarquant un éclat suspect dans ses yeux, mais se gardant bien de le dire pour ne pas arrêter son expansion.

— J'ai rencontré Wronsky au club et j'en suis bien aise ; cela s'est passé naturellement, et dorénavant il n'y aura plus de gêne entre nous, quoique mon intention ne soit pas de rechercher sa société. » Et tout en disant ces mots il rougit, car pour « ne pas rechercher sa société » il avait été chez Anna en sortant du club. « Nous nous plaignons des tendances du peuple à l'ivrognerie, mais je crois que les hommes du monde boivent tout autant, et ne se bornent pas à se griser les jours de fête. »

Kitty s'intéressait beaucoup plus à la cause de la rougeur subite de son mari qu'aux tendances du peuple à l'ivrognerie ; aussi reprit-elle ses questions :

« Qu'as-tu fait après le dîner ?

— Stiva m'a tourmenté pour l'accompagner chez Anna Arcadievna », répondit-il, rougissant de plus en plus et ne doutant pas cette fois du peu de convenance de sa visite.

Les yeux de Kitty lancèrent des éclairs, mais elle se contint et dit simplement :

« Ah !

— Tu n'es pas fâchée ? Stiva me l'a demandé avec tant d'insistance, et je savais que Dolly le désirait également.

— Oh non ! répondit-elle avec un regard qui ne prédisait rien de bon.

— C'est une charmante femme qu'il faut plaindre, continua Levine, et il raconta la vie que menait Anna, et transmit ses souvenirs à Kitty.

— De qui as-tu reçu une lettre ? »

Il le lui dit et, trompé par ce calme apparent, passa dans son cabinet pour se déshabiller. Quand il rentra, Kitty n'avait pas bougé ; assise à la même place, elle le regarda approcher et fondit en larmes.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-il inquiet, comprenant la cause de ces pleurs.

— Tu t'es épris de cette affreuse femme, je l'ai vu à tes yeux, elle t'a déjà ensorcelé. Et pouvait-il en être autrement ? Tu as été au club, tu as trop bu, où pouvais-tu aller de là, sinon chez une femme comme elle ? Non, cela ne saurait durer ainsi : demain nous repartons. »

Levine eut fort à faire pour adoucir sa femme, et n'y parvint qu'en promettant de ne plus retourner chez Anna, dont la pernicieuse influence, jointe à un excès de champagne, avait troublé sa raison. Ce qu'il confessa avec plus de sincérité fut le mauvais effet que lui produisait cette vie oisive passée à boire, manger et bavarder. Ils causèrent fort avant dans la nuit, et ne parvinrent à s'endormir que vers trois heures du matin, assez réconciliés pour retrouver le sommeil.

Partie VII · Chapitre 12

Après avoir pris congé de ses visiteurs, Anna se mit à arpenter les appartements de long en large. Elle ne se dissimulait pas que depuis un certain temps ses rapports avec les hommes s'empreignaient d'une coquetterie presque involontaire, et s'avouait qu'elle avait fait son possible pour tourner la tête à Levine ; mais, quoique celui-ci lui eût plu, et qu'elle trouvât, comme Kitty, un rapport secret entre lui et Wronsky, malgré certains contrastes extérieurs, ce n'est pas à lui qu'elle songea. Une seule et même pensée la poursuivait.

« Pourquoi, puisque j'exerce une attraction aussi sensible sur un homme marié, amoureux de sa femme, n'en ai-je plus sur lui ? Pourquoi devient-il si froid ? Il m'aime encore cependant, mais quelque chose nous divise ! Il n'est pas rentré de la soirée, sous prétexte de surveiller Yavshine. Yavshine est-il un enfant ? Il ne ment pourtant pas ; ce qu'il tient à me prouver, c'est qu'il prétend garder son indépendance ; je ne le conteste pas, mais qu'a-t-il besoin de l'affirmer ainsi ? Ne peut-il donc comprendre l'horreur de la vie que je mène ? cette longue expectative d'un dénouement qui

ne vient pas ? Toujours aucune réponse ! et que puis-je faire ? que puis-je entreprendre en attendant ? Rien, sinon me contenir, ronger mon frein, me forger des distractions ! Et qu'est-ce que ces Anglais, ces lectures, ce livre, sinon autant de tentatives pour m'étourdir, comme la morphine que je prends la nuit ! Son amour seul me sauverait ! » dit-elle, et des larmes de pitié sur son propre sort lui jaillirent des yeux.

Un coup de sonnette bien connu retentit, et aussitôt Anna, s'essuyant les yeux, feignit le plus grand calme, et s'assit près de la lampe avec un livre ; elle tenait à témoigner son mécontentement, non à laisser voir sa douleur. Wronsky ne devait pas se permettre de la plaindre : c'est ainsi qu'elle-même provoquait la lutte qu'elle reprochait à son amant de vouloir engager. Wronsky entra, l'air content et animé, s'approcha d'elle, et lui demanda gaiement si elle ne s'était pas ennuyée.

« Oh non, c'est une chose dont je me suis déshabituée. Stiva et Levine sont venus me voir.

— Je le savais ; Levine te plaît-il ? demanda-t-il en s'asseyant près d'elle.

— Beaucoup ; ils viennent à peine de partir. Qu'as-tu fait de Yavshine ?

— Quelle terrible passion que le jeu ! Il avait gagné 17 000 roubles, et j'étais parvenu à l'emmener, lorsqu'il m'a échappé ; en ce moment, il reperd tout.

— Alors pourquoi le surveiller ? – dit Anna relevant la tête brusquement et rencontrant le regard glacé de Wronsky ; – après avoir dit à Stiva que tu restais avec lui pour l'empêcher de jouer, tu as bien fini par l'abandonner ?

— D'abord je n'ai chargé Stiva d'aucune commission, puis je n'ai pas l'habitude de mentir, répondit-il avec la froide résolution de lui résister, et enfin j'ai fait ce qu'il me convenait de faire. »

« Anna, Anna, pourquoi ces récriminations ? » ajouta-t-il après un moment de silence, tendant sa main ouverte vers elle, dans l'espoir qu'elle y placerait la sienne. Un mauvais esprit la retint.

« Certainement tu as fait comme tu l'entendais, qui en doute ; mais pourquoi appuyer là-dessus ? » répondit-elle, tandis que Wronsky retirait sa main d'un air plus résolu encore.

« C'est une question d'entêtement, d'opiniâtreté pour toi, dit-elle, il s'agit de savoir qui d'entre nous l'emportera. Si tu savais combien, lorsque je te vois ainsi hostile, je me sens sur le bord d'un abîme, combien j'ai peur de moi-même ! » Et, prise de pitié pour son triste sort, elle détourna la tête afin de lui cacher ses sanglots.

« Mais à quel propos tout cela ? dit Wronsky effrayé de ce désespoir, et se penchant vers Anna pour lui prendre la main et la baiser. Peux-tu me reprocher de chercher des distractions au dehors ? Est-ce que je ne fuis pas la société des femmes ?

— Il ne manquerait plus que cela !

— Voyons, dis-moi ce qu'il faut que je fasse pour te rendre heureuse, je suis prêt à tout pour t'épargner une douleur ! dit-il, ému de la voir si malheureuse.

— Ce n'est rien, répondit-elle, la solitude, les nerfs ; n'en parlons plus. Raconte-moi ce qui s'est passé aux courses ; tu ne m'en as encore rien dit », fit-elle, cherchant à dissimuler l'orgueil qu'elle éprouvait d'avoir obligé ce caractère absolu à plier devant elle.

Wronsky demanda à souper et, tout en mangeant, lui raconta les incidents de la course ; mais au son de sa voix, à son regard de plus en plus froid, Anna comprit qu'elle payait la victoire qu'elle venait de remporter, et qu'il ne lui pardonnait pas les mots : « J'ai peur de moi-même, je me sens sur le bord d'un abîme ». C'était une arme dangereuse dont il ne fallait plus se servir ; il s'élevait entre eux comme un esprit de lutte, elle le sentait, et n'était pas maîtresse, non plus que Wronsky, de le dominer.

Partie VII · Chapitre 13

Quelques mois auparavant, Levine n'aurait pas cru possible de s'endormir paisiblement après une journée comme celle qu'il venait de passer ; mais on s'habitue à tout, surtout lorsqu'on voit les autres faire de même. Il dormait donc tranquille, sans souci de ses dépenses exagérées, de son temps gaspillé, de ses excès au club, de son absurde rapprochement avec un homme jadis amoureux de Kitty, et de sa visite, plus absurde encore, à une personne qui, après tout, n'était qu'une femme perdue. Le bruit d'une porte qu'on entr'ouvrait le réveilla en sursaut ; Kitty n'était pas auprès de lui, et derrière le paravent qui divisait la chambre, il aperçut de la lumière.

« Qu'y a-t-il Kitty, est-ce toi ?

— Ce n'est rien, répondit celle-ci apparaissant une bougie à la main, et lui souriant d'un air significatif. Je me sens un peu souffrante.

— Quoi ? cela commence ? s'écria-t-il effrayé, cherchant ses vêtements pour s'habiller au plus vite.

— Non, non, ce n'est rien, c'est déjà passé », dit-elle le retenant de ses deux mains ; et s'approchant du lit elle éteignit la bougie et se recoucha. Levine était si fatigué que, malgré la frayeur qu'il avait éprouvée en voyant sa femme apparaître une lumière à la main, il se rendormit aussitôt ; quant aux pensées qui durent agiter cette chère âme, tandis qu'elle restait ainsi couchée auprès de lui, dans l'attente du moment le plus solennel qui pût marquer la vie d'une femme, il n'y réfléchit que plus tard. Vers sept heures, Kitty, partagée entre la crainte de l'éveiller et le désir de lui parler, finit par lui toucher l'épaule.

« Kostia, n'aie pas peur, ce n'est rien, mais je crois qu'il vaut mieux faire chercher Lisaveta Petrovna. » Elle ralluma la bougie, et Levine l'aperçut assise dans son lit, s'efforçant de tricoter.

« Je t'en prie, ne t'effraye pas, je n'ai pas peur du tout », dit-elle voyant l'air terrifié de son mari, et elle lui prit la main pour la presser contre son cœur et ses lèvres.

Levine sauta à bas du lit, enfila sa robe de chambre, et, toujours sans quitter sa femme des yeux, s'accabla des plus amers reproches en se rappelant la scène de la veille. Ce cher visage, ce regard, cette expression charmante qu'il aimait tant, lui apparurent sous un jour nouveau. Jamais cette âme candide et transparente ne s'était ainsi dévoilée à lui, et, désespéré de devoir s'en aller, il ne pouvait s'arracher à la contemplation de ces traits animés d'une joyeuse résolution.

Kitty aussi le regardait ; mais tout à coup ses sourcils se plissèrent, elle attira son mari vers elle, et se serra contre sa poitrine, comme sous l'étreinte d'une vive douleur. Le premier mouvement de Levine en voyant cette souffrance muette fut encore de s'en croire coupable ; le regard plein de tendresse de Kitty le rassura ;

loin de l'accuser elle semblait l'aimer davantage et, tout en gémissant, être fière de souffrir ; il sentit qu'elle atteignait à une hauteur de sentiments qu'il ne pouvait comprendre.

« Va, dit-elle un moment après, je ne souffre plus ; amène-moi Lisaveta Petrovna, j'ai déjà envoyé chez maman. » Et à son grand étonnement Levine la vit reprendre son ouvrage après avoir sonné sa femme de chambre. Il la trouva marchant et prenant des dispositions pour l'arrangement de sa chambre lorsqu'il rentra après s'être habillé à la hâte et avoir fait atteler.

« Je vais chez le docteur, j'ai fait prévenir la sage-femme, ne faut-il rien de plus ? Ah oui, Dolly. »

Elle le regardait sans écouter et lui fit un geste de la main.

« Oui, oui, va », fit-elle. Et pendant qu'il traversait le salon il crut entendre une plainte.

« C'est elle qui gémit ! » pensa-t-il, et se prenant la tête à deux mains il se sauva en courant. « Seigneur, ayez pitié de nous, pardonnez-nous, aidez-nous ! » disait-il du fond du cœur ; et, lui, l'incrédule, ne connaissant plus ni scepticisme ni doute, invoqua Celui qui tenait en son pouvoir son âme et son amour.

Le cheval n'était pas attelé ; pour ne pas perdre de temps et occuper ses forces et son attention, il partit à pied donnant l'ordre au cocher de le suivre.

Au coin de la rue il aperçut un petit traîneau d'isvoschik arrivant au trot de son maigre cheval, et amenant Lisaveta Petrovna en manteau de velours, la tête enveloppée d'un châle.

« Dieu merci ! » murmura-t-il, apercevant avec bonheur le visage blond de la sage-femme devenu sérieux et grave. Il courut au-

devant de l'isvoschik et l'arrêta.

« Pas plus de deux heures ? dit Lisaveta Petrovna ; alors ne pressez pas trop le docteur et prenez en passant de l'opium à la pharmacie.

— Vous croyez que tout se passera bien ? demanda-t-il. Que Dieu nous aide ! » Et, voyant arriver son cocher, il monta en traîneau et se rendit chez le docteur.

Partie VII · Chapitre 14

Le docteur dormait encore, et un domestique, absorbé par le nettoyage de ses lampes, déclara que son maître s'étant couché tard avait défendu de l'éveiller.

Levine d'abord troublé finit par se décider à aller à la pharmacie, se promettant de rester calme, mais de ne rien négliger pour atteindre son but, qui était d'emmener le docteur. À la pharmacie, on commença par lui refuser de l'opium avec autant d'indifférence que le domestique du docteur en avait eu à réveiller son maître ; Levine insista, nomma le médecin qui l'envoyait, la sage-femme, finit par obtenir le médicament, mais, à bout de patience, arracha la fiole des mains du pharmacien qui l'étiquetait, l'enveloppait et la ficelait avec un soin exaspérant.

Le docteur dormait toujours, et cette fois son domestique secouait les tapis. Résolu à garder son sang-froid, Levine tira alors un billet de dix roubles de son portefeuille, et, le mettant dans la main de l'inflexible serviteur, lui assura que Pierre Dmitritch ne le gronderait pas, ayant promis de venir à toute heure du jour ou de la

nuit. Combien ce Pierre Dmitritch, si insignifiant d'ordinaire, devenait aux yeux de Levine un personnage important !

Le domestique, que ces arguments convainquirent, ouvrit alors un salon d'attente, et bientôt on entendit dans la pièce voisine le docteur tousser et répondre qu'il allait se lever. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées que Levine, hors de lui, frappait à la porte de la chambre à coucher.

« Pierre Dmitritch, au nom du ciel, excusez-moi, mais elle souffre depuis plus de deux heures !

— Me voilà, me voilà, — répondit le docteur, et au son de sa voix Levine comprit qu'il souriait.

— Ces gens-là n'ont pas de cœur, pensa-t-il en entendant le docteur faire sa toilette : il peut tranquillement se peigner et se laver quand une question de vie ou de mort s'agite peut-être en ce moment !

— Bonjour, Constantin Dmitritch, dit le docteur en entrant paisiblement au salon ; que se passe-t-il donc ? »

Levine commença aussitôt un récit long et circonstancié, chargé d'une foule de détails inutiles, en s'interrompant à chaque instant pour presser le docteur de partir ; aussi crut-il que celui-ci se moquait de lui lorsqu'il proposa d'abord de prendre du café.

« Je vous comprends, ajouta le médecin en souriant ; mais croyez-moi, rien ne presse, et nous autres maris faisons triste figure dans ces cas-là. Le mari d'une de mes clientes se sauve d'habitude à l'écurie.

— Mais pensez-vous que cela se passe bien ?

— J'ai tout lieu de le croire.

— Vous allez venir, n'est-ce pas ? dit Levine apercevant la domestique avec un plateau.

— Dans une petite heure.

— Au nom du ciel !

— Eh bien, laissez-moi prendre mon café et j'y vais tout de suite. »

Mais, en voyant le docteur procéder flegmatiquement à son déjeuner, Levine n'y tint plus.

« Je me sauve, dit-il ; jurez-moi de venir dans un quart d'heure.

— Accordez-moi une demi-heure.

— Parole d'honneur ? »

Levine trouva la princesse à la porte, arrivant de son côté, et tous deux se rendirent auprès de Kitty après s'être embrassés, les larmes aux yeux.

Depuis qu'en s'éveillant il avait compris la situation, Levine, bien décidé à soutenir le courage de sa femme, s'était promis de renfermer ses impressions et de contenir son cœur à deux mains ; ignorant la durée possible de cette épreuve, il croyait s'être fixé un terme considérable en prenant la résolution de tenir bon pendant cinq heures. Mais, quand en rentrant au bout d'une heure il trouva Kitty souffrant toujours, la crainte de ne pouvoir résister au spectacle de ces tortures s'empara de lui, et il se prit à invoquer le ciel afin de ne pas défaillir. Cinq heures s'écoulèrent, l'état restait le même, et, le cœur déchiré, il vit sa terreur grandir avec les souffrances de Kitty ; peu à peu les conditions habituelles de la vie disparurent, la notion du temps cessa d'exister, et, selon que sa femme se cramponnait fiévreusement à lui, ou qu'elle le repoussait

avec un gémissement, les minutes lui semblaient des heures, ou les heures des minutes. Lorsque la sage-femme demanda de la lumière, il fut tout surpris de voir le soir arrivé. Comment cette journée avait-elle passé ? il n'aurait su le dire ; tantôt il s'était vu auprès de Kitty agitée et plaintive, puis calme, et presque souriante, cherchant à le rassurer ; il se trouvait ensuite auprès de la princesse, rouge d'émotion, ses boucles grises défrisées, et se mordant les lèvres pour ne pas pleurer ; il avait aussi vu Dolly, le docteur fumant de grosses cigarettes, la sage-femme avec un visage sérieux mais rassurant, le vieux prince arpentant la salle à manger d'un air sombre. Les entrées, les sorties, tout se confondait dans sa pensée ; la princesse et Dolly se trouvaient avec lui dans la chambre de Kitty, puis tout à coup ils étaient tous transportés dans un salon où une table servie faisait son apparition. On l'employait à remplir des commissions ; il déménageait avec précaution des divans, des tables, et apprenait qu'il venait de préparer son propre lit pour la nuit. On l'envoyait demander quelque chose au docteur, et celui-ci lui répondait et lui parlait des désordres impardonnables de la Douma ; il se transportait chez la princesse, décrochait une image sainte dans sa chambre avec l'aide d'une vieille camériste, y brisait une petite lampe, et entendait la vieille bonne le consoler de cet accident, et l'encourager au sujet de sa femme. Comment tout cela était-il arrivé ? Pourquoi la princesse lui prenait-elle la main d'un air de compassion ? Pourquoi Dolly cherchait-elle à le faire manger avec forces raisonnements ? Pourquoi le docteur lui-même lui offrait-il des pilules en le regardant gravement ?

Il se sentait dans le même état moral qu'un an auparavant, près du lit de mort de Nicolas ; l'attente de la douleur, comme actuellement celle du bonheur, le transperçait au-dessus du niveau habituel de l'existence à des hauteurs d'où il découvrait des sommets

plus élevés encore, et son âme criait vers Dieu avec la même simplicité, la même confiance qu'au temps de son enfance.

Sa vie, pendant ces longues heures, lui sembla dédoublée ; une moitié se passait au pied du lit de Kitty, l'autre chez lui, dans son cabinet, à parler de choses indifférentes ; et toujours un sentiment de culpabilité s'emparait de lui lorsqu'un gémissement arrivait à son oreille ; il se levait, courait alors vers sa femme, se rappelait en chemin qu'il n'y pouvait rien, voulait l'aider, la soutenir, et se reprenait à prier.

Partie VII · Chapitre 15

Les bougies achevaient de brûler dans leurs bobèches, et Levine assis près du docteur l'entendait discourir sur le charlatanisme des magnétiseurs, lorsqu'un cri, qui n'avait rien d'humain, retentit ; il resta pétrifié sans oser bouger, regardant le docteur avec épouvante. Celui-ci pencha la tête, comme pour mieux écouter, et sourit d'un air d'approbation. Levine en était venu à ne plus s'étonner de rien, il se dit : « Cela doit être ainsi » ; mais pour s'expliquer ce cri il rentra sur la pointe des pieds dans la chambre de la malade. Évidemment quelque chose de nouveau s'y passait ; il le reconnut à la grave expression du visage pâle de la sage-femme, qui ne quittait pas des yeux Kitty. La pauvre petite tourna la tête vers lui, et chercha de sa main moite la main de son mari, qu'elle pressa sur son front.

« Reste, reste, je n'ai pas peur, dit-elle d'une voix saccadée. Maman, ôtez-moi mes boucles d'oreilles. Lisaveta Petrovna, ce sera bientôt fini, n'est-ce pas ? »

Tandis qu'elle parlait encore, son visage se défigura tout à coup, et le même cri épouvantable retentit.

Levine se prit la tête à deux mains et se sauva de la chambre.

« Ce n'est rien, tout va bien, », lui murmura Dolly. Mais on avait beau dire, il savait maintenant que tout était perdu ; appuyé au chambranle de la porte, il se demandait si ce pouvait être Kitty qui poussait des hurlements pareils ; il ne songeait à l'enfant que pour en avoir horreur ; il ne demandait même plus à Dieu la vie de sa femme, mais de mettre un terme à d'aussi atroces souffrances.

« Docteur, mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? dit-il en saisissant le bras du docteur qui entrait.

— C'est la fin », répondit celui-ci d'un ton si sérieux qu'il comprit que Kitty se mourait. Ne sachant plus que devenir, il rentra dans la chambre à coucher, croyant mourir avec sa femme, et ne la reconnaissant plus dans la créature torturée qui gisait devant lui. Soudain, les cris cessèrent : il n'y pouvait croire ! On chuchota, avec des allées et venues discrètes, et la voix de sa femme, murmurant avec une indéfinissable expression de bonheur : « C'est fini ! » parvint jusqu'à lui. Il leva la tête ; elle le regardait, une main affaissée sur la couverture, belle d'une beauté surnaturelle, et cherchant à lui sourire.

Les cordes trop tendues se rompirent et, sortant de ce monde mystérieux et terrible où il s'était agité pendant vingt-deux heures, Levine se sentit rentrer dans la réalité d'un lumineux bonheur ; il fondit en larmes, et des sanglots qu'il était loin de prévoir le secouèrent si violemment qu'il ne put parler. À genoux près de sa femme, il appuyait ses lèvres sur la main de Kitty, tandis qu'au pied du lit s'agitait entre les mains de la sage-femme, semblable à la lueur vacillante d'une petite lampe, la faible flamme de vie de cet

être humain qui entrait dans le monde avec des droits à l'existence, au bonheur, et qui, une seconde auparavant, n'existait pas.

« Il vit, il vit, ne craignez rien, et c'est un garçon », entendit Levine, pendant que d'une main tremblante Lisaveta Petrovna frictionnait le dos du nouveau-né.

« Maman, c'est bien vrai ? » demanda Kitty.

La princesse ne répondit que par un sanglot.

Comme pour ôter le moindre doute à sa mère, une voix s'éleva au milieu du silence général ; et cette voix était un cri tout particulier, hardi, décidé, presque impertinent, poussé par ce nouvel être humain.

Levine, quelques moments auparavant, aurait cru sans hésitation, si quelqu'un le lui eût dit, que Kitty était morte, lui aussi, que leurs enfants étaient des anges, et qu'ils se trouvaient en présence de Dieu ; et maintenant qu'il rentrait dans la réalité, il dut faire un prodigieux effort pour admettre que sa femme vivait, qu'elle allait bien, et que ce petit être était son fils. Le bonheur de savoir Kitty sauvée était immense : mais pourquoi cet enfant ? d'où venait-il ? Cette idée lui parut difficile à accepter, et il fut longtemps sans pouvoir s'y habituer.

Partie VII · Chapitre 16

Le vieux prince, Serge Ivanitch et Stépane Arcadiévitch se trouvaient réunis le lendemain vers dix heures chez Levine pour y prendre des nouvelles de l'accouchée. Levine se croyait séparé de la veille par un intervalle de cent ans ; il écoutait les autres parler, et

faisait effort pour descendre jusqu'à eux, sans les offenser, des hauteurs auxquelles il planait. Tout en causant de choses indifférentes, il pensait à sa femme, à l'état de sa santé, à son fils, à l'existence duquel il ne croyait toujours pas. Le rôle de la femme dans la vie avait pris pour lui une grande importance depuis son mariage, mais la place qu'elle y occupait en réalité, dépassait maintenant toutes ses prévisions.

« Fais-moi savoir si je puis entrer », dit le vieux prince en le voyant sauter de son siège pour aller voir ce qui se passait chez Kitty.

Elle ne dormait pas ; coiffée de rubans bleus, et bien arrangée dans son lit, elle était étendue, les mains posées sur la couverture, causant à voix basse avec sa mère. Son regard brilla en voyant approcher son mari, son visage avait le calme surhumain qu'on remarque dans la mort, mais, au lieu d'un adieu, elle souhaitait la bienvenue à une vie nouvelle. L'émotion de Levine fut si vive qu'il détourna la tête.

« As-tu un peu dormi ? demanda-t-elle. Moi, j'ai sommeillé, et je me sens si bien ! »

L'expression de son visage changea subitement en entendant venir l'enfant.

« Donnez-le-moi, que je le montre à son père, dit-elle à la sage-femme.

— Nous allons nous montrer dès que nous aurons fait notre toilette, » répondit celle-ci en emmaillotant l'enfant au pied du lit.

Levine regarda le pauvre petit avec de vains efforts pour se découvrir des sentiments paternels ; il fut cependant pris de pitié en

voyant la sage-femme manier ces membres grêles, et fit un geste pour l'arrêter.

« Soyez tranquille, dit celle-ci en riant, je ne lui ferai pas de mal » ; et, après avoir arrangé son poupon comme elle l'entendait, elle le présenta avec fierté en disant : « C'est un enfant superbe ! »

Mais cet enfant superbe, avec son visage rouge, ses yeux bridés, sa tête branlante, n'inspira à Levine qu'un sentiment de pitié et de dégoût. Il s'attendait à tout autre chose, et se détourna tandis que la sage-femme le posait sur les bras de Kitty. Tout à coup celle-ci se mit à rire, l'enfant avait pris le sein.

« C'est assez maintenant », dit la sage-femme au bout d'un moment, mais Kitty ne voulut pas lâcher son fils, qui s'endormit près d'elle.

« Regarde-le maintenant », dit-elle en tournant l'enfant vers son père, au moment où le petit visage prenait une expression plus vieillotte encore pour éternuer. Levine se sentit prêt à pleurer d'attendrissement ; il embrassa sa femme et quitta la chambre. Combien les sentiments que lui inspirait ce petit être étaient différents de ceux qu'il avait prévus ! Il n'éprouvait ni fierté ni bonheur, mais une pitié profonde, une crainte si vive que cette pauvre créature sans défense ne souffrît, qu'en la voyant éternuer il n'avait pu se défendre d'une joie imbécile.

Partie VII · Chapitre 17

Les affaires de Stépane Arcadiévitch traversaient une phase critique ; il avait dépensé les deux tiers de l'argent rapporté par la vente du bois, et le marchand ne voulait plus rien avancer ; Dolly,

pour la première fois de sa vie, avait refusé sa signature lorsqu'il s'était agi de donner un reçu pour escompter le dernier tiers du payement : elle voulait dorénavant affirmer ses droits sur sa fortune personnelle.

La situation devenait fâcheuse, mais Stépane Arcadiévitch ne l'attribuait qu'à la moitié de son traitement, et se reprochait, en voyant plusieurs de ses camarades occuper des fonctions rémunératrices, de s'endormir et de se laisser oublier. Aussi se mit-il en quête de quelque bonne place bien rétribuée, et vers la fin de l'hiver il crut l'avoir trouvée. C'était une de ces places, comme on en rencontre maintenant, variant de mille à cinquante mille roubles de rapport annuel, et exigeant des aptitudes si variées, en même temps qu'une activité si extraordinaire, que, faute de trouver un homme assez richement doué pour la remplir, on se contente d'y mettre un homme honnête. Stépane Arcadiévitch l'était dans toute la force du terme, selon la société moscovite, car pour Moscou l'honnêteté a deux formes : elle consiste à savoir tenir tête adroitement aux sphères gouvernementales, aussi bien qu'à ne pas frustrer son prochain.

Oblonsky pouvait cumuler cette position avec ses fonctions actuelles, et y gagner une augmentation de revenus de sept à dix mille roubles ; mais tout dépendait du bon vouloir de deux ministres, d'une dame et de deux Israélites qu'il devait aller solliciter à Pétersbourg, après avoir mis en campagne les influences dont il disposait à Moscou. Ayant en outre promis à Anna de voir Karénine au sujet du divorce, il extorqua à Dolly cinquante roubles, et partit pour la capitale.

Reçu par Karénine, il dut commencer par subir l'exposé d'un projet de réforme sur le relèvement des finances russes, en atten-

dant le moment de placer son mot sur ses projets personnels et ceux d'Anna.

« C'est fort juste, dit-il lorsque Alexis Alexandrovitch, arrêtant sa lecture, ôta le pince-nez sans lequel il ne pouvait plus lire, pour regarder son beau-frère d'un air interrogateur ; c'est fort juste dans le détail, mais le principe dirigeant de notre époque n'est-il pas, en définitive, la liberté ?

— Le principe nouveau que j'expose embrasse également celui de la liberté, répondit Alexis Alexandrovitch en remettant son pince-nez pour indiquer dans son élégant manuscrit un passage concluant ; car si je réclame le système protectionniste, ce n'est pas pour l'avantage du petit nombre, mais pour le bien de tous, des basses classes comme des classes élevées, et c'est là ce qu'ils ne veulent pas comprendre, ajouta-t-il en regardant Oblonsky par-dessus son pince-nez, absorbés qu'ils sont par leurs intérêts personnels, et si aisément satisfaits de phrases creuses. »

Stépane Arcadiévitch savait que Karénine était au bout de ses démonstrations lorsqu'il interpellait ceux qui s'opposaient aux réformes qu'il élaborait ; aussi ne chercha-t-il pas à sauver le principe de la liberté, et attendit-il qu'Alexis Alexandrovitch se tût, en feuilletant son manuscrit d'un air pensif.

« À propos, dit Oblonsky après un moment de silence, je te prierais, dans le cas où tu rencontrerais Pomorsky, de lui dire un mot pour moi ; je voudrais être nommé membre de la commission des agences réunies du Crédit mutuel et des Chemins de fer du sud. » Stépane Arcadiévitch savait nommer sans se tromper la place à laquelle il aspirait.

« Pourquoi veux-tu cette place ? » demanda Karénine, craignant une contradiction avec ses plans de réforme ; mais le fonctionne-

ment de cette commission était si compliqué, et les projets de réforme de Karénine si vastes, qu'on ne pouvait à première vue s'en rendre compte.

« Le traitement est de neuf mille roubles, et mes moyens…

— Neuf mille roubles ! répéta Karénine, se rappelant qu'un des points sur lesquels il insistait était l'économie. Ces appointements exagérés sont, comme je le prouve dans ma brochure, une preuve de la défectuosité de notre « assiette » économique.

— Un directeur de banque touche bien dix mille roubles, et un ingénieur jusqu'à vingt mille ; ce ne sont pas des sinécures.

— Selon moi, ces traitements doivent être considérés au même point de vue que le prix d'une marchandise, et par conséquent être soumis aux mêmes lois d'offre et de demande ; or si je vois deux ingénieurs également capables, ayant fait au corps les mêmes études, recevoir l'un quarante mille roubles, tandis que l'autre se contente de deux mille ; et si d'autre part je vois un hussard, qui ne possède aucune connaissance spéciale, devenir directeur d'une banque avec des appointements phénoménaux, je conclus qu'il y a là un vice économique d'une désastreuse influence sur le service de l'État.

— Tu conviendras cependant qu'il est essentiel de faire occuper ces postes par des hommes honnêtes, interrompit Stépane Arcadiévitch, appuyant sur ce dernier mot.

— C'est un mérite négatif, répondit Alexis Alexandrovitch, insensible à la signification moscovite de ce terme.

— Fais-moi le plaisir néanmoins d'en parler à Pomorsky.

— Volontiers, mais il me semble que Bolgarine doit être plus influent.

— Bolgarine est bien disposé », se hâta de dire Oblonsky rougissant, en se rappelant avec un certain malaise la visite qu'il avait faite le matin même à cet Israélite, et la façon dont lui, prince Oblonsky, descendant de Rurick, avait fait antichambre pour être, après une longue attente, reçu avec une politesse obséquieuse qui cachait mal le triomphe de Bolgarine, fier de se voir sollicité par un prince.

Il avait presque essuyé un refus, mais ne s'en souvenait que maintenant, tant il avait cherché à l'oublier, et en rougissait involontairement.

Partie VII · Chapitre 18

« Il me reste encore une chose à te demander, tu devines laquelle : Anna… », dit Stépane Arcadiévitch, repoussant les souvenirs désagréables de sa pensée.

Le visage de Karénine prit à ce nom une expression de rigidité cadavérique.

« Que voulez-vous encore de moi ? dit-il se retournant sur son fauteuil et fermant son pince-nez.

— Une décision quelconque, Alexis Alexandrovitch ; je m'adresse à toi, non comme — il allait dire au « mari trompé » et s'arrêta pour articuler avec peu d'à-propos — à l'homme d'État, mais comme au chrétien, à l'homme de cœur. Aie pitié d'elle.

— De quelle façon ? demanda Karénine doucement.

— Elle te ferait peine si tu la voyais ; sa situation est cruelle.

— Je croyais, dit tout à coup Karénine d'une voix perçante, qu'Anna Arcadievna avait obtenu tout ce qu'elle souhaitait ?

— Ne récriminons pas, Alexis Alexandrovitch ; le passé ne nous appartient plus ; ce qu'elle attend maintenant, c'est le divorce.

— J'avais cru comprendre qu'au cas où je garderais mon fils, Anna Arcadievna refusait le divorce ? Mon silence équivalait donc à une réponse, car je considère cette question comme jugée, dit-il en s'animant de plus en plus.

— Ne nous échauffons pas, de grâce, dit Stépane Arcadiévitch touchant le genou de son beau-frère ; récapitulons plutôt. Au moment de votre séparation, avec une générosité inouïe, tu lui laissais ton fils et acceptais le divorce ; elle s'est alors sentie trop coupable envers toi, trop humiliée, pour accepter : mais l'avenir lui a prouvé qu'elle s'était créé une situation intolérable.

— La situation d'Anna Arcadievna ne m'intéresse en rien, dit Karénine en levant les sourcils.

— Permets-moi de ne pas le croire, répondit Oblonsky avec douceur ; mais en admettant qu'elle ait, selon toi, mérité de souffrir, le fait est que nous sommes tous malheureux, et que nous te supplions de la prendre en pitié ; à qui ses souffrances profitent-elles ?

— En vérité, ne dirait-on pas que c'est moi que vous en accusez ?

— Mais non, dit Stépane Arcadiévitch, touchant cette fois le bras de Karénine comme s'il eût espéré l'adoucir par ses gestes. Je veux simplement te faire comprendre que tu ne peux rien perdre à ce que sa position s'éclaircisse. D'ailleurs tu l'as promis ; laisse-moi arranger la chose, tu n'auras pas à t'en occuper.

— Mon consentement a été donné autrefois, et j'ai pu croire qu'Anna Arcadievna aurait à son tour la générosité de comprendre… (les lèvres tremblantes de Karénine purent à peine proférer ces mots).

— Elle ne demande plus l'enfant, elle ne demande que le moyen de sortir de l'impasse où elle se trouve ; le divorce devient pour elle une question de vie ou de mort ; elle se serait peut-être soumise, si elle n'avait eu confiance en ta promesse, et si depuis six mois qu'elle est à Moscou elle n'y vivait dans la fièvre de l'attente. Sa situation est celle d'un condamné à mort qui aurait depuis six mois la corde au cou, et ne saurait s'il doit attendre sa grâce ou le coup final. Aie pitié d'elle, et quant aux scrupules…

— Je ne parle pas de cela, interrompit Karénine avec dégoût, mais j'ai peut-être promis plus que je ne suis en mesure de tenir.

— Tu refuses alors !

— Je ne refuse jamais le possible, mais je demande le temps de réfléchir ; vous professez d'être un libre-penseur, mais moi qui suis croyant, je ne puis éluder la loi chrétienne dans une question aussi grave.

— Notre Église n'admet-elle donc pas le divorce ? s'écria Stépane Arcadiévitch sautant de son siège.

— Pas dans ce sens.

— Alexis Alexandrovitch, je ne te reconnais plus ! dit Oblonsky après un moment de silence. Est-ce toi qui disais autrefois : « Après le manteau il faut encore donner la robe », et maintenant…

— Je vous serais obligé de couper court à cet entretien, dit Karénine se levant tout à coup, tremblant de tous ses membres.

— Pardonne-moi de t'affliger, répondit Oblonsky confus, et lui tendant la main ; mais il fallait bien remplir la mission dont j'étais chargé. »

Karénine mit sa main dans celle de Stépane Arcadiévitch et dit après avoir réfléchi un instant :

« Vous aurez ma réponse définitive après-demain ; il faut que je cherche ma voie. »

Partie VII · Chapitre 19

Stépane Arcadiévitch allait sortir, lorsque le valet de chambre annonça :

« Serge Alexeivitch.

— Qui est-ce ? demanda Oblonsky ; mais c'est Serge, fit-il se ravisant, et moi qui croyais qu'il s'agissait de quelque directeur du département. Anna m'a prié de le voir, » pensa-t-il.

Et il se souvint de l'air craintif et triste dont Anna lui avait dit : « Tu le verras, et tu pourras savoir ce qu'il fait, où il est, qui prend soin de lui. Et Silva, si c'était possible, avec le divorce… ! » Il avait compris l'ardent désir d'obtenir la garde de l'enfant ; mais, après la conversation qu'il venait d'avoir, c'était hors de question ; il n'en fut pas moins content de revoir Serge, quoique Karénine se fût hâté de le prévenir qu'on ne lui parlait pas de sa mère.

« Il a été gravement malade après leur dernière entrevue ; nous avons craint un moment pour sa vie ; aussi, maintenant qu'il s'est remis et bien fortifié aux bains de mer, ai-je suivi le conseil du doc-

teur en le mettant en pension. L'entourage de camarades de son âge exerce une heureuse influence sur lui, il va à merveille et travaille bien.

— Mais ce n'est plus un enfant, c'est vraiment un homme ! » s'écria Stépane Arcadiévitch, voyant entrer un beau garçon robuste, vêtu d'une veste d'écolier, qui courut sans aucune timidité vers son père ; Serge salua son oncle comme un étranger, puis en le reconnaissant il se détourna, et tendit ses notes à son père.

« C'est bien, dit celui-ci, tu peux aller jouer.

— Il a grandi et maigri et perdu son air enfantin, remarqua Stépane Arcadiévitch en souriant ; te souviens-tu de moi ?

— Oui, mon oncle », répondit l'enfant, qui se sauva le plus vite possible.

Depuis un an que Serge avait revu sa mère, ses souvenirs s'étaient peu à peu effacés, et la vie qu'il menait, entouré d'enfants de son âge, y contribuait ; il repoussait même ces souvenirs comme indignes d'un homme, et, personne ne lui parlant de sa mère, il en avait conclu que ses parents étaient brouillés, et qu'il devait s'habituer à l'idée de rester avec son père ; la vue de son oncle le troubla ; il craignit de retomber dans une sensibilité qu'il avait appris à redouter, et préféra ne pas songer au passé. Stépane Arcadiévitch le trouva jouant sur l'escalier en quittant le cabinet de Karénine, et l'enfant se montra plus communicatif hors de la présence de son père ; il se laissa questionner sur ses leçons, ses jeux, ses camarades, répondit à son oncle d'un air heureux, et celui-ci, en admirant ce regard vif et gai, si semblable à celui de sa mère, ne put s'empêcher de lui demander :

« Te rappelles-tu ta mère ?

— Non », répondit l'enfant devenant pourpre, et son oncle ne parvint plus à le faire causer.

Lorsque le précepteur trouva Serge une demi-heure sur l'escalier, il ne put démêler s'il pleurait ou s'il boudait.

« Vous êtes-vous fait mal ? demanda-t-il.

— Si je m'étais fait mal, personne ne s'en douterait, répondit l'enfant.

— Qu'avez-vous donc ?

— Rien ; laissez-moi ; pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille ; qu'est-ce que cela peut leur faire si je me souviens ou si j'oublie ? » Et l'enfant semblait défier le monde entier.

Partie VII · Chapitre 20

Stépane Arcadiévitch ne consacra pas son séjour à Pétersbourg exclusivement à ses affaires ; il venait, disait-il, « s'y remonter », car Moscou, en dépit de ses cafés chantants et de ses tramways, n'en restait pas moins une espèce de marécage dans lequel on s'embourbait moralement. Le résultat forcé d'un séjour trop prolongé dans cette eau stagnante était de s'y affaisser de corps et d'esprit ; Oblonsky lui-même y tournait à l'aigre, se querellait avec sa femme, se préoccupait de sa santé, de l'éducation de ses enfants, des menus détails du service ; il en venait même à s'inquiéter d'avoir des dettes !

Aussitôt qu'il mettait le pied à Pétersbourg, il reprenait goût à l'existence et oubliait ses ennuis. On y entendait si différemment la

vie et les devoirs envers la famille ! Le prince Tchetchensky ne venait-il pas de lui raconter, le plus simplement du monde, qu'ayant deux ménages il trouvait fort avantageux d'introduire son fils légitime dans sa famille de cœur, afin de le déniaiser. Aurait-on compris cela à Moscou ? Ici on ne s'embarrassait pas des enfants à la façon de Lvof : ils allaient à l'école ou en pension, et on ne renversait pas les rôles en leur donnant une place exagérée dans la famille. Le service de l'État s'y faisait aussi dans des conditions si différentes ! On pouvait se créer des relations, des protections, arriver à faire carrière !

Stépane Arcadiévitch avait rencontré un de ses amis, Bortniansky, dont la position grandissait rapidement ; il lui parla de la place qu'il convoitait.

« Quelle singulière idée as-tu d'avoir recours à ces Juifs ! Ce sont toujours là de vilaines affaires.

— J'ai besoin d'argent ; il faut trouver de quoi vivre.

— Mais ne vis-tu donc pas ?

— Oui, mais avec des dettes.

— En as-tu beaucoup ? demanda Bortniansky avec sympathie.

— Oh oui ! Vingt mille roubles ! »

Bortniansky éclata de rire : « Heureux mortel ! J'ai un million et demi de dettes ! Je ne possède pas un sou, et, comme tu peux t'en apercevoir, je vis quand même. »

Cet exemple était confirmé par beaucoup d'autres.

Et comme on rajeunissait à Pétersbourg ! Stépane Arcadiévitch y éprouvait le même sentiment que son oncle, le prince Pierre, à

l'étranger.

« Nous ne savons pas vivre ici, disait ce jeune homme de soixante ans ; à Bade je me sens renaître, je m'égaye à dîner, les femmes m'intéressent, je suis fort et vigoureux. Rentré en Russie pour y retrouver mon épouse, et à la campagne encore, je tombe à plat, je ne quitte plus ma robe de chambre. Adieu les jeunes beautés ! je suis vieux, je pense à mon salut. Pour me refaire, il faut Paris. »

Le lendemain de son entrevue avec Karénine, Stépane Arcadiévitch alla voir Betsy Tverskoï, avec laquelle ses relations étaient assez bizarres. Il avait l'habitude de lui faire la cour en riant et de lui tenir des propos assez lestes ; mais ce jour-là, sous l'influence de l'air de Pétersbourg, il se conduisit avec tant de légèreté, qu'il fut heureux de voir la princesse Miagkaïa interrompre un tête-à-tête qui commençait à le gêner, n'ayant aucun goût pour Betsy.

« Ah ! vous voilà, dit la grosse princesse en l'apercevant, et que fait votre pauvre sœur ? Depuis que des femmes qui font cent fois pis qu'elle, lui jettent la pierre, je l'absous complètement. Comment Wronsky ne m'a-t-il pas avertie de leur passage à Pétersbourg ? J'aurais mené votre sœur partout. Faites-lui mes amitiés et parlez-moi d'elle.

— Sa position est fort pénible, » commença Stépane Arcadiévitch.

Mais la princesse, qui poursuivait son idée, l'interrompit : « Elle a d'autant mieux fait que c'était pour planter là cet imbécile, – je vous demande pardon, – votre beau-frère, qu'on a toujours voulu faire passer pour un aigle. Moi seule ai toujours protesté, et l'on est de mon avis, maintenant qu'il s'est lié avec la comtesse Lydie et Landau. Cela me gêne d'être de l'avis de tout le monde.

— Vous allez peut-être m'expliquer une énigme ; hier, à propos du divorce, mon beau-frère m'a dit qu'il ne pouvait me donner de réponse avant d'avoir réfléchi, et un matin je reçois une invitation de Lydie Ivanovna pour passer la soirée ?

— C'est bien cela, s'écria la princesse enchantée : ils consulteront Landau.

— Qui est Landau ?

— Comment, vous ne savez pas ? Le fameux Jules Landau, le clairvoyant ? Voilà ce que l'on gagne à vivre en province ! Landau était commis de magasin à Paris ; il vint un jour chez un médecin, s'endormit dans le salon de consultation, et pendant son sommeil donna les conseils les plus surprenants aux assistants. La femme de Youri Milidinsky l'appela auprès de son mari malade ; selon moi il ne lui a fait aucun bien, car Milidinsky reste tout aussi malade que devant, mais sa femme et lui sont toqués de Landau, l'ont promené partout à leur suite, et l'ont amené en Russie. Naturellement on s'est jeté sur lui ici ; il traite tout le monde, il a guéri la princesse Bessoubof, qui, par reconnaissance, l'a adopté.

— Comment cela ?

— Je dis bien adopté ; il ne s'appelle plus Landau, mais prince Bessoubof. Lydie, que j'aime du reste beaucoup malgré sa tête à l'envers, n'a pas manqué de se coiffer de Landau, et rien de ce qu'elle et Karénine entreprennent ne se décide sans l'avoir consulté ; le sort de votre sœur est donc entre les mains de Landau, comte Bessoubof. »

Partie VII · Chapitre 21

Après un excellent dîner chez Bortniansky, suivi de quelques verres de cognac, Stépane Arcadiévitch se rendit chez la comtesse Lydie un peu plus tard que l'heure indiquée.

« Y a-t-il du monde chez la comtesse ? demanda-t-il au suisse en remarquant auprès du paletot bien connu de Karénine un bizarre manteau à agrafes.

— Alexis Alexandrovitch Karénine et le comte Bessoubof, répondit gravement le suisse.

— La princesse Miagkaïa avait raison, pensa Oblonsky en montant l'escalier ; c'est une femme à cultiver, que la princesse ; elle a une grande influence, et pourrait peut-être dire un mot à Pomorsky. »

La nuit n'était pas encore venue, mais dans le petit salon de la comtesse Lydie les stores étaient baissés, et elle-même, assise près d'une table éclairée par une lampe, causait à voix basse avec Karénine, tandis qu'un homme pâle et maigre, avec des jambes grêles et une tournure féminine, de longs cheveux retombant sur le collet de sa redingote, et de beaux yeux brillants, se tenait à l'autre bout de la pièce, examinant les portraits suspendus au mur. Oblonsky, après avoir salué la maîtresse de la maison, se retourna involontairement pour examiner ce singulier personnage.

« Monsieur Landau, » dit la comtesse doucement et avec une précaution qui frappa Oblonsky.

Landau s'approcha aussitôt, posa sa main humide dans celle d'Oblonsky, auquel la comtesse le présenta, et reprit son poste près des portraits. Lydie Ivanovna et Karénine échangèrent un regard.

« Je suis très heureuse de vous voir aujourd'hui, dit la comtesse à Oblonsky, en lui désignant un siège. Vous remarquez, ajouta-t-elle à mi-voix, que je vous l'ai présenté sous le nom de Landau, mais vous savez qu'il se nomme comte Bessoubof ? Il n'aime pas ce titre.

— On m'a dit qu'il avait guéri la princesse Bessoubof ?

— Oui ; elle est venue me voir aujourd'hui, dit la comtesse en s'adressant à Karénine, et fait pitié à voir ; cette séparation lui porte un coup affreux !

— Le départ est donc décidé ?

— Oui, il va à Paris, il a entendu une voix, dit Lydie Ivanovna regardant Oblonsky.

— Une voix ! vraiment ! répéta celui-ci, sentant qu'il fallait user d'une grande prudence dans une société où se produisaient d'aussi étranges incidents.

— Je vous connais depuis longtemps, dit la comtesse à Oblonsky après un moment de silence : « Les amis de nos amis sont nos amis » ; mais pour être vraiment amis, il faut se rendre compte de ce qui se passe dans l'âme de ceux qu'on aime, et je crains que vous n'en soyez pas là avec Alexis Alexandrovitch. Vous comprenez ce que je veux dire ? fit-elle en levant ses beaux yeux rêveurs vers Stépane Arcadiévitch.

— Je comprends en partie que la position d'Alexis Alexandrovitch… répondit Oblonsky ne comprenant pas du tout et désireux de rester dans les généralités.

— Oh ! je ne parle pas des changements extérieurs… dit gravement la comtesse, suivant d'un regard tendre Karénine qui s'était

levé pour rejoindre Landau ; c'est l'âme qui est changée, et je crains fort que vous n'ayez pas suffisamment réfléchi à la portée de cette transformation.

— Nous avons toujours été amis, et je puis me figurer maintenant en traits généraux… dit Oblonsky, répondant au regard profond de la comtesse par un regard caressant, tout en songeant à celui des deux ministres auprès duquel elle pourrait le plus efficacement le servir.

— Cette transformation ne saurait porter atteinte à son amour pour le prochain, au contraire, elle l'élève, l'épure ; mais je crains que vous ne compreniez pas.

— Pas tout à fait, comtesse ; son malheur…

— Oui, son malheur est devenu la cause de son bonheur, puisque son cœur s'est éveillé à Lui », dit-elle en plongeant ses yeux pensifs dans ceux de son interlocuteur.

« Je crois qu'on pourra la prier de parler à tous les deux », pensa Oblonsky.

« Certainement, comtesse, mais ce sont des questions intimes qu'on n'ose pas aborder.

— Au contraire, nous devons nous entr'aider.

— Sans aucun doute, mais les différences de conviction, et d'ailleurs… dit Oblonsky avec son sourire onctueux.

— Je crois qu'il va s'endormir », dit Alexis Alexandrovitch s'approchant de la comtesse pour lui parler à voix basse.

Stépane Arcadiévitch se retourna ; Landau s'était assis près de la fenêtre, le bras appuyé sur un fauteuil, et la tête baissée ; il la re-

leva et sourit d'un air enfantin en voyant les regards tournés vers lui.

« Ne faites pas attention, dit la comtesse avançant un siège à Karénine. J'ai remarqué que les Moscovites, les hommes surtout, étaient fort indifférents en matière de religion.

— J'aurais cru le contraire, comtesse.

— Mais vous-même, dit Alexis Alexandrovitch avec son sourire fatigué, vous me semblez appartenir à la catégorie des indifférents ?

— Est-il possible de l'être ! s'écria Lydie Ivanovna.

— Je suis plutôt dans l'attente, répondit Oblonsky avec son plus aimable sourire, mon heure n'est pas encore venue. »

Karénine et la comtesse se regardèrent.

« Nous ne pouvons jamais connaître notre heure, ni nous croire prêts, dit Alexis Alexandrovitch ; la grâce ne frappe pas toujours le plus digne, témoin Saül.

— Pas encore, murmura la comtesse suivant des yeux les mouvements du Français qui s'était rapproché.

— Me permettez-vous d'écouter ? demanda-t-il.

— Certainement, nous ne voulions pas vous gêner ; prenez place, dit la comtesse tendrement.

— L'essentiel est de ne pas fermer les yeux à la lumière, continua Alexis Alexandrovitch.

— Et quel bonheur n'éprouve-t-on pas à sentir sa présence constante dans notre âme !

— On peut essentiellement être incapable de s'élever à une hauteur semblable, dit Stépane Arcadiévitch, convaincu que les hauteurs religieuses n'étaient pas son fait, mais craignant d'indisposer une personne qui pouvait parler à Pomorsky.

— Vous voulez dire que le péché nous en empêche ? Mais c'est une idée fausse. Le péché n'existe plus pour celui qui croit.

— Oui, mais la foi sans les œuvres n'est-elle pas lettre morte ? dit Stépane Arcadiévitch, se rappelant cette phrase de son catéchisme.

— Le voilà ce fameux passage de l'épître de saint Jacques qui a fait tant de mal ! s'écria Karénine en regardant la comtesse, comme pour lui rappeler de fréquentes discussions sur ce sujet. Que d'âmes n'aura-t-il pas éloignées de la foi !

— Ce sont nos moines qui prétendent se sauver par les œuvres, les jeûnes, les abstinences, etc., dit la comtesse d'un air de souverain mépris.

— Le Christ, en mourant pour nous, nous sauve par la foi, reprit Karénine.

— Vous comprenez l'anglais ? demanda Lydie Ivanovna, et sur un signe affirmatif elle se leva pour prendre une brochure sur une étagère.

— Je vais vous lire « Safe and happy » ou « Under the wing ! » dit-elle en interrogeant Karénine du regard. C'est très court, ajouta-t-elle en venant se rasseoir. Vous verrez le bonheur surhumain qui remplit l'âme croyante ; ne connaissant plus la solitude, l'homme n'est plus malheureux. Connaissez-vous Mary Sanine ? vous savez son malheur ? Elle a perdu son fils unique ! Eh bien, depuis qu'elle a trouvé sa voie, son désespoir s'est changé en consola-

tion ; elle remercie Dieu de la mort de son enfant. Tel est le bonheur que donne la foi !

— « Oh oui ! certainement… murmura Stépane Arcadiévitch, heureux de pouvoir se taire pendant la lecture, et de ne pas risquer ainsi de compromettre ses affaires.

« Je ferai mieux de ne rien demander aujourd'hui », pensa-t-il.

« Cela vous ennuiera, dit la comtesse à Landau, car vous ne savez pas l'anglais.

« Oh ! je comprendrai, » répondit celui-ci avec un sourire.

Alexis Alexandrovitch et la comtesse se regardèrent et la lecture commença.

Partie VII · Chapitre 22

Stépane Arcadiévitch était fort perplexe ; après la monotonie de la vie moscovite, celle de Pétersbourg offrait des contrastes si vifs qu'il en était troublé ; il aimait la variété, mais l'eût préférée plus conforme à ses habitudes, et se sentait égaré dans cette sphère absolument étrangère ; tout en écoutant la lecture et en voyant les yeux de Landau fixés sur lui, il éprouva une certaine lourdeur de tête. Les pensées les plus diverses se pressaient dans son cerveau sous le regard du Français, qui lui semblait à la fois naïf et rusé. « Mary Sanine est heureuse d'avoir perdu son fils… Ah ! si je pouvais fumer !… Pour être sauvé il suffit de croire… Les moines n'y entendent rien, mais la comtesse le sait bien… Pourquoi ai-je si mal à la tête ? Est-ce à cause du cognac ou de l'étrangeté de cette soirée ? Je n'ai rien commis d'incongru jusqu'ici, mais je n'oserai

rien demander aujourd'hui. On prétend qu'elle oblige à réciter des prières, ce serait par trop ridicule. Quelles inepties lit-elle là ? Mais, elle a un accent excellent. Landau Bessoubof, pourquoi Bessoubof ? » Ici il se surprit dans la mâchoire un mouvement qui allait tourner au bâillement ; il dissimula cet accident en arrangeant ses favoris, mais fut pris de la terreur de s'endormir et peut-être de ronfler. La voix de la comtesse parvint jusqu'à lui, disant « Il dort », et il tressaillit d'un air coupable ; ces paroles se rapportaient heureusement à Landau qui dormait profondément, ce qui réjouit vivement la comtesse.

« Mon ami, dit-elle, appelant ainsi Karénine dans l'enthousiasme du moment, donnez-lui la main. Chut », fit-elle à un domestique qui entrait pour la troisième fois au salon avec un message.

Landau dormait, ou feignait de dormir, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, et faisant de faibles gestes avec sa main posée sur ses genoux, comme s'il eût voulu attraper quelque chose. Alexis Alexandrovitch mit la main dans celle du dormeur ; Oblonsky, complètement réveillé, regardait tantôt l'un, tantôt l'autre, et sentait ses idées s'embrouiller de plus en plus.

« Que la personne qui est arrivée la dernière, celle qui demande, qu'elle sorte, qu'elle sorte… murmura le Français sans ouvrir les yeux.

— Vous m'excuserez, mais vous entendez, dit la comtesse ; revenez à dix heures, mieux encore demain.

— Qu'elle sorte ! répéta le Français avec impatience.

— C'est moi, n'est-ce pas ? » demanda Oblonsky ahuri ; et sur un signe affirmatif il s'enfuit sur la pointe des pieds, et se sauva

dans la rue comme s'il eût fui une maison pestiférée. Pour reprendre son équilibre mental, il causa et plaisanta longuement avec un isvoschik, se fit conduire au théâtre français, et termina sa soirée au restaurant avec du champagne. Malgré tous ses efforts, le souvenir de cette soirée l'oppressait.

En rentrant chez son oncle Oblonsky, où il était descendu, il trouva un billet de Betsy, l'engageant à venir reprendre l'entretien interrompu le matin, ce qui lui fit faire la grimace. Un bruit de pas sur l'escalier l'interrompit dans ses méditations, et lorsqu'il sortit de sa chambre pour se rendre compte de ce tapage, il aperçut son oncle, si rajeuni par son voyage à l'étranger, qu'on le ramenait complètement ivre.

Oblonsky, contre son habitude, ne s'endormit pas aisément ; ce qu'il avait vu et entendu dans la journée le troublait ; mais la soirée de la comtesse dépassait le reste en étrangeté.

Le lendemain il reçut de Karénine un refus catégorique au sujet du divorce, et comprit que cette décision était l'œuvre du Français et des paroles qu'il avait prononcées pendant son sommeil vrai ou feint.

Partie VII · Chapitre 23

Rien ne complique autant les détails de la vie qu'un manque d'accord entre époux ; on voit des familles en subir les fâcheuses conséquences au point de demeurer des années entières dans un lieu déplaisant et incommode, par suite des difficultés que la moindre décision à prendre pourrait soulever.

Wronsky et Anna en étaient là ; les arbres des boulevards avaient eu le temps de se couvrir de feuilles, et les feuilles de se ternir de poussière, qu'ils restaient encore à Moscou, dont le séjour leur était odieux à tous deux. Et cependant aucune cause grave de mésintelligence n'existait entre eux, en dehors de cette irritation latente qui poussait Anna à de continuelles tentatives d'explication, et Wronsky à lui opposer une réserve glaciale. De jour en jour l'aigreur augmentait ; Anna considérait l'amour comme le but unique de la vie de son amant, et ne comprenait celui-ci qu'à ce point de vue ; mais ce besoin d'aimer, inhérent à la nature du comte, devait se concentrer sur elle seule, sinon elle le soupçonnait d'infidélité, et dans son aveugle jalousie s'en prenait à toutes les femmes. Tantôt elle redoutait les liaisons grossières, accessibles à Wronsky en qualité de célibataire, tantôt elle se méfiait des femmes du monde, et notamment de la jeune fille qu'il pourrait épouser dans le cas d'une rupture. Cette crainte avait été éveillée dans son esprit par une confidence imprudente du comte, celui-ci ayant blâmé, un jour d'abandon, le manque de tact de sa mère, qui s'était imaginé de lui proposer d'épouser la jeune princesse Sarokine. La jalousie amenait Anna à accumuler les griefs les plus divers contre celui qu'au fond elle adorait : c'était lui qu'elle rendait responsable de leur séjour prolongé à Moscou, de l'incertitude dans laquelle elle vivait, et surtout de sa douloureuse séparation d'avec son fils. De son côté, Wronsky, mécontent de la position fausse dans laquelle Anna avait trouvé bon de s'opiniâtrer, lui en voulait d'en aggraver encore les difficultés de toutes façons. S'il survenait quelque rare moment de tendresse, Anna n'en éprouvait aucun apaisement, et n'y voyait, de la part du comte, que l'affirmation blessante d'un droit.

Le jour baissait. Wronsky assistait à un dîner de garçons, et Anna s'était réfugiée pour l'attendre dans le cabinet de travail, où

le bruit de la rue l'incommodait moins que dans le reste de l'appartement.

Elle marchait de long en large, repassant dans sa mémoire le sujet de leur dernier dissentiment, s'étonnant elle-même qu'une cause aussi futile eût dégénéré en une scène pénible. À propos de la protégée d'Anna, Wronsky avait tourné en ridicule les gymnases de femmes, prétendant que les sciences naturelles seraient d'une médiocre utilité à cette enfant. Anna avait aussitôt appliqué cette critique à ses propres occupations, et, afin de piquer Wronsky à son tour, avait répondu :

« Je ne comptais certes pas sur votre sympathie, mais je me croyais en droit d'attendre mieux de votre délicatesse. »

Le comte avait rougi et, pour achever de froisser Anna, s'était permis de dire :

« J'avoue que je ne comprends rien à votre engouement pour cette petite fille ; il me déplaît, je n'y vois qu'une affectation. »

L'observation était dure et injuste, et elle s'attaquait aux laborieux efforts d'Anna pour se créer une occupation qui l'aidât à supporter sa triste position.

« Il est bien malheureux que les sentiments grossiers et matériels vous soient seuls accessibles », avait-elle reparti en quittant la chambre.

Cette discussion ne fut pas reprise ; mais tous deux sentirent qu'ils n'oubliaient pas ; une journée entière passée dans la solitude avait cependant fait réfléchir Anna, et, malheureuse de la froideur de son amant, elle prit la résolution de s'accuser elle-même, afin d'amener à tout prix une réconciliation.

« C'est mon absurde jalousie qui me rend irritable ; mon pardon obtenu, nous partirons pour la campagne, et là je me calmerai, pensa-t-elle. Je sais bien qu'en m'accusant d'affecter de la tendresse pour une étrangère, il me fait le reproche de ne pas aimer ma fille. Hé, que sait-il de l'amour qu'un enfant peut inspirer ? Se doute-t-il de ce que je lui ai sacrifié en renonçant à Serge ? S'il cherche à me blesser, c'est qu'il ne m'aime plus, qu'il en aime une autre… » Mais, s'arrêtant sur cette pente fatale, elle fit effort pour sortir du cercle d'idées qui l'affolait, et donna l'ordre de monter ses malles, afin de commencer ses préparatifs de départ. Wronsky rentra à dix heures.

Partie VII · Chapitre 24

« Votre dîner a-t-il réussi ? demanda Anna, allant au-devant du comte d'un air conciliant.

— Comme ils réussissent d'ordinaire, répondit celui-ci, remarquant aussitôt cette disposition d'esprit favorable. Que vois-je, on emballe ! ajouta-t-il en apercevant les malles. Voilà qui est gentil !

— Oui, mieux vaut nous en aller ; la promenade que j'ai faite aujourd'hui m'a donné le désir de retourner à la campagne. D'ailleurs nous n'avons rien qui nous retienne ici.

— Je ne demande qu'à partir ; fais servir le thé pendant que je change d'habit. Je reviens à l'instant. »

L'approbation relative au départ avait été donnée d'un ton de supériorité blessant ; on aurait dit que le comte parlait à un enfant gâté dont il excusait les caprices ; le besoin de lutter se réveilla aussitôt dans le cœur d'Anna ; pourquoi se ferait-elle humble devant

cette arrogance ? Elle se contint cependant, et quand il rentra, elle lui raconta avec calme les incidents de la journée et ses plans de départ.

« Je crois que c'est une inspiration, dit-elle ; au moins couperai-je court à cette éternelle attente ; je veux devenir indifférente à la question du divorce. N'est-ce pas ton avis ?

— Certainement, répondit-il, remarquant avec inquiétude l'émotion d'Anna.

— Raconte-moi à ton tour ce qui s'est passé à votre dîner, dit-elle après un moment de silence.

— Le dîner était fort bon, répondit le comte, et il lui nomma ceux qui y avaient assisté ; à la suite nous avons eu des régates, mais comme on trouve toujours à Moscou le moyen de se rendre ridicule, on nous a exhibé la maîtresse de natation de la reine de Suède.

— Comment cela ? Elle a nagé devant vous ? demanda Anna, se rembrunissant.

— Oui, et dans un affreux costume rouge, c'était hideux. Quel jour partons-nous ?

— Peut-on imaginer une plus sotte invention ? Y a-t-il quelque chose de spécial dans sa façon de nager ?

— Pas du tout, c'était simplement absurde. Alors tu as fixé le départ ? »

Anna secoua la tête comme pour en chasser une obsession.

« Le plus tôt sera le mieux ; je crains de n'être pas prête demain ; mais après-demain.

— Après-demain est dimanche. Je serai obligé d'aller chez maman. — Wronsky se troubla involontairement en voyant les yeux d'Anna fixer un regard soupçonneux sur lui, et ce trouble augmenta la méfiance de celle-ci ; elle oublia la maîtresse de natation de la reine de Suède pour ne plus s'inquiéter que de la princesse Sarokine, qui habitait aux environs de Moscou avec la vieille comtesse.

— Ne peux-tu y aller demain ?

— C'est impossible, à cause d'une procuration que je dois faire signer à ma mère, et de l'argent qu'elle doit me remettre.

— Alors nous ne partirons pas du tout.

— Pourquoi cela ?

— Dimanche ou jamais.

— Mais cela n'a pas le sens commun ! s'écria Wronsky étonné.

— Pour toi, parce que tu ne penses qu'à toi, et que tu ne veux pas comprendre ce que je souffre ici. Jane, le seul être qui m'intéressât, tu as trouvé moyen de m'accuser d'hypocrisie à son égard ! Selon toi je pose, j'affecte des sentiments qui n'ont rien de naturel. Je voudrais bien savoir ce qui pourrait être naturel dans la vie que je mène ! »

Elle eut peur de sa violence, et ne se sentait pourtant pas la force de résister à la tentation de lui prouver ses torts.

« Tu ne m'as pas compris, reprit Wronsky : j'ai voulu dire que cette tendresse subite ne me plaisait pas.

— Ce n'est pas vrai, et pour quelqu'un qui se vante de sa droiture…

— Je n'ai ni l'habitude de me vanter ni celle de mentir, dit-il réprimant la colère qui grondait en lui ; et je regrette fort que tu ne respectes pas…

— Le respect a été inventé pour dissimuler l'absence de l'amour ; or, si tu ne m'aimes plus, tu ferais plus loyalement de l'avouer.

— Mais c'est intolérable ! cria presque le comte, s'approchant brusquement d'Anna ; ma patience a des bornes, pourquoi la mettre ainsi à l'épreuve ? dit-il contenant les paroles amères prêtes à lui échapper.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda-t-elle, épouvantée du regard haineux qu'il tourna vers elle.

— C'est moi qui vous demanderai ce que vous prétendez de moi !

— Que puis-je prétendre, si ce n'est de n'être pas abandonnée comme vous avez l'intention de le faire ? Au reste, la question est secondaire. Je veux être aimée, et si vous ne m'aimez plus, tout est fini. »

Elle se dirigea vers la porte.

« Attends, dit Wronsky en la retenant par le bras : de quoi s'agit-il entre nous ? Je demande à ne partir que dans trois jours, et tu réponds à cela que je mens et que je suis un malhonnête homme.

— Oui et je le répète ; un homme qui me reproche les sacrifices qu'il m'a faits (c'était une allusion à d'anciens griefs) est plus que malhonnête, c'est un être sans cœur.

— Décidément, ma patience est à bout, » dit Wronsky, et il la laissa partir.

Anna rentra dans sa chambre d'un pas chancelant et s'affaissa sur un fauteuil.

« Il me hait, c'est certain ; il en aime une autre, c'est plus certain encore ; tout est fini, il faut fuir ; mais comment ? »

Les pensées les plus contradictoires l'assaillirent. Où aller ? chez sa tante qui l'avait élevée ? chez Dolly, ou simplement à l'étranger ? Cette rupture serait-elle définitive ? Que faisait-il dans son cabinet ? Que diraient Alexis Alexandrovitch et le monde de Pétersbourg ? Une idée vague, qu'elle ne parvenait pas à formuler, l'agitait ; elle se rappela un mot dit par elle à son mari après sa maladie : « pourquoi ne suis-je pas morte ! » et aussitôt ces paroles réveillèrent le sentiment qu'elles avaient exprimé jadis. « Mourir, oui, c'est la seule manière d'en sortir ; ma honte, le déshonneur d'Alexis Alexandrovitch et celui de Serge, tout s'efface avec ma mort ; il me pleurera alors, me regrettera, m'aimera ! ». Un sourire d'attendrissement sur elle-même effleura ses lèvres tandis qu'elle ôtait machinalement les bagues de ses doigts.

« Anna, dit une voix près d'elle, qu'elle entendit sans lever la tête, je suis prêt à tout, partons après-demain. »

Wronsky était entré doucement, et lui parlait avec affection.

« Eh bien ?

— Fais comme tu veux, répondit-elle incapable de se maîtriser plus longtemps, et elle fondit en larmes.

— Quitte-moi, quitte-moi ! murmura-t-elle à travers ses sanglots, je m'en irai, je ferai plus ! que suis-je ? une femme perdue,

une pierre à ton cou. Je ne veux pas te tourmenter davantage. Tu en aimes une autre, je te débarrasserai de moi. »

Wronsky la supplia de se calmer, jura qu'il n'existait pas la moindre cause à sa jalousie, protesta de son amour.

« Pourquoi nous torturer ainsi ? » lui demanda-t-il. Anna crut remarquer des larmes dans ses yeux et dans sa voix, et, passant soudain de la jalousie à la tendresse la plus passionnée, elle couvrit de baisers la tête, le cou et les mains de son amant.

Partie VII · Chapitre 25

La réconciliation était complète. Dès le lendemain Anna, sans fixer définitivement le jour du départ, en activa les apprêts, elle était occupée à retirer divers objets d'une malle ouverte, et à les empiler sur les bras d'Annouchka, lorsque Wronsky entra, habillé pour sortir, malgré l'heure encore matinale.

« Je vais immédiatement chez maman, peut-être pourra-t-elle m'envoyer l'argent, et dans ce cas, nous partirons demain. »

L'allusion à cette visite troubla les bonnes dispositions d'Anna.

« Non, ce n'est pas la peine ; je ne serai pas prête moi-même. »

Et aussitôt elle se demanda pourquoi le départ, impossible la veille, devenait admissible ce matin.

« Fais comme tu en avais eu l'intention, ajouta-t-elle, et maintenant va déjeuner, je te rejoins. »

Quand elle entra dans la salle à manger, Wronsky mangeait un bifteck.

« Cet appartement meublé me devient odieux, et la campagne m'apparaît comme la terre promise », dit-elle d'un ton animé ; mais, en voyant le valet de chambre entrer pour demander le reçu d'une dépêche, son visage s'allongea. Il n'y avait rien d'étonnant cependant à ce que Wronsky reçût un télégramme.

« De qui la dépêche ?

— De Stiva, répondit sans empressement le comte.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas montrée ? Quel secret y a-t-il entre mon frère et moi ?

— Stiva a la manie du télégraphe ; qu'avait-il besoin de m'envoyer une dépêche pour lui dire que rien n'était décidé ?

— Pour le divorce ?

— Oui ; il prétend ne pas pouvoir obtenir de réponse définitive ; tiens, vois toi-même ».

Anna prit la dépêche d'une main tremblante ; la fin en était ainsi conçue : « Peu d'espoir, mais je ferai le possible et l'impossible ».

« Ne t'ai-je pas dit hier que cela m'était indifférent ? Aussi était-il parfaitement inutile de me rien cacher. — Il en use ainsi peut-être pour ses correspondances avec des femmes, pensa-t-elle. — Je souhaiterais que cette question t'intéressât aussi peu que moi.

— Elle m'intéresse parce que j'aime les choses nettement définies.

— Pourquoi ? Qu'as-tu besoin du divorce si l'amour existe ?

— Toujours l'amour ! pensa Wronsky avec une grimace. Tu sais bien que, si je le souhaite, c'est à cause de toi et des enfants.

— Il n'y aura plus d'enfants.

— Tant pis, je le regrette.

— Tu ne penses qu'aux enfants et pas à moi, dit-elle, oubliant qu'il venait de dire « à cause de toi et des enfants », et mécontente de ce désir d'avoir des enfants comme d'une preuve d'indifférence pour sa beauté.

— Au contraire, je pense à toi, car je suis persuadé que ton irritabilité tient principalement à la fausseté de ta position, répondit-il d'un ton froid et contrarié.

— Je ne comprends pas que ma situation puisse être cause de mon irritabilité, dit-elle, voyant un juge terrible la condamner par les yeux de Wronsky ; cette situation me paraît parfaitement claire, ne suis-je pas absolument en ton pouvoir ?

— Oui, mais tu te méfies de ma liberté.

— Oh ! quant à cela, tu peux être tranquille, fit-elle se versant du café, et remarquant combien ses gestes, et jusqu'à sa façon d'avaler, donnaient sur les nerfs de Wronsky. Je me préoccupe peu des projets de mariage de ta mère.

— Nous ne parlons pas d'elle.

— Si fait, et tu peux m'en croire, une femme sans cœur, qu'elle soit jeune ou vieille, ne m'intéresse guère.

— Anna, je te prie de respecter ma mère.

— Une femme qui ne comprend pas en quoi consiste l'honneur pour son fils n'a pas de cœur.

— Je te réitère la prière de ne pas parler de ma mère d'une façon irrespectueuse », répéta le comte élevant la voix et regardant Anna sévèrement.

Elle supporta ce regard sans lui répondre, et se rappelant ses caresses de la veille : « Quelles caresses banales ! » pensa-t-elle.

« Tu n'aimes pas ta mère, ce sont des phrases et encore des phrases.

— Si c'est ainsi, il faut…

— Il faut prendre un parti, et quant à moi, je sais ce qu'il me reste à faire », dit-elle, se disposant à quitter la chambre, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à Yavshine. Elle s'arrêta aussitôt et lui souhaita le bonjour. Pourquoi dissimulait-elle ainsi devant un étranger qui tôt ou tard devait tout apprendre ? C'est ce qu'elle n'aurait pu expliquer ; mais elle se rassit et demanda tranquillement :

« Vous a-t-on payé votre argent ? (Elle savait que Yavshine venait de gagner au jeu une grosse somme.)

— Je le recevrai probablement dans la journée, répondit le géant, remarquant qu'il était entré mal à propos. Quand partez-vous ?

— Après-demain, je pense, dit Wronsky.

— N'avez-vous jamais pitié de vos malheureux adversaires ? continua Anna s'adressant toujours au joueur.

— C'est une question que je ne me suis pas posée, Anna Arcadievna. Ma fortune tout entière est là, fit-il montrant sa poche ; mais, riche en ce moment, je puis être pauvre en sortant du club ce soir. Celui qui joue avec moi me gagnerait volontiers jusqu'à ma chemise : c'est cette lutte qui fait le plaisir.

— Mais si vous étiez marié, qu'en dirait votre femme ?

— Aussi bien, je ne compte pas me marier, répondit Yavshine en riant.

— Et vous n'avez jamais été amoureux ?

— Oh Seigneur ! combien de fois ! mais toujours de façon à ne pas manquer ma partie. »

Un amateur de chevaux, venant pour affaires, entra sur ces entrefaites, et Anna quitta la salle à manger.

Avant de sortir, Wronsky passa chez elle, et chercha quelque chose sur la table. Elle feignit de ne pas l'apercevoir, mais, honteuse de cette dissimulation :

« Que vous faut-il ? lui demanda-t-elle en français.

— Le certificat d'origine du cheval que je viens de vendre, répondit Wronsky d'un ton qui signifiait plus clairement que des paroles : « Je n'ai pas le temps d'entamer des explications qui ne mèneraient à rien ». « Je ne suis pas coupable, pensait-il : tant pis pour elle, si elle veut se punir. » Il crut cependant en quittant la chambre qu'elle l'appelait.

« Qu'y a-t-il, Anna ? demanda-t-il.

— Rien, répondit celle-ci froidement.

— Tant pis », se dit-il encore.

En passant devant une glace il aperçut un visage si décomposé que l'idée de s'arrêter pour consoler Anna lui vint, mais trop tard, il était déjà loin. Sa journée se passa tout entière hors de la maison, et, lorsqu'il rentra, la femme de chambre lui apprit qu'Anna Arcadievna avait la migraine et priait qu'on ne la dérangeât pas.

Partie VII · Chapitre 26

Jamais encore une journée ne s'était écoulée sans amener une réconciliation, et cette fois leur querelle avait ressemblé à une rupture. Pour s'éloigner comme Wronsky l'avait fait, malgré l'état de désespoir auquel il l'avait vue réduite, c'est qu'il la haïssait, qu'il en aimait une autre. Les mots cruels sortis de la bouche du comte revenaient tous à la mémoire d'Anna, et dans son imagination s'aggravaient de propos grossiers dont il était incapable.

« Je ne vous retiens pas, lui faisait-elle dire, vous pouvez partir ; puisque vous ne teniez pas au divorce, c'est que vous comptiez retourner chez votre mari. S'il vous faut de l'argent, vous n'avez qu'à déclarer la somme.

« Mais hier encore il me jurait qu'il n'aimait que moi !… C'est un homme honnête et sincère, se disait-elle le moment d'après. Ne me suis-je déjà pas désespérée inutilement bien des fois ? »

Elle passa toute la journée, sauf une visite de deux heures qu'elle fit à la famille de sa protégée, en alternatives de doute et d'espérance ; lasse d'attendre toute la soirée, elle finit par rentrer dans sa chambre, en recommandant à Annouchka de la dire souf-

frante. « S'il vient malgré tout, c'est qu'il m'aime encore ; sinon, c'est fini, et je sais ce qu'il me reste à faire. »

Elle entendit le roulement de la calèche sur le pavé quand le comte rentra, son coup de sonnette et son colloque avec Annouchka ; puis ses pas s'éloignèrent, il rentra dans son cabinet, et Anna comprit que le sort en était jeté. La mort lui apparut alors comme l'unique moyen de punir Wronsky, de triompher de lui et de reconquérir son amour. Le départ, le divorce, devenaient choses indifférentes : l'essentiel était le châtiment.

Elle prit sa fiole d'opium et versa la dose accoutumée dans un verre ; en avalant le tout il était si facile d'en finir ! Couchée, les yeux ouverts, elle suivit sur le plafond l'ombre de la bougie qui achevait de brûler dans un bougeoir, et dont la lumière tremblante se confondait par moments avec l'ombre du paravent qui divisait la chambre.

Que penserait-il quand elle aurait disparu ? Que de remords il éprouverait ! « Comment ai-je pu lui parler durement ? se dirait-il, la quitter sans une parole d'affection, et elle n'est plus, elle nous a quittés pour jamais ! » Tout à coup l'ombre du paravent sembla chanceler et gagner tout le plafond, les autres ombres se rejoignirent, vacillèrent, et se confondirent dans une obscurité complète. « La mort ! » pensa-t-elle avec effroi, et une terreur si profonde s'empara de tout son être que, cherchant des allumettes d'une main tremblante, elle resta quelque temps à rassembler ses idées sans savoir où elle se trouvait ; des larmes de joie lui inondèrent le visage lorsqu'elle comprit qu'elle vivait encore. « Non, non, tout plutôt que la mort ! Je l'aime, il m'aime aussi, ces mauvais jours passeront ! » Et pour échapper à ses frayeurs elle prit la bougie, et se sauva dans le cabinet de Wronsky.

Il y dormait d'un paisible sommeil, qu'elle contempla longuement, en pleurant d'attendrissement ; mais elle se garda bien de le réveiller, il l'aurait regardée de son air glacial, et elle-même n'eût pas résisté au besoin de se justifier et de l'accuser. Elle rentra donc dans sa chambre, prit une double dose d'opium, et s'endormit d'un sommeil pesant qui ne lui ôta pas le sentiment de ses souffrances. Vers le matin elle eut un cauchemar affreux : comme autrefois elle vit un petit moujik ébouriffé prononcer d'inintelligibles paroles en remuant quelque chose, et ce quelque chose lui sembla d'autant plus terrifiant que l'homme l'agitait au-dessus de sa tête à elle, sans avoir l'air de la remarquer. Une sueur froide l'inonda.

Àson réveil les événements de la veille lui revinrent confusément à l'esprit.

« Que s'est-il passé de si désespéré ? pensa-t-elle, une querelle ? ce n'est pas la première. J'ai prétexté une migraine et il n'a pas voulu me déranger, voilà tout. Demain nous partons ; il faut le voir, lui parler et hâter le départ. »

Aussitôt levée, elle se dirigea vers le cabinet de Wronsky ; mais, en traversant le salon, le bruit d'une voiture s'arrêtant à la porte attira son attention, et la fit regarder par la fenêtre. C'était un coupé : une jeune fille en chapeau clair, penchée à la portière, donnait des ordres à un valet de pied ; celui-ci sonna, on parla dans le vestibule ; puis quelqu'un monta, et Anna entendit Wronsky descendre l'escalier en courant. Elle le vit sortir tête nue sur le perron, s'approcher de la voiture, prendre un paquet des mains de la jeune fille, et sourire en lui parlant. Le coupé s'éloigna et Wronsky remonta vivement.

Cette petite scène dissipa soudain l'espèce d'engourdissement qui pesait sur l'âme d'Anna, et les impressions de la veille lui déchi-

rèrent le cœur plus douloureusement que jamais. Comment avait-elle pu s'abaisser au point de rester un jour de plus sous ce toit !

Elle entra dans le cabinet du comte pour lui déclarer la résolution qu'elle avait prise.

« La princesse Sarokine et sa fille m'ont apporté l'argent et les papiers de ma mère que je n'avais pu obtenir hier, dit celui-ci tranquillement, sans avoir l'air de remarquer l'expression sombre et tragique de la physionomie d'Anna. Comment te sens-tu ce matin ? »

Debout au milieu de la chambre, elle le regarda fixement, tandis qu'il continuait à lire sa lettre, le front plissé, après avoir jeté les yeux sur elle.

Anna, sans parler, tourna lentement sur elle-même et sortit de la chambre ; il pouvait encore la retenir, mais il la laissa dépasser le seuil de la porte.

« À propos, s'écria-t-il au moment où elle allait disparaître, c'est bien décidément demain que nous partons ?

— Vous, mais non pas moi, répondit-elle.

— Anna, la vie dans ces conditions est impossible.

— Vous, pas moi, répéta-t-elle encore.

— Cela n'est plus tolérable !

— Vous… vous en repentirez », dit-elle et elle sortit.

Effrayé du ton désespéré dont elle avait prononcé ces derniers mots, le premier mouvement de Wronsky fut de la suivre ; mais il réfléchit, se rassit et, irrité de cette menace inconvenante, murmu-

ra en serrant les dents : « J'ai essayé de tous les moyens. Il ne me reste que l'indifférence » ; et il s'habilla afin de se rendre chez sa mère pour lui faire signer une procuration.

Anna l'entendit quitter son cabinet et la salle à manger, s'arrêter dans l'antichambre pour y donner quelques ordres relatifs au cheval qu'il venait de vendre ; elle entendit avancer la calèche et ouvrir la porte d'entrée ; quelqu'un remonta précipitamment l'escalier, elle courut à la fenêtre, et vit Wronsky prendre des mains de son valet de chambre une paire de gants oubliée, puis toucher le dos du cocher, lui dire quelques mots, et, sans lever les yeux vers la fenêtre, se renverser dans sa pose habituelle au fond de la calèche, en croisant une jambe sur l'autre. Au tournant de la rue il disparut aux yeux d'Anna.

Partie VII · Chapitre 27

« Il est parti, c'est fini ! » se dit-elle debout à la fenêtre ; et l'impression d'horreur causée la nuit par son cauchemar et par la bougie qui s'éteignait l'envahit tout entière. Elle eut peur de rester seule, sonna et courut au-devant du domestique.

« Informez-vous de l'endroit où le comte s'est fait conduire.

— Aux écuries, répondit le valet, et l'ordre a été donné de prévenir madame que la calèche allait rentrer et serait à sa disposition.

— C'est bon, je vais écrire un mot que vous porterez immédiatement aux écuries. »

Elle s'assit et écrivit :

« Je suis coupable, mais, au nom de Dieu, reviens, nous nous expliquerons, j'ai peur ! »

Elle cacheta, remit le billet au domestique, et dans sa crainte de rester seule se rendit chez sa petite fille.

« Je ne le reconnais plus ! où sont ses yeux bleus et son joli sourire timide ? » pensa-t-elle apercevant la belle enfant aux yeux noirs au lieu de Serge, que dans la confusion de ses idées elle s'attendait à voir.

La petite, assise près d'une table, y tapait à tort et à travers avec un bouchon ; elle regarda sa mère, qui se plaça auprès d'elle et lui prit le bouchon des mains pour le faire tourner. Le mouvement des sourcils, le rire sonore de l'enfant, rappelaient si vivement Wronsky, qu'Anna n'y put tenir ; elle se leva brusquement et se sauva. « Est-il possible que tout soit fini ! Il reviendra, pensa-t-elle, mais comment m'expliquera-t-il son animation, son sourire en lui parlant ? J'accepterai tout, sinon je ne vois qu'un remède, et je n'en veux pas ! » Douze minutes s'étaient écoulées. « Il a reçu ma lettre et va revenir dans dix minutes. Et s'il ne revenait pas ? C'est impossible. Il ne doit pas me trouver avec des yeux rouges, je vais me baigner la figure. Et ma coiffure ? » Elle porta les mains à sa tête, elle s'était coiffée sans en avoir conscience. « Qui est-ce ? se demanda-t-elle en apercevant dans une glace son visage défait et ses yeux étrangement brillants. C'est moi ! » Et elle crut encore sentir sur ses épaules les récents baisers de son amant ; elle frissonna et porta une de ses mains à ses lèvres : « Deviendrais-je folle ? » pensa-t-elle avec effroi, et elle se sauva dans la chambre où Annouchka rangeait sa toilette.

« Annouchka, fit-elle ne sachant que dire.

— Vous voulez aller chez Daria Alexandrovna ? » dit la femme de chambre, pour lui suggérer une idée.

« Quinze minutes pour aller, quinze pour revenir, il va être ici. » Elle regarda sa montre. « Mais comment a-t-il pu me quitter ainsi ! » Elle s'approcha de la fenêtre, peut-être avait-elle fait une erreur de calcul, et elle se remit à compter les minutes depuis son départ.

Au moment où elle voulait consulter la pendule du salon, un équipage s'arrêta devant la porte ; c'était la calèche, mais personne ne montait l'escalier et elle entendit des voix dans le vestibule.

« Monsieur le comte était déjà parti pour la gare de Nijni, vint-on lui apprendre en lui remettant son billet.

— Qu'on porte immédiatement cette lettre au comte à la campagne de sa mère, et qu'on me rapporte aussitôt la réponse.

« Que deviendrai-je en attendant ? J'irai chez Dolly, pour ne pas devenir folle. Ah ! je puis encore télégraphier ! »

Et elle écrivit la dépêche suivante :

« J'ai absolument besoin de vous parler, revenez vite. »

Elle vint ensuite s'habiller et, le chapeau sur la tête, s'arrêta devant Annouchka, dont les petits yeux gris témoignaient une vive sympathie.

« Annouchka ! ma chère ! que devenir ? murmura-t-elle en se laissant tomber sur un fauteuil avec un sanglot.

— Il ne faut pas vous agiter ainsi, Anna Arcadievna ; faites un tour de promenade, cela vous distraira ; ces choses-là arrivent.

— Oui, je vais sortir ; si en mon absence on apportait une dépêche, tu l'enverrais chez Doria Alexandrovna, dit-elle cherchant à se maîtriser, ou plutôt non, je rentrerai. »

« Je dois m'abstenir de toute réflexion, m'occuper, sortir, quitter cette maison surtout », pensa-t-elle écoutant avec frayeur les battements précipités de son cœur ; et elle monta vivement en calèche.

« Chez la princesse Oblonsky ! » dit-elle au cocher.

Partie VII · Chapitre 28

Le temps était clair ; une pluie fine tombée dans la matinée faisait encore étinceler au soleil de mai les toits des maisons, les dalles des trottoirs et les cuirs des équipages. Il était trois heures, le moment le plus animé de la journée.

Anna, doucement bercée par la calèche qu'entraînaient rapidement deux trotteurs gris, jugea différemment sa situation en repassant au grand air les événements des derniers jours. L'idée de la mort ne l'épouvanta plus autant, et en même temps elle ne lui parut plus aussi inévitable. Ce qu'elle se reprocha fut l'humiliation à laquelle elle s'était abaissée. « Pourquoi m'accuser comme je l'ai fait ? ne puis-je donc vivre sans lui ? » Et, laissant cette question sans réponse, elle se mit à lire machinalement les enseignes. « Comptoir et dépôt. – Dentiste. – Oui, je vais me confesser à Dolly ; elle n'aime pas Wronsky ; ce sera dur de tout avouer, mais je le ferai ; elle m'aime, je suivrai son conseil. Je ne me laisserai pas traiter comme une enfant. – Philipof, – des kalatchis ; – on dit qu'il en envoie la pâte jusqu'à Pétersbourg ; l'eau de Moscou est

meilleure ; – les puits de Miatichtchy… » Et elle se souvint d'avoir passé dans cette localité en se rendant autrefois au couvent de Troïtza en pèlerinage avec sa tante. « On y allait en voiture dans ce temps-là ; était-ce vraiment moi, avec des mains rouges ? Que de choses qui me paraissaient alors des rêves du bonheur irréalisables me semblent misérables aujourd'hui ; et des siècles ne sauraient me ramener à l'innocence d'alors ! Qui m'eût dit l'abaissement dans lequel je tomberais ! Mon billet l'aura fait triompher… Mon Dieu, que cette peinture sent mauvais et pourquoi éprouve-t-on toujours le besoin de bâtir et de peindre ? – Modes et robes. »

Un passant la salua, c'était le mari d'Annouchka. « Nos parasites, comme dit Wronsky ; pourquoi les nôtres ?… Ah ! si on pouvait arracher le passé avec ses racines ! mais c'est impossible, tout au plus peut-on feindre d'oublier ! » Et cependant, en se rappelant son passé avec Alexis Alexandrovitch, elle constata qu'elle en avait aisément perdu le souvenir. « Dolly me donnera tort, puisque c'est le second que je quitte. Ai-je la prétention d'avoir raison ? » Et elle sentit les larmes la gagner.

« De quoi ces jeunes filles peuvent-elles parler en souriant ? d'amour ? elles ne savent pas combien c'est triste et misérable… Le boulevard et des enfants ; trois petits garçons jouent aux chevaux… Serge, mon petit Serge ! je perdrais tout que je ne te retrouverais pas ! Oh ! s'il ne revient pas, tout est bien perdu ! Peut-être aura-t-il manqué le train et le retrouverai-je à la maison… Tu as besoin de t'humilier encore ? » se dit-elle avec un reproche pour sa faiblesse. « Non, je vais entrer chez Dolly, je lui dirai : je suis malheureuse, je souffre, je l'ai mérité, mais viens-moi en aide !… Oh ! ces chevaux, cette calèche qui lui appartiennent, je me fais horreur de m'en servir. Bientôt je ne les reverrai plus ! »

Et, tout en se torturant ainsi le cœur, elle arriva chez Dolly et monta l'escalier.

« Y a-t-il du monde ? demanda-t-elle dans l'antichambre.

— Catherine Alexandrovna Levine », répondit le domestique.

« Kitty, cette Kitty dont Wronsky était amoureux, pensa Anna, qu'il regrette de ne pas avoir épousée, tandis qu'il déplore le jour où il m'a rencontrée ! »

Les deux sœurs étaient en conférence au sujet du nourrisson de Kitty, lorsqu'on leur annonça Anna ; Dolly seule vint la recevoir au salon.

« Tu ne pars pas encore ? je voulais précisément passer chez toi aujourd'hui ; j'ai une lettre de Stiva.

— Nous avons reçu une dépêche, répondit Anna se retournant pour voir si Kitty venait.

— Il écrit qu'il ne comprend rien à ce qu'Alexis Alexandrovitch exige, mais qu'il ne partira pas sans obtenir une réponse définitive.

— Tu as du monde ?

— Oui, Kitty, répondit Dolly troublée ; elle est dans la chambre des enfants ; tu sais qu'elle relève de maladie ?

— Je le sais. Peux-tu me montrer la lettre de Stiva ?

— Certainement, je vais te la chercher… Alexis Alexandrovitch ne refuse pas, au contraire ; Stiva a bon espoir, dit Dolly s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Je n'espère et ne désire rien. — Kitty croirait-elle au-dessous de sa dignité de me rencontrer ? pensa Anna restée seule ; elle a

peut-être raison, mais elle qui a été éprise de Wronsky n'a pas le droit de me faire la leçon. Je sais bien qu'une femme honnête ne peut me recevoir ; je lui ai tout sacrifié, et voilà ma récompense ! Ah ! que je te hais ! pourquoi suis-je venue ici ! J'y suis plus mal encore que chez moi. » Elle entendit les voix des deux sœurs dans la pièce voisine : « Et que vais-je dire à Dolly ? réjouir Kitty du spectacle de mon malheur ? d'ailleurs Dolly ne comprendra rien… Si je tiens à voir Kitty, c'est pour lui prouver que je suis insensible à tout, que je méprise tout. »

Dolly rentra avec la lettre ; Anna la parcourut et la lui rendit.

« Je savais cela, dit-elle, et ne m'en soucie plus.

— Pourquoi ? J'ai bon espoir », fit Dolly en examinant Anna avec attention ; jamais elle ne l'avait vue dans une semblable disposition d'esprit. « Quel jour pars-tu ? »

Anna forma les yeux à demi et regarda devant elle sans répondre.

« Kitty a-t-elle peur de moi ? demanda-t-elle au bout d'un moment en jetant un coup d'œil vers la porte.

— Quelle idée ! mais elle nourrit et ne s'en tire pas encore très bien… Elle est enchantée au contraire, et va venir, répondit Dolly qui se sentait gênée de faire un mensonge. Tiens, la voilà. »

Kitty n'avait effectivement pas voulu paraître en apprenant l'arrivée d'Anna ; Dolly était cependant parvenue à la raisonner et, faisant effort sur elle-même, la jeune femme entra au salon, et en rougissant s'approcha d'Anna pour lui tendre la main.

« Je suis charmée, fit-elle d'une voix émue, » et toutes ses préventions contre cette méchante femme tombèrent à la vue du beau

visage sympathique d'Anna.

— J'aurais trouvé naturel votre refus de me voir, dit Anna : je suis faite à tout. Vous avez été malade, me dit-on ; je vous trouve effectivement changée. »

Kitty attribua le ton sec d'Anna à la gêne que lui causait la fausseté de sa situation, et le cœur de la jeune femme se serra de compassion.

Elles causèrent de la maladie de Kitty, de son enfant, de Stiva, mais l'esprit d'Anna était visiblement absent.

« Je suis venue te faire mes adieux, dit-elle à Dolly en se levant.

— Quand pars-tu ? »

Sans lui répondre, Anna se tourna vers Kitty avec un sourire.

« Je suis bien aise de vous avoir revue, j'ai tant entendu parler de vous, même par votre mari. Vous savez qu'il est venu me voir ? il m'a beaucoup plu, ajouta-t-elle avec une intention mauvaise. Où est-il ?

— À la campagne, répondit Kitty en rougissant.

— Faites-lui bien mes amitiés, n'y manquez pas.

— Je les ferai certainement, dit naïvement Kitty avec un regard de compassion.

— Adieu, Dolly ! fit Anna en embrassant celle-ci.

— Elle est toujours aussi séduisante que par le passé, fit remarquer Kitty à sa sœur quand celle-ci rentra après avoir reconduit Anna jusqu'à la porte. Et comme elle est belle ! mais il y a en elle quelque chose d'étrange qui fait peine, beaucoup de peine.

— Je ne la trouve pas aujourd'hui dans son état normal. J'ai cru qu'elle allait fondre en larmes dans l'antichambre. »

Partie VII · Chapitre 29

Remontée dans sa calèche, Anna se sentit plus malheureuse que jamais ; son entrevue avec Kitty réveillait douloureusement en elle le sentiment de sa déchéance morale, et cette souffrance vint s'ajouter aux autres. Sans trop savoir ce qu'elle disait, elle donna au cocher l'ordre de la ramener chez elle.

« Elles m'ont regardée comme un être étrange et incompréhensible !… Que peuvent se dire ces gens-là ? ont-ils la prétention de se communiquer ce qu'ils éprouvent ? pensa-t-elle en voyant deux passants causer ensemble ; – on ne peut partager avec un autre ce qu'on ressent ! Moi qui voulais me confesser à Dolly ! J'ai eu raison de me taire ; mon malheur l'aurait réjouie au fond, bien qu'elle l'eût dissimulé ; elle trouverait juste de me voir expier ce bonheur qu'elle m'a convié. Et Kitty ? Celle-là eût été plus contente encore, car je lis dans son cœur : elle me hait, parce que j'ai plu à son mari ; à ses yeux je suis une femme sans mœurs, qu'elle méprise. Ah ! si j'avais été ce qu'elle pense, avec quelle facilité j'aurais tourné la tête à son mari ! La pensée m'en est venue, j'en conviens. – Voilà un homme enchanté de sa personne, se dit-elle à l'aspect d'un gros monsieur au teint fleuri venant à sa rencontre, et la saluant d'un air gracieux pour s'apercevoir qu'il ne la connaissait pas. – Il me connaît autant que le reste du monde ! puis-je me vanter de me connaître moi-même ? Je ne connais que mes appétits, comme disent les français… Ces gamins convoitent de mauvaises glaces, se dit-elle à la vue de deux enfants arrêtés devant un marchand qui

déposait à terre un seau à glaces, et s'essuyait la figure du coin d'un torchon ; tous nous aimons les friandises, et faute de bonbons on désire de méchantes glaces, comme Kitty qui, ne pouvant épouser Wronsky, s'est contentée de Levine ; elle me déteste, et me jalouse ; de mon côté je lui porte envie. Ainsi va le monde — Futkin, coiffeur ; « je me fais coiffer par Futkin… » ; je le ferai rire avec cette bêtise », pensa-t-elle, pour se rappeler aussitôt qu'elle n'avait plus personne à faire rire. On sonne les vêpres ; ce marchand fait ses signes de croix avec une telle hâte qu'on dirait qu'il a peur de les perdre. Pourquoi ces églises, ces cloches, ces mensonges ? pour dissimuler que nous nous haïssons tous, comme ces isvoschiks qui s'injurient. Yavshine a raison de dire : « Il en veut à ma chemise, moi à la sienne ».

Entraînée par ses pensées, elle oublia un moment sa douleur et fut surprise quand la calèche s'arrêta. Le suisse, en venant au-devant d'elle, la fit rentrer dans la réalité.

« Y a-t-il une réponse ?

— Je vais m'en informer, dit le suisse, et il revint un moment après avec une enveloppe de télégramme, Anna lut :

« Je ne puis rentrer avant dix heures.

« Wronsky. »

— Et le messager ?

— Il n'est pas encore de retour. »

Un besoin vague de vengeance s'éleva dans l'âme d'Anna, et elle monta l'escalier en courant. « J'irai moi-même le trouver, pensa-t-elle, avant de partir pour toujours. Je lui dirai son fait. Jamais je n'ai haï personne autant que cet homme ! » Et, apercevant un cha-

peau de Wronsky dans l'antichambre, elle frissonna avec aversion. Elle ne réfléchissait pas que la dépêche était une réponse à la sienne, et non au message envoyé par un exprès, que Wronsky ne pouvait encore avoir reçu. « Il est chez sa mère, pensa-t-elle, causant gaiement, sans nul souci des souffrances qu'il inflige… » Et, voulant fuir les terribles pensées qui l'envahissaient dans cette maison dont les murs l'écrasaient de leur terrible poids : « Il faut partir bien vite, se dit-elle sans savoir où elle devait aller, prendre le chemin de fer, le poursuivre, l'humilier… » Consultant l'indicateur, elle y lut que le train du soir partait à 8 heures 2 minutes. « J'arriverai à temps. »

Et, faisant atteler des chevaux frais à la calèche, elle se hâta de mettre dans un petit sac de voyage les objets indispensables à une absence de quelques jours ; décidée à ne pas rentrer, elle roulait mille projets dans sa tête, et résolut, après la scène qui se passerait à la gare ou chez la comtesse, de continuer sa route par le chemin de fer de Nijni, pour s'arrêter dans la première ville venue.

Le dîner était servi, mais la nourriture lui fit horreur ; elle remonta dans la calèche aussitôt que le cocher eut attelé, irritée de voir les domestiques s'agiter autour d'elle.

« Je n'ai pas besoin de toi, Pierre, dit-elle au valet de pied qui se disposait à l'accompagner.

— Qui prendra le billet ?

— Eh bien, viens si tu veux, cela m'est égal », répondit-elle contrariée.

Pierre sauta sur le siège et donna l'ordre au cocher d'aller à la gare de Nijni.

Partie VII · Chapitre 30

« Voilà mes idées qui s'éclaircissent ! se dit Anna lorsqu'elle se retrouva en calèche, roulant sur le pavé inégal. À quoi ai-je pensé en dernier lieu ? Ah oui, aux réflexions de Yavshine sur la lutte pour la vie et sur la haine qui seule unit les hommes… Qu'allez-vous chercher en guise de plaisir ? » pensa-t-elle, interpellant mentalement une joyeuse société installée dans une voiture à quatre chevaux, et allant évidemment s'amuser à la campagne ; « vous ne vous échapperez pas à vous-mêmes ! » Et, voyant à quelques pas de là un ouvrier ivre emmené par un garde de police : « Ceci ferait mieux l'affaire. Nous en avons aussi essayé, du plaisir, le comte Wronsky et moi, et nous nous sommes trouvés bien au-dessous des joies suprêmes auxquelles nous aspirions ! » Et pour la première fois Anna dirigea sur ses relations avec le comte cette lumière éclatante qui tout à coup lui révélait la vie. « Qu'a-t-il cherché en moi ? Les satisfactions de la vanité plutôt que celles de l'amour ! » Et les paroles de Wronsky, l'expression de chien soumis que prenait son visage aux premiers temps de leur liaison, lui revenaient en mémoire pour confirmer cette pensée. « Il cherchait par-dessus tout le triomphe du succès ; il m'aimait, mais principalement par vanité. Maintenant qu'il n'est plus fier de moi, c'est fini ; m'ayant pris tout ce qu'il pouvait me prendre, et ne trouvant plus de quoi se vanter, je lui pèse, et il n'est préoccupé que de ne pas manquer extérieurement d'égards envers moi. S'il veut le divorce, c'est dans ce but. Il m'aime peut-être encore, mais comment ? « The zest is gone ». Au fond du cœur il sera soulagé d'être délivré de ma présence. Tandis que mon amour devient de jour en jour plus égoïstement passionné, le sien s'éteint peu à peu ; c'est pourquoi nous n'allons plus ensemble. J'ai besoin de l'attirer à moi, lui de me fuir ; jusqu'au moment de notre liaison nous allions l'un au-devant de l'autre, main-

tenant c'est en sens inverse que nous marchons. Il m'accuse d'être ridiculement jalouse, je m'en accuse aussi, mais la vérité, c'est que mon amour ne se sent plus satisfait. » Dans le trouble qui la possédait, Anna changea de place dans la calèche, remuant involontairement les lèvres comme si elle allait parler. « Si je pouvais, je chercherais à lui être une amie raisonnable, et non une maîtresse passionnée que sa froideur exaspère ; mais je ne puis me transformer. Il ne me trompe pas, j'en suis certaine, il n'est pas plus amoureux de Kitty que de la princesse Sarokine, mais qu'est-ce que cela me fait ? Du moment que mon amour le fatigue, qu'il n'éprouve plus pour moi ce que j'éprouve pour lui, que me font ses bons procédés ? Je préférerais presque sa haine ; là où cesse l'amour, commence le dégoût, et cet enfer je le subis…

« Qu'est-ce que ce quartier inconnu ? des montagnes, des maisons, toujours des maisons, habitées par des gens qui se haïssent les uns les autres…

« Que pourrait-il m'arriver qui me donnerait encore du bonheur ? Supposons qu'Alexis Alexandrovitch consente au divorce, qu'il me rende Serge, que j'épouse Wronsky ? » Et en songeant à Karénine Anna le vit devant elle, avec son regard éteint, ses mains veinées de bleu, ses phalanges qui craquaient, et l'idée de leurs rapports, jadis qualifiés de tendres, la fit tressaillir d'horreur. « Admettons que je sois mariée ; Kitty me respectera-t-elle pour cela ? Serge ne se demandera-t-il pas pourquoi j'ai deux maris ? Wronsky changera-t-il pour moi ? peut-il encore s'établir entre lui et moi des relations qui me donnent, je ne dis pas du bonheur, mais des sensations qui ne soient pas une torture ? Non, se répondit-elle sans hésiter, la scission entre nous est trop profonde ; je fais son malheur, il fait le mien, nous n'y changerons plus rien ! — Pourquoi cette mendiante avec son enfant, s'imagine-t-elle inspirer

la pitié ? Ne sommes-nous pas tous jetés sur cette terre pour souffrir les uns par les autres ? Des écoliers qui rentrent du gymnase… mon petit Serge !… lui aussi j'ai cru l'aimer, mon affection pour lui m'attendrissait moi-même. J'ai pourtant vécu sans lui, échangeant son amour contre celui d'un autre, et, tant que cette passion pour l'autre a été satisfaite, je ne me suis pas plainte de l'échange. » Elle était presque contente d'analyser ses sentiments avec cette implacable clarté. « Nous en sommes tous là, moi, Pierre, le cocher, tous ces marchands, les gens qui vivent au bord du Volga et qu'on attire par ces annonces collées au mur, partout, toujours…

— Faut-il prendre le billet pour Obiralowka ? » demanda Pierre en approchant de la gare.

Elle eut peine à comprendre cette question, ses pensées étaient ailleurs et elle avait oublié ce qu'elle venait faire.

« Oui », répondit-elle enfin, lui tendant sa bourse et descendant de calèche, son petit sac rouge à la main.

Les détails de sa situation lui revinrent à la mémoire pendant qu'elle traversait la foule pour se rendre à la salle d'attente ; assise sur un grand divan circulaire, en attendant le train, elle repassa dans sa pensée les différentes résolutions auxquelles elle pouvait se fixer ; puis elle se représenta le moment où elle arriverait à la station, le billet qu'elle écrirait à Wronsky, ce qu'elle lui dirait en entrant dans le salon de la vieille comtesse, où peut-être en ce moment il se plaignait des amertumes de sa vie. L'idée qu'elle aurait encore pu vivre heureuse traversa son cerveau ;… combien il était dur d'aimer et de haïr tout à la fois ! combien surtout son pauvre cœur battait à se rompre !…

Partie VII · Chapitre 31

Un coup de sonnette retentit, quelques jeunes gens bruyants et d'apparence vulgaire passèrent devant elle ; Pierre traversa la salle, s'approcha pour l'escorter jusqu'au wagon ; les hommes groupés près de la porte firent silence en la voyant passer ; l'un d'eux murmura quelques mots à son voisin, ce devait être une grossièreté. Anna prit place dans un wagon de première, et déposa son sac sur le siège de drap gris fané ; Pierre souleva son chapeau galonné avec un sourire idiot en signe d'adieu, et s'éloigna. Le conducteur ferma la portière. Une dame ridiculement attifée, et qu'Anna déshabilla en imagination pour s'épouvanter de sa laideur, courait le long du quai suivie d'une petite fille riant avec affectation.

« Cette enfant est grotesque et déjà prétentieuse », pensa Anna, et pour ne voir personne elle s'assit du côté opposé de la voiture.

Un petit moujik sale, en casquette, d'où s'échappaient des touffes de cheveux ébouriffés, passa près de la fenêtre, se penchant au-dessus de la voie.

« Cette figure ne m'est pas inconnue », pensa Anna, et tout à coup elle se rappela son cauchemar, et recula avec épouvante vers la porte du wagon que le conducteur ouvrait pour faire entrer un monsieur et une dame.

« Vous désirez sortir ? »

Anna ne répondit pas, et personne ne put remarquer sous son voile la terreur qui la glaçait. Elle se rassit ; le couple prit place en face d'elle, examinant discrètement, quoique avec curiosité, les détails de sa toilette. Le mari demanda la permission de fumer et, l'ayant obtenue, fit remarquer à sa femme en français qu'il éprouvait encore plus le besoin de parler que celui de fumer ; ils échan-

geaient tous deux des observations stupides dans le but d'attirer l'attention d'Anna et de lier conversation avec elle, Ces gens-là devaient se détester ; d'aussi tristes monstres pouvaient-ils aimer ?

Le bruit, les cris, les rires qui succédèrent au second coup de sonnette, donneront à Anna l'envie de se boucher les oreilles ; qu'est-ce qui pouvait bien faire rire ? Après le troisième signal la locomotive siffla, le train s'ébranla, et le monsieur fit un signe de croix. « Que peut-il bien entendre par là ? » pensa Anna, détournant les yeux d'un air furieux, pour regarder par-dessus la tête de la dame les wagons et les murs de la gare qui passaient devant la fenêtre ; le mouvement devint plus rapide, les rayons du soleil couchant parvinrent jusqu'à la voiture, et une légère brise se joua dans les stores.

Anna, oubliant ses voisins, respira l'air frais, et reprit le cours de ses réflexions :

« À quoi pensais-je ? à ce que ma vie, de quelque façon que je me la représente, ne peut être que douleur ; nous sommes tous voués à la souffrance, et ne cherchons que le moyen de nous le dissimuler. Mais lorsque la vérité nous crève les yeux ?

« La raison a été donnée à l'homme pour repousser ce qui le gêne », dit la dame en français, enchantée de sa phrase.

Ces paroles répondaient à la pensée d'Anna.

« Repousser ce qui le gêne », répéta-t-elle, et un coup d'œil jeté sur l'homme et sa maigre moitié lui fit comprendre que celle-ci devait se considérer comme une créature incomprise, et que son gros mari ne l'en dissuadait pas et en profitait pour la tromper. Anna plongeait dans les replis les plus intimes de leurs cœurs ; mais cela manquait d'intérêt, et elle continua à réfléchir.

Elle suivit la foule en arrivant à la station, cherchant à éviter le grossier contact de ce monde bruyant, et s'attardant sur le quai pour se demander ce qu'elle allait faire. Tout lui paraissait maintenant d'une exécution difficile ; poussée, heurtée, curieusement observée, elle ne savait où se réfugier. Enfin elle eut l'idée d'arrêter un employé pour lui demander si le cocher du comte Wronsky n'était pas à la station avec un message.

« Le comte Wronsky ? tout à l'heure on est venu chercher la princesse Sarokine et sa fille. Comment est-il ce cocher ? »

Au même moment Anna vit s'avancer vers elle son envoyé, le cocher Michel, en beau caftan neuf, portant un billet avec importance, et fier d'avoir rempli sa mission.

Anna brisa le cachet, et son cœur se serra en lisant :

« Je regrette que votre billet ne m'ait pas trouvé à Moscou. Je rentrerai à dix heures.

« Wronsky. »

« C'est cela, je m'y attendais », dit-elle avec un sourire sardonique.

« Tu peux t'en retourner à la maison », dit-elle s'adressant au jeune cocher ; elle prononça ces mots lentement et doucement ; son cœur battait à se rompre et l'empêchait de parler. « Non, je ne te permettrai plus de me faire ainsi souffrir », pensa-t-elle, s'adressant avec menace à celui qui la torturait, et elle continua à longer le quai.

« Où fuir, mon Dieu ! » se dit-elle en se voyant examinée par des personnes que sa toilette et sa beauté intriguaient. Le chef de gare lui demanda si elle n'attendait pas le train ; un petit marchand de

kvas ne la quittait pas des yeux. Arrivée à l'extrémité du quai, elle s'arrêta ; des dames et des enfants y causaient en riant avec un monsieur en lunettes, qu'elles étaient probablement venues chercher ; elles aussi se turent et se retournèrent pour regarder passer Anna. Celle-ci hâta le pas ; un convoi de marchandises approchait qui ébranla le quai ; elle se crut de nouveau dans un train en marche. Soudain elle se souvint de l'homme écrasé le jour où pour la première fois elle avait rencontré Wronsky à Moscou, et elle comprit ce qui lui restait à faire. Légèrement et rapidement elle descendit les marches, qui de la pompe, placée à l'extrémité du quai, allaient jusqu'aux rails, et marcha au-devant du train. Elle examina froidement la grande roue de la locomotive, les chaînes, les essieux, cherchant à mesurer de l'œil la distance qui séparait les roues de devant du premier wagon, des roues de derrière.

« Là, se dit-elle, regardant l'ombre projetée par le wagon sur le sable mêlé de charbon qui recouvrait les traverses, là, au milieu, il sera puni, et je serai délivrée de tous et de moi-même. »

Son petit sac rouge, qu'elle eut quelque peine à détacher de son bras, lui fit manquer le moment de se jeter sous le premier wagon ; elle attendit le second. Un sentiment semblable à celui qu'elle éprouvait jadis avant de faire un plongeon dans la rivière, s'empara d'elle, et elle fit un signe de croix. Ce geste familier réveilla dans son âme une foule de souvenirs de jeunesse et d'enfance ; la vie avec ses joies fugitives brilla un moment devant elle ; mais elle ne quitta pas des yeux le wagon, et lorsque le milieu, entre les deux roues, apparut, elle rejeta son sac, rentra sa tête dans ses épaules et, les mains en avant, se jeta sur les genoux sous le wagon, comme prête à se relever. Elle eut le temps d'avoir peur. « Où suis-je ? pourquoi ? » pensa-t-elle, faisant effort pour se rejeter en arrière ; mais une masse énorme, inflexible, la frappa sur la tête, et l'entraî-

na par le dos. « Seigneur, pardonne-moi ! » murmura-t-elle sentant l'inutilité de la lutte. Un petit moujik, marmottant dans sa barbe, se pencha du marchepied du wagon sur la voie. Et la lumière, qui pour l'infortunée avait éclairé le livre de la vie, avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs, déchirant les ténèbres, brilla d'un éclat plus vif, vacilla et s'éteignit pour toujours.

Partie VIII · Chapitre 1

Deux mois s'étaient écoulés, et, quoiqu'on eût atteint la moitié de l'été Serge Ivanitch n'avait pas encore quitté Moscou pour prendre son temps de repos habituel à la campagne. Un événement important venait de s'accomplir pour lui, la publication d'un livre sur les formes gouvernementales en Europe et en Russie, fruit d'un labeur de six ans. L'introduction, ainsi que quelques fragments de cet ouvrage, avaient déjà paru dans des revues ; mais, quoique son travail n'eût plus l'attrait de la nouveauté, Serge Ivanitch s'attendait néanmoins à ce qu'il fît sensation.

Des semaines se passèrent cependant sans qu'aucune émotion vînt agiter le monde littéraire. Quelques amis, hommes de science, parlèrent à Kosnichef de son livre, par politesse, mais la société proprement dite était préoccupée de questions trop différentes, pour accorder la moindre attention à une publication de ce genre ; quant aux journaux, la seule critique qui parût dans une feuille sérieuse fut de nature à mortifier l'auteur.

Cet article n'était qu'un choix de citations, habilement combinées pour démontrer que le livre entier, avec ses hautes prétentions, n'offrait qu'un tissu de phrases pompeuses, qui ne semblaient pas toujours intelligibles, ainsi que le témoignaient les fré-

quents points d'interrogation du critique ; le plus dur, c'est que celui-ci, quoique médiocrement instruit, était très spirituel.

Serge Ivanitch, malgré sa bonne foi, ne songea pas un instant à vérifier la justesse de ces remarques ; il crut à une vengeance, et se rappela avoir rencontré l'auteur de l'article chez son libraire, et avoir relevé l'ignorance d'une de ses observations.

Au mécompte de voir le travail de six années passer ainsi inaperçu, se joignait pour Kosnichef une sorte de découragement causé par l'oisiveté, qui succédait pour lui à la période d'agitation, due à la publication de son livre. Heureusement l'attention publique se portait en ce moment vers la question slave, avec un enthousiasme qui gagnait les meilleurs esprits. Kosnichef avait trop de sens pour ne pas reconnaître que cet entraînement présentait des côtés puérils, et qu'il offrait de trop nombreuses occasions aux personnalités vaniteuses de se mettre en évidence ; il ne professait pas non plus une confiance absolue dans les récits exagérés des journaux ; mais il fut touché par le sentiment unanime de sympathie ressenti par toutes les classes de la société pour l'héroïne des Serbes et des Monténégrins. Cette manifestation de l'opinion publique le frappa.

« Le sentiment national, disait-il, pouvait enfin se produire au grand jour », et plus il étudiait ce mouvement dans son ensemble, plus il lui découvrait des proportions grandioses, destinées à marquer dans l'histoire de la Russie. Son livre et ses déceptions furent oubliés ! et il se consacra si complètement à l'œuvre commune, qu'il atteignait la moitié de l'été sans avoir pu se dégager assez complètement de ses nouvelles occupations pour aller à la campagne. Il résolut, coûte que coûte, de s'accorder une quinzaine de jours pour se plonger dans la vie des champs, afin d'assister aux

premiers signes de ce réveil national, auquel la capitale et toutes les grandes villes de l'empire croyaient fermement.

Katavasof profita de l'occasion pour tenir la promesse qu'il avait faite à Levine de venir chez lui, et les deux amis se mirent en route le même jour.

Partie VIII · Chapitre 2

Les abords de la gare de Koursk étaient encombrés de voitures amenant des volontaires et ceux qui leur faisaient escorte ; des dames portant des bouquets attendaient les héros du jour pour les saluer, et la foule les suivait jusque dans l'intérieur de la gare.

Parmi les dames munies de bouquets, il s'en trouva une qui connaissait Serge Ivanitch, et, en le voyant paraître, elle lui demanda en français s'il accompagnait des volontaires.

« Je pars pour la campagne, chez mon frère, princesse, j'ai besoin de me reposer ; mais vous, ajouta-t-il avec un léger sourire, ne quittez pas votre poste ?

— Il le faut bien. Est-il vrai, dites-moi, que nous en ayons déjà expédié huit cents ?

— Nous en avons expédié plus de mille, et nous comptons ceux qui ne sont pas directement partis de Moscou.

— Je le disais bien, s'écria la dame enchantée, et les dons ? n'est-ce pas qu'ils ont atteint presque un million ?

— Plus que cela, princesse.

— Avez-vous lu le télégramme ? on a encore battu les Turcs. À propos, savez-vous qui part aujourd'hui ? le comte Wronsky ! dit la princesse d'un air triomphant, avec un sourire significatif.

— Je l'avais entendu dire, mais je ne savais pas qu'il partait aujourd'hui.

— Je viens de l'apercevoir, il est ici avec sa mère ; au fond il ne pouvait rien faire de mieux.

— Oh ! certainement. »

Pendant cette conversation, la foule se précipitait dans la salle du buffet, où un monsieur, le verre en main, tenait aux volontaires un discours, qu'il termina en les bénissant d'une voix émue au nom de « notre mère Moscou ». La foule répondit par des vivats, et Serge Ivanitch, ainsi que sa compagne, furent presque renversés par les manifestations de l'enthousiasme public.

« Qu'en dites-vous, princesse ? cria tout à coup au milieu de la foule la voix ravie de Stépane Arcadiévitch, se frayant un chemin dans la mêlée. N'est-ce pas qu'il a bien parlé ? Bravo ! c'est vous, Serge Ivanitch, qui devriez leur dire quelques paroles d'approbation, ajouta Oblonsky de son air caressant, en touchant le bras de Kosnichef.

— Oh non ! je pars.

— Où allez-vous ?

— Chez mon frère.

— Alors vous verrez ma femme ; dites-lui que vous m'avez rencontré, que tout est « all right », elle comprendra ; dites-lui aussi que je suis nommé membre de la commission, elle sait ce que c'est, je lui ai déjà écrit. Excusez, princesse, ce sont les petites misères de

la vie humaine, dit-il en se tournant vers la dame. Vous savez que la Miagkaïa, pas Lise, mais Bibiche, envoie mille fusils et douze sœurs infirmières ! Le saviez-vous ?

— Oui, répondit froidement Kosnichef.

— Quel dommage que vous partiez ! nous donnons demain un dîner d'adieu à deux volontaires, Bartalansky de Pétersbourg et notre Weslowsky, qui, à peine marié, part déjà. C'est beau, n'est-ce pas ? »

Et sans remarquer qu'il n'intéressait en rien ses interlocuteurs, Oblonsky continua à bavarder.

« Que dites-vous ? » s'écria-t-il lorsque la princesse lui eut appris que Wronsky partait par le premier train ; une teinte de tristesse se peignit momentanément sur sa joyeuse figure ; mais il oublia vite les larmes qu'il avait versées sur le corps de sa sœur, pour ne voir en Wronsky qu'un héros et un vieil ami ; il courut le rejoindre.

« Il faut lui rendre justice malgré ses défauts, dit la princesse lorsque Stépane Arcadiévitch se fut éloigné, c'est une nature slave par excellence. Je crains cependant que le comte n'ait aucun plaisir à le voir. Quoi qu'on dise, ce malheureux Wronsky me touche ; tâchez de causer peu avec lui en voyage.

— Certainement, si j'en trouve l'occasion.

— Il ne m'a jamais plu, mais je trouve que ce qu'il fait maintenant rachète bien des torts. Vous savez qu'il emmène un escadron à ses frais ? »

La sonnette retentit et la foule se pressa vers les portes.

« Le voici », dit la princesse montrant à Kosnichef Wronsky, vêtu d'un long paletot, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, et donnant le bras à sa mère. Oblonsky les suivait en causant avec animation ; il avait probablement signalé la présence de Kosnichef, car Wronsky se tourna du côté indiqué, et souleva silencieusement son chapeau, découvrant un front vieilli et ravagé par la douleur. Il disparut aussitôt sur le quai.

Les hourras et l'hymne national chanté en chœur retentirent jusqu'au départ du train ; un jeune volontaire, de taille élevée, aux épaules voûtées et à l'air maladif, répondait au public avec ostentation, en agitant son bonnet de feutre et un bouquet au-dessus de sa tête ; derrière lui, deux officiers et un homme âgé coiffé d'une vieille casquette saluaient plus modestement.

Partie VIII · Chapitre 3

Kosnichef, après avoir pris congé de la princesse, entra avec Katavasof, qui venait de le rejoindre, dans un wagon bourré de monde.

L'hymne national accueillit encore les volontaires à la station suivante, et ceux-ci répondirent par les mêmes saluts ; ces ovations étaient trop familières à Serge Ivanitch, et le type des volontaires trop connu, pour qu'il témoignât la moindre curiosité ; mais Katavasof, que ses études tenaient éloignés de ce milieu, prit intérêt à ces scènes nouvelles pour lui, et interrogea son compagnon au sujet des volontaires. Serge Ivanitch lui conseilla de les étudier dans leur wagon à la station suivante, et Katavasof suivit cet avis.

Il trouva les quatre héros assis dans un coin de la voiture, causant bruyamment, et se sachant l'objet de l'attention générale ; le

grand jeune homme voûté parlait plus haut que les autres, sous l'influence de trop nombreuses libations, et racontait une histoire à un officier en petite tenue d'uniforme autrichien ; le troisième volontaire, en uniforme d'artilleur, était assis auprès d'eux sur un coffre, et le quatrième dormait. Katavasof apprit que le jeune homme maladif était un marchand, qui, à peine âgé de vingt-deux ans, était parvenu à manger une fortune considérable, et croyait s'être attiré l'admiration du monde entier en partant pour la Serbie. C'était un enfant gâté, perdu de santé et plein de suffisance ; il fit la plus mauvaise impression au professeur.

Le second ne valait guère mieux ; il avait essayé de tous les métiers, et parlait de toute chose sur un ton tranchant et avec la plus complète ignorance.

Le troisième, au contraire, plut à Katavasof par sa modestie et sa douceur ; la présomption et la fausse science de ses compagnons lui imposaient, et il se tenait sur la réserve.

« Qu'allez-vous faire en Serbie ? lui demanda le professeur.

— J'y vais, comme tout le monde, essayer de me rendre utile.

— On y manque d'artilleurs.

— Oh ! j'ai si peu servi dans l'artillerie ! » Et il raconta que, n'ayant pu subir ses examens, il avait dû quitter l'armée comme sous-officier.

L'impression générale produite par ces personnages était peu favorable ; un vieillard en uniforme militaire, qui les écoutait avec Katavasof, ne semblait guère plus édifié que lui, il trouvait difficile de prendre au sérieux ces héros dont la valeur militaire se puisait surtout dans leurs gourdes de voyage mais, devant la surexcitation actuelle des esprits, il était imprudent de se prononcer franche-

ment ; le vieux militaire, interrogé par Katavasof sur l'impression que lui faisaient les volontaires, se borna donc à répondre en souriant des yeux :

« Que voulez-vous, il faut des hommes ! » Et, sans approfondir mutuellement leurs sentiments à ce sujet, ils causèrent des nouvelles du jour et de la fameuse bataille où les turcs devaient tous être anéantis.

Katavasof n'en dit pas plus long à Serge Ivanitch tandis qu'il reprenait sa place auprès de lui : il n'eut pas le courage de son opinion.

Les chœurs, les acclamations, les bouquets et les quêteuses se retrouvèrent à la ville suivante ; on accompagna les volontaires au buffet comme à Moscou, mais avec une nuance d'enthousiasme moindre.

Partie VIII · Chapitre 4

Pendant l'arrêt du train, Serge Ivanitch se promena sur le quai, et passa devant le compartiment de Wronsky, dont les stores étaient baissés ; au second tour il aperçut la vieille comtesse près de la fenêtre. Elle l'appela.

« Vous voyez que je l'accompagne jusqu'à Koursk.

— On me l'a dit, répondit Kosnichef, s'arrêtant à la portière du wagon ; et il ajouta en remarquant l'absence de Wronsky : il fait là une belle action.

— Hé, que vouliez-vous qu'il fît après son malheur !

— Quel horrible événement !

— Mon Dieu ! par où n'ai-je pas passé ! Mais entrez, dit la vieille dame, et elle fit une place à Kosnichef auprès d'elle. Si vous saviez ce que j'ai souffert ! Pendant six semaines il n'a pas ouvert la bouche, et mes supplications seules le décidaient à manger ; nous craignions qu'il n'attentât à ses jours ; vous savez qu'il a déjà failli mourir une fois pour elle ? Oui, dit la vieille comtesse, dont le visage s'assombrit à ce souvenir, cette femme est morte comme elle avait vécu, lâchement et misérablement.

— Ce n'est pas à nous de la juger, comtesse, répondit Serge Ivanitch avec un soupir, mais je conçois que vous ayez souffert.

— Ne m'en parlez pas ! Mon fils était chez moi, dans ma terre des environs de Moscou où je passais l'été, lorsqu'on lui a apporté un billet auquel il a immédiatement donné réponse. Personne ne se doutait qu'elle fût à la gare. Le soir, en montant dans ma chambre, j'appris de mes femmes qu'une dame s'était jetée sous un train de marchandises. J'ai aussitôt compris, et mon premier mot a été : « Qu'on n'en parle pas au comte ! » Mais on l'avait déjà averti, son cocher était à la gare au moment du malheur, et avait tout vu. J'ai couru chez mon fils, il était comme un fou ; sans prononcer un mot il est parti. Je ne sais ce qu'il a trouvé, mais en revenant il ressemblait à un mort, je ne l'aurais pas reconnu. « Prostration complète », a dit le docteur. Plus tard il a manqué perdre la raison. Vous avez beau dire, cette femme-là était mauvaise. Comprenez-vous une passion de ce genre ? qu'a-t-elle voulu prouver par sa mort ? elle a troublé l'existence de deux hommes d'un rare mérite, son mari et mon fils, et s'est perdue elle-même.

— Qu'a fait le mari ?

— Il a repris la petite. Au premier moment Alexis a consenti à tout ; maintenant il se repent d'avoir abandonné sa fille à un étranger, mais peut-il s'en charger ? Karénine est venu à l'enterrement, nous sommes parvenus à éviter une rencontre entre lui et Alexis. Pour le mari cette mort est une délivrance ; mais mon pauvre fils qui avait tout sacrifié à cette femme, moi, sa position, sa carrière,… l'achever ainsi ! Non, quoi que vous en disiez, c'est la fin d'une créature sans religion. Que Dieu me pardonne, mais, en songeant au mal qu'elle a fait à mon fils, je ne puis que maudire sa mémoire.

— Comment va-t-il maintenant ?

— C'est cette guerre qui nous a sauvés. Je n'y comprends pas grand'chose, et la guerre me fait peur, d'autant plus qu'on dit que ce n'est pas très bien vu à Pétersbourg, mais je n'en remercie pas moins le ciel. Cela l'a remonté. Son ami Yavshine est venu l'engager à l'accompagner en Serbie ; il y va, lui, parce qu'il s'est ruiné au jeu ; les préparatifs du départ ont occupé, distrait, Alexis. Causez avec lui, je vous en prie, il est si triste ! Et pour comble d'ennui il a une rage de dents. Mais il sera heureux de vous voir ; il se promène de l'autre côté de la voie. »

Serge Ivanitch promit de causer avec le comte, et se dirigea vers le côté de la voie où se trouvait Wronsky.

Partie VIII · Chapitre 5

Parmi les ballots entassés sur le quai des marchandises, Wronsky marchait comme un fauve dans sa cage, sur un étroit espace où il ne pouvait faire qu'une vingtaine de pas ; les mains enfoncées dans les poches de son paletot, il passa devant Serge Ivanitch sans avoir

l'air de le reconnaître ; mais celui-ci était au-dessus de toute susceptibilité ; Wronsky remplissait selon lui une grande mission, il devait être soutenu et encouragé. Kosnichef s'approcha donc, et le comte, ayant fixé les yeux sur lui, s'arrêta et lui tendit cordialement la main.

« Vous préfériez peut-être ne pas me voir ? mais vous excuserez mon insistance : je tenais à vous offrir mes services, dit Serge Ivanitch.

— Personne ne peut me faire moins de mal à voir que vous, répondit Wronsky ; pardonnez-moi, la vie m'offre si peu de côtés agréables.

— Je le conçois ; cependant une lettre pour Ristitch ou pour Milan vous serait peut-être de quelque utilité ? continua Kosnichef frappé de la profonde souffrance qu'exprimait le visage du comte.

— Oh non ! répondit celui-ci, faisant effort pour comprendre. Voulez-vous que nous marchions un peu ? ces wagons sont si étouffants ! Une lettre ? non, merci ! en a-t-on besoin pour se faire tuer ?... peut-être aux Turcs dans ce cas-là... ajouta-t-il souriant du bout des lèvres, tandis que son regard gardait la même expression de douleur amère.

— Il vous serait plus facile d'entrer en relations avec des hommes préparés pour l'action. Au reste, faites comme vous l'entendez, mais je voulais vous dire combien j'ai été heureux d'apprendre la décision que vous avez prise ; vous relèverez dans l'opinion publique ces volontaires si attaqués.

— Mon seul mérite, répondit Wronsky, est de ne pas tenir à la vie ; quant à l'énergie, je sais qu'elle ne me fera pas défaut, et c'est un soulagement pour moi que d'appliquer à un but utile cette exis-

tence qui m'est à charge… et il fit un geste d'impatience causé par la douleur de sa dent malade.

— Vous allez renaître à une vie nouvelle, fit Serge Ivanitch touché, permettez-moi de vous le prédire, car sauver des frères opprimés est un but pour lequel on peut aussi dignement vivre que mourir. Que Dieu vous donne plein succès, et qu'il rende à votre âme le calme dont elle a besoin.

— Je ne suis plus qu'une ruine », murmura le comte lentement, serrant la main que lui tendait Kosnichef.

Il se tut, vaincu par la douleur persistante qui le gênait pour parler, et ses yeux se fixèrent machinalement sur la roue du tender, qui avançait en glissant lentement et régulièrement sur les rails. À cette vue, sa souffrance physique cessa subitement, effacée par la torture du cruel souvenir que la rencontre d'un homme qu'il n'avait pas revu depuis son malheur, réveillait en lui. Elle lui apparut tout à coup, ou du moins ce qui restait d'elle, lorsque, entrant comme un fou dans la caserne, près du chemin de fer, où on l'avait transportée, il aperçut son corps ensanglanté, étendu sans pudeur aux yeux de tous ; la tête intacte, avec ses lourdes nattes et ses boucles légères autour des tempes, était rejetée en arrière, les yeux à demi clos ; les lèvres entr'ouvertes semblaient prêtes à proférer encore leur terrible menace, et lui prédire, comme à leur dernière entrevue, « qu'il se repentirait ».

Il avait beau depuis lors évoquer leur première rencontre, à la gare aussi ; chercher à la revoir dans sa beauté poétique et charmante, alors que, débordant de vie et de gaieté, elle allait au-devant du bonheur et savait le donner : c'était son image irritée et animée d'un implacable besoin de vengeance, qu'il revoyait tou-

jours, et les joies du passé en restaient empoisonnées à jamais… Un sanglot ébranla tout son être !

Après un moment de silence, le comte s'étant remis échangea encore quelques paroles avec Kosnichef sur l'avenir de la Serbie, puis, au signal du départ, les deux hommes se séparèrent.

Partie VIII · Chapitre 6

Serge Ivanitch, ne sachant pas quand il lui serait possible de partir, n'avait pas voulu s'annoncer à l'avance par le télégraphe ; il fut donc obligé de se contenter d'un tarantass de louage trouvé à la station ; aussi son compagnon et lui atteignirent-ils Pakrofsky, vers midi, noirs de poussière.

Kitty, du balcon où elle était assise avec son père et sa sœur, reconnut son beau-frère et courut au-devant des voyageurs.

« Vous devriez rougir d'arriver ainsi sans nous prévenir, dit-elle en tendant son front à Serge Ivanitch.

— Vous voyez que nous avons pu éviter de vous déranger. Et voilà notre ami Michel Somenitch que je vous amène.

— Ne me confondez pas avec un nègre, dit en riant Katavasof ; quand je serai lavé, vous verrez que j'ai figure humaine, – et ses dents blanches brillaient dans sa figure empoussiérée.

— Kostia va être bien content ; il est à la ferme, mais il ne tardera pas à rentrer.

— Toujours à ses affaires, tandis que nous autres ne connaissons plus que la guerre de Serbie ! Je suis curieux de connaître l'opinion

de mon ami à ce sujet ; il ne doit pas évidemment penser comme tout le monde.

— Mais je crois que si, répondit Kitty, un peu confuse, regardant Serge Ivanitch. Je vais le faire chercher. Nous avons papa pour le moment, qui revient de l'étranger. »

Et la jeune femme, profitant de la liberté de mouvements dont elle avait si longtemps été privée, se hâta d'installer ses hôtes, de faire prévenir son mari, et de courir auprès de son père resté sur la terrasse.

« C'est Serge Ivanitch qui nous amène le professeur Katavasof.

— Oh ! par cette chaleur ! que ce sera lourd !

— Du tout, papa, il est très aimable et Kostia l'aime beaucoup. Va les entretenir, chère amie, dit-elle à sa sœur, pendant que je cours auprès du petit ; comme un fait exprès, je ne l'ai pas nourri depuis ce matin, il doit s'impatienter. Ces messieurs ont rencontré Stiva à la gare. »

Le lien qui unissait la mère à l'enfant restait encore si intime qu'elle devinait les besoins de son fils avant même d'avoir entendu son vigoureux cri d'impatience.

Kitty hâta le pas.

« Donnez-le-moi, donnez vite », dit-elle, aussi impatientée que son nourrisson, et gourmandant la bonne qui s'attardait à attacher le bonnet de l'enfant.

Enfin, après un dernier cri désespéré de Mitia, qui, dans sa hâte de téter, ne savait plus par où s'y prendre, la mère et l'enfant, calmés tous deux, respirèrent, et Kitty sourit en voyant son fils lui je-

ter un regard presque rusé sous son bonnet tandis qu'il gonflait en mesure ses petites joues.

« Croyez-moi, Catherine Alexandrovna, ma petite mère, il me connaît, dit la vieille Agathe Mikhaïlovna qu'on ne pouvait tenir éloignée de la chambre de l'enfant.

— C'est impossible ; s'il vous connaissait, il me connaîtrait bien aussi », répondit Kitty en souriant. Mais, malgré cette dénégation, elle savait, au fond de son âme, combien ce petit être comprenait de choses ignorées du reste du monde, et auxquelles sa mère n'aurait rien compris sans lui. Pour tous, surtout pour son père, Mitia était une petite créature humaine à laquelle il ne fallait que des soins physiques ; pour sa mère, c'était un être doué de facultés morales, et elle en aurait eu long à raconter sur leurs rapports de cœur.

« Vous verrez bien quand il se réveillera, insista la vieille femme.

— C'est bon, c'est bon, mais pour le moment laissez-le s'endormir. »

Partie VIII · Chapitre 7

Agathe Mikhaïlovna s'éloigna sur la pointe des pieds, la bonne baissa le store, chassa les mouches cachées sous le rideau de mousseline du berceau et, armée d'une longue branche de bouleau, s'assit auprès de sa maîtresse, pour continuer à faire la guerre aux insectes.

Mitia, tout en fermant peu à peu les paupières au sein de sa mère, faisait avec son bras potelé des gestes qui troublaient Kitty, partagée entre le désir de l'embrasser et celui de le voir s'endormir.

Au-dessus de sa tête elle entendait un murmure de voix et le rire sonore de Katavasof.

« Les voilà qui s'animent, pensa-t-elle ; mais c'est ennuyeux que Kostia ne soit pas là ; il se sera encore attardé auprès des abeilles ; je suis contrariée parfois qu'il y aille si souvent, et cependant cela le distrait, Il est bien plus gai qu'au printemps ; à Moscou j'avais peur de le voir si sombre ; quel drôle d'homme ! »

Kitty connaissait la cause du tourment de son mari, que ses doutes rendaient malheureux ; et, quoiqu'elle pensât, dans sa foi naïve, qu'il n'y a pas de salut pour l'incrédule, le scepticisme de celui dont l'âme lui était si chère ne l'inquiétait nullement.

« Pourquoi lit-il tous ces livres de philosophie où il ne trouve rien ? puisqu'il désire la foi, pourquoi ne l'a-t-il pas ? Il réfléchit trop, et s'il s'absorbe dans des méditations solitaires, c'est que nous ne sommes pas à sa hauteur. La visite de Katavasof lui fera plaisir, il aime à discuter avec lui… » Et aussitôt les pensées de la jeune femme se reportèrent sur l'installation de ses hôtes. Fallait-il leur donner une chambre commune ou les séparer ?… Une crainte soudaine la fit tressaillir au point de déranger Mitia : « La blanchisseuse n'a pas rapporté le linge… pourvu qu'Agathe Mikhaïlovna n'aille pas donner du linge qui a déjà servi !… » Et le rouge monta au front de Kitty.

« Il faudra m'en assurer moi-même », pensa-t-elle, et elle se reprit à songer à son mari. « Oui, Kostia est incrédule, mais je l'aime mieux ainsi que s'il ressemblait à Mme Stahl, ou à moi quand j'étais à Soden ; jamais il ne sera hypocrite. »

Un trait de bonté de son mari lui revint vivement à la mémoire : quelques semaines auparavant, Stépane Arcadiévitch avait écrit une lettre de repentir à sa femme, la suppliant de lui sauver l'honneur en vendant sa terre de Yergoushovo pour payer ses dettes.

Dolly, tout en méprisant son mari, avait été au désespoir, et par pitié pour lui s'était décidée à se défaire d'une partie de cette terre ; Kitty se rappela l'air timide avec lequel Kostia était venu la trouver pour lui proposer un moyen d'aider Dolly sans la blesser : c'était de lui céder la part qui leur revenait de cette propriété.

« Peut-on être incrédule avec ce cœur chaud et cette crainte d'affliger même un enfant ! Jamais il ne pense qu'aux autres ; Serge Ivanitch trouve fort naturel de le considérer comme son intendant, sa sœur aussi ; Dolly et ses enfants n'ont d'autre appui que lui. Il croit même de son devoir de sacrifier son temps aux paysans qui viennent sans cesse le consulter… »

« Oui, ce que tu pourras faire de mieux sera de ressembler à ton père », murmura-t-elle en touchant de ses lèvres la joue de son fils, avant de le remettre aux mains de sa bonne.

Partie VIII · Chapitre 8

Depuis le moment où, auprès de son frère mourant, Levine avait entrevu le problème de la vie et de la mort à la lumière des convictions nouvelles, comme il les nommait, qui de vingt à trente-quatre ans avaient remplacé les croyances de son enfance, la vie lui était apparue plus terrible encore que la mort. D'où venait-elle ? que signifiait-elle ? pourquoi nous était-elle donnée ? L'organisme, sa destruction, l'indestructibilité de la matière, les lois de la conserva-

tion et du développement des forces, ces mots et les théories scientifiques qui s'y rattachaient, étaient sans doute intéressants au point de vue intellectuel, mais quelle serait leur utilité dans le courant de l'existence ?

Et Levine, semblable à un homme qui, par un temps froid, aurait échangé une chaude fourrure contre un vêtement de mousseline, sentait, non par le raisonnement, mais par tout son être, qu'il était nu, dépouillé, et destiné à périr misérablement.

Dès lors, sans rien changer à sa vie extérieure, et sans presque en avoir conscience, Levine ne cessa d'éprouver la terreur de son ignorance, tristement persuadé que ce qu'il appelait ses convictions, loin de l'aider à s'éclairer, lui rendaient inaccessibles ces connaissances dont il éprouvait un besoin si impérieux.

Le mariage, ses joies et ses devoirs nouveaux étouffèrent complètement ces pensées ; mais elles lui revinrent avec une persistance croissante après les couches de sa femme, lorsqu'il vécut à Moscou sans occupations sérieuses.

La question se posait ainsi pour lui : « Si je n'accepte pas les explications que m'offre le christianisme sur le problème de mon existence, où en trouverai-je d'autres ? » Et il scrutait ses convictions scientifiques aussi inutilement qu'il eût fouillé une boutique de jouets ou un dépôt d'armes afin d'y trouver de la nourriture.

Involontairement, inconsciemment, il cherchait dans ses lectures, dans ses conversations, et jusque dans les personnes qui l'entouraient, un rapport quelconque avec le sujet qui l'absorbait.

Un fait l'étonnait et le préoccupait spécialement : pourquoi les hommes de son monde, qui, pour la plupart avaient remplacé comme lui la foi par la science, semblaient-ils n'éprouver aucune

souffrance morale et vivre parfaitement satisfaits et contents ? N'étaient-ils pas sincères ? ou bien la science répondait-elle plus clairement pour eux à ces questions troublantes ? Et il se prenait à étudier ces hommes et les livres qui pouvaient contenir les solutions tant désirées.

Il découvrit cependant qu'il avait commis une lourde erreur en partageant avec ses camarades d'Université l'idée que la religion n'existait plus ; ceux qu'il aimait le mieux, le vieux prince, Lvof, Serge Ivanitch, Kitty, conservaient la foi de leur enfance, cette foi que lui-même avait jadis partagée ; les femmes en général, et le peuple tout entier, croyaient.

Il se convainquit ensuite que les matérialistes, dont il partageait les opinions, ne donnaient à celles-ci aucun sens particulier, et, loin d'expliquer ces questions, sans la solution desquelles la vie lui paraissait impossible, ils les écartaient pour en résoudre d'autres qui le laissaient, lui, fort indifférent, telles que le développement de l'organisme, la définition mécanique de l'âme, etc.

Pendant la maladie de sa femme, Levine avait éprouvé une étrange sensation ; lui, l'incrédule, avait prié… et prié avec une foi sincère ; mais, aussitôt rentré dans le calme, il sentait sa vie inaccessible à une semblable disposition de l'âme. À quel moment la vérité lui était-elle apparue ? Pouvait-il admettre qu'il se fût trompé ? De ce que, en les analysant froidement, ses élans vers Dieu retombaient en poussière, devait-il les considérer comme une preuve de faiblesse ? C'eût été rabaisser des sentiments dont il appréciait la grandeur… Cette lutte intérieure lui pesait douloureusement, et il cherchait de toutes les forces de son être à en sortir.

Accablé de ces pensées, il lisait et méditait, mais le but désiré semblait s'éloigner de plus en plus.

Convaincu de l'inutilité de chercher dans le matérialisme une réponse à ses doutes, il relut, pendant les derniers temps de son séjour à Moscou et à la campagne, Platon, Spinoza, Kant, Schelling, Hegel et Schopenhauer ; ceux-ci satisfaisaient sa raison tant qu'il les lisait ou qu'il opposait leurs doctrines à d'autres enseignements, surtout aux théories matérialistes ; malheureusement, dès qu'il cherchait, indépendamment de ces guides, l'application à quelque point douteux, il retombait dans les mêmes perplexités. Les termes esprit, volonté, liberté, substance, n'offraient un certain sens à son intelligence qu'autant qu'il suivait la filière artificielle des déductions de ces philosophes et se prenait au piège de leurs subtiles distinctions ; mais, considéré du point de vue de la vie réelle, l'échafaudage croulait, et il ne voyait plus qu'un assemblage de mots sans rapport aucun avec ce « quelque chose » plus nécessaire dans la vie que la raison.

Schopenhauer lui donna quelques jours de calme par la substitution qu'il fit en lui-même du mot amour à ce que ce philosophe appelle volonté ; cet apaisement fut de courte durée.

Serge Ivanitch lui conseilla de lire Homiakof, et, bien que rebuté par la recherche exagérée de style de cet auteur, et par ses tendances excessives à la polémique, il fut frappé de lui voir développer l'idée suivante : « L'homme ne saurait atteindre seul à la connaissance de Dieu, la vraie lumière étant réservée à une réunion d'âmes animées du même amour, à l'Église ». Cette pensée ranima Levine… Combien il trouvait plus facile d'accepter l'Église établie sainte et infaillible, puisqu'elle a Dieu pour chef, avec ses

enseignements sur la Création, la Chute et la Rédemption, et d'arriver par elle à Dieu, que de sonder l'impénétrable mystère de la divinité, pour s'expliquer ensuite la Création, la Chute, etc.

Hélas, après avoir lu, à la suite de Homiakof, une histoire de l'Église écrite par un écrivain catholique, il retomba douloureusement dans ses doutes ! L'Église grecque orthodoxe et l'Église catholique, toutes deux infaillibles dans leur essence, s'excluaient mutuellement ! et la théologie n'offrait pas de fondements plus solides que la philosophie !

Durant tout ce printemps il ne fut pas lui-même et traversa des heures cruelles.

« Je ne puis vivre sans savoir ce que je suis et dans quel but j'existe ; puisque je ne puis atteindre à cette connaissance, la vie est impossible », se disait Levine.

« Dans l'infinité du temps, de la matière, de l'espace, une cellule organique se forme, se soutient un moment, et crève… Cette cellule, c'est moi ! »

Ce sophisme douloureux était l'unique, le suprême résultat du labeur de la pensée humaine pendant des siècles ; c'était la croyance finale, sur laquelle se basaient les recherches les plus récentes de l'esprit scientifique, c'était la conviction régnante ; Levine, sans qu'il sût au juste pourquoi, et simplement parce que cette théorie lui semblait la plus claire, s'en était involontairement pénétré.

Mais cette conclusion lui paraissait plus qu'un sophisme : il y voyait l'œuvre dérisoire de quelque esprit du mal ; s'y soustraire était un devoir, le moyen de s'en affranchir se trouvait au pouvoir de chacun… Et Levine, aimé, heureux, père de famille, éloigna soi-

gneusement de sa main toute arme, comme s'il eût craint de céder à la tentation de mettre fin à son supplice.

Il ne se tua cependant pas et continua à vivre et à lutter.

Partie VIII · Chapitre 10

Autant Levine était moralement troublé par la difficulté d'analyser le problème de son existence, autant il agissait sans hésitation dans la vie journalière. Il reprit ses travaux habituels à Pakrofsky vers le mois de juin : la direction des terres de sa sœur et de son frère, ses relations avec ses voisins et ses paysans ; il y joignit cette année une chasse aux abeilles, qui l'occupa et la passionna. L'intérêt qu'il prenait aux affaires s'était limité ; il n'y apportait plus comme autrefois des vues générales, dont l'application lui avait causé bien des déceptions, et se contentait de remplir ses nouveaux devoirs, averti par un secret instinct que de cette façon il agissait pour le mieux. Jadis l'idée de faire une action bonne et utile lui causait à l'avance une douce impression de joie, mais l'action en elle-même ne réalisait jamais ses espérances, et il se prenait très vite à douter de l'utilité de ses entreprises. Maintenant, il allait droit au fait, sans joie mais sans indécision, et les résultats obtenus se trouvaient satisfaisants. Il creusait son sillon dans le sol avec l'inconscience de la charrue. Au lieu de discuter certaines conditions de la vie, il les acceptait comme aussi indispensables que la nourriture journalière. Vivre à l'exemple de ses ancêtres, poursuivre leur œuvre afin de la léguer à son tour à ses enfants, il voyait là un devoir indiscutable, et savait qu'afin d'atteindre ce but la terre devait être fumée, labourée, les bois ensemencés sous sa propre surveillance, sans qu'il eût le droit de se décharger de cette peine sur les paysans, en leur af-

fermant son domaine. Il savait également qu'il devait aide et protection à son frère, à sa sœur, aux nombreux paysans qui venaient le consulter, comme à des enfants qu'on lui aurait confiés ; sa femme et Dolly avaient également droit à son temps, et tout cela remplissait surabondamment cette existence dont il ne comprenait pas le sens quand il y réfléchissait. Chose étrange, non seulement son devoir lui apparaissait bien défini, mais il n'avait plus de doutes sur la manière de le remplir dans les cas particuliers de la vie quotidienne ; ainsi il n'hésitait pas à louer des ouvriers aussi bon marché que possible, mais il savait qu'il ne devait pas les louer à l'avance ni au-dessous du prix normal ; il avançait de l'argent à un paysan pour le tirer des griffes d'un usurier, mais ne faisait pas grâce des redevances arriérées ; il punissait sévèrement les vols de bois, mais se serait fait scrupule d'arrêter le bétail du paysan pris en flagrant délit de pâturage sur ses prairies ; il retenait les gages d'un ouvrier forcé, à cause de la mort de son père, d'abandonner le travail en pleine moisson, mais il entretenait et nourrissait les vieux serviteurs hors d'âge ; il laissait attendre les paysans pour aller embrasser sa femme en rentrant, mais il n'aurait pas voulu aller à ses ruches avant de les recevoir. Il n'approfondissait pas ce code personnel, et redoutait les réflexions qui auraient entraîné des doutes et troublé la vue claire et nette de son devoir. Ses fautes trouvaient d'ailleurs un juge sévère dans sa conscience toujours en éveil, et qui ne lui faisait pas grâce.

C'est ainsi qu'il vécut, suivant la route tracée par la vie, toujours sans entrevoir la possibilité de s'expliquer le mystère de l'existence, et torturé de son ignorance au point de craindre le suicide.

Partie VIII · Chapitre 11

Le jour de l'arrivée de Serge Ivanitch à Pakrofsky avait été plein d'émotions pour Levine.

On était au moment le plus occupé de l'année, à celui qui exige un effort de travail et de volonté qu'on n'apprécie pas suffisamment, parce qu'il se reproduit périodiquement et n'offre que des résultats fort simples. Moissonner, rentrer les blés, faucher, labourer, battre le grain, ensemencer, ce sont des travaux qui n'étonnent personne, mais, pour arriver à les accomplir dans le court espace de temps accordé par la nature, il faut que du petit au grand chacun se mette à l'œuvre ; il faut que pendant trois à quatre semaines on se contente de pain, d'oignons et de kvas, qu'on ne dorme que pendant quelques heures, qu'on ne s'arrête ni jour ni nuit, et ce phénomène se réalise chaque année dans toute la Russie.

Levine se sentait à l'unisson du peuple ; il allait aux champs de grand matin, rentrait déjeuner avec sa femme et sa belle-sœur, puis retournait à la ferme, où il installait une nouvelle batteuse. Et, tout en surveillant l'ouvrage ou en causant avec son beau-père et les dames, la même question le poursuivait : « Qui suis-je ? où suis-je ? pourquoi ? »

Debout près de la grange fraîchement recouverte de chaume, il regardait la poussière produite par la batteuse danser dans l'air, la paille se répandre au dehors sur l'herbe ensoleillée, tandis que les hirondelles se réfugiaient sous la toiture, et que les travailleurs se pressaient dans l'intérieur assombri de la grange.

« Pourquoi tout cela ? pensait-il, pourquoi suis-je là à les surveiller, et eux, pourquoi font-ils preuve de zèle devant moi ? Voilà ma vieille amie Matrona (une grande femme maigre qu'il avait gué-

rie d'une brûlure, et qui ratissait vigoureusement le sol), je l'ai guérie, c'est vrai, mais si ce n'est aujourd'hui, ce sera dans un an, ou dans dix ans, qu'il faudra la porter en terre, tout comme cette jolie fille adroite qui fait l'élégante, comme ce cheval fatigué attelé au manège, comme Fedor qui surveille la batteuse et commande avec tant d'autorité aux femmes, – et il en sera de même de moi… Pourquoi ? » et machinalement, tout en réfléchissant, il consultait sa montre afin de fixer la tâche aux ouvriers.

L'heure du dîner ayant sonné, Levine laissa les travailleurs se disperser, et, s'appuyant à une belle meule de blé préparé pour les semences, il engagea la conversation avec Fedor, et le questionna au sujet d'un riche paysan nommé Platon, qui se refusait à louer le champ jadis mis en association, et qu'un paysan avait exploité l'année précédente.

« Le prix est trop élevé, Constantin Dmitritch, dit Fedor.

— Mais puisque Mitiouck le payait l'an dernier ?

— Platon ne payera pas le même prix que Mitiouck, dit l'ouvrier d'un ton du mépris ; le vieux Platon n'écorcherait pas son prochain ; il a pitié du pauvre monde et ferait crédit au besoin.

— Pourquoi ferait-il crédit ?

— Les hommes ne sont pas tous pareils : tel vit pour son ventre, comme Mitiouck, toi pour son âme, pour Dieu, comme le vieux Platon.

— Qu'appelles-tu vivre pour son âme, pour Dieu ? cria presque Levine.

— C'est bien simple : vivre selon Dieu, selon la vérité. On n'est pas tous pareils, c'est sûr. Vous, par exemple, Constantin Dmi-

tritch, vous ne feriez pas de tort non plus au pauvre monde.

— Oui..., oui... adieu ! » balbutia Levine, en proie à une vive émotion, et, prenant sa canne, il se dirigea vers la maison. « Vivre pour Dieu, selon la vérité..., pour son âme », ces paroles du paysan trouvaient un écho dans son cœur ; et des pensées confuses, mais qu'il sentait fécondes, s'agitèrent en lui, échappées de quelque recoin de son être où elles avaient été longtemps comprimées, pour l'éblouir d'une clarté nouvelle.

Partie VIII · Chapitre 12

Levine avança à grands pas sur la route, sous l'empire d'une sensation toute nouvelle ; les paroles du paysan avaient produit dans son âme l'effet d'une étincelle électrique, et l'essaim d'idées vagues, obscures, qui n'avait cessé de le posséder, même en parlant de la location de son champ, sembla se condenser pour remplir son cœur d'une inexplicable joie.

« Ne pas vivre pour soi, mais pour Dieu !... Quel Dieu ? N'est-il pas insensé de prétendre que nous ne devions pas vivre pour nous, c'est-à-dire pour ce qui nous plaît et nous attire, mais pour Dieu, que personne ne comprend et ne saurait définir ?... Cependant, ces paroles insensées, je les ai comprises, je n'ai pas douté de leur vérité, je ne les ai trouvées ni fausses ni obscures,... je leur ai donné le même sens que ce paysan, et n'ai peut-être jamais rien compris aussi clairement.

« Fedor prétend que Mitiouck vit pour son ventre ; je sais ce qu'il entend par là ; nous tous, êtres de raison, nous vivons de même. Mais Fedor dit aussi qu'il faut vivre pour Dieu, selon la véri-

té, et je le comprends également… Moi, et des millions d'hommes, riches et pauvres, sages et simples, dans le passé comme dans le présent, nous sommes d'accord sur un point : c'est qu'il faut vivre pour le « bien ». – La seule connaissance claire, indubitable, absolue, que nous possédions est celle-là, – et ce n'est pas par le raisonnement que nous y parvenons, – car le raisonnement l'exclut, parce qu'elle n'a ni cause ni effet. Le « bien », s'il avait une cause, cesserait d'être le bien, tout comme s'il avait une sanction, – une récompense…

« Ceci, je le sais, nous le savons tous.

« Et moi qui cherchais un miracle pour me convaincre ? – Le voilà, le miracle, je ne l'avais pas remarqué, tandis qu'il m'enserre de toutes parts !… En peut-il être de plus grand ?…

« Aurais-je vraiment trouvé la solution de mes doutes ? Vais-je cesser de souffrir ? » et Levine suivit la route poudreuse, insensible à la fatigue et à la chaleur ; suffoqué par l'émotion, et n'osant croire au sentiment d'apaisement qui pénétrait son âme, il s'éloigna du grand chemin pour s'enfoncer dans les bois et s'y étendre à l'ombre d'un tremble, sur l'herbe touffue. – Là, découvrant son front baigné de sueur, il poursuivit le cours de ses réflexions, tout en examinant les mouvements d'un insecte qui gravissait péniblement la tige d'une plante.

« Il faut me recueillir, résumer mes impressions, comprendre la cause de mon bonheur…

« J'ai cru jadis qu'il s'opérait dans mon corps, comme dans celui de cet insecte, une évolution de la matière, conformément à certaines lois physiques, chimiques et physiologiques : évolution, lutte incessante, qui s'étend à tout, aux arbres, aux nuages, aux nébuleuses… Mais à quoi aboutissait cette évolution ? La lutte avec l'in-

fini était-elle possible ?… Et je m'étonnais, malgré de suprêmes efforts, de ne rien trouver dans cette voie qui me dévoilât le sens de ma vie, de mes impulsions, de mes aspirations… Ce sens, il est pourtant si vif et si clair en moi qu'il fait le fond même de mon existence ; et lorsque Fedor m'a dit : « Vivre pour Dieu et son âme », – je me suis réjoui autant qu'étonné de le lui voir définir. Je n'ai rien découvert, je savais déjà…, j'ai simplement reconnu cette force qui autrefois m'a donné la vie et me la rend aujourd'hui. Je me sens délivré de l'erreur… Je vois mon maître !… »

Et il se remémora le cours de ses pensées pendant les deux dernières années, du jour où l'idée de la mort l'avait frappé à la vue de son frère malade. C'est alors qu'il avait clairement compris que l'homme, n'ayant d'autre perspective que la souffrance, la mort et l'oubli éternel, il devait, sous peine de se suicider, arriver à s'expliquer le problème de l'existence, de façon à ne pas y voir la cruelle ironie de quelque génie malfaisant. Mais, sans réussir à se rien expliquer, il ne s'était pas tué, s'était marié, et avait connu des joies nouvelles, qui le rendaient heureux quand il ne creusait pas ces pensées troublantes.

« Que prouvait cette inconséquence ? Qu'il vivait bien, tout en pensant mal. Sans le savoir, il avait été soutenu par ces vérités de la foi sucées avec le lait, que son esprit méconnaissait. Maintenant il comprenait tout ce qu'il leur devait…

« Que serais-je devenu si je n'avais su qu'il fallait vivre pour Dieu, et non pour la satisfaction de mes besoins ? J'aurais volé, menti, assassiné… Aucune des joies que la vie me donne n'aurait existé pour moi… J'étais à la recherche d'une solution que la réflexion ne peut résoudre, n'étant pas à la hauteur du problème ; la vie seule, avec la connaissance innée du bien et du mal, m'offrait une réponse. Et cette connaissance, je ne l'ai pas acquise, je n'au-

rais su où la prendre, elle m'a été donnée comme tout le reste. Le raisonnement m'aurait-il jamais démontré que je devais aimer mon prochain au lieu de l'étrangler ? – Si, lorsqu'on me l'a enseigné dans mon enfance, je l'ai aisément cru, c'est que je le savais déjà. L'enseignement de la raison, c'est la lutte pour l'existence, cette loi qui exige que tout obstacle à l'accomplissement de nos désirs soit écrasé ; la déduction est logique, – tandis qu'il n'y a rien de raisonnable à aimer son prochain. Ô orgueil et sottise, pensa-t-il, ruse de l'esprit !... oui, ruse et scélératesse de l'esprit !... »

Partie VIII · Chapitre 13

Levine se souvint d'une scène récente entre Dolly et ses enfants ; ceux-ci, livrés un jour à eux-mêmes, s'étaient amusés à faire des confitures dans une tasse au-dessus d'une bougie, et à se lancer du lait à la figure. Leur mère les prit sur le fait, les gronda devant leur oncle, et chercha à leur faire comprendre que si les tasses venaient à manquer ils ne sauraient comment prendre leur thé, que s'ils gaspillaient leur lait ils n'en auraient plus et souffriraient de la faim. – Levine fut frappé du scepticisme avec lequel les enfants écoutèrent leur mère ; ses raisonnements les laissèrent froids, ils ne regrettaient que leur jeu interrompu. C'est qu'ils ignoraient la valeur des biens dont ils jouissaient, et ne comprenaient pas qu'ils détruisaient en quelque sorte leur subsistance.

« Tout cela est bel et bon, se disaient-ils probablement, mais ce qu'on nous donne est-il donc si précieux ? C'est toujours la même chose, aujourd'hui comme demain, tandis qu'il est amusant de faire des confitures sur une bougie et de se lancer du lait à la figure ; c'est nouveau et le jeu est de notre invention. » « N'est-ce

pas ainsi que nous agissons, que j'ai agi pour ma part, en voulant pénétrer par le raisonnement les secrets de la nature et le problème de la vie humaine ? N'est-ce pas ce que font les philosophes avec leurs théories ? Ne voit-on pas clairement dans le développement de chacune d'elles le vrai sens de la vie humaine tel que l'entend Fedor le paysan ? — Elles y ramènent toutes, mais par une voie intellectuelle souvent équivoque. Qu'on laisse les enfants se procurer eux-mêmes leur subsistance, et, au lieu de faire des gamineries, ils mourront de faim… Qu'on nous laisse, nous autres, livrés à nos idées, à nos passions, sans la connaissance de notre Créateur, sans le sentiment du bien et du mal moral… Quels résultats obtiendra-t-on ? — Si nous ébranlons nos croyances, c'est parce que, pareils aux enfants, nous sommes rassasiés. Moi chrétien, élevé dans la foi, comblé des bienfaits du christianisme, vivant de ces bienfaits sans en avoir conscience, comme ces mêmes enfants j'ai cherché à détruire l'essence de ma vie… Mais à l'heure de la souffrance c'est vers Lui que j'ai crié, et je sens que mes révoltes puériles me sont pardonnées.

« Oui, la raison ne m'a rien appris ; ce que je sais m'a été donné, révélé par le cœur, et surtout par la foi dans les enseignements de l'Église…

« L'Église ? répéta Levine, se retournant et regardant au loin le troupeau qui descendait vers la rivière.

« Puis-je vraiment croire à tout ce qu'enseigne l'Église ? » dit-il pour s'éprouver et trouver un point qui troublât sa quiétude. Et il se rappela les dogmes qui lui avaient paru étranges… La création ?… Mais comment était-il parvenu à s'expliquer l'existence ?… Le diable, le péché ?… Comment s'était-il expliqué le mal ?… La Rédemption ?… »

Aucun de ces dogmes ne lui sembla porter atteinte aux seules fins de l'homme, la foi en Dieu, au bien ; — tous concouraient, au contraire, au miracle suprême, celui qui consiste à permettre aux millions d'êtres humains qui peuplent la terre, jeunes et vieux, paysans et empereurs, sages et simples, de comprendre les mêmes vérités, pour en composer cette vie de l'âme uniquement digne d'être vécue…

Couché sur le dos, il considéra le ciel au-dessus de sa tête. « Je sais bien, pensa-t-il, que c'est l'immensité de l'espace et non une voûte bleue qui s'étend au-dessus de moi, – mais mon œil ne perçoit que la voûte arrondie, et voit plus juste qu'en cherchant par delà. »

Levine cessa de réfléchir ; il écouta les voix mystérieuses qui semblaient joyeusement s'agiter en lui.

« Est-ce vraiment la foi ? se dit-il, n'osant croire à son bonheur. Mon Dieu, je te remercie ! » Et des larmes de reconnaissance coulèrent de ses yeux.

Partie VIII · Chapitre 14

Une petite télègue apparut au loin et s'approcha du troupeau ; Levine reconnut son cocher qui parlait au berger ; bientôt il entendit le son des roues et le hennissement de son cheval, – mais, plongé dans ses méditations, il ne songea pas à se demander ce qu'on lui voulait.

« Madame m'envoie, cria le cocher de loin ; Serge Ivanitch et un monsieur étranger sont arrivés. »

Levine monta aussitôt en télègue et prit les rênes.

Longtemps, comme après un rêve, il ne put revenir à lui. Assis près du cocher, il regardait son cheval, pensait à son frère, et sa femme, que sa longue absence avait peut-être inquiétée, à l'hôte inconnu qu'on lui amenait, et se demandait si ses relations avec les siens n'allaient pas subir une modification.

« Je ne veux plus de froideur avec mon frère, plus de querelles avec Kitty, ni d'impatience avec les domestiques ; je vais être cordial pour mon nouvel hôte. »

Et, retenant son cheval qui ne demandait qu'à courir, il chercha une bonne parole à adresser à son cocher, qui se tenait immobile près de lui, ne sachant que faire de ses mains oisives.

« Veuillez prendre à gauche, il y a un tronc à éviter, dit Ivan en ce moment, touchant les rênes que tenait son maître.

— Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille et de ne pas me donner de leçons, » répondit Levine agacé comme il l'était dès qu'on se mêlait de ses affaires ; et aussitôt il comprit que son nouvel état moral n'exerçait aucune influence sur son caractère. »

Un peu avant d'arriver, il aperçut Grisha et Tania courant au-devant de lui.

« Oncle Kostia ! maman, grand-papa, Serge Ivanitch et encore quelqu'un viennent à votre rencontre.

— Qui est ce quelqu'un ?

— Un monsieur affreux, qui fait de grands gestes avec les bras, comme cela, dit Tania, imitant Katavasof.

— Est-il vieux ou jeune ? demanda Levine en riant ; – pourvu que ce ne soit pas un fâcheux ! » pensa-t-il.

Au tournant du chemin il reconnut Katavasof, marchant en tête des autres, et agitant les bras ainsi que l'avait remarqué Tania.

Katavasof aimait à parler philosophie de son point de vue de naturaliste, et Levine avait souvent discuté avec lui à Moscou en laissant parfois à son adversaire l'illusion de l'avoir convaincu. Une de ces discussions lui revint à la mémoire, et il se promit de ne plus exprimer légèrement ses pensées. Il s'informa de sa femme lorsqu'il eut rejoint ses hôtes.

« Elle s'est installée dans le bois avec Mitia, trouvant qu'il faisait trop chaud dans la maison, répondit Dolly ; — cette nouvelle contraria Levine, qui trouvait toujours dangereux d'emmener l'enfant si loin.

— Cette jeune femme ne sait qu'inventer, dit le vieux prince ; elle transporte son fils d'un coin à l'autre ; je lui ai conseillé d'essayer de la cave à glace.

— Elle nous rejoindra aux ruches ; elle croyait que tu y étais, ajouta Dolly, c'est le but de notre promenade.

— Que fais-tu de bon ? demanda Serge Ivanitch à son frère en le retenant.

— Rien de particulier, et toi ? Nous restes-tu quelque temps ? nous t'avons longtemps attendu.

— Une quinzaine, j'ai fort à faire à Moscou. »

Les regards des deux frères se croisèrent, et Levine baissa les yeux sans trouver de réponse ; voulant éviter la guerre de Serbie et la question slave, afin de ne pas retomber dans des discussions qui

eussent troublé les rapports simples et cordiaux qu'il souhaitait conserver avec Serge Ivanitch, il lui demanda des nouvelles de son livre.

Kosnichef sourit.

« Personne n'y songe, moi moins qu'un autre. – Vous verrez que nous aurons de la pluie, Daria Alexandrovna, dit-il en montrant des nuages qui s'amoncelaient au-dessus des arbres. »

Levine s'approcha de Katavasof.

« Quelle bonne idée vous avez eue de nous venir, dit-il.

— J'en avais le désir depuis longtemps ; nous allons bavarder à loisir. Avez-vous lu Spencer ?

— Pas jusqu'au bout, il m'est inutile.

— Comment cela ? Vous m'étonnez.

— Je veux dire qu'il ne m'aidera pas plus que les autres à résoudre certaines questions. Au reste, nous en reparlerons, ajouta Levine, frappé de la gaîté qu'exprima la physionomie de Katavasof ; puis, craignant de se laisser entraîner à discuter, il conduisit ses hôtes par un étroit sentier jusqu'à une prairie non fauchée, et les installa, à l'ombre de jeunes trembles, sur des bancs préparés à cet effet ; lui-même alla chercher du pain, du miel et des concombres dans l'izba auprès de laquelle étaient disposées les ruches. Du mur où il était suspendu, il détacha un masque en fil de fer, s'en couvrit la tête, et, les mains cachées dans ses poches, il pénétra dans l'enclos réservé aux abeilles, où les ruches, rangées par ordre, avaient pour lui chacune une histoire. Là, au milieu des insectes bourdonnants, il fut heureux de se retrouver seul un moment pour réfléchir et se recueillir ; il sentait la vie réelle reprendre

ses droits et rabaisser ses pensées. N'avait-il déjà pas trouvé moyen de gronder son cocher, de se montrer froid pour son frère, et de dire des choses inutiles à Katavasof ?

« Serait-il possible que mon bonheur n'eût été qu'une impression fugitive qui se dissipera sans laisser de traces ? »

Mais, en rentrant en lui-même, il retrouva ses impressions intactes ; un phénomène s'était évidemment accompli dans son âme ; la vie réelle, qu'il venait d'effleurer, n'avait fait que répandre un nuage sur ce calme intérieur. De même que les abeilles en bourdonnant autour de lui, et en l'obligeant à se défendre, ne portaient pas atteinte à ses forces physiques, ainsi, sa nouvelle liberté résistait aux légères attaques qu'y avaient faites les incidents des dernières heures.

Partie VIII · Chapitre 15

« Sais-tu, Kostia, avec qui Serge Ivanitch vient de voyager ? dit Dolly après avoir donné à chacun de ses enfants sa part de concombres et de miel. Avec Wronsky : il se rend en Serbie.

— Il n'y va pas seul, il y mène à ses frais tout un escadron, ajouta Katavasof.

— Voilà qui lui convient ! répondit Levine. Mais expédiez-vous encore des volontaires ? » ajouta-t-il en regardant son frère.

Serge Ivanitch, occupé à dégager une abeille prise dans du miel au fond d'une tasse, ne répondit pas.

« Comment, si nous en expédions ! s'écria Katavasof mordant au concombre ; si vous nous aviez vus hier !

— Je vous en supplie, expliquez-moi où vont tous ces héros, et contre qui ils guerroient ! demanda le vieux prince en s'adressant à Kosnichef.

— Contre les Turcs, répondit celui-ci souriant tranquillement et remettant sur ses pattes son abeille délivrée.

— Mais qui donc a déclaré la guerre aux Turcs ? Seraient-ce la comtesse Lydie et Mme Stahl ?

— Personne n'a déclaré la guerre, mais, touchés des souffrances de nos frères, nous cherchons à leur venir en aide.

— Ce n'est pas là ce qui étonne le prince, dit Levine en prenant le parti de son beau-père, mais il trouve étrange que, sans y être autorisés par le gouvernement, des particuliers osent prendre part à une guerre.

— Pourquoi des particuliers n'auraient ils pas ce droit ? Expliquez-nous votre théorie, demanda Katavasof.

— Ma théorie, la voici : faire la guerre est si terrible qu'aucun homme, sans parler ici de chrétiens, n'a le droit d'assumer la responsabilité de la déclarer ; cette tache incombe aux gouvernements ; les citoyens doivent même renoncer à toute volonté personnelle lorsqu'une déclaration de guerre devient inévitable. Le bon sens suffit en dehors de toute science politique, pour indiquer que c'est là exclusivement une question d'État. »

Serge Ivanitch et Katavasof avaient des réponses toutes prêtes.

« C'est ce qui vous trompe, dit d'abord ce dernier : lorsqu'un gouvernement ne comprend pas la volonté des citoyens, la société

impose la sienne.

— Tu n'expliques pas suffisamment le cas, interrompit Serge Ivanitch en fronçant le sourcil. Ici il ne s'agit pas d'une déclaration de guerre, mais d'une démonstration de sympathie humaine, chrétienne. On assassine nos frères, et non seulement des hommes, mais des femmes, des enfants, des vieillards ; le peuple russe révolté vole à leur aide pour arrêter ces horreurs. Suppose que tu voies un ivrogne battre une créature sans défense dans la rue : demanderas-tu si la guerre est déclarée pour lui porter secours ?

— Non, mais je n'assassinerais pas à mon tour.

— Tu irais jusque-là.

— Je n'en sais rien, peut-être tuerais-je dans l'entraînement du moment ; mais dans le cas présent je ne vois pas d'entraînement.

— Tu n'en vois peut-être pas, mais tout le monde ne pense pas de même, repartit Serge Ivanitch mécontent : le peuple conserve la tradition des frères orthodoxes qui gémissent sous le joug de l'infidèle, et il s'est réveillé.

— C'est possible, répondit Levine sur un ton conciliant, seulement je n'aperçois rien de semblable, autour de moi. Je n'éprouve rien de pareil non plus, quoique je fasse partie du peuple.

— J'en dirais autant, fit le vieux prince. Ce sont les journaux que j'ai lus à l'étranger qui m'ont révélé l'amour subit de la Russie entière pour les frères slaves, jamais je ne m'en étais douté, car jamais ils ne m'ont inspiré la moindre tendresse. À dire vrai, je me suis tout d'abord inquiété de mon indifférence, et l'ai attribuée aux eaux de Carlsbad, mais depuis mon retour je vois que je ne suis pas seul de mon espèce.

— Les opinions personnelles sont de peu d'importance quand la Russie entière se prononce.

— Mais le peuple ne sait rien du tout.

— Si papa, — interrompit Dolly, occupée jusque-là de son petit monde, auquel le vieux gardien des abeilles prenait un vif intérêt. — Vous rappelez-vous, dimanche, à l'église ?

— Eh bien ? que s'est-il passé à l'église ? Les prêtres ont ordre de lire au peuple un papier auquel personne ne comprend un mot. Si les paysans soupirent pendant la lecture, c'est qu'ils se croient au sermon, et s'ils donnent leurs kopeks, c'est qu'ils s'imaginent qu'on leur parle de sauver des âmes. Mais comment ? c'est ce qu'ils ignorent.

— Le peuple ne saurait ignorer sa destinée ; il en a l'intuition, et dans des moments comme ceux-ci il le témoigne, » dit Serge Ivanitch fixant avec assurance les yeux sur le vieux garde debout au milieu d'eux, une jatte de miel à la main, et regardant ses maîtres d'un air doux et tranquille, sans rien comprendre à leur conversation. Il se crut cependant obligé de hocher la tête en se voyant observé, et de dire :

« C'est comme cela, bien sûr.

— Interrogez-le, dit Levine, vous verrez où il en est. As-tu entendu parler de la guerre, Michel ? demanda-t-il au vieillard ; tu sais, ce qu'on vous a lu dimanche à l'église ? Faut-il nous battre pour les chrétiens ? qu'en penses-tu ?

— Qu'avons-nous à penser ? Notre empereur Alexandre Nicolaevitch pensera pour nous ; il sait ce qu'il doit faire. Faut-il apporter encore du pain ? demanda-t-il en se tournant vers Dolly pour lui montrer Grisha qui dévorait une croûte.

— Qu'avons-nous affaire de l'interroger, dit Serge Ivanitch, quand nous voyons des hommes par centaines abandonner ce qu'ils possèdent, sacrifier leurs derniers sous, s'engager eux-mêmes, et accourir de tous les coins de la Russie pour le même motif ? Me diras-tu que cela ne signifie rien ?

— Cela signifie, selon moi, que sur quatre-vingts millions d'hommes il s'en trouvera toujours des centaines, et même des milliers, qui, n'étant bons à rien pour une vie régulière, se jetteront dans la première aventure venue, qu'il s'agisse de suivre Pougatchef ou d'aller en Serbie, dit Levine en s'échauffant.

— Ce ne sont pas des aventuriers qui se consacrent à cette œuvre, mais les dignes représentants de la nation, s'écria Serge Ivanitch avec susceptibilité, comme s'il s'agissait d'une question personnelle Et les dons ? N'est-ce pas aussi une façon pour le peuple de témoigner sa volonté ?

— C'est si vague le mot peuple ! Peut-être un sur mille parmi les paysans comprend-il, mais le reste des quatre-vingts millions fait comme Michel, et non seulement ils ne témoignent pas leur volonté, mais ils n'ont pas la plus légère notion de ce qu'ils pourraient avoir à témoigner. Qu'appellerons-nous donc le vœu du peuple ? »

Partie VIII · Chapitre 16

Serge Ivanitch, habile en dialectique, aborda un autre côté de la question.

« Il est évident que, ne possédant pas le suffrage universel, nous ne saurions obtenir l'opinion de la nation par voie arithmétique ; mais il y a d'autres moyens de la connaître. Je ne dis rien de ces

courants souterrains qui ont ébranlé la masse du peuple, mais en considérant la société dans un sens plus restreint : vois, dans la classe intelligente, combien sur ce terrain les partis les plus hostiles se fondent en un seul ! Il n'y a plus de divergence d'opinions, tous les organes sociaux s'expriment de même, tous ont compris la force élémentaire qui donne à la nation son impulsion !

— Que les journaux disent tous la même chose, c'est vrai, dit le vieux prince, mais les grenouilles aussi, savent crier avant l'orage.

— Je ne sais ce que la presse a de commun avec des grenouilles, et ne m'en fais pas le défenseur ; je parle de l'unanimité d'opinion dans le monde intelligent.

— Cette unanimité a sa raison d'être, interrompit le vieux prince. Voilà mon cher gendre, Stépane Arcadiévitch, que l'on nomme membre d'une commission quelconque, avec huit mille roubles d'appointements et rien à faire, — ce n'est un secret pour personne, Dolly, — croyez-vous et c'est un homme de bonne foi, qu'il ne parvienne pas à prouver que la société ne saurait se passer de cette place ? Les journaux en font autant ; la guerre doublant la vente des feuilles publiques, ils vous soutiendront la question slave et l'instinct national.

— Vous êtes injuste.

— Alphonse Kerr était dans le vrai lorsqu'avant la guerre de France il proposait aux partisans de la guerre de faire partie de l'avant-garde et d'essuyer le premier feu.

— Nos rédacteurs auraient là du plaisir, dit en riant Katavasof.

— Mais leur fuite gênerait les autres, fit Dolly.

— Rien n'empêcherait de les ramener au feu à coups de fouet, reprit le prince.

— Ceci n'est qu'une plaisanterie d'un goût douteux, mais l'unanimité de la presse est un symptôme heureux qu'il faut constater ; les membres d'une société ont tous un devoir à remplir, et les hommes qui réfléchissent accomplissent le leur en donnant une expression à l'opinion publique. Il y a vingt ans, tout le monde se serait tu ; aujourd'hui, la voix du peuple russe, demandant à venger ses frères, se fait entendre ; c'est un grand pas d'accompli, une preuve de force.

— Le peuple est certainement prêt à bien des sacrifices quand il s'agit de son âme, mais il est question ici de tuer les Turcs ! dit Levine, rattachant involontairement cet entretien à celui du matin.

— Qu'appelez-vous son âme ? Pour un naturaliste, c'est un terme vague. Qu'est-ce que l'âme ? demanda Katavasof en souriant.

— Vous le savez bien.

— Parole d'honneur, je ne m'en doute pas, reprit le professeur en riant aux éclats.

— « Je n'apporte pas la paix, mais le glaive », a dit Notre-Seigneur, fit Serge Ivanitch, citant un mot de l'Évangile qui avait toujours troublé Levine.

— C'est comme cela, c'est vrai, répéta le vieux gardien toujours debout au milieu d'eux, et répondant à un regard jeté sur lui par hasard.

— Allons, vous êtes battu, mon petit père », s'écria gaiement Katavasof.

Levine rougit, non pas de se sentir battu, mais d'avoir encore cédé au besoin de discuter. Convaincre Serge Ivanitch était impossible, se laisser convaincre par lui l'était tout autant. Comment admettre le droit que s'arrogeait une poignée d'hommes, son frère parmi eux, de représenter avec les journaux la volonté de la nation, alors que cette volonté exprimait vengeance et assassinat, et lorsque toute leur certitude s'appuyait sur les récits suspects de quelques centaines de mauvais sujets en quête d'aventures ? Rien ne confirmait pour lui ces assertions ; jamais le peuple ne considérerait la guerre comme un bienfait, quelque but qu'on se proposât. Si l'opinion publique passait pour infaillible, pourquoi la Révolution et la Commune ne deviendraient-elles pas aussi légitimes que la guerre au profit des Slaves ?

Levine aurait voulu exprimer ces pensées, mais il songea que la discussion irriterait son frère, et qu'elle n'aboutirait à rien ; il attira donc l'attention de ses hôtes sur la pluie qui les menaçait.

Partie VIII · Chapitre 17

Le prince et Serge Ivanitch montèrent en télègue, tandis que le reste de la société hâtait le pas ; mais les nuages bas et noirs, chassés par le vent, s'amoncelaient si vite et semblaient courir avec une si grande rapidité, qu'à deux cents pas de la maison l'averse devint imminente.

Les enfants couraient en avant, poussant, tout en riant, des cris de frayeur ; Dolly, gênée par ses vêtements, essaya de les suivre ; les hommes, retenant avec peine leurs chapeaux, faisaient de grandes enjambées… ; enfin, au moment où de grosses gouttes commençaient à tomber, on atteignit le logis.

« Où est Catherine Alexandrovna ? demanda Levine à la vieille ménagère qui sortait du vestibule, chargée de plaids et de parapluies.

— Nous pensions qu'elle était avec vous.

— Et Mitia ?

— Au bois probablement, avec sa bonne. »

Levine saisit les plaids et se mit à courir.

Dans ce court espace de temps, le ciel s'était obscurci comme pendant une éclipse, et le vent, soufflant avec violence, faisait voler les feuilles, tournoyer les branches des bouleaux, ployer les arbres, les plantes et les fleurs, barrant obstinément le passage à Levine. Les champs et la forêt disparaissaient derrière une nappe de pluie, et tous ceux que l'orage surprenait dehors couraient se mettre à l'abri.

Luttant vigoureusement contre la tempête pour préserver ses plaids, Levine, penché en avant, avançait de son mieux : il croyait déjà apercevoir des formes blanches derrière un chêne bien connu, lorsque soudain une lumière éclatante enflamma le sol devant lui, tandis qu'au-dessus de sa tête, la voûte céleste sembla s'effondrer.

Dès qu'il put ouvrir ses yeux éblouis, il chercha le chêne à travers l'épais rideau formé par l'averse, et remarqua, à sa grande terreur, que la cime en avait disparu.

« La foudre l'aura frappé ! » eut-il te temps de se dire, et aussitôt il entendit le bruit de l'arbre s'écroulant avec fracas.

« Mon Dieu, mon Dieu ! pourvu qu'ils n'aient pas été touchés ! murmura-t-il glacé de frayeur, et, quoiqu'il sentit aussitôt l'absurdité de cette prière, désormais inutile puisque le mal était fait, il la

répéta néanmoins, ne sachant rien de mieux… Il se dirigea vers l'endroit où Kitty se tenait d'habitude ; elle n'y était pas, mais il l'entendit qui appelait du côté opposé ; elle s'était réfugiée sous un vieux tilleul ; là, penchée ainsi que la bonne au-dessus de l'enfant couché dans sa petite voiture, elles l'abritaient de la pluie.

Levine, aveuglé par les éclairs et l'averse, finit enfin par apercevoir ce petit groupe, et courut aussi vite que le lui permettaient ses chaussures remplies d'eau.

« Vivants ! que Dieu soit loué ! Mais peut-on commettre une pareille imprudence ! cria-t-il furieux à sa femme, qui tournait vers lui son visage mouillé.

— Je t'assure qu'il n'y a pas de ma faute ; nous allions partir lorsque…

— Puisque vous êtes sains et saufs, Dieu merci ! Je ne sais plus ce que je dis ! »

Puis, ramassant à la hâte le petit bagage de l'enfant, Levine remit son fils à la bonne, et, prenant le bras de sa femme, l'entraîna en lui serrant doucement la main, honteux de l'avoir grondée.

Partie VIII · Chapitre 18

Malgré la déception qu'il ressentit en constatant que sa régénération morale n'apportait aucune modification favorable dans sa nature, Levine n'en éprouva pas moins tout le reste de la journée une plénitude de cœur qui le combla de joie. Il ne prit qu'une faible part à la conversation, mais le temps se passa gaiement, et Katavasof fit la conquête des dames par la tournure originale de son esprit. Mis

en verve par Serge Ivanitch, il les amusa en leur racontant ses études sur les mœurs et la physionomie des mouches mâles et femelles, ainsi que sur leur genre de vie dans les appartements. Kosnichef, à son tour, reprit la question slave, qu'il développa d'une façon intéressante ; la journée s'acheva donc agréablement, sans discussions irritantes, et, la température s'étant rafraîchie après l'orage, on ne quitta pas la maison.

Kitty, obligée d'aller retrouver son fils pour lui donner son bain, se retira à regret, et, quelques minutes après, on vint avertir Levine qu'elle le demandait. Inquiet, il se leva aussitôt, malgré l'intérêt qu'il prenait à la théorie de son frère sur l'influence que l'émancipation de quarante millions de Slaves aurait pour l'avenir de la Russie.

Que pouvait-on lui vouloir ? on ne le réclamait jamais auprès de l'enfant qu'en cas d'urgence. Mais son inquiétude, aussi bien que la curiosité éveillée en lui par les idées de son frère, disparurent dès qu'il se retrouva seul un moment, et son bonheur intime lui revint, vif et profond comme le matin, sans qu'il eût besoin de le ranimer par la réflexion. Le sentiment était devenu plus puissant que la pensée, il traversa la terrasse et aperçut deux étoiles brillantes au firmament.

« Oui, se dit-il en regardant le ciel, je me rappelle avoir pensé qu'il y avait une vérité dans l'illusion de cette voûte que je contemplais, mais quelle était la pensée restée inachevée dans mon esprit ?... » Et en entrant dans la chambre de l'enfant il se la rappela.

« Pourquoi, si la principale preuve de l'existence de Dieu est la révélation intérieure qu'il donne à chacun de nous du bien et du mal, cette révélation serait-elle limitée à l'Église chrétienne ? Et ces

millions de Bouddhistes, de Musulmans, qui cherchent également le bien ?… » La réponse à cette question devait exister, mais il ne put se la formuler avant d'entrer.

Kitty, les manches retroussées, penchée au-dessus de la baignoire où elle maintenait d'une main la tête de l'enfant tandis qu'elle l'épongeait de l'autre, se tourna vers son mari en l'entendant approcher.

« Viens vite ! Agathe Mikhaïlovna avait raison, il nous reconnaît. »

L'événement était important : pour s'en assurer complètement, on soumit Mitia à diverses épreuves ; on fit monter une cuisinière qu'il n'avait jamais vue. L'expérience fut concluante ; l'enfant refusa de regarder l'étrangère, et sourit à sa mère et à sa bonne. Levine lui-même était ravi.

« Je suis bien contente de voir que tu commences à l'aimer, dit Kitty lorsqu'elle eut bien installé son fils sur ses genoux après son bain. Je commençais à m'attrister quand tu disais que tu ne ressentais rien pour lui.

— Ce n'est pas là ce que je voulais dire, mais il m'a causé une déception.

— Comment cela ?

— Je m'attendais à ce qu'il me révélât un sentiment nouveau, et tout au contraire c'est de la pitié, du dégoût, et surtout de la frayeur qu'il m'a inspirés. Je n'ai bien compris que je l'aimais qu'aujourd'hui, après l'orage. »

Kitty sourit de joie.

« Tu as eu bien peur ? moi aussi ; mais j'ai plus peur encore, maintenant que je me rends compte du danger que nous avons couru. J'irai regarder le chêne demain..., et maintenant retourne vers tes hôtes. Je suis si contente de te voir en bons rapports avec ton frère. »

Partie VIII · Chapitre 19

Levine, en quittant sa femme, reprit le cours de ses pensées, et, au lieu de rentrer au salon, s'accouda sur la balustrade de la terrasse.

La nuit venait, et le ciel, pur au midi, restait orageux du côté opposé ; de temps en temps un éclair éblouissant, suivi d'un sourd grondement, faisait disparaître aux yeux de Levine les étoiles et la voie lactée qu'il considérait, écoutant les gouttes de pluie tomber en cadence du feuillage des arbres ; les étoiles reparaissaient ensuite peu à peu, reprenant leur place comme si une main soigneuse les eût rajustées au firmament.

« Quelle est la crainte qui me trouble ? se demandait-il, sentant une réponse dans son âme, sans pouvoir encore la définir.

« Oui, les lois du bien et du mal révélées au monde sont la preuve évidente, irrécusable, de l'existence de Dieu ; ces lois, je les reconnais au fond de mon cœur, m'unissant ainsi bon gré mal gré à tous ceux qui les reconnaissent comme moi, et cette réunion d'êtres humains partageant la même croyance s'appelle l'Église. Et les Hébreux, les Musulmans, les Bouddhistes ? se dit-il, revenant à ce dilemme qui lui semblait dangereux. Ces millions d'hommes seraient-ils privés du plus grand des bienfaits, de celui qui, seul, donne un sens à la vie ? »

Il réfléchit. « Mais la question que je me pose là est celle des rapports des diverses croyances de l'humanité entière avec la Divinité ? C'est la révélation de Dieu à l'Univers avec ses planètes et ses nébuleuses, que je prétends sonder ? Et c'est au moment où un savoir certain, quoique inaccessible à la raison, m'est révélé, que je m'obstine encore à faire intervenir la logique ?

« Je sais que les étoiles ne marchent pas, se dit-il, remarquant le changement survenu dans la position de l'astre brillant qu'il voyait s'élever au-dessus des bouleaux, mais, ne pouvant m'imaginer la rotation de la terre en voyant les étoiles changer de place, j'ai raison de dire qu'elles marchent. – Les astronomes auraient-ils rien compris, rien calculé, s'ils avaient pris en considération les mouvements compliqués et variés de la terre ? Leurs étonnantes conclusions sur les distances, les poids, les mouvements et les révolutions des corps célestes n'ont-elles pas toutes été basées sur les mouvements apparents des astres autour de la terre immobile, ces mêmes mouvements dont je suis témoin, comme des millions d'hommes l'ont été pendant des siècles, et qui peuvent toujours être vérifiés ? Et, de même que les conclusions des astronomes eussent été fausses et inexactes s'ils ne les avaient pas basées sur leurs observations du ciel apparent, relativement à un seul méridien et à un seul horizon, de même toutes mes conclusions sur la connaissance du bien et du mal seraient privées de sens si je ne les rapportais à la révélation que m'en a faite le christianisme, et que je pourrai toujours vérifier dans mon âme. Les rapports des autres croyances avec Dieu resteront pour moi insondables, et je n'ai pas le droit de les scruter. »

« Tu n'es pas rentré ? dit tout à coup la voix de Kitty, tu n'as rien qui te préoccupe ? demanda-t-elle en examinant attentivement le

visage de son mari à la clarté des étoiles. Un éclair sillonnant l'horizon le lui fit voir calme et heureux.

« Elle me comprend, pensa-t-il en la voyant sourire ; elle sait à quoi je pense ; faut-il le lui dire ? » Mais au moment où il allait parler, Kitty l'interrompit.

« Je t'en prie, Kostia, dit-elle, va jeter un coup d'œil dans la chambre de Serge pour voir si tout y est en ordre. Cela me gêne d'y aller.

— Fort bien, j'y vais », répondit Levine en se levant pour l'embrasser.

« Non, mieux vaut me taire, pensa-t-il tandis que la jeune femme rentrait au salon ; ce secret n'a d'importance que pour moi seul, et mes paroles ne sauraient l'expliquer. – Ce sentiment nouveau ne m'a ni changé, ni ébloui, ni rendu heureux comme je le pensais ; de même que pour l'amour paternel il n'y a eu ni surprise ni ravissement ; mais ce sentiment s'est glissé dans mon âme par la souffrance, désormais il s'y est fermement implanté, et quelque nom que je cherche à lui donner, c'est la foi.

« Je continuerai probablement à m'impatienter contre mon cocher, à discuter inutilement, à exprimer mal à propos mes idées ; je sentirai toujours une barrière entre le sanctuaire de mon âme et l'âme des autres, même celle de ma femme ; je rendrai toujours celle-ci responsable de mes terreurs pour m'en repentir aussitôt. Je continuerai à prier, sans pouvoir m'expliquer pourquoi je prie, mais ma vie intérieure a conquis sa liberté ; elle ne sera plus à la merci des événements, et chaque minute de mon existence aura un sens incontestable et profond, qu'il sera en mon pouvoir d'imprimer à chacune de mes actions : celui du bien. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Anna_Kar%C3%A9nine_%28trad._Faguet%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.